UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04329 5781

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

ESPRIT

DES SAINTS

LES PLUS ILLUSTRES

ESPRIT
DES SAINTS
LES PLUS ILLUSTRES

PARMI LES AUTEURS ASCÉTIQUES ET MORALISTES
NON COMPRIS AU NOMBRE DES PÈRES ET DES DOCTEURS DE L'ÉGLISE
AVEC DES NOTICES BIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES

TRÉSOR DE SPIRITUALITÉ

RECUEILLI
Par M. l'Abbé GRIMES
Ancien Prédicateur, Chanoine honoraire d'Evreux

OUVRAGE APPROUVÉ

Par son Éminence le Cardinal Donnet, Archevêque de Bordeaux
Par son Éminence le Cardinal Guibert, Archevêque de Paris
Et par plusieurs de Nosseigneurs les Évêques de France

TROISIÈME ÉDITION

Revue avec le plus grand soin et augmentée de l'Esprit de saint Philippe de Néri et de saint André Avellin

Quæsivi verba utilia.
J'ai cherché des paroles utiles
(Eccl., XII-10).

TOME I

TOURS
CATTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
1883

HOLY REDEEMER LIBRARY WINDSOR
TRANSFERRED

INTRODUCTION.

Legere aut colligere parum est, seligere, disponere, eloqui poscit laudem.

C'est peu de lire, peu de recueillir des ouvrages; le mérite est de les bien choisir, de les bien ordonner et de leur conserver leur langage propre.

(De Sainte-Marthe, t. 1, p. 146.)

Les grands hommes, dit le célèbre comte de Maistre, viennent à point nommé. Ce qu'il disait des grands hommes et de leur génie, ne pouvons-nous point le dire des grands Saints et de leurs écrits? Au moment où nous assistons à la plus éclatante justification du passé, à la réhabilitation des gloires antiques; au moment où tous les travaux de la jeune science catholique sont dirigés vers les âges les plus reculés de l'Histoire, un ouvrage tel que celui-ci ne paraîtra-t-il pas, aux yeux de tous les vrais amis des lettres, de la science et de la religion, un service important? Considérez ce qui se passe autour de vous : tous les yeux sont frappés du mouvement qui s'opère en faveur des recherches transcendantes. Toutes les âmes d'élite sont en campagne; rien n'échappe à l'avidité

de leurs regards scrutateurs. Tout s'explique, tout se ranime, tout s'illumine; on interroge tous les souvenirs, toutes les inscriptions, tous les débris; on recueille toute poussière sacrée, on s'occupe enfin, avec une incroyable activité, à la restauration morale de ce siècle. Les publications de l'auteur inimitable de sainte Elisabeth de Hongrie, celles du traducteur admirable des Confessions de saint Augustin, de l'historien de saint François d'Assise, du panégyriste de saint Thomas de Cantorbery, du poétique écrivain de sainte Radegonde, les savantes publications des Annales de philosophie chrétienne, de l'Université catholique, et bien d'autres encore, ne sont-ce pas là de belles avant-courrières de notre entreprise, et n'en révèlent-elles pas toute l'opportunité ?

Puisque donc tous les esprits éclairés et impartiaux rendent justice à la magnificence des institutions catholiques, il n'est plus permis d'ignorer le rôle important des représentants de la puissance claustrale, qui ont rempli une mission si haute de science, de popularité, de sainteté. Principaux acteurs du grand drame de l'histoire du moyen âge, et nous pouvons dire de quinze siècles d'histoire, méritent-ils d'être oubliés ? Gardiens des lumières, des lettres, de la langue et de la civilisation latine; agriculteurs, défricheurs, propagateurs, artistes, architectes, n'ont-ils pas assez fait pour qu'on s'occupe d'eux et qu'on sauve du naufrage tout ce qui nous reste encore de leurs écrits, de leurs suaves et immortelles paroles ?

Aussi venons-nous les faire briller de nouveau dans le ciel mystique, ces astres comme éclipsés depuis longtemps. On ne croyait pas à leur existence, on les disait peut-être éteints; mais tels que les astres du ciel de la nature, ils n'attendaient pour reparaître qu'un temps serein et pur. Dieu, dans sa providence, leur avait conservé une lumière dans l'obscurité, une éloquence dans le silence, une mémoire dans l'oubli.

Or, écoutez :

Nous lisons qu'autrefois les sages de la Grèce, et Platon lui-même allaient demander les oracles de la sagesse ancienne aux prêtres de Memphis. Plus favorisés qu'eux, qui ne la trouvaient point cette sagesse achetée à si grands frais, nous la trouvons scellée dans les écrits des vrais philosophes chrétiens. Elle est consignée dans les pages de ce livre; ils y prononcent leurs oracles, ces sages, ces maîtres habiles que les têtes couronnées elles-mêmes, depuis Constantin, Théodose, Charlemagne et saint Louis, jusqu'à Louis XIV, se plaisaient à consulter. C'est ici le vaste répertoire de leurs pensées, de leurs maximes, de leurs sentences, le dépôt de toute morale humaine, les traités, les lettres immortelles de ces graves législateurs du désert, de ces âmes méditatives, contemplatives et fortement trempées, accoutumées à se porter, par le véhicule du jeûne, de la prière et de la solitude, aux plus hautes pensées.

Ce sont ces héros du moyen âge, ces illustres fondateurs d'ordres qui ont remué tant de fois les en-

trailles de l'humanité, et tout concentré dans leurs mains.

Ce sont, enfin, ici les fleurs de leurs plus beaux ouvrages, le noble écho de leur doctrine, l'assortiment complet de leurs figures, une copieuse moisson spirituelle, et si l'on nous permet l'expression, un riche Musée ascétique, scientifique, historique et monumental.

« Partout où se trouve, dit l'auteur du *Génie du Christianisme*, beaucoup de mystère, de solitude, de contemplation et de silence, beaucoup de pensées de Dieu, beaucoup de choses vénérables dans les costumes, les usages et les mœurs, là se doit trouver une abondance de toutes sortes de beautés (1). » La vérité de cette observation se trouvera justifiée à chaque page de ce travail. On n'y lira point sans émotion ces élans chaleureux, ces transports de l'espérance chrétienne, cette hardiesse de pensée, ce vol rapide, ces coups d'œil d'aigle et ces ravissements de quelques femmes inspirées qui avaient à leur disposition le génie délicat de leur sexe, les lumières du ciel, et cette plume qui court si vite, dit un Prophète, lorsqu'elle est tenue par l'Esprit-Saint lui-même: *Calamus scribæ velociter scribentis* (Ps. 44-2).

Toutefois arrêtons-nous, car, avant tout, point de vain étalage d'érudition, point de prétention à la prééminence exclusive, point d'engouement du mérite de

(1) Châteaubriand, *Génie du Christianisme*, t. 3, p. 55.

son propre ouvrage. Il nous siérait mal d'en agir de la sorte, et nous serions malhabile à le faire pour peu qu'on connaisse notre franchise et notre simplicité. Mais on attend de nous une initiation à nos travaux ; la voici :

VUE DE NOTRE OUVRAGE.

Trois séries le composent et le divisent.

La première offre l'esprit tiré des écrits originaux des Saints qui se sont fait un nom depuis les premiers siècles de l'Église jusqu'à nos jours.

Dans la seconde on trouvera celui des bienheureux et vénérables les plus illustres, tant anciens que modernes.

Dans la troisième, enfin, c'est la fleur, la pure essence, l'esprit en un mot des Saintes illustres qui ont écrit elles-mêmes, ou dont les œuvres, composées sous leur dictée, par des hommes éminents en sagesse, ont reçu l'approbation et la sanction de l'Église.

On devinera sans effort les raisons qui nous ont porté à ne choisir que les auteurs canonisés ou béatifiés. Chez eux la vérité est consacrée et appuyée sur l'Eglise, *colonne et firmament de vérité* (1 Tim. 3). Et d'ailleurs, à quels autres qu'aux Saints appartient-il d'enseigner la véritable route de la sanctification ?

Si l'absence de plusieurs d'entre eux, dont le nom

est entouré d'une brillante auréole, est remarquée, nous donnerons deux raisons bien plausibles.

C'est, ou que trop modestes à notre préjudice, ces Saints n'ont point écrit, ou que leurs ouvrages n'ont consisté qu'en des sommes théologiques, en des commentaires, des controverses, des poëmes, des histoires, des règles, ou bien que leurs œuvres ont entièrement disparu. Sauf ces rares exceptions, on trouvera ici toutes nos possessions religieuses. Mais il est inutile de dire que nous n'avons pu tout rapporter; en dépassant les bornes et les besoins du plus grand nombre, aussi-bien devient-on inutile et infructueux. Que de choses d'ailleurs, comme disait feu l'illustre de Bonald, qu'on doit laisser reposer dans le cimetière de l'esprit humain !

Quant aux Pères de l'Église, nous en avons des collections complètes et choisies, latines et françaises; nous avons leurs chefs-d'œuvre, leurs fleurs, leurs sentences, leurs maximes, etc., etc., qui forment autant de recueils faciles à consulter. Mais ce qui manquait évidemment, c'est ce second ordre, si j'ose l'appeler ainsi, cette classe estimable et précieuse d'écrivains sacrés des deux sexes, c'est un travail tout fait, un triage laborieux et consciencieux.

Nous avons donc parcouru tous les grands inventaires de nos richesses intellectuelles, dressés d'âge en âge par les mains du génie. Nous avons fouillé, exploré toutes les sources, toutes les mines, et nous pouvons avancer, sans présomption ridicule, qu'il

serait difficile d'y apporter plus de patient labeur, plus de courage et de persévérance. Semblable aux anciens religieux, nous nous sommes dévoué à chercher, à choisir, à traduire, à propager des livres, et l'on pourra juger par notre liste chronologique et par l'ensemble de l'ouvrage, des nombreuses conquêtes de notre poudreuse et pénible croisade.

Après ces belles découvertes, nous avons tout jeté plusieurs fois dans le creuset. Nous n'avons rien adopté sans preuves, c'est-à-dire, que nous n'avons fait grâce à aucun ouvrage apocryphe ou supposé ; nous n'avons condescendu en rien aux préjugés ou aux crédulités légendaires, souvent trompeur mirage de l'histoire, à l'enthousiasme d'ancien rhéteur, à l'esprit d'ordre ou de congrégation ; le feu de la saine critique a éprouvé sept fois cet or et cet argent, et ce n'est que lorsqu'il a été dégagé de toute scorie ou de tout alliage, que trouvé pur et véritable, nous l'avons serré pour en composer ce trésor : *Argentum igne examinatum, probatum terræ, purgatum septuplum* (Ps. 11-7).

Quand la mine s'est montrée riche, nous avons suivi le filon en pratiquant de larges exploitations. Lorsqu'elle s'est présentée peu abondante ou mélangée, nous n'avons pris qu'avec le bout du doigt sa partie fine et splendide. Mais toujours un respect scrupuleux nous a fait conserver à chaque auteur ses paroles propres, sa couleur locale, sa candeur antique, sa sainte originalité.

Toutefois, suffisait-il d'amasser un grand nombre

de matériaux, de pensées scintillantes, de paillettes d'or, de brillants, pour les enchâsser sans choix, sans goût, ou sans discernement? Etait-ce assez de faire une miniature de chaque Saint, et comme un miroir à facettes de leur réunion? Qui ne sait qu'un informe assemblage de traits d'esprit même les plus piquants, finit par engendrer l'ennui et la satiété? Les yeux, disait Quintilien, ne sont pas répandus par tout le corps. Le trop grand nombre de personnages ne fait que jeter la confusion dans un tableau, et trop d'éclairs ne font que rendre plus obscures les ténèbres.

Nous avons donc apporté tous nos soins à éviter ces inconvénients. Nous n'offrons pas ici des lambeaux déchirés, des fils coupés, des rapports brisés; ce n'est pas de la confusion, du chaos, c'est de l'accord, de la justesse, un corps régulier, un cours complet.

Sans doute on y découvrira quelque uniformité dans les matières : quel est l'ouvrage de religion, quel est le Père de l'Eglise qui n'ait point traité des sujets qu'avaient traités tant d'autres avant lui? Mais cela même est d'un grand profit, car l'esprit de chacun y sert comme de sel et d'assaisonnement pour rendre les vérités plus agréables et plus complètes. Une comparaison rendra la chose plus sensible. Un tableau que dix peintres habiles dessinent à la fois ou dans des temps différents, chacun d'un point de vue particulier qu'il a choisi comme le plus propre à l'effet qu'il veut produire, n'en est pas moins beau quoique un en lui-

même. Si l'ouvrage de chaque peintre est fidèle, la vérité sera dans chacune des dix copies, et cependant aucune d'elles ne sera semblable à l'une des neuf autres, et l'art de chacun se fera admirer par le contraste même et la nuance agréable du génie de chacun d'eux. Il en est de même de l'esprit des Saints. Ce n'est point la reproduction servile les uns des autres, ce n'est point une uniformité aplatie ; non, leurs écrits sont marqués d'un cachet qui les distingue, qui leur est propre, et dont le caractère se compose de l'esprit de chaque écrivain, du siècle où il a vécu, et du point de vue ou du jour sous lequel il a envisagé le sujet de ses méditations.

Nous osons même dire qu'on sera frappé de cette belle et prodigieuse variété de l'unité ; de tant de figures, de similitudes, de portraits, de tours naïfs ; comme aussi de cette sagesse de grand penseur, de cette raison supérieure, de cette élévation d'idées que produisait en eux la connaissance finie du cœur humain.

On dit qu'un jour où les Apôtres ouvrirent le sépulcre de la bienheureuse Vierge Mère de Dieu, ils le trouvèrent rempli de fleurs et de parfums. Quelque chose de pareil semble se passer en ouvrant les écrits des Saints ; on ne saurait les visiter ni les lire sans les trouver remplis des fleurs et des parfums des plus pieuses traditions, des souvenirs les plus gracieux, des plus suaves enseignements : végétations célestes et divines.

Enfin, nous avons actualisé notre ouvrage autant qu'il a été possible, mais sans lui ôter son style pittoresque, sa poésie, sa physionomie, son vêtement antique. Lorsque certains traducteurs nous ont paru avoir comprimé l'élan de la pensée, nous lui avons redonné son essor. Lorsque, polis comme la glace, ainsi que le disait encore le savant comte de Maistre, ils ont été aussi froids qu'elle, nous leur avons prêté un peu de vie et de chaleur. En nous retirant en quelque sorte dans les bras de l'auteur, nous nous sommes rendus identiques et harmonieux, nous avons amélioré sans mutiler, et quelquefois il nous a semblé licite d'arracher une épine à la rose en lui laissant ses feuilles et ses pétales, afin d'en respirer l'arome le plus pur.

Cependant quelques-uns de ces Saints sont très-simples et presque familiers. Le désert était encore plus le séminaire de l'humilité et de l'abnégation que celui de la science et des arts. Expropriés d'eux-mêmes et de toute recherche, ces grands hommes se contentaient de semer dans le champ solitaire la parole évangélique avec sa sublime simplicité. Au reste, n'oublions point de dire que plusieurs sont passés de l'égyptien au grec, du grec au latin, du latin au français et au français d'un siècle encore mal formé, de sorte que ce qui devait être très-beau dans l'original, après avoir subi tant de transformations, peut paraître faible et ordinaire.

Un dernier mot sur le mode d'exécution. Des no-

tices précèdent chaque Saint. Des appréciations littéraires, des recherches critiques les accompagnent et fixent le lecteur sur ce qu'il doit connaître. Des remarques ou des notes explicatives se présentent au-devant de toutes les difficultés ; enfin, les épitaphes, les tombeaux, les monuments, les détails sur les divers ordres, sur les grands hommes qu'ils ont donnés, sur l'influence qu'ils ont exercée sur leur siècle, rendent cet ouvrage le plus complet possible dans sa spécialité.

On voit par là que ses rapports peuvent s'étendre à toutes les classes, à tous les genres de lecteurs. C'est un tableau animé, historique et moral, une vive peinture des mœurs anciennes, des croyances et des institutions de plusieurs époques mémorables jusqu'ici mal étudiées ; enfin c'est une large et curieuse page d'histoire ecclésiastique et monastique.

On nous dispensera d'énumérer les avantages particuliers qu'en retireront les hommes avancés, et ceux qui s'occupent de linguistique, d'études profondes ou sacrées. C'est un puissant auxiliaire pour la rédaction des œuvres parénétiques ou exhortatoires, pour la prédication, la direction et la méditation. C'est l'appendice nécessaire et le complément obligé des collections des Pères, de la théologie mystique et un cours entier d'ascétisme. Tout homme donc qui cherche ce qui peut contribuer à la modification ou à l'affermissement de sa croyance ou de ses vertus, regardera ce livre comme indispensable.

Mais il est temps de terminer cette trop longue introduction.

Nous avons besoin de le dire : l'œuvre est venue de Dieu ; c'est à lui seul que doit remonter le succès dont elle pourrait être couronnée. A nous l'aveu de notre faiblesse, si nous sommes demeuré au-dessous de notre tâche. Nous n'avons voulu qu'une chose, nous rendre utile, et placer au front de la religion Catholique, cette nouvelle couronne de perles précieuses. Nous avons voulu aussi jeter notre obole dans le trone de l'Eglise et glaner quelques épis de la moisson de tant de Saints, afin de n'avoir pas les mains tout-à-fait vides au jour où nous devrons rendre compte du denier de la journée d'ici-bas. Puisse le Seigneur être indulgent, et vous aussi, mon cher Lecteur, à cause de la multitude de nos veilles et de nos peines de dix années ! L'œil de Dieu, il est vrai, était ouvert sur nos travaux ; il n'a point ignoré nos fatigues et nos angoisses : puisque c'est lui qui nous a donné l'idée, la grâce et le courage, que sa bénédiction daigne clore ce que son inspiration a fait naître !

DISSERTATION

SUR L'ORIGINE ET LE DÉVELOPPEMENT

DE LA VIE RELIGIEUSE.

S'il est vrai, comme on pourrait le croire, a dit un de nos plus illustres contemporains (1), qu'une chose soit poétiquement belle en raison de l'antiquité de son origine, il faut convenir que la vie monastique a quelques droits à notre admiration. Elle remonte aux premiers âges du monde; de là, elle descend jusqu'à Jean-Baptiste; elle touche enfin jusqu'à nous.

En effet, la vie religieuse peut se glorifier de trouver ses modèles dans l'ancienne alliance, comme elle a reçu dans la nouvelle sa dernière perfection. Les Nazaréens qui se consacraient à Dieu par un vœu particulier, les Réchabites qui vivaient sans possessions et logeaient sous des tentes, les Esséniens ou Esséens, en ont été les précurseurs; il est même certain qu'Élie, Élisée, les enfants des Prophètes, qui gardaient la continence et habitaient dans les solitudes, en furent les figures et l'annoncèrent de loin et de près dans l'ancien Testament (2); enfin, Jean-Baptiste, le prédicateur et le héros de la pénitence et du désert, l'annonça de plus près encore et en montra le véritable instituteur dans Jésus-Christ.

(1) Châteaubriand, *Génie du Christianisme*, t. 3, p. 43.
(2) Voyez l'Esprit de saint Antoine, t. 1, p. 18.

Qui ne sait que ce sont les paroles et les exemples du Fils de Dieu qui l'ont, proprement dit, fondée cette vie religieuse devenue si florissante? Quand les hommes apprirent que cet homme-Dieu s'était lui-même dérobé souvent à la foule pour aller se cacher et prier dans le désert; quand ils connurent son jeûne de quarante jours; quand ils entendirent ces paroles : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez votre patrimoine, donnez-le aux pauvres et vous aurez un trésor dans le ciel* (Matth. 19-21), et d'autres non moins formelles; ils crurent voir couler naturellement et essentiellement de ces conseils évangéliques l'invitation à la vie religieuse. Alors, dispersés bientôt et poursuivis par les ennemis du nom chrétien, exposés à toute heure à la rage des tyrans qui les persécutaient, ils gagnèrent les déserts, et leur vie paisible et heureuse attirant une grande multitude à les imiter, l'Égypte, la Syrie, le Pont, la Palestine, la Thrace et l'Illyrie furent couverts de cellules ou de monastères. Contents de la tranquillité et du bonheur de ce genre de vie, ils ne voulurent plus l'abandonner. Ainsi donc, dit Bergier, lorsqu'on veut procéder franchement, l'origine de l'état monastique s'explique sans difficulté. C'est l'apparition du christianisme au milieu d'une société vieillie et corrompue, les conseils sublimes de l'Évangile, les persécutions religieuses, le désordre moral, la fécondité naturelle du catholicisme, qui est le seul principe à assigner à cette institution qui a rendu tant de services à l'humanité.

Cependant, comme on a cherché tout récemment à présenter cette origine sacrée comme étrangère au christianisme, nous devons ici quelques explications.

« Le monachisme, a dit M. J.-J. Ampère (1) (un de nos savants, du reste, les plus distingués), est chose orientale ; le christianisme ne l'a point fait, mais l'a transformé. Aux Indes, en remontant aussi haut que le peuvent les plus anciennes traditions poétiques et religieuses, on trouve des solitaires, des anachorètes. La vie contemplative est présentée comme l'idéal de la perfection humaine. »

« Les ordres religieux, dit M. de Châteaubriand (2), n'ont été, sous beaucoup de rapports, que des sectes philosophiques, assez semblables à celles des Grecs. Les moines étaient appelés philosophes dans les premiers temps. Ils en portaient la robe et en imitaient les mœurs. Quelques-uns même avaient choisi pour seule règle, le Manuel d'Epictète. Saint Basile établit le premier les vœux de *pauvreté*, de *chasteté*, d'*obéissance* (3). Cette loi est profonde, et si l'on y réfléchit, on verra que le génie de Licurgue est renfermé dans ces trois préceptes. » Ainsi parle ce brillant écrivain.

Mais M. Ampère ajoute : « Comme les Sanyasis de l'Inde qui sont de véritables anachorètes, l'Orient a aussi ses cénobites, » et il cite : « le Bouddhisme qui, plus sociable que la religion des Brachmanes, fait prédominer la vie en commun des cloîtres sur l'anachorétisme, sur la vie purement solitaire. »

« Sans aller plus loin, dit-il encore, nous savons que dans les pays où le monachisme a fleuri, d'abord en Égypte et en Palestine, il y avait des solitaires avant les

(1) *Hist. litt. de la France*, avant le douzième siècle, t. 1, p. 416.

(2) *Génie du Christianisme*, t. 3, p. 51.

(3) Cependant, avant saint Basile, tout roulait sur ces trois vœux, témoin la règle de saint Pacôme.

solitaires chrétiens, en Palestine les Esséniens, et en Égypte les Thérapeutes. » Oui, sans doute, lui dirons-nous ; mais cela prouve-t-il que la vie monastique proprement dite ne vienne pas du christianisme ? On ne démontre tout au plus en cela qu'une chose, c'est que dans tous les temps et dans tous les pays du monde, la faiblesse humaine a suivi l'homme partout, et qu'il a éprouvé le besoin d'aller dans la solitude travailler à devenir meilleur. C'est que dans son expansion, une âme ardente, active, ou bien affaissée par les revers, cherche à s'isoler avec son Créateur ; c'est que toujours les philosophes et les savants ont préféré la solitude, l'éloignement des sociétés pour se livrer à leurs recherches ou à leurs spéculations ; c'est enfin que les Fakirs et les fanatiques indiens, les Bonzes de la Chine, les Talapoins Siamois, les Derviches Mahométans n'étaient et ne sont rien moins que des anachorètes ; la preuve manifeste se trouve dans leurs mœurs et leurs occupations.

Qu'on examine donc l'état monastique au véritable point de vue ; qu'on en considère les figures, les modèles dans Elie, Elisée, Jean-Baptiste, et dans les caractères de vocation divine de plusieurs d'entre les Prophètes et d'Abraham lui-même ; qu'on considère l'étroite liaison qui a existé entre cette vie et les conseils évangéliques, le zèle et l'ardeur des premiers chrétiens à embrasser dans toute sa perfection les sublimes enseignements de Jésus-Christ, et l'on ne pourra plus élever un seul doute sur le véritable fondement de la vie religieuse, et sa supériorité sur tant d'autres bizarres et ridicules institutions.

Oui, la vie, les mœurs et les habitudes des anachorètes chrétiens, les prodiges de vertu, de grâce, de cha-

rité et d'héroïsme de toute espèce qu'on a trouvés en eux, établissent avec la dernière évidence qu'au christianisme seul est dû l'honneur de l'institution, du développement, de la perfection et de la perpétuité de cet état.

De ce mot *vie monastique*, est venu le nom de *moines* qui veut dire *seuls* ou *singuliers*, soit, dit Gratien, parce que *moine*, dans le grec, équivaut à *singulier* en latin, soit par la singularité de leur vie.

Les savants sont fort partagés sur l'origine de l'état monastique pris dans un sens rigoureux (1) Les uns veulent qu'on reconnaisse une succession de moines depuis les Apôtres, surtout depuis saint Marc, jusqu'à saint Paul ermite et saint Antoine le Grand. Les autres soutiennent le contraire ; M. Ampère est de ce nombre, car il dit : « Il n'y a point de trace de monachisme véritable avant le le IIIe siècle. Saint Paul fut le premier qui habita seul dans le désert, saint Antoine est le premier des Pères solitaires réunis, et le soldat Pacôme, qui serra encore plus le lien social, et disciplina la milice du désert, est l'instituteur des Cénobites. Vous voyez le progrès, ajoute-t-il ; Paul est ermite, Antoine agrége les solitaires isolés, et Pacôme réunit ces groupes en de vastes associations. » Donc, lui répondrons-nous encore, nous sommes en droit de conclure que l'état monastique, dans le sens rigoureux et d'après vous-même, vient nécessairement du christianisme.

Cassien se déclare pour le premier sentiment, et beaucoup d'autres se sont rangés de son côté. Quoi qu'il en soit, on distinguait les *Thérapeutes*, les *Ascètes* et les

(1) Voyez l'*Origine de l'état monastique*, par Roger Twisden, savant antiquaire, p. 36.

Moines. Les Thérapeutes du grec *thérapeuô*, je sers, je prends soin, étaient ainsi appelés, parce qu'ils embrassaient la vie contemplative et prenaient un soin extrême de leur salut; les Ascètes du mot grec *askain* que les latins ont traduit par *exercere*, exercitants ou combattants, à cause de leur ardeur à s'exercer dans le combat de la vie spirituelle. On a souvent confondu les moines avec les ascètes. Saint Basile lui-même appelle ses Traités pour les moines *règles ascétiques*, et leurs monastères demeures ascétiques, *asceteria*. La seule différence, au reste, entre les ascètes et les moines consistait en ceci, que les ascètes s'éloignaient peu des villes, et souvent même vivaient dans leur enceinte, et que les moines choisissaient les déserts les plus reculés.

(Voyez Philon, Montfaucon, Fleury, Héricourt, Helyot et Godescard, t. 1).

Nous parlerons de l'institution des ordres de femmes, en tête de la série qui leur est réservée.

Sur l'habit des anciens Moines.

Les fondateurs d'ordres qui les premiers habitèrent les déserts et les solitudes, ne donnèrent à leurs religieux que les habits communs aux paysans, disent Helyot et Hermant; car si nous remontons au temps de saint Antoine, saint Athanase, parlant des habits de ce père des cénobites, dit : qu'ils consistaient dans un cilice, deux peaux de brebis et un manteau. Saint Jérôme dit : que saint Hilarion n'avait qu'un cilice, une saye de paysan et un manteau de peau. Il en est de même de ceux qui les ont suivis jusqu'à saint Benoît, qui reçut des mains de saint Romain un habit de peaux dont il se re-

vêtit dans le désert de Sublac. Il paraît même qu'il donna un pareil habit aux disciples qu'il assembla dans ce désert avant d'avoir écrit sa règle ; puisque saint Placide, après avoir été retiré de l'eau par saint Maur, dit qu'il avait vu dessus sa tête la pelisse de l'abbé, ce qui marque, dit le Père Delle (*Antiq, mon.*, t. 2, ch. 44), que saint Placide prenait saint Maur pour saint Benoît, parce qu'il était vêtu comme lui. D'où il est permis de conclure que les peaux de brebis étaient déjà, tant en Orient qu'en Occident, l'habit commun des bergers et des paysans qui demeuraient dans les montagnes, comme il est encore d'usage en Italie, parmi cette classe de gens, qui appellent pelisse ces sortes d'habillements.

Mais quand ces saints fondateurs eurent écrit des règles, prévoyant bien que leurs religieux ne demeureraient pas toujours dans les déserts et qu'ils viendraient habiter au sein des villes ou dans leur voisinage, ils leur prescrivirent des habillements qui étaient communs aux petites gens et aux pauvres, tels que la cuculle dont il est parlé dans les règles de saint Antoine et de saint Benoît, qui était une espèce de capot ou de chape qui, étant commode pour le froid, est devenue aussi commode à tout le monde dans les siècles suivants. On les appelait coules ou goules, d'où vient que les religieux de Cîteaux appellent encore coules leurs chapes. Non-seulement les clercs et les gens de lettres, mais les nobles mêmes et les courtisans, portaient encore des chaperons en France sous le règne de Charles VII ; et au moment où nous écrivons ces lignes, on ne porte pas mal de capuchons dans le monde. Cependant les gens d'église et les magistrats furent les derniers qui les conservè-

rent, et un nommé Patrouillet, ayant amené la mode des bonnets carrés, ils quittèrent le chaperon qu'il ont fait descendre de la tête sur l'épaule et qui est resté pour marque distinctive de docteur ou de licencié aux arts, en théologie, jurisprudence, et médecine.

Quant à la couleur des habits, le père Delle remarque que, comme les religieux sont morts au monde, et que leur profession les engage à la mortification et à la pénitence, ils se sont habillés, dès les premiers siècles de leur établissement, comme des personnes qui portaient le deuil, et qui étaient dans l'affliction. C'est pourquoi dans la Syrie, la Palestine, la Thrace et la Grèce, ils prenaient des habits noirs, et en Egypte des habits blancs.

Nous ne parlerons point de la nourriture, des jeûnes, des austérités et des pratiques des anciens monastères ; l'on peut voir ce qu'en a dit Fleury (*Mœurs des chrétiens*, p. 327), qui, après avoir montré la conformité qu'il y a entre ces saintes pratiques et celles des premiers chrétiens, et même des anciens païens les plus réglés, fait ainsi la comparaison des monastères avec les maisons des anciens Romains.

« Je m'imagine, dit-il, trouver dans les monastères des vestiges des maisons antiques Romaines, telles que celles qui sont décrites dans Vitruve et dans Palladio. L'église qu'on trouve la première, afin que l'entrée en soit libre aux séculiers, semble tenir lieu de cette première salle que les Romains appelaient *atrium*. De là on passait dans une cour environnée de galeries couvertes, à qui l'on donnait ordinairement le nom de *péristyle ;* c'est justement le cloître où l'on entre de l'église et d'où l'on va ensuite dans les autres pièces,

comme le chapitre qui est l'*exhèdre* des anciens, le réfectoire qui est le *triclinium*, et le jardin qui est d'ordinaire derrière tout le reste, comme il était d'usage dans les maisons antiques. » Ainsi donc, la belle antiquité se trouve doublement dans les monastères; l'antiquité architecturale et l'antiquité morale. (Voyez Helyot, *Hist. des ordr. relig. et milit.*, t. 1, p. 59.)

Sur les Laures de la Palestine.

Les laures, qui ont été si célèbres en Orient, étaient une demeure de solitaires qui logeaient dans des cellules éloignées les unes des autres par une distance raisonnable, et vivaient ensemble sous l'obéissance d'un supérieur. Figurez-vous, au milieu de la solitude, un grand terrain de forme circulaire dont le centre est occupé par une Eglise où réside le Dieu du Ciel et dont la circonférence est formée par des cellules isolées les unes des autres et habitées par des solitaires ou plutôt par des anges, et vous aurez l'idée des anciennes laures. La première de ces laures fut fondée par saint Chariton, vers l'an 340, près de la mer Morte, à six mille pas de Jérusalem, et fut depuis appelée la *Laure de Pharan*. Il y avait aussi la *Laure de Senca* dans le désert de Thecua; celles que bâtirent saint Euthyme et saint Sabas. Enfin, la Laure de saint Gérasime, bâtie en 440, à un quart de lieue du Jourdain, était composée de soixante-dix cellules. Les Religieux se tenaient seuls, chacun dans sa cellule, cinq jours de la semaine, n'ayant pour toute nourriture que du pain, de l'eau et quelques dattes. Le samedi et le dimanche ils venaient à l'Eglise, chantaient en commun les louanges de Dieu, participaient aux saints mystères,

mangeaient ensemble quelque chose de cuit et buvaient un peu de vin. Après les Vêpres du Dimanche, ils retournaient chacun dans leurs cellules emportant du pain, de l'eau et des dattes pour se nourrir pendant les cinq jours qu'ils devaient rester seuls. Leur occupation était le travail et la prière. Ils ne pouvaient jamais allumer du feu, pas même la lampe pour faire des lectures. C'était une loi parmi eux que lorsqu'ils sortaient de leurs cellules ils en devaient laisser la porte ouverte afin de marquer par là qu'ils n'avaient rien en propre et que leurs frères pouvaient disposer de leurs petits meubles. C'est ainsi qu'ils perpétuaient l'esprit de charité des premiers chrétiens.

Les notes sur les divers monastères suivront l'Esprit de chaque Saint.

Des Monastères sauveurs des Auteurs profanes et sacrés au moyen âge.

Le plus grand miracle des temps barbares est sans contredit la conservation des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Or, comme on oublie trop souvent à qui ce miracle est manifestement dû, on nous pardonnera d'en retracer ici quelques souvenirs.

Cassiodore, un des hommes les plus remarquables du VIe siècle, est le premier qui ait fait de la transcription des manuscrits, une occupation pour les moines. Après cinquante ans d'une vie orageuse, l'ancien ministre de Théodoric avait fondé dans la Calabre, sa patrie, un monastère pour y passer ses derniers jours. Là, Cassiodore octogénaire copiait lui-même et faisait copier des livres sacrés et profanes, recueillis à grands frais (1).

(1) Nous dirons à ce propos, qu'Antonin de Parme vendit sa maison pour acheter un manuscrit.

Personne alors ne pouvait apprécier mieux que ce grand homme les chefs-d'œuvre de l'Italie, et rien n'est plus touchant que de voir le vieux Cassiodore dans le désert et sous l'habit grossier de cénobite, achever une carrière longue et glorieuse en reproduisant sur le papyrus les merveilles du génie (1).

Les chroniqueurs des VIIe et VIIIe siècles reconnaissent qu'alors les sciences n'étaient cultivées que dans les cloîtres. « Maintenant le monde vieillit, dit Frédégaire (dans la préface de son histoire), le tranchant de notre esprit s'émousse, nul homme de ce temps n'égale les auteurs des temps passés, et personne n'ose y prétendre. » Les moines seuls s'occupaient alors de la conservation des auteurs latins, et les monastères étaient les seuls véritables ateliers de la science.

Les lettres cependant jetèrent de l'éclat sous le règne de Charlemagne et furent encouragées par les successeurs de ce grand prince. Loup, abbé de Ferrières, dont le nom est célèbre dans l'histoire littéraire de cette époque, fit transcrire les ouvrages de *Virgile*, de *Suétone*, de *Salluste*, de *Cicéron* et de *Tite-Live*, qu'il avait découverts dans les monastères de France et d'Italie.

Mais hélas! tandis que les cénobites se livraient à l'étude de l'antiquité, l'incendie porté par les Normands, les Bulgares et les Sarrasins, venait souvent dévorer

(1) Nous devons à Cassiodore entre autres savants ouvrages, la version latine des trois historiens grecs de l'Eglise, Socrate, Sozomène et Théodoret. C'est celle qu'on appelle l'*Histoire Tripartite*.

Après avoir exercé sous quatre rois, Odoacre, Théodoric, Athalaric et l'empereur Justinien, les plus hautes magistratures durant 50 ans, il mourut saintement l'an 562, âgé de plus de 93 ans.

ces bibliothèques élevées avec tant de peine, de sueurs et de veilles : que de manuscrits disparurent sous les décombres ou furent livrés aux flammes ! les amis des lettres déplorent encore de telles révolutions (1).

Le xe siècle arriva, et malgré les fureurs de l'invasion, sauva un grand nombre de manuscrits classiques. L'abbé Lebœuf, dans ses savantes recherches, a vu, dans un fragment de manuscrit que, sous le roi Robert, on possédait à saint Bénigne de Dijon, *Priscien* et *Horace*. Le couvent de Montirandier, au diocèse de Châlons-sur-Marne, la cathédrale de Metz et celle d'Autun possédaient des ouvrages rares ; par exemple, un *Virgile* et un *Horace* de huit à neuf cents ans.

Mais le xie siècle surtout fut remarquable par le soin que mirent les cénobites à recueillir les monuments de l'ancienne littérature et à multiplier par la transcription les manuscrits romains, précieuses conquêtes de la barbarie. Dans les premières années de ce siècle, nous paraît le fameux Gerbert, que l'Europe accusait de magie à cause de son vaste savoir ; il allait recherchant à prix d'or tous les débris épars de la science en Italie, en Allemagne, en France ; c'est lui qui présida aux immortels travaux des monastères d'Orbais et de Saint-Bâle, d'où sortirent *Jules-César* et *Pline*, l'*Achilléide de Stace*, plusieurs fragments de *Cicéron*, de *Suétone* et de *Quinte-Curce ;* tous les monastères se mirent

(1) Les monastères étaient devenus les dépôts des actes publics, des ordonnances des rois, des décrets des parlements, des traités entre les princes, des chartes de fondations, de tous les monuments de l'histoire. C'est là qu'étaient rassemblés tous les débris des lettres et des sciences et les seules bibliothèques qui restassent pour lors. (Bergier, Dict. Theol. t. 5, 347.)

à l'œuvre, celui de Saint-Bénigne de Dijon, ceux de Jumiége, de Saint-Evroul en Normandie, de Saint-Hubert dans les Ardennes, se firent distinguer; alors parut le célèbre Foulques, avec son magnifique talent pour peindre les lettres capitales et orner de vignettes les manuscrits. Dans plusieurs monastères on choisissait douze des plus jeunes cénobites pour transcrire les auteurs anciens et modernes; il y en avait qui étaient chargés de revoir les copies, de rectifier la ponctuation, les divisions et subdivisions, &c., &c.

A la fin du XIe siècle, l'Europe se réveilla; et avec les conquêtes de la Terre-Sainte s'ouvrirent les conquêtes de l'esprit humain. Le XIIe siècle se leva resplendissant et les sciences reprirent un nouvel essor; c'est l'époque la plus glorieuse pour la littérature du moyen âge. L'enthousiasme des croisades peupla les déserts; chaque cloître devint un sanctuaire où l'on entretenait le feu sacré de la science. Les religieux de Cluny qui depuis longtemps étaient les principaux dépositaires des connaissances humaines, les moines de Grammont, de Citeaux, de Clairvaux, et surtout les Chartreux, travaillèrent avec un nouveau zèle à l'étude et à la transcription des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Guigue, cinquième prieur de la Grande-Chartreuse, disait dans ses statuts « que l'œuvre des copistes était une œuvre immortelle, » et que la transcription était le travail qui convenait le » plus à des religieux lettrés (1). » Il y avait aussi dans les statuts de Guigue des temps marqués pour la distri-

(1) On sait que plus tard, l'abbé de Rancé ayant condamné cette occupation dans les moines, Mabillon lui répondit, et cette lutte religieuse ne fit que relever davantage l'importance de la question.

bution du parchemin, des plumes, de la craie et du vermillon. Guibert, abbé de Nogent, rapporte que les Chartreux de la grande maison préférèrent les peaux et les parchemins que le comte de Nevers leur envoya, à la vaisselle d'argent qu'il leur avait d'abord destinée.

Que n'aurions-nous pas à dire encore du monastère de Saint-Victor de Paris ? Une salle qui s'appelait *scriptorium, écritoire,* était destinée aux copistes, afin qu'ils y fussent plus tranquilles ; chaque monastère avait son *scriptorium*. Là d'infatigables cénobites écrivaient presque sans cesse, si bien, que cent quarante volumes furent copiés par les ordres et par les soins de Robert, Abbé du Mont-Saint-Michel.

Arrivons au XIIIe siècle. On dirait qu'une immobilité, tenant de la lassitude, succédait aux grands mouvements du XIIe siècle. Les ordres mendiants appelèrent l'attention d'un autre côté ; des luttes s'acharnèrent. Dominique et François d'Assise absorbaient tout ; des sectaires ignorants et barbares, sous le nom de *cornificiens*, proscrivant la grammaire, la rhétorique et la dialectique, appelaient les savants des *bœufs d'Abraham*, des *ânes de Balaam*. Cependant le XIIIe siècle eut encore des hommes qui mirent du prix à la conservation des monuments littéraires anciens : nous pourrions citer Emon, premier abbé de Werum, aux Pays-Bas ; les moines de Glastonbery, en Angleterre, et bien d'autres encore.

Au XIVe siècle se rencontrent Gérard le Grand, Poggio Bracciolini, et les chefs-d'œuvre des Latins passent de main en main,.. Mais voilà que, dans la Germanie, Guttemberg, Fust et Schœffer ont inventé un mécanisme merveilleux, et d'obscurs artisans vont donner l'éternité

aux travaux des moines et aux augustes monuments de l'antique littérature.

C'en est assez ; il suffit d'avoir fait marcher les siècles devant nous pour avoir prouvé à quels hommes nous sommes redevables de tous les trésors scientifiques et littéraires.

Un mot, en terminant, sur les moyens d'écrire au moyen âge. On sait que les anciens écrivaient tour à tour sur des pierres, des briques, des plaques de plomb, des tablettes de bois ou de cire, sur les feuilles et l'écorce des arbres, sur des peaux de poisson, des écailles de tortues, des boyaux d'animaux, etc. : dans le IVe et le Ve siècle, quelques-uns de ces moyens étaient encore en usage. Vers le VIe siècle, sous l'empereur Basilique, la bibliothèque de Constantinople possédait l'*Iliade* et l'*Odyssée*, écrites en lettres d'or sur l'intestin d'un serpent de cent vingt pieds de longueur. Bientôt le papyrus fut connu : d'après le témoignage de Pierre de Cluny, on écrivit sur le papyrus jusqu'au XIIe siècle, Le parchemin était cependant connu des religieux de l'Occident avant Pierre le Vénérable ; le papier moderne succéda enfin à tous ces rudes essais, mais on ne peut préciser le temps de son invention ; le même Pierre de Cluny, ayant parlé d'un papier fait *ex rasuris veterum pannorum*, Mabillon en a conclu que le papier linge fut connu au XIIe siècle (1).

(1) Voyez les *Annales de philosophie chrétienne*, t. 1er, p. 105 ; et M. Henrion, *Hist. des ord. rel.*, t. 2.

DÉCLARATION.

Nous corrigeons et nous effaçons d'avance humblement, d'esprit, de cœur et d'action, toute expression venant de nous qui serait contraire à la saine doctrine de l'Eglise et du Saint-Siége apostolique.

Observation.

Quelques Saints de ceux qui marchent en tête de notre ouvrage, pourraient être regardés, selon la stricte définition des théologiens, comme Pères de l'Eglise. Mais on ne les appelle pas ainsi ordinairement (1); d'ailleurs les écrits du plus grand nombre n'ont point été traduits en français jusqu'ici et ne se trouvent même point dans les grandes collections des Pères. Nous croyons donc ne pas déroger à notre titre en les offrant dans ce Recueil.

(1) On les appelle Pères du désert, ou Pères de l'Eglise grecque.

ESPRIT

DE

SAINT ANTOINE LE GRAND,

PATRIARCHE DES SOLITAIRES D'ÉGYPTE,

Dans la Basse Thébaïde.

NOTICE.

356.

Saint Antoine, surnommé le Grand, naquit en Egypte, dans un village communément appelé *Coma* ou *Coman*, dans le territoire d'Héraclée, entre la Basse Egypte et la Thébaïde, sous l'empire de Dèce, vers l'an de Jésus-Christ 251. Il était issu de parents nobles et opulents; mais, plus grands encore par leur attachement au christianisme que par leurs titres et leurs richesses, ils placèrent au premier rang de leurs devoirs celui de conserver le jeune Antoine dans l'état d'innocence. L'heureux enfant seconda par d'admirables dispositions les admirables précautions de ses parents. Il refusa de fréquenter les écoles et de se faire instruire dans les sciences et les lettres

humaines, dans la crainte de pervertir son cœur par le contact et la fréquentation des enfants indisciplinés.

Laissé, à peine à l'âge de dix-huit ou vingt ans, à la tête d'une vaste fortune, par le décès de ses parents, il abandonna tout, six mois après. Il entendit un jour lire dans le temple de Dieu ces paroles de Jésus-Christ : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous possédez, faites-en la distribution aux pauvres, puis venez, suivez-moi, et vous aurez un trésor dans le ciel* (Matth. 19-21). Sa grande âme comprit l'élévation de cette doctrine et la céleste origine de cette parole; il donna son héritage aux pauvres et suivit Jésus-Christ.

Toutefois le démon, jaloux des progrès merveilleux qu'il faisait dans la piété, n'épargna rien pour le dégoûter du nouveau genre de vie qu'il venait d'embrasser. Il lui mit devant les yeux les grands biens qu'il avait quittés, la faiblesse de son âge et de son tempérament, le soin qu'il devait prendre de sa sœur, la noblesse de son sang, les horreurs du désert, les ennuis et les dangers d'une longue retraite. Mais le cœur d'Antoine fut toujours à l'épreuve des plus redoutables tentations, et, pour prendre de nouvelles forces contre un si cruel ennemi, il redoubla ses austérités, et, avec le secours d'en haut, il remporta une pleine et glorieuse victoire.

Devenu célèbre par ses vertus, ses austérités, ses combats, ses visions et ses miracles, les peuples et les empereurs eux-mêmes (1) se pressaient autour de sa personne. Il se retira

(1) Constantin lui écrivit plusieurs fois et lui demandait comme une faveur quelques mots de réponse (tant la royauté de la vertu l'emporte sur l'éclat des royautés de la terre), les princes et les philosophes allaient souvent le visiter et le consulter.

sur le Mont Colzin, lieu presque inaccessible, et c'est là qu'il bâtit la première hutte, la première cellule, étroit berceau d'où devaient sortir tant de monastères fameux. — Lancé comme un géant dans la carrière du désert, ses prodiges, ses luttes glorieuses, la force de ses discours, lui attirèrent tant de disciples, que Rufin n'a pas craint de dire qu'il y avait, quelques années après, autant d'habitants dans les déserts que dans les cités.

Ce fut dans les solitudes qui sont entre Memphis, Arsinoé, Babylone et Aphrodite, en deçà et au delà du Nil, qu'eut lieu cet essor généreux pour embrasser la vie monastique.

Enfin, cet illustre instituteur et patriarche des cénobites, après une vie de 105 ans, pleine de sacrifices, de tentations et de travaux, s'éteignit le 17 janvier de l'an de Jésus-Christ 356, comme la lampe de l'autel se consume et s'éteint dans le sanctuaire où elle fut d'abord allumée.

Saint Athanase a écrit sa vie : à un tel héros il fallait un tel historien. C'est lui aussi qui a hérité de son manteau. (Voyez le testament et la note à la fin de sa doctrine.)

Le corps de saint Antoine ayant été découvert en 561, il fut transféré avec beaucoup de solennité à Alexandrie. Les Sarrasins s'étant emparés de l'Egypte vers l'an 635, on le porta à Constantinople, et de cette ville il fut transporté à Vienne en Dauphiné, à la fin du dixième siècle, par les soins d'un seigneur de cette province, nommé Josselin, qui l'avait obtenu de l'empereur de Constantinople.

Plusieurs miracles se sont opérés par la vertu de ces précieuses reliques; mais le plus fameux est celui de la délivrance du mal appelé *feu sacré*, qui ravageait alors plusieurs provinces de France.

Les ouvrages de saint Antoine consistent en des lettres, des sentences et des discours adressés à ses disciples. De toutes ses lettres, écrites en langue égyptienne, sept seulement sont authentiques, et les originaux en sont gardés encore dans plusieurs monastères d'Egypte.

Le style des divers écrits de saint Antoine est simple, mais vif, concis et nerveux. L'onction et la grâce y paraissent toujours à côté de la plus tendre charité. Les avis sont remplis de sagesse : on y voit l'homme consommé dans les voies du salut par l'union la plus intime avec Dieu dans la prière et la contemplation.

PAROLES REMARQUABLES OU APOPHTHEGMES

TIRÉS DES

ŒUVRES DE SAINT ANTOINE.

Notre Saint parlant un jour à Didyme le célèbre aveugle, qui, quoique ayant perdu la vue depuis l'âge de quatre ans, s'était rendu très-habile dans toute sorte de sciences (1), et qui avait cependant quelque honte d'avouer qu'il avait du regret d'être aveugle, lui dit : « Je suis surpris qu'un homme comme vous regrette des yeux qui nous sont communs avec les mouches et les fourmis, et qu'il ne se réjouisse pas plutôt de posséder la haute lumière des Apôtres et la science sublime des Saints ! N'est-il pas plus glorieux d'être éclairé dans l'esprit que dans le corps, et d'avoir ces yeux spirituels qui ne

(1) Didyme, l'un de ces prodiges que Dieu prend plaisir à montrer de temps en temps pour donner aux hommes des sujets d'admiration, naquit à Alexandrie l'an 309. L'accident qui lui fit perdre la vue dès la plus tendre enfance, ne fit qu'enflammer davantage l'extrême désir qu'il avait de savoir. Il allait assidûment écouter ceux qui faisaient profession d'instruire les autres, et employait la plus grande partie de la nuit à repasser ce qu'il avait entendu. Il devint lui-même un savant professeur de philosophie et de rhétorique ; un grand nombre d'étrangers venaient l'entendre par curiosité. Il composa plusieurs ouvrages renommés, entre autres celui sur le Saint-Esprit, traduit par Saint Jérôme, à la prière du pape Damase. Il en a d'autres contre les Manichéens ; mais, trop zélé, et trop ardent défenseur d'Origène, il finit par tomber dans les mêmes erreurs.

Didyme avait été le précepteur de saint Jérôme et d'autres savants de son siècle. Saint Athanase avait pour lui une haute estime.

sont pas obscurcis par les pailles du péché, que d'avoir ces yeux de chair dont un seul mauvais regard peut précipiter un homme dans l'abîme de tous les maux ? »

Deux philosophes grecs étant venus le voir sur la montagne, dans le dessein de le surprendre, il les reconnut de loin, se porta au-devant d'eux, et leur dit : « O philosophes ! pourquoi avez-vous pris tant de peine pour venir voir un insensé ? »

Et comme ils lui répondirent qu'ils ne le croyaient pas tel, et qu'ils étaient persuadés de sa profonde sagesse, il leur dit : « Eh bien, si vous croyez que je suis sage, vous devez imiter ma sagesse ; car il faut, d'après la raison elle-même, imiter ce qu'on estime ! Comme donc si j'étais allé vous chercher, vous vous croiriez en droit d'exiger que je suivisse votre exemple, c'est à vous à suivre le mien, en vous faisant chrétiens, puisque vous venez à moi comme à un homme sage. »

C'est avec une égale adresse qu'il confondit, une autre fois, quelques sophistes qui osèrent venir le trouver pour tourner en ridicule devant lui le culte que nous rendons à la croix (1). « Lequel des deux, leur dit-il entre autres choses, est plus conforme à la raison et à l'honnêteté, ou d'adorer une croix, ou d'attribuer à vos dieux, comme vous faites, des adultères et des parricides ? La croix que nous adorons nous marque un généreux mépris de la vie dans celui qui l'a soufferte ; mais ce que vous attribuez à vos dieux, est un malheureux débordement de toutes sortes de vices.... Répondez-moi encore : que trouvez-vous plus raisonnable, ou de dire que le Verbe de Dieu, sans rien perdre de ce qu'il était, a voulu prendre notre nature pour nous rendre participants d'une vie toute céleste, ou d'attribuer la divinité à des serpents et à d'autres animaux, comme vous faites ? » Il poursuivit sur ce ton son discours, et ajouta ensuite :

« Mais vous qui nous reprochez que J.-C. a été crucifié,

(1) C'était dans le monastère de Pispir ou Pispiri, que le Saint visitait souvent.

pourquoi n'admirez-vous pas sa résurrection? pourquoi séparez-vous l'éclat de ses prodiges de l'humiliation de la croix? Les livres qui parlent de celle-ci parlent aussi du reste; et si l'on doit les croire sur ce point, ne doit-on pas les croire sur les autres? »

Ces raisonnements, pressés avec force, réduisirent au silence les sophistes embarrassés, et le Saint, souriant doucement de les voir ainsi pris, et animé d'ailleurs d'un zèle ardent pour l'honneur de J.-C., vint enfin à leur sophisme et continua de la sorte : « Puisque vous vous appuyez tant sur la dialectique, daignez me répondre encore sur ce que je vais vous dire : A quoi doit-on plutôt croire quand il s'agit de connaître Dieu, ou à l'opération de la foi, ou aux preuves de la raison? » Ils répondirent que c'était à l'opération de la foi. « Vous avez très-bien dit, répliqua-t-il, et pour vous montrer combien votre foi est puissante, voilà des gens possédés du démon (car il y en avait là quelques-uns), guérissez-les si vous pouvez par vos syllogismes : ou si vous ne le pouvez pas et que je le puisse par l'opération de la foi au nom de Jésus-Christ, avouez l'impuissance de vos raisonnements, et rendez gloire à la croix que vous osez mépriser. » En même temps ayant fait par trois fois le signe de la croix sur ces possédés, et invoqué Jésus-Christ, ils furent délivrés aussitôt (1).

Ce miracle acheva de jeter les philosophes dans un étonnement qui tenait plus de la frayeur que de la surprise; et alors le Saint ajouta : « Ne pensez pas que ce soit par ma propre vertu que j'ai délivré ces possédés; c'est par celle de Jésus-Christ. Croyez aussi en lui, et vous verrez que ce n'est pas la philosophie, mais la foi sincère qui mérite de faire des miracles.

Il adressa un jour, au sujet des lettres que l'empereur

(1) Il guérit alors entre autres un nommé Fronton, qui était de la famille de l'empereur.

Constantin et ses fils Constance et Constant lui écrivirent vers l'an 337, une petite exhortation à ses disciples. « Les rois de la terre nous ont écrit, leur disait-il ; mais qu'est-ce que cela doit paraître à un chrétien? Car, bien que leur dignité les élève au-dessus des autres, la naissance et la mort les rendent égaux à tous; que si vous admirez la condescendance d'un empereur, qui est poussière comme nous, de ce qu'il nous écrit, quel doit être notre étonnement de ce que le Monarque éternel nous a tracé la loi de sa propre main et nous a parlé aussi par son propre Fils? »

Voici comment il écrivit à des religieux qui avaient chassé d'abord un solitaire du monastère pour une faute qu'il avait commise et qu'ils avaient renvoyé de nouveau, après que saint Antoine qui l'avait gardé quelque temps auprès de lui, l'y eut fait revenir : « Un vaisseau, disait-il, après avoir fait naufrage et perdu sa cargaison, est enfin arrivé à bord, quoique avec beaucoup de difficulté; eh bien, quoique vous le voyiez dans ce déplorable état, vous lui fermez le port, et voulez le faire périr? » La leçon fut comprise et le solitaire reçu.

Un officier, ravi de l'entendre discourir avec les religieux, voulait le retenir (1) lorsqu'il se retirait, et le pressait extrêmement de s'arrêter; mais il s'en excusa en usant de cette comparaison : « Comme les poissons meurent lorsqu'ils sont trop longtemps hors de l'eau, de même les solitaires qui s'arrêtent inutilement avec les séculiers, sentent bientôt leur dévotion s'affaiblir par leurs entretiens; ainsi il convient que nous nous hâtions avec autant d'empressement de retourner à notre solitude, qu'il convient aux poissons de se plonger dans l'eau. »

(1) Saint Antoine était sorti du monastère pour guérir Balac, gouverneur d'Egypte, que ses chevaux avaient renversé et dangereusement blessé, comme en punition de ses persécutions contre les catholiques. On voit que la charité seule le portait à descendre de la montagne. C'est un des officiers du duc, dont il est parlé en ce moment.

Rapportons maintenant quelques sentences spirituelles sorties de cette bouche que l'Esprit-Saint rendait si éloquente et qui doivent servir à la direction des âmes.

« Ayez, disait-il à ses religieux, une foi ferme en Jésus-Christ; — conservez-vous dans une grande pureté d'esprit et de corps; — ne suivez pas les attraits de la sensualité; — détestez la vaine gloire; — priez souvent; — chantez des psaumes; — repassez dans votre esprit les préceptes des Ecritures; — souvenez-vous des actions des Saints, afin que leur exemple vous anime à la pratique des vertus et à corriger les vices qui sont en vous. »

Pour les tenir éloignés des manvais jugements contre le prochain, il leur disait : « *Ne jugez pas avant le temps, mais attendez la venue de Jésus-Christ qui seul connaît les choses cachées* (1 Cor. 4); car il y a des voies qui paraissent bonnes, comme dit l'Ecriture, et dont pourtant la fin conduit à la perte éternelle. Souvent nous nous trompons dans le jugement que nous portons de nous-mêmes, ne connaissant pas nos propres fautes; mais les jugements de Dieu sont forts différents, lui qui ne juge pas selon les apparences et qui pénètre les secrets des cœurs. C'est pour cela que nous devons tout laisser à son jugement; et quant à nous, nous devons avoir une grande compassion des peines du prochain et supporter les défauts les uns des autres, ne jugeant jamais que notre propre conscience. »

Quelques solitaires ayant fait à saint Antoine un grand éloge de la patience d'un de leurs confrères, celui-ci l'étant venu voir et notre Saint voulant s'assurer si ce qu'on lui avait dit de sa vertu était véritable, l'éprouva par l'humiliation; mais voyant qu'il ne savait pas souffrir, il lui dit : « Vous ressemblez à une maison qui a une belle façade et que les voleurs ont pillée en y entrant par derrière. »

D'autres solitaires le priant de leur donner des avis pour leur salut, il leur dit : « Vous savez ce que Jésus-Christ nous apprend dans l'Evangile, cela doit suffire. » Mais, continuant

à le presser, il ajouta : « Suivez donc ce que vous dit Notre-Seigneur : *Si l'on vous frappe à la joue droite, présentez encore la gauche* (Matth. 5-39). » Lui ayant répondu qu'ils n'avaient pas assez de vertu pour le faire. « Du moins, répliqua-t-il, si vous n'avez pas le courage de présenter l'autre joue, souffrez avec patience qu'on vous frappe. » Ils disaient encore qu'ils ne le pouvaient pas : « Si vous ne pouvez pas faire ceci, ne rendez pas le mal pour le mal. » Ils répondirent encore que cela était au-dessus de leurs forces. Alors le Saint se tournant vers son disciple, lui dit : « Allez leur préparer quelques aliments pour les faire manger, car je vois qu'ils sont faibles, » et leur adressant de nouveau la parole, il leur dit : « Si vous ne pouvez rien faire de toutes ces choses, que voulez-vous que je vous dise de plus? Mais je vois que vous avez plus besoin de prière pour remédier à votre faiblesse, que d'aucun avis. »

Un autre religieux lui demandait un jour ce qu'il devait faire pour se rendre agréable à Dieu; il lui répondit : « Observez trois choses : la première, d'avoir Dieu présent partout où vous êtes; la seconde, de nourrir votre esprit des préceptes de l'Ecriture, pendant que vous travaillerez; la troisième, de ne pas changer aisément de demeure, mais de rester avec patience dans celle que vous aurez une fois choisie. »

Sur les tentations, il disait « que celui qui vit dans le désert est exempt de trois sortes de tentations : de celle de l'ouïe, de celle de la langue, et de celle des yeux, et qu'il n'a plus à combattre que contre les mauvaises affections du cœur. » Il disait cependant « que personne ne saurait se flatter d'entrer dans le royaume des Cieux sans avoir passé par la tentation. »

Un chasseur l'ayant vu parler avec beaucoup de gaîté à des religieux, en parut étonné. Le Saint le comprit, et lui dit : « Prenez une flèche et bandez votre arc. » Le chasseur le fit; il ajouta : « Bandez-le davantage; » et il le fit encore. Il lui dit une troisième fois de le faire encore plus, et il le fit; mais il dit que s'il voulait qu'il le tendît plus fortement, à la fin

l'arc se romprait. Sur quoi le Saint lui répondit : « Il en est de même de l'esprit au service de Dieu ; si on l'applique au delà de la juste discrétion, il ne pourra se soutenir ; mais il faut savoir se relâcher quelquefois d'une trop grande rigidité. »

Sur la mortification, il dit un jour à un de ses disciples : « Ne vous rendez qu'avec peine aux nécessités du corps ; réprimez la concupiscence ; détestez la vanité ; conduisez-vous comme si vous n'étiez pas en ce monde, et vous trouverez la paix. »

Sur la pureté d'intention, il disait à son disciple : « Lorsque vous garderez le silence, ne pensez pas pour cela faire un acte de vertu ; mais reconnaissez plutôt que vous n'êtes pas digne de parler. »

Il disait aussi fort souvent : « Que, comme la bête qui tourne la meule d'un moulin mangerait les grains qu'on y met, si on ne lui bandait les yeux ; de même, Dieu nous cache quelquefois, par un effet de sa miséricorde, le bien que nous faisons, de peur qu'en le voyant, nous ne nous croyions meilleurs que nous ne sommes, et que notre amour-propre ne consume nos bonnes œuvres et ne nous en fasse perdre la récompense. »

Sur l'obéissance, il disait : « L'obéissance et l'abstinence sont si puissantes, qu'elles sont capables de rendre dociles aux solitaires les bêtes les plus féroces. J'ai connu, disait-il aussi, des religieux qui ont fait de grandes chutes après avoir travaillé longtemps avec ardeur ; et ce malheur leur est arrivé, ou pour s'être trop confiés en leurs bonnes œuvres, ou pour n'avoir point suivi cette importante leçon de l'Ecriture : *Interrogez votre Père, et il vous dira ce que vous devez faire* (Deut. 32-7). »

Sur la charité spirituelle, il disait : « Notre vie et notre mort spirituelle dépendent en quelque façon de notre prochain. Si nous le gagnons à Dieu, nous gagnons Dieu même ; si, au contraire, nous le scandalisons, nous péchons contre Jésus-Christ et nous perdons et le prochain et Jésus-Christ. »

Un frère lui dit : « Mon père, priez bien Dieu pour moi; « et il lui répondit : « Je ne saurais m'intéresser pour vous, ni Dieu lui-même ne le fera point, si de votre côté vous ne vous intéressez pour votre propre bien et ne le demandez au Seigneur. »

Enfin, il disait : « Conservez-vous toujours dans la crainte de Dieu; souvenez-vous que c'est lui qui mortifie et qui vivifie; haïssez le monde et tout ce qui est du monde; haïssez aussi le repos du corps; — renoncez à cette vie pour ne vivre qu'en Dieu; n'oubliez jamais ce que vous lui avez promis, car il vous en demandera compte; — souffrez volontairement la faim, la soif, la nudité; — veillez; — priez; — pleurez; — soupirez; — gémissez dans votre cœur; — examinez-vous sans cesse pour connaître si vous êtes digne de Dieu; — méprisez la chair afin de sauver votre âme. »

Outre ces différents apophthegmes rapportés par Rufin, Pélage, Cassien et autres, on trouve, dans le Recueil des règles fait par saint Benoît d'Aniane, qui vivait en 820, une règle qui porte le nom de saint Antoine (1). Elle contient des préceptes de morale et quelques observances monastiques.

CHOIX ET EXTRAITS

DES

DISCOURS DE SAINT ANTOINE A SES DISCIPLES.

Sur la Vertu.

« Encore que la sainte Ecriture soit suffisante, leur disait-il, pour notre instruction, c'est une chose louable de nous exciter les uns les autres sur les matières importantes de la

(1) Mais plusieurs l'ont contestée, quoique peut-être sans fondement.

foi, et de nous exercer en de salutaires et saints discours. Ainsi donc, puisque vous êtes mes enfants, vous me rapporterez, comme à votre père, les connaissances que vous aurez acquises touchant la piété; et moi, comme étant plus avancé en âge, je vous dirai ce que j'ai appris et ce que je sais par expérience.

» La première chose que nous devons observer, c'est de n'avoir tous ensemble qu'une même fin et un même dessein; je veux dire de ne nous relâcher jamais de la sainte résolution que nous avons prise, et de ne nous point décourager dans nos travaux, en disant qu'il y a longtemps que nous pratiquons une vie si austère; mais, au contraire, il faut augmenter de jour en jour notre ferveur, comme si nous ne faisions que commencer; car notre vie, étant comparée avec les siècles à venir, est si courte, qu'elle ne doit être considérée que comme un néant en proportion de l'éternité.

» Il y a de l'égalité dans le commerce qui s'exerce en cette vie; car le vendeur ne reçoit de l'acheteur que la valeur de la chose qu'il lui vend; mais il n'en est pas de même de la vie éternelle, puisqu'elle s'acquiert par un si petit prix. Il est écrit : *La vie ordinaire des hommes est de soixante-dix ans, celle des plus robustes de quatre-vingts; et si on passe ce terme, le reste n'est que douleur et que misère* (Ps. 89-10). Quand donc nous emploierions quatre-vingts ans au service de Dieu dans la solitude, le temps que nous régnerons avec lui dans le ciel ne sera pas borné par une si petite durée; mais notre gloire et notre couronne seront éternelles. Ayant combattu sur la terre, nous n'hériterons pas la terre, mais le ciel; et après avoir quitté ce corps mortel, nous le reprendrons tout revêtu d'immortalité. C'est pourquoi, mes Enfants, ne nous décourageons pas, n'ayons point d'impatience, et ne nous imaginons pas que nous faisons beaucoup pour Dieu, *puisque les souffrances de cette vie n'ont aucune proportion avec l'immense gloire dont nous jouirons dans l'autre* (Ep. aux Rom. 8-18).

» Que nul de vous ne se persuade avoir beaucoup quitté,

en quittant ce qu'il avait ; car, si toute la terre, étant comparée à la vaste étendue du ciel, ne peut passer pour un point, quand nous la posséderions toute, et quand nous l'aurions toute quittée, qu'aurions-nous fait pour mériter d'acquérir le royaume du ciel ? Et comme on méprise un denier pour gagner mille écus, ainsi celui qui serait maître de la terre entière et qui y renoncerait pour gagner le ciel, perdrait fort peu et gagnerait le centuple. Qu'est-ce donc pour celui qui n'a quitté qu'une maison, quelques richesses ? doit-il s'en glorifier ? doit-il les regretter ? Mais ne les aurait-il pas abandonnées pour faire une action héroïque de vertu, il serait contraint par la mort de les quitter et de les laisser à des mains étrangères, à celles quelquefois qu'on ne voudrait pas. Ce qui fait qu'il n'est rien qu'on ne doive abandonner pour plaire à Dieu et acquérir son royaume !... N'ayons donc aucun désir de posséder ; car quel avantage y trouve-t-on, puisqu'on ne peut rien emporter ?

» Travaillons continuellement dans la sainte manière de vivre que nous avons embrassée, sachant que si nous nous en relâchions un seul jour, notre Maître, justement irrité, ne nous le pardonnerait point ; car *il maudit celui qui fait son œuvre avec négligence*, comme nous l'apprend Ezéchiel (Ezéch. 33). Demeurons fermes dans l'observance de nos saintes règles ; n'entrons point en découragement, puisqu'il est écrit que Dieu travaille avec nous et coopère avec celui qui est résolu de faire le bien.

» Méditons ces belles paroles de l'Apôtre : *je meurs chaque jour* (1 Cor. 15-31); car si nous vivons comme devant mourir chaque jour, nous ne pécherons jamais. Nous pardonnerons à tout le monde ; nous mépriserons les plaisirs frivoles et passagers de la vie, car le danger et l'appréhension de tomber dans les tourments éternels étouffe le désir des plus grandes voluptés, et soutient l'âme chancelante au moment de succomber au mal.

» Ayant commencé à marcher dans le chemin de la vertu,

poursuivons avec courage, afin d'arriver au noble but que nous nous sommes proposé. Que nul de vous n'imite la femme de Loth en regardant derrière soi, car Notre-Seigneur a dit expressément que *ceux qui regardent derrière eux après avoir mis la main à la charrue, ne sont pas propres au royaume des cieux* (Luc. 9-62). Or, regarder derrière soi, n'est autre chose que se repentir de ce que l'on a entrepris, et s'engager de nouveau dans les affections du siècle.

» Que le nom de la vertu ne nous étonne ni ne nous effraie, comme si c'était une chose fort extraordinaire. Elle n'est pas éloignée de nous ni hors de nous; mais elle est en nous-mêmes, et il nous est facile de l'embrasser, pourvu que nous le voulions. Les Grecs traversent les mers et vont dans des contrées lointaines afin d'apprendre les sciences; mais nous n'avons pas besoin de faire de grands voyages pour acquérir le royaume du ciel, ni de traverser les mers pour nous instruire de la vertu, puisque Notre-Seigneur a dit : *Le royaume de Dieu est en vous-mêmes* (Luc. 17-21). Ainsi, la vertu dépend de la volonté et trouve son origine en nous-mêmes, car cette partie de notre âme qui est intelligente, est vertu, et elle conserve sa nature tant qu'elle demeure dans l'état où elle a été créée; or, elle a été créée toute belle et toute juste. *Rendez droites les voies du Seigneur*, disait saint Jean (Matth. 3-3); que si elle décline de cette droiture originelle, on dit alors que l'âme est corrompue, vicieuse. Ainsi, ce que je vous propose n'est pas difficile, puisque nous pouvons être vertueux en nous conservant dans l'état où Dieu nous a créés ou le recouvrant par la pénitence; que si nous nous portons à de mauvais desseins, nous serons condamnés comme méchants : or, notre âme est un dépôt que nous avons reçu des mains de Dieu; il faut la conserver pure si nous voulons qu'il reconnaisse son ouvrage quand il nous le redemandera. »

Du Discours sur les artifices du Démon et sur les moyens de les rendre inutiles.

« Nous devons également travailler avec grand soin à combattre nos inclinations vicieuses pour empêcher qu'elles ne nous tyrannisent et ne nous assujettissent à des passions déréglées ; car il est écrit que *la concupiscence conçoit et enfante le péché, et que le péché étant accompli, engendre la mort* (Jacq. 1-15).

» Il faut veiller sur notre cœur, de peur qu'il ne se laisse surprendre ; car nous avons des ennemis très-puissants, très-méchants, très-artificieux, savoir, les démons : *Nous n'avons pas seulement à combattre contre la chair et le sang*, dit l'Apôtre, *mais aussi contre les princes de ce siècle, contre les puissances spirituelles qui règnent dans les ténèbres, et contre les esprits de malice qui dominent en l'air* (Eph. 6). Ils ne sont guère éloignés de nous, puisque l'air qui nous environne en est rempli, et ils sont fort différents les uns des autres ; sur quoi, aussi bien que sur leur nature, je m'en remets à de plus habiles que moi.

» Sachez donc que ces irréconciliables ennemis des hommes, voyant que tous les chrétiens, et principalement les solitaires, s'avancent dans la vertu par les travaux et les souffrances, les attaquent en jetant à la traverse mille obstacles sur leur chemin. Tantôt ils nous suggèrent de honteuses pensées ; tantôt ils jettent de l'effroi dans notre esprit par des fantômes ; et leur impudence est telle, que, quoique repoussés et méprisés, ils ne laissent pas de retourner d'une autre manière ; et s'ils nous trouvent fortifiés par la foi et l'espérance, ils arrivent enfin avec leur malheureux prince, le chef infernal, qui paraît quelquefois, ainsi que Dieu nous le dépeint dans le livre de Job : *Ses yeux sont étincelants comme l'étoile du jour ; il sort de sa bouche des flambeaux allumés et des tourbillons de flamme ; et ses narines jettent une fumée*

aussi épaisse que serait celle d'une fournaise (Job 41) ; et par là il veut nous épouvanter ; car il a dit, comme nous l'apprend un prophète : *Je les poursuivrai jusqu'à ce que je les aie réduits sous ma puissance* (Exod. 15). »

Le Saint rapporte ici les formes que prend le génie du mal pour séduire, et puis il continue ainsi : « Gardons-nous donc bien de prêter l'oreille à leurs perfides suggestions, ni de leur obéir lorsqu'ils nous invitent au mal ; mais ne les craignons pas ; avançons toujours avec une courageuse constance ; qu'ils nous attaquent, qu'ils nous menacent, nous serons invulnérables, puisque nous savons qu'ils sont faibles et que tout leur pouvoir se borne à des menaces. »

Il les entretient ensuite de ses propres tentations, c'est-à-dire de tout ce que les démons ont osé entreprendre contre lui (1).

DES LETTRES

DE

SAINT ANTOINE LE GRAND (2).

LETTRE 1re.

De la vocation divine et des divers mouvements du corps.

« Je commence par vous saluer tous dans le Seigneur ; mais je vous dirai ensuite que je pense que la grâce de Dieu, en invitant par sa propre parole à la prédication et glorification de son nom, le fait des trois manières suivantes, qu'ils soient hommes ou qu'ils soient femmes... Quelques-uns, en

(1) Voyez les Remarques critiques, à la page 24.

(2) Elles ne sont qu'au nombre de sept, avons-nous dit, et encore n'entrent-elles pas parfaitement dans notre plan. C'est pourquoi nous nous étendons peu.

effet, appelés dans l'ancien Testament par l'inspiration du bien que Dieu leur donnait dès leur naissance, ne demeurèrent pas au milieu de leur pays et de leur famille, mais suivant l'attrait de Dieu, se montrèrent prêts à aller où il le voudrait; comme notre père Abraham auquel Dieu apparut et manifesta le premier la volonté qu'il changeât de condition, lorsqu'il lui dit : *Sors de ce pays, abandonne ta parenté, la maison de ton père, et viens avec moi au lieu que je te montrerai* (Genès. 12-1); et lui, sans hésiter un moment à faire l'abandon de tous ces objets, se montra disposé à obéir à cet appel, et il fut la figure de la première institution de la vie monastique qui existe jusqu'à ce jour dans ceux qui marchent sur ses traces; d'où il suit que ceux qui auront fait ainsi et se soutiendront dans leur vocation, obtiendront facilement toutes les vertus de leur état, parce que leur cœur sera préparé à recevoir la plénitude de la grâce du Saint-Esprit : c'est ici la première institution monastique.

» A cette sorte de vocation s'en joint une seconde; c'est celle qui est inspirée à tous ceux qui, entendant la loi de Dieu qui déclare que des supplices éternels sont préparés aux pécheurs, et qui annonce les promesses magnifiques faites aux saints, à cause de cette loi, et par le désir de vivre conformément à ses règles, ont recherché l'honneur de suivre la voix de celui qui les appelle, comme l'attestent ces paroles du roi David : *La loi du Seigneur est sans tache, elle est persuasive pour convertir les âmes* (Ps. 18-8); et ensuite : *La déclaration de vos paroles éclaire, elle donne l'intelligence aux plus petits* (Ps. 118-130); mais j'aurais encore là-dessus plusieurs choses à rapporter, dont je ne puis traiter en ce moment.

» Or, une troisième sorte de vocation est celle par laquelle Dieu, dans sa bonté, envoie aux cœurs durs et souvent retenus depuis longtemps dans le vice et les œuvres du péché, des fatigues, des perplexités, des agitations intérieures, qui font que, venant à se repentir, ils embrassent les vertus

et imitent ceux dont j'ai déjà parlé. Ce sont donc là les trois introductions de la grâce dans les âmes, jusqu'à ce qu'elles obtiennent miséricorde et vocation entière du Fils de Dieu. Mais je pense, néanmoins, que c'est le Saint-Esprit qui le premier appelle ceux qui entrent de tout leur cœur dans la lice spirituelle, et qui se préparent à soutenir le choc de leur ennemi pour remporter la victoire ; et pour cela cet Esprit saint les accompagne de ses secours et répand sur toutes choses l'onction de sa grâce, pour qu'ils puissent trouver faciles les œuvres de la pénitence...

» Je pense aussi qu'il existe trois mouvements du côté du corps. Il est, en effet, une tendance qui lui est naturelle et comme inhérente, qui, cependant, ne peut opérer ni produire aucun résultat sans la volonté de l'âme, et qui n'existe alors que matériellement dans le corps ; car il y a un autre mouvement qui provient de l'excès de la nourriture et des boissons, d'où vient ensuite l'élévation et l'irritation du sang, et qui fait que le corps, poussé par la quantité et la délicatesse des mets, s'oppose au bien que veut faire l'âme, et c'est dans cette vue que saint Paul a dit : *Prenez garde au vin pris avec excès, car il est une source de luxure* (Ephés. 5-18). C'est pour cela aussi que Notre-Seigneur avertissait ses disciples *de ne pas laisser appesantir leurs corps par les viandes, les boissons et les délices corporelles* (Luc 21-34) ; tandis qu'il est dit à ceux qui recherchent la table de sanctification de s'acquitter du devoir de saint Paul qui disait : *Je châtie mon corps et le réduis par là à une juste servitude* (1 Cor. 9-27). Le troisième mouvement, enfin, est celui qu'excitent les esprits malins qui par jalousie tentent ceux qui veulent faire pénitence, afin de les rendre lâches à travailler à leur salut.

» Si toutefois, malgré ces trois mouvements, l'âme se souvient des instructions que le Saint-Esprit lui donne et y puise de la force, elle se sanctifiera, quelle que soit l'influence de ces trois mouvements ; que si, au contraire, elle abandonne les vérités que l'Esprit-Saint lui donne et s'éloigne

de lui, alors les esprits mauvais se fixent parmi les contagions de son corps et lui suscitent des combats continuels jusqu'à ce que l'âme n'en pouvant plus, commence à demander du secours là où elle peut seulement en obtenir, et se tourne vers le Saint-Esprit pour embrasser plus fortement ses témoignages et se laisser guérir. — Alors aussi il lui apprend qu'il ne faut demander la tranquillité de l'âme qu'à Dieu, et que ce n'est qu'en faisant ainsi qu'elle obtiendra la paix. »

LETTRE 3e.

Des bienfaits de Jésus-Christ envers nous.

« Vous connaissez la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, *de riche qu'il était, s'est fait pauvre par amour pour nous, afin de nous enrichir par sa pauvreté, et qui nous a donné la liberté en se faisant esclave, comme la santé et la vigueur en se faisant faible et malade pour nous* (2 Cor. 8-9). Vous savez de plus que son *apparente folie nous a rendus sages,* et que sa mort nous a conféré la résurrection et la vie, afin que nous puissions, pendant la vie même, pousser cette grande exclamation de joie : *Quoique nous connaissions qu'il règne encore en nous une vie selon la chair, cependant nous sommes une nouvelle créature en Jésus-Christ* (Id. 5-16.). O mes vrais amis dans le Seigneur, je vous assure que sur ce mot de liberté, par laquelle nous sommes tous réellement devenus libres, j'aurais beaucoup de choses à vous dire ; mais ce n'est pas encore le moment. En attendant je vous salue tous, ô vous qui êtes mes bien-aimés enfants en Jésus-Christ, les fils de l'Israël de sainteté, et je vous conjure de vouloir bien comprendre ce que je vous écris, que je n'ai pas un amour charnel pour vous, mais un amour tout spirituel et tout pour la gloire de Dieu. Préparez-vous soigneusement à paraître devant Dieu votre créateur : *Déchirez vos cœurs et non vos vêtements* (Joël 2-13). Et sachez que

nous n'avons rien pour rendre d'assez dignes actions de grâces au Seigneur pour tous les bienfaits dont il nous a comblés, car jusqu'à ce jour et maintenant même, dans cette habitation, il daigne se souvenir de nous dans son immense bonté, et sa charité infinie qui veut bien ne pas nous traiter selon la grandeur de nos offenses; il fait que le soleil éclaire notre demeure ténébreuse, que la lune répand sur nous (qui ne sommes qu'une vanité passagère), ainsi que les autres astres, leurs bénignes clartés, et qui de plus nous fait servir par des esprits célestes que nous ne voyons pas des yeux du corps. Que dirons-nous donc, et qu'y a-t-il, dans quel genre de bien que ce soit, que le Seigneur ne nous ait accordé ? Est-ce que ce n'est pas pour nous que les Patriarches ont souffert et que les Prêtres ont enseigné ? N'est-ce pas aussi pour nous que les Prophètes sont morts et que les Apôtres ont enduré les persécutions ? N'est-ce pas pour nous que le Fils de Dieu a voulu mourir ? Or, c'est à cause de tant de bienfaits que nous devons nous hâter de faire des progrès dans la sanctification pour l'amour de ce Créateur si bon, qui, voyant que la créature ne pouvait guérir elle-même la plaie qui avait été faite aux Juifs, c'est-à-dire à ses propres membres, Père universel de toutes les créatures, connaissant leurs faiblesses, et touché jusqu'au fond des entrailles de leur infortune, dans son ardente charité, n'a pas épargné son propre, son unique Fils, mais il l'a livré pour le salut de tous, et pour expier nos péchés. Et nos iniquités personnelles ont été cause de ses humiliations, *et nous avons été tous guéris par ses blessures*, et il nous a rassemblés ici de tous les pays, par la force de sa parole, pour être tous les uns aux autres comme les membres d'un même corps, en attendant qu'il ait opéré notre résurrection. C'est pourquoi il nous avertit tous, si nous voulons mériter de posséder un jour notre Créateur, d'appliquer nos facultés et nos moyens à discerner la dignité du bien et la laideur et les horribles suites du mal, afin que nous connaissions tous quelles ont

été les dispositions de Dieu dans l'œuvre qu'est venu accomplir Jésus-Christ lorsqu'il s'est fait semblable à nous en toutes choses, excepté par le péché; mais à cause de notre si grande malice et de notre inconstance, sa venue sur la terre a été aux yeux des uns une folie, aux yeux des autres un scandale, à l'autre partie un profit, à d'autres encore une sagesse, une force, enfin pour plusieurs la résurrection et la vie. »

Dans la 5e Lettre, reprenant ce sujet, il ajoute :

« Prenez donc garde, mes chers Enfants, que cet oracle de saint Paul ne s'accomplisse en nous : *Ayant les apparences de la piété, ils n'en ont point la réalité et les effets* (2 Timoth. 3-5). C'est pourquoi chacun de nous doit briser son cœur de componction, et, répandant devant Dieu des larmes abondantes, lui dire : *Que vous rendrons-nous, Seigneur, pour tous les biens que vous nous avez accordés ?* (Ps. 115-12.) Je redoute encore, mes chers Enfants, que cette parole ne se vérifie en nous : *Quelle est l'utilité de mon sang, puisque je descends dans la corruption ?* (Ps. 29-10.) Je vous parle véritablement, mes amis, comme m'adressant à des hommes prudents, afin que vous compreniez ce que je vous dis : qui est, qu'à moins que chacun ne secoue la poussière de cette nature matérielle et ne renonce à toutes ses œuvres du fond du cœur, et qu'il étende encore les mains de son cœur vers le Père universel, pour toucher ses entrailles miséricordieuses et obtenir le feu invisible et sacré qui consume toute immondicité en nous et purifie notre âme; à moins, dis-je, qu'il ne fasse cela, Dieu ne fera pas habiter en nous son Saint-Esprit et nous ne pourrons habiter un jour avec le Père éternel dans la gloire. Car pendant tout le temps que nous caressons cette nature matérielle et caduque, nous sommes comme les ennemis des anges et des saints de Dieu. Maintenant donc je vous conjure, mes très-chers Enfants en Jésus-Christ, de ne pas négliger chacun votre propre vie, de peur que ce temps si court ne nous fasse perdre l'autre temps qui ne passera jamais, et que cette enveloppe corruptible de

la chair n'éclipse la gloire du royaume des splendeurs ineffables en donnant lieu enfin à une condamnation et à la mort éternelle avec les mauvais anges. »

TESTAMENT

OU

DERNIÈRES PAROLES DE CET ILLUSTRE PATRIARCHE DU DÉSERT,

A ses Disciples rassemblés autour de lui.

« Enfin, mes chers Enfants, voici l'heure où, selon le langage de l'Ecriture, je vais entrer dans la voie de mes pères; je vois que le Seigneur m'appelle. Mon cœur brûle du désir de s'unir à lui dans le ciel. Mais vous, ô les entrailles de mon âme, je vous conjure de ne point perdre malheureusement, en vous relâchant, le fruit du travail auquel vous vous appliquez depuis si longtemps. Faites état, chaque jour, que vous commencez seulement d'entrer en religion et d'en pratiquer les exercices, afin que la bonne volonté prenne en vous toujours plus de force. Vous savez quelles sont les embûches que les esprits immondes nous tendent. Vous avez été témoins de leur fureur et en même temps de leur faiblesse. Attachez-vous inviolablement à aimer Jésus-Christ. Confiez-vous entièrement en lui, et vous triompherez de leur malice. N'oubliez jamais les différentes instructions que je vous ai données, mais surtout pensez que tous les jours vous pouvez mourir.

» Que si vous avez quelque amitié pour moi et si vous me regardez comme votre père; si vous voulez répondre à l'affection que j'ai toujours eue pour vous, par quelque marque de la vôtre, je vous en conjure, ne souffrez pas qu'on porte mon

corps en Egypte... Cachez-le en terre, et faites que personne autre que vous ne sache où vous l'aurez déposé (1). J'espère que mon Sauveur me rendra ce corps incorruptible au jour de la résurrection dernière.

» Quant à mes habits, en voici la destination : donnez à l'évêque Athanase l'une de mes tuniques et le manteau qu'il m'avait apporté tout neuf et que je lui rends usé (c'était un second manteau reçu du saint prélat, outre le premier dans lequel il avait enseveli le corps de saint Paul ermite); donnez l'autre tunique à l'évêque Sérapion, et gardez pour vous mon cilice. Adieu, mes chers Enfants, votre Antoine s'en va, et n'est plus à vous. »

Il termina son discours par le baiser de paix, et étendant ses pieds, il reçut la mort avec douceur et allégresse, et rendit son âme à Dieu.

REMARQUES CRITIQUES ET NOTES HISTORIQUES.

Personne n'ignore que l'esprit tentateur se présenta plusieurs fois à saint Antoine sous différentes formes, et l'affligea de toutes les manières pour l'engager à retourner dans le monde. Montesquieu a cru (dit Feller dans sa biographie), que ce que l'histoire rapporte des spectres effrayants qui troublaient le repos du Saint, doit s'entendre métaphoriquement des impressions du vice et des tentations qui le suivirent dans le désert. Mais puisque l'Ecriture-Sainte enseigne que, durant les ténèbres d'Egypte, les esprits infernaux augmentèrent la terreur des habitants par des illusions effroyables (Sag. 17-4), rien n'empêche qu'on n'entende littéralement les spectres qui troublèrent la solitude d'Antoine. Et c'est bien inutilement, dit Bergier (*Dict. Théol.*, 8, 46), qu'on s'est embarrassé pour savoir également si la tentation de Jésus-Christ au désert fut en songe et en vision, ou bien en réalité ; car la narration de l'Evangile n'admet pas cette explication. Au reste, Tertullien (de Idol., 18) et plusieurs Pères de l'Eglise n'ont point hésité à reconnaître la réalité des opérations du démon, et

(1) Dieu ne voulut pas cependant que son corps demeurât toujours caché; il fut découvert par révélation sous l'empire de Justinien, en 561.

Bossuet lui-même a fait deux discours très-beaux et très-éloquents sur les démons, dans l'un desquels parlant de leur force et de leur puissance, il dit : « Il ne faut pas croire que leurs forces soient épuisées » par leur chute. Toute l'Écriture les appelle forts, Jésus-Christ appelle » Satan le fort armé, *fortis armatus*. (Luc. 11-21.) Mais s'ils sont forts » et entreprenants, ils ne sont pas moins rusés et malicieux. La haine » invétérée qu'ils ont contre nous les oblige à recourir à des artifices » également subtils et malins, etc., etc. » (2e Sermon du 1er dimanche de Carême sur les démons.) Qu'on lise enfin, touchant les possédés, la proposition hardie que Tertullien faisait aux juges de l'empire romain (Apolog., n. 23), et l'on demeurera convaincu de la réalité des obsessions, des tentations, des spectres, etc., etc.

Mais les païens eux-mêmes ne les ont-ils pas reconnues, ces mille formes, ces figures hideuses dont le démon peut se revêtir ? Lisez Virgile dans son IVe Livre des *Géorgiq· es*. Vous y trouverez ces vers :

> Tum variæ illudent species atque ora ferarum :
> Fiet enim subito sus horridus, atraque tigris,
> Squamosusque draco et fulvâ cervice leæna...
> Omnia transformat sese in miracula rerum
> Ignemque horribilemque feram, fluviumque
> Liquentem.

— Saint Antoine, quoique le patriarche des Cénobites, n'a point formé d'ordre proprement dit ; ses disciples n'habitaient que des cellules éparses çà et là ; il n'a pas tracé de règle écrite, et celle des moines de *Nacalon*, qu'on lui a attribuée, est d'une date postérieure. C'est à tort aussi qu'on a confondu les moines Arméniens, Jacobites et Abyssins, qui suivaient la règle de saint Basile, avec ceux de saint Antoine. Ceux-ci n'étaient pas encore liés par des vœux.

Ce qu'on a avancé des chevaliers de saint Antoine, n'est qu'une fable ridicule ; mais voici ce qui concerne les religieux de saint Antoine le Viennois.

Né en 1093, sous le pontificat d'Urbain II, cet ordre se vouait au soulagement des malades affligés d'une certaine maladie dont on n'a jamais pu donner la définition, et que le vulgaire appela *feu sacré ou feu de saint Antoine*. Dans un acte de l'an 1254, concernant l'hôpital de Saint-Antoine à Marseille, on l'appelle feu d'enfer : *Eorum qui igne infernali laborare dicuntur*. Ce fut principalement dans les onzième et douzième siècles que cette maladie eut plus de cours. Elle causait entièrement la perte du membre qui en était atteint ; il devenait noir et sec comme s'il avait été réellement exposé aux flammes : on a ob-

servé pendant long temps, à l'hôpital de Marseille, un bras qui offrait ce triste spectacle.

C'est Gaston, gentilhomme dans le Dauphiné, qui en fut le premier fondateur. On trouve dans Aymar Falcon, qui a fait l'histoire de cet ordre, les vers suivants :

Gastonis voto, societatis fratribus octo,
Ordo est hic cœptus, ad pietatis opus.

Il serait trop long de rapporter à quelle occasion et par quelle révélation Gaston institua cet ordre. (Voyez *Hélyot*, tom. 2, pag. 109.)

Le costume était d'un habit noir marqué d'un *tau* bleu, et qu'ils portaient en émail à la manière des chevaliers. Ils avaient aussi un manteau noir et une sorte de bonnet ou barrette.

C'est parce que cet ordre prit naissance à Vienne, qu'on l'appela le *Viennois ;* plusieurs rois, princes, cardinaux et autres grands personnages, s'enrôlèrent sous ses bannières. (Voyez Aymar Falcon, *Hist. Anton.* ; Bulteau, Renaudot, et M. Henrion, *Hist. des Ord. rel.*, t. 1.)

ESPRIT

DE

SAINT MACAIRE D'ÉGYPTE,

SOLITAIRE ET CONFESSEUR DE LA FOI.

NOTICE.

390.

Au commencement du quatrième siècle, c'est-à-dire l'an 300, naquit dans la Haute-Égypte le célèbre saint Macaire, souvent appelé le *Grand* ou l'*Ancien*, pour le distinguer de saint Macaire le Jeune ou d'Alexandrie, et de deux autres qui portent le même nom. Sa jeunesse s'écoula dans la plus parfaite innocence et présagea tout ce qu'elle produirait plus tard de sainteté et de merveilles. En effet, la grâce l'ayant sollicité de bonne heure à quitter le monde, il se montra docile à ses impressions, gagna les déserts de la Thébaïde, et se retira au monastère appelé des *Cellules*, probablement à cause du grand nombre de cellules de solitaires qu'on y

voyait. Il s'y livrait avec ardeur à la prière, aux travaux des mains, aux austérités les plus sévères, et commençait déjà à goûter les délices innombrables de la contemplation, lorsqu'il plut à Dieu de le soumettre à la plus délicate et à la plus sensible de toutes les épreuves. Une fille du voisinage étant tombée en déshonneur, osa porter une accusation contre lui; mais, assuré de son innocence et ne craignant que Dieu seul, il ne prit aucun soin de se justifier; il souffrit sans se plaindre la calomnie la plus atroce et les insultes dont on l'abreuvait. Son espérance ne fut point vaine; bientôt le ciel se chargea lui-même de le venger et de faire éclater à tous les yeux l'intégrité de sa vertu : aussitôt l'indignation générale se changea en admiration. L'humilité et la patience de notre Saint ne firent qu'augmenter la vénération qu'on avait pour ses vertus; un grand nombre de disciples venaient demander la faveur de se former à son école. Mais autant il était recherché, autant il était habile à se soustraire, soit à l'empressement du peuple, soit aux éloges des grands : il avançait sans cesse dans les voies de la perfection et du salut, et nul ne pouvait obtenir de lui qu'il franchît les marches de l'autel. Cependant, l'évêque ne voulant point laisser sous le boisseau cette lampe ardente et brillante, et pensant aussi se sanctifier lui-même en lui imposant les mains, l'éleva à la dignité du sacerdoce vers l'âge de quarante ans. La sainteté de ce nouveau caractère ne fit que le pénétrer davantage du désir de se sanctifier; il répondit à ce glorieux ministère par de nouvelles austérités. Il ne prenait de nourriture qu'une fois la semaine; il était sans cesse ravi hors de lui-même, et telle était son application à fuir le monde qui l'environnait d'hommages, qu'il se creusa un chemin sous terre, depuis sa cellule jusqu'à une

caverne où il allait se réfugier pour vaquer plus paisiblement aux délices de la contemplation.

Dieu en fit son oracle et lui accorda le don de guérir les maladies les plus rebelles.

Voici, entre autres prodiges de sa vie, un miracle éclatant que Dieu lui donna d'opérer. Un homme ayant été accusé d'un meurtre dont il était innocent, s'enfuit dans sa cellule, de peur d'être arrêté et puni. Mais ceux qui le poursuivaient y arrivèrent bientôt après, déclarant au Saint que s'ils n'emmenaient ce meurtrier pour le livrer à la justice, ils seraient eux-mêmes en danger. L'accusé protestait de son innocence, et la contestation, fort vive de part et d'autre, ne se terminait point facilement. Notre Saint voyant qu'en les laissant disputer davantage il n'avancerait rien, demanda où l'on avait enterré le mort, et s'y rendit avec ceux qui voulaient amener l'accusé. Arrivé sur les lieux, il mit les genoux à terre et invoqua le nom de Jésus-Christ, après quoi il dit aux assistants : « Le Seigneur fera connaître maintenant si cet homme que vous accusez est coupable ou non. » Alors élevant la voix, il appela le mort par son nom, et lui dit : « Je vous conjure par Jésus-Christ de déclarer si c'est cet homme qu'on accuse, qui vous a ôté la vie ? » A quoi le mort, du fond du sépulcre, répondit d'une voix intelligible que ce n'était pas lui qui l'avait mis à mort. En entendant cela, tous les assistants saisis d'effroi se précipitèrent aux pieds de notre Saint, et le prièrent de demander au mort le nom du vrai coupable. Mais saint Macaire leur répondit : « C'est ce que je n'ai garde de faire ; il me suffit d'avoir montré l'innocence de l'accusé sans faire connaître le coupable, qui peut-être se repentira, en fera pénitence et sauvera son âme. »

Telle était la puissance de sa foi et de son crédit auprès de Dieu.

Sa présence et ses discours convertirent un grand nombre de pécheurs ; il devint le père d'une multitude de religieux. Il existe encore au désert de Nitrie, aux environs d'Alexandrie, un monastère du nom de Saint-Macaire (1).

Toutefois, quelque absorbé qu'il fût dans les exercices de l'amour divin, notre Saint était trop attaché à la foi catholique pour ne pas s'en montrer l'intrépide défenseur partout où l'on osait l'attaquer. Il combattit ardemment contre l'arianisme, et joignit la gloire de confesseur à celle de pieux cénobite. Il souffrit la persécution comme il avait souffert la calomnie, avec calme, héroïsme et résignation.

Nous avons de saint Macaire des homélies spirituelles, quelques opuscules et quelques maximes ou apophthegmes, dont les mystiques font beaucoup de cas, et où l'on trouve, dit Feller, toute la substance de la théologie ascétique. La règle qu'on trouve dans le recueil de saint Benoît d'Aniane est attribuée avec assez de fondement à l'autre saint Macaire, celui d'Alexandrie, qui devint père aussi de cinq mille moines.

Telle est, d'un seul coup de crayon, cette vie prodigieusement belle et sainte, et dont l'éclat a rempli l'église. Couronné de jours, de gloire et de bénédictions, il s'endormit dans le Seigneur à l'âge de quatre-vingt-dix ans, après en avoir passé plus de soixante dans le désert.

(1) Voyez les Notes, à la fin de l'Esprit de saint Macaire.

HOMÉLIES SPIRITUELLES

DE

SAINT MACAIRE D'ÉGYPTE.

Du Royaume des ténèbres ou du Péché (Hom. 11).

Le royaume des ténèbres ! C'est le prince malicieux, qui ayant, dès le commencement, séduit et enchaîné l'homme par sa puissance infernale, l'a étendu de tous côtés et en a investi l'âme, à laquelle s'applique ce qui était dit de l'homme : *Qu'on le fasse roi, qu'on le couvre d'habits royaux, et que, depuis la tête jusqu'aux pieds, il porte une magnificence royale.* Il l'a, dis-je, investie tellement de la substance du péché, ce prince mauvais ; il l'a si bien souillée et rendue captive, qu'il ne lui a pas même laissé une seule faculté de libre, ni les pensées, ni l'esprit, ni le corps ; mais il a couvert tout cela de ténèbres. Car, de même que dans le corps ce n'est pas un seul membre qui souffre, mais que tous souffrent à la fois, de même l'âme a été tout entière corrompue par les affections du vice et du péché. Il a donc souillé et dégradé, ce chef abominable, l'âme qui est la partie principale et la plus noble de l'homme, et par elle il a rendu ensuite le corps sujet à la douleur et à la corruption.

Or, lorsque le grand Apôtre nous dit : *Dépouillez le vieil homme*, il veut dire qu'il faut le dépouiller tout entier ; car nous avions nos yeux attachés à ses yeux, notre tête à sa tête,

nos oreilles à ses oreilles, nos mains à ses mains, nos pieds à ses pieds pour en faire les œuvres. Mais le démon ayant souillé et détourné l'homme tout entier, corps et âme, l'ayant rendu impur, charnel, indocile, il a fait qu'il ne voit, ne goûte, ne parle, ne désire, n'agit, ne pense, que selon le mal qu'il aime. De même, en effet, que lorsque le soleil brille et que le vent souffle, le soleil a son corps particulier et sa nature propre, et le vent aussi sa qualité et sa nature, sans que personne puisse séparer le vent du soleil, si ce n'est que Dieu n'ordonne que le vent s'apaise; de même aussi le péché est étroitement mêlé à l'âme et au corps, quoique ayant chacun sa nature propre.

Et il est impossible, si Dieu ne daigne apaiser ce vent mauvais qui souffle en nous et qui habite dans l'âme et dans le corps, de séparer l'âme du péché, car il en est d'elle encore comme de l'oiseau; si on veut le voir voler, il faut qu'il ait ses ailes; si on les lui ôte, il ne peut plus voler; si on veut que l'homme ait la volonté de faire le bien, qu'il soit pur, irréprochable et sans tache, il faut qu'il s'attache sans cesse à Dieu, car sans lui il n'en a plus le pouvoir. Il peut bien souhaiter de voler dans l'air divin, et d'avoir la liberté que donne le Saint-Esprit; mais s'il ne reçoit pas ces ailes sacrées, il ne le pourra pas. Prions donc le Seigneur de vouloir bien nous accorder les ailes de la colombe du Saint-Esprit, pour que nous volions vers lui et que nous nous reposions dans son sein : demandons-lui aussi qu'il sépare de notre âme et de notre corps ce vent pestilentiel qui y souffle (Ps. 41-7.), c'est-à-dire le péché qui habite malheureusement dans tout notre être, car à lui seul est donnée cette puissance : de nous-mêmes nous ne le pouvons pas, mais celui qui est appelé *l'agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde*, lui seul, par sa miséricorde, délivre du mal ceux qui croient en lui, qui attendent de lui leur salut, qui le cherchent assidûment, et qui l'attendent avec une ferme espérance.

Tel en effet que le vent impétueux qui souffle dans une

nuit obscure et orageuse, secoue, agite, ébranle les plantes et les graines; tel aussi l'homme, dans la nuit ténébreuse du péché où le démon l'a conduit, voit toutes ses pensées, son esprit, son âme et son corps agités, bouleversés, ébranlés par le vent véhément du péché, qui ne laisse rien de libre, rien de tranquille en lui. Le jour est donc semblable à la lumière, et le vent divin au Saint-Esprit; il fait respirer et rafraîchit ceux qui vivent au jour de la lumière divine, et il pénètre toutes les facultés de l'âme, toutes ses pensées, toute sa substance et tous les membres du corps qu'il réjouit et délasse dans un ineffable repos. Et c'est là ce qu'a voulu dire l'Apôtre : *Nous ne sommes pas les enfants de la nuit et des ténèbres, mais vous êtes tous les enfants de la lumière et du jour* (Thess. 5-5.); et comme, dans la voie de l'erreur, le vieil homme s'est dépouillé de l'homme intègre et parfait, et s'est revêtu des habits du royaume des ténèbres, je veux dire des blasphèmes, des défiances, de l'audace, de la vaine gloire, de l'orgueil, de l'avarice, de la concupiscence et des autres œuvres honteuses et impures du royaume des ténèbres; de même, par opposition, tous ceux qui ont dépouillé le vieil homme, l'homme terrestre, et que Notre-Seigneur Jésus-Christ a délivrés des honteuses chaînes du royaume infernal, doivent revêtir le nouvel homme, l'homme céleste selon Jésus-Christ, pour être uni de nouveau à lui, par nos yeux à ses yeux, par notre tête à sa tête, par nos oreilles à ses oreilles, afin que tout en nous soit pur et saint, présentant l'image céleste.

Et Dieu nous a revêtus en effet des ornements du royaume de la lumière, ornements de foi, d'espérance, de charité, de joie, de paix, de bonté, d'humanité et de tous les autres vêtements de la lumière, de la vie, de la tranquillité inénarrable; afin que comme Dieu est charité, joie, paix, miséricorde et bonté, le nouvel homme devienne tel par sa grâce; et comme le royaume des ténèbres et du péché est caché dans l'âme jusqu'au jour de la résurrection, où toutes les ténèbres du péché dans le corps et dans l'âme seront révélées, ainsi le

royaume de la lumière et la céleste image, qui est Jésus-Christ, éclaire l'âme mystérieusement et règne intérieurement sur les esprits des Saints. Cependant Jésus-Christ est encore caché aux yeux des hommes, jusqu'au jour de la résurrection, et il n'est aperçu que des yeux de l'âme; mais lorsque son corps sacré sera révélé et glorifié dans tout l'éclat de la gloire de Dieu, alors aussi tout ce qui est encore caché dans l'âme et dans le corps, sera manifesté et illuminé de toute la lumière de Dieu, auquel gloire soit rendue, &c.

Grande différence qui existe entre les vrais chrétiens et les hommes du siècle; ceux-ci, pleins de l'esprit du monde, sont liés de cœur et d'âme par la chaîne terrestre; ceux-là, au contraire, remplis de l'amour du Père céleste, n'ont que lui devant leurs yeux, comme l'unique objet de leurs désirs (Hom. 5).

Autre est le monde des vrais chrétiens et leur règle de conduite, autre est leur esprit, leurs paroles, leurs œuvres; autre est la manière de vivre des hommes du monde, et autre leur esprit, leurs discours et leurs actions; autres sont ceux-ci, autres sont ceux-là, et grande est la différence qui règne entre les uns et les autres. En effet, les habitants de cette terre, les fils du présent siècle, sont semblables au froment jeté dans le crible de cette vie, car ils sont agités par mille pensées flottantes de ce monde, par les perpétuelles tribulations des choses périssables, par les désirs et les projets frivoles et grossiers; leur âme est jetée et sans cesse remuée par le démon dans le crible des affections terrestres. Et comme le blé placé dans le crible est froissé par la main de celui qui le tient et qui l'agite continuellement sans le laisser sortir, de même le démon retient les hommes par les choses de la terre dans le crible où il les froisse, les agite et les trouble sans cesse. Jésus-Christ l'avait dit à ses disciples : *Satan a demandé à vous passer dans le crible comme le froment; mais j'ai prié mon Père afin que votre foi ne s'affaiblisse point* (Luc 22-31,32). Et nous trouvons encore dans

la prédiction du Créateur à Caïn, type et image de tous les pécheurs, ces paroles : *Tu passeras ta vie sur la terre, dans les gémissements et les terreurs du remords* (Gen. 4-12). Et elles se réalisent par les craintes, les frayeurs, les voluptés, les séductions et les tribulations où nous voyons que passent leur vie ceux qui s'éloignent de Dieu.

Or, en ceci les vrais chrétiens diffèrent beaucoup du reste des hommes, car ayant leur esprit et leur intelligence toujours occupés des choses célestes, et ne soupirant qu'après elles, étant les vrais enfants de Dieu, et étant parvenus, par les sueurs et les privations, à acquérir la paix et la tranquillité de l'âme, ils ne sont plus agités dans le crible des choses humaines, par la fluctuation des pensées vaines et turbulentes. Et c'est en cela qu'ils sont supérieurs et plus heureux que les gens du monde, parce qu'ils ont leur intelligence et les pensées de leur âme dans la paix du Christ et l'amour du Saint-Esprit, comme le Seigneur parlant d'eux le disait : *Ils sont passés de la mort à la vie* (Jean 5-24). Ce n'est donc pas dans des apparences ou des formes extérieures que consiste la différence des chrétiens, comme plusieurs se l'imaginent, ne la voyant qu'en superficie et en vains dehors, et pensant qu'ils sont ensuite, comme le reste des hommes, troublés par les mêmes pensées, les mêmes commotions, la même incrédulité, les mêmes doutes et la même crainte; tandis qu'au contraire ce n'est que par le dehors et dans l'opinion des hommes qu'ils ne paraissent pas avoir un sort différent du monde, et que c'est par le cœur, par l'esprit, que, vraiment dégagés des chaînes terrestres, ils possèdent Dieu et la céleste paix du Saint-Esprit.

L'humilité et la vigilance conservent et augmentent les dons de la grâce de Dieu ; mais l'orgueil et la lâcheté les font perdre (Hom. 10).

Les âmes amoureuses de la vérité et de Dieu, qui désirent avec beaucoup de foi et d'espérance se revêtir entièrement de

Jésus-Christ, n'ont pas besoin de recevoir des avertissements des autres, ni qu'on soutienne leur désir pour le ciel ou leur amour pour Dieu : quoiqu'elles en éprouvent quelquefois de l'affaiblissement, elles le supportent avec patience; mais tout entières attachées à la croix de Jésus-Christ, elles ne cherchent autre chose qu'à rendre fructueux le progrès spirituel que la grâce opère en elles pour plaire au céleste Epoux. Blessées qu'elles sont par les saintes ardeurs de l'avenir, altérées de la justice et des vertus, elles attendent avec un immense, un insatiable désir, les lumières du Saint-Esprit. Et quoiqu'elles soient dignes, par la vivacité de leur foi, d'être favorisées de la connaissance des mystères de Dieu, et bien qu'elles soient admises à la participation de la joie de la grâce céleste, elles se gardent néanmoins de se confier en elles et de croire qu'elles sont quelque chose; mais au contraire, plus elles sont réputées dignes de recevoir les dons spirituels de la grâce, plus leur ardeur pour les biens célestes les porte à les rechercher avec effort, avec une invincible avidité; et plus elles sentent en elles de l'avancement spirituel, plus elles ont faim et soif de la participation et augmentation de la grâce; et plus enfin elles sont riches en biens de la grâce, plus elles sont pauvres à leurs propres yeux, parce qu'elles sont brûlantes du désir d'être agréables à leur Epoux céleste, selon que le dit l'Écriture : « *Ceux qui se nourrissent de moi désirent toujours davantage de s'en nourrir, et ceux qui me boivent, en ont toujours plus de soif* (Eccl. 24-29). »

Ces sortes d'âmes qui cherchent Dieu avec un si ardent et si insatiable amour, sont dignes de la vie éternelle; c'est pourquoi elles sont jugées dignes d'être affranchies des affections grossières, et l'Esprit-Saint les favorise des illustrations les plus vives, des communications les plus intimes et les plus mystérieuses, et les remplit enfin de l'abondance des dons les plus précieux. Quant à celles qui sont moins courageuses, plus paresseuses, ne cherchant pas ces sortes de

biens, et vivant encore attachées à la chair, et qui quelquefois cependant, ayant reçu la grâce divine, se livrent à l'indolence et à la lâcheté, celles-là, lorsqu'elles ont été favorisées du Saint-Esprit, et qu'elles en ont goûté la consolation dans la paix, le désir et la sécurité spirituelle, confiantes en elles-mêmes, elles s'en élèvent et vivent en sécurité. Elles n'ont point la contrition du cœur ni l'humilité de l'esprit; elles ne sont point vidées des attaches terrestres; elles n'ont point acquis par la foi et la vigilance la plénitude entière de la grâce, et cependant elles se livrent à la présomption et à la négligence; et, de dignes qu'elles auraient été des plus grands dons de la grâce, elles en sont dépouillées, dénuées à cause de leur nonchalant mépris et de leur vaine et superbe opinion d'elles-mêmes.

Mais l'âme qui aime véritablement Dieu et son Christ, quand même elle aurait pratiqué mille œuvres de justice à cause de son ardent amour pour le Seigneur, ne croit avoir rien fait et se conduit comme si elle n'avait rien fait. Quoiqu'elle ait consumé son corps par les jeûnes et les veilles, elle agit comme si elle n'avait jamais commencé à s'exercer à la vertu; quoiqu'elle soit digne d'être remplie de la grâce, et favorisée de révélations et de la science des mystères divins, elle se regarde comme si en ce moment même elle ne possédait absolument rien, et chaque jour altérée, chaque jour affamée, persévérante dans la prière, la foi et l'amour, elle désire les mystères de la grâce, l'état parfait de la vertu; elle est blessée par l'amour de l'Esprit-Saint, elle a les yeux toujours fixés sur son époux, elle lui parle comme face à face, elle le contemple dans une spirituelle et ineffable lumière, elle se mêle à lui par la certitude de sa foi, elle se conforme à sa mort, elle souhaite et espère toujours de pouvoir mourir pour Jésus-Christ et d'être délivrée, par le Saint-Esprit, du péché et des affections ténébreuses, afin qu'ainsi purifiée par l'Esprit divin, sanctifiée de corps et d'âme, elle soit digne de devenir un vase pur, propre à re-

cevoir l'onction céleste, et être choisie pour la demeure de Dieu. Et alors, en effet, elle est digne de la vie céleste, et devient réellement le tabernacle du Saint-Esprit.

Toutefois, pour que l'âme parvienne jusqu'à ce haut degré, il ne suffit pas d'un moment de bonnes œuvres, ni d'une vie sans épreuves. C'est par beaucoup d'efforts, beaucoup de combats, par un long espace de temps et de longs exercices, après de grandes épreuves et de nombreuses tentations, qu'on obtient cet accroissement de grâces et de perfection, qui amène jusqu'à l'entière évacuation des affections terrestres; afin que, résistant fortement à toutes les tentations que la malice de l'esprit infernal invente et suscite, on reçoive les plus grands honneurs, les dons spirituels, les richesses célestes, et qu'ainsi il soit jugé digne du royaume du ciel par Jésus-Christ Notre-Seigneur, auquel est dû gloire et empire dans les siècles des siècles. Amen.

Quel est le fruit que Dieu attend d'un Chrétien (Hom. 13).

Dieu a créé tout ce que nous voyons, et il l'a donné à l'homme, soit pour sa jouissance, soit pour son agrément; mais il lui a donné aussi une loi de justice, de sainteté. Or, depuis que Jésus-Christ est venu, Dieu exige d'autres fruits, une autre justice, savoir, la pureté du cœur, la bonne conscience, les paroles utiles, les pensées chastes et louables, et tous les devoirs en général des Saints. Car le Seigneur a dit : « Si votre justice ne surpasse pas celle des Scribes et des Pharisiens, vous ne pourrez avoir entrée au royaume des cieux (Matth. 5-20). Et dans la loi il est écrit : Vous ne commettrez pas d'adultère; et moi je vous dis de ne pas même convoiter, de ne pas vous mettre en colère; » car il faut que celui qui veut être l'ami de Dieu, se conserve pur de l'ordure du péché et se délivre de ce feu éternel que nous portons en nous. C'est cela qui nous rend dignes du royaume.

Comment l'âme doit se conduire envers J.-C. son époux (Hom. 15).

Si un grand de la terre ou un monarque illustre aimait une femme pauvre, qui n'aurait d'autre possession que son corps, et voulait l'épouser et la traiter comme une reine : celle-ci de son côté répondrait à tant de bienveillance par un grand amour, et s'efforcerait de le lui conserver, parce que de pauvre et misérable qu'elle était, elle serait devenue maîtresse de tous les biens de son époux. Si elle venait à commettre quelque faute contre son honneur et son devoir, et qu'elle ne se conduisît pas convenablement et décemment dans la maison de son époux, alors elle en serait chassée couverte d'infamie et chargée de reproches, et elle mettrait ses deux mains sur la tête en signe de douleur et de désespoir (comme cela est insinué dans la loi de Moïse touchant la femme réfractaire qui ne donne aucune satisfaction à son mari). Et ensuite elle serait accablée de chagrin et de deuil, lorsqu'elle rappellerait combien de richesses elle a perdues, de quelle gloire elle est déchue, et de combien de honte elle est couverte à cause de sa folie.

De même aussi notre âme, lorsque Jésus-Christ le céleste époux demande à lui être uni et l'appelle à une mystique et divine alliance, dès qu'elle a goûté les célestes richesses, elle doit s'efforcer avec grand soin et beaucoup de zèle de plaire à son époux, et de remplir décemment et convenablement le devoir que l'Esprit-Saint lui a donné pour être agréable à Dieu en toutes choses et ne contrister en rien son esprit, mais en conservant au contraire cette modestie et cette pureté qu'il aime, et conversant avec sagesse dans la maison du roi du ciel, mériter qu'il lui continue la grâce et la ferveur qu'il lui a accordées. Car voilà que dans cet état cette âme est établie maîtresse de tous les biens du Seigneur, et qu'il réfléchit même sur son corps une partie de la gloire de sa divinité. Que si elle

vient à commettre quelque faute, et à se conduire d'une manière impure dans les fonctions qui lui sont propres, si elle ne lui est plus agréable, si elle ne veut plus faire la volonté de son époux, et qu'elle ne conserve plus la grâce du Saint-Esprit qui y habitait, alors elle est dépouillée ignominieusement de son honneur et de sa dignité, elle est privée de la vie spirituelle qui lui est devenue inutile, et n'est plus jugée propre à être en société avec le roi du ciel. Et à cause de cette âme ainsi déchue, la douleur, la tristesse, le deuil s'emparent des Saints et des Esprits célestes : et les Anges, et les Puissances, et les Apôtres, et les Prophètes et les Martyrs pleurent pour elle sur son malheur.

Car, comme le Seigneur a dit : *Qu'il se fait une grande joie dans le ciel, au retour d'un pécheur qui fait pénitence* (Luc 15-7); de même aussi il y règne une grande tristesse et une grande affliction pour une âme qui déchoit de la vie éternelle. Et de même que sur la terre, la mort d'un riche est célébrée par des chants lugubres, des lamentations et des gémissements, et qu'il est accompagné avec grand deuil par ses frères, ses parents, ses amis et ses domestiques, de même les Saints dans le ciel pleurent et poussent des lamentations sur le sort misérable de cette âme. Et l'Ecriture elle-même nous le fait connaître par cette allusion : *Le pin est tombé, cèdres prenez le deuil* (Zach. 11-2). Et par ce reproche du prophète Ezéchiel rappelant à Jérusalem les bienfaits du Seigneur et montrant en figure l'état de l'âme : « Je t'ai trouvée, dit-il, nue dans le désert, j'ai effacé avec de l'eau l'impureté qui te souillait, je t'ai couverte d'un riche vêtement, j'ai passé des bracelets autour de tes mains, un collier autour de ton cou, des pendants à tes oreilles, et je t'ai distinguée au milieu de tant d'autres. Tu as mangé ensuite de la pure farine avec de l'huile et du miel, et après avoir ainsi porté au comble mon amour, tu as oublié mes bienfaits. Tu as couru après tes amants insensés, et tu t'es livrée sans pudeur à la fornication (Ezéch. 16-6 et seq.). »

C'est ainsi que l'Esprit-Saint adresse ses reproches à l'âme qui a été appelée par la grâce à connaître Dieu. Elle a été purifiée de ses anciens péchés, revêtue des ornements du Saint-Esprit, rendue participante du divin et céleste banquet; mais ne s'étant pas conduite selon ses connaissances et n'ayant pas eu pour son époux Jésus-Christ la bienveillance et l'amour qu'elle lui doit, elle est rejetée et privée de la vie qu'il lui avait donnée. Car le démon a le pouvoir de s'élever et de tenter ceux qui sont parvenus à ce degré d'infidélité, et il s'efforce également de troubler et de perdre ceux qui ont connu Dieu et pratiqué la vertu. C'est pourquoi il faut combattre et veiller soigneusement sur soi-même, pour *opérer son salut*, comme dit l'Ecriture, avec *crainte et tremblement* (Philipp. 14-12). Tous ceux donc qui ont été faits participants de l'esprit de Jésus-Christ doivent être disposés de telle sorte dans leur âme, qu'ils ne méprisent rien, soit petit, soit grand, de peur de tomber dans le péché, de perdre la grâce du Saint-Esprit, et d'être privés de la vie qu'ils ont reçue.

Que les Chrétiens désireux de se perfectionner et de croître chaque jour en vertu, doivent se porter avec contrainte à tout ce qui est bon, pour être délivrés du péché qui habite en eux et être remplis du Saint-Esprit (Ch. 19).

Celui qui désire approcher du Seigneur et être digne de la vie éternelle; celui qui veut devenir l'habitation de Jésus-Christ et être rempli du Saint-Esprit, s'il veut produire des fruits de salut, et accomplir les préceptes du Christ avec fidélité et sans reproche, qu'il commence par croire fermement en Dieu, qu'il s'applique tout entier à obéir à ses volontés, qu'il renonce entièrement au monde, et que son esprit ne soit nullement occupé de toutes ces vanités qui frappent nos regards. Il faut ensuite qu'il persévère dans la prière, qu'il attende avec confiance que le Seigneur veuille l'exaucer et lui

porter secours, et qu'il dirige sans cesse vers lui l'ardeur de son âme. Qu'il se porte ensuite lui-même avec effort vers le bien et vers les préceptes de Dieu, pour déraciner le péché qui est né avec nous. Qu'il force son esprit à s'humilier devant les hommes, et à se regarder comme inférieur à tous et abject à tous les yeux; qu'il ne cherche ni l'honneur, ni la louange, ni la gloire de la part de qui que ce soit, comme le veut l'Evangile; mais qu'il n'ait devant les yeux que le Seigneur, s'étudiant à lui plaire de plus en plus en pratiquant la loi avec douceur, comme le Seigneur le dit lui-même : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes* (Matth. 11-29).

Qu'il soit encore miséricordieux et bon, qu'il s'accoutume autant que possible à exercer la miséricorde et la bonté, ainsi que l'a dit Jésus-Christ lui-même : *Soyez miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux* (Luc 6-36); et encore ceci : *Si vous m'aimez, vous garderez mes Commandements* (Jean 14-15); et enfin : *Efforcez-vous d'entrer par l'étroite porte* (Luc 13-24). Alors le Seigneur connaissant sa résolution, et ses efforts, et son désir de l'imiter, et sa douceur, et sa miséricorde, et sa bonté, et sa persévérance à la prière, exercera lui-même sa miséricorde envers lui, le délivrera de ses ennemis, le fera triompher du péché, et le comblera des grâces du Saint-Esprit.

Mais il est nécessaire qu'il se contraigne toujours, pour la charité, s'il ne l'a pas encore; pour la douceur, s'il en est dépourvu; pour la miséricorde, s'il ne peut encore l'exercer; pour le mépris du monde, s'il y est encore attaché, &c. Car c'est en le voyant lutter de la sorte que le Seigneur lui accordera, et la charité, et la douceur, et la miséricorde, et l'esprit de prière, et pour tout dire encore une fois, qu'il le remplira des vertus et des faveurs du Saint-Esprit.

Deux guerres pour le Chrétien, savoir la guerre au dedans, et la guerre au dehors (Hom. 21).

Quiconque cherche à plaire véritablement au Seigneur, et veut commencer les hostilités contre l'ennemi de son âme, doit se livrer à un double conflit et soutenir un double combat : l'un, contre les choses visibles de ce monde, contre les distractions terrestres, l'attache aux biens du siècle, et toutes les affections au péché; l'autre, contre les embûches cachées que l'esprit de malice nous dresse et dont a voulu parler l'Apôtre, lorsqu'il dit : *Notre plus rude combat n'est pas celui qui doit se livrer contre la chair et le sang, mais celui qui regarde les principautés et les puissances des ténèbres, les princes de ce monde c'est-à-dire de ce siècle ténébreux, et les artifices spirituels qu'ils inventent comme venant des cieux* (Ephes. 6-12).

L'homme, en effet, depuis la révolte d'origine et son expulsion du paradis, est serré par deux sortes de liens. Dans l'ordre extérieur de la vie, par toutes les choses matérielles, par l'amour du monde, des voluptés charnelles, des affections de richesse, de gloire, de créatures, d'épouse, d'enfants, de parents, de patrie, de toutes les choses, en un mot, qui nous entourent et nous frappent, et dont Dieu nous a pourtant ordonné le renoncement, si nous voulons observer parfaitement ses préceptes.

Dans l'ordre intérieur, spirituel, l'âme est embarrassée, circonvenue, comme environnée de murailles, comme liée par des chaînes ténébreuses, de telle sorte qu'elle ne puisse ni aimer Dieu selon ses désirs, ni croire, ni adorer. Car depuis le péché du premier homme, une opposition manifeste existe en nous, tant pour les choses visibles que pour les choses cachées.

Si quelqu'un donc, ayant goûté la parole du Seigneur,

s'engage dans ce combat sans se débarrasser des filets du monde et répudier toutes les voluptés de la chair, s'il persévère dans cette résolution, il connaîtra bientôt ce qu'est dans le cœur cette opposition et cette guerre. Que s'il est ferme toutefois à invoquer le Seigneur, s'il n'hésite point dans la foi, s'il est patient à supporter bien des p ines et à attendre le secours d'en-haut, il pourra obtenir la délivrance intérieure de ces filets, de ces lacets, de ces vallées, de ces ténèbres enfin de l'esprit de malice, qui sont les effets des affections secrètes.

Or, cette guerre peut se soutenir avec la grâce et la puissance de Dieu. Car, livré à ses seules forces, on ne peut s'affranchir et se délivrer de cette contrariété et erreur de pensées, de ces affections invisibles, et de ces machinations pernicieuses de l'ennemi du salut... — Mais si on demande à Dieu du secours, alors il nous remet les armes du Saint-Esprit, comme parle l'Apôtre : *La cuirasse de la justice, le casque du salut, le bouclier de la foi, le glaive de l'esprit* (Eph. 6-14). Avec ces armes, la prière, la persévérance, le jeûne, il pourra faire la guerre contre toutes les principautés et les puissances et contre les chefs de ce monde; et les ayant vaincus, par le secours et les bienfaits du Saint-Esprit et par sa propre ardeur à acquérir les vertus, il sera trouvé digne de la vie éternelle, pour y louer le Père, le Fils et le Saint-Esprit, à qui soient gloire et puissance dans tous les siècles. Amen.

De l'efficacité des armes et du feu du Saint-Esprit (Hom. 25).

Après avoir prouvé qu'aucun homme ne peut éviter les piéges de l'ennemi du salut, s'il n'est soutenu et fortifié par Jésus-Christ, et comment il faut se conduire dans le combat spirituel pour mériter la gloire divine, saint Macaire enseigne que par la désobéissance d'Adam nous avons été soumis à

l'esclavage de la chair, et que ce n'est que par le mystère de la croix que nous sommes délivrés. Et il ajoute ensuite : « Efforcez-vous donc de vaincre ces ennemis de votre âme, pour que vous soyez regardé de Dieu comme un fils sans reproche et que vous méritiez d'entrer dans ce repos, où Jésus-Christ notre précurseur est entré. Efforcez-vous d'être enrôlé dans l'église céleste, au nombre des premiers nés et des élus, pour vous asseoir à la droite de la magnificence du Très-Haut ; efforcez-vous, afin que vous soyez admis dans cette cité sainte pleine de paix, dans cette Jérusalem d'en-haut, où se trouve aussi le véritable Paradis, car vous ne serez jugé digne d'admirer et de jouir de toutes ces beautés, qu'après avoir versé nuit et jour des larmes de pénitence, selon qu'il est dit : *Chaque nuit je laverai mon lit de mes larmes, je l'en arroserai et l'en inonderai* (Ps. 6-7). Et vous ne devez pas ignorer ceci : *Que ceux qui sèment dans les pleurs moissonnent dans la joie* (Id. 125-5). C'est pourquoi le Prophète dit avec confiance : *Je ne cacherai pas mes larmes* (Ibid. 4-5). Et de nouveau : *Vous avez fait que mes larmes coulassent en votre présence, comme pour me donner des droits à vos promesses* (Id. 55-9). Et enfin : *Mes larmes m'ont serri de pain et le jour et la nuit, et je mêlais mes pleurs à ma boisson* (Id. 41-4). »

Ces larmes, en effet, qui coulent par une contrition sincère et une vive affliction du cœur par la connaissance de la vérité et avec une grande ferveur intérieure, sont une nourriture à l'âme, comparable à un pain du ciel. C'est de cette nourriture que fut rendue participante Marie-Magdeleine qui était assise fondant en larmes aux pieds de Jésus-Christ et à laquelle lui-même a rendu ce témoignage : *Marie a choisi la meilleure part, dont on ne pourra lui enlever les fruits* (Luc 10-42). O précieuses perles que celles qui se recueillent dans l'effusion de ces bienheureuses larmes ! ô le bel et doux langage ! ô la force et la sagesse d'esprit ! ô le trait perçant de l'esprit du Seigneur, qui traverse l'âme d'amour pour l'époux sans tache !

ô l'aiguillon puissant du désir de l'âme aimante envers le Verbe de Dieu! ô l'étroite union de l'épouse avec l'époux céleste!

Imitez-la, ô mon fils! imitez-la, dis-je, en ne considérant autre chose que celui qui a dit : *Je suis venu sur la terre porter le feu de l'amour, et que veux-je, sinon que tous les cœurs en soient embrasés?* (Id. 12-49.) Et en effet, la charité est le feu du Saint-Esprit, qui vivifie et enflamme les cœurs. C'est pourquoi, étant immatériel et divin, ce feu éclaire les âmes, et les éprouve comme l'or pur dans le creuset; tandis qu'il consume le vice, comme des épines et du chaume : *Car notre Dieu est un feu consumant, et il punit dans les flammes du feu ceux qui ne l'ont pas voulu connaître, et qui n'ont pas obéi à son Evangile* (Deut. 4-24). C'est ce feu divin qui a exercé sa *vertu toute-puissante sur les Apôtres, quand ils parlaient comme avec des langues de feu* (Act. 2-4). C'est lui qui, empruntant le secours de la parole, environna Paul de splendeurs et de lumière, si bien que son esprit en fut éclairé, tandis que sa vue éblouie troubla sa raison étonnée; car il vit la vertu de cette lumière des yeux du corps... C'est ce feu encore qui apparut à Moïse dans le buisson ardent; ce feu qui, sous la forme d'un char, enleva Elie de dessus la terre. C'est enfin de l'efficacité de ce feu dont parle David, lorsqu'il dit : *Eprouvez-moi, Seigneur, et tentez-moi. — Brûlez mes reins et mon cœur* (Ps. 25-2).

C'est ce feu qui embrasait le cœur de Pierre et de son compagnon sur le chemin d'Emmaüs, lorsque Jésus-Christ leur parlait après sa résurrection. De là vient aussi que les anges et les autres ministres du Saint-Esprit sont participants de la splendeur de ce feu, selon ce qui est écrit : *Il rend ses anges aussi prompts que les vents, et ses ministres aussi ardents que les flammes* (Ps. 103-4). Ce feu, en consumant les obstacles de l'œil intérieur, rend l'esprit pur et libre, et fait que retrouvant sa faculté naturelle de voir, il admire

sans cesse les merveilles de Dieu, selon ces paroles : *Otez le voile qui est sur mes yeux, et je considérerai les merveilles qui sont renfermées dans votre loi* (Ps. 118-18). C'est donc ce feu qui met les démons en fuite, qui efface les péchés, qui a la force de ressusciter. C'est lui qui opère l'immortalité, qui illumine les âmes saintes, et qui fortifie les facultés intellectuelles. Supplions maintenant ce feu divin d'arriver aussi jusqu'à nous, afin que, marchant dans une continuelle lumière, nous n'allions jamais heurter, même légèrement, contre la pierre du péché; mais que, brillant comme des lumières aux yeux du monde, conservant en nous la parole de vie éternelle, jouissant des faveurs divines, nous nous reposions avec le Seigneur, dès cette vie, glorifiant le Père, le Fils et le Saint-Esprit, auxquels est due la gloire dans les siècles des siècles. Amen.

Etat déplorable d'une âme dans laquelle Jésus-Christ n'habite pas à cause du péché (Hom. 28).

Comme autrefois le Seigneur, irrité contre les Juifs, livra Jérusalem au pillage de ses ennemis, et permit qu'ils fussent gouvernés par ceux qu'ils haïssaient, et qu'il n'y eût plus dans le temple ni fêtes ni sacrifices; de même aussi lorsque l'âme l'a irrité par la transgression de ses commandements, il l'abandonne à ses ennemis, aux démons et aux affections déréglées, afin que ceux qui l'ont séduite, achèvent de la dégrader, qu'il n'y ait plus en elle ni joie, ni encens, ni oblation, et qu'elle soit remplie comme de bêtes féroces et de cruels reptiles. Et de même encore qu'une maison, lorsque son maître ne l'habite plus, est livrée à l'obscurité, au déshonneur et aux outrages, et qu'elle est remplie de souillures et d'ordures; ainsi l'âme privée de la résidence de son Seigneur, qui se plaisait à s'y réjouir avec ses anges, est

remplie des ténèbres du péché, de la turpitude de ses affections et de toute sorte d'ignominie.

Malheur au chemin par lequel personne ne passe et où l'on n'entend jamais la voix de l'homme! parce qu'il devient le réceptacle des bêtes immondes. Malheur à l'âme si le Seigneur ne se promène pas en elle (comme dit l'Ecriture), et n'y met pas en fuite, par sa voix, les animaux de la malice spirituelle! Malheur à la maison si le maître ne l'habite pas! Malheur à la terre qui manque de cultivateur pour la travailler! Malheur au vaisseau sans pilote pour le gouverner; car, assailli par les flots et les tempêtes de la mer, il périra! Malheur à l'âme qui n'a pas en elle Jésus-Christ le véritable pilote; parce que, voguant sur une mer ténébreuse, féconde en tempêtes, battue sans cesse par les vagues de ses affections, et agitée par les malins esprits comme par une tempête d'hiver, elle succombera misérablement! Malheur à l'âme si elle n'a pas Jésus-Christ pour la cultiver avec soin, pour pouvoir porter de bons fruits spirituels; parce que, si elle est déserte et pleine de ronces et de chardons, elle n'obtiendra d'autre fin que celle d'être consumée par le feu!

OPUSCULES DE SAINT MACAIRE D'ÉGYPTE.

De la garde du cœur.

Comment quelqu'un pourra-t-il dire : Je jeûne, je suis retiré dans la solitude, j'ai vendu et distribué tous mes biens, donc je suis saint? Est-ce que celui-là est saint, qui n'a pas encore réformé l'homme intérieur? Ce n'est pas la fuite quelconque de ce qui est mauvais à l'extérieur, qui est la parfaite

sanctification. Ce qui l'est véritablement, c'est de nettoyer de la moindre souillure les replis intimes du cœur. Entrez donc, si vous le désirez, dans ces retraites larges et profondes, où se donnent carrière vos pensées vagabondes; pénétrez jusqu'à votre esprit captif, enchaîné par les attraits du péché, et découvrez dans cet abîme intérieur, sous le tourbillon de ses idées bouillonnantes, dans ce lieu qui est appelé le sanctuaire de l'âme, dans les réduits les plus cachés de la conscience, ce serpent qui rampe, qui se glisse, qui vous tue, en infestant de son venin les parties vitales de votre âme et les membres de votre corps. Car, sachez-le bien, le cœur est un abîme impénétrable, et si vous parvenez à y étouffer votre ennemi, alors vous pourrez oser vous glorifier d'être pur devant le Seigneur; autrement n'approchez de Dieu, ne vous prosternez devant lui qu'avec humilité, comme un indigne pécheur, le suppliant de vous purifier de vos péchés secrets.

La mort véritable est cachée dans le cœur, et quoique l'homme extérieur semble vivant, il est pourtant réellement mort. Celui-là donc qui, du profond de son cœur, passe de la mort à la vie, vit véritablement de la vie permanente, et ne meurt plus. Car, bien que son corps, venant à être séparé de son âme, tombe en poussière au temps marqué, l'âme cependant, comme sanctifiée, reparaîtra glorieuse : et c'est pour cela que nous appelons la mort du juste un sommeil.

Et voici en quoi consiste principalement le combat que nous livre l'ennemi du salut : à détourner notre esprit du souvenir et de l'amour de Dieu; à nous éloigner, par toutes sortes d'illusions terrestres et d'artifices secrets, de celui qui est notre unique et véritable bien, pour nous attacher au contraire à ce qui n'est bien qu'en apparence et dans l'opinion des hommes, mais non selon la vérité. Car, toutes les fois qu'il voit un homme faire le bien, il s'efforce, cet esprit de malice, de le souiller, de le corrompre; et quand il le trouve

zélé à observer la loi de Dieu, il prend mille moyens pour lui inspirer de la vaine gloire, et altérer le mérite de sa soumission, pour qu'il n'agisse pas dans la seule vue de Dieu, et que l'œuvre extérieure ne soit pas, à cause de sa bonne et ferme intention, aussi louable à l'intérieur.

Comment donc commencerons-nous, n'étant pas accoutumés jusqu'ici à entrer dans le fond de notre cœur ? Il faut, en étant en dehors, frapper par le jeûne et la prière, selon que nous l'ordonne le Seigneur par ces paroles : *Frappez, et l'on vous ouvrira* (Matth. 7-7). Si nous demeurons fidèles à obéir à la parole du Seigneur, et si nous sommes pénétrés intimement de notre indigence et de notre bassesse; si nous persévérons à frapper nuit et jour à la porte spirituelle du Seigneur par l'exercice de toutes les vertus qu'il nous commande, nous jouirons du bienfait que nous sollicitons. Or, quiconque veut fuir l'esclavage des ténèbres, peut s'en délivrer en passant par cette porte, puisqu'il y trouve la liberté de l'âme, qu'il y puise des pensées salutaires, et qu'il parvient enfin jusqu'à posséder le roi céleste, Jésus-Christ. »

Après avoir longtemps traité de l'humilité, comme de la vertu la plus capable de nous porter à la défiance de nous-mêmes et d'attirer les grâces de Dieu sur nous, il ajoute : « Est-ce que l'enfant encore informe dans le sein de sa mère est un homme parfait ? Est-ce que celui qui n'a jeté qu'une pierre dans le fondement a déjà terminé l'édifice ? Est-ce que le grain de semence confié au sillon est déjà un épi ? Est-ce qu'un marchand qui commence à peine le négoce, a déjà rempli ses magasins ? Non certainement, pas plus que celui qui a répondu à une première grâce n'est vrai chrétien. Or, les premiers eux-mêmes et les grands dans la piété, ne se regardent, par rapport à la perfection, que comme le ministre auprès de l'Empereur, et un ruisseau auprès du fleuve d'Euphrate.

Or, ajoute-t-il, l'homme humble ne tombe jamais : où pourrait-il tomber, lui qui est au-dessous de tout ? L'humi-

lité est donc une grande exaltation, et le plus haut faîte de l'honneur ! Et la plus haute dignité, c'est l'abaissement de soi-même. » Aussi est-ce à cette vertu et à la prière persévérante qu'il attribue la victoire des ennemis du salut, et dont il compose l'art de garder et de conserver le cœur pur.

De la prière.

La principale de toutes les études et la meilleure de toutes les bonnes œuvres, c'est l'assiduité à la prière, puisque par elle nous obtenons la possession de tous les autres biens que veut nous accorder celui qui nous y invite et nous tend une main coopératrice. C'est dans la prière, en effet, que Dieu accorde à ceux qu'il en juge dignes la communication de ses ineffables secrets, et cet amour véritable qui porte vers lui et vers la sainteté, qui est le moyen de posséder Dieu. *Vous avez donné la joie à mon cœur dans la prière* (Ps. 4-7), disait David. Et le Seigneur lui-même avait dit que *son royaume est au-dedans de nous-mêmes* (Luc 17-21). Et que pensez-vous que soit ce royaume au dedans de nous, si ce n'est la joie céleste du Saint-Esprit, répandue sensiblement par l'oraison dans les âmes qui en sont dignes, puisqu'elles y reçoivent comme les arrhes et le délicieux avant-goût de cette jouissance, de cette joie, de cette félicité spirituelle, que possèdent les Saints dans la lumière éternelle du royaume du Christ? C'est ce que voulait dire David lorsqu'il s'écriait : *Mon cœur et ma chair ont tressailli de joie à la pensée du Dieu vivant* (Ps. 83-3); et encore : *Mon âme est comme rassasiée et engraissée de moelle et d'abondance* (Id. 53-6); ce qui signifie l'efficacité de la joie du Saint-Esprit dans l'âme, et ses consolations.

Mais, plus l'exercice de la prière l'emporte sur tout autre exercice, plus celui qui veut y vaquer doit y apporter de soin et de préparation, de peur que la malice de son ennemi ne

lui en enlève les fruits. Car l'esprit mauvais emploie d'autant plus de ruses et d'obstacles, que le bien qu'on est soi-même plus appliqué et plus désireux d'acquérir est plus grand. C'est pourquoi il est nécessaire d'user de beaucoup de vigilance pour que, de l'application et de la patience dans la prière, naissent des fruits pleins et abondants de charité, d'humilité, de simplicité, de beauté, de discrétion, et que faisant preuve de beaucoup de progrès dans les choses divines et la perfection, on attire les autres par une sainte émulation vers cet exercice.

Qu'il faille prier sans relâche, avec persévérance, c'est non-seulement le conseil de l'Apôtre, mais encore le précepte de Jésus-Christ : *Combien plus, dit-il, Dieu accorderait-il ses grâces à ceux qui pousseraient des supplications vers lui nuit et jour* (Luc 18-7). Et ailleurs : *Veillez et priez* (Matth. 26-41). Il faut donc prier en tout lieu et ne jamais se lasser. Mais plus il fera sa grande étude de la persévérance dans la prière, plus il aura d'assauts à soutenir, d'obstacles à surmonter : le sommeil, la paresse, le poids du corps, les distractions de pensées, l'inconstance de l'esprit, la langueur et autres inventions de la malice de l'ennemi ou de la faiblesse de notre nature, sans parler des afflictions, des tourments et des insultes que le démon suscite à l'âme qui cherche Dieu, pour qu'elle ne puisse approcher de Jésus-Christ.

Il faut donc que celui qui désire se livrer à la prière, agisse courageusement par la vigilance, la patience, le combat de l'âme et le travail du corps. Qu'il ne laisse pas ralentir son ardeur, qu'il ne cède pas aux distractions de pensées, au sommeil, à la lâcheté, &c.; mais que, par une résolution ferme, en se condamnant à demeurer stable dans sa situation, les genoux fléchis à terre et recueillant les pensées errantes de son esprit, il soit tout entier à ce qu'il veut obtenir.

Cependant, à moins que l'humilité, la charité, la simplicité, la bonté, ne nous unissent étroitement à la prière, la prière elle-même, ou plutôt le vain simulacre de la prière,

ne nous sera d'aucun secours. Et je ne dis pas cela de la prière seulement, mais aussi de toutes les œuvres et exercices difficiles, comme de la virginité, du jeûne, des veilles, de la psalmodie, du ministère et de semblables offices ou vertus, dans lesquels nous travaillons vainement si nous n'en retirons des fruits d'humilité, de charité, de paix, de joie, de mansuétude, de simplicité et de sincérité, puisque nous ne devons nous soumettre à ces exercices que dans l'espoir d'en retirer ces sortes de fruits, qui sont les fruits du salut. Si donc, après nous être appliqués à ces exercices, on ne voit point en nous les fruits de charité, tout cela nous sera devenu inutile; et de tels hommes me paraissent semblables aux cinq vierges folles de l'Evangile, qui n'eurent pas dans la maison, dans leurs cœurs, l'huile spirituelle, qui signifie les vertus dont nous venons de parler, et qui sont produites en nous par le Saint-Esprit, mais qui, rangées au nombre des insensées, et honteusement chassées de la couche royale, ne retirèrent aucun mérite ni aucun fruit de leur virginité laborieusement gardée. Comme aussi dans la culture de la vigne, toute la vigilance et le travail se rapportent à l'espérance de recueillir des fruits, et que si on n'en récolte pas, tout le travail est regardé comme inutile; de même, si nous ne retirons pas des fruits de charité, de paix, de joie, et tous ceux que l'Apôtre énumère dans son Epître aux Galates (5-22), et que l'Esprit-Saint produit en nous, nous pouvons bien être persuadés que tout ce travail de virginité, de jeûnes, de veilles, de psalmodie nous devient inutile et sans mérite, car il faut considérer séparément, comme en effet ils sont séparés entre eux, les travaux et les fruits.

Pensées sur l'amour et la ferveur du Saint-Esprit.

Quand même vous auriez savouré les avant-goûts du ciel; quand même vous auriez été rendu participant de toute la

sagesse du Saint-Esprit ; quand même enfin vous jouiriez du repos parfait de l'âme, gardez-vous de vous élever à vos yeux et de placer en vous une superbe confiance, comme si vous étiez déjà parvenu à la connaissance et à la possession de toute vérité, de peur que vous n'entendiez vous aussi ces paroles : *Vous êtes déjà rassasiés, vous êtes déjà riches ; vous régnez sans nous ; et plût à Dieu que vous régnassiez, afin que nous régnassions avec vous* (1 Cor. 4-8). Mais, au contraire, si vous avez goûté ces choses, regardez-vous toujours comme bien loin d'avoir atteint le parfait christianisme, car je ne veux pas que vous n'en portiez le nom qu'à la superficie, mais que vous l'ayez intérieurement et profondément enté et enraciné dans l'esprit.

De même qu'un avare, quoiqu'il ait entassé d'innombrables richesses, loin d'être rassasié, en désire toujours de nouvelles ; ou comme celui qui se voit enlever la coupe d'une liqueur très-agréable avant d'avoir satisfait sa soif, la sent se réveiller davantage ; de même, plus on connaît le goût et les douceurs célestes, plus on les désire ; et plus on a ramassé de richesses spirituelles, plus on s'en regarde comme dépourvu et indigent. Tels sont les vrais chrétiens ; ils ne tiennent aucun compte et ne font aucune estime de leur propre piété, mais ils ne s'estiment devant Dieu que comme un néant, et ils se croient les serviteurs obligés de tous les hommes. Or, ce sont ces dispositions que Dieu aime, cette humilité qui lui est agréable et qui lui fait amoureusement chercher l'habitation et le repos dans cette âme ; car il a en détestation la confiance orgueilleuse, et il l'a repoussée dès le commencement du monde, en bannissant le premier homme du paradis terrestre.....

Lorsque le grand Apôtre dit que *nous portons un trésor dans des vases d'argile* (2 Cor. 4-7), il faut entendre cela de la grâce et de la vertu du Saint-Esprit que nous recevons, quoique encore dans cette chair mortelle ; car le même Saint ajoute : *C'est par cette voie que vous avez été établis en Jésus-*

Christ, qui nous a été donné de Dieu pour être notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption (1 Cor. 1-30). Celui donc qui a été trouvé et qui possède au dedans de lui ce trésor céleste du Saint-Esprit, peut non-seulement accomplir avec perfection les divins commandements et toutes les œuvres prescrites, mais il peut encore accomplir, sans peine et sans agitation, ce qu'il ne pouvait entreprendre autrefois qu'avec beaucoup de difficultés. De sorte que c'est dans le Saint-Esprit, avec lui et par lui seulement, que nous pouvons parvenir à la perfection de tout bien.

Mais les effets les plus précieux du Saint-Esprit sont pour ceux qui sont parvenus aux plus hauts degrés et qui touchent de près à la perfection : car les diverses consolations de la grâce sont données différemment, quoique toujours à ceux qui y correspondent plus ou moins fidèlement, et l'on peut dire qu'une opération du Saint-Esprit comprend toujours une autre opération. En effet, lorsqu'une âme est parvenue à la perfection de l'amour du Saint-Esprit, qu'elle est entièrement exempte de toute perturbation intérieure, et toute unie par une ineffable communion à cet Esprit consolateur, et qu'elle est digne que le Saint-Esprit l'admette à cette faveur de n'être plus qu'une même chose; alors elle est toute lumière, toute joie, toute repos, toute bonheur, toute amour, toute compassion, toute bonté, toute bénignité, et elle est comme absorbée, submergée dans les puissances, les vertus et les œuvres du Saint-Esprit, comme dans l'abîme des mers une pierre est de toute part environnée et enveloppée par les eaux. C'est cette *plénitude du Saint-Esprit*, dont parle l'Apôtre, à laquelle il nous exhorte d'aspirer : *pour que*, dit-il, *vous soyez remplis de toute la plénitude du Christ;* et, un peu plus loin : *jusqu'à ce que nous parvenions à l'état d'homme parfait, à la mesure de l'âge et de la plénitude selon laquelle Jésus-Christ doit être formé en nous.....* (Eph. 4-13).

La gloire dont le visage de Moïse fut resplendissant, était la figure de la gloire du Saint-Esprit dans l'âme pure et aimante ; car, de même que personne ne pouvait arrêter les yeux sur le visage de Moïse et en soutenir l'éclat, de même les ténèbres de nos affections ne peuvent soutenir la splendeur de cette gloire spirituelle dans l'âme chrétienne ; mais elles s'évanouissent, obscurcies par cet éclat tout divin (Exod. 34-30).

Or, pour celui-là qui aime Dieu et la vérité, qui de plus a goûté la douceur céleste, qui porte dans son âme la grâce toujours attirée et conservée, et qui s'est entièrement abandonné à ses opérations, pour celui-là, dis-je, toutes les choses de ce monde ne sont que néant ; car il est supérieur à tout, il l'emporte sur tout ce qu'il y a de plus précieux, soit que vous parliez d'or ou d'argent, d'honneurs ou de dignités, de félicitations ou de louanges ; rien de cela ne le captive, parce qu'il a connu des richesses infiniment plus précieuses, des dignités plus excellentes, et que son âme est alimentée par la volupté la plus pure ; et qu'heureuse enfin par le sentiment et la possession du Saint-Esprit qui habite en elle, elle jouit de tous les biens qu'il lui communique avec profusion.

Mais elle est si haute et si grande cette communication du Saint-Esprit, elle est si fort au-dessus des pensées du commun des hommes la dignité de cette âme privilégiée, qu'elle l'emporte autant sur eux qu'un pasteur doué de raison l'emporte sur les bêtes brutes qu'il conduit ; elle l'emporte, dis-je, autant sur le reste des mortels, en sagesse, en science, en discernement, car elle possède un esprit, une intelligence, une prudence, une sagesse tout autre que celle du monde ; cette sagesse dont parle l'Apôtre : *Nous annonçons la sagesse de Dieu cachée dans un mystère* (1 Cor. 2-7.).

PARABOLES ET MAXIMES SPIRITUELLES

DE

SAINT MACAIRE D'ÉGYPTE.

Voici de quelle parabole ingénieuse il se servit pour détourner un religieux d'abandonner sa retraite, sous prétexte d'aller travailler dans les villes au salut du prochain; tentation qui servait à dégoûter les moines de leur solitude.

« Il y avait dans une ville, lui dit-il, un très-habile barbier qui ne recevait que trois sols de chacun de ceux auxquels il rasait la barbe; mais, le faisant à un très-grand nombre de personnes, il ne laissait pas, après avoir pris tout ce qui était nécessaire à son entretien, d'épargner cent sols tous les jours. Tandis qu'il faisait ce gain réglément, il apprit que dans une ville fort éloignée on ne donnait pas moins d'un teston (1) pour se faire raser. Hélas ! dit-il alors, pourquoi perdre ici mon temps ? J'ai bien de la peine pour trois sols, et je ne puis m'enrichir dans cette ville. Il ne délibéra pas davantage, et vendant ce qu'il avait pour s'équiper, il arriva à cette ville où il se promettait un si grand gain. Il trouva que ce qu'on lui avait dit était vrai. Il recevait autant de testons qu'il rasait de personnes, et se voyant le soir avec beaucoup d'argent, il alla, fort content,

(1) Sorte de monnaie ancienne qui équivalait à 15 ou 20 sols.

au marché pour acheter de quoi se nourrir; mais tout y était à si haut prix, que, pour avoir précisément ce qu'il fallait pour vivre, il dépensa tout ce qu'il avait gagné, sans qu'il lui restât même un sol.

» Quand il eut remarqué, durant quelque temps, qu'il en était toujours de même, et que ce grand gain, bien loin de lui donner moyen d'amasser quelque chose, ne suffisait pas même pour la dépense de chaque jour, il rentra en lui-même et se dit : Il faut que je retourne dans mon ancienne ville et que j'aille rechercher ce petit gain d'autrefois, qui ne laissait pas, après avoir retiré de quoi vivre, de me donner moyen d'amasser de quoi me soutenir un jour dans ma vieillesse. Quelque petit que fût le gain, néanmoins ce qui m'en restait, et qui s'augmentait tous les jours, n'était pas petit. Je vois, par expérience, que j'ai plus gagné là, sou à sou, qu'ici avec mes quarts d'écus; puisque, bien loin d'y pouvoir épargner quelque chose, j'y puis à peine vivre chaque jour.

» Il faut de même, ajoutait saint Macaire, préférer ce peu de fruit que nous amassons continuellement dans la solitude, qui n'est jamais interrompu, ni par les embarras du monde, ni par les mouvements de la vaine gloire, ni par les soins de la nourriture de chaque jour : *Puisque le juste trouve plus de contentement dans le peu qu'il a, que dans toutes les richesses des pécheurs* (Ps.36-16). Il vaut mieux se contenter de ce gain, quoique petit, que d'en désirer un plus grand, puisque, quand même on l'aurait acquis par l'heureuse conversion de beaucoup de personnes, on le dissiperait par la nécessité de converser avec le monde et par des distractions et des inquiétudes continuelles. »

Voici le remède qu'il donnait à un religieux nommé Théopempte, qui était souvent tenté par le démon : « Jeûnez jusqu'au soir, occupez-vous beaucoup au travail, méditez toujours quelque passage de l'Évangile ou de quelque autre livre de l'Écriture, et quand le démon vous mettra quelque

mauvaise pensée dans l'esprit, regardez toujours en haut par la prière, et jamais en bas, et Dieu viendra bientôt à votre secours. »

Avis et exemples qu'il donnait à plusieurs solitaires.

Des frères lui demandaient en quelle manière ils devaient prier. Saint Macaire leur répondit : « Il n'est pas besoin d'user pour cela de beaucoup de paroles, mais étendez seulement les mains vers le ciel, et dites : Seigneur, ayez pitié de moi, et faites-moi miséricorde en la manière qu'il vous plaira et par les moyens que vous voyez convenir à mon âme. Et lorsque nous nous sentons pressés par la tentation, adressons-lui aussi notre prière en lui disant : Assistez-moi, mon Dieu; car comme il sait ce qui nous est nécessaire, il ne manquera pas de venir à notre secours. »

Sur le jeûne, il disait : « Qu'un solitaire devait autant s'appliquer au jeûne que s'il était assuré d'avoir encore cent ans à vivre; mais qu'il devait autant mépriser les passions de son âme, oublier les injures, et renoncer à l'envie et à cette mauvaise tristesse que s'il devait mourir tous les jours.

» Cette première pensée, ajoutait-il, rendra le solitaire sage et prudent, et lui fera garder une sévère uniformité dans son abstinence, sans lui permettre de se relâcher, sous prétexte de l'infirmité de son corps. Mais cet autre objet de sa mort prochaine lui inspirera une magnanimité chrétienne qui, non-seulement lui fera mépriser tout ce qui paraît de plus heureux en ce monde, mais qui le rendra encore ferme et inébranlable dans tous les maux, parce qu'il les regardera comme légers et de nulle importance, et qu'il aura toujours son cœur et ses yeux attachés au lieu où il croit à tous moments qu'il doit bientôt être appelé. »

Questionné pour savoir d'où venait que le souvenir du mal que les hommes nous ont fait dissipe en nous le souvenir de Dieu, tandis qu'il n'en est pas de même des démons, il répondit : « C'est que la colère que nous avons contre les démons est dans l'ordre de la nature, au lieu que celle que nous avons contre les hommes est opposée à cet ordre. Ainsi, cette dernière nous fait perdre aisément le souvenir de Dieu, et l'autre, au contraire, est sans trouble ; car nous savons que Dieu, au commencement, n'a rien créé que de bon ; mais le démon ensuite a semé le mal, et c'est de là qu'est venue la perte d'une infinité de personnes. »

Il ajoute ensuite « Un solitaire est coupable si, ayant reçu quelque tort d'un de ses frères, il ne va pas le trouver le premier avec un cœur purifié par la charité ; car, comme la Sunamite n'eût pas mérité de recevoir chez elle le prophète Elisée, si elle eût eu quelque attache ou quelque aversion pour personne, de même l'âme ne mérite pas de recevoir en elle le Saint-Esprit, si elle n'est pure et dégagée des troubles du siècle ; car la colère qu'on laisse vieillir aveugle les yeux du cœur et empêche l'âme de prier. »

Un jeune frère vint le supplier de l'instruire des devoirs de la vie solitaire ; le Saint lui dit : « Allez à un sépulcre, et dites aux morts que vous y trouverez beaucoup d'injures. » Il y alla, et non-seulement il leur dit des injures, mais encore il leur fit des outrages, jusqu'à leur jeter des pierres ; après quoi il revint au Saint, qui lui demanda si les morts ne lui avaient rien dit : « Ils n'ont pas dit un mot, » répondit-il. « Retournez-y demain, lui répliqua le Saint, et donnez-leur des bénédictions et des louanges ; » à quoi il obéit. Il revint ensuite vers saint Macaire, et lui dit que les morts lui avaient aussi peu répondu que la première fois. « Prenez exemple sur eux, lui dit le saint vieillard ; considérez qu'ils n'ont été touchés ni de vos injures ni de vos louanges, et tâchez de mourir comme eux ; en sorte que, quelque mauvais traitement qu'on vous fasse, vous ne vous irritiez jamais ; et,

quelque marque d'estime ou de louange qu'on vous donne, vous ne vous enfliez pas de vanité ; c'est ainsi que vous pourrez vous sanctifier. »

Il disait aussi à un autre : « Si vous recevez les mépris comme les louanges, la pauvreté comme les richesses, la nécessité comme l'abondance, le péché ne vous fera pas mourir ; car il ne saurait arriver que celui qui a une véritable foi, et qui rend à Dieu le culte qu'il lui doit en l'accompagnant des œuvres, tombe dans les vices et les illusions du démon. »

Il recommandait que quand on était obligé de corriger les autres, on ne se laissât pas emporter à sa colère : « Si en voulant reprendre votre frère, disait-il, vous vous mettez vous-même en colère, vous ne faites que satisfaire votre passion, au lieu d'exercer la charité. Et convient-il de vous perdre en sauvant les autres ? »

Un anachorète vint se plaindre à saint Macaire de ce que tous les jours, dès neuf heures du matin, il sentait dans la solitude une faim étrange, quoique dans le monastère où il était auparavant il n'eût point de peine à passer quelquefois les semaines entières sans manger ; et il lui répondit : « N'en soyez point surpris, mon fils ; c'est que dans le désert vous n'avez personne qui soit témoin de vos jeûnes, et qui vous soutienne et vous nourrisse de ses louanges, au lieu que la vaine gloire était votre nourriture dans le monastère, et le plaisir d'être signalé entre les autres par votre abstinence vous valait autant qu'un repas. »

Étant en Égypte, il entendit un enfant qui disait à sa mère : Je hais ce riche qui m'aime, et j'aime ce pauvre qui me hait. Il parut d'abord étonné de cette parole et il l'admira. Les frères qui l'accompagnaient lui en ayant demandé le sujet : « Cet enfant nous marque, leur dit-il, ce que nous faisons, car Dieu, qui est infiniment riche, nous aime, et, bien loin d'user de retour envers lui, nous refusons même de lui obéir. Le démon, au contraire, est pauvre, et il nous

donne continuellement des marques de sa haine, cependant nous aimons tout ce qu'il nous suggère pour nous pervertir. »

Allant un jour, avec saint Macaire d'Alexandrie, visiter un solitaire, ils montèrent pour cela dans un grand bateau qui servait à passer le Nil, et ils s'y rencontrèrent avec deux colonels de grande considération et qui avaient un riche et nombreux équipage. Ces personnages voyant au bout du bateau les deux Saints couchés par terre, pauvrement vêtus et préparés à toute sorte d'événements, s'entretenaient du bonheur de ce genre de vie, qui à l'extérieur ne présentait pourtant rien que de méprisable. Enfin, l'un d'eux leur adressant la parole, leur dit : « Vous êtes heureux de vous jouer du monde comme vous faites, n'y prétendant autre chose qu'un habit pauvre et une nourriture très-simple. »

« Vous parlez presque comme un Prophète, lui dit saint Macaire, en nous appelant heureux, puisque c'est là la signification du mot Macaire que nous portons. Mais si vous avez raison de dire que ceux qui se consacrent, comme nous avons fait, au service de Dieu, se jouent du monde, nous avons, au contraire, grand sujet de vous plaindre de ce que le monde se joue de vous! » Ces paroles touchèrent si fort un de ces colonels, qu'étant arrivé chez lui, il distribua une partie de ses biens aux pauvres, abandonna le reste, et suivant la voix de Dieu, se hâta d'aller vivre dans la solitude avec eux.

Étant vers la fin de ses jours, les anciens de la montagne de Nitrie lui députèrent des Frères pour le prier de venir encore une fois avant qu'il quittât la terre, parce qu'il était trop difficile qu'ils allassent tous à Scété. Sa charité ne put se refuser à cette invitation ; mais tandis qu'on l'environnait et qu'on le pressait de dire quelques mots d'instruction, il ne leur dit que ces touchantes paroles : « Pleurons, mes Frères, et que nos larmes ne tarissent point avant que nous allions en

ce lieu où celles que nous répandrons, si nous n'avons pleuré en cette vie, bien loin d'éteindre le feu qui nous brûlera, ne serviront plutôt qu'à l'enflammer. »

NOTES SUR LE MONASTÈRE DE SAINT-MACAIRE.

Le monastère qui porte ce nom est très-ancien et fort ruiné. Ses murailles sont très-hautes, l'église très-vaste, et quoiqu'elle ait souffert beaucoup de plusieurs dévastations successives, il est aisé néanmoins d'y reconnaître les traces de son ancienne splendeur. On y voit encore cinq ou six tables d'autel d'un marbre très-précieux.

Le corps de saint Macaire, son fondateur, y repose dans un sépulcre de pierre, environné et fermé d'une grille de fer et couvert avec une chape qui lui sert de pavillon. Au dire des religieux, plusieurs autres Saints seraient inhumés dans cette église. Cette maison, jadis remplie de solitaires, n'en a plus qu'un petit nombre qu'on appelle moines cophtes ou maronites. Ce qu'il y a de mieux conservé dans le bâtiment qui reste de l'antique édifice, est une tour carrée où l'on entre par un pont-levis. C'est là que les religieux tiennent leurs livres, leurs provisions de chaque jour, et qu'ils se retirent quelquefois pour se mettre à l'abri des cruelles persécutions des arabes. On voit aussi de pareilles tours dans les trois autres monastères qui sont non loin de celui-là et dont l'un est sous l'invocation de saint Georges. Les portes de ces couvents, comme celles de celui de Saint-Macaire, sont recouvertes et protégées par d'épaisses lames de fer.

Le couvent fondé par saint Macaire jouissait de plusieurs priviléges, entre autres de celui-ci : Le patriarche d'Alexandrie, après son ordination, devait aller célébrer la *Liturgie*, comme on parlait alors, sur l'autel de Saint-Macaire. Il s'y rendait, comme le divin Maître, sur une paisible monture, sur un âne. A son approche les religieux allaient au-devant de lui, l'archimandrite du monastère le conduisait, on chantait des psaumes et des hymnes de joie, et on le proclamait solennellement comme à Alexandrie et au Caire. Un autre privilége du monastère, et une autre obligation du patriarche Alexandrin était d'aller demeurer, au moins pendant la majeure partie du carême, dans le couvent avec les religieux, pour y consacrer ce saint temps au jeûne et à la prière.

Le costume des religieux de Saint-Macaire consistait en une longue robe de drap bleu, un capuce et un scapulaire noir. Leur tête était

couverte d'une grande calotte noire à oreilles. Les religieux qui vinrent à Rome en 1595 étaient encore habillés de cette manière. Il paraît même que les religieux de saint Antoine étaient costumés à peu près, ce qui a fait qu'on les a souvent confondus.

On dit que les religieux du grand monastère de Saint-Macaire sont, en outre, possesseurs de la maison sacrée qu'habitèrent Jésus-Christ, sa sainte Mère et saint Joseph, lorsqu'ils s'enfuirent de Bethléem en Egypte, pour se dérober aux poursuites sanguinaires d'Hérode (Voyez l'Hist. des Ordres relig., t. 1er, Relig. de Saint-Macaire.)

ESPRIT

DE SAINT PAULIN,

ÉVÊQUE DE NOLE,

Ancien Sénateur et Consul romain.

NOTICE.

431.

Saint Paulin, héritier d'un grand nom, puisqu'il comptait dans sa famille, tant du côté paternel que du côté maternel, une longue suite de sénateurs illustres, naquit à Bordeaux, en 353. Ponce Paulin, son père, était préfet du prétoire dans les Gaules et le premier magistrat de l'empire d'Occident. Mais les honneurs et les triomphes qui avaient décoré ses ancêtres furent éclipsés par l'éclat des vertus qui le rendirent l'admiration de son siècle et des siècles suivants. Il était doué d'un esprit élevé et pénétrant, d'un génie riche et fécond, d'une facilité merveilleuse à s'exprimer. Il eut pour maître en poésie et en éloquence, Ausone, le plus célèbre de son temps. Paulin fut créé consul avant l'année 379; il épousa une espagnole nommée Thérasie, distinguée par son

mérite personnel, par ses grands biens et surtout par sa piété.

Ce furent les entretiens qu'il eut à Milan avec saint Ambroise, à Vienne avec saint Martin, et avec saint Delphin à Bordeaux, qui lui donnèrent du goût pour la retraite, et le pénétrèrent du désir d'embrasser une vie plus chrétienne. Sa femme, quoique jeune et dans une situation propre à jouir de tous les plaisirs, fut la première à lui inculquer la nécessité de mépriser tout ce qui n'était pas Dieu. Il était beau, dit un de ses biographes, de les voir tous deux s'encourager mutuellement à tout abandonner pour suivre Jésus-Christ d'une manière plus parfaite. Ils se retirèrent l'un et l'autre dans une petite terre en Espagne, vers l'an 390. Ils y perdirent le fils unique que Dieu leur avait donné. Dès ce moment, ils s'engagèrent, d'un consentement mutuel, à vivre dans une continence perpétuelle. Bientôt après, Paulin changea d'habit. Il vendit tous ses biens qui étaient immenses, car Ausone les appelait des *royaumes*, et les distribua aux pauvres. Son héroïque vertu lui attira les louanges de tout ce qu'il y avait de plus respectable dans l'Eglise, des Ambroise, des Augustin, des Jérôme, des Martin de Tours.

Cependant, comme il arrive presque toujours dans ces sortes de changements, les partisans du monde en firent le sujet de la critique la plus amère. Ils n'y voyaient que folie, humeur mélancolique, hypocrisie et autres motifs non moins ridicules. Ses frères, indignés de la vente de si nombreuses terres, ne voulurent plus le connaître; ses parents, ses amis l'abandonnèrent, ses serviteurs même refusèrent de rester avec lui. Mais, outre que la pureté de ses intentions et la force de son âme l'élevaient au-dessus de semblables reproches et d'une conduite si peu raisonnable, Dieu, qui n'avait permis

cette épreuve qu'afin de le détacher entièrement du monde, tourna bientôt les esprits en sa faveur. D'objet de mépris qu'il était, il devint l'objet de leur admiration ; ceux qui l'avaient persécuté devinrent ses panégyristes ; ils ne trouvaient point assez d'éloges pour célébrer tant d'esprit de pauvreté, tant de douceur, de modestie et de piété. Non-seulement il fut admiré de ses ennemis, mais il devint l'admiration de l'univers.

Pour lui, son unique application était de se cacher, de fuir les honneurs et de faire des progrès dans la vertu. Sa mortification intérieure et extérieure ne le cédait en rien à celle des anachorètes les plus austères. Il vivait plutôt comme un Moine de la Thébaïde que comme un ancien Sénateur et Consul romain. Aussi, le jour de Noël de l'an 393, le peuple de Barcelone, depuis longtemps frappé de ses vertus, se saisit de lui dans l'église, et demanda d'une voix unanime qu'il fût élevé au sacerdoce. Il le fut, malgré ses représentations et les plus vives résistances de son humilité. Après avoir été ordonné prêtre, il quitta l'Espagne et se retira près de Nole, où était bâtie une église sur le tombeau de saint Félix, pour lequel il avait une extraordinaire dévotion.

Après quinze ans de retraite, il fut élu pour succéder à Paul, évêque de Nole, qui mourut l'an 409.

Nous ne parlerons pas des vertus de saint Paulin dans l'épiscopat ; il a été un des plus grands et des plus saints Pontifes de l'Eglise. Il mourut l'an 431, à soixante-dix-huit ans, en disant à voix basse ces mots : *J'ai préparé une lampe à mon Christ* (Ps. 131-17). Il fut enseveli dans la basilique qu'il avait fait construire en l'honneur de saint Félix. Son corps fut depuis transféré à Rome, et déposé dans l'église de Saint-Barthélemi, au delà du Tibre, où il est l'objet d'une profonde vénération.

Nous avons perdu les monuments de l'éloquence séculière de saint Paulin. Il fit périr ces écrits dans le sacrifice général qu'il fit à Dieu en se donnant à lui. Ce qui nous en reste n'étant que la production d'un esprit humilié, réduit à la simplicité de l'Evangile, et d'une imagination captive sous le joug de Jésus-Christ, est plus propre à nous faire admirer la grandeur de son sacrifice que la grandeur du génie, auquel on prodiguait tant d'éloges à cause de sa poésie et de sa prose inimitables. Cependant, le peu de lettres qui nous restent, prouvent la délicatesse de son esprit, son élégance et son agréable variété. On les a surnommées *les Délices de la piété chrétienne*.

Nous devons regretter surtout, d'après l'éloge qu'en a fait saint Jérôme, son panégyrique de Théodose, qui était un chef-d'œuvre. Nous n'avons que ceux de saint Félix, de saint Martin et de saint Sulpice-Sévère, qu'on trouve dans l'édition des œuvres de Saint Paulin, par l'abbé Le Brun des Marettes, donnée en 1685. C'est la plus complète et la plus estimée.

CHOIX DES LETTRES

DE

SAINT PAULIN DE NOLE,

ANCIEN SÉNATEUR ET CONSUL ROMAIN.

DE LA LETTRE Ire.

Saint Paulin remercie son cher ami Sévère-Sulpice d'une somme considérable qu'il lui avait envoyée pour le soulagement des pauvres. Il lui donne ensuite quelques avis touchant la manière de supporter les railleries des gens du monde, à cause de l'abandon de tous ses biens pour acquérir la perfection chrétienne, et il lui parle enfin de son ordination à la prêtrise en Espagne.

Paulin, serviteur fidèle de Jésus-Christ, souhaite à Sulpice-Sévère, son très-cher frère selon leur commune foi, le salut en Dieu le Père et en Jésus-Christ notre Sauveur.

Que vos paroles ont une agréable saveur! Elles sont infiniment plus douces à mon âme que ne l'est à ma bouche le rayon de miel le plus délicieux (Ps. 118, ỳ. 103). Oui, pendant que je lisais votre lettre, une douceur semblable au miel s'est répandue dans mon cœur; elle m'a fait connaître sensiblement la vérité de cet oracle de l'Ecriture : *Que les bons discours engraissent les os* (Prov. 15, ỳ. 30).

Je ne parle point de ces os, dont l'assemblage et l'arrangement font le soutien de notre corps, mais de ces os mystiques qui font la fermeté de l'homme intérieur; je veux dire la foi.

l'espérance et la charité ; de ces os qui sont comme les entrailles de la miséricorde, le soutien de la patience, et les membres de la vertu. Ce sont ces os, ces membres et même ces entrailles que vous avez pénétrés d'onction par vos discours animés de charité, d'espérance et de foi; car étant si édifiants, ils m'ont fait connaître l'ardeur de votre foi, la fermeté de votre espérance, la plénitude de votre charité, et combien l'amour que vous nous portez, est semblable dans sa persévérance à celui que Dieu même a pour nous.

Vous avez comblé mes vœux et affermi la confiance que j'avais en vous, en m'apprenant que vous avez augmenté votre héritage au ciel, en vous déchargeant du pesant fardeau des richesses temporelles. Vous avez donné un bien de petite valeur pour acquérir les biens d'un prix infini, et j'ose dire, pour acheter Jésus-Christ; car, en devenant sensible à la misère du pauvre, vous avez pénétré le sens de ce que nous enseigne le divin Maître : *Que le pauvre est en lui ce qu'il est dans le pauvre, pour y être nourri, vêtu et y recevoir les aumônes à intérêt* (Matth. 25-40).

Que cette vérité soit une odeur de mort et funeste à ceux qui veulent périr ; *à ceux qui regardent l'humilité et la croix du Dieu vivant comme un scandale et une espèce de folie* (1 Cor. 1-23), et qui, dans l'aveuglement où les plongent la chair et le sang, ne peuvent comprendre que Jésus-Christ est le vrai fils de Dieu ; pour nous, qui sommes éclairés d'une vive foi et qui croyons ces mystères divins, ne craignons point ; cette croyance nous sera une odeur de vie pour l'éternité.

Que les enfants du siècle attaquent notre conduite, qu'ils nous poursuivent de leurs railleries profanes et ridicules, leurs insultes ne doivent jamais nous faire écarter de la voie du Seigneur et du sentier étroit de la vérité... C'est en considérant ces prétendus censeurs, que Jésus-Christ lui-même a prédit que le venin de leur langue se répandrait partout; mais qu'ils en seraient sévèrement punis : *Malheur à celui qui sera*

un sujet de chute et de scandale à un de ces petits qui croient en moi ; il vaudrait mieux pour lui qu'on le précipitât dans les abîmes de la mer avec une meule au cou pour ne plus en sortir (Matth. 18-6 ; Luc. 17-2), que d'être réservé aux châtiments qu'il se prépare.

Mais, après avoir fulminé ces imprécations contre ceux-là, il nous rassure par ces consolantes paroles : *Vous serez bienheureux lorsque les hommes vous accableront d'injures et de calomnies, et lorsqu'ils vous reprocheront comme un crime de croire en moi. Réjouissez-vous alors et tressaillez de joie, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans le ciel* (Matth. 5-11).

Que ces divines paroles, mon cher Frère, demeurent vivement gravées dans notre cœur, et qu'elles nous fortifient tellement dans notre foi, que nous méprisions désormais la haine et les insultes de ces infidèles. *Ils marchent dans les ténèbres, parce que le soleil de justice ne s'est pas levé sur eux. Ils ont sur les lèvres le venin de l'aspic* (Ps. 139), venin fatal qui infecte l'esprit, et qui fait mourir l'âme s'il passe des oreilles jusque dans le cœur. *Gardons-nous donc de leur levain, de peur qu'il ne corrompe toute la masse* (Matth. 16-6). Entourez vos oreilles d'épines pour en fermer l'entrée aux discours des méchants dont les paroles sont autant d'épines qui déchirent l'âme, et autant de flèches du démon qui est caché, comme en embuscade, dans le fond de leur cœur, pour surprendre et attirer dans ses piéges quelques pauvres serviteurs de Jésus-Christ, et ravir leur âme précieuse.

Souvenez-vous que Dieu, pour confondre les sages, a choisi dans le monde ceux qui semblent être sans esprit, et que ce qui paraît folie dans l'observance de la loi divine, l'emporte infiniment sur toute la sagesse des hommes (1 Cor. 1-27). Ne vous engagez donc pas à rendre raison à ces censeurs orgueilleux de vos actions et des miennes. Que ferez-vous, si vous ne pouvez les leur faire agréer ? Ils sont aveuglés, prévenus

contre : n'est-il pas à craindre que cette dispute ne tourne à leur perte au lieu de servir à leur édification ?

Ne craignons point, au reste, d'encourir l'indignation de ces sortes de personnes ; désirons-la même plutôt et courons au-devant de leurs injures, persuadés qu'elles nous produiront cette abondante récompense que Dieu nous promet dans le ciel. *Le disciple n'est pas plus que le maître, ni l'esclave plus que le seigneur. Si on appelle le père de famille Béelzebub, que ne feront-ils pas à ses serviteurs?...* (Matth. 10-25).

Souvenez-vous que le grain de moutarde est le symbole de notre naissance spirituelle ; plus il est broyé, plus sa vertu s'échauffe et se fait sentir avec plus de force. Il faut donc, par rapport à cette semence, que lorsque nous sommes brisés par le poids des injures et des calomnies, nous rallumions toute l'ardeur de notre foi, et que nous en fassions sentir les flammes victorieuses à ces impies même qui veulent nous écraser par leurs médisances, nous traitant avec la même indignité que si nous étions les derniers des hommes. C'est ainsi qu'ayant des sentiments conformes aux misères et à la faiblesse de notre nature, nous deviendrons semblables au grain de moutarde, qui est la plus petite de toutes les semences.

Soldat de Jésus-Christ, armé par l'Apôtre du casque du salut, de la cuirasse de la justice, du bouclier de la foi, de l'épée de la vérité, et de la vertu du Saint-Esprit, soyez intrépide sous ces armes célestes : éteignez dans la fontaine de la sagesse et de ce fleuve d'eau vive qui est en vous, les flèches ardentes de vos ennemis. Conservez fidèlement le dépôt de la grâce. Maintenez la foi, cultivez la justice, gardez les lois de la charité, ne vous vengez que par la patience, exercez-vous dans la piété qui est utile en toutes choses, soyez sobre, travaillez toujours, combattez avec courage, achevez votre course, afin de recevoir le prix de celui qui vous a déjà conquis et qui veut être votre conquête et votre couronne (Ephes. 6-14).

(Il l'invite à venir le voir, et lui raconte ensuite comment il a été élevé malgré lui au sacerdoce.)

Nous étant arrêtés à Barcelone, le jour même de Noël, je fus enlevé tout à coup par une foule de peuple qui me fit ordonner prêtre sur-le-champ. J'eus beau résister, il fallut céder à la violence de cette multitude, ou plutôt, comme je crois, à l'ordre secret de la divine Providence. J'avoue que ç'a été contre mon gré; non que j'eusse de l'aversion ou du mépris pour une dignité si sublime, Dieu m'est témoin que je souhaitais d'entrer à son service; mais ce n'était que par les premiers degrés des saints ordres et en faisant l'office de portier de l'Eglise, etc... J'ai donc baissé le cou sous le joug de Jésus-Christ, et je me vois présentement engagé dans des emplois infiniment au-dessus de mes forces et de la portée de mon esprit.

Il me semble que je suis comme élevé jusqu'au sein de Dieu, pour y être éclairé des lumières du ciel et pour y entrer en communication de l'esprit, du corps et de la gloire du Fils de Dieu. Quelque effort que je fasse, je reconnais que mon esprit est encore trop faible et trop borné pour pouvoir comprendre la pesanteur du joug que l'on a imposé sur mes épaules; et persuadé de ma faiblesse et de mon indignité, je suis saisi d'une sainte horreur quand je pense aux obligations du sacré ministère qui m'est confié; il n'y a qu'une chose qui puisse me rassurer, c'est que celui qui rend sages les petits et qui tire la louange parfaite de la bouche des enfants et de ceux qui sont à la mamelle, a assez de puissance pour porter, s'il le veut, jusqu'au comble de la perfection l'ouvrage qu'il a lui-même commencé en moi, et relever l'éclat et la grandeur du ministère qu'il m'a fait imposer en me rendant digne, de peu disposé que j'étais quand il m'y a appelé.

Venez donc nous voir, je vous en conjure, avant Pâques, s'il est possible, afin de passer ce saint temps avec nous. Celui qui m'est venu voir de votre part, vous informera du

chemin, et jugez-en par avance, puisqu'il n'a mis que huit jours pour venir d'*Alzonne* ici (1). Il vous dira que rien n'est plus court ni plus aisé que cette route; les Pyrénées même qu'on nous représente comme des montagnes affreuses, ne sont que de petites collines dans l'endroit qui sépare la Gaule Narbonnaise d'avec l'Espagne. Mais pourquoi m'arrêterais-je à vous parler du chemin? Si vous avez quelque empressement de nous voir, le chemin vous semblera court; et vous le trouverez toujours trop long si vous n'en avez grande envie.

DE LA LETTRE II.

Saint Paulin remercie le vénérable prêtre Amand, son parrain et son catéchiste, d'une lettre très-obligeante qu'il lui avait écrite, et l'entretient de son ordination en même temps qu'il lui demande les instructions nécessaires à sa nouvelle fonction.

Paulin à son très-cher frère Amand.

Enfin, on m'a remis des lettres de votre part : que l'impatience où j'étais de les recevoir, vous fasse juger du plaisir que j'ai eu à les lire. Comme l'eau fraîche paraît plus délicieuse à celui qui a soif, et comme une heureuse nouvelle flatte d'autant plus agréablement qu'elle vient de plus loin, ainsi jugez de l'onction que votre lettre a répandue dans mon cœur et du bien qu'elle a fait à mon âme qui languissait de faim.

Mais que vous répondrai-je et que vous rendrai-je pour

(1) *Alzonne* où demeurait ordinairement Sévère-Sulpice (auteur d'un abrégé de l'Histoire Sainte et qu'on a appelé le Salluste chrétien, tant est belle sa latinité et précise sa narration), est située entre Toulouse et Narbonne et près de Carcassonne. Ainsi ce n'est ni *Eause*, comme plusieurs l'ont cru, ni *Lausun*, comme l'ont dit Joseph Scaliger et Drusius.

les choses si élégantes et si savantes dont sont pleines vos lettres? Que vous dirai-je? moi qui n'ai qu'un esprit stérile, un cœur grossier, un style rude et sec? N'importe, j'ose vous assurer que je ne vous aime pas moins que vous ne m'aimez, et notre amitié réciproque, également insinuée dans nos âmes, s'y confond avec l'esprit de Dieu *qui unit de cœur et d'esprit ceux qu'il assemble dans une même demeure* (Ps. 67-7), et qui serre des chaînes du même amour, une multitude innombrable de fidèles; car comme il est unique, il unit et perfectionne toutes choses dans l'unité.

C'est lui qui, ayant depuis peu fait sur moi un large épanchement de ses miséricordes, a bien voulu renfermer *ses trésors dans un vase d'argile* (2 Cor. 4-7), en m'appelant par sa grâce au sacerdoce. *Il a tiré de terre l'indigent et relevé le pauvre de dessus le fumier, pour le placer parmi les princes de son peuple* (Ps. 112-7, 8); tout indigne que je suis, il veut que je coure *à l'odeur de ses parfums* (Cant. 1-3), afin que je devienne moi-même comme une goutte de cette essence odoriférante *qui se répand sur la figure du grand-prêtre Aaron* (Ps. 132-2).

C'est donc ainsi que, favorablement prévenu du Seigneur (tout imparfait que je suis), je sers maintenant aux divins autels et aux tables sacrées, et que l'on me met au nombre des anciens, quoique je ne sois qu'un petit enfant selon l'esprit et moins éloquent que celui qui suce encore la mamelle.

Je ne vous fais cette peinture de mon état, que pour vous faire connaître, mon très-cher Frère, le grand besoin que j'ai de vos lumières et de votre secours pour remplir dignement un ministère si saint, et savoir la manière de me conduire dans la maison de Dieu. C'est à vous à dresser mes démarches sur les règles de la perfection, et à me distribuer les aliments spirituels dont j'ai besoin, je veux dire la parole de Dieu, qui est le véritable pain de vie, beaucoup plus solide

que n'est le pain ordinaire, puisqu'il est la nourriture incorruptible des justes qui vivent de la foi.

Pour moi, passé que je suis de l'état d'ennemi à celui de citoyen, qui d'étranger suis devenu regnicole, et qui du rang des brebis ai été élevé à la dignité de pasteur; pour moi, dis-je, qui ai l'avantage d'avoir été posé sur le fondement des Apôtres et des Prophètes, que ne dois-je point faire pour me rendre expert en l'art de bâtir? Ah! conduisez donc mes mains dans l'édifice que j'entreprends. Découvrez-moi le secret de lier, par le moyen de la pierre angulaire, deux murs divisés. Apprenez-moi à purifier par la foi les corps et les cœurs des fidèles pour en faire autant de temples et de sanctuaires au Seigneur. Montrez-moi comment il faut manier ces armes de l'Apôtre *qui abaissent et réduisent à l'esclavage tout ce qui ose s'élever contre la science de Dieu* (2 Cor. 10-5), et soumettent tous les esprits à l'obéissance de Jésus-Christ. Obtenez-moi la force de porter la cognée jusqu'à la racine de l'arbre, d'exterminer avec l'épée de l'esprit (c'est-à-dire la parole de Dieu), les pécheurs de dessus la terre, et de repousser avec le bouclier de la foi les flèches brûlantes de l'impie, afin qu'au sortir du combat et à la fin de la carrière, je puisse prétendre aux récompenses que le juste Juge prépare à ceux qui souhaitent son avénement. Instruisez enfin, exhortez et fortifiez un homme qui est tout à à vous, qui demeure en esprit avec vous, et qui vous voit toujours et vous embrasse de cœur.

DE LA LETTRE IV.

Il écrit à saint Augustin (1) auquel il déclare le grand besoin qu'il a de ses bons avis et de ses prières.

Paulin pécheur et Thérasie (2) pécheresse, à notre très-cher et très-vénérable frère Augustin.

La charité de Jésus-Christ qui nous presse également tous deux et qui nous unit étroitement par les liens de la foi, nonobstant notre éloignement, me donne la confiance de vous écrire et me fait enfin surmonter la crainte respectueuse qui m'en avait empêché jusqu'à présent. C'est elle-même qui vous a placé au milieu de mon cœur, lorsque j'ai lu avec beaucoup de plaisir les cinq livres que vous avez composés (3), et dont le très-saint et vénérable évêque Alipe m'a fait présent. Cet ouvrage m'a paru si plein d'érudition, et j'y ai trouvé tant d'onction divine et de lumière du ciel, que j'en fais la nourriture de mon âme et le remède de mes maux...

O vrai sel de la terre qui pénétrez divinement nos cœurs, et les rendez incorruptibles au milieu de la contagion du siècle! O lampe ardente et brûlante si dignement élevée sur le chandelier de l'Eglise! vous répandez la lumière des sept dons du Saint-Esprit sur toutes les cités catholiques; vous dissipez heureusement les épaisses ténèbres de l'hérésie, et vous écartez par vos savants discours ces vaines vapeurs qui obscurcissent l'éclat de la pure vérité.

Vous voyez, mon très-aimable et très-cher Frère en Jésus-Christ, comment j'en use familièrement avec vous, combien

(1) Il ne le connaissait pas encore, mais son immense réputation dans l'Eglise le lui avait fait connaître.

(2) Thérasie était l'épouse de Saint Paulin.

(3) Contre les manichéens.

je vous aime et vous admire; je regarde votre bouche éloquente comme un canal d'eau très-pure et comme une veine des sources du ciel, et j'ose dire que Jésus-Christ *est en vous cette fontaine d'eau vive qui rejaillit d'ici-bas jusque dans l'éternelle vie* (Jean 4). C'est ce qui fait que mon âme, pressée d'une soif ardente, soupire continuellement après vous, et qu'elle est comme une terre sèche désirant d'être abreuvée des eaux salutaires qui découlent comme un grand fleuve de la source de votre esprit.

Puisque vous avez de si bonnes armes contre les ennemis de Dieu, veuillez donc en tirer quelqu'une de votre arsenal, dont je puisse me servir comme d'autant d'armes de justice contre les ennemis qui s'efforcent de nous surprendre par mille artifices.

J'en ai d'autant plus besoin que, nonobstant les honneurs qui me sont rendus, je ne suis qu'un grand pécheur, encore gémissant sous le poids de mes misères, et aussi peu expérimenté dans la milice de Jésus-Christ, que je suis exercé dans celle de son ennemi...

Je commence à peine à marcher d'un pas faible et chancelant dans le chemin que les justes ont frayé; donnez donc la main à cet enfant qui ne sait encore que ramper, apprenez-lui à marcher sur vos traces afin qu'il puisse entrer dans la maison du Seigneur; car il ne faut pas considérer mon âge quant à la naissance corporelle, mais il faut le compter seulement depuis ma naissance spirituelle.

Ainsi traitez-moi comme un enfant qui suce encore le sein de sa mère et qui ne fait que commencer à goûter le lait de la divine parole. Nourrissez-moi de vos saintes et célestes instructions; faites couler sur moi le lait des mamelles de votre foi, de votre espérance et de votre charité.

Je suis comme un homme sans expérience pour la navigation que j'entreprends; et après avoir évité beaucoup de périls et de naufrages, je ne suis pas encore tout-à-fait dégagé de la tempête et de la violence des flots. Mais vous, qui êtes

en terre ferme, recevez-moi dans votre sein, afin que, si vous m'en jugez digne, nous naviguions ensemble jusqu'au port.

C'est pour me sauver comme à la nage que j'ai quitté les habits et le fardeau (1) que je portais, afin qu'étant libre des empêchements corporels et du soin du lendemain que Jésus-Christ nous défend, je pusse passer avec plus de sûreté la mer orageuse de cette vie qui nous sépare de Dieu, et qui est toujours en agitation à cause de nos péchés...

Nous prions Dieu que sa grâce, qui est en vous, y demeure éternellement, notre vénérable et très-cher Frère en Jésus-Christ, et nous saluons avec beaucoup d'affection toute votre maison et tous ceux qui sont les compagnons de vos travaux et les imitateurs de vos vertus. Nous vous envoyons un pain en signe d'union et d'amitié, et nous vous prions de le recevoir avec la même charité qu'il vous est envoyé et d'y donner votre bénédiction.

DE LA LETTRE VII.

Saint Paulin témoigne à Romanian la joie qu'il a de ce que saint Augustin, leur ami commun, a été fait évêque d'Hippone.

Paulin et Thérasie saluent très-humblement leur illustre seigneur et très-cher frère Romanian.

Enfin, ceux de nos frères qui étaient allés en Afrique, et dont vous savez que nous attendions le retour avec de vives inquiétudes, sont arrivés heureusement avant-hier, et ils nous ont rendu les lettres que les illustres Aurèle, Alipe, Augustin, Profuture et Sévère, tous maintenant Evêques, ont eu la bonté de nous écrire. Nous avons été tellement charmés en recevant des nouvelles de ces grands hommes, qu'après nous en être félicités nous-mêmes, nous avons cru qu'il était de

(1) Le siècle et les richesses. Il avait donné tous ses biens aux pauvres et ils étaient très-considérables. On le représente les mains pleines d'or qu'il sème de tout côté.

notre devoir de vous en informer au plus tôt, afin de vous faire part de notre joie et d'apaiser vos craintes touchant l'incertitude du succès d'un si long voyage.

Ce que nous vous écrivons de l'épiscopat du grand Augustin, n'est pas tant pour nous réjouir avec vous de ce qu'il est Evêque, que pour vous faire remarquer le soin particulier que Dieu prend des Eglises d'Afrique, leur faisant la grâce de pouvoir entendre les oracles du ciel par la bouche de cet excellent homme. Dieu a sans doute pour lui des regards bien favorables, puisqu'il l'a élevé sur le trône épiscopal d'une manière extraordinaire, le faisant plutôt l'assesseur que le successeur d'un Evêque; car il est Evêque de l'Eglise d'Hippone avec Valère qui est encore vivant et plein de santé.

Réjouissons-nous donc et tressaillons de joie en celui *qui seul fait des merveilles et qui fait demeurer dans la même maison ceux à qui il a donné le même esprit* (Ps. 71-18). Bénissons-le de ce qu'il a regardé notre bassesse; de ce qu'il remplit de biens ceux qui sont consacrés à son service; de ce qu'il a rehaussé la gloire de la maison de son serviteur David, et de ce qu'il a donné de nouvelles forces à son Eglise, par des troupes choisies, pour *briser*, comme dit le Prophète, *l'orgueil des pécheurs*, je veux dire des donatistes et des manichéens.

DE LA LETTRE IX.

Saint Delphin, évêque de Bordeaux, sollicité par saint Amand, prêtre de son diocèse, avait écrit à Saint Paulin pour lui demander quelques instructions spirituelles. Saint Paulin s'en excuse dans cette lettre sur son peu de capacité et de lumières. Cependant il ne laisse pas d'y marquer des préceptes très-beaux et très-utiles pour la pratique des vertus.

Paulin à mon très-saint et très-cher frère Amand.

Il est donc vrai, autant que je le puis comprendre, que vous publiez sur les toits ce que je vous dis en secret (Matth.

10-27). Trop d'affection pour moi et trop de complaisance pour un frère qui ne le mérite pas, vous porte à insinuer aux oreilles du saint et vénérable prélat, notre père commun, la liberté que je me donne de vous écrire plutôt qu'à lui, n'osant pas lui faire connaître, comme à vous, mon peu d'érudition et de bon sens. Car d'où me croirait-il capable de lui écrire quelque chose digne de son esprit, si vous ne lui aviez persuadé (le croyant vous-même, plutôt par attachement que par discernement) que ma bouche a été ouverte par le Seigneur, *comme celle des muets et des enfants dont il délie les langues pour publier ses louanges* (Sag. 10; Ps. 8-3).

Ce saint Evêque veut donc que je lui envoie quelque discours spirituel, qui ait le même sel dont il se souvient d'avoir assaisonné les instructions salutaires que j'ai reçues de lui et qu'il continue encore de me donner; car toutes ses lettres me sont un assaisonnement agréable et me font connaître qu'il est lui-même ce *sel de la terre*, plein d'acide qui renouvelle en moi la saveur de la doctrine des Apôtres.

Mais je crains que mon cœur trop insipide n'ait pu goûter la céleste saveur des instructions du vénérable Delphin, et qu'ayant laissé éteindre la ferveur de la piété qu'elle inspire, je ne sois plus capable de prendre le sel du Seigneur et de savourer la douceur de sa grâce (1).

Cependant est-ce que le travail de l'abeille mystique et l'exemple de la prudente fourmi n'exciteront point la prévoyance et le soin que nous devons avoir de ménager les choses nécessaires au salut? Je sais que nous aimons à dormir et que notre temps passe, ou dans l'assoupissement de la paresse ou dans l'oisiveté qui nous tient les mains liées sur le sein, et nous ne prenons pas garde que la disette des biens spirituels vient tomber sur nous avec la même vitesse que celle d'un courrier qui fait beaucoup de chemin en peu de

(1) Il manque ici quelque chose dans l'original.

temps, ce qui nous donne sujet de craindre que celui *qui étant riche s'est fait pauvre pour nous enrichir de son dépouillement* (2 Cor. 8-9), nous voyant demeurer volontairement dans notre misère, n'ait sujet de s'écrier : *De quelle utilité sera le sang que j'ai répandu, si par négligence on en laisse périr les fruits* (Ps. 19-10).

Plût à Dieu qu'en parlant de la sorte, nous fussions réveillés par le jugement de notre conscience, et par les reproches intérieurs de notre âme, et que sortant enfin de notre assoupissement, nous pussions dire, quoique bien tard : *Voilà que nous commençons, et ce changement vient de la main du Très-haut* (Ps. 76-11). Mais nous sommes de ceux dont parle l'Apôtre, dont l'âme est rampante et terrestre, quoiqu'on leur ait dit bien souvent : *Levez-vous d'entre les morts et approchez de Jésus-Christ* (Ephés. 5-14).

C'est cet adorable Sauveur, que vous avez introduit dans la nacelle de mon cœur par l'efficace de votre foi et le sacrement de la grâce. Mais comme il y paraît endormi à cause de ma négligence et de ma paresse, il est nécessaire que vous le réveilliez par vos prières; afin que se levant il fasse agir mon âme, qu'il arrête les vents impétueux de mes pensées humaines, et qu'en apaisant les flots de mes passions et de mes affections sensuelles, mon cœur jouisse d'une solide paix et d'une tranquillité parfaite. C'est ainsi qu'ayant l'esprit de vérité pour pilote, et la parole de Dieu pour gouvernail, je pourrai arriver au port que je désire.

Soyez-nous donc favorable auprès de Dieu, et priez-le qu'oubliant ce que nous laissons derrière nous et nous souvenant que nous avons mis la main de l'esprit à la charrue de la croix, nous ne regardions pas le travail fait, mais ce qui reste à faire jusqu'à ce que nous soyons arrivés à ces fameuses montagnes vers lesquelles nous élevons nos yeux, et d'où nous recevons le secours du Seigneur. Demandez-lui qu'il donne, lui qui est la *voie* et la *vérité*, la vitesse à nos pieds, comme à ceux des biches, et il nous mettra en sûreté

sur des lieux élevés ; *car les hautes montagnes sont la retraite des cerfs et les rochers celle des hérissons.*

Ayons la vitesse des cerfs pour fuir le péché, élevons-nous jusqu'au haut des montagnes qui sont les grands hommes par l'éminence de leurs vertus; élevons-nous par une parfaite humilité, environnons-nous des vérités du salut comme d'autant de pointes et d'épines propres à nous défendre, semblables aux hérissons qui ne craignent ni la main des hommes, ni la gueule des chiens, parce que la nature a couvert leur petit corps d'une peau très-dure et remplie d'aiguillons qui empêchent qu'on ne les touche. Armés de la crainte de Dieu et de l'humilité, nous trouverons un asile et une retraite dans la pierre mystique, qui est Jésus-Christ, dont les divines paroles nous serviront de défense et d'armes contre les démons ; elles nous serviront aussi d'épines pour garantir nos oreilles de l'entrée du mal, et de dards aigus pour percer les vices dans notre cœur.

DE LA LETTRE X.

A saint Delphin, évêque de Bordeaux.

Paulin, etc.

J'ai reçu vos chères lettres, toutes remplies des marques de la sainte amitié que vous avez pour moi, et vous m'y commandez que, quand je vous écrirai pour vous rendre mes devoirs, j'insère dans mes lettres quelque texte de la sainte Ecriture, afin que, par l'explication que j'en ferai, vous puissiez juger du trésor enfermé dans mon cœur. Mais vous savez que, selon l'ordre de la piété et même selon la doctrine de l'Apôtre, c'est plutôt aux pères à amasser des trésors à leurs enfants, que d'en prétendre d'eux.

Il est vrai que depuis que vous êtes devenu mon père spirituel, vous m'avez, par une grâce particulière du Seigneur,

amassé de grands trésors et que vous continuez à le faire encore tous les jours, en priant Dieu qu'il m'ouvre le trésor de ses grâces, pour augmenter celles qu'il m'a données par votre moyen (1).

Plût au ciel que je fusse aussi disposé à recevoir cette divine faveur, que vous avez de crédit pour l'obtenir.

C'est sans doute dans la pensée que j'ai reçu cet effet de vos prières, que vous me mandez de vous écrire quelque chose de spirituel et qui soit digne de la semence que vous avez mise dans mon âme ; vous voulez que je vous ouvre mon cœur et ma bouche, ayant appris de l'Evangile *que la bouche parle de la plénitude du cœur* (Matth. 12-34), et que l'on goûte la douceur de la pensée par celle de la parole.

C'est donc avec justice que votre sainteté redemande son dépôt et qu'elle veut recueillir le fruit de la bonne semence qu'elle a jetée. Mais que pouvez-vous attendre de moi, qui suis un champ stérile ? Quel fruit pourrai-je vous présenter, moi qui, au lieu de froment, n'ai produit que des chardons, et qui, au lieu de bons raisins, ne puis présenter que des grappes aigres et des épines ?... Que si je consens à vous dire quelque chose, ce n'est que pour ne pas vous trop contrister en vous faisant connaître que j'ai absolument trompé vos espérances et que ne voyant aucun fruit sur l'arbre que vous avez planté, vous ne soyez obligé de dire ou d'écrire avec le Prophète : *Je vous ai planté comme une vigne féconde, et vous êtes devenu une vigne sauvage ; j'espérais que vous produiriez de bons raisins, cependant vous n'avez produit que des ronces et des épines* (Jérém. 2-21 ; Isaïe 5-4).

Plût à Dieu du moins que ces épines fussent de celles qui conservent la foi dans un cœur prudent et le fruit dans un champ bien fermé ; mais, hélas ! elles ne sont qu'inutiles et très-nuisibles, en étouffant la parole de Dieu et déchirant le cœur par mille pensées charnelles.

(1) Il l'avait baptisé.

Vous me demandez donc, mon charitable Père, ce que vous pouvez faire pour votre vigne que vous n'ayez déjà fait ? Car vous *m'avez planté dans la maison du Seigneur*, et vous avez fait pour moi tout ce qu'il est dit que le Seigneur fit pour sa vigne ? Néanmoins, il vous reste encore une chose à faire, à l'exemple de ce bon jardinier, qui obtint du temps en faveur d'un figuier stérile, et suspendit par ses prières et ses promesses, l'exécution de la sentence du père de famille, qui ordonnait que cet arbre infructueux fût coupé à l'heure même.

Ayez donc, je vous prie, la même bonté pour nous ; et arrêtez, par vos prières, la cognée qui est déjà à la racine des arbres stériles, et demandez encore une année d'attente à la miséricorde du Seigneur. Obtenez du souverain Juge, qu'au jour où le semeur et le moissonneur se réjouiront ensemble, vous ayez le plaisir de nous porter dans votre sein paternel parmi les fruits que vous aurez cueillis, et qu'au lieu de l'ivraie qu'il faut condamner au feu, nous soyons ce bon grain qu'il veut bien faire amasser et transporter dans son grenier éternel.

DE LA LETTRE XI.

Paulin à son très-cher frère Sévère.

Je reconnais dans l'esprit de Jésus-Christ Notre-Seigneur et notre Dieu, et par une faveur du ciel j'expérimente avec joie, particulièrement en vous, la vérité de ces divines paroles : *Que rien au monde n'est comparable à un ami fidèle, et que l'homme de bien prononce avec un doux épanchement de cœur, des paroles saintes et agréables* (Ecclés. 6-15); car la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, est si consolante, qu'elle fait en moi le même effet que font ces remèdes qui prolongent la vie. Les heureuses nouvelles que j'ai reçues de votre santé m'ont été aussi douces que le rayon

de miel et que la moelle qui, selon le Prophète, engraisse les os. *Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens dont il m'a comblé* (Ps. 115-12)? particulièrement pour la grâce qu'il m'a faite et qui me paraît inestimable, de m'avoir donné pour collègue et pour associé dans les affaires qui concernent sa gloire, celui qui était déjà mon meilleur ami, pendant que nous étions l'un et l'autre dans le siècle. »

Après avoir parlé longuement de leur étroite amitié et alliance en Dieu, il ajoute :

« Il faut donc que nous nous réjouissions tous deux en celui qui justifie l'impie par une foi vive, et *qui donne à tous les hommes leur nourriture* (Ps. 135-25). Je ne parle pas de cette nourriture qui se corrompt, mais de celle qui dure éternellement et qui se cuit, ou dans l'âme qui s'occupe des œuvres de piété, ou dans l'Eglise catholique; car c'est elle qui est le corps mystique de ce pain qui est descendu du ciel et donne la vie à ceux qui sont affamés de la justice. Ce pain céleste n'engraisse pas la chair, mais il fortifie le cœur; et il est tout ensemble un pain et une boisson. Un pain, dont plus on mange, plus on a faim, et une boisson, dont plus on en use, moins on est désaltéré.

Mais si nous désirons manger ce pain délicieux dans l'éternité, il faut que nous ayons soin de moudre, dans le moulin de ce monde, le beau froment, qui *n'est autre que l'obéissance* et *la charité d'un cœur pur* et *animé d'une foi sincère* (Tim. 1-5).

Comme vous êtes plein de cette grâce et de cette vertu, vous préparez à Dieu une excellente farine, et vous vous offrez vous-même à lui comme un *azyme de sincérité et de vérité;* car on peut dire que celui qui fait la volonté de Dieu, devient en quelque manière sa viande, puisqu'il s'incorpore avec ses membres, et que, comme dit l'Apôtre : *Celui qui s'unit à Dieu, devient un même esprit avec lui;* bonheur que nous obtiendrons, si *nous portons l'image de l'homme céleste* avec le même soin *que nous avons porté celle de l'homme terrestre.*»

Parlant ensuite de la manière de s'offrir à Dieu comme une hostie vivante, il ajoute : « Présentons-lui du fond de nos entrailles la pure farine de nos bonnes œuvres moulue dans un cœur innocent. Dressons-lui dans notre propre sein un autel chaste où nous immolerons nos vices et lui présenterons des sacrifices et des victimes conformes à ce qui est marqué dans l'ancienne loi. Le *Bouc*, par l'extermination du péché ; le *Taureau*, en abattant notre orgueil ; la *Brebis*, en bannissant la négligence et la mollesse par la ferveur de l'esprit et le feu de la charité ; l'*Agneau*, en vivant sans tache ; le *Veau*, en devenant petit et sans malice. Ce sont les sacrifices que nous devons offrir à Dieu dans le temple de notre corps, dans le sanctuaire de notre cœur et par l'immolation de notre chair et l'oblation de notre âme. »

DE LA LETTRE XIII.

Dès que saint Paulin eut appris que le sénateur Pammaque, son ami, avait perdu son épouse, il en fut touché d'une vive douleur et ne pouvant aller le trouver à cause des rigueurs de l'hiver et de sa faiblesse, il lui écrivit cette lettre où il loue d'abord les larmes de tendresse qu'il avait versées sur la mort de son épouse, et ensuite les grandes aumônes qu'il avait faites pour le soulagement et le salut de son âme.

Paulin, évêque, au très-illustre Pammaque, son cher frère en Notre-Seigneur.

Après bien des témoignages de la plus tendre amitié, il lui dit : « Je vous proteste que je ne ments point en vous assurant que quand je me représente les agitations de votre cœur dans une perte si douloureuse, je sens que le mien s'émeut, que mes soupirs se joignent aux vôtres, et que comme nous sommes les membres d'un même corps, je suis pénétré de la même douleur qu'une si grande blessure vous a fait souffrir.

Néanmoins, la généreuse constance que la prudence et la

foi vous inspirent, ne me donne pas moins de consolation que votre peine me cause de tristesse; et je vous avoue que j'ai même douté quelque temps si je ne devais pas plutôt me réjouir avec vous de la fermeté de votre constance et de la générosité de votre foi, que vous témoigner la sincérité de mon amitié par la part que je prends à votre affliction.

Mais je viens faire l'éloge de votre sensibilité et des larmes qu'en bon mari vous avez répandues sur votre épouse; car l'Ecriture nous apprend que cette conduite est très-agréable à Dieu, lorsqu'elle dit par la bouche du Sage : *Mon fils, versez des larmes sur celui qui est mort : pleurez-le par la vive douleur que vous ressentez de sa perte, et ne négligez pas ce qui regarde sa sépulture* (Eccl. 39-16). Les Patriarches nous ont donné l'exemple de ce devoir : car Abraham qui est *le père de notre foi* (Gen. 23-2) a pleuré la mort de Sara, son épouse, qui est la mère de notre vocation. Jacob rendit les mêmes devoirs à sa bien-aimée Rachel, qu'il avait si longtemps désirée. Il la fit ensevelir dans un magnifique tombeau, qu'il orna d'une célèbre épitaphe, afin de soulager sa douleur par les marques de sa piété, et pour apprendre à la postérité, qu'il avait rendu ce qu'il devait à cette illustre défunte.

Tobie nous apprend par son exemple que ce devoir de charité qu'on rend aux morts contribue beaucoup à notre sanctification, et il en fut loué par un ange du Seigneur.

Il est donc vrai que les larmes d'Abraham aux funérailles de Sara, et celles de Joseph à la mort de son père étaient très-louables. Il est vrai aussi que les larmes dont David arrosait son lit toutes les nuits, étaient très-agréables à Dieu.

Mais pourquoi faire l'éloge des larmes des hommes mortels, puisque l'Evangile nous apprend que Jésus-Christ lui-même, ce Dieu immortel, en répandit à la mort de son ami Lazare, et qu'il a bien voulu prendre notre humilité pour pouvoir revêtir nos sentiments et pleurer sur nos malheurs (Jean 12-35).

J'ai donc raison de vous dire que vos larmes, versées par

des sentiments de piété, sont très-louables, et que si vous avez tant pleuré cette vertueuse compagne, si digne de votre chaste mariage, ce n'a point été par un défaut de foi en la résurrection future, mais c'est la tendresse, la charité, la sainte amitié qui vous les ont arrachées. Car, comme la femme qui se rend agréable à son mari fait sa gloire et ses délices quand il la possède, elle lui cause aussi un juste regret lorsqu'elle le précède par sa mort.

Il ne faut pas, au reste, que la considération de ce qu'elle vous a précédé, augmente votre douleur; cette pensée doit plutôt la diminuer, puisque l'Ecriture nous apprend : *Que le juste qui est prévenu d'une mort avancée, trouvera du rafraîchissement et du repos* (Sag. 4-7). Et afin que vous ne trouviez pas qu'elle est morte trop jeune, la même Sagesse divine nous assure au même endroit, qu'elle était déjà fort âgée ; *parce que ce qui fait une vénérable vieillesse, n'est pas la longueur de la vie, ni le grand nombre des années. Mais la sagesse de l'homme fait sa véritable vieillesse*, et la pureté de sa vie fait la longue durée de ses années.

Réjouissez-vous donc et trouvez bon que je me réjouisse avec vous de ce que Dieu, par une juste conduite, a retiré du monde votre sainte épouse dans sa parfaite maturité; car, quoiqu'elle fût encore comme dans la fleur de son âge, on peut dire néanmoins qu'elle était comme blanchie de vieillesse par la pureté de ses mœurs, et que les grandes vertus qui semblent n'être que le partage d'un âge avancé, paraissaient avec éclat dans sa jeunesse. Ainsi les raisons qui, en apparence devraient aigrir votre douleur, sont les mêmes qui doivent l'adoucir beaucoup ; puisque le bonheur d'avoir eu une femme si parfaite est préférable au malheur de ne l'avoir plus ; car, d'avoir perdu une femme mortelle, c'est une disgrâce qui vous est commune avec un grand nombre de maris; mais d'en avoir possédé une si vertueuse et si sainte, c'est ce que peu de maris ont de commun avec vous.

Il est vrai que c'est un sentiment de piété de s'affliger

quand on est séparé des personnes qui nous sont chères, mais aussi c'est une action sainte et méritoire de s'en consoler par la foi et par la confiance aux promesses de Dieu..... David ne nous apprend-il pas par son exemple à ne pas vainement répandre des larmes pour ceux à qui elles seraient inutiles ? Car elles ne servent de rien à ceux qui sont morts, et elles nuisent à ceux qui demeurent en vie. Ce saint roi pleura sur son fils lorsqu'il était encore vivant ; mais il se réjouit quand il apprit sa mort. Il le pleura, dis-je, pendant sa maladie, parce qu'il espérait que Dieu, se laissant fléchir par ses larmes et ses prières, rendrait la santé à ce cher enfant ; mais il cessa de pleurer aussitôt qu'il le vit mort, pour faire connaître qu'il se soumettait avec joie aux ordres de la divine Providence, persuadé que son adorable volonté est toujours préférable à la nôtre.

Acquittons-nous donc, mon très-cher Frère, des devoirs de piété envers les morts, sans toutefois contrevenir aux règles de la foi, et préférons à tous ces devoirs la joie que la foi et l'espérance nous inspirent, sans néanmoins étouffer les sentiments de la piété. Je veux bien que la piété pleure quelque temps, mais il faut que la foi se réjouisse toujours.

Et si je passais de la sainteté de vos larmes à la piété de vos bonnes œuvres, que n'aurais-je point à dire ? Vous avez parfaitement satisfait à tout ce que vous deviez et au corps et à l'âme de votre épouse, en arrosant l'un de vos larmes et soulageant l'autre par de grandes aumônes. Ainsi, comme un enfant de lumière, vous avez pleuré sur ce qui est mort, et avez répandu des richesses pour ce qui est vivant; vous avez donné des choses inutiles à ce qui n'était plus, et des vivantes à ce qui vivra toujours. »

Ici il donne de longs éloges à sa bienfaisance et à la grande quantité d'œuvres dont il a rempli la ville de Rome.

Après quoi, il s'écrie en terminant :

« Ainsi donc votre chère épouse possède maintenant dans le ciel le fruit de vos bonnes œuvres, qui ne sont encore pour

vous qu'une semence dont vous devez attendre la moisson. Elle est maintenant honorée de l'éclat de vos mérites; elle se repaît délicieusement de tout le pain que vous avez donné aux pauvres ; elle est enrichie du bien que vous avez fait aux indigents, et, selon que parle l'Ecriture, elle est *comme une reine, revêtue d'une robe d'or, couverte d'une riche broderie, mêlée de diverses couleurs, et toute éclatante de lumière* (Ps 44). Elle n'a pas besoin, comme le mauvais riche, du doigt d'une main étrangère pour lui donner du rafraîchissement, puisqu'elle est toute remplie des bonnes œuvres de votre main droite, qui sont comme une rosée qui découle de ses doigts.

La dot qu'elle a reçue de vous lorsque vous l'avez épousée, vaut beaucoup moins que celle que vous lui avez donnée après sa mort; et les présents que vous lui faites l'emportent infiniment sur ceux que vous lui fîtes alors, et qui ne servirent qu'à ses vêtements. Au lieu d'une couronne tressée de fleurs étrangères, elle en est ornée maintenant d'une chargée de mille pierres précieuses, et toute brillante de la lumière qui lui vient de sa famille. Elle est donc heureuse en jouissant de tout le bien que vous lui faites ; et elle l'était aussi d'un autre côté, car elle tire son prix de trois riches perles qui la touchaient de si près, puisqu'elle était l'épouse de la Foi, la sœur de la Virginité et la fille de la Perfection, et qu'elle avait l'illustre Paule pour mère, Eustochie pour sœur, et Pammaque pour époux.

DE LA LETTRE XVI.

Sur la providence de Dieu et contre le hasard aveugle, en réponse à un homme de qualité nommé Joüe, qui attribuait tout au hasard.

Paulin, à mon cher frère Joüe.

.... J'ai cru qu'il était à propos de me servir des deux illustres messagers, Posthumani et Théridie, qui sont venus

nous voir, pour répondre à la lettre que vous m'écrivîtes il y a quelque temps, et qui était la réponse à celle que je vous avais faite, pour montrer que Dieu a un pouvoir absolu sur les éléments, et que sa Providence dispose souverainement de toutes choses en notre faveur. Mais l'événement du navire chargé d'aumônes et qui a échoué sur nos côtes, dont cependant l'argent a été sauvé, ayant fait renouveler les mots de hasard, de fortune aveugle, lorsqu'on aurait dû admirer les desseins adorables de la Providence, je me plais à revenir sur cette matière.

Au lieu de bénir Dieu, mon cher Frère, de la bonté qu'il a de réprimer la violence des éléments et de régler leurs mouvements pour notre utilité, vous lui faites injure en attribuant cette sage conduite à des divinités imaginaires, sous les noms du *hasard* et de la *fortune*, — comme si elles partageaient le gouvernement du monde avec celui qui en est le seul créateur, modérateur et unique souverain.

Il vous semble, dites-vous, que Dieu étant la bonté même, ne peut être l'auteur des choses mauvaises, telles que sont celles qui sont nuisibles aux hommes, et qu'il est juste d'attribuer au hasard les tempêtes qui désolent les campagnes et causent mille naufrages, plutôt qu'à Dieu.

Mais vous ne prenez pas garde que ce sentiment est erroné et qu'il est un des dogmes pernicieux de ces philosophes qui, enflés d'orgueil par la vanité de leur science, ont négligé de chercher celle de Dieu, et se sont éloignés de la vérité ! Que peut-on voir de plus ridicule que de s'imaginer que le mouvement du ciel n'est réglé que par le hasard ? Qu'il n'y a point d'être souverain qui ait autorité sur ce monde, ou que, s'il y en a un, il en néglige le gouvernement, laissant agir chaque chose casuellement et selon le poids de sa nature ? Quelle extravagance de croire que le monde n'a point eu de commencement et n'aura point de fin ! Quelle folie à ceux-là encore qui croient que le monde s'est fait lui-même, comme si une chose se pouvait produire et

devenir tout ensemble créateur et créature, l'ouvrage et l'ouvrier, ce qui est visiblement impossible. Il est donc évident que le monde corporel est gouverné par une puissance spirituelle, et que cette grande et immense machine est soutenue et réglée dans ses mouvements par le même esprit qui l'a formée, et qui, étant présent à toutes les parties de l'univers, leur donne la vie, règle leurs usages, les soutient dans leur état, et leur fournit ce qui est nécessaire à leur conservation.

Comment ces merveilleux ouvrages de la toute-puissance divine pourraient-ils subsister dans la diversité et dans l'opposition de leur nature, s'ils n'étaient soutenus et gouvernés par celui même qui les a produits? Et comment pourraient-ils s'entretenir longtemps dans le même état, s'ils n'observaient pas les lois que le Créateur leur a prescrites?

C'est donc une folie de croire qu'elles subsistent et se règlent d'elles-mêmes; mais c'en est une autre plus grande encore de se persuader qu'elles sont mauvaises naturellement. Non, Dieu est bon et ses ouvrages sont bons aussi, et s'il paraît y avoir des choses mauvaises, c'est que ses raisons surpassent nos lumières. — Il nous est donc plus avantageux de croire, que de commettre un blasphème en prétendant que l'Être souverainement intelligent agit sans raison.

S'il est donc vrai que Dieu seul a créé le monde, que lui seul l'administre, qu'il tourne tout en bien pour l'homme, en quel lieu, je vous prie, le *hasard*, la *fortune*, exercent-ils leur empire?

Et si nous cherchons l'étymologie de ces noms dans la langue latine, que trouverons-nous? Que celui de fortune est composé de *fors*, parole de doute et d'incertitude. Le mot de *fatum* ne signifie aussi que ce que l'on a dit, et celui de *hasard* ne s'explique en latin que par *casus*, qui signifie tomber. De sorte que ces noms ne contiennent rien de réel ni de raisonnable. Cependant l'aveugle paganisme en a fait je ne sais quelles divinités corporelles à qui on a rendu les

honneurs divins. Ils ont même fait des idoles, qu'ils ont appelées l'*Espérance*, la *Justice*, l'*Amour*, la *Fureur*, et ils les ont adorées comme des divinités; — c'est par le même égarement d'esprit qu'ils ont représenté l'*Occasion* comme une déesse qui a la tête couverte de longs cheveux par devant et qui est chauve par derrière; — ils ont peint la Fortune appuyée sur un globe mouvant et qui n'a point de consistance, &c., &c. »

Il raconte quelques autres erreurs du paganisme. Puis il ajoute :

« Agissons plus judicieusement; suivons les lumières de la raison, donnons à Dieu ce que nous sommes, prenons soin d'apprendre et de pratiquer tout ce qui lui est agréable, et alors notre esprit étant net, purifié, nous verrons clairement que c'est une vérité constante, que tout être a été créé de Dieu, et qu'il faut tirer cette conséquence, que tout ce que Dieu a fait est admirable, et que tout ce qui a pour auteur la bonté même, ne peut être mauvais....

DE LA LETTRE XX.

Paulin, au très-heureux et très-vénérable père Delphin.

Il lui parle de la bienveillance que le pape Anastase et Venerius, évêque de Milan, lui ont témoignée; il se réjouit avec lui de ce que l'Église de Langon est heureusement achevée; il souhaite qu'il en fût de même du temple spirituel, qu'il tâche de bâtir à Jésus-Christ dans son cœur, et il dit :

Que votre sainteté demande donc à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il établisse lui-même en nous sa demeure; *car si le Seigneur ne bâtit lui-même sa maison, en vain travaillent ceux qui la veulent édifier* (Ps. 126-1); et si elle n'est fondée sur la pierre mystique, qui n'est autre que Jésus-Christ,

elle ne pourra résister aux vents excités par les esprits malins, ni au torrent des tentations du siècle.

Priez donc Notre-Seigneur qu'il vienne en notre cœur comme dans son temple; qu'il prenne le fouet de sa piété, avec lequel il *châtie tous ceux de ses enfants qu'il reçoit en ses bonnes grâces* (Prov. 3-12); qu'il bannisse de notre esprit et de notre cœur tout commerce d'iniquité; et que, comme il chassa du temple tous ceux qui y faisaient un commerce plein d'avarice et de sacriléges, il chasse également de notre âme les bœufs, les vendeurs de colombes et les banquiers, afin qu'étant purifiés et exempts de toute tache et de toute convoitise, nous ayons une chaste simplicité, une foi vive et une charité parfaite; car on conserve facilement l'image de Jésus-Christ lorsqu'on n'a point celle de César gravée sur l'or et sur l'argent; *les étables sont nettes quand il n'y a point de bœufs* (Prov. 14-4), et la foi se conserve pure lorsqu'il n'y a point de vendeurs de colombes. Si nous ne nous donnons à Dieu, nous nous vendons au démon; c'est pourquoi il est dit que le vieil homme, pour avoir cru le conseil du mauvais serpent, *a été vendu et assujetti au péché* (Rom. 7-14).

C'est pour ce sujet qu'il a eu besoin d'un rédempteur, qui nous a rachetés d'un grand prix, afin que nous ne fussions plus au démon, ni à nous-mêmes, et *que d'enfants de vipère* (Matth. 3-7) que nous étions, élevés à la *race royale et sacerdotale* (1 Petr. 2-9), nous fussions de même sang et de même naissance avec celui qui, nous voyant dégradés de la noblesse de notre origine, et devenus roturiers et esclaves par le péché, a bien voulu réparer nos pertes par le prix de son sang, et nous a fait, par un excès de charité, ses cohéritiers en nous faisant être les enfants de Dieu... »

Il s'adresse à saint Delphin. « Vous êtes devenu non-seulement mon père, mais encore un autre saint Pierre; car vous avez jeté votre filet pour me retirer des abîmes et des flots amers du siècle, afin que je fusse une prise de salut, et que, mourant aux sentiments de la nature dans laquelle je

vivais, je commençasse à vivre au Seigneur, en qui j'étais mort.

» Mais si je suis votre poisson, il faut que je vous présente par la bouche une pièce d'argent qui ne soit pas marquée au coin de César, mais où l'on voie l'image vivante et vivifiante du Roi éternel, je veux dire la croyance de la vérité que vous avez imprimée sur la cire de mon cœur, avec le sceau de votre doctrine et le cachet de vos instructions; car votre doctrine est semblable à un *argent éprouvé par le feu, purifié dans le creuset, et fondu par sept fois* (Ps. 11-7). »

DE LA LETTRE XXIII.

Paulin, à mon cher frère Sévère.

« Pourquoi voulez-vous me contraindre à vous aimer plus que je ne vous aime? Ne savez-vous pas que les choses qui sont au souverain degré, ne peuvent s'élever davantage? Si la mer peut s'élever davantage au delà de ses bornes, et si ce qui est naturellement plein peut recevoir de l'accroissement, la charité que j'ai pour vous pourra aussi devenir plus fervente; mais je crois qu'elle est dans sa dernière perfection, puisqu'il est vrai que je vous aime comme moi-même; de sorte que, comme *nous ne pourons ajouter à notre taille la hauteur d'une coudée* (Matth. 6-27), je ne puis aussi rien ajouter à l'amour que j'ai pour vous, quoique je ne mette aucune borne à mes désirs. »

Il lui dit ensuite qu'il n'avait pas besoin de lui donner une nouvelle preuve d'amitié en lui envoyant Victor (c'est le nom d'un de ses domestiques). Il lui raconte avec beaucoup de grâce et de gaieté comment il lui prépare ses repas et comment, étant habile à raser, il lui fait les cheveux; et à cette occasion il parle de Samson, dans lequel il trouve plusieurs figures ingénieuses.

« Suivons maintenant Samson, nommé *le Fort du Seigneur*, dans toutes ses démarches jusqu'à la fin de sa vie. Nous trouverons sans doute que son aveuglement et sa mort ont été le prélude et la figure de grands mystères. Car il me semble que ce qui est dit de lui, qu'il terrassa plus d'ennemis en mourant qu'il ne l'avait fait pendant sa vie, se peut entendre de la passion du Sauveur, qui a ruiné l'empire du démon et détruit le royaume de la mort... Il a détruit en effet la mort en mourant, et a renversé en sa chair la muraille de division, et éteint cette inimitié qui séparait l'homme de Dieu, pour de deux choses n'en faire qu'une, c'est-à-dire, de Dieu et de l'homme unis en Jésus-Christ, Dieu et homme par le lien éternel d'une même personne.

Nous avions été volés et blessés dans le chemin par le démon. Un lévite et un prêtre, qui étaient de nos frères, nous avaient vus en passant et laissés sans secours dans ce piteux état, parce que la loi n'avait pas le pouvoir de racheter par ses sacrifices ni par ses prophéties. Mais Jésus-Christ, ce véritable Samaritain, ne nous a pas abandonnés; c'est lui qui s'est approché de l'homme blessé et délaissé par les passants, et qui, ayant eu compassion de son état, l'a mis sur son cheval, je veux dire qu'il s'en est chargé par son incarnation; il a répandu dans ses plaies l'huile de la grâce et le vin de sa passion; il l'a recommandé à un excellent hôtelier, à saint Paul, le grand maître des Gentils; il lui a donné les deux testaments, comme deux deniers, pour avoir soin de ce blessé, avec promesse de le récompenser avantageusement de ses peines.

D'autres trouvent une figure de Jésus-Christ dans ce lion mort, dans la bouche duquel nous avons trouvé un rayon de miel. Car qu'y a-t-il de plus doux que le Verbe de Dieu? Et qu'y a-t-il de plus fort que la main droite? Dans quelle bouche de mort pouvons-nous trouver un rayon de miel et des abeilles, si ce n'est dans la bouche de celui dont la parole fait le principe de notre salut et de l'assemblée des

Gentils? Et à quel autre, sinon à Jésus-Christ, peut-on encore attribuer la figure de ce lion, puisque à lui seul s'appliquent ces paroles : *La nourriture est sortie de celui qui mangeait, et la douceur de celui qui est fort?* (Juges, 14-14.) Sa parole est une parole de vie, et il nous l'a mâchée lui-même et distribuée; — et sa chair est une viande par laquelle il nous nourrit véritablement, et nous rend forts.

Pour ce qui regarde la renaissance des cheveux de Samson et les circonstances de sa mort, je crois que l'on peut dire que ces choses étaient la figure de ce qui doit arriver aux serviteurs de Jésus-Christ; car celui qui est tombé dans le péché, et qui, par une sincère pénitence, reçoit de nouveau la grâce, voit comme renaître sa force avec ses cheveux, et étant devenu plus robuste par la vigueur d'une bonne conscience et la fermeté d'une parfaite confiance en Dieu, il doit avoir le courage d'insulter à ses ennemis et d'emporter leurs *colonnes* et les portes de leurs villes, &c. C'est par ce moyen que la maison de nos ennemis est renversée, et toutes leurs troupes dissipées avec nos péchés. — Or, nous mourons, comme Samson, en mortifiant notre chair, et par cette mort nous faisons aussi mourir le péché, et nous triomphons des passions sensuelles qui sont nos adversaires.

Je profiterai enfin de l'aveuglement de Samson qui, ayant perdu les yeux du corps, avait conservé ceux de l'esprit pour apprendre, à son imitation, quels sont les yeux que je dois conserver avec plus de soin. »

Après une longue dissertation sur les cheveux de Samson, d'Absalon, du roi d'Assyrie et de la pécheresse, après avoir parlé de ceux des femmes et de certains avis de saint Paul, revenant à la pécheresse de l'Evangile, il parle ainsi :

« L'huile odoriférante de son parfum lui servit d'onction pour la consacrer; elle fut purifiée par les larmes de la pénitence; son cœur fut immolé comme une victime par le feu de son amour; elle toucha de ses mains et de sa bouche le pain vivant et qui donne la vie; et, pressant les pieds du Sauveur

par ses baisers de piété, elle suça le sang du calice, avant qu'il devînt un calice de sang !

O qu'elle fut heureuse de goûter les douceurs de Jésus-Christ tandis qu'il vivait encore, et de recevoir son corps sacré en le baisant avec tendresse !

Déployons comme elle nos cheveux en présence de ce Sauveur du monde, c'est-à-dire, mettons à ses pieds toutes les marques de nos grandeurs et de nos dignités.

Donnons de chastes baisers aux pieds sacrés de Jésus-Christ, afin que nous puissions nous élever des pieds à la tête, et qu'en étant plus grands, nous soyons en état de lui demander un baiser de sa bouche !

Que nous serions heureux si en baisant ses pieds divins nous pouvions effacer l'impureté de nos lèvres ! Exhortons-nous donc les uns les autres, et disons avec chaleur : *Venez, adorons et pleurons devant le Seigneur qui nous a faits.* Les larmes de cette sorte seront une semence de joie, et le parfum que nous verserons sur les pieds du Sauveur, guérira nos blessures ; car tout ce que nous donnons à Jésus-Christ, rejaillit heureusement sur nous, et en l'aimant beaucoup nous nous aimons beaucoup nous-mêmes. »

DE LA LETTRE XXX.

Paulin, au très-saint et très-cher Sévère (qui lui demandait son portrait).

On reprocha autrefois au bienheureux Apôtre, que son grand savoir le rendait insensé (Act. 26-24) ; mais ceux qui lui faisaient ce reproche injurieux étaient de véritables fous eux-mêmes, puisqu'ils ne connaissaient pas la sagesse du ciel que saint Paul leur annonçait, et que, ne voulant pas recevoir les lumières de la foi, ils étaient indignes d'être éclairés par celle de la sagesse de Dieu, qui n'est autre que Jésus-Christ.

Quoique, par la grâce de Dieu, je ne sois pas du sentiment

de ces extravagants, tellement aveuglés par leur infidélité, que celui qui guérissait les malades leur paraissait privé de bon sens; néanmoins, pour me servir de la liberté que me donne notre amitié et notre parfaite union dans la même croyance, j'emprunterai ces mêmes paroles, quoique dans un autre esprit, pour vous dire : *Sévère, Sévère*, l'excès de votre charité vous rend presque *insensé*, et voyant que vous en usez avec moi (qui vous suis à la vérité beaucoup inférieur en sagesse, mais non pas en âge), de même qu'un bon vieillard en userait avec ses petits enfants, il me semble, sans vous offenser, que vous devenez un peu fou.

Car, que puis-je répondre à l'ordre que vous me donnez de me faire peindre et de vous envoyer mon portrait? Dites-moi, je vous prie, par les entrailles de la charité, quelle satisfaction aura votre amitié de voir une figure sans âme? Quel portrait désirez-vous que je vous envoie? Sera-ce celui d'un homme de la terre, ou d'un homme du ciel?...

La honte me presse également des deux côtés : je rougis de me faire peindre tel que je suis, et je n'ose me représenter ce que je ne suis pas; je hais ce que je suis, et je ne suis pas ce que j'aime! Mais, misérable que je suis! de quoi me servira de haïr le péché et d'aimer la vertu, puisque je fais ce que je hais, et que ma paresse m'empêche de faire quelque effort pour acquérir ce que j'aime?

Je ne suis aucunement d'accord avec moi-même, et je sens en moi une guerre intestine qui me déchire, parce que la chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit, et que l'esprit en a de contraires à ceux de la chair; et la loi du péché qui est dans mon corps, combat contre la loi de la raison et de la grâce qui est en mon âme.

Mais, trop coupable que je suis! comment pourrais-je espérer le pardon de mes péchés, puisque je ne puis rejeter mes fautes sur l'ignorance? car j'ai connu le bien et j'ai choisi le mal; quoique j'eusse pu faire le bien avec autant de liberté, si par un déréglement de ma volonté, je n'eusse point fait ce

qui m'était défendu et que j'eusse su user avec modération de ce qui m'était permis.

Priez donc le Seigneur qu'il fasse mourir en *moi le vieil homme avec ses œuvres ; afin que ma chair refleurisse et que je rajeunisse comme l'aigle* (Coloss. 3-9). Qu'il me fasse biffer en moi la funeste image de l'homme d'erreur, et anéantir la mienne qui est toute terrestre, puisqu'elle ne peut entrer dans la cité du ciel ; mais en même temps, qu'il répare en moi son image céleste, avec laquelle je n'aurai pas honte d'être peint.

Je rends grâces à Dieu cependant, de ce qu'il a peint mon portrait, non sur une toile périssable, ni sur la cire, qui se peut fondre, mais *sur une table vivante* (2 Cor. 3-3) ; je veux dire dans votre cœur. C'est là que vous pourrez me voir avec plaisir, non-seulement pour le présent, mais aussi durant l'éternité, si, après que Dieu m'y a vivement imprimé, il me fait la grâce de m'y conserver, par l'imitation de votre foi et des autres vertus de votre âme.

Que si votre amitié désire quelque satisfaction sensible, comme je suis parfaitement peint dans votre mémoire, qui est excellente, vous pourrez marquer à quelque peintre qui ne m'aura pas vu les traits de mon visage, que vous reconnaîtrez sur celui de diverses personnes qui vous approchent. Que si ce peintre n'est pas assez habile pour copier fidèlement le portrait que votre esprit lui présente, les autres effectivement auront peine à me reconnaître dans ce tableau. Mais pour vous qui me voyez et m'embrassez toujours en esprit, quelque portrait qu'un peintre ignorant vous présente sous mon nom, quand même il n'aurait aucun des traits de mon visage, vous jugerez aisément que c'est moi.

DE LA LETTRE XXXIV.

A Alethe, au sujet du tronc où l'on doit mettre les aumônes (1).

..... L'avarice est une gangrène qui ronge les entrailles de ceux qui ne sont pas sensibles à la miséricorde; et le démon s'en sert, comme d'un lien composé de vipères, pour rendre esclave et enchaîner une âme qui possède de grandes richesses qui lui sont inutiles.

Ne souffrons pas que les troncs qui sont dans les églises, comme des tables dressées pour la subsistance et la nourriture des pauvres, soient vides et sans aucune utilité ni pour eux ni pour nous; et pensons que ces troncs ne sont pas exposés seulement pour être vus, mais pour être remplis, de peur que les cris et les gémissements des pauvres pressés de faim, montant vers Dieu, ne retombent malheureusement sur nous. Car, comme dit l'Ecriture : *Celui qui méprise le pauvre, fait injure à celui qui l'a créé* (Prov. 14-31). — Réveillons-nous donc promptement du sommeil de notre insensibilité, et afin de nous dégager de notre lâcheté, considérons attentivement les paroles, les préceptes, les promesses, les œuvres et les conseils de notre Sauveur, qui est aussi notre Dieu.

Demandons-nous à nous-mêmes, à quoi doit servir cette table? Qui est-ce qui l'a fait mettre à l'entrée de la maison du Seigneur? Pourquoi est-elle exposée à la vue de tout son peuple.

Si nous consultons les oracles de la vérité, le Prophète nous répondra : *Celui qui fait la charité au pauvre, prête au Seigneur à intérêt* (Prov. 19-17). Cette table est donc celle d'un banquier du ciel qui fait commerce du trésor de la vie, et qui fait un change avec Dieu, qui pour peu de chose donne

(1) L'usage des troncs dans les églises remonte donc à la plus haute antiquité.

une pierre très-précieuse ; car celui qui prête au Seigneur gagne une récompense éternelle.

Ressouvenons-nous de cette veuve qui avait un si grand soin des pauvres, qu'elle se refusait à elle-même le nécessaire. Tandis que d'autres jetèrent des sommes considérables dans le tronc, elle n'y mit que deux pièces de la valeur d'un liard ; cependant sa charité fut louée du Seigneur, parce qu'en ce liard consistait tout son bien temporel. Je dis son bien temporel, car pour ce qui est du spirituel, elle était incomparablement plus riche que tous ces grands seigneurs qui faisaient de magnifiques présents.

Prêtons donc à usure au Seigneur. Rendons-lui les biens que nous en avons reçus ; — donnons-lui avec affection ; — faisons nos efforts pour ravir son royaume, car on lui fait plaisir de l'emporter avec violence et de briser les portes du ciel à coups de bonnes œuvres.

O infinie bonté de Dieu ! Il veut qu'on lui prête à intérêt les biens qu'il a donnés ! Il désire être le débiteur de ses propres bienfaits ! Pressons-nous de nous rendre redevable un débiteur si riche et si obligeant ! Ne craignez point ! n'hésitez point ! n'épargnez rien ! Celui qui condamne l'avarice, loue le pieux larcin qui se fait selon les lumières de la foi.

Les pauvres vous attendent à la porte de l'église, vous êtes le roi de la table, et c'est le temps du repas ; ils observent votre arrivée et ils regardent tous pour vous voir. Ceux qui sont pressés par la faim et ceux qui sont dans la langueur, vous adressent humblement leurs vœux et leurs prières pour recevoir de vous quelque soulagement dans leurs maux.

Prenez garde que vous ne les obligiez à changer de sentiments et qu'ils ne tournent leurs prières en plaintes. Craignez que les gémissements et les cris que la nécessité extrême dans laquelle vous les laissez impitoyablement, les oblige de pousser devant Dieu, n'irritent contre vous ce père des orphelins, ce protecteur des veuves, et ce Dieu souffrant en la personne des pauvres. Ne vous aimez pas seulement vous-même ; car

cet amour serait une injustice ; et l'Ecriture dit que *celui qui aime l'injustice, hait son âme* ; et que *l'amour du prochain est l'accomplissement de la loi* (Cor. 6-20).

Quels avantages et quelles consolations n'en retirez-vous pas ? Tandis que vous demeurez dans le silence, les pauvres prient pour vous. S'ils vous voient, ils vous témoignent des sentiments de joie et de reconnaissance ; vous rencontrent-ils, ils vous saluent avec respect ; ils oublient leur pauvreté et leur misère ; il leur semble être dans l'embonpoint quand ils voient que vous jouissez d'une santé parfaite ; et ils ne vous voient jamais, qu'ils ne ressentent au fond de leurs cœurs un contentement qui leur donne de la vigueur.

Ils vous regardent comme un champ fertile et une terre engraissée qui les remplit de fruits. Aussi, par un heureux retour, ils sont pour vous un très-riche et très-précieux héritage. Ils vous préfèrent à leurs propres enfants ; ils s'inquiètent plus pour vous que pour eux, et ils ne font jamais de prière pour eux-mêmes qu'ils n'en fassent aussi pour vous en même temps, ou qu'ils ne l'aient faite auparavant.

Lors même que vous êtes absent, ils vous voient. Ils ne vous perdent jamais de vue, parce qu'ils vous aiment du fond du cœur, par les yeux duquel nous voyons même ceux qui sont très-loin de nous. Car la miséricorde dont vous usez à leur égard, vous a profondément gravé et imprimé dans leur cœur. Ils ne craignent point la faim, parce qu'ils sont assurés que vous les nourrirez ; et ils n'appréhendent point les rigueurs de l'hiver, parce qu'ils savent que vous avez le soin de les en préserver par les vêtements que vous leur donnez : *Heureux donc l'homme que le Seigneur, à son arrivée, trouvera agissant de la sorte* (Matth. 24-47).

Terminons par quelques pensées choisies :

— O heureuse ignominie de déplaire aux gens du monde avec Jésus-Christ ! et ne serions-nous pas bien malheureux de leur plaire en déplaisant à Jésus-Christ ?

— Un athlète qui s'est dépouillé n'est pas pour cela victorieux ; il est seulement en état de mieux combattre.

— Faisons ce que Jésus-Christ a ordonné, afin d'acquérir ce qu'il a promis. Il ne nous a pas refusé sa vérité ; ne lui refusons pas notre foi.

— L'homme, en ne voulant pas connaître Dieu, a mérité de ne pas se connaître lui-même.

— L'humble de cœur est le cœur de Jésus-Christ : *Humilis corde cor Christi est.*

— Rien ne nous rend plus agréables à Dieu et aux hommes que si, étant grands par notre propre mérite, nous devenons petits par un humble sentiment de nous-mêmes.

— Les passions, comme les sirènes, ont je ne sais quoi de charmant en apparence ; mais pour peu qu'on en goûte, le charme disparaît, on n'y trouve qu'amertume et venin. Elles flattent les sens et elles empoisonnent l'âme. Elles châtouillent la chair et elles corrompent le cœur. L'usage en est criminel et tous les fruits en sont mortels.

— Dieu demande seulement que nous l'aimions pour payer toutes nos dettes — Ah ! que personne donc ne s'excuse sur la difficulté de payer, puisque personne ne peut dire qu'il n'a pas un cœur ! — Donnons-le au Seigneur, et nous voilà quittes.

— Repousser une injure par une autre, c'est se venger en homme ; mais aller jusqu'à aimer son ennemi, c'est se venger en Dieu.

Note. — On aura remarqué sans doute dans les Lettres de saint Paulin, la prodigalité des citations, le goût de l'allégorie, l'extrême subtilité des allusions et une recherche d'esprit qui, à la fin, deviendraient fatigantes ; mais cela tenait évidemment au génie de son siècle. D'ailleurs, c'est dans ses ouvrages en vers qu'il faut chercher le titre principal de son éloge littéraire ; car Ausone son maître lui écrivait :

Cedimus ingenio quantum concedimus ævo
Assurgit musæ nostra Camena tuæ.

On compte, en effet, jusqu'à quinze poëmes de saint Paulin, qui ont

paru à Vérône en 1736 avec les *Dissertations* de Muratori. Il est facile de juger par les sujets qu'il traite qu'il les avait composés lorsqu'il était encore dans le monde. D'après les auteurs qui les ont analisés ils sont pleins de feu et de douceur; on y remarque aussi un certain ton de gaîté qui attache singulièrement le lecteur; les pensées en sont belles, les comparaisons justes et nobles; il n'y a rien de languissant, rien qui puisse en rendre la lecture fastidieuse. L'éloge qu'en faisait Ausone, juge compétent, s'il y en avait, puisque Valentinien 1er le choisit pour précepteur de son fils Gratien, qui était alors Auguste, cet éloge, disons-nous, suffit pour établir le mérite des écrits de notre Saint.

ESPRIT

DE

SAINT ISIDORE DE PELUSE,

SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DU DÉSERT DE LYCHNOS.

NOTICE.

—

449.

Ce fut au voisinage de Peluse, ville située sur l'embouchure la plus orientale du Nil, et autrefois une des principales de l'Egypte après Alexandrie, que fleurit pendant longtemps saint Isidore, surnommé de *Peluse* ou *de Damiette*, par l'erreur de ceux qui ont cru que cette ville fut bâtie sur les ruines de l'ancienne Peluse.

Il était originaire d'Alexandrie, d'une famille également noble et opulente, et alliée à celle du patriarche Théophile et de saint Cyrille, son neveu et son successeur dans la chaire de saint Marc l'Evangéliste. Son éducation répondit à la distinction de sa naissance. Les Grecs nous disent qu'il acquit à un très-haut degré les sciences divines et humaines. Il avait eu pour maître saint Chrysostome, et il fut à son tour un de ses plus illustres disciples.

Il n'était qu'aux jours de son adolescence lorsqu'il s'engagea dans la vie monastique. Ce fut au désert de Lychnos, d'après toutes les apparences, qu'il commença sa carrière religieuse, et comme il surpassa bientôt tous ses frères en prudence, en sagesse, comme en science et en humilité, il fut élu supérieur général de toute cette pacifique milice. Son costume et sa nourriture révèlent assez ses grandes austérités. Il ne portait qu'un vêtement de poil très-rude, et ne vivait que d'herbes et de feuilles.

Elevé au sacerdoce vers sa trentième année, il se lança avec une ardeur infatigable et un zèle invincible dans les combats du Seigneur. Sa cause était la sienne; il n'en fut pas un des moins heureux champions. Il réfuta victorieusement les Juifs par les prophéties, développa avec un grand talent les mystères de la très-sainte Trinité et de l'Incarnation contre les Ariens, les Nestoriens, les Sabelliens et autres hérétiques : il prit éloquemment la défense de saint Chrysostome persécuté, et contribua puissamment à son retour au sein de son troupeau.

La mission particulière à saint Isidore fut de combattre sans considération humaine les vices et les abus partout où il les trouvait. Tout concourait d'ailleurs à lui donner de l'autorité sur les esprits; sa naissance distinguée, les richesses qu'il avait quittées, le détachement dont il faisait profession, l'austérité de sa vie, la vaste érudition qu'il avait acquise, le rare talent de l'employer avec force et avec énergie, et surtout ces brillantes lumières qu'il avait comme puisées dans le sein de la divinité par son oraison éminente et sa haute contemplation; tout cela, disons-nous, faisait qu'il poursuivait vigoureusement par sa plume le péché dans les grands comme dans les petits, dans le haut clergé comme dans celui du second ordre,

dans les gouverneurs et les magistrats comme dans le peuple, parce que son amour pour Dieu ne pouvait souffrir de le savoir offensé. C'est ainsi que les Saints ont vaincu les royaumes, dit l'Ecriture, opéré la justice et obtenu les célestes récompenses.

Nous avons de saint Isidore de Peluse *cinq livres de Lettres* en grec et quelques autres ouvrages, dont la meilleure édition est celle de Paris, donnée par André Schot, de la Compagnie de Jésus, en 1638, in-folio, en grec et en latin.

Ces Lettres sont courtes en général, d'un style concis et serré, pleines de suc, savantes, sensées, vives et pressantes. Elles font voir la profonde intelligence que leur auteur avait acquise de l'Ecriture sainte, la facilité et la liberté de son esprit, et le talent particulier qu'il avait pour inspirer l'amour de la vertu et l'horreur du vice. Elles ont été si estimées, que plusieurs les ont jugées égales aux écrits de saint Basile-le-Grand, pour l'onction et la piété, et à ceux de saint Chrysostome pour le zèle qu'il déploie dans la correction des abus et la réformation des mœurs (Voyez Baillet, t. 2, p. 79). Toutefois, le plus grand nombre de ces Lettres roulant sur le dogme et la discipline, nous n'avons pu recueillir que quelques avis, quelques maximes ou règles de morale, nous faisant un devoir de ne point aller nous perdre dans la branche si étendue ou plutôt dans le vaste champ du dogme et de la controverse.

La traduction que nous avons suivie est simple. Ces hommes anciens étaient si simples les uns et les autres; mais il y a pourtant de la vie, de la chaleur, et quelquefois une pénétration d'esprit, des pensées nobles, des vues élevées, qui entraînent l'admiration.

Favorisé d'une belle vieillesse, exempte d'infirmités et

toute pleine de vertus et de gloire, il passa dans le baiser du Seigneur l'an 449.

Nous n'avons aucun monument historique sur le désert de Lychnos; il paraît seulement que c'est celui que saint Hilarion, au rapport de saint Jérôme, visita en allant de la Palestine au tombeau de saint Antoine.

Dupin parle beaucoup des écrits de saint Isidore (Bibl. t. 3, p. 7). Il dit qu'entre autres matières il avait traité celle de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et de l'honneur dû à la très-sainte Vierge et aux Saints; nous éprouvons le regret de n'avoir point retrouvé ces écrits.

AVIS, MAXIMES ET SENTENCES

DE

SAINT ISIDORE DE PELUSE,

SUPERIEUR GÉNÉRAL DU DÉSERT DE LYCHNOS.

Entrons franchement en matière par quelques avis donnés aux Ecclésiastiques eux-mêmes : les Saints ont reçu la mission de dire à tous de salutaires vérités.

Pénétré qu'il était de l'excellence de la dignité sacerdotale, il ne balançait point à la placer au-dessus de toutes les dignités et de tous les gouvernements temporels ; mais ces hautes idées ne faisaient que lui prêter une plus sainte hardiesse pour reprendre ceux qui semblaient le méconnaître.

« Si vous fermez les yeux, ô Prêtres et Pontifes, s'écriait-il, sur les obligations de votre ministère ; si vous ne songez qu'à bâtir des palais et à vivre au sein du luxe, de la mollesse et des délices, sachez que vous n'avilissez point votre dignité, toujours grande par elle-même, mais que c'est vous seuls que vous avilissez et dégradez. »

« Vous êtes, écrivait-il à un prêtre de ses voisins, par votre sacerdoce, la forme du troupeau, le sel de la terre et la lumière de l'Eglise ; dans vos nobles attributions trouvez votre devoir. Vous devez être grave et non léger dans votre conduite. Tous les discours qui blessent donc la gravité et la sainteté de votre état, doivent être inconnus chez vous. Le prêtre est l'ange du Très-Haut. Il n'est point dit que les anges soient légers et dissipés ; il est dit qu'ils sont les dignes

ministres de Dieu, et qu'ils n'exécutent ses ordres qu'avec un saint respect. »

« Si vous voulez conquérir le royaume des cieux, écrivait-il à l'Empereur Théodose, ce royaume éternel où votre front sera ceint à jamais d'une couronne incorruptible, et que Dieu n'accorde aux princes qu'autant qu'ils ont bien gouverné ici-bas, exercez votre puissance avec douceur et bonté, et répandez vos richesses avec prudence sur ceux qui en ont besoin. Ce n'est pas la puissance qui honore et qui sauve le prince, ce sont ses vertus. Et celui qui s'attache à ses richesses et ne les distribue pas comme il doit, n'est pas moins coupable qu'un prince idolâtre aux yeux de Dieu. »

« Votre dignité, disait-il à un gouverneur, passera en peu de temps comme votre vie, car l'une n'a pas plus de durée que l'autre: pourquoi donc la souilleriez-vous de crimes et vous prépareriez-vous par là des tourments infinis? Considérez quelle est l'instabilité des choses de ce monde, et travaillez par une bonne et sage conduite à ennoblir, s'il faut ainsi dire, le rang que vous tenez dans l'Etat. C'est par ce moyen qu'on s'acquiert de justes éloges dans ce monde et qu'on reçoit dans l'autre des récompenses d'éternelle durée. »

« Lisez, écrit-il à Antiochus, qui était en grand crédit auprès de l'Empereur, lisez l'histoire de Daniel, et proposez-vous-le pour modèle. Il était homme de cour comme vous, et de plus il se trouvait engagé parmi les idolâtres comme au milieu d'une mer agitée; il fut, pourtant, fidèle à Dieu, et zélé pour sa gloire. Vous êtes ministre du prince; il vous honore de toute sa confiance; servez-vous de votre crédit pour le bien du peuple et pour faire rendre la justice à chacun, afin que vous receviez un jour du Juge souverain une sentence de douceur et de miséricorde. Quoique vous vous trouviez comme submergé par les agitations tumultueuses des grandeurs de la cour, ne négligez pas d'y penser quelquefois. Là sera votre mérite et votre consolation. »

« Si vous vous flattez, répondait-il à un homme de guerre,

que votre épée, votre casque, votre cuirasse vous garantiront des châtiments que vous méritez par vos violences et vos injustices, sachez que d'autres, bien mieux armés que vous, n'ont point échappé aux coups d'une mort tragique. Nous en avons la preuve dans nos monuments sacrés : *Oreb*, *Zeb*, *Zébée*, *Zalmana*, *Abimélech*, *Goliath*, *Absalon*, et d'autres semblables ; et parmi les païens, *Hector*, *Ajax*, et les Lacédémoniens, qu'on regardait comme les hommes les plus robustes, ont pourtant succombé, parce qu'ils ont osé abuser de leurs forces en commettant des injustices devant Dieu. Si vous voulez donc être un brave et généreux soldat, déclarez la guerre à vos passions, et montrez votre courage en l'exerçant contre votre propre cœur. »

« Obéissez à vos princes, disait-il au peuple, en ce qui n'est pas contraire à la loi de Dieu, et payez-leur exactement le tribut : car Jésus-Christ nous en a donné l'exemple, lui qui, pour obéir à l'édit d'Auguste, se fit enregistrer étant encore dans le sein de sa mère, et qui fit trouver à saint Pierre, par sa puissance miraculeuse, une pièce de monnaie pour payer le tribut qu'on lui demandait. »

Voici les avis qu'il donnait aux pères et aux mères en écrivant au comte Callimachus : « Les parents n'obtiendront le salut qu'en ayant soin d'élever, comme ils le doivent, dans la crainte de Dieu les enfants qu'ils ont mis au monde ; et ils le perdront infailliblement s'ils négligent un devoir aussi sacré que celui de leur donner une bonne éducation. N'est-ce pas une chose déplorable de voir des hommes donner plus d'attention à conserver et à dresser de jeunes chevaux dont la nature est vile et l'usage de peu de durée, qu'à bien élever des enfants que Dieu a créés à son image et en qui il la renouvelle par le saint baptême? N'est-ce pas, dis-je, une chose déplorable, qu'on les néglige au point de les laisser croître avec leurs défauts, de les abandonner à leurs caprices et à tout ce que le feu de la jeunesse leur inspire, sans vouloir se donner la peine de les corriger? Certes, si vous vous attachez tant à

bien dresser des animaux domestiques parce qu'ils vous sont utiles, ne devez-vous pas vous efforcer encore plus de former les mœurs et de régler la conduite de vos enfants, puisque votre propre bonheur en dépend ? »

« Si vous voulez demeurer veuve, écrivait-il à une jeune dame, ne vous conduisez pas comme les jeunes femmes ; car, comment allier les marques de la douleur avec leurs ajustements et leurs parures ? Ou il faut renoncer à ces vanités, ou vous attendre à être justement blâmée.

» Les femmes qui veulent paraître régulières dans leur conduite, semblent, à la vérité, se contenter de leur beauté naturelle ; elles ne laissent pourtant pas de prendre mille moyens de la relever par tous les ornements et toutes les ressources de l'art. Mais celles qui sont véritablement bien réglées, donnent plus de soin à orner leur âme de vertus, qu'à embellir leur corps par des ornements étrangers. A la vérité, elles n'affectent point de le négliger entièrement ; mais elles ne tombent point aussi dans un vice opposé. »

« Voulez-vous, écrivit-il à un homme docte, posséder un véritable mérite devant Dieu, ayez soin d'allier à la science la vertu. Il importe fort peu de savoir parler de tout ; mais il importe extrêmement de savoir se bien conduire. Voilà ce qui rend l'homme agréable à Dieu. Le démon n'est pas louable pour avoir su employer des passages de l'Ecriture-Sainte, lorsqu'il osa tenter Jésus-Christ ; au contraire, il est d'autant plus à détester, que sachant ce que ces divins oracles nous enseignent, il en a la pratique en horreur. Si vous ne voulez donc pas passer pour un savant superficiel, ne vous contentez pas de savoir parler de beaucoup de choses : mais pensez que la véritable érudition consiste plus dans les bonnes actions que dans les belles paroles. »

« Vous faites profession, écrivait-il à un médecin, d'une science où il faut avoir beaucoup de sagesse, et vous avez l'esprit mauvais. Vous guérissez les petites plaies dans les autres, et vous ne remédiez pas aux vôtres qui sont très-

considérables. Si vous voulez être un bon médecin, commencez par vous guérir vous-même. Il est ridicule d'offrir des remèdes aux autres, tandis qu'on est soi-même malade sérieusement. »

« La médecine, disait-il à un autre, est établie, selon Démocrite, pour guérir les maladies du corps; mais la sagesse est pour guérir celles de l'âme. Puis donc que vous faites profession de l'une et de l'autre, ne négligez pas d'employer la sagesse pour guérir votre âme malade, à mesure que vous tâchez d'expulser du corps des autres les maux dont ils sont infectés. Autrement vous ne serez ni bon médecin, ni véritable sage. »

Recommandant la pureté d'intention dans les bonnes œuvres qu'on fait, il s'exprimait en ces termes : « Ce n'est point par le faste, la grandeur et la gloire passagère du monde, qu'on mérite celle qui est réservée dans le ciel; c'est par les bonnes œuvres, par une vie régulière, par la droiture d'intention dans les œuvres de charité; car si on le fait par pure ostentation, la récompense qu'on en reçoit par les louanges des hommes, cesse avec ces mêmes œuvres; et si, au contraire, on n'agit qu'en vue de la gloire éternelle, on en recevra les prémices dès cette vie même, et on en recueillera une incomparablement plus grande dans l'autre. »

Voici la belle leçon qu'il donnait aux pécheurs en écrivant au magistrat Cassius : « Que la grâce que Dieu nous a accordée jusqu'ici de faire pénitence, ne nous rende pas faciles à pécher de nouveau, car la même grâce il ne vous la doit plus, et il est en droit de vous la refuser du moment que vous en abusez. Combien y en a-t-il qui sont morts sans avoir eu le loisir de faire pénitence! D'ailleurs ne croyez pas que les crimes s'expient si facilement que vous le pensez; on ne guérit ordinairement les vices que par une longue pénitence, par les travaux, les jeûnes, les veilles, les prières et les aumônes. Or, qui vous a promis que vous aurez tout le temps nécessaire? »

Enfin, voici les avis qu'il donne aux personnes de tous les états, en écrivant à Arsénuphe, lecteur.

« Les richesses sont bonnes, mais ce n'est qu'autant qu'on en use bien et qu'on les administre sagement.

» La pauvreté est bonne aussi, mais pour ceux qui la supportent avec courage, patience et résignation.

» Les honneurs sont bons, mais c'est lorsqu'on s'en sert pour le soulagement des affligés et la défense de ceux qui sont dans l'oppression.

» L'humiliation est bonne, mais c'est lorsqu'on la souffre par la philosophie évangélique.

» L'empire est bon, mais en tant que celui qui l'a, gouverne avec équité, et ne se sert pas de sa puissance pour se venger de ses inférieurs.

» La force est bonne, mais c'est lorsqu'on l'emploie pour secourir le faible. Ainsi, nous ne devons pas accuser ces choses en elles-mêmes, qui peuvent servir d'instrument à la vertu et au vice, selon le bon ou mauvais usage qu'on en fait; mais il faut plutôt accuser la mauvaise disposition de notre cœur, qui fait que, par une négligence du salut qu'on ne peut concevoir, nous usons mal des choses qui sont très-bonnes en elles-mêmes. »

Sentences.

« Il est beau de faire du bien à ses amis; il l'est davantage d'en faire aux indigents; il l'est plus encore de mériter de ses ennemis. Le premier est un devoir de raison; le second, un devoir d'humanité; le troisième est une vertu au-dessus de toutes les louanges.

» S'il n'est pas permis de faire l'aumône du bien d'autrui, à combien plus forte raison de s'en enrichir?

» C'est un mal de pécher, mais c'en est un bien plus grand

de le faire sans remords. On doit s'abstenir des moindres fautes, de peur qu'elles ne nous entraînent dans les grandes. Un vice qui n'est que faible et imperceptible à sa naissance, peut, en croissant toujours, devenir monstrueux.

» Trois choses rendent l'homme parfait. La prière, la vertu et la foi. La prière en est comme l'ornement, la vertu comme le corps, la foi comme l'âme.

» Si tous les hommes étaient traités en ce monde selon leurs mérites, en sorte que les impies y subissent la peine due à leurs crimes, et les bons y reçussent la récompense de leur vertu, le jugement de Dieu serait inutile; mais il est nécessaire, puisque les méchants prospèrent le plus souvent en ce monde, et que les justes y sont souvent affligés.

» Quand même nous serions coupables de crimes si énormes qu'ils nous parussent irrémissibles, le souverain Juge se laisse néanmoins fléchir dès que nous recourons à sa miséricorde avec un cœur véritablement contrit.

» Celui qui veut se venger et ne le peut pas, est aussi coupable que s'il s'était vengé; et celui qui voudrait donner et qui n'en a pas le moyen, en a autant de mérite que s'il avait donné, parce qu'il faut juger des choses, non par l'événement, mais par la disposition du cœur. »

Faisant un jour le parallèle des écrivains sacrés avec les profanes, il disait : « Le style des premiers est simple et dénué d'ornement, mais le sens est sublime et céleste; celui des seconds ne dit rien que de bas et de rampant, quoique en termes élégants et fleuris. »

Autres avis particuliers.

Il disait, touchant la lecture des auteurs profanes, au moine Thalalœus, qui s'y appliquait trop souvent : « Hélas ! quelle compassion ne me faites-vous pas, lorsque j'apprends

de vous, qu'étant placé par votre état parmi les disciples du Christ, vous vous occupez encore de la lecture des historiens et des poëtes païens? Et que trouvez-vous donc en eux qui mérite d'être préféré aux livres qui traitent de notre religion? Tout ce qu'ils ont dit avec tant de soin et d'art n'est que fable et conte méprisable. Les dieux dont ils parlent, les grandes actions de leurs héros, les combats qu'ils racontent, tout cela ne nous montre que des passions et des affections grossières et corrompues. Vous devez donc craindre qu'en lisant ces fables et ces obscénités, elles ne rouvrent dans votre cœur des plaies déjà fermées, et n'introduisent dans votre âme un dangereux ennemi qui vous rendra pire que vous n'étiez auparavant, par votre ignorance et votre négligence. »

Voici les règles de prudence qu'il traçait à Pierre, supérieur d'un monastère, sur la conduite qu'il devait garder envers ceux qui s'étaient nouvellement convertis du monde. « Il ne faut pas, dit-il, leur proposer d'abord toutes les austérités de la règle, de peur qu'ils ne soient effrayés et qu'ils ne tombent dans le découragement. Il ne faut pas non plus les laisser sans occupation et les exempter des travaux ordinaires, de crainte qu'ils ne se rendent tièdes et paresseux : mais, conduisez-les peu à peu et comme par degrés à ce qu'il y a de plus parfait, afin qu'ils croissent, comme il est dit d'Isaac dans l'Écriture. Car le même inconvénient se trouve ou à trop surcharger ceux qui commencent, ou à trop les épargner; l'un cause le découragement, et l'autre le relâchement. »

Écrivant au moine Luc, qui avait embrassé depuis peu la vie religieuse, il lui parle en ces termes : « Vous vous êtes soumis à un joug pesant, vous qui n'en aviez subi aucun, et je crains qu'après vous être attaché à la charrue du Seigneur, vous ne manquiez de courage et vous ne fassiez comme celui dont il est dit dans l'Évangile, qu'il se proposa de bâtir une tour sans avoir prévu s'il aurait de quoi fournir à la

dépense. Mais voulez-vous devenir un bon religieux, ne prenez pas votre volonté propre pour règle de votre conduite; soumettez-vous plutôt aux lumières de ceux qui ont cultivé cette vigne spirituelle et toute divine pendant un long temps et avec beaucoup de travail. C'est d'eux que vous pourrez apprendre comment vous devez y travailler. Il serait tout à fait ridicule de penser que, tandis qu'on cherche avec attention de tous les côtés les meilleurs maîtres pour apprendre des métiers vils et mécaniques, on s'en rapportât à soi-même pour apprendre la divine philosophie, comme si c'était quelque chose de bas et de méprisable. »

« Il ne suffit pas, écrivait-il à des moines de Peluse, pour être de véritables religieux, de porter un manteau et la barbe. On ne saurait croire que vous aimez la retraite lorsqu'on vous voit si souvent dans les villes et parmi le tumulte du monde. Est-on censé labourer le champ de Jésus-Christ quand on cultive les épines et les ronces des voluptés du siècle? Celui-là ne deviendra jamais bon philosophe, qui ne fait que disputer sur les jeux de mots : et on ne parviendra jamais à acquérir la pureté tant qu'on recherchera les délices de la table. Si donc vous voulez combattre légitimement dans la milice spirituelle où vous êtes engagés, *combattez un bon combat*, selon l'expression de l'Apôtre, en retranchant de vos vêtements tout ce qui se ressent de la vanité, en vous appliquant avec tranquillité d'esprit à la pratique de la vertu, en gardant la retraite et vous nourrissant sobrement. »

« La vie monastique, écrivait-il à un autre religieux nommé Pachome, est le royaume de Dieu. On n'y souffre aucune affection vicieuse; on n'y goûte que les choses célestes et les vertus. Puis donc que vous l'avez embrassée, prenez garde que le péché ne vous chasse de cette demeure royale pour vous réduire à votre premier esclavage. Il n'est pas aisé à ceux qui rechutent de se relever par une sincère pénitence. Je souhaite que le Seigneur qui vous a ouvert la

porte du salut, et qui s'appelle lui-même cette porte, vous accorde un esprit humble et docile, et le recueillement du cœur, pour arriver à cette voie de justice qui conduit à la vie éternelle. »

« J'ai bien de la joie, dit-il à Elie moine, du bien qu'on dit de vous, et surtout des louanges qu'on donne à votre fidélité aux devoirs de votre état. Je prie le Seigneur qu'il ne permette jamais que vous vous sépariez de lui, mais qu'il vous fixe en lui pour toujours par l'ancre sacrée de la persévérance, en sorte que vous évitiez par votre sagesse les tempêtes de l'erreur et de l'illusion, et que vous arriviez heureusement au port où vous serez à l'abri des orages et surtout de celui de la vanité, et où vous jouirez d'une tranquillité parfaite. C'est là que vous ne craindrez plus les vents impétueux de la tentation, ni les flots mugissants de l'orgueil, qu'il faut à présent que vous vous efforciez de surmonter, de peur que vous n'en soyez submergé. »

« La sainte philosophie dont nous faisons profession dans la vie monastique, écrivait-il au solitaire Thomas, n'aime pas le fracas ; et on l'acquiert en évitant le tumulte et le trouble. C'est par ce moyen, comme par une échelle mystérieuse, qu'elle nous élève à la perfection de l'humilité, et qu'en nous délivrant des sollicitudes du siècle et des occasions dangereuses qu'on ne rencontre que trop dans la conversation du monde, nous parvenons à l'oubli des choses de la terre, et nous goûtons les douceurs spirituelles de notre solitude. Mais si nous croyons qu'une profession angélique ne consiste qu'à avoir un manteau, une barbe et un bâton, tandis qu'avec ces marques extérieures de moine, nous nous mêlons avec les séculiers, et nous écoutons avec plaisir les entretiens frivoles du monde, c'est autant que si nous nous glorifiions des apparences du triomphe, sans avoir remporté la victoire en combattant courageusement. Je dis plus ; au lieu d'avoir vaincu, nous ne faisons que nous exposer aux périls du combat, ou plutôt nous sommes semblables, dit l'Evangile, *aux ani-*

maux qui retournent à leur vomissement, ou qui se roulent dans l'ordure. »

Enfin, voici ce qu'il écrivait à des religieuses d'Alexandrie, appelées *Sandalaires* (peut-être, dit Bulteau, parce qu'elles portaient des sandales); il leur marque que la faiblesse de leur sexe ne saurait les dispenser de repousser généreusemont les ennemis de leur âme.

« Vous avez, leur dit-il, l'exemple de Susanne, de Jephté, et de Judith ! La première, quoique jeune, triompha de deux vieillards ; la seconde souffrit courageusement la mort et conserva sa virginité ; la troisième reçut d'en-haut, en récompense de sa pureté, la force de donner la mort à Holopherne. Ajoutez à ces exemples celui de la première martyre de votre sexe, l'incomparable sainte Thècle, qui rendit sa virginité immortelle par sa constance inébranlable, et qui, malgré les flots tumultueux des tentations, arriva heureusement au port du salut, comme un flambeau allumé par l'ardeur de son amour sacré et par l'éclat de ses vertus. Réglez-vous sur ces exemples ; combattez vigoureusement contre vos ennemis invisibles : tenez vos lampes allumées, et ne vous laissez pas surprendre au sommeil de la volupté, afin que l'époux, qui est toujours sur le point de paraître, vous trouve en état d'entrer avec lui dans les noces du ciel. »

Paroles de zèle et d'énergie évangélique tirées aussi de ses lettres.

« Ne croyez pas, disait-il au sophiste Asclèpe, qui lui avait marqué de se modérer un peu ; ne croyez pas que je change de ton et que je devienne un lâche flatteur. Il faut ou que vous cessiez de me donner de tels conseils, ou que je vous retranche du nombre de mes amis. »

« Nous sommes également coupables, écrivait-il à l'évêque de Théon, ou lorsque nous voulons venger nos propres injures, ou lorsque nous ne sommes pas touchés de celles qu'on

fait à Dieu : s'il ne s'agit que de nous, à la bonne heure, usons de douceur et d'indulgence quand on nous a offensés ; mais quand c'est Dieu qui est outragé, il ne convient point de le souffrir. Il en faut marquer de l'indignation. Voyez cependant quelle est notre faiblesse ! Nous sommes sensibles jusqu'à ne vouloir pas pardonner à nos ennemis, et nous n'avons que de la douceur contre ceux qui s'élèvent contre Dieu. Moïse n'en agissait pas ainsi quoiqu'il fût le plus doux des hommes. Il ne laissa pas de se mettre en colère contre les Israélites, lorsqu'ils firent le veau d'or, et sa colère, dans cette occasion, fut bien plus sainte que toute la douceur qu'il aurait pu faire paraître. »

« Elie, dit-il ailleurs, s'éleva contre les idolâtres, Jean-Baptiste contre Hérode, saint Paul contre Elymas. Ce n'était que pour venger l'injure faite à Dieu ; quant à eux, ils négligeaient sans peine celles qu'on leur faisait. Il est vrai que Dieu est assez puissant pour se faire rendre justice ; mais il veut pourtant que les gens de bien détestent le péché et le fassent détester, et c'est dans cette conduite de zèle que les Saints faisaient consister la vertu et la véritable philosophie. »

Voici néanmoins avec quelle prudence il agissait, tout en soutenant si chaudement les intérêts de Dieu et du prochain. Il écrivait à un officier nommé Léonce, qui avait parlé avec trop de liberté d'un prêtre coupable de simonie et d'ambition outrée. « Ce que vous avez dit n'est que trop vrai, et personne ne peut vous accuser de calomnie. Mais faut-il pour cela que votre langue, qui dans cette rencontre est l'organe de la vérité, se souille par de tels discours ? Un homme d'honneur et orné de beaucoup de vertus, comme vous, doit ajouter à sa couronne la gloire de la patience et de la charité. »

Son cœur s'épanouissait quand ses avis étaient suivis de quelques bons effets, et en cela il montrait combien il aimait Dieu et ses semblables. « Plût à Dieu, écrivait-il à un évêque de ses amis, parlant d'une âme que Dieu avait retirée, par son moyen, de la voie où elle allait se perdre ; plût à Dieu

que vous eussiez été ici pour avoir part à nos travaux et à notre bonheur, aux louanges et aux bénédictions que l'on nous donne ! La paresse et la tiédeur avaient relâché votre ami et affaibli son amour pour la céleste philosophie. Nous l'avons remis dans le bon chemin par nos conseils et par nos exhortations, et encore plus par les secours de la grâce de Dieu. Nous en faisons à présent une fête où nous chantons des cantiques de joie pour cette victoire, et où nous régalons nos amis par des banquets tout spirituels. »

Voici encore comment il trempait sa plume dans le miel avec une douceur toute chrétienne : « Avec les gens de bien, disait-il, il faut se montrer doux, patient et humble ; mais avec des gens fiers et orgueilleux, il faut savoir prendre un ton élevé. Ceux-là regardent la douceur comme une vertu, c'est pourquoi il faut en user à leur égard pour les consoler. Mais comme ceux-ci n'estiment que la force et le courage, il faut leur marquer de la fermeté pour rabattre leur orgueil. Par cette conduite sage et prudente on soutient les uns, et on humilie les autres. On ne gagne pas tout le monde par les mêmes moyens. Les mêmes remèdes ne guérissent pas toutes sortes de maladies : autant il y a de différentes espèces de maux, autant y a-t-il de différents remèdes. »

Voici enfin ce qu'il écrivait à un adversaire de saint Chrysostome qui refusait, après sa mort, de mettre son nom dans les sacrés dyptiques : « Je suis effrayé par les exemples renfermés dans les divines Ecritures ; mais je ne suis pas moins obligé, quand il est nécessaire, de dire la vérité. Car si je suis votre père, puisque vous me donnez ce titre, je ne veux pas être condamné comme Héli, qui négligea de reprendre ses fils lorsqu'ils péchaient ; et si je suis votre fils comme je le reconnais moi-même, je crains aussi de subir la peine de Jonathas, qui ne détourna pas son père de consulter la Pythonisse : que ce soit donc pour empêcher d'être condamné, ou afin que vous ne le soyez pas vous-même. Déposez tout ressentiment ; ne vengez pas vos propres injures sur les

morts, de peur de nuire à l'Eglise vivante, en rendant, sous prétexte de piété, les disputes éternelles ! »

Que peut-on ajouter, dit un de ses historiens, à tous ces traits si admirables de douceur, de zèle, de science, de force, de tact, de sainte et sublime philosophie ?

ESPRIT

DE SAINT NIL,

ANCIEN GOUVERNEUR DE CONSTANTINOPLE ET PUIS SOLITAIRE.

NOTICE.

450.

Issu d'une famille qui prenait rang parmi la première noblesse de Constantinople (1), saint Nil, par sa condition distinguée, jointe à ses qualités personnelles, fut élevé à la dignité de préfet ou de gouverneur de cette ville impériale, sous le règne du grand Théodose et d'Arcade son fils. Il contracta mariage avec une femme digne de son mérite autant par sa naissance que par ses vertus. Dieu bénit leur union qu'ils avaient placée sous la garde du ciel. Deux enfants leur furent accordés. Tout souriait à Nil dans son état, comme s'exprime un de ses biographes. Il était dans un haut rang; Dieu avait fécondé le sein de son épouse, et il vivait avec elle dans cette étroite union de cœur et cette confiance réciproque qui rendent doux le fardeau quelquefois si pesant de l'hymen.

(1) Tillemont, et D. Ceillier qui a suivi son sentiment, le font naître à Ancyre en Galatie; mais le plus grand nombre lui donne Constantinople pour berceau.

Cependant le Seigneur se préparait à lui demander des sacrifices auxquels personne n'eût pu s'attendre, et qui devaient le porter à une perfection bien différente de son état selon le monde. Il eut le soin de l'y disposer par des lumières secrètes sur la vanité de sa prospérité présente et sur les dangers auxquels son âme se trouvait exposée. Docile aux impressions miséricordieuses de la grâce, et dégoûté entièrement de la cour et du monde, il résolut d'abandonner le siècle et d'embrasser la vie solitaire. Sa vertueuse épouse y consentit et voulut imiter son exemple. Ils se séparèrent donc et rompirent les liens extérieurs du mariage pour se retrouver perpétuellement unis aux noces de l'Agneau. Le fils Théodule suivit son père au désert, et la mère prit avec elle sa fille, dans un monastère d'Egypte.

Saint Nil eut pour maître saint Chrysostome. C'est aux prédications de ce docteur qu'on a voulu attribuer son changement de vie; mais il est difficile de concilier le temps de sa retraite dans la solitude avec l'entrée de ce prélat au gouvernement de l'église de Constantinople. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il le fréquenta, et qu'il avait pour lui une grande vénération.

L'asile que choisit saint Nil, pour se sauver des dangers du siècle, fut le mont Sinaï, dont il fait un si magnifique éloge, et où vivaient d'une vie toute céleste un grand nombre d'anachorètes. Là, dépouillé de tout ce qui pouvait le flatter, femme, enfants, parents, amis, richesses, dignités, il prit Dieu seul pour son partage et le lot de son héritage, et s'appliqua avec une ardeur peu commune à l'acquisition des vertus religieuses. Dieu le favorisa du don de prophétie et d'une profonde connaissance dans les voies de la perfection. Son éminente vertu lui donna une grande autorité sur les

esprits : de toute part on accourait pour le consulter et se placer sous sa direction. Ainsi, du fond de la solitude, Dieu se plaît à faire lever sur le monde, pour l'éclairer et le guider dans la route du ciel, des astres de sainteté et de charité.

Saint Nil fut non-seulement le défenseur zélé de saint Chrysostome persécuté, mais aussi de la foi catholique souvent attaquée par les erreurs des novateurs. Ses excellentes lettres sur divers points dogmatiques, prouvent évidemment qu'il n'était pas moins habile et éclairé pour venger la doctrine de l'Eglise que pour établir les règles des mœurs.

Echappé comme par miracle, lui et son fils, au massacre des Sarrasins, qui ravageaient alors les déserts et les monastères (1), il mourut dans un âge fort avancé, sous le règne de l'Empereur Marcien. On ignore l'année, le jour et les circonstances de sa fin bienheureuse.

Ses reliques furent portées du mont Sinaï à Constantinople, sous le règne de Justin le Jeune, et déposées sous l'autel de l'église des Apôtres saint Pierre et saint Paul, suivant Nicéphore et les Ménées Grecques.

C'est vers l'an 390 qu'avait eu lieu sa retraite du monde au désert.

Saint Nil était doué de beaucoup d'érudition et d'éloquence ; son style est pur, orné, délicat, et quelquefois sentencieux; il décèle de l'abondance. Nous avons de ce Saint plusieurs savants ouvrages; dont voici les principaux et les plus authentiques : 1° des Epîtres en grand nombre; 2° un Traité de la *Vie Monastique*, et un *sur la Fuite des Vices et la Pratique de la Vertu ;* 3° le livre *de la Prière ;* 4° un Traité de la *Pauvreté volontaire ;* 5° un Traité à *Euloge ;* 6° un

(1) Voyez Tillemont, t. 14, p. 202.

Traité sur les *Huit Esprits de malice ;* 7° un Traité de *l'Oraison*, distribué en 153 articles ; 8° un Traité des *Mauvaises Pensées ;* 9° des *Sentences ;* 10° enfin, *du Massacre des Solitaires du Sinaï et de la captivité de Théodule.*

Quant aux autres écrits qu'on veut lui attribuer, la saine critique les désavoue.

Joseph-Marie Suarez, ancien évêque de Vaison, le P. Pierre Poussines, jésuite, et Léon Allatius, ont donné diverses éditions de ses œuvres. La dernière est la plus estimée et la plus complète.

ESPRIT

DE SAINT NIL,

Tiré du Traité de la Pratique de la vertu et de la fuite des vices, ayant pour titre : Peristérie (1).

Sur la Tempérance.

La tempérance, dit-il, est une grande vertu. Elle est le principe et le fondement des autres, parce qu'elle dompte le corps, le rend chaste, réprime ses passions et le fait plier sous le joug du bien. Car, dès qu'on nourrit le corps avec trop de soin et qu'on ne songe qu'à le satisfaire, il se révolte bientôt ; il exerce sa tyrannie sur l'âme, et la porte à tout ce qu'il désire. Au contraire, en l'humiliant par la tempérance, il est forcé de servir l'esprit, de recevoir ses lois et de demeurer soumis et obéissant à l'empire de la raison. Savez-vous comment Jahel dompta Sisara, et fit remporter par sa mort la victoire sur les ennemis d'Israël ? Ce fut en lui enfonçant un clou dans la mâchoire. Samson aussi défit grand nombre d'incirconcis en empoignant fortement la mâchoire d'un âne et s'en servant pour les frapper. Ce sont là des figures qui nous montrent que c'est en réprimant les plaisirs de la bouche que nous triomphons des vices et que nous acquérons les vertus. »

Touchant la vaine gloire, il disait : « Nous tombons dans

(1) Il l'appela ainsi du nom d'une dame recommandable par ses vertus à laquelle il l'adressait.

ce malheureux vice, lorsque notre esprit prend plaisir aux applaudissements ; mais lorsque nous purifions notre intention, quand même notre vertu éclaterait comme la lumière, il ne nous enlève pas le fruit de nos œuvres. Ne nous proposons donc que de plaire à Dieu : ne faisons aucun cas des jugements favorables des hommes ; qu'ils nous voient, qu'ils nous estiment, qu'ils nous applaudissent, regardons tout cela comme de vaines paroles dont il ne nous revient aucun avantage solide. Quand leurs applaudissements retentiraient jusqu'aux nues, nous devons les écouter comme un vain son qui se perd dans les airs, et en faire aussi peu de cas que nous faisons du bruit des cigales, puisque tout cela ne nous sert de rien, et même n'est propre qu'à nuire à notre âme par le danger qu'il y a que nous n'y prenions une folle complaisance, et que par là nous ne perdions le fruit de nos bonnes et saintes œuvres. Souvenons-nous donc de ce que dit le Prophète : *Ceux qui vous louent, ô mon peuple, vous trompent, et tendent des piéges sous vos pas* (Isaï, 3-12). C'est par cette fausse persuasion qu'ils vous donnent de votre mérite, qu'ils mettent des obstacles à votre avancement spirituel. Aussi Notre-Seigneur qui nous a dit *que notre lumière doit luire devant les hommes*, nous a recommandé en même temps que notre main gauche ne sache pas ce que fait notre main droite, pour nous apprendre que nous devons, d'une part, pratiquer le bien, et que, de l'autre, nous devons éviter de le faire paraître par ostentation. »

De l'Oraison et de la lecture spirituelle.

« Elles ne sont pas moins utiles, dit-il, que la tempérance et la pureté d'intention. Elles sont comme une manne délicieuse qui sert à nourrir l'âme de vertus ; car notre esprit étant attiré en quelque façon hors de lui-même par les sens, préoccupé par les objets extérieurs qui nous environnent,

nous avons besoin de la lecture et de l'oraison pour faire cesser cette évagation, parce qu'elles nous font rentrer en nous-mêmes, et nous fixent à des pensées et à des réflexions salutaires : notre âme se nourrit, dans la lecture, de saintes instructions; elle s'anime et s'encourage à la pratique du bien par l'exemple des Saints qui nous ont précédés, dont elle-même nous apprend les vertus ; ce qui nous inspire une sainte émulation et nous sert de règle de conduite pour bien vivre. Egalement, par l'oraison, l'âme est comme invitée à un repas délicieux où elle savoure des viandes célestes. C'est là que, s'élevant au-dessus de tout ce qui est terrestre, elle prend son vol vers les biens du ciel avec une joie ravissante ; elle contemple les choses d'en haut et partage avec les esprits bienheureux, selon la portée et la capacité de son état présent, les suavités et les fruits de la béatitude.

» L'oraison est encore d'un plus grand avantage que la lecture, en ce qu'elle nous fait entrer dans un saint colloque avec Dieu, et dans un entretien presque habituel avec lui; parce qu'elle forme dans notre cœur de pieuses et tendres affections, qu'elle les y entretient, qu'elle leur attire du côté de Dieu des témoignages de son amour paternel, ne dédaignant pas, ce Dieu si grand, de recevoir les sentiments du nôtre, et voulant bien, par sa miséricorde, former avec nous cette union amoureuse, tant qu'il nous voit dans le bon désir de lui être fidèles.

» Nous voyons aussi, par rapport à la lecture, que ce fut en la faisant que l'Eunuque de la reine Candace eut le bonheur d'être instruit par un Apôtre des vérités du salut et *d'être régénéré par les eaux salutaires du baptême* (Actes 8). Nous savons, en outre, que la lecture est très-recommandée dans l'ancienne loi. Moïse disait aux Israélites : *Vous réfléchirez sur les ordonnances du Seigneur, étant assis dans vos maisons, et vous ne vous en dispenserez même pas dans les voyages* (Deut. 6). *Le Prophète royal appelle bienheureux ceux qui ont soin de s'instruire de la loi du Seigneur, parce*

qu'elle est comme un ruisseau qui arrose l'âme des eaux de la grâce, et lui fait porter les fruits des vertus (Ps. 1). »

Du mérite de l'Aumône et de la récompense de ceux qui l'auront faite.

« Quels avantages, dit-il, le pauvre que nous aurons secouru à propos, ne nous procurera-t-il pas alors ! Quelles riches récompenses nous seront données pour les nus que nous aurons garantis du froid en leur donnant des vêtements; pour ceux à qui nous aurons procuré la sépulture; pour les malades que nous aurons soulagés et les prisonniers que nous aurons visités et consolés dans leurs besoins ! Quand cette foule de pauvres souffrants que nous aurons ainsi secourus paraîtra avec nous devant le tribunal de Dieu, qui connaît ce qu'ils ont souffert, et ce que nous avons fait pour eux, que ne devons-nous pas espérer de ce juge, quoique infiniment redoutable, qui regardera comme fait à lui-même le bien que nous aurons fait aux pauvres et aux affligés, puisqu'il a dit : *Autant de fois que vous l'avez fait au moindre de mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait* (Matth. 25) ! Dites-moi, je vous prie, quelle comparaison de ces douces paroles avec les richesses passagères ? de cette louange avec les applaudissements des hommes ? Car c'est Dieu lui-même qui vous louera et qui applaudira au bien que vous aurez fait. Pouvez-vous imaginer sur la terre un sujet de joie qui égale celui qui dilatera alors votre cœur ? Quelle gloire de ce monde sera comparable à celle que vous recevrez alors, quand même on vous présenterait le plus grand royaume de la terre, puisqu'on vous donnera le royaume du ciel, où vous n'aurez plus à souffrir ni trouble, ni guerre, ni peines, ce dont les princes de la terre ne sont pas ici exempts ? Voilà donc ce qu'on peut appeler faire un usage magnifique de ses richesses; c'est là être le véritable possesseur de ses biens; c'est les conserver dans la

vérité; c'est s'en rendre l'héritier, et ne les pas transférer aux autres; c'est transporter dans le ciel les travaux de la terre; c'est jouir dans l'éternité des richesses que l'on a possédées dans le temps; c'est en être un juste dispensateur, et nous faire par là des amis qui nous reçoivent aux tabernacles éternels. »

Il dit ensuite, de la pauvreté volontaire, que par elle « l'âme s'élève vers le ciel, avec les ailes dorées par la vertu, comme celles de la colombe dont parle le Prophète (Ps. 67). »

De celui qui combat par l'humilité les honneurs du monde : « qu'il a triomphé de toutes les légions des démons et qu'il est au-dessus de tout, étant semblable à Jésus-Christ, qui s'est anéanti lui-même prenant la forme de serviteur. »

A ceux qui, après avoir supporté les contradictions, se livrent à des réflexions qui irritent le cœur, il dit : « Le démon qui vous a d'abord dressé des piéges par les contradictions, voyant que vous les avez évités, vient vous en dresser de nouveaux par les réflexions qu'il vous inspire; il triomphera donc de vous, si vous l'écoutez. »

« Ne vous laissez point abattre au temps de la tribulation, mais tournez-vous vers Dieu et rendez-lui des actions de grâces, car elle est une marque de sa protection et de sa miséricorde envers vous. C'est ainsi que vous aurez la gloire de la constance, et qu'au lieu d'obscurcir cette vertu en vous, vous la ferez briller d'un ravissant éclat. Si le démon vient vous frapper de quelque plaie dans le corps, il sera obligé de prendre la fuite quand il verra qu'au lieu d'en être affligé vous en rendez grâces à Dieu. Appliquez-vous à rendre toutes vos peines et vos travaux méritoires en les portant avec une humble patience. La paresse à se surmonter dans les occasions pénibles nous fait tomber dans une infinité de fautes; et quand nous sommes dépourvus de la vertu de patience, il nous a bientôt terrassés. »

Sentences et avis spirituels.

1. L'aveu des fautes est le commencement du salut.

2. Le meilleur ami est celui qui nourrit notre âme.

3. Il faut louer Dieu par nos paroles, le servir par nos actions, l'adorer par nos pensées et nos sentiments intérieurs.

4. L'intelligence et l'intégrité des mœurs font un bon prêtre.

5. Il est bon de montrer aux autres la vertu par ses paroles; mais il importe encore plus de la manifester par ses œuvres.

6. Les jaloux et les médisants nuisent plus à eux-mêmes qu'aux autres.

7. Comme le vin donne des forces au corps, ainsi la parole de Dieu en donne à l'âme.

8. Si vous cherchez à plaire au monde, vous lui devenez semblable.

9. Notre langue et nos oreilles nous exposent à de grands dangers.

10. Fuyez les louanges, mais demeurez irréprochable.

11. Rendez grâces au Seigneur dans vos afflictions, et il vous consolera.

12. Faites attention à vous-même plutôt qu'aux actions des autres; car souvent nous sommes coupables des mêmes fautes que nous censurons dans autrui.

13. Rendez-vous familières les prières des Psaumes; le nom de Dieu qui y est si souvent répété, met le démon en fuite.

14. Souvenez-vous souvent de Dieu, et portez vos affections vers le ciel.

15. Veillez sur vos yeux, sans quoi ils vous trahiront bientôt par leur mobilité. Parlez aussi avec circonspection, car nous disons souvent des choses qu'il eût été bien mieux de taire.

16. Donnez au corps non pas ce qu'il désire, mais ce qui lui est nécessaire.

17. Si vous avez des richesses, faites-en part aux pauvres; si vous n'en avez pas, n'en désirez pas.

18. Etes-vous dans l'église, représentez-vous que vous êtes dans le ciel; n'y parlez et n'y pensez à rien des choses de la terre.

19. Rendez-vous-y souvent, elle calmera auprès de Dieu les agitations que le monde cause à votre âme.

20. Regardez les choses de la terre comme ne faisant que passer, et par conséquent ne vous abandonnez pas à la désolation lorsque vous les perdez.

21. Quand vous priez, portez votre esprit à Dieu; si quelque distraction l'en détourne, ramenez-le aussitôt à lui dès que vous vous en apercevez.

22. L'esprit humain ne saurait être sans penser à quelque chose. Chassez donc les mauvaises pensées et entretenez les bonnes.

23. Dans les maladies, recourez plutôt aux médecins du ciel qu'à ceux de la terre.

24. Réjouissez-vous dans l'humiliation; l'humilité est une vertu éminente, dont les fondements sont si solides qu'elle ne saurait tomber.

25. Considérez l'excellence des biens du ciel, et vous vous dégagerez bientôt de la terre, n'y ayant rien qui puisse leur être comparé.

26. Regardez les mauvaises pensées comme une semence empoisonnée que le démon jette dans votre âme; par là vous rejetterez et la semence et l'ennemi qui la présente.

27. Quand vous travaillez, sanctifiez votre ouvrage par l'oraison. La langue doit alors chanter des cantiques, et l'esprit s'élever à Dieu. Il est bien raisonnable que, quoi que ce soit que nous fassions, nous nous souvenions toujours de lui.

28. On connaît les saints par leurs œuvres, comme les arbres par leurs fruits.

29. Lorsqu'on vous dira quelque injure, pensez si vous n'y avez pas donné lieu ; si vous n'avez rien à vous reprocher, ne faites pas plus de cas de l'injure que de la fumée.

30. Quand vous êtes frappé de l'opulence, de l'élévation ou de la puissance des grands du monde, faites aussitôt attention à la fragilité de toutes ces choses, et vous n'en serez pas touché.

31. Souffrez avec patience les tribulations ; car les vertus croissent au milieu d'elles comme les roses avec les épines.

32. Il n'y a rien de comparable à la vertu ; elle est l'image de Dieu, et elle est immuable comme lui.

33. Celui qui est humble l'est avec tout le monde ; s'il fait acception de personnes, il n'a qu'une fausse humilité.

34. Donnez toujours la préférence à la charité du prochain, à moins que l'amour que vous devez à Dieu n'en souffrît de diminution dans votre âme.

35. Avertissez charitablement celui qui pèche, mais ne vous rendez pas son accusateur ; l'un est une injure que vous lui faites, l'autre est un acte de charité que vous exercez.

36. Quand vous corrigerez quelqu'un, ne le faites pas avec hauteur ni sans sujet : vous vous rendriez coupable vous-même d'orgueil et d'arrogance.

37. Que votre vie soit pure, et vous serez en droit de redresser ceux qui pèchent.

38. Rendez-vous à l'église lorsque la religion vous y appelle ; et dans les autres temps faites de votre âme comme un sanctuaire dans lequel vous offriez à Dieu un sacrifice perpétuel.

39. Quand vous voulez avertir celui qui pèche, mêlez toujours dans votre admonition des paroles de douceur ; vous ramollirez, pour ainsi dire, par là, ses oreilles, et vous éclairerez son cœur.

40. Efforcez-vous sans cesse de faire de bonnes œuvres, de peur que, quand le temps vous manquera par la mort, vous n'ayez fait qu'à demi l'ouvrage de votre sanctification.

41. Si vous avez eu le malheur de contracter quelque mauvaise habitude, tâchez de la détruire peu à peu, et vous viendrez insensiblement à bout d'arracher cette mauvaise épine de votre cœur.

42. Lorsque Dieu vous envoie quelque affliction, gardez-vous d'en murmurer ; il vous châtie comme un bon père, et vous devez plutôt le bénir de la grâce qu'il vous fait.

43. Regardez les sujets de joie ou de tristesse de cette vie comme l'ombre ou comme une roue : l'ombre s'évanouit et la roue ne fait que tourner.

44. Ne désirez point les biens du monde; nous n'en usons qu'en passant, après quoi nous les perdons.

45. Bien loin d'envier le bonheur apparent de ceux qui sont heureux en ce monde, méprisez-le, et compatissez à ceux qui sont dans l'infortune.

46. Encouragez-vous à la patience dans les peines par l'exemple des saints martyrs; car nous serons tous jugés sur les sentiments de notre conscience.

47. Préférez à tout le salut de votre âme, et vous marcherez avec plus de facilité dans la voie de la vertu.

48. Souffrez avec courage les peines de la vie ; elles seront un jour votre couronne.

49. Aimez Dieu par préférence à tout. Si vous lui préférez les créatures, c'est les estimer davantage que votre souverain Maître, et ce serait vous rendre indigne de sa miséricorde.

50. Malheur à l'impie ! malheur au blasphémateur! Malheur à celui qui commet des injustices, à l'avare, au paresseux, au superbe, à l'impudique, à celui qui commet des injures, à celui qui cherche les plaisirs de la terre, à l'hypocrite! Dieu manifestera un jour leur malice, les couvrira de confusion, les jugera, les condamnera, les punira éternellement. Bienheureux au contraire ceux qui foulent aux pieds la volupté, qui marchent par la voie étroite, qui pratiquent une vertu pure, et qui vivent dans la droiture et la simplicité, qui s'exercent à la prière, à de bonnes lectures, à des œuvres

saintes! Le démon les redoutera; ils seront jugés tout autrement que le monde. Ils ne mourront point; ils passeront de cette vie à une vie de gloire; ils seront couronnés, et entreront ainsi triomphants dans le ciel.

De son Traité de l'Oraison divisé comme en apophthegmes.

1.

L'oraison, dit-il, est un entretien de notre âme avec Dieu. Dans quelles dispositions ne devons-nous donc pas tâcher de nous mettre pour nous élever à lui, et former avec lui un saint colloque, sans en être détournés par le souvenir des choses de la terre, et sans avoir besoin d'un interprète de nos sentiments?

2.

Si Moïse, en voulant s'approcher du buisson ardent, reçut ordre de quitter auparavant sa chaussure, comment celui qui veut par l'oraison s'approcher de Dieu, qui est au-dessus de tous les objets sensibles, osera-t-il l'entreprendre sans avoir auparavant rejeté de son esprit toutes les pensées qui viendraient l'en détourner?

3.

Demandez au Seigneur des larmes de componction et qu'il ramollisse la dureté de votre cœur; faites-lui l'humble aveu de vos péchés; c'est là le moyen d'en obtenir le pardon. Commencez votre oraison par là; laissez couler vos pleurs, si Dieu vous en fait la grâce. Il se plaît souverainement à nous voir à ses pieds couverts de nos larmes. Cependant si ce précieux don vous est accordé, prenez garde de vous enorgueillir pour cela et de vous préférer aux autres; ce serait changer en passion un exercice qui vous est donné pour vaincre vos passions, et vous irriteriez votre bienfaiteur. Il y en a plusieurs

qui ont donné par là dans l'illusion, s'occupant plutôt des larmes qu'ils répandaient, que des sujets qui les faisaient couler.

4.

Tenez-vous, au temps de la prière, dans une contenance grave et respectueuse, et donnez à Dieu toute votre attention. Rejetez loin de vous tout ce qui viendra vous troubler et vous détourner de Dieu.

5.

Quand les démons voient que nous sommes fidèles à faire notre oraison et dans la volonté de nous en bien acquitter, ils s'efforcent de nous mettre dans l'esprit des sollicitudes pour les choses qui nous sont nécessaires, ou bien, des difficultés sur divers points de doctrine, afin que nous nous en occupions, au lieu de ne penser qu'à Dieu; ils tâchent aussi de nous rappeler les injures qu'on nous a faites, &c. Mais quand vous vous trouverez dans ces différents cas, rendez-vous comme sourd et muet à toutes ces pensées, votre cœur s'apaisera et vous ferez votre oraison en paix.

6.

Bannissez de votre cœur toute aversion, tout ressentiment, tout souvenir d'injure, si vous voulez bien faire votre oraison; car c'est un fruit de mansuétude, qui ne saurait paraître que quand la colère disparaît, et un effet de la joie intérieure et de l'action de grâces, qui ne s'allie pas avec les transports de la colère. Renoncez-vous, soyez patient, vous recueillerez au temps de l'oraison, avec avantage, les fruits de la patience pratiquée dans les peines et les travaux.

7.

Ne vous contentez pas, quand vous priez, d'avoir un extérieur composé et recueilli. Soyez tel intérieurement que vous

paraissez au dehors. Elevez-vous à Dieu avec une crainte filiale. Ne priez pas par habitude, mais que votre esprit et votre cœur suivent le sens de votre prière. Dieu permet quelquefois les distractions pour que nous recherchions le recueillement avec encore plus de soin, et que nous regardions l'oraison comme une grâce et un don céleste.

8.

Ne priez pas pour obtenir tout ce que vous désirez; car souvent nos désirs ne sont pas conformes à la volonté de Dieu; mais priez plutôt comme Jésus-Christ vous l'a appris, et dites avant tout à Dieu : *Seigneur, que votre volonté s'accomplisse en moi*. Quand vous demandez quelque grâce à Dieu, ne le faites pas avec ce désir inquiet qui veut être exaucé sur-le-champ ; Dieu a ses raisons de ne pas vous l'accorder sitôt.

9.

Quelquefois la présence de notre saint Ange met en fuite le démon qui veut nous distraire dans l'oraison ; mais d'autres fois elle se passe toute à combattre, et l'ennemi est si opiniâtre qu'il ne nous laisse presque pas respirer. Cependant ne nous lassons pas alors de chercher, de frapper, parce qu'enfin nous trouverons et on nous ouvrira la porte à laquelle nous aurons longtemps frappé.

10.

Il est bon non-seulement de prier pour la rémission de ses péchés, mais encore pour celle des péchés des autres ; par cette prière de charité nous imitons les saints Anges.

11.

Rien n'excite plus la jalousie du démon contre l'homme que la sainte oraison ; aussi emploie-t-il pour l'en détourner tous les artifices que sa malice lui inspire. Il arrive même que,

quand il n'a pu parvenir à l'en empêcher, il le laisse en paix pendant quelque temps ; mais il revient bientôt à la charge par les différentes tentations qu'il cause.

12.

Quand on aime véritablement Dieu, on se fait une sainte habitude de vivre en sa présence et de s'entretenir avec lui comme un enfant avec son père, rejetant loin du cœur tout ce qui viendrait nous détourner d'un si consolant exercice.

13.

Celui qui prie en effet et en vérité par une oraison sublime, s'élève à Dieu moins par la considération des choses créées que par la contemplation de Dieu même. Le théologien prie Dieu en vérité, et en priant Dieu en vérité il devient véritable théologien.

14.

L'âme étant quelquefois pénétrée du désir de posséder Dieu dans l'oraison, se sent comme peu à peu affranchie des objets de la terre, et ces objets s'effacent de sa mémoire. On peut alors dire qu'elle a acquis la fin de l'oraison. La miséricorde de Dieu est si grande, qu'il envoie son esprit dans notre âme, quoique chargée de misères, pour y exciter de saints gémissements. Si donc, lorsque cet esprit divin vient en nous, il nous trouve appliqués à prier avec ardeur, par sa grâce il éloigne de nous les affections de la terre qui nous préoccupent, et nous porte à une oraison amoureuse.

15.

Si vous voulez acquérir l'esprit d'oraison, levez les obstacles qui vous en empêchent ; Dieu alors s'approchera de vous, et vous serez à lui. Quand vous faites votre oraison, ne vous représentez pas Dieu sous une image corporelle, car

Dieu est un pur esprit, et le démon se sert quelquefois de ces images pour nous distraire ou nous faire tomber dans l'illusion.

16.

Vous ne ferez jamais bien l'oraison tant que vous livrerez votre esprit à des affections basses et terrestres, et que vous vous laisserez préoccuper par de vaines sollicitudes. Voyez si un homme qui est lié peut courir; de même votre âme liée par ces troubles et ces sollicitudes, sera entraînée, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, par les objets qui la captivent; jamais elle ne prendra un véritable essor et ne se fixera bien en Dieu.

17.

Vous ne devez pas douter que nos bons Anges ne nous exhortent à prier, et qu'ils ne s'unissent à nos prières avec une joie céleste. Lors donc que nous nous acquittons de ce saint exercice avec lâcheté et que nous nous laissons aller à des pensées inutiles au temps de la prière, nous les indisposons contre nous, voyant que, tandis qu'ils combattent pour nous, nous, au contraire, nous prions mal, étant pourtant intéressés à le bien faire. Nous ne faisons point cas de leur ministère; nous méprisons leur Seigneur; nous l'abandonnons, et nous nous unissons au démon en écoutant ses suggestions.

18.

Priez doucement et paisiblement. Chantez les Psaumes gravement et proprement; en faisant ainsi, vous ferez comme le petit de l'aigle, qui prend son essor et s'élève bien haut dans les airs. L'oraison est une véritable action de l'esprit. Elle est le plus saint usage que nous puissions faire de notre âme; elle en montre la dignité et l'excellence. Si vous n'avez pas encore acquis le don d'oraison, et si vous ne goûtez pas

encore la divine onction du chant des Psaumes, ne vous découragez pas, mais persévérez à demander, et Dieu vous l'accordera.

19.

Comme le pain est la nourriture du corps et lui donne de la vigueur, ainsi l'oraison est la nourriture et la force de l'âme. N'imitez pas le superbe Pharisien dans sa prière, mais réglez-vous plutôt sur l'humble demande du Publicain, afin d'obtenir la miséricorde du Seigneur. Le recueillement nous conduit à l'oraison et nous la fait trouver; car l'oraison est comme la fille du recueillement. Comme l'organe de la vue est plus parfait que ceux des autres sens, ainsi le recueillement est le plus excellent moyen de réussir dans la recherche des vertus. Il ne faut pas considérer combien de temps nous donnons à l'oraison, mais plutôt si nous nous en acquittons bien, puisque Notre-Seigneur nous dit lui-même : *Quand vous priez, il n'est pas nécessaire que vous parliez beaucoup* (Matth. 6-7). Enfin, quand vous faites oraison et que vous goûtez une sainte joie de vous entretenir avec Dieu, vous pouvez présumer qu'il vous en a accordé le précieux don. »

Saint Nil donne encore dans ce Traité divers avis pour préserver les solitaires des efforts et des artifices des démons qui tâchent de les troubler et de les empêcher de prier. Nous nous écarterions de notre but en tout rapportant en ce genre.

Notre illustre Saint a écrit aussi un grand nombre de lettres. Le Père Poussines en publia d'abord trois cent trente-cinq tirées de la bibliothèque de Florence, et depuis ce temps-là, Léon Allatius en a donné encore d'autres au public, sur des manuscrits de la bibliothèque du Vatican. Ces lettres contiennent des sentences morales, des instructions, des réprimandes, des explications des dogmes de l'Eglise, ou de quelques passages de l'Ecriture : par où l'on peut comprendre que toutes n'entrent pas dans le cadre de notre ouvrage.

EXTRAITS

DES

LETTRES DE SAINT NIL.

Voici, en substance, ce qu'il écrit à Thaumasius, qui avait renoncé au siècle pour embrasser la vie ascétique : « A quoi vous attendiez-vous, mon cher ami, quand vous avez cherché, loin du monde, la paix de l'âme dans la retraite? Avez-vous prétendu être exempt de tentations, de croix, et n'avoir point à combattre contre les démons? Vous avez dû plutôt compter sur tout cela, et cependant vous en êtes surpris, vous vous en affligez. Ne vous laissez pas abattre, mais prenez courage. Portez votre croix avec patience et douceur d'esprit; rendez-en grâces au Seigneur; demeurez ferme dans vos bonnes résolutions; persévérez dans la prière, le jeûne, la mortification des sens; vous verrez la fin de la tentation, et le démon qui vous tourmente à présent sera tourmenté à son tour par votre victoire et par sa défaite. Nous ne devons jamais nous troubler pour la tentation; et s'il arrive qu'en demandant à Dieu d'en être délivrés il ne nous exauce pas aussitôt que nous le souhaiterions, abandonnons-nous à sa divine volonté, et laissons-nous conduire par sa providence. Il sait bien l'heure et le moment de la faire cesser, et alors nous goûterons avec d'autant plus de reconnaissance le retour de la paix, que nous l'aurons plus longtemps attendue. »

A Paul, Archimandrite, il écrivait ainsi : « Ne vous flattez pas de passer le peu de jours de cette misérable vie avec sûreté et sans essuyer de tempête. Il n'est réservé qu'aux négligents, aux lâches, à ceux qui n'ont que de l'indifférence

pour la vie future, et qui n'y pensent même jamais, de vivre dans la foi et de ne souffrir aucune peine d'esprit; mais nous qui sommes entrés en lice avec les esprits de ténèbres par notre profession, et qui avons un grand nombre de témoins et de spectateurs de nos actions, nous devons nous attendre à combattre dès le moment que nous nous proposons de pratiquer la piété, et nous résoudre à manger notre pain et à boire notre eau avec larmes et avec douleur, étant nuit et jour aux prises avec nos ennemis. »

Un solitaire, nommé Théon, voulait se retirer seul dans le désert, sans avoir travaillé auparavant à se former aux devoirs de la vie monastique dans un monastère. Saint Nil lui écrit : « Il convient mieux, quand on veut entrer dans les exercices et les combats de la philosophie spirituelle, de s'établir dans un monastère avec d'autres frères, que de s'engager témérairement et par son caprice, ou par un empressement indiscret, à y vivre seul. Celui qui agirait si imprudemment, s'exposerait au danger de se perdre par la malice des démons, qui nous poursuivent partout et rôdent sans cesse autour de nous. Mais vous me direz : Je veux être anachorète, parce qu'en vivant seul je ne serai pas exposé à me mettre en colère contre personne. Je compare un homme qui pense ainsi, aux bêtes sans raison, qui demeurent fort paisibles et n'entrent point en fureur quand personne ne les excite. Et pourquoi donc l'Ecriture nous aurait-elle recommandé d'être soumis les uns aux autres dans la crainte du Seigneur; de nous mettre au-dessous de toute créature; de regarder les autres comme nos supérieurs; de ne point rechercher nos propres intérêts, mais plutôt ceux des autres? »

Il dit à Epictète, autre Archimandrite, que, dans les prières et autres supplications que nous faisons à l'Etre suprême, il ne faut pas s'attacher à élever beaucoup la voix, mais à pousser vers lui, de toutes nos forces, les sentiments intérieurs de nos âmes. Car Dieu ne considère pas si nous crions, si nous chantons, mais si nous sommes pénétrés de

respect en sa présence, si nous le prions avec attention, et il entend très-bien les secrets gémissements du cœur.

Il donne cette instruction à Alcibiade Scholastique : « Vous désirez, lui dit-il, d'acquérir la vertu précieuse d'humilité, et vous me demandez comment vous devez vous conduire pour l'acquérir? Le voici : Les sentiments de notre âme se conforment ordinairement à notre conduite extérieure; elle en est même, cette conduite, le plus souvent l'expression. Soyez donc pour cela fort simple dans vos habits, dans vos meubles, dans votre nourriture, dans votre façon d'agir, soit que vous marchiez, soit que vous parliez, ou que vous saluiez les autres. Qu'il n'y ait en vous aucune affectation, aucune manière mondaine; mais pratiquez en tout la simplicité. D'ailleurs, soyez bon envers vos amis, doux envers vos frères, patient envers ceux qui vous contrarient, humain et bienfaisant envers les pauvres et ceux qui sont dans l'affliction. Consolez les malades, et dites-leur toujours quelque parole qui puisse les réjouir; soulagez tant que vous pourrez ceux qui souffrent. Ne méprisez jamais personne; saluez avec affabilité, répondez avec bonté et gaieté de cœur; rendez-vous utile aux autres, et donnez à tous un facile accès auprès de vous. »

Il écrit ceci à Anastase : « Vous voulez être d'abord délivré de la tentation; attendez avec patience que Jésus-Christ le fasse, et cependant ne vous laissez pas aller au découragement; il sait ce qui vous convient, et vous devez vous abandonner à sa providence et à sa sagesse. Il est dit que les Disciples étant sur la mer exposés à la tempête, il n'y vint ni à la première, ni à la seconde, ni à la troisième veille, mais seulement à la quatrième, et qu'alors il apaisa les flots. Il viendra aussi en son temps dans votre vaisseau et vous rendra le calme. »

Il fait au diacre Babyla cette utile correction : « Vous dites de fort bonnes choses; mais vos actions ne s'accordent pas avec vos paroles. Ce n'est donc qu'en paroles et en apparence

que vous êtes bon, et par là vous en imposez aux imbéciles qui vous admirent; mais les personnes sensées ne s'y trompent point, parce qu'elles vous jugent, non sur vos paroles, mais sur vos œuvres. »

Il écrit au prêtre Sérapion : « Notre cœur est où nous avons placé notre trésor. Si donc nous nous attachons à des choses vaines, notre mémoire, notre entendement, notre âme, seront entièrement livrés à ces choses. Portons plutôt nos affections vers le ciel, voilà la véritable sagesse; les voleurs ne nous enlèveront jamais ce trésor, et la rouille n'y fera rien. »

« Les démons, dit-il dans sa lettre à Jean le Solitaire, s'efforcent de nous fermer la bouche pour nous empêcher de prier et de chanter les louanges de Dieu : nous espérons en celui qui, comme dit saint Jean, ouvre, sans que personne puisse fermer ce qu'il a ouvert. »

Il fait cette réprimande au moine Thyrse : « Si vous recherchez avec curiosité ce que les autres font, et vous rendez le censeur de leur conduite, vous oubliez ce qui se passe dans votre cœur; vous ne goûtez plus les douceurs de votre cellule; vous vous détournez de la voie droite; vous vous engagez dans de mauvais sentiers; jugez après cela quelle en sera l'issue. »

Voici ce qu'il écrit à Arsine : « Quand vous aurez extirpé de votre cœur vos mauvaises habitudes et dompté vos passions, vous pourrez vous appliquer à la contemplation des mystères sublimes; mais si vous voulez monter par force sur la montagne mystique en présence des ennemis que vous n'avez pas encore vaincus, ils vous environneront comme des abeilles et vous piqueront de toute part. »

Et au moine Amphiloque, qui se plaignait d'être tourmenté de pensées de blasphème, il disait : « Pourquoi vous effrayez-vous tant de ces horribles pensées? ne savez-vous pas qu'étant revêtu de l'habit de religieux comme d'une onction sainte, vous êtes devenu un athlète destiné au combat? Voyez David; à peine a-t-il reçu l'onction royale, qu'il a Saül pour ennemi. »

Il rassurait ainsi le moine Draconce : « Vous voyez derrière vous les Egyptiens qui vous poursuivent, et devant vous la mer Rouge dont les flots agités vous étonnent; mais représentez-vous en même temps le Seigneur qui frappe invisiblement vos ennemis et qui vous délivrera du danger où vous êtes. »

Enfin, il dit à Lampadius : « Judas n'est pas le seul qui, ayant méprisé le jugement de Dieu, a osé trahir Jésus-Christ. Les chrétiens qui n'observent pas les ordonnances du Seigneur, doivent être aussi regardés comme les complices de sa trahison, puisqu'ils aiment mieux vivre au gré de leurs mauvais désirs et résister à ses grâces, que de lui être fidèles. »

ESPRIT

DE

SAINT PÉMEN OU PASTEUR,

ABBÉ DE SCÉTÉ ET DE TÉNÉRUTH.

NOTICE.

—

451.

Le moins connu peut-être des Saints illustres de son temps, saint Pémen ou Pasteur était cependant très-célèbre dans l'antiquité. Il n'y a point de nom plus environné de gloire dans l'histoire des Pères du désert, disent Baronius et Tillemont (t. 15, p. 147), que celui de saint Pémen ou Pasteur. Les Grecs lui donnaient de grands éloges dans leurs Ménées, (page 288 et suiv.) (1), et il paraît avoir justifié leurs louan-

(1) Les Ménées grecques sont comme des vases remplis des plus doux parfums de la science et de la poésie de l'Orient. Elles sont divisées par mois et par jours ; on y trouve la messe du Saint, son office et un abrégé de sa vie. Elles ont dans l'Eglise grecque la même valeur, la même autorité que les Breviaires et les Missels dans l'Église latine.

ges. Ils l'appelaient *concitoyen des anges, chef des solitaires* et *prince du désert*. Ils le comparent à un soleil qui brille par ses prodiges sur toute la terre, et comme le miroir de la Divinité, par la sainteté de sa vie.

Il était Egyptien d'origine, et pouvait avoir atteint à peine l'âge de quinze ans lorsqu'il abandonna le siècle vers l'an 385; mais il avait dès lors un si merveilleux talent de persuader l'amour de la vertu, que ses frères, touchés de ses pieuses invitations, le suivirent dans sa résolution et se rendirent solitaires avec lui. Ils étaient au nombre de six, dont l'un, plus âgé que lui, s'appelait Anub, et un autre, *Payse* ou *Paëse;* les autres, Simon, Alone, Nesteros et Sarmace le Jeune. Nous n'entrerons pas dans le détail de ses vertus, de ses austérités et de ses miracles qui élevèrent sa réputation bien au-dessus de tout ce que nous pourrions en dire.

L'humilité était sa vertu pour ainsi dire favorite, après laquelle la charité, la douceur et la patience étaient les plus constants objets de son application. Pour donner à toutes ces vertus une sauvegarde assurée, et à la pureté surtout, il se livrait aux plus rudes austérités de la vie monastique. Il passait quelquefois deux jours entiers sans prendre aucune nourriture, et à mesure qu'il crût en âge, il poussa jusqu'à quatre et cinq jours ce jeûne rigoureux. Il s'était interdit l'usage du vin et de la viande, et si parfois il déviait de cette règle, ce n'était que par charité et en arrosant de ses larmes les aliments qu'il consentait à prendre. Toutefois il était aussi indulgent pour les autres que sévère pour lui-même; sa maxime était, qu'il ne faut pas tuer le corps, mais tuer les passions. Non moins assidu aux veilles, à la prière et aux travaux manuels qu'aux autres austérités, il partageait les douze heures de la nuit en trois périodes différentes, quatre heures à travailler,

quatre heures à prier, et quatre heures à prendre un peu de repos. Le jour il travaillait jusqu'à Sexte, lisait jusqu'à None, et puis ramassait des herbes pour se nourrir.

Sa profonde sagesse et sa haute sainteté se font remarquer tant dans ses conseils que dans la direction des religieux. Nul n'était plus adonné que lui aux pratiques de la vie intérieure, et plus soigneux de s'éloigner de tout ce qui pouvait faire naître des distractions et le souvenir d'un monde qu'il avait abandonné, et pour lequel il n'avait que du mépris. Sa mère elle-même étant venue le visiter, reçut cette réponse : « Le-
» quel aimez-vous mieux, me voir présentement un moment,
» ou être éternellement avec moi dans le monde à venir ?
» Vous jouirez du bonheur du ciel si vous résistez mainte-
» nant à votre désir. » La mère, entendant ce discours de son fils à travers la porte, qu'il ne lui avait même pas ouverte, se retira, en disant : « Je renonce au plaisir de
» vous voir sur la terre pour m'assurer le bonheur de jouir
» de votre compagnie dans le ciel.

Cependant, il fut plusieurs fois obligé de changer de désert, à cause des fréquentes incursions des Barbares. Ainsi, en 395, après des ravages affreux commis à Scété par les Maziques, il dut se retirer avec ses frères à Ténéruth, près d'un ancien temple d'idoles, et y rester plusieurs années. Mais le danger qu'il y avait encore d'y demeurer, à cause des attaques incessantes dont ils étaient l'objet, le porta, bien malgré lui, à gagner le désert voisin de la ville de Diolque, qui était peuplé de solitaires et où il y avait plusieurs monastères.

Enfin, dès que le calme fut rétabli, il revint à Scété, où il se livra plus que jamais aux délices de la contemplation. A mesure que sa fin approchait, son ardent amour pour Dieu aug-

mentait, le trésor de ses mérites se remplissait; son corps, exténué de veilles et de prières, se détachait; son âme, toute séraphique, s'élevait à de continuelles extases, jusqu'à ce que, mûr pour le ciel, il s'élança radieux dans le sein de son Dieu, l'an 451, vers sa quatre-vingtième année.

Les seuls monuments qui nous restent de sa haute science dans les voies du salut, consistent dans les sentences et paroles remarquables que nous allons rapporter.

PRINCIPALES SENTENCES

DE SAINT PÉMEN OU PASTEUR,

ABBÉ DE SCÉTÉ ET DE TÉNÉRUTH.

Une personne de Syrie, attirée par la réputation de son mérite, étant venue pour le consulter sur l'endurcissement du cœur, saint Pémen lui répondit : « L'eau est molle et la pierre est dure. Cependant l'eau, tombant d'un vase goutte à goutte sur la pierre, la perce peu à peu. Il en est de même de la parole de Dieu. Bien qu'elle soit molle en quelque façon par sa douceur, et que notre cœur soit dur par son insensibilité, si on a soin d'écouter souvent cette divine parole, elle ouvre enfin le cœur, malgré sa dureté, pour y faire entrer la crainte salutaire de Dieu. »

Touchant celui qui enseigne aux autres et ne pratique pas lui-même, il disait : « qu'il est semblable à une fontaine qui donne de l'eau pour désaltérer ou pour laver, et qui ne se décharge pas elle-même du mauvais limon qu'elle a au fond de ses eaux. »

« Appliquez votre cœur, ajoutait-il, à ce que votre langue enseigne aux autres de faire ; car, que d'hommes parfaits en paroles et très-imparfaits en pratique ! Celui qui est sensé et qui n'est pas sujet à suivre ses passions, a le droit de donner des leçons de sagesse aux autres ; mais s'il en est autrement, on pourra le comparer à celui qui détruisait sa propre maison afin de pouvoir bâtir celle d'autrui. »

Un frère lui demandait s'il était mieux de demeurer seul ou de vivre en communauté. Il lui répondit : « Si vous avez de bas sentiments de vous-même, et si vous êtes toujours prêt à vous condamner, vous pouvez demeurer partout ; mais si vous avez des sentiments de présomption, et si vous voulez

vous élever et vous louer, vous ne sauriez être bien nulle part. Quelque bonne qualité que nous ayons ou quelque bien que nous fassions, nous ne devons jamais y prendre une vaine complaisance, car nous en perdons aussitôt tout le mérite. »

« La retenue, la discrétion, la vigilance sur soi-même, disait-il, voilà les trois guides que l'âme doit suivre fidèlement. Il faut être surtout vigilant sur soi-même, à peu près comme un garde de l'Empereur se tient auprès de sa personne, tout prêt à le défendre s'il était attaqué. »

Touchant les mauvaises pensées dont on est quelquefois importuné, il disait à son frère Anub : « Voyez, mon ami, ce que dit le Prophète Isaïe : La cognée pourra-t-elle se glorifier sans celui qui s'en sert pour couper ?... Ainsi, n'écoutez pas les tentations et elles cesseront, car elles ne peuvent rien sans notre consentement. »

Un solitaire vint le voir fort alarmé, étant agité de différentes pensées, qui, à ce qu'il disait, le mettaient en danger d'offenser Dieu. Le Saint le mena au grand air, et lui dit de découvrir son sein et d'y retenir le vent. « Mais cela est impossible, lui répondit le religieux. » Eh bien, si vous ne le pouvez pas, ajouta le Saint, comment pourriez-vous empêcher que ces pensées ne vous viennent dans l'esprit ? Mais ce que vous pouvez et ce que vous devez faire, c'est de leur résister. »

Un autre frère s'étant plaint à lui que le démon tâchait de corrompre tous les actes de charité qu'il faisait envers son prochain en le tentant de vaine gloire : « Que cela ne vous empêche pas, lui dit-il, de continuer à exercer la charité, quand même il arriverait qu'il s'y mêlât quelque considération humaine, ce qu'il faut pourtant éviter ; mais écoutez cette parabole : Deux laboureurs ayant chacun leur champ à cultiver, un d'eux y sema du grain, mais il en recueillit peu, et encore était-il mêlé d'ivraie; l'autre abandonna son champ sans y rien semer, et, par conséquent, il n'y recueillit rien. Je vous prie de me dire lequel des deux aura de quoi vivre au cas qu'il survienne une famine ? Ce sera sans doute, dit ce frère, celui qui a semé, bien qu'il n'ait recueilli que de mauvais grain et en petite quantité,

car il servira du moins à le nourrir. Faisons donc ainsi, répliqua notre Saint ; semons toujours de bonnes œuvres, quoique notre fragilité y mêle souvent des défauts ; car si nous ne faisons rien du tout, notre âme périra entièrement.

Pour peu qu'on me fasse de la peine, lui disait un autre frère, me voilà dans la langueur ; mon cœur en est tout absorbé..... A quoi saint Pasteur répondit : « Voyez, mon fils, comment Joseph, tout jeune qu'il était (car il n'avait que dix-sept ans), souffrit pourtant la tribulation avec tant de patience, qu'il mérita que Dieu l'élevât ensuite autant qu'il avait été humilié. Voyez aussi comment Job a soutenu des maux inouïs avec patience : ces terribles épreuves ne l'ont point empêché de se tenir toujours fidèlement attaché à Dieu. Imitez leur exemple. »

A un autre solitaire, qui se plaignait encore d'être sujet aux tentations contre la pureté et contre la douceur chrétienne, se sentant bouleversé par des mouvements de colère, il répondit : « David disait qu'il frappait le lion et qu'il étouffait l'ours. Par là il voulait nous apprendre qu'il faut réprimer la colère en s'efforçant de modérer son humeur, et étouffer en quelque sorte l'incontinence en l'accablant par le travail. »

Il appliquait à la durée des tentations qu'il faut soutenir avec patience, ces paroles de l'Evangile : « *Ne soyez point en sollicitude du lendemain* (Matth. 6-34) : car, disait-il, au lieu de se laisser abattre en pensant en soi-même combien durera la tentation, il faut dire plutôt chaque jour : Aujourd'hui je serai attaqué, et, par conséquent, je dois prendre un nouveau courage. »

Il répondit aussi à un autre religieux qui se plaignait de mauvaises pensées, en ces termes : « Représentez-vous un homme qui a du feu du côté gauche et une coupe pleine d'eau à sa droite. Si le feu vient à s'allumer, il se sert de l'eau de la coupe pour l'éteindre. Ce feu signifie la tentation du démon ; et l'eau le recours que nous devons avoir à Dieu, en nous prosternant humblement devant lui pour implorer sa protection. »

Il disait qu'il y a des tentations qu'on ne peut guère sur-

monter que par le jeûne : « Quand David combattait contre un lion, disait-il, il le prenait à la gorge et l'étranglait. Si nous savons donc nous rendre maîtres de notre bouche et de notre ventre, nous triompherons aisément du lion invisible, qui est le démon. »

Il recommandait aussi la fuite des occasions. « Celui qui se trouve, disait-il, dans une occasion prochaine et ne veut pas la quitter, je le compare à un homme qui aurait un champ qu'il laisserait dévorer par les chenilles. Premièrement donc fuyez; en second lieu, je vous redis, fuyez; en troisième lieu, soyez comme une épée à deux tranchants. »

Il insistait beaucoup sur la patience dans la tentation. « Si l'on enferme un serpent, disait-il, ou un scorpion, dans un vase qu'on ait soin de bien boucher, il faut qu'avec le temps l'animal meure. Il en est de même des tentations que l'esprit immonde excite en nous; si on garde la patience, on a la consolation de les voir cesser. »

Il regardait l'humilité, ainsi que tous les autres Saints, comme le fondement et la preuve de toutes les vertus. « Elle est, disait-il, aussi nécessaire à l'âme que la respiration est nécessaire au corps. Les hommes portent leur méchanceté derrière eux, disait-il encore. » Enfin, il assurait que cette vertu était la source de la paix de l'âme. Un jour un frère lui disait : Comment est-ce, mon Père, que je puis éviter de parler de mon prochain ? Et il lui répondit : C'est si vous êtes assez humble pour vous reprocher vos défauts. Imaginez-vous pour cela que vous et votre prochain êtes comme deux tableaux. Si en considérant celui qui vous représente vous-même vous n'y trouvez que des défauts, vous trouverez indubitablement que celui de votre prochain est respectable et admirable en comparaison du vôtre. Si, au contraire, le vôtre vous paraît bon, vous trouverez laid celui de votre prochain. Ainsi, vous vous garderez bien de détracter de qui que ce soit, si vous pensez plutôt à vous reprendre vous-même.

Un solitaire lui demandait comment il fallait entendre ces

paroles de l'Ecriture : *Ne rendez pas le mal pour le mal* (Rom. 12-17). Il lui répondit : « Cela a quatre degrés : 1° Le ressentiment du cœur ; 2° le regard ou l'air qu'on prend : 3° la parole ; 4° l'action. Si vous réprimez le mouvement du cœur, vous contiendrez aussi le regard, et votre émotion ne paraîtra pas sur le visage. Que si vous paraissez ému, retenez votre langue ; mais s'il vous échappe enfin de dire une parole, arrêtez-vous d'abord, sans quoi vous viendrez bientôt à rendre le mal pour le mal. »

« On ne réprime pas la malice par la malice, » ajoutait-il dans une autre occasion ; « mais si quelqu'un vous fait du mal, faites-lui du bien, et vous corrigerez ainsi sa méchanceté. »

On aura pu s'apercevoir sans effort que l'esprit de toutes ces sentences est merveilleusement puisé dans la divine Écriture, quoique n'en rapportant pas toujours les passages. Il lui ressemble, en outre, par la simplicité du style et des similitudes.

Mais notre Saint recommandait surtout beaucoup de combattre la paresse et l'oisiveté, et de ne pas rechercher ses commodités.

« Nous lisons dans l'Évangile, disait-il, *que celui qui a une tunique doit la vendre et en acheter une épée* (Luc. 22-36). Pourquoi cela ? Pour nous faire entendre qu'il ne faut point rechercher son repos et ses aises, mais qu'il faut embrasser la mortification de la vie militante, et marcher par la voie étroite. »

« Comme la fumée chasse les abeilles de leur ruche, disait-il ailleurs, ainsi la paresse bannit du cœur la crainte de Dieu. »

Un supérieur de monastère lui demandait comment il pourrait acquérir la grâce de Dieu ; le Saint savait apparemment qu'on n'était pas assez mortifié dans sa communauté, aussi lui répondit-il : « Comment pourrions-nous jamais nous flatter d'obtenir ce précieux don, tandis que nous remplissons l'estomac de fromage et que notre ventre est devenu un tonneau de viande salée. »

« Si Nabuzardan, chef de cuisine du roi d'Assyrie, ajoutait-il, n'était pas venu à Jérusalem, le temple n'aurait pas

été brûlé. De même si nous ne nous livrions pas aux désirs de la gourmandise, jamais l'ennemi ne prévaudrait contre nous. »

Un religieux lui ayant demandé, après des explications qu'il avait données sur l'aveu des fautes, sur la contrition et le ferme propos, ce que c'était que faire pénitence de ses péchés, il lui répondit : « C'est de n'y plus retomber. Car, ajoutait-il, on dit des justes qu'ils sont immaculés, ou sans tache, parce qu'ils ont abandonné le péché et ont été justifiés. »

Un autre le priait de lui prescrire la conduite qu'il devait tenir : « Vous savez, lui dit-il, qu'Abraham étant entré dans la terre promise, y acheta un sépulcre pour y être enseveli, et qu'en l'achetant, il posséda un terrain en propriété. » Mais, demanda le solitaire, que voulez-vous me faire entendre par là? « Un sépulcre, répondit-il, est un lieu de tristesse et de pleurs ; » (nous voyons, en effet, que plusieurs Saints avaient choisi de leur vivant un sépulcre pour demeure). — Parlant des effets de la componction, il disait qu'elle nous procurait un double avantage : « l'un de nous faire avancer dans le bien ; l'autre de nous y soutenir. »

Il regardait l'obéissance et le renoncement à sa propre volonté, comme l'instrument le plus efficace de l'âme pour arriver à la perfection, et il disait « On avance dans la vertu selon qu'on se défie de soi-même, qu'on recourt à Dieu dans la peine avec une humilité profonde, et qu'on jette derrière soi sa propre volonté ; car, ajoutait-il, notre volonté propre est comme un mur d'airain que nous mettons entre Dieu et nous, ou comme une pierre qui nous en repousse. Abandonnons notre propre volonté, et nous pourrons dire avec le Prophète : *Le mur ne m'arrêtera pas ; je le franchirai pour aller à Dieu* (Ps. 17-30). »

Contre ceux qui prétendent que les démons les obsèdent par de mauvaises suggestions, il disait : « Les démons vous obsèdent? Croyez-moi, ils ne combattent pas contre nous tant que nous suivons nos volontés ; ce sont plutôt ces volontés qui font contre nous la fonction des démons, et nous

obsèdent pour leur obéir. Si vous voulez savoir quels sont ceux avec qui les démons sont véritablement entrés en guerre, ce sont Moïse et ses semblables. »

« Souvenons-nous souvent que rien ne nous est si nécessaire comme de veiller continuellement sur nous. Dégageons-nous des objets sensibles ; car celui qui s'y arrête est semblable à un homme qui se trouverait au bord d'un étang fort profond et que son ennemi pourrait facilement pousser dedans et le noyer. Au contraire, celui qui ne suit pas l'attrait des sens est comme un homme qui se trouverait bien loin de cet étang ; en sorte que quand même l'ennemi voudrait l'y entraîner pour le noyer, avant qu'il eût pu en venir à bout, il aurait crié, et Dieu serait venu à son secours. »

« Nous voyons, disait-il à un frère qui était venu s'instruire auprès de lui, que quand on met un vase plein d'eau sur le feu, et qu'il est échauffé par la flamme, aucune mouche ni aucun autre insecte n'osent en approcher ; au contraire, quand il est refroidi, les mouches y viennent en foule. Ainsi, quand nous nous appliquons avec ferveur aux choses spirituelles et aux exercices de la vie intérieure, le démon n'ose approcher de nous et ne saurait nuire à notre âme ; il revient dès qu'il nous voit retomber dans l'indolence ou la tiédeur. »

Voici les règles qu'il donnait pour le silence. On lui demandait s'il était mieux de parler que de se taire. « Celui qui parle pour l'amour de Dieu, fait bien, répondit-il, et celui qui se tait pour l'amour de Dieu, fait bien aussi. — Si vous mettez un frein à votre langue, dit-il à un autre, vous serez partout en repos.—Quelque peine qui vous survienne, si vous savez vous taire, vous l'avez vaincue. Un frère lui dit : Quand je vois quelque chose, dois-je d'abord le rapporter ? Il lui répondit : Vous savez ce que dit l'Écriture : *Celui qui répond avant d'avoir écouté, est un insensé, et se fait mépriser* (Prov. 18-13). Ainsi, lorsqu'on vous interroge, répondez, à la bonne heure ; autrement gardez le silence. »

Nous apprenons par une de ses sentences que les solitaires

répandus dans le désert de Scété se rendaient régulièrement le dimanche à l'église pour y participer aux sacrés mystères, et qu'ils s'y portaient avec un saint empressement et une grande ferveur. « Il est écrit, disait-il : *Comme le cerf désire une source d'eau vive pour se désaltérer ; ainsi mon âme soupire, ô mon Dieu, après vous* (Ps. 40). Donc, ajoutait-il, de même que les cerfs en avalant des serpents dans le désert sentent, bientôt après, le feu que leur cause le venin et courent aux eaux pour se rafraîchir ; de même aussi les solitaires étant souvent, dans le cours de la semaine, tentés par la malice du démon, vont le dimanche à l'église pour recevoir le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui les soulage des peines amères que les démons s'efforcent de leur causer par les différentes tentations dont ils les tourmentent. »

Enfin, il disait « que comme un homme qui veut bâtir une maison, rassemble les différents matériaux dont il a besoin, de même celui qui veut élever l'édifice de sa perfection, doit prendre chaque jour quelque chose de chaque vertu. »

NOTES SUR LE DÉSERT DE SCÉTÉ.

Ce désert, dont saint Pémen fut abbé et que quelques auteurs ont cru être le même que celui de la Libye, était éloigné de Nitrie d'environ une journée et de trente lieues d'Alexandrie, du côté du midi. C'était une vaste et dangereuse solitude. Aucun sentier n'y conduisait ; on n'avait d'autre guide que les astres. L'eau y était très-rare et exhalait une odeur de bitume, quoique moins mauvaise quant au goût. Plein de marécages, couvert de nuées de moucherons, sans aucun charme pour les sens, ce lieu épouvantable avait attiré cependant un grand nombre de solitaires. L'esprit de retraite y fleurit pendant longtemps ; quatre églises pouvaient à peine suffire à contenir les religieux qui s'y réunissaient. On en attribue la fondation à saint Macaire ; on en suivait du moins la règle et on en portait l'habit.

Les Maziques, nation cruelle et voisine de Scété, espérant trouver ample butin chez ces pauvres évangéliques, ravagèrent plusieurs fois ce désert, pillèrent les cellules et massacrèrent les solitaires. Ces irruptions eurent lieu plusieurs fois, jusqu'à ce qu'enfin ce désert stérile en fruits, mais fécond en vertus et en sainteté, ne fut plus qu'un vaste champ en friche et abandonné. La dernière irruption eut lieu en 430.

(Voyez sur les solitaires de Scété et de Calame, Michel-Ange Marin, t. 1, *des Pères des déserts d'Orient*.

ESPRIT

DE

SAINT EUCHER,

ARCHEVÊQUE DE LYON.

NOTICE.

454.

Eucher, qui, suivant Cassien, brillait dans le monde comme un astre, par la perfection de sa vertu, et qui fut ensuite par ses exemples un modèle pour la vie monastique, fut tiré malgré lui de sa retraite de Lérins, et placé sur le siége de Lyon, vers l'an 434. Il a été, après saint Irénée, le plus grand ornement et la gloire de cette église. Sa famille était illustre; elle avait occupé les premières dignités de l'Empire. Son rang et ses inclinations le rendirent l'ami de saint Paulin de Nole, dont il voulut être l'imitateur, en méprisant les richesses et foulant aux pieds les honneurs que lui promettaient sa naissance et ses talents.

Saint Eucher, dès son enfance, avait montré la piété la plus tendre et la plus constante. Dégoûté de bonne heure du monde qui applaudissait tant d'ailleurs à ses rares qualités, mais dont il comprit la vanité, le vide et la corruption, il se retira dans le monastère de Lérins, vers l'an 422. Son épouse Galla, non moins vertueuse que lui, approuva cette résolution; et se chargeant, l'une de ses deux filles, l'autre de ses deux fils, ils se séparèrent pour vivre saintement sur la terre, et se trouver réunis dans le ciel. Les deux fils, Salonius et Véran, entrèrent au monastère de Lérins; les deux filles furent sanctifiées par les leçons et les exemples de leur mère; on croit communément que ce sont sainte Consorce et sainte Tulle.

Saint Eucher doit occuper un rang distingué parmi les plus grands évêques de son temps. « On vit en lui, dit Claudien » Mamert, un pasteur fidèle, soupirant sans cesse après la » céleste patrie, humble d'esprit, riche en bonnes œuvres, » puissant en paroles, accompli en tout genre de sciences et » de beaucoup supérieur aux plus grands prélats de son siè- » cle. » On attribue à son zèle la fondation de plusieurs églises de Lyon et d'autres établissements pieux. Appelé au Concile d'Orange en 441, il y signala sa science autant que sa sagesse; il combattit avec ardeur les Semi-Pélagiens, et se montra le défenseur inébranlable de la doctrine de saint Augustin.

L'Eglise est redevable à saint Eucher de plusieurs ouvrages dont voici les noms : 1° Des *Formules* ou *Principes de l'Intelligence spirituelle*, qui ne sont que des explications de l'Écriture sainte, à l'usage de son fils Véran;

2° Des *Institutions*, adressées à Salonius, son autre fils, et qui ont également pour objet l'explication de quelques difficultés des livres saints;

3° Les *Actes du martyre de saint Maurice et de ses Compagnons ;*

4° L'*Abrégé des Conférences de Cassien*, qui lui avaient été dédiées ; le *Commentaire sur la Genèse ;* le *Commentaire sur le livre des Rois ;* les *Lettres à Philon et à Faustin ;*

5° Les *Traités de la Vie solitaire et du Mépris du Monde*, adressés en forme de lettres, le premier à saint Hilaire, et le second à un de ses parents nommé Valérien (1). Ces deux traités prouvent que saint Eucher était un grand maître dans l'art de bien écrire et dans celui de bien vivre. La beauté du style (dit Longueval dans l'histoire de l'Église gallicane) et la délicatesse des pensées saisissent, dans ces deux ouvrages, l'admiration des lecteurs. La latinité (dit Godescard dans sa note) est presque digne du siècle d'Auguste. On y admire surtout la douceur et la facilité du style, la beauté des tours, la noblesse des pensées, l'énergie de l'expression, la vivacité et le naturel des images, la clarté de la méthode. Toutes les beautés de l'éloquence, dit Godeau (*Histoire de l'Église*, t. 3, in-fol.), toutes les forces de l'esprit et du raisonnement y sont mêlées à un air de piété si affectif, qu'il est impossible de les lire sans être touché du désir de quitter la conversation des hommes pour chercher celle de Dieu. — Le traité du *Mépris du Monde*, surtout, est un des ouvrages les plus estimés de l'antiquité ecclésiastique, soit pour la forme, soit pour l'importance des vérités qu'il contient. — Saint Paulin de Nole, saint Honorat, saint Hilaire d'Arles, Claudius Mamert, saint Sidoine Apollinaire, tous les grands hommes du même siècle recherchèrent l'amitié de saint Eucher et

(1) On peut croire que ce Valérien est le saint évêque de ce nom qui fut élevé sur le siége de Cémèle et qui fut honoré à Lérins sous le nom de saint Valère. Le plus grand nombre est de ce sentiment.

faisaient de magnifiques éloges de sa vertu. Il mourut vers l'an 454.

Nous allons donner, presque en entier, les deux traités de la *Vie solitaire* et du *Mépris du Monde*, suivant la traduction d'Arnaud d'Andilly en 1672, et qui est la plus correcte et la plus fidèle. Les commentaires, avons-nous dit, n'entrent point dans notre plan.

TRAITÉ OU LETTRE PARÉNÉTIQUE

DE SAINT EUCHER,

ARCHEVÊQUE DE LYON,

A saint Hilaire, religieux de la célèbre abbaye de Lérins et depuis évêque d'Arles, sur les avantages et le bonheur de la vie solitaire ou du désert.

« Votre résolution et votre courage ne furent point médiocres sans doute, lorsque, vous séparant du lieu qui vous avait vu naître, et quittant votre famille, vous passâtes les mers pour vous retirer et vous cacher dans le fond du désert. Mais il me semble que votre vertu et votre courage ont été plus grands encore et ont brillé d'un plus pur éclat en retournant dans ce lieu, que lorsque vous le choisites pour la première fois. Dans cette première retraite, vous fûtes conduit et soutenu par celui qui depuis a été votre chef dans la milice spirituelle, tandis que maintenant qu'il a été élevé à l'épiscopat, l'amour du désert vous a rappelé dans cette vie solitaire et cachée, à laquelle vous vous étiez accoutumé. Cet exemple donc de votre retour est plus noble et plus grand que le premier. »

Saint Eucher s'étend ensuite longuement sur l'amitié qui liait saint Hilaire et saint Honorat et sur les regrets que dut leur coûter cette séparation. Et, reprenant aussitôt pour louer saint Hilaire de sa résolution et relever à ses yeux les avantages qu'il en doit éprouver, il lui dit :

« Quant à vous, quoique vous ayez abandonné tous vos grands biens pour les distribuer aux pauvres de Jésus-Christ;

qu'étant jeune d'âge, vous ayez les mœurs et la sagesse des vieillards, et que vous ayez acquis beaucoup de réputation par votre esprit et votre éloquence, je vous avoue néanmoins qu'il n'y a rien que je considère et que j'aime tant en vous, que ce désir ardent et constant que vous avez eu de vous remettre dans la solitude. Et puisque vous me demandez souvent que je fasse de grandes réponses aux grandes lettres si pleines de belles et éloquentes choses que vous prenez la peine de m'écrire, souffrez que je me serve de la liberté que vous me donnez, pour vous entretenir un peu amplement sur la solitude, qui est le sujet que vous et moi aimons de tout le cœur. Voici donc mes pensées et mes sentiments touchant le désert :

» C'est un temple de Dieu qui n'est point étroitement borné comme le sont les temples matériels. Il est immense, et encore que Dieu visite toute la terre comme sa possession et qu'il ne soit absent nulle part, il est vrai néanmoins que de même qu'il habite d'une façon toute particulière dans le ciel, parce que sa gloire y est comme retirée et renfermée, de même aussi il fait sa demeure dans les déserts d'une tout autre manière que dans tous les autres endroits de la terre, parce que ce sont comme des habitations célestes et comme des cieux cachés et inconnus.

» On rapporte que quelqu'un ayant demandé à un saint homme en quel lieu il croyait que Dieu fût, ce saint homme répondit : *Suivez-moi où je vais vous conduire ;* et que l'ayant conduit bien avant dans la profondeur du désert, et lui montrant une vaste solitude, il lui dit : *Voilà où Dieu est.*

» Dans le commencement et l'origine des choses, Dieu les créant toutes avec une parfaite sagesse, et disposant et plaçant chacune d'elles comme il était convenable pour servir au dessein qu'il avait formé pour l'avenir, ne destina point sans doute ces parties de la terre où sont les déserts à être inutiles et à ne tenir aucun rang parmi les créatures dans lesquelles il est honoré. Mais, au contraire, j'estime que donnant l'être à toutes

choses autant avec prévoyance pour l'avenir que magnificence pour le présent, il destina et prépara les déserts pour les Saints. Je crois que Dieu voulut que les déserts fussent abondants en fruits spirituels et célestes, et qu'au lieu de leur stérilité naturelle, ils fussent féconds en sainteté, afin que les lieux qui en seraient éloignés eussent part à leur abondance spirituelle, et que Dieu arrosant du haut des cieux ces saintes montagnes, les vallons pussent participer à cet arrosement, et devenir par là abondants en toutes sortes de fruits délicieux; et qu'ainsi ce qui se trouverait manquer en certains lieux, selon la nature, fût abondamment réparé selon la grâce, et que les terres stériles et incultes fussent enrichies et acquissent un nouveau prix par le mérite et la sainteté de ceux qui devaient y faire leur séjour. »

Après cette ingénieuse et gracieuse interprétation, saint Eucher énumère les glorieux souvenirs du désert.

« Le premier homme se révolta contre les ordres de Dieu, étant dans le paradis de délices, et il ne put observer la loi de Dieu, tant qu'il demeura dans ce charmant séjour. Donc, l'homme qui désire véritablement la vie, doit fuir et s'éloigner des délices meurtrières du monde.

» Aussitôt que Moïse eut conduit son troupeau dans un désert fort reculé, il vit la présence de Dieu dans un feu qui jetait un grand éclat sans rien consumer; et non-seulement Dieu lui apparut, mais encore il daigna lui parler, et Moïse eut le bonheur de l'entendre. « *Le lieu où vous êtes maintenant*, lui dit-il, *est une terre sainte. Quittez la chaussure de vos pieds.* » Et par ces paroles, Dieu lui prouvait le respect particulier que méritait le désert où il se trouvait. Ce fut dans cette solitude que Moïse fut rendu l'interprète des vérités divines qui lui ont été confiées. C'est là qu'il reçut les paroles de Jéhovah, pour les porter à son peuple; qu'il a communiqué avec Dieu par un entretien et un commerce familiers comme un ami communique avec son ami. Ce fut dans le désert qu'il reçut cette verge si puissante, et que, de pasteur

de brebis qu'il y était entré, il en sortit pasteur du peuple de Dieu. »

Notre Saint raconte ensuite la retraite d'Israël dans le désert et les prodiges sans nombre que Dieu y opéra en sa faveur. « Colonne de nuée, passage de la mer Rouge, eau du rocher, manne du ciel, &c. : ce sont là, dit-il, les grandes miséricordes et les témoignages merveilleux que Dieu donna à cette nation privilégiée lorsqu'elle commença à gagner le désert. Et quelles pensées et quels sentiments ne devrions-nous pas avoir à l'avantage de la solitude, en considérant que les enfants d'Israël ne purent arriver à cette terre désirable que Dieu leur avait promise, que par le chemin du désert, et par le long séjour qu'ils y firent? — En tout temps la demeure dans le désert a toujours ouvert le chemin à la véritable patrie. Que celui donc qui prétend être un jour citoyen du royaume des cieux, se rende plutôt habitant des déserts. »

Il cite encore les exemples de David, d'Elie, d'Elisée, des enfants des Prophètes et de Jean-Baptiste. « Où est-ce, s'écrie-t-il, que celui qui a été le plus grand des enfants nés de la femme a choisi sa demeure? N'est-ce pas dans le désert? n'y vivait-il pas? n'y faisait-il pas retentir sa voix? Ne fut-ce pas là qu'il donna son baptême, qu'il prêcha la pénitence, qu'il instruisit premièrement les hommes du royaume de Dieu?

» Mais ce n'est pas encore assez, dit-il, pour nous exciter et nous enflammer d'amour pour la solitude, de considérer comment les plus saints des hommes l'ont embrassée; il faut que nous regardions aussi cet amour de la retraite et des déserts dans Notre-Seigneur Jésus-Christ même. » Et il entre dans tous les détails évangéliques déjà connus de nos lecteurs : sa fuite dans le désert avant d'exercer son ministère, les devoirs que lui rendent les anges, la multiplication des pains dans le désert, sa transfiguration sur une montagne au désert, son choix du désert pour prier, &c. De Jésus-Christ il passe aux plus illustres solitaires.

« Là, dit-il, ayant leur conversation et presque leur vie entière dans le ciel, ils se sont approchés de Dieu et se sont autant unis à lui qu'il est possible à l'homme de s'en approcher et de s'y unir pendant qu'il est sur la terre. Ils ont eu autant de part aux œuvres de Dieu et aux mystères des choses divines, qu'une créature mortelle et corruptible y puisse participer. Ayant eu l'âme appliquée et attachée à ce qu'il y a de plus haut et de plus relevé, ils sont entrés dans les secrets du ciel. Ils s'y sont transportés en esprit; ils ont fait paraître les grâces extraordinaires qui les accompagnaient, ou en découvrant des vérités cachées et informes, ou en faisant visiblement des miracles, et par les secours et les avantages qu'ils ont tirés de la vie solitaire, ils se sont élevés à une telle perfection, que n'étant plus sur la terre que selon le corps, ils ont possédé le ciel en esprit longtemps avant que de sortir de cette vie.

» Je suis donc obligé, par les raisons les plus convaincantes et les plus fortes qu'on puisse avoir, de dire que le séjour des déserts est le siége et le trône de la foi, le lieu le plus propre à conserver et à mettre en sûreté la véritable vertu, le sanctuaire de la charité, le trésor de la piété, le centre et l'asile de la perfection chrétienne. »

Il fait observer en outre que les merveilles opérées autrefois par le Seigneur en faveur des déserts, ne sont pas diminuées de nos jours; car, pour être souvent dérobées aux yeux charnels de la prudence humaine, il ne les opère pas moins en réalité. Il cite la manière dont Dieu pourvoit à l'entretien des solitaires, au soutien de leurs autels, &c., sans aucun secours de la part des hommes, le plus souvent. Et ensuite, passant aux avantages, il dit :

« Qui pourrait raconter dignement tous les biens et tous les avantages qui se rencontrent dans la solitude, et combien ceux qui s'y sont établis y trouvent de secours pour faire des progrès étonnamment et facilement dans la vertu?... Parmi les anciens, les hommes les plus sages et les plus illustres,

pour se délasser de leurs occupations et de leurs affaires, et aussi pour reposer leur esprit, s'appliquaient durant quelque temps à la philosophie, en se dégageant de leurs soins ordinaires. Mais, combien les solitaires chrétiens sont-ils dans un état plus haut et plus noble que ces premiers philosophes, en se retirant comme ils font tout-à-fait du monde, en se servant de tout le loisir et de toute la liberté qu'on a dans la solitude et dans la vie cachée pour vaquer à l'étude de la sagesse chrétienne, en s'appliquant dans le silence et le secret des déserts, comme dans de saintes académies, à la philosophie sublime de l'Evangile?

» Où peut-on plus librement et plus saintement observer la Pâque et s'acquitter de tous les devoirs de la religion que dans l'habitation des déserts? Ce n'est point, à la vérité, par un culte accompagné de magnificence et de pompe extraordinaire qu'on y célèbre les solennités; mais c'est par les exercices les plus intérieurs et les plus spirituels de la vertu. C'est en mortifiant les sens, en s'abstenant de tout ce qui peut satisfaire le corps et affaiblir la vigueur et l'attention de l'âme. Car, y a-t-il un plus excellent moyen que la mortification de la sensualité pour se préparer à honorer Dieu et à lui rendre le culte sincère et spirituel qu'on lui doit?

» Où peut-on plus attentivement vaquer à Dieu et mieux ressentir combien il y a de douceur et de charmes à le servir, que dans le désert? Où les personnes qui tendent à la perfection peuvent-elles trouver une voie plus ouverte, plus facile, plus courte, plus assurée que celle qu'on trouve dans la solitude? Où rencontre-t-on un champ plus vaste et plus glorieux pour exercer toutes les vertus? Où l'âme est-elle plus avantageusement placée pour se tenir sur ses gardes, se défendre de ses ennemis, pour observer avec beaucoup de clairvoyance et de précision tout ce qui est autour d'elle, pour reconnaître et pour prévenir tout ce qui peut lui nuire ou lui profiter? — En quelle demeure le cœur peut-il avoir plus de liberté pour s'occuper de toute sa force à se dégager de toutes

les choses qui le peuvent empêcher de s'attacher entièrement à Dieu, que dans les lieux solitaires et cachés, dans lesquels on a tant de facilité non-seulement pour le trouver, mais encore pour le conserver.

» Et quoique le désert ne soit ordinairement qu'une terre légère, mouvante, sablonneuse, c'est là cependant que s'éléve l'édifice évangélique, la maison spirituelle, sur la pierre inébranlable et sur le rocher, que les tempêtes les plus furieuses, les vents les plus impétueux, les débordements les plus rapides ne peuvent renverser et entraîner. Ceux qui habitent le désert se font une demeure solide et permanente dans leur cœur, et ils élèvent l'édifice et l'achèvent par l'humilité, arrivant à la plus haute perfection à mesure qu'ils s'abaissent et s'anéantissent devant Dieu. Ils s'appauvrissent pour acquérir les richesses véritables et spirituelles dont ils sont occupés. Ils veillent nuit et jour pour vivre d'une vie qui ne finisse jamais. Ils sont aussi, dans le désert, avares à la fois des biens de l'éternité et merveilleusement prodigues des biens de courte durée.

» C'est là, dans la solitude, que les lois de l'homme intérieur, sans être écrites et signifiées au dehors, sont en pleine vigueur, et règnent sans interruption. En ces saints lieux ce n'est point la crainte des punitions de la loi qui retient; jamais on n'a besoin de mettre en usage la sévérité; c'est le cœur qui embrasse et le cœur qui juge, et c'est par son discernement et son jugement qu'on corrige et retient toutes les pensées du vice.

» Ils mettent plus de soin à se cacher que les autres à se montrer; et malgré eux cette vie si cachée, si retirée, si révérée, est une lumière qui brille et répand ses rayons par toute la terre, étant exposés dans le désert comme sur un lieu fort éminent et fort propre à les faire voir à tous les hommes. La vie des personnes retirées dans les déserts, est cette cité qui ne saurait être cachée, comme dit Jésus-Christ dans l'Evangile, à cause qu'elle est bâtie sur une montagne. C'est

une Jérusalem sainte qui représente toujours sur la terre la céleste Jérusalem.

» Oh ! que les solitudes les plus reculées et les plus inaccessibles sont agréables et délicieuses aux personnes qui désirent Dieu et qui ont quelque ardeur de le posséder ! que ces lieux écartés où l'on ne voit, de quelque côté qu'on jette les yeux, qu'une vaste solitude, ont de charmes pour ceux qui cherchent Jésus-Christ ! Tout est dans un sublime silence ! et l'âme y étant dans la joie que lui donne le dégagement et la liberté où elle se trouve, le silence des déserts l'excite et la porte fortement à s'entretenir avec Dieu. Dans cet état, Notre-Seigneur la soutient et la fortifie, et la vigueur et la force de cette âme sont entretenues par cette ineffable union où elle est avec Dieu, qui lui donne de vifs transports de joie. Là, on n'est point interrompu ; on n'y parle qu'avec Dieu ; on n'y entend que des voix qui s'élèvent vers le ciel et le prient. Ce bruit de la voix qui part ainsi du cœur de celui qui prie, et qui est le seul qui se fasse entendre dans les déserts, a de merveilleuses douceurs pour ceux qui l'écoutent, et les surprend bien agréablement dans le silence des lieux cachés où ils se retirent. Ce bruit est plus doux, plus tranquille, moins interrompant que le silence même, et rend encore le repos de la solitude plus capable de plaire à ceux qui s'y trouvent, et de les y retenir longtemps sans qu'ils s'y ennuient. Quoi de plus agréable que d'entendre retentir la voix des solitaires pleins de ferveur, lorsqu'ils chantent ensemble des hymnes à l'Eternel ! Ils s'élèvent à Dieu par leurs chants aussi bien que par leurs prières, et ils aident aux autres à s'y élever.

» C'est en vain que l'ennemi du salut tourne de tous côtés dans ces lieux avec sa rage ordinaire comme un loup qui cherche à surprendre des brebis enfermées dans le bercail. Les anges n'abandonnent pas les déserts, ils en prennent un soin particulier, et y descendant comme par l'échelle de Jacob, ils y répandent une lumière et une force divine par les secrètes et fréquentes visites qu'ils y font ; et afin que ceux

qui gardent la cité sainte du désert ne veillent pas inutilement, Jésus-Christ s'en rendant lui-même le protecteur, la munit, la défend, et la fortifie avec une singulière bienveillance. Il met tout autour comme une enceinte de fortifications et de murailles, afin que la demeure de cette portion de fidèles qu'il a choisie et qui lui est chère, soit autant fermée à ses ennemis et autant en assurance, qu'elle est éloignée du monde et qu'elle est cachée. »

Après avoir établi que la solitude n'est pas si infructueuse qu'on le pense, il ajoute :

« C'est dans ces rochers que l'on recueille cet excellent grain qui soutient les plus faibles et donne de nouvelles forces à ceux qui sont déjà forts et vigoureux. On y trouve ce pain vivant qui est descendu du ciel. Il coule du milieu de ces rochers des sources limpides qui arrosent la terre et dont les eaux vives et pures non-seulement suffisent pour désaltérer, mais pour les autres besoins de la vie. C'est là que l'homme intérieur trouve sa nourriture et ses délices; car le désert est tout ensemble le paradis de leur corps et celui de leur âme.

» Cette terre ne porte-t-elle pas des fruits en abondance, et ce vin généreux qui réjouit le cœur de l'homme? N'y a-t-il pas de gras pâturages dans lesquels les brebis du Seigneur trouvent une herbe infiniment salutaire? Que de fleurs d'une admirable rareté la couvrent en certains endroits! leur beauté ne flétrit jamais, et nulle part comme chez elle on ne voit ces beaux lis des vallées dont parlent les cantiques. Enfin, n'y a-t-il pas des veines de cette terre où se produisent les métaux, et qui sont toutes pleines de l'or le plus fin et de l'éclat éblouissant de diverses pierreries? De sorte que cette terre surpasse infiniment toutes les autres par cette abondance et cette diversité de biens et de richesses que savent y trouver ceux qui l'habitent et la cultivent.

» Ainsi donc, terre sainte, tu es féconde et aimable à la fois; tu ne demandes pas à ceux qui habitent en toi qu'ils prennent la peine de te cultiver et qu'ils te défrichent, mais

seulement qu'ils aient bien soin de cultiver la terre de leurs cœurs. — Tous les Saints qui ont cherché à s'établir en toi ont trouvé Dieu. Quiconque t'a cultivée en la manière que tu le demandes, trouve en toi Jésus-Christ. Celui qui habite en toi, a le bonheur d'être lui-même la demeure de Dieu. Celui qui se plaît en toi, est lui-même le temple du Seigneur. »

SECOND TRAITÉ OU 2e LETTRE.

A Valérien, homme de grande qualité et son parent, sur la véritable sagesse qui doit porter à mépriser le monde et à le fuir pour vaquer entièrement au salut.

« C'est une heureuse rencontre que ceux qui sont unis par les liens de l'amitié le soient déjà par les liens du sang et de la nature. Cette faveur, qui nous attache ainsi l'un à l'autre par l'affection de la proximité, est bien digne de notre reconnaisance envers Dieu : or, c'est ce double lien qui nous unit, qui m'engage et me presse de m'étendre un peu en vous écrivant, pour vous recommander la cause de votre âme et vous représenter combien nous sommes obligés de faire profession de ne prétendre qu'à cette félicité qui est la seule véritable, comme la seule où nous pourrons jouir des biens éternels ; car, vous aimant autant que moi-même, il est nécessaire que je vous souhaite, comme à un autre moi-même, l'acquisition du souverain bien. »

Il se félicite des bonnes dispositions dans lesquelles il sait qu'il le trouve ; lui parle du rang élevé où il est placé, et lui dit :

« Encore que vous soyez élevé aux plus grands honneurs et dans les plus hauts rangs qu'on puisse obtenir dans le monde, je vous avoue néanmoins que je vous souhaite une élévation beaucoup plus glorieuse que celle où vous met votre naissance. Je vous appelle à la possession, non pas des dignités et des grandeurs de la terre qui sont passagères,

mais à celle des dignités et des grandeurs du ciel qui sont éternelles. Je vous entretiendrai donc, non point de la sagesse de ce siècle, mais de la sagesse profonde, secrète et cachée que Dieu a résolu avant tous les siècles de nous montrer et de nous faire suivre pour notre gloire, comme dit l'Apôtre. Je vous parlerai selon l'ardente affection que j'ai pour vous, faisant présentement peu d'attention sur mon incapacité et sur ma faiblesse, et considérant beaucoup plus en vous ce que j'y désire, que je ne regarde en moi ce que je puis.

» Mon très-cher Valérien, le premier devoir de l'homme par sa création et par sa naissance est de reconnaître son Créateur, de s'élever à lui, de l'honorer aussitôt qu'il le connaît, et d'employer à son service et à son culte tout l'être et toute la vie qu'il tient de sa puissance et de sa bonté : il faut que le bien que l'homme a reçu par la libéralité de Dieu, reçoive l'accomplissement qu'il doit avoir par le zèle et l'ardent amour de l'homme envers Dieu; et que cet homme, demeurant fidèle et soumis à son Dieu, lui consacre et lui réfère tout ce qu'il en a reçu sans l'avoir mérité, et n'en fasse jamais d'usage que pour l'honorer. Nous n'avons point une opinion saine et raisonnable à l'égard de notre être et des devoirs qu'il nous impose, si nous ne sommes tout-à-fait persuadés que, comme nous n'avons été faits que par lui, nous n'avons aussi été faits que pour lui. C'est pourquoi ceux-là seuls comprennent bien cette vérité, qui regardent en la manière et avec le respect qu'ils le doivent le dessein que s'est proposé le souverain Créateur en formant l'homme.

» Après ce premier devoir, notre plus importante et plus grande obligation est d'employer principalement notre soin au salut de notre âme, afin que cette noble partie de nous-mêmes, qui est la plus excellente et qu'il nous est plus nécessaire de conserver, ne soit point la dernière dans notre considération et notre estime; il faut que nous ayons autant d'affection à mettre ce salut au-dessus de toutes les autres

choses, qu'il les surpasse toutes et qu'il mérite de leur être préféré. Notre application doit donc être souveraine à l'égard de Dieu, et elle doit être très-grande à l'égard de notre âme; mais ces deux applications sont de telle nature, qu'étant toutes deux capitales et nécessaires, on ne saurait jamais séparer l'une de l'autre. Il est impossible de vaquer à Dieu sans vaquer pareillement à son âme.... Ainsi toutes nos obligations se trouvent admirablement et parfaitement renfermées et comprises en un seul devoir; et notre souveraine justice, au lieu d'être partagée en plusieurs objets indépendants et éloignés l'un de l'autre, est comme réduite et rapportée à un seul; et en accomplissant l'un de ses devoirs, elle se trouve les avoir accomplis tous les deux.

» Vous voyez, quand on est malade, combien on prend de soins, combien on se donne de peines, combien on fait de dépenses pour tâcher de guérir le corps; on ne refuse rien à l'espérance qu'on a de recouvrer la santé : pourquoi donc notre âme serait-elle négligée? Ne mérite-t-elle pas qu'on lui donne des remèdes et qu'on s'occupe de sa guérison?... Si quelques-uns ont dit avec raison que cette chair est la servante et que l'âme est la maîtresse, il ne faut pas que, par une injustice insupportable, nous préférions la servante, et nous donnions le dernier rang à la maîtresse... C'est notre âme qui met en nous l'image de Dieu; elle est le plus précieux don que nous ayons reçu de sa puissance et de sa bonté, et le témoignage le plus grand et le plus glorieux que nous puissions avoir des biens infinis qu'il nous doit encore faire à l'avenir. Il faut donc conserver ce dépôt précieux, travailler à sauver son âme et la tenir dans les bornes et les règles qu'elle doit garder.

» Comment peut-on entreprendre d'élever un bâtiment avant que d'en avoir jeté les fondements? Le salut est sans doute le fondement que nous devons poser avant que de penser à quelqu'autre intérêt et à quelqu'autre besoin que ce soit. C'est sur ce fondement qu'il faut construire tous nos desseins

et qu'il faut travailler à tous les ouvrages que nous pouvons avoir en la pensée. Si l'on manque par les choses fondamentales, comment peut-on entreprendre avec succès celles qui ne sont qu'accessoires ?... Comment l'homme peut-il raisonnablement se persuader qu'il a tous les soins nécessaires pour acquérir une véritable félicité, s'il manque même à ce qui est nécessaire pour le salut ? Comment peut-il se promettre d'être heureux puisqu'il ne pense pas seulement à s'exempter de l'éternelle misère qui le menace ? C'est de cet état déplorable du pécheur qui suit ses désirs et ses passions que Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit dans l'Evangile : *Que sert-il à l'homme d'acquérir tout un monde, s'il souffre la perte de son âme ?* (Matth. c. 16-26.) Il n'y a donc certainement nulle considération d'intérêt et d'utilité qui puisse jamais subsister lorsqu'il s'agit infailliblement de la perte de son âme ; car, comment pourra-t-on recevoir un profit et un gain de quelque manière que ce soit, lorsque l'âme, par laquelle seule on peut recevoir et sentir ce qui est utile, ne sera plus dans un état où elle en soit capable ?

» La vie éternelle est accompagnée d'un parfait bonheur ; car saurait-on en représenter un plus grand que de vivre dans la possession de Dieu ? Au contraire, la vie où nous sommes est aussi fâcheuse qu'elle est courte ; on y est environné d'une infinité de traverses et d'afflictions ; et lorsqu'on voit cesser les maux dont on était accablé, on se voit assailli par de nouvelles calamités. Qu'y a-t-il de plus incertain, de plus changeant, de plus misérable que le cours de cette vie ? Elle est pleine de travail, pleine d'inquiétude, pleine de soins, pleine de dangers ; elle est sujette à divers accidents qu'on ne saurait prévoir... Quel avantage, quelle raison y a-t-il à ne point chercher et à ne point désirer les biens éternels, et à ne suivre que des choses purement temporelles et passagères, et qui ne sont même que de véritables maux ?

» Ne voyez-vous pas que tous ceux qui ont de la prévoyance et de la prudence pour cette vie n'épargnent point la dé-

pense pour accommoder les maisons ou les terres dans lesquelles ils se proposent de faire un long séjour? Lorsqu'ils ne veulent être que peu de temps en un lieu, ils n'étendent leur prévoyance et leurs soins qu'à ce qui est nécessaire pour ce peu de temps; mais lorsqu'ils y veulent demeurer davantage, ils font de plus grands préparatifs afin de ne manquer de rien. Ainsi, puisque le temps de cette vie est extrêmement court, et qu'au contraire les siècles à venir seront éternels, préparons-nous pour cette vie qui ne doit point finir, autant qu'elle le demande... de crainte qu'en renversant l'ordre de notre sagesse et de notre prévoyance, nous ne donnions nos plus grands soins aux choses qui doivent bientôt passer, et nous n'ayons que de légers soins pour celles qui ne doivent point avoir de limites dans leur durée. »

Il le presse encore par d'autres raisonnements qu'il tire de la grandeur des biens futurs et des maux de la vie présente, et, reprenant ensuite, il dit :

« Si un homme fort riche et d'une assez grande qualité venait de loin pour vous adopter au nombre de ses enfants, vous passeriez par-dessus toutes les difficultés qui se présenteraient, et vous iriez diligemment au-devant de lui, quelque long chemin que vous eussiez à faire. Le Seigneur souverain de tout le monde vous appelle à une adoption infiniment glorieuse, vous offrant le nom si doux et si honorable d'héritier et de fils, pourvu que vous vouliez le recevoir. Serez-vous insensible à une si merveilleuse grâce ? Est-il possible que vous ne soyez point enflammé par un saint désir ? que vous ne soyez point pressé de vous mettre dès maintenant en état de ne point perdre un si grand avantage, de crainte que la mort, vous surprenant tout d'un coup, ne vous ravisse cette haute qualité qui vous est offerte ? Et pour l'obtenir vous n'avez pas besoin de faire de longs voyages, de passer par des chemins rompus et inaccessibles, et de traverser une grande étendue de mer où vous soyez incertain de ne périr pas. Cette adoption divine est en votre puissance lorsque vous aurez une entière et cons-

tante volonté de l'obtenir. Mais devons-nous avoir moins de courage et moins d'affection pour une chose de cette importance, à cause que nous pouvons l'acquérir promptement et aussi facilement qu'elle est grande et glorieuse? Combien ceux qui sont insensibles à l'égard de ce que Dieu demande de nous, et qui négligent de le considérer, doivent-ils éprouver un châtiment d'autant plus sévère que la condition qui leur est offerte pour les rendre heureux est plus facile et doit leur plaire davantage?...

» Certainement l'amour de la vie est ce qui nous captive le plus et qui nous fait davantage plaire aux choses présentes. Ce sont donc ceux qui aiment la vie que nous exhortons à chercher la vie. Le plus véritable et le plus assuré moyen de persuader, est de ne proposer que les choses que l'on désire et que l'on aime le plus fortement : or, c'est pour cette vie vers laquelle vous vous portez avec tant d'amour que je vous parle maintenant de la part de Dieu ; et je n'ai point d'autre dessein que de vous persuader qu'aimant la vie, toute courte et toute malheureuse qu'elle est, vous aimiez à vivre d'une vie qui soit heureuse et éternelle !... Je ne comprends point comment nous aimons une vie, en ne désirant pas qu'elle soit la plus belle et la plus parfaite qu'elle puisse être. Il faut donc que ce qui nous est si agréable et si cher, quoiqu'il doive être si promptement terminé, nous plaise infiniment davantage lorsque nous pourrons le rendre perpétuel ; et qu'un bien qui nous est si précieux étant périssable comme il l'est, soit au delà de notre estime et n'ait plus de prix dans notre esprit aussitôt que nous serons assurés de ne le voir point finir.

» Il est donc tout-à-fait juste que nous mettions désormais toute notre raison à préférer la plus grande vie à la moindre ; celle qui est heureuse et éternelle à celle qui est passagère et misérable ; en sorte que l'une ne nous soit plus qu'un passage pour aller à l'autre, et que nous ne vivions et n'agissions un seul moment dans le temps, qu'afin de vivre dans l'éternité.

» Je vous conjure par conséquent de rompre cette chaîne d'affaires qui vous attache au siècle et dont on ne saurait voir la fin, et de vous délivrer de ce travail et de ces peines que diverses nécessités et divers engagements entretiennent pendant toute la vie. Rompons les liens d'une infinité de soins qui sont inutiles et dans lesquels il n'y a que de la vanité. Ces liens nous serrant de tout côté de jour en jour comme des nœuds qui se font les uns après les autres, deviennent à chaque moment plus difficiles à briser ; et les occupations qui nous captivent, au lieu de diminuer avec le temps, continuent et nous engagent chaque jour, comme si elles ne faisaient que commencer. Éloignons de nous, sans balancer, tant de choses si inutiles et si vaines qui sont inséparables les unes des autres et qui conspirent ensemble comme pour nous accabler davantage..... Ne différons plus de nous dégager entièrement de toutes ces recherches qui font que la vie présente est si courte à l'égard de ce qu'on prétend y faire et y achever, et si longue à l'égard des douleurs et des tourments qu'on y souffre. Renonçons à cette vie du monde qui nous donne tant sujet de la mépriser, de quelque côté qu'on la regarde... Figurez-vous quelque état que vous voudrez en cette vie, vous trouverez qu'on n'y peut avoir de repos ni dans les petites ni dans les grandes conditions : elles sont toutes sujettes à des agitations et à des peines extrêmement fâcheuses : on n'y trouve point la tranquillité que l'on y cherche : les petites conditions sont exposées à l'injustice et à l'oppression, et les grandes à l'envie et à la haine. »

Il trouve ensuite que les deux choses qui tiennent davantage les hommes captifs dans le monde, sont les richesses et les honneurs ; et il s'attache à en faire ressortir la vanité. De plus, il expose les passions et les vices que ces deux amours entretiennent ; les injustices qu'ils font commettre, et les dangers auxquels ils exposent touchant le salut.

« Quant à ce qui regarde les honneurs du monde, pour ne pas rapporter ici tout ce que l'on pourrait dire contre, je vous

demande quelle estime on peut faire des grandeurs et des hautes fortunes de la terre, puisque l'ambition y élève les méchants indifféremment avec les bons ; puisque ce n'est pas à des hommes d'un mérite particulier que les honneurs du monde sont réservés et que les qualités les plus honorables et les plus illustres ne discernent point aujourd'hui ceux qui en sont dignes de ceux qui en sont indignes, mais confondent plutôt les uns avec les autres..... Or, combien ces honneurs, de quelque manière qu'on les obtienne, sont-ils passagers et périssables ?..... Considérons jusqu'à la grandeur même des rois ; ils ont été dans une très-haute élévation par leur souveraine puissance ; leur opulence a été toute royale ; ils ont été environnés de tout ce qu'il y a de plus précieux et de plus éclatant dans le monde ; on ne voyait briller autour d'eux que des pierreries ; la couverture même de leurs palais jetait des rayons éblouissants de lumière, à cause des métaux qu'on y avait employés ; l'or paraissait de tous côtés sur les lambris de leurs appartements ; leur couronne était enrichie de diamants, d'escarboucles et de saphirs qui jetaient un éclat aussi vif que le feu ; on ne voyait dans leurs maisons que pompe et magnificence ; leurs volontés absolues faisaient le droit et la justice des hommes ; leurs simples paroles étaient regardées et suivies comme des ordonnances et des lois : qui pourrait être élevé au-dessus d'eux par les félicités temporelles ? Qu'est devenue tant de grandeur ? Elle est anéantie ! On a vu périr leurs immenses richesses, et ceux qui étaient les maîtres de ces grandeurs et de ces richesses ont eux-mêmes péri comme elles et avec elles.

» Tout ce qu'on raconte des règnes les plus fameux et les plus florissants, même de ceux des derniers siècles, n'est plus considéré parmi nous que comme des fables. Tout ce qui était alors de plus grand, n'existe plus. Ces princes renommés n'ont rien emporté de toute leur opulence, de tous leurs honneurs, de toute cette majesté et royauté ; ils n'ont pu conserver en mourant que le bien incorruptible de leur foi et

de leur piété, s'ils en ont eu. Il n'y a que ce genre de biens qui soit demeuré avec eux, la mort les ayant dépouillés de tous les autres. Il n'y a que ces biens de l'âme qu'ils mettent présentement au rang des biens, et qu'ils regardent comme des choses qui méritent d'être estimées. C'est pourquoi si nous sommes charmés par les honneurs et les richesses, aimons et cherchons les véritables richesses et les véritables honneurs. Demeurant dans notre inclination, changeons notre objet. Il n'y a point d'homme de bien qui ne doive faire ce changement avantageux, et qui ne doive quitter les honneurs et les richesses de la terre pour les honneurs et les richesses du ciel.

» Mais, après vous avoir parlé de la possession si défectueuse et si peu solide des biens temporels, je dois vous dire encore quelque chose sur la brièveté de cette vie. Quel est, je vous prie, l'aveuglement et l'égarement où nous vivons sur la terre? Il n'y a rien chaque jour qui se présente davantage aux yeux de l'homme que la mort. Ils en approchent à chaque moment comme par un cours rapide qu'on ne saurait arrêter, et, se suivant les uns les autres, de siècle en siècle, ils se trouvent tous dans une égale et inévitable nécessité de mourir. La vie de nos pères est passée : la nôtre s'écoule et finira bientôt : ceux qui nous doivent suivre, mourront pareillement; de sorte que les vies des hommes qui succèdent incessamment les unes aux autres et qui se terminent toutes par la mort, ressemblent aux vagues de la mer qui se suivent et qui roulent les unes sur les autres par un mouvement perpétuel et réglé, jusqu'à ce qu'elles soient arrivées sur le rivage où elles finissent.

» La considération de cette vie si sensible, et le souvenir de notre condition présente, nous doivent occuper le jour et la nuit. Persuadons-nous fortement que la fin de notre vie arrivera bientôt, et qu'elle est d'autant plus proche qu'il y a longtemps que Dieu la diffère. Puisque nous ignorons si notre dernier jour sera longtemps sans arriver, disposons-nous

comme s'il devait immédiatement succéder à celui dans lequel nous vivons. Préparons nos voies pour sortir du monde comme la parole de Dieu nous le commande. Si nous pensons, selon notre devoir, à la dernière heure qui doit finir notre vie et en laquelle nous devons être jugés, si nous la méditons attentivement, en craignant l'avenir et les jugements de Dieu, et nous y tenant préparés, cette crainte salutaire et cette préparation nous empêcheront de craindre la mort et d'en être surpris.

» Que ceux qui sont déjà réconciliés avec Jésus-Christ sont heureux! N'ayant plus à désirer que d'être délivrés de leur corps et d'être avec ce Sauveur dans la gloire, qu'ils sont éloignés d'avoir une grande crainte de la mort! Ils attendent avec une paisible patience le dernier jour de cette vie, et rien ne peut leur ôter la tranquillité dans laquelle ils se sont établis; car il importe peu en quel temps finisse la vie temporelle à ceux qui ne pensent qu'à entrer dans la vie éternelle, et qui s'en approchent de jour en jour.

» Il ne faut pas que la multitude de ceux qui négligent l'éternité, nous fasse entrer comme eux dans cette épouvantable négligence, et que les erreurs et les égarements des autres nous entraînent avec eux et nous fassent abandonner le salut. Que nous servira d'avoir suivi le grand nombre lorsque nous paraîtrons devant le trône de Dieu où chaque homme en particulier sera rigoureusement jugé; où les seuls mérites et les seules bonnes œuvres pourront exempter de la condamnation; où la foule de ceux qui se perdent ne sera point capable d'obtenir aucune grâce pour ceux qui l'auront suivie.

» Cessons donc de nous donner à nous-mêmes une consolation trompeuse et fausse. Cessons de nous flatter de cette pensée que nous ne tomberons pas dans le malheur des réprouvés, et que Dieu nous en séparera si nous ne travaillons présentement à nous en séparer nous-mêmes par une véritable conversion. N'est-il pas bien plus avantageux d'avoir

conservé la vie de l'âme avec le petit nombre de ceux qui sont fidèles à Dieu, que de l'avoir perdue avec le grand nombre de ceux qui l'exposent et qui la perdent.

» Que la multitude des pécheurs ne nous attire point au péché et ne nous empêche point d'avoir la vigilance et le soin que nous devons, pour nous en garantir. Que l'impénitence et l'insensibilité des autres ne nous rendent point insensibles et impénitents. Que le peu de prévoyance qu'ont les autres pour eux-mêmes, n'autorise point notre paresse et notre langueur. Que leur ruine et leur perte ne nous excitent point à nous perdre avec eux. Je vous conjure de considérer toujours les déréglements et la licence des autres comme une chose honteuse et odieuse, et non pas comme un exemple que vous deviez jamais imiter. Si nous devons regarder quelques exemples, regardons plutôt ceux qui nous sont donnés par les personnes vertueuses. »

Il parle alors du grand nombre de Saints, quoique petit en comparaison de celui des pécheurs; il expose leur noblesse, leur distinction, leurs vertus.

« Combien y a-t-il eu, dit-il, de gens illustres par leur naissance, par leurs qualités et par leur mérite, qui sont entrés dans la voie la plus étroite et la plus parfaite, et qui ont embrassé une vie toute évangélique et toute sainte? Je ne puis pas vous en faire le dénombrement; mais pour ne pas aussi les omettre tous, puisque leurs exemples vous peuvent toucher, j'en marquerai quelques-uns. »

Il cite entre autres : « saint Clément, pape, d'une des plus anciennes races de sénateurs et de la famille même des Césars, qui, très-savant d'ailleurs en toutes sortes de sciences, renonça courageusement à toutes les prétentions et à tout l'éclat de la terre pour entrer dans la voie des justes et des saints;

» Grégoire, évêque de Pont (de Néocésarée), un des premiers philosophes de son temps et un des plus célèbres orateurs;

» Saint Basile, dont nous avons les immortels ouvrages qui nous rappellent et sa science, et son éloquence, et sa grandeur d'âme, et sa profonde piété ;

» Saint Paulin de Nole, qu'on doit révérer comme un des plus admirables et des plus illustres exemples de sainteté que la France ait jamais eus, et qui était un des hommes les plus célèbres et les plus riches de son temps ;

» Saint Hilaire, saint Pétrone, saint Cyprien, Lactance, Minutius-Félix, saint Ambroise..... Je pense qu'ils s'étaient dit à eux-mêmes, devant Dieu, dans le fond de leur cœur, ces grands, ces excellents génies, ce qu'un des plus grands Saints de l'Eglise témoigne s'être dit à lui-même, lorsqu'il s'excitait à renoncer à la vie du siècle, pour entrer dans cette autre vie plus heureuse de la pénitence à laquelle je vous exhorte : *Quel est l'état où nous sommes? Les ignorants s'élèvent au-dessus de nous et ravissent le ciel; et nous, avec toute notre science, n'avons qu'une étrange bassesse de cœur, et nous sommes plongés dans la chair et le sang.* Ils s'étaient sans doute fait à eux-mêmes un semblable reproche, qui les fit résoudre d'emporter le royaume des cieux par cette violence sans laquelle on ne le saurait acquérir. »

Il rapporte ensuite les exemples de plusieurs rois, reines et princesses qui ont vécu dans une piété particulière, et ajoute :

« Mais je veux encore vous presser par la considération de l'exacte obéissance que rendent à Dieu, même les créatures qui sont tout-à-fait destituées de raison et de sentiment. Ne voyez-vous pas comment les cieux et les astres sont dans une perpétuelle observation de l'ordre de Dieu et ne manquent jamais d'obéir à cette loi immuable qu'il leur a imposée? Sera-t-il donc possible que nous vivions comme si nous n'avions point de connaissance des commandements de Dieu, comme si nous ignorions sa volonté, et que nous écoutions ses enseignements et ses volontés avec une surdité volontaire? Dieu n'a commandé qu'une seule fois à ses créatures inanimées, et

ceci a été assez ; au lieu qu'il nous réitère souvent les lois de notre salut, et nous les violons sans cesse. Ah ! que l'homme donc apprenne des créatures insensibles elles-mêmes à vaquer entièrement à l'observation des préceptes de Dieu et à obéir à la moindre de ses volontés...

» Mais je demande à tout homme équitable, s'il est juste d'aimer l'ouvrage et de mépriser celui qui l'a fait? S'il est juste que l'homme prenne indifféremment toutes les créatures qui lui plaisent pour l'objet de ses désirs, en abandonnant le Créateur qui les a formées ; au lieu qu'il faudrait, au contraire, que l'inclination et l'affection que nous avons pour les œuvres de Dieu ne nous portassent qu'à l'aimer lui-même? Insensés que nous sommes! nous aimons la beauté défectueuse et périssable, et nous oublions cette beauté si parfaite, si souveraine, si infinie, si immuable qui se rencontre en Dieu même! Embrassant les ombres et les fantômes, nous quittons ce qu'il y a de plus véritable et de plus réel!

» Je vous ai déjà fait considérer beaucoup de choses importantes, et cependant je ne vous ai point encore parlé de cette abondante variété de bienfaits par laquelle Dieu nous oblige tant à le reconnaître et à l'aimer. Je ne vous ai point encore entretenu du trésor immense et profond de la charité de Jésus-Christ Notre-Seigneur dont il répand sur nous tant de salutaires et ineffables richesses. Qui pourrait représenter dignement l'étendue et la grandeur de sa libéralité envers nous? Nous devons donc croire que non-seulement il nous est infiniment avantageux et souhaitable de l'aimer, mais que cela est de plus infiniment juste et nécessaire.

» C'est sans doute une insupportable impiété de n'aimer point celui à qui nous ne saurions jamais rendre ce que nous lui devons, quand même nous l'aimerions de toute notre âme et de toutes nos forces. C'est une souveraine injustice de ne vouloir point rendre ce que nous pouvons à celui à qui nous ne saurions jamais rendre ce que nous lui devons, quand même nous en aurions tout le désir et toute la volonté qu'on

en peut avoir : *Car que pouvons-nous rendre au Seigneur pour tous les biens qu'il nous a faits* (Ps. 115-12) ? Comment pouvons-nous assez reconnaître le seul don de la foi par laquelle il donne le salut aux hommes ? Comment pouvons-nous assez reconnaître cette providence et cette bonté par laquelle il a voulu qu'il fût facile de répandre la religion par toute la terre ? »

Saint Eucher fait admirer ensuite comment Dieu avait concentré dans Rome toute la puissance de l'univers, et comment Jésus-Christ a concentré son pouvoir à Rome, afin que de là, la religion se répandît avec plus de facilité chez toutes les nations, comme passant du chef aux membres. — Il parle enfin du succès étonnant de la prédication des Apôtres. — « Mais revenons, dit-il ensuite, à notre dessein et à ce qui est principalement de ce sujet. Il faut nous attacher à l'avertissement que nous fait l'apôtre saint Jean : *N'aimez point le monde ni les choses qui sont dans le monde* (1 Ep. 2-15), puisque toutes ces choses ne font que surprendre et charmer nos yeux par des apparences vaines et pernicieuses. N'employons pas à nous tromper et à nous aveugler nous-mêmes cette puissance que Dieu nous a donnée de voir tant d'objets. Faisons l'usage que nous devons de ce don de regarder et de discerner les choses que nous avons reçues. Ne faisons pas de ce qui nous a été donné pour les besoins de la vie, une cause de ruine et de mort. *Les désirs de notre chair,* dit excellemment le prince des Apôtres, *combattent sans relâche contre notre âme* (S. Pier., 1 Ep. 2-11). Ce sont des ennemis toujours armés pour nous désoler et nous détruire. Ils emploient pour nous attaquer tous les efforts de leur adresse et de leur violence; et quoique en dedans de nous et ne subsistant que par nous, ils nous traitent néanmoins comme des adversaires tout-à-fait étrangers et inconnus, et avec une extrême et atroce barbarie, ils ne cherchent qu'à étendre les bornes de leur puissance et à faire de nouvelles conquêtes. Ils augmentent leurs forces à mesure qu'ils voient les nôtres s'affaiblir.

» Je vous ai parlé jusqu'ici des honneurs, des richesses et des délices du monde, dont notre ennemi se sert pour nous assiéger et nous dresser des embûches de tous côtés, comme si ce monde avait une grande beauté et les mêmes attraits qu'il a eus dès son origine. Cependant il est certain que tout son éclat est passé, et que cette face du monde, autrefois si belle, si éclatante, est changée, envieillie, défigurée : à peine a-t-il maintenant de quoi nous tromper. Le faux éclat qu'il étalait à nos yeux pour nous surprendre est évanoui : il tâchait auparavant de nous faire illusion par des dehors spécieux; mais à présent, il ne peut plus même la faire briller à nos yeux cette vaine montre. Il a toujours manqué de biens solides, et le voilà qui manque même de biens faux et périssables; de sorte qu'il est aussi difforme par la privation des biens du temps, qu'il est éloigné des biens de l'éternité. Tellement, qu'il est certain, qu'à moins que nous ne prenions plaisir à nous tromper nous-mêmes, le monde n'a plus de quoi nous séduire et nous imposer.

Il faut donc que l'espérance de l'avenir occupe toute notre âme, et que celle-ci mette toute son attention et toutes ses forces à s'établir et à s'affermir dans cette espérance si nécessaire, en renonçant à toutes les prétentions du monde. Je veux vous faire voir clairement par un exemple familier et sensible combien nous devrions être pleins de cette espérance et lui faire tenir désormais la place de tous les autres desseins et de toutes les autres passions qui nous occupent. Si l'on présentait aujourd'hui à un homme pauvre cinq ou six oboles et qu'on lui offrît en même temps une fort grande quantité d'or, à condition qu'il choisît, ou de recevoir présentement ces oboles, ou de ne recevoir que le lendemain ces pièces d'or qui l'enrichiraient, peut-on douter que celui à qui l'on ferait cette offre n'aimât beaucoup mieux attendre quelques jours cette grande somme et d'être privé d'une chose qui serait, à la vérité, toute présente, mais qui ne serait de nulle valeur? Je vous conjure donc qu'en vous représentant combien il y a

de différence et de disproportion entre la brièveté de cette vie et l'éternité de l'autre, vous ne choisissiez pas les choses les plus viles et les plus méprisables, pouvant espérer et prétendre à celles qui sont les plus riches et les plus précieuses. Car il est bien moins avantageux de recevoir présentement de petites choses que d'en attendre de grandes dans l'avenir...

Je sais que les objets que l'on approche si près de nous que de les mettre même sur nos yeux, au lieu de se faire voir, par cette proximité, offusquent et bouchent la vue, en lui ôtant cet espace et cette liberté dont elle a besoin pour agir. De sorte que nous voyons et discernons beaucoup mieux les objets qui sont à une certaine distance, parce qu'alors nos yeux sont aussi libres qu'ils le doivent être. Il est sans doute que les yeux de notre âme ressemblent en cela à ceux du corps ; les choses de cette vie lui étant présentes et la touchant par le ministère des sens, l'offusquent, l'aveuglent et lui ôtent par leur propre présence le pouvoir de discerner et de bien connaître ce qu'elles sont ; au contraire, elle voit plus clairement les biens de l'avenir, à cause qu'ils sont plus éloignés d'elle, et la lumière de la foi lui en fait mieux voir de loin le mérite et la perfection que la raison naturelle ne la rend capable de juger des biens périssables de la terre qui lui sont tout-à-fait présents.

Ce n'est pas sur des témoignages douteux, sur des promesses incertaines que nous fondons notre confiance à l'égard des biens futurs ; mais c'est sur Notre Seigneur Jésus-Christ, lequel étant la vérité même, ne peut rien promettre qui ne soit parfaitement véritable. C'est lui-même qui annonce aux justes un règne éternel et une félicité accomplie pour récompense de leurs bonnes œuvres. Ce sont enfin les paroles immuables de ce divin Sauveur qui servent de fondement à nos espérances.

N'allez-vous donc pas désormais abandonner la doctrine des philosophes à laquelle vous employez votre esprit et votre

travail, pour vaquer à l'étude de l'excellente doctrine de Jésus-Christ ? Vous y trouverez aussi-bien que dans les sciences humaines de quoi exercer votre éloquence et la délicatesse de votre esprit, et vous connaîtrez en fort peu de temps combien les maximes de notre religion méritent d'être préférées à toutes les connaissances des philosophes ; car, dans tous leurs dogmes, il n'y a qu'une ombre de vertu ou qu'une fausse sagesse, tandis que dans la morale évangélique et dans la loi du christianisme vous n'y trouverez qu'une justice consommée, qu'une vérité toute sublime et solide ; de sorte que l'on peut dire véritablement que ces sages païens ont eu seulement le nom de philosophes, mais que les chrétiens en ont l'esprit, le sentiment et la vie. »

Il prouve combien était fausse la sagesse des Sages ; combien ils pratiquaient peu les vertus qu'ils enseignaient, et quelle était leur impuissance à changer les cœurs. Après cela il termine par ces paroles persuasives :

« Étant engagé dans les intérêts et les affaires du monde comme vous l'êtes ; ainsi que sur une mer exposée aux tempêtes et aux orages, jetez les yeux vers le port où je vous appelle, et tournez de ce côté-là les voiles et la proue de votre vaisseau, afin que vous puissiez être assez heureux pour y arriver en prévenant le naufrage. Il n'y a que ce port où nous puissions trouver un asile contre les flots et les agitations de cette mer, et où nous puissions chercher avec succès le soulagement et la consolation dont nous avons besoin après avoir été dans les périls et l'accablement où le monde nous a tenus. C'est dans ce port de la conversion et de la pénitence que se doivent réfugier tous ceux qui sont agités et tourmentés par les désordres du siècle. C'est là seulement que l'on peut trouver un établissement solide et un repos assuré. On s'y trouve éloigné de tout bruit et du tumulte du monde. On y possède une tranquillité merveilleusement douce qui remplit de joie et de force. Lorsque vous serez arrivé à ce port, votre vaisseau, après tant de travaux vains et inutiles et après tant

de dangers, y demeurera en assurance, y étant arrêté par l'ancre de la Croix.

» Mais il est temps de finir cette longue lettre. Faites que Dieu soit honoré en vous, en recevant de tout votre cœur cette doctrine sainte et ces préceptes divins que j'ai voulu réunir ici : je les ai ramassés et mis en abrégé, afin qu'ils puissent avoir plus de force; et je veux finir par des paroles qui contiennent en substance et en abrégé toute la loi de Dieu qui n'est que charité, et que j'ai besoin que vous pratiquiez à mon égard : *Soyez facile à me pardonner mes manquements, et considérez ce que je vous suis, etc.* »

NOTES SUR LE MONASTÈRE DE LÉRINS.

Ce fut vers la fin du quatrième siècle que cette île, auparavant déserte, commença à devenir pour la Gaule comme une nouvelle Thébaïde, par le nombre et l'austérité des saints moines qui vinrent la peupler sous la conduite de saint Honorat. Ce saint patriarche retraça dans l'Occident les vertus des plus saints abbés de l'Orient, et rendit croyable ce qu'on en racontait de plus merveilleux.

Saint Honorat était parti pour l'Italie après la mort d'un frère qui faisait toute sa consolation. Il s'arrêta à Fréjus, et l'estime particulière qu'il conçut pour saint Léonce, évêque de cette ville, le porta à se fixer dans son voisinage. Il demeura quelque temps dans le creux d'un rocher qu'on nomme encore aujourd'hui *Baume-Saint-Honorat*, dans un lieu appelé le désert de Caporosse. Mais la petite île de Lérins, aujourd'hui appelée *Ile-Saint-Honorat*, et qui est située entre Antibes et Fréjus, lui parut encore plus propre pour se dérober aux yeux du monde, et il prit la résolution de s'y retirer. Ce lieu n'était qu'un repaire de serpents venimeux. Cependant on accourut de toutes parts se ranger sous la conduite de cet illustre Saint, et il y fit bâtir un monastère qui fut ensuite un des plus célèbres du monde chrétien par la multitude des saints et des grands personnages qu'il donna à l'Eglise.

Nous nous bornerons à citer saint Hilaire d'Arles; saint Loup, évêque

de Troyes; saint Valérien de Cimélie (1); Salonius et Véran, frères et évêques; saint Vincent, prêtre, etc.

Les moines y vivaient en alliant les exercices de la vie cénobitique avec ceux de la vie solitaire. Ils étaient les uns laïques, les autres prêtres; les uns vivaient en commun, les autres seuls et comme les anachorètes; les cellules de ceux-ci étaient séparées, et celles des premiers jointes les unes aux autres; ils gardaient la règle que saint Honorat leur avait donnée, mais ils imitaient les observances des Pères de l'Egypte.

L'abbé était élu par les religieux.

Saint Eucher avait habité l'île de Léro, aujourd'hui île Ste-Marguerite, avant de se rendre à Lérins.

Le monastère de Lérins appartient au diocèse de Fréjus.

(Voyez l'abrégé de l'Histoire de l'Ordre de Saint Benoît, t. 1, p. 9; et Longueval, Hist. de l'Egl. Gall., t. 11, p. 5.)

(1) Aujourd'hui Cimiès près de Nice.

ESPRIT
DE SAINT BENOIT,
PATRIARCHE DES MOINES D'OCCIDENT.

NOTICE.

543.

L'AN 480, naquit à *Norcia* ou *Nursi*, autrefois ville épiscopale en Ombrie, dans le duché de Spolète, un descendant de la noble famille romaine *Anicia*, lequel fut nommé *Benoît* ou plutôt *Béni* (*Benedictus*); car, dit saint Grégoire, il fut béni de Dieu et comblé de ses grâces.

C'était le futur législateur qui devait effacer la gloire des Solon, des Licurgue et des Numa, et devenir le patron et le patriarche de grands peuples de savants et de saints. Il fit ses études à Rome, et s'y distingua par ses talents et par ses vertus. Dès sa première jeunesse il eut, d'après saint Grégoire pape, qui a écrit sa vie dans ses Dialogues, « le cœur et la sagesse d'un vieillard; car il sut fouler aux pieds tous les attraits de la volupté, et ne se permettre aucun plaisir, ne regardant le monde, avec toutes ses fleurs et ses faux biens, que comme un arbre sec et stérile dont on ne doit point attendre de fruit. »

L'angélique enfant sortit de Rome et quitta de bonne heure

l'étude des lettres afin de se soustraire aux vices et à la contagion des maximes de ceux qui étudiaient avec lui. Mais cette conduite ne fut qu'un effet de sa haute intelligence pour les choses saintes, qui lui faisait dédaigner les choses humaines, et de la sagesse de Dieu qui habitait déjà en lui. Il n'avait que seize ans lorsqu'il gagna une caverne affreuse du désert de Sublac (*Subiaco*), ainsi nommé d'une rivière et d'un lac qui sont au pied de la chaîne de ces rochers escarpés, et en fit sa première demeure.

La rosée du ciel tomba sur ce désert et le féconda. Cette caverne, où notre Saint vécut pendant trois ans dans la pratique des plus grandes austérités et des plus éminentes vertus, a pris le nom de *Sainte-Grotte* (*Sacro Speco*); et depuis que saint Benoît l'habitait jusqu'à ce jour, elle n'a point cessé d'exciter la curiosité et la dévotion des pieux voyageurs comme des habitants du pays.

Cependant, devenu célèbre dans toute la contrée, cet illustre solitaire, se voyant environné d'un concours incessant de visiteurs et de disciples, s'éloigna et vint au mont Cassin : là, il fonda plusieurs monastères, et parcourut sans s'arrêter cette glorieuse carrière dans laquelle il est impossible de le suivre, comme il le serait de compter ses prodiges, ses bienfaits, ses fondations et toutes les merveilles de son ordre.

Le Seigneur, qui l'avait choisi comme un autre Moïse pour conduire un peuple d'élus dans la vraie terre promise, autorisa sa mission par le don de miracles et de prophéties. On connaît celle qu'il fit à Totila, roi des Goths, lorsque, passant par la Campanie, il voulut le visiter : « Vous faites » beaucoup de mal, lui dit le saint Solitaire, mais je prévois » que vous en ferez encore davantage. Vous prendrez Rome; » vous passerez la mer; vous régnerez neuf ans; mais dans

» la dixième année vous mourrez, et vous serez cité au tri-
» bunal du juste Juge pour lui rendre compte de toutes vos
» œuvres. » Cette prédiction fut exactement vérifiée par l'événement ; si bien que Totila, effrayé, se recommanda aux prières du Saint et devint moins cruel.

Nous ne pouvons, sans dépasser de beaucoup les limites d'une notice, rapporter les miracles fameux qu'opéra saint Benoît. Nous allons nous borner à dire deux mots, avec Bossuet et Châteaubriand, de sa règle immortelle, qui, étant son seul ouvrage, sera la seule matière de ce travail.

« La règle de saint Benoît, dit l'aigle de Meaux dans son *Panégyrique*, est un précis du christianisme, un docte et mystérieux abrégé de toute la doctrine de l'Evangile, de toutes les institutions des Pères, de tous les conseils de perfection. Là, la correction a toute sa fermeté et la condescendance tout son attrait, le commandement toute sa vigueur et la sujétion son repos, le silence sa gravité et la parole sa grâce, la force son énergie et la faiblesse son soutien, et toutefois il ne l'appelle qu'un commencement pour nous nourrir toujours dans la crainte. »

« Dans la règle de saint Benoît, dit Châteaubriand (1), tout est prescrit jusqu'aux plus petits détails de la vie : lit, nourriture, promenade, conversation, prière. On donnait aux faibles des travaux plus délicats, aux robustes de plus pénibles ; en un mot, ces lois religieuses décèlent une connaissance incroyable dans l'art de gouverner les hommes. Platon n'a fait que rêver des républiques, sans pouvoir rien exécuter ; saint Augustin, saint Basile et saint Benoît ont été de véritables législateurs et les patriarches de plusieurs grands peuples. »

Aussi lisons-nous que le célèbre Côme de Médicis, sans parler

(1) Génie du Christ. — T. 5, p. 51.

de plusieurs autres législateurs, parcourait souvent la règle de saint Benoît. Il la regardait comme une source féconde de maximes propres à former dans l'art de conduire les hommes.

Cette règle a exercé la plume d'un grand nombre de savants commentateurs. Les modernes les plus distingués sont : Hœfton, prieur d'Affligem ; Steingelt, abbé d'Anhusen ; D. Ménard ; D. Mège ; D. Calmet ; enfin, l'abbé de Rancé, qui semble l'emporter sur tous. Leurs commentaires sont comme autant de petits traités ascétiques inspirés par le génie de cette règle, que nous allons faire connaître (1), mais sans les détails minutieux de l'intérieur, des offices, des repas, etc.

Assistons cependant à la mort de saint Benoît. Six jours avant, il l'annonça à ses disciples, et fit creuser son tombeau ; sa demeure funèbre terminée, la fièvre le prit. Le sixième jour de sa maladie, il demanda à être porté à l'église pour y recevoir la divine Eucharistie. Il adressa quelques courtes instructions à ses disciples ; puis, s'appuyant sur l'un d'entre eux, et priant debout, les mains levées au ciel dans une ineffable extase de désir et d'amour, il rendit suavement son âme à Dieu le samedi 21 mars de l'an 543, à l'âge de soixante-trois ans.

On aurait pu lui faire cette épitaphe : « Il fut grand par ses vertus et par ses œuvres, mais grand surtout par ses enfants spirituels. »

Ses reliques reposèrent au mont Cassin ; quelques-uns cependant de ses restes sacrés furent apportés en France vers la fin du XVIIe siècle. On les déposa dans une très-belle châsse à la célèbre abbaye de Fleury, fondée par Clovis II, vers 640. C'est à cause de ces reliques qu'elle a porté depuis le nom de *Saint-Benoît-sur-Loire*.

(1) Voyez à la fin les notes sur les Bénédictins et les Bénédictines.

ESPRIT

DE SAINT BENOIT,

PATRIARCHE DES MOINES D'OCCIDENT.

Préface de saint Benoît lui-même sur sa Règle.

I. Ecoutez attentivement, mon Fils, les préceptes de votre maître; prêtez l'oreille de votre cœur; recevez avec joie et accomplissez d'une manière effective l'instruction d'un père charitable, afin que vous puissiez, par les travaux de l'obéissance, retourner à celui duquel vous étiez séparé par la mollesse et la lâcheté de la désobéissance. C'est donc à vous présentement que ma parole s'adresse, à vous dis-je, qui que vous soyez, qui, vous dépouillant de votre volonté propre, vous revêtez des armes de l'obéissance, si nobles, si redoutables, pour vous engager dans le combat spirituel sous les étendards de Jésus-Christ, le Seigneur et le véritable roi.

II. Le premier avis que je vous donne est celui de lui demander, par de très-instantes prières, qu'il lui plaise de consommer tout le bien que vous pourrez entreprendre; afin qu'après nous avoir fait la grâce de nous mettre au nombre de ses enfants, il n'ait pas sujet de s'affliger de notre mauvaise conduite; car nous devons lui obéir de telle sorte et faire en tout temps un usage si fidèle de ce don d'obéissance que nous avons reçu de sa bonté, que non-seulement il n'ait pas lieu, en qualité de père, de s'offenser du déréglement de nos mœurs, et de nous déshériter comme des enfants ingrats, mais encore de nous punir comme un maître redou-

table et irrité par nos excès, et de nous condamner comme de méchants serviteurs à des peines éternelles, parce que nous n'avons pas voulu le suivre et acquérir par notre obéissance la gloire qu'il nous avait préparée.

III. Réveillons-nous donc, enfin, puisque l'Ecriture nous appelle, en disant que l'heure est venue, et qu'il est temps de sortir de notre sommeil (Rom. 13-11). Ouvrons les yeux à cette lumière qui transforme en Dieu même ceux qui la reçoivent. Écoutons avec étonnement ces paroles que l'oracle du ciel fait retentir tous les jours à nos oreilles : Si vous entendez aujourd'hui sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs (Ps. 94-8); et ailleurs : Que celui qui a des oreilles pour écouter entende ce que l'Esprit-Saint dit aux Eglises (Apoc. 2-7, Ps. 33-12); et que dit-il ? Venez, mes enfants, écoutez-moi ; je vous apprendrai à craindre le Seigneur. Courez pendant que la lumière de la vie vous éclaire, de crainte que vous ne vous trouviez surpris par les ténèbres de la mort (Jean 12-35).

IV. Dans un autre endroit, le Seigneur cherchant dans le milieu de son peuple, auquel il adresse ces paroles, un ouvrier fidèle, il lui dit : Qui est celui qui désire la vie et qui souhaite de voir ses jours bienheureux (Ps. 33) ? Que si, touché de cette voix, vous lui répondez : c'est moi; il vous réplique aussitôt : Si vous voulez jouir de cette vie véritable et éternelle, empêchez que votre bouche ne s'ouvre pour dire du mal, et que vos lèvres ne prononcent des paroles doubles et trompeuses : détournez-vous du mal et faites le bien ; cherchez la paix avec ardeur et persévérance; et lorsque vous agirez de la sorte, je ne détournerai point mes yeux de dessus vous ; je serai toujours prêt à écouter vos prières, et je vous dirai : *me voici*, avant que vous me les ayez adressées (Isaïe 58 et 65). Qu'y a-t-il de plus doux, mes très-chers Frères, que cette voix du Seigneur si attentive ? Vous voyez que sa bonté est si grande, qu'il nous montre lui-même le chemin de la vie.

V. Ceignons donc nos reins de la pureté de la foi et de

la pratique des bonnes œuvres, et tenons-nous tout prêts à marcher en suivant l'Evangile pour la règle de notre conduite; afin qu'avançant dans les voies qu'il nous marque, nous puissions mériter de voir un jour dans son royaume celui qui nous a appelés à son service; car si nous voulons nous établir une demeure dans ces sacrés tabernacles, nous devons savoir que cela ne nous est pas possible, à moins de courir et de nous hâter de nous y rendre par la sainteté de nos actions (Ephes. 6).

VI. Mais interrogeons le Seigneur en lui disant avec le Prophète : Seigneur, qui est celui qui habitera dans vos tabernacles et qui reposera sur votre montagne sainte (Ps. 14)? Ecoutons ensuite le Seigneur qui nous répond et qui montre le chemin qui conduit à ce tabernacle, et qui dit : C'est celui de qui la vie est sans tache et qui fait le bien; qui dit la vérité du sentiment de son cœur; de qui les lèvres sont pures et sincères; qui ne fait mal à personne, et qui n'écoute point ce que l'on dit au désavantage du prochain; qui, fermant toutes les avenues de son cœur, rejette tout ensemble et l'esprit de malice et les pensées qu'il lui suggère; et, réduisant à rien tous ses efforts, arrête et brise les tentations encore toutes naissantes, contre la véritable pierre, qui est Jésus-Christ.

Enfin, ce sont ceux qui, craignant Dieu, ne s'élèvent point du bien qu'ils peuvent apercevoir dans leur conduite; mais qui, reconnaissant qu'ils ne peuvent aucun bien d'eux-mêmes, et que c'est purement à lui qu'ils le doivent, le glorifient de ses propres œuvres, en disant avec le Prophète : Ce n'est point à nous, Seigneur, ce n'est point à nous, mais à votre nom seul que la gloire est due; et imitant le saint Apôtre, qui, ne s'attribuant rien du succès de ses prédications, disait : C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis; et ailleurs : Que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur (Ps. 113).

Aussi le Seigneur dit lui-même dans son Evangile : Celui

qui écoute mes paroles, et qui les accomplit, est semblable à un homme sage qui a bâti sa maison sur la pierre : les fleuves ont débordé, les vents se sont élevés, et l'ont battue avec violence; mais elle n'est point tombée, parce qu'elle était fondée sur la pierre.

VII. Pendant que le Seigneur travaille à nous faire entrer dans ces vérités, il attend de jour en jour que nous répondions par la sainteté de nos œuvres à la sainteté de ses instructions, et s'il nous accorde ici-bas quelques jours de vie et de repos, ce n'est qu'afin que nous ayons plus de temps et de moyens pour réparer les fautes passées, selon cette parole de l'Apôtre . Ignorez-vous que la patience de Dieu vous invite à la pénitence (Rom. 2)? et comme le Seigneur, si plein de bonté le déclare en disant : Ma volonté n'est pas que le pécheur meure, mais qu'il se convertisse et qu'il vive (Ezech. 11).

Vous voyez donc, mes Frères, qu'ayant demandé au Seigneur qui sont ceux qui entreront dans son tabernacle, il nous a commandé d'y habiter; il nous a appris les devoirs de ceux qu'il y destine et les conditions qu'ils sont obligés de garder pour se rendre dignes de son royaume.

VIII. Il faut donc préparer nos cœurs et nos corps tout ensemble pour combattre sous l'obéissance de ces lois saintes, et prier Dieu qu'il nous donne les grâces nécessaires pour pouvoir observer ce qui surpasse les forces de la nature; car si nous voulons éviter les peines de l'enfer et acquérir les récompenses immortelles, il faut, pendant que nous le pouvons, que nous sommes encore dans cette vie passagère, et que la lumière dont nous jouissons nous en donne les moyens, nous avancer avec vitesse, et faire dès ce moment, et sans différer, ce qui peut nous rendre éternellement heureux.

IX. C'est donc pour cela que nous allons instituer une divine école, afin d'y apprendre à servir Jésus-Christ; dans laquelle nous espérons ne rien établir ni de trop rude ni de trop pesant. Que si le motif de la justice et de la raison, le

dessein de corriger les vices et de conserver la charité nous obligent de donner quelque chose de plus resserré et de plus rigoureux, gardez-vous bien de vous laisser surprendre par la crainte et de quitter la voie du salut, dont les commencements sont toujours plus épineux et plus étroits; mais à mesure qu'on avance dans le chemin de la piété et de la foi, le cœur, venant à s'élargir et à s'étendre, on court dans la voie des commandements du Seigneur, par un sentiment d'amour et par une douceur ineffable; en sorte que, nous attachant invariablement à la discipline de ce divin Maître, à la pratique de ses instructions, et persévérant jusqu'à la mort dans le monastère, nous puissions nous rendre dignes de participer, par nos souffrances, à la passion de Jésus-Christ, et mériter d'être avec lui les héritiers de son royaume (2 Timoth. 2).

DE LA RÈGLE DE SAINT BENOIT.

Nous allons donner les principaux chapitres de ce monument de sagesse; mais nous ne pouvons, avons-nous dit, ni ne croyons devoir nous obliger à rapporter tous les détails, soit touchant les travaux et la distribution des heures canoniales, soit touchant les corrections et les divers règlements de l'ordre. (Saint Benoît d'Aniane a donné une concorde ou Code de toutes les règles monastiques.)

Des qualités de l'Abbé.

I. L'Abbé qui a été jugé digne de gouverner le monastère, doit avoir incessamment devant les yeux le nom qu'il porte, et s'étudier à remplir par sa conduite tous les devoirs d'un supérieur; car on le regarde comme tenant la place de Jésus-Christ entre ses frères; et c'est pour cela que, par une dis-

tinction de prééminence, il en a le nom, selon ces paroles de l'Apôtre : Vous avez reçu l'esprit de l'adoption des enfants par lequel nous crions : *Abba*, c'est-à-dire, Père. Ainsi, l'Abbé ne doit rien enseigner, ni instituer, ni prescrire qui soit contraire aux préceptes du Seigneur (ce que Dieu ne permette pas); mais il faut que ses commandements et sa doctrine, comme un levain spirituel de la justice divine, se répandent et remplissent le cœur de ses disciples.

II. Que l'Abbé se souvienne continuellement qu'il se doit faire au tribunal redoutable de Jésus-Christ une discussion exacte de sa doctrine et de l'obéissance de ceux qui auront été sous sa charge; et qu'il sache que si le père de famille ne trouve pas dans son troupeau toute l'utilité qu'il en pouvait attendre, le pasteur en sera responsable, et qu'il n'en sera déchargé que lorsqu'il aura employé toute sa diligence et tous ses soins pour conduire ses brebis inquiètes et désobéissantes et pour guérir leurs maladies; et que, se trouvant justifié au jugement du Seigneur, il pourra lui dire avec le Prophète : Seigneur, je n'ai point caché votre justice dans mon cœur; je leur ai dit votre vérité sainte, et ce qui pouvait contribuer à leur salut; *mais ils n'en ont fait aucun cas, et ils m'ont méprisé* (Ps. 34, Isaïe). Et pour lors la mort sera le châtiment de ces brebis rebelles, et elles lui seront assujetties pour jamais, parce qu'elles n'auront pas répondu aux soins de leur pasteur.

III. Il faut donc que celui à qui l'on donne le rang et la qualité d'Abbé, instruise ses disciples en deux manières, c'est-à-dire, qu'il leur apprenne à pratiquer les choses bonnes et saintes, par ses actions encore plus que par ses paroles. En sorte qu'il fasse connaître de vive voix les commandements de Dieu à ceux qui ont plus de capacité et d'intelligence, et qu'il les enseigne par son exemple à ceux qui auront le cœur plus dur ou l'esprit plus simple et plus grossier, et surtout qu'il vive de telle sorte que les disciples remarquent dans sa conduite qu'ils doivent éviter les choses qu'il leur aura dit

être contraires à leur salut, de crainte qu'en instruisant les autres il ne soit lui-même réprouvé, et que Dieu, qui est témoin de son infidélité, ne lui fasse un jour ce reproche (Cor. 9) : Comment avez-vous eu la hardiesse d'annoncer mes justices et d'ouvrir la bouche pour parler de mon alliance, vous qui avez secoué le joug de la discipline, qui avez rejeté mes ordonnances (Ps. 49), et qui, apercevant une paille dans l'œil de votre frère, n'avez pas remarqué une poutre dans le vôtre (Matth. 7) ?

IV. L'Abbé ne doit distinguer personne dans le monastère, ni en aimer les uns plus que les autres, si ce n'est qu'il en voie quelqu'un qui précède ses frères par son obéissance et par la fidélité de sa conduite. Il ne doit point préférer les personnes de naissance à celles qui sont d'une basse condition, si ce n'est qu'il y soit obligé par quelque raison particulière; que s'il lui paraît juste d'en user de la sorte, il le peut faire indifféremment envers tous, autrement il est à propos que chacun demeure dans sa place et dans son rang (1 Cor. 12); car, soit que nous soyons libres ou esclaves, nous sommes tous en Jésus-Christ, et assujettis au joug d'une même milice sous un même Seigneur; car il n'y a point en Dieu d'acception de personnes; et ce n'est que par nos bonnes œuvres et par notre humilité que nous sommes estimés meilleurs et qu'il nous distingue (Rom. 2).

V. Il faut donc que l'Abbé ait pour tous ses frères une charité égale, et qu'il règle sa conduite, à l'égard de chacun d'eux, selon leurs dispositions et leur vertu. Il doit suivre dans ses enseignements le modèle que l'Apôtre lui donne, quand il dit : *Reprenez, suppliez, menacez*, et changer sa conduite selon les temps, mêlant la douceur avec la sévérité, tantôt agissant comme un maître rigoureux, tantôt comme un père charitable, c'est-à-dire, qu'il doit reprendre avec plus de rudesse les âmes inquiètes et volontaires, et porter, par ses exhortations et par ses remontrances, celles qui sont obéissantes, humbles et patientes, à s'avancer de

plus en plus dans le chemin de la vertu. Pour ceux qui manqueront à leur devoir, ou par négligence ou par mépris, nous l'avertissons de les reprendre et de les corriger : surtout qu'il ne fasse pas semblant de ne pas apercevoir les déréglements de ses frères, mais qu'il se serve de son autorité et qu'il les retranche jusque dans la racine au moment qu'il les verra naître, et afin de se rendre en cela plus exact, qu'il pense au malheur que s'attira le Grand-Prêtre Héli, qui demeurait dans Silo. Et comme il se contentera de reprendre de paroles une ou deux fois seulement les personnes les plus dociles et les mieux nées, aussi doit-il punir de verges et de peines corporelles celles qui sont incorrigibles et endurcies, désobéissantes et superbes aussitôt qu'elles commettront le péché, sachant qu'il est écrit : Que l'insensé ne se corrige point par la parole (Prov. 18-2) ; et ailleurs : Châtiez votre enfant avec la verge, et vous le délivrerez de la mort (Prov. 23-14).

VI. Il faut que l'Abbé se souvienne incessamment de la qualité et du nom qu'il porte ; qu'il sache que l'on exige davantage de celui à qui on a le plus confié, et qu'il pense combien est pesant et difficile l'emploi de conduire les âmes, et de s'accommoder aux inclinations différentes de ceux qui sont sous sa règle, en se servant tantôt de paroles douces, tantôt de remontrances, tantôt d'exhortations, et se conformant à la capacité et à la disposition de tous ses frères ; en sorte que non-seulement il préserve de tout dommage le troupeau qu'il gouverne, mais même qu'il trouve sa joie et sa consolation dans son accroissement.

VII. Qu'il prenne garde avant toutes choses de ne pas négliger le salut des âmes qui lui ont été commises, et de préférer à ce devoir si important le soin des choses terrestres, passagères et caduques ; mais qu'il pense sans cesse que c'est principalement de la conduite des âmes qu'il s'est chargé, et qu'il doit un jour en rendre compte. Et afin qu'il ne prenne pas pour une excuse légitime le peu de soin de son monas-

tère, qu'il se souvienne qu'il est écrit : Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné comme par-dessus (Matth. 6). Et ailleurs : Ceux qui le craignent ne manquent de rien (Ps. 33).

VIII. Qu'il n'oublie jamais qu'il a entrepris de conduire des âmes; qu'il se tienne toujours prêt d'en rendre compte, et qu'il soit assuré qu'outre celui qu'il rendra de toutes celles qui sont sous sa charge, quelque grand qu'en soit le nombre, il répondra encore de la sienne au jugement de Dieu. Ainsi, la crainte qu'il a de cette discussion rigoureuse qui se doit faire de la vigilance du pasteur touchant les brebis qu'il a sous sa main, fait que, par l'application qu'il a au compte qu'il lui demandera de ses frères, il se prépare à celui qu'il faudra qu'il lui rende de sa propre conduite; de sorte qu'il travaillera à la réformation de ses mœurs en s'employant par ses instructions à la correction de celles des autres.

Des instruments des bonnes œuvres.

1 Le premier, est d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa puissance (Deut. 6).
2 Ensuite aimer son prochain comme soi-même (Matt. 22).
3 Après, ne pas tuer (Luc 18).
4 Ne commettre point de fornication (Matth. 19).
5 Ne point dérober (Lévit. 19).
6 N'avoir point de mauvais désirs (Deut. 5).
7 Ne point porter faux témoignage (Marc 10).
8 Honorer toutes sortes de personnes (1 Pier. 2).
9 Ne faire à autrui que ce que nous voudrions qu'autrui nous fît (Tob. 4).
10 Renoncer entièrement à soi-même pour suivre Jésus-Christ (Luc 9).
11 Châtier son corps (1 Cor. 9).
12 Fuir les délices (Timoth. 5).
13 Aimer le jeûne (Joël 1).

14 Assister les pauvres (Eccl. 4).
15 Vêtir ceux qui sont nus (Isaïe 58).
16 Visiter les malades (Eccl. 7).
17 Ensevelir les morts (Tob. 1).
18 Secourir ceux qui sont dans l'oppression (Eccl. 6).
19 Consoler les affligés (1 Thess. 5).
20 S'éloigner de la conduite et des maximes des gens du monde (Jac. 1).
21 Ne rien préférer à l'amour de Jésus-Christ (Matth. 10).
22 Résister aux mouvements de la colère (Matth. 5).
23 Ne se point réserver un temps pour la vengeance (Eph. 4).
24 Ne point nourrir en son cœur ni fraude ni tromperie (Prov. 12).
25 Ne point donner des marques d'amitié qui ne soient sincères (Ps. 27).
26 Ne se séparer jamais de la charité (1 Pier. 4).
27 Ne point jurer, de crainte de tomber dans le parjure (Matth. 5).
28 Dire la vérité de cœur comme de bouche (Ps. 14).
29 Ne point rendre le mal pour le mal (Thes. 5).
30 Ne faire injure à personne, mais la souffrir patiemment quand on nous la fait (1 Cor. 6).
31 Aimer ses ennemis (Matth. 5).
32 Ne point dire de mal de ceux qui en disent de nous, et n'avoir pour eux que des sentiments de bénédiction (1 Pier. 3).
33 Souffrir persécution pour la justice (Matth. 5).
34 N'être point superbe (Job 4).
35 Ni adonné au vin (1 Tim. 3).
36 Ni intempérant (Eccl. 37).
37 Ni endormi (Prov. 20).
38 Ni paresseux (Prov. 42).
39 Ni murmurateur (1 Cor. 10).
40 Ni médisant (Sages. 6).

41 Mettre toute sa confiance en Dieu (Ps. 72).
42 Si on aperçoit quelque bien en soi-même, le donner à Dieu, et ne se le point attribuer (1 Cor. 4).
43 S'imputer, au contraire, tout le mal que l'on fait et s'en croire la cause (Osée 13).
44 Craindre le jour du jugement (Luc 42).
45 Regarder l'enfer avec frayeur (Matth. 10).
46 Désirer la vie éternelle de toute l'étendue de sa charité (Philip. 1).
47 Avoir chaque jour la mort devant les yeux, comme étant prête à nous surprendre (Matth. 24).
48 Veiller sur ses actions dans tous les moments de sa vie (Deut. 4).
49 Être persuadé qu'il n'y a point de lieu où Dieu ne nous regarde (Prov. 5).
50 Rejeter toutes les mauvaises pensées qui nous viennent, les briser, dans le moment qu'elles naissent, contre la pierre, qui est Jésus-Christ (Ps. 136).
51 Et les découvrir au père spirituel.
52 Garder la langue de tout discours désordonné.
53 Ne pas aimer à parler beaucoup (Prov. 10).
54 Ne dire ni paroles vaines, ni qui puissent porter à rire (Matth. 12).
55 N'aimer pas à rire beaucoup ni d'une manière immodeste (Eccl. 21).
56 Entendre avec plaisir les saintes lectures (Ps. 6).
57 Prier souvent (Luc 18).
58 Confesser chaque jour à Dieu dans la prière avec gémissements et avec larmes les déréglements de sa vie passée, et s'en corriger avec soin (Ps. 6).
59 Ne point consentir aux désirs que la chair et le sang peuvent inspirer (Gal. 5).
60 Haïr sa volonté propre (Eccl. 18).
61 Obéir en toutes choses aux ordres du supérieur, quand même (ce que Dieu ne permette pas) il ne ferait pas

ce qu'il enseigne, se souvenant de ce commandement du Seigneur : Faites ce qu'ils disent et non pas ce qu'ils font (Matth. 23).

62 Ne pas vouloir être estimé saint avant qu'on le soit; mais l'être en effet, afin qu'on mérite d'etre estimé tel (Matth. 6).

63 Exprimer chaque jour les commandements de Dieu dans ses œuvres (Eccl. 6).

64 Aimer la chasteté (1 Tim. 1).

65 Ne haïr personne (Lévit. 19).

66 N'être ni envieux ni jaloux (Gal. 5).

67 Ne point aimer les contestations (2 Tim. 2).

68 Fuir l'élèvement de la vaine gloire (Ps. 120).

69 Révérer ses anciens (Lévit. 1).

70 Aimer ses inférieurs (1 Tim. 5).

71 Prier pour ses ennemis par l'amour que l'on a pour Jésus-Christ (Matth. 5).

72 Se réconcilier avant que le soleil ne se couche, avec ceux qui ont quelque différend avec nous (Ephes. 4).

73 Et ne désespérer jamais de la miséricorde de Dieu (Isaïe 51).

II. Ce sont là les instruments de la vie spirituelle : et si nous nous en servons fidèlement et les jours et les nuits, et que nous les remettions entre les mains de Jésus-Christ au jour de son jugement, nous recevrons de lui cette récompense, que l'œil n'a jamais vue, que l'oreille n'a jamais entendue, que le cœur de l'homme n'a jamais comprise, et que Dieu a préparée de toute éternité à ceux qui l'aiment (Is. 64, 1 Cor 2).

III. Et pour le lieu où l'on doit les mettre en usage avec soin et application, ce sera le cloître et le monastère, en y gardant une stabilité constante.

De l'obéissance.

L'obéissance, qui est ponctuelle et qui ne connaît point de retardement, est le premier degré de l'humilité; elle est propre à ceux qui préfèrent Jésus-Christ à toutes choses; et qui, par la considération de l'engagement saint qu'ils ont pris à son service, ou par la crainte des peines, ou par le désir de la gloire éternelle, obéissent dans le moment, et avec autant de promptitude lorsque le supérieur leur ordonne quelque chose, que si son ordre était de Dieu. C'est de ceux-là que le Seigneur a dit : Aussitôt qu'il a entendu ma voix, il a obéi (Ps. 17). Et en un autre endroit : Celui qui vous écoute m'écoute (Matth. 10). Ce sont ceux-là qui, se quittant eux-mêmes, renonçant à leur volonté propre et retirant la main sans achever l'ouvrage dont elle était occupée, rendent une obéissance si précise et si prompte à la voix de celui qui leur commande, qu'il n'y a point d'intervalle entre la parole du maître et l'action du disciple; en sorte que ces deux mouvements se rencontrent tout à la fois dans ceux qui ont la crainte de Dieu et qui aspirent à la jouissance de la vie éternelle. C'est ainsi qu'ils entrent dans la voie étroite, selon ces paroles du Sauveur : La voie qui mène à la vie est étroite (Matth. 7); et que, se détachant de leur propre esprit et se mettant au-dessus de leurs désirs et de leurs cupidités, ils s'abandonnent sans réserve à la direction et à l'autorité d'un autre, et ne souhaitent rien davantage que de s'assujettir dans le monastère à un Abbé qui les conduise. Sans doute que ce sont ceux-là qui imitent l'exemple de Jésus-Christ, qui dit : Je ne suis pas venu pour faire ma volonté, mais pour accomplir celle de mon Père qui m'a envoyé (Jean 5).

II. Mais cette obéissance dont nous parlons, ne sera ni reçue de Dieu, ni agréable aux hommes, si l'on n'exécute ce qui est commandé sans délai, sans hésiter, sans tiédeur, sans murmure, et sans nulle parole qui marque que l'on ne veuille

pas se soumettre; car c'est à Dieu même que l'on obéit dans la personne des supérieurs, puisqu'il a dit : Celui qui vous écoute, m'écoute. Et c'est un devoir dont il faut que les disciples s'acquittent dans la plénitude de leur cœur, parce qu'il n'y a que celui qui donne avec joie qui plaise à Dieu. Mais, au contraire, si le disciple se soumet avec répugnance et s'il murmure, je ne dis pas seulement de bouche, mais dans le secret, il a beau faire, car encore qu'il accomplisse extérieurement ce qui lui est commandé, Dieu, qui voit ses dispositions intérieures ne reçoit point son obéissance, et, bien loin d'en être récompensé, il s'attire la peine qui est due à ceux qui murmurent, s'il ne s'en corrige et s'il n'en fait pénitence.

Du silence.

Faisons ce que dit le Prophète : J'ai résolu d'observer toutes mes voies pour éviter de pécher par ma langue. J'ai mis une barrière à ma bouche; je me suis tu, je me suis humilié, et je me suis même abstenu de dire des choses bonnes (Ps. 38). Le Prophète nous apprend par ces paroles que si l'on doit quelquefois s'empêcher de tenir de bons discours par le seul respect que l'on porte au silence, à plus forte raison faut-il s'interdire toutes paroles mauvaises, dans la crainte du châtiment qu'elles méritent. Ainsi, par la considération que l'on doit au silence, on n'accordera que rarement aux disciples, même d'une vertu consommée, la permission d'avoir des entretiens ensemble, quoique sur des matières utiles et saintes, et capables de donner de l'édification: selon ce qui est écrit : Vous n'évitez pas le péché en parlant beaucoup (Prov. 10). Et ailleurs : La mort et la vie sont dans le mouvement de la langue... (Id. 18). Pour ce qui est des railleries, des paroles inutiles, et de celles qui peuvent porter à rire, nous les condamnons pour jamais en toutes sortes de lieux, et nous ne permettrons point qu'aucun des frères ait la hardiesse d'ouvrir la bouche pour en dire.

De l'humilité.

I. L'Écriture sainte nous crie à haute voix, mes Frères, que celui qui s'élève sera humilié, et que celui qui s'humilie sera élevé (Luc 24.) Elle veut sans doute nous apprendre par cette instruction que tout élèvement est une espèce d'orgueil. C'est ce que le Prophète nous déclare qu'il a essayé d'éviter, lorsqu'il dit : Seigneur, ni mon cœur ni mes yeux ne se sont point élevés (Ps. 140). Je ne me suis point porté de moi-même aux choses grandes et magnifiques qui étaient au-dessus de moi. Mais voyez ce qu'il dit ensuite : Si je n'eusse eu de bas sentiments de moi-même, et que je me fusse estimé plus que je ne dois, vous m'eussiez traité comme un enfant que l'on tire du sein de sa mère.

Ainsi, mes Frères, si nous voulons nous élever au comble d'une humilité parfaite, et arriver en peu de temps à cette grandeur céleste, où l'on ne monte que par l'humilité de la vie présente, il faut, par une suite d'actions toutes plus parfaites les unes que les autres, dresser cette échelle mystérieuse, qui apparut en songe au patriarche Jacob, par laquelle il vit monter et descendre les anges. Cette manière de monter et de descendre ne nous apprend sans doute autre chose, si ce n'est que l'on descend lorsqu'on s'élève et que l'on monte lorsqu'on s'humilie. Et par cette échelle dressée, elle nous figure l'état de notre vie mortelle, que Dieu élève au ciel par les humiliations de notre cœur. Les deux côtés de cette échelle signifient notre corps et notre âme, dans lesquels l'ordre et la vocation de Dieu a disposé différents échelons de discipline et d'humilité, comme autant de moyens de nous élever à lui.

II. Le premier degré de l'humilité veut qu'on ait incessamment la crainte de Dieu présente; qu'on se souvienne et ne perde jamais la mémoire d'aucune des choses qu'il a commandées ; qu'on repasse en tout temps dans son esprit les peines de l'enfer qui doivent faire la punition des péchés de ceux

qui le méprisent, et la vie éternelle qui doit être la récompense de ceux qui le craignent, et qu'ainsi se préservant, dans tous les moments, des péchés et des vices de la pensée, de la langue, des mains, des yeux, des pieds, et de sa propre volonté, il travaille sans relâche à retrancher les inclinations et les désirs de la chair. Qu'il considère que Dieu le regarde incessamment du haut de son trône du ciel; que les yeux de sa majesté divine, en quelque lieu qu'il se rencontre, sont ouverts sur les moindres de ses actions, et que ses saints anges lui en rendent un compte exact à toute heure. C'est ce que nous montre le Prophète lorsqu'il nous dit que nos pensées sont présentes à Dieu, et qu'il pénètre les replis les plus cachés de nos reins et de nos cœurs; et ailleurs : Dieu sait que les pensées des hommes sont vaines (Ps. 7.) Et en un autre endroit : Vous connaissez de loin, ô mon Dieu, toutes mes pensées. Et encore : La pensée de l'homme se vient découvrir d'elle-même à vous. Aussi le véritable motif qui peut obliger un religieux fidèle et appliqué de veiller sur ses mauvaises pensées, c'est de se dire continuellement dans le fond de son cœur : Je serai pur à ses yeux, si je me préserve de toute iniquité (Ps. 17).

III. Pour ce qui est de notre volonté propre, nous avons dans la sainte Ecriture une défense expresse de la suivre, lorsqu'elle nous dit : Renoncez à vos volontés (Eccl. 18); et lorsque nous demandons à Dieu dans la prière qu'il nous a donnée lui-même : Que sa volonté s'accomplisse en nous. C'est donc avec beaucoup de raison qu'on nous avertit de ne nous point laisser aller aux mouvements de notre volonté propre, puisque par ce moyen nous évitons le danger que l'Ecriture nous découvre, quand elle dit : Il y a des voies qui paraissent droites au jugement des hommes et qui à la fin nous conduisent dans le fond de l'enfer (Prov. 16), et que nous nous garantissons du malheur dans lequel tombent les négligents, dont il est dit : Ils se sont corrompus et se sont rendus abominables par leurs inclinations déréglées (Ps. 52).

IV. Pour ce qui regarde les désirs de la chair, nous devons croire que rien n'échappe à Dieu de tout ce que nous pensons, selon cette parole du Prophète : Seigneur, je n'ai point de volonté qui ne soit exposée à vos yeux. Nous devons donc prendre garde de ne point écouter nos mauvais désirs, parce que le moment du plaisir est celui de la mort (Ps. 37). C'est ce qui donne lieu à l'Ecriture de nous faire ce commandement : Ne suivez point vos passions ni vos cupidités (Eccl. 18).

Si donc, les yeux du Seigneur sont incessamment ouverts sur les bons et sur les méchants (Prov. 15) ; si du haut du ciel il a sur les enfants des hommes une attention continuelle, pour remarquer s'il y en a quelqu'un qui connaisse Dieu et qui le recherche ; si les anges qui sont établis pour nous conduire, lui rapportent le jour et la nuit le détail de toutes nos œuvres, il n'y a point de moment, mes Frères, dans lequel nous ne devions prendre garde que Dieu, comme dit le Prophète dans les Psaumes, ne nous surprenne ou dans le péché ou dans l'humilité ; et que nous traitant ici-bas avec indulgence parce qu'il est plein de bonté et qu'il veut nous donner le temps d'entrer dans des dispositions meilleures et plus réglées, il ne nous dise un jour ces paroles terribles : Vous avez commis tous ces excès, et je suis demeuré dans le silence (Ps. 49).

V. Le second degré de l'humilité est qu'un religieux n'aime point sa volonté propre et ne se fasse point un plaisir de contenter ses passions, mais qu'il exprime dans ses actions cette parole du Sauveur Jésus-Christ : Je ne suis pas venu en ce monde pour faire ma volonté, mais celle de celui qui m'a envoyé ; et qu'il suive ce qui est écrit : Toutes les actions de la volonté propre seront punies, et celles de l'obéissance, récompensées (Jean 6).

Le troisième degré de l'humilité consiste à rendre à son supérieur, pour l'amour de Dieu, une obéissance sans réserve, selon l'exemple de Jésus-Christ, lequel, comme dit l'Apôtre, a été obéissant jusqu'à la mort (Philip. 2).

VI. Le quatrième degré de l'humilité est lorsque nous obéissons sans nous arrêter aux contrariétés et aux difficultés qui se rencontrent dans les choses que l'on nous commande, non plus qu'aux injures et aux mauvais traitements qne l'on nous peut faire, quelque dureté que nous y trouvions; et qu'au lieu de perdre courage et de quitter, nous demeurons dans le silence du cœur et conservons une paix constante selon ces enseignements de l'Écriture : Celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé (Matth. 3-4). Et ailleurs : Que votre cœur demeure ferme, et attendez en patience le secours du Seigneur (Ps. 26). Et dans un autre endroit, pour nous apprendre qu'un serviteur fidèle doit supporter toutes sortes de maux pour l'amour du Seigneur, il est dit en la personne de ceux qui souffrent : C'est pour l'amour de vous, Seigneur, qu'il n'y a point de jour qu'on ne nous fasse endurer la mort, et que l'on ne nous considère comme des brebis destinées à la boucherie (Rom. 8) : Et ensuite, lorsqu'étant soutenus par l'espérance des récompenses futures (Id.), ils ajoutent tout pleins de consolations ces paroles : Mais nous sommes toujours victorieux parmi toutes ces contradictions et ces traverses, par la protection que nous donne celui qui nous a aimés (Ps. 65). Et ailleurs : Vous nous avez éprouvés, Seigneur, et vous nous avez fait passer par le feu comme l'argent; vous nous avez fait tomber dans les piéges que l'on nous avait tendus, et vous nous avez chargés d'afflictions et de maux. Et afin de nous apprendre que nous devons être sous la conduite d'un supérieur, il est encore dit : Vous avez mis des hommes sur nos têtes; et ainsi les véritables religieux, observant, dans toutes les tribulations et les adversités qui leur arrivent, le précepte de Jésus-Christ; si on les frappe sur une joue, ils tendent l'autre; ils quittent leur manteau si on ôte leur robe; si on veut les contraindre de faire mille pas, ils en font deux mille; enfin ils supportent avec l'Apôtre les infidélités des faux frères, et donnent des bénédictions à ceux qui les maltraitent et les persécutent.

VII. Le cinquième degré de l'humilité est de découvrir au supérieur, par une confession humble et sincère, les mauvaises pensées dont on peut être surpris, et les fautes secrètes que l'on a commises ; c'est à quoi l'Écriture nous exhorte lorsqu'elle dit : Exposez votre conduite au Seigneur, et mettez en lui toute votre espérance (Ps. 36) ; et ailleurs : Confessez-vous au Seigneur parce qu'il est bon et que ses miséricordes sont infinies (Ps. 117). Et encore par la bouche du Prophète, en ces termes : Je vous ai déclaré mon péché, Seigneur, je ne vous ai point celé mes injustices ; j'ai dit : Je découvrirai moi-même au Seigneur toutes mes iniquités ; et vous m'avez pardonné l'impiété de mon cœur (Ps. 31).

Le sixième degré de l'humilité est qu'il n'y ait rien de si bas, de si humiliant et de si extrême dont un religieux ne se contente ; qu'il croie qu'il s'acquitte mal de toutes les choses qui lui sont commandées, et qu'il s'estime incapable d'y réussir, disant avec le Prophète : J'ai été réduit au néant, je ne l'ai point su ; j'ai été à vos yeux comme une bête sans raison, et je suis toujours demeuré attaché à vous (Ps. 72).

VIII. Le septième degré de l'humilité est qu'un religieux s'estime inférieur, et se croie au-dessous de toutes sortes de personnes, de manière que cette créance ne soit pas seulement sur le bord de ses lèvres, mais qu'elle soit dans le sentiment de son cœur, et qu'en s'humiliant, il dise, comme le Prophète : Pour moi, je ne suis qu'un ver de terre ; je ne suis pas un homme, mais l'opprobre des hommes, et la lie du peuple. Aussitôt que je me suis élevé, je me suis vu dans l'abaissement et dans la confusion (Ps. 21). Et ailleurs : Ce m'a été un bonheur que vous m'ayez humilié, car cela m'a appris à garder vos commandements (Ps. 87).

Le huitième degré de l'humilité est lorsqu'un religieux ne fait rien dans le monastère qui ne soit selon les règles communes ou selon les exemples des anciens.

IX. Le neuvième degré de l'humilité est qu'un religieux soit maître de sa langue et qu'il demeure dans le silence

jusqu'à ce qu'on l'interroge et qu'il soit obligé de répondre ; l'Écriture nous apprenant qu'il n'est pas possible de parler beaucoup, et de ne point pécher (Prov. 10); et que celui qui aime à parler, ne manquera jamais de s'égarer dans sa conduite (Ps. 139).

Le dixième degré de l'humilité est lorsqu'on n'est ni facile ni prompt à rire, parce qu'il est écrit : L'insensé élève sa voix et éclate en riant (Eccl. 21).

Le onzième degré de l'humilité est lorsqu'un religieux étant obligé de parler, il le fait sans rire, mais avec douceur, humilité et modestie tout ensemble; qu'il s'explique en peu de mots et de bon sens, et que le ton de sa voix n'est point élevé, se souvenant qu'il est écrit : Un homme sage dit en peu de paroles ce qu'il veut dire.

X. Le douzième degré de l'humilité est lorsqu'un religieux, non-seulement conserve l'humilité dans son cœur, mais qu'en tout temps il en donne à ceux qui le considèrent des marques extérieures; en sorte que, dans le travail, dans le monastère, dans l'église, dans le jardin, en voyage, à la campagne, enfin en quelque lieu qu'il se trouve, soit qu'il soit assis, soit qu'il marche ou qu'il s'arrête, il ait la tête penchée et les yeux baissés vers la terre; et que, s'estimant coupable à toute heure des péchés qu'il commet, il se regarde comme étant sur le point d'être présenté au tribunal de Jésus-Christ, se disant en soi-même ce que se disait le publicain de l'Evangile, tenant les yeux attachés à terre : Seigneur, je ne suis pas digne, pécheur que je suis, de lever les yeux au ciel (Luc 30); et comme le Prophète : Je suis courbé et humilié de quelque côté que je me tourne (Ps. 118).

XI. Enfin, lorsque le religieux aura passé par tous ces différents degrés d'humilité, il arrivera à cet amour de Dieu, qui, étant parfait et consommé, bannit toute crainte et fait que toutes les choses qu'il observait auparavant par le motif de la crainte, il les observera désormais sans peine, par une accoutumance comme naturelle, sans qu'il lui reste au-

cune frayeur des supplices éternels (1 Jean 4), mais par l'amour qu'il porte à Jésus-Christ, par une habitude sainte qu'il aura contractée, et par l'attrait et l'agrément qu'il trouvera à pratiquer les actes de vertu. C'est ce que le Seigneur voudra bien opérer par le mouvement de son Saint-Esprit, dans son serviteur, lorsqu'il se sera purifié de tous ses vices et de tous ses péchés.

De la révérence que l'on doit garder dans la prière.

Si, lorsque nous avons à désirer quelque chose des grands de la terre, nous ne les abordons jamais qu'avec des marques de la soumission et du respect que nous avons pour eux; à plus forte raison devons-nous offrir nos prières à Dieu, qui est le Seigneur de l'univers, avec toute l'humilité, la pureté et la religion qu'il nous sera possible, sachant que ce n'est ni par la multiplicité, ni par l'arrangement des paroles, mais par la sincérité du cœur, par la componction et par l'abondance des larmes, que nous nous rendrons dignes d'en être exaucés (Matth. 6). C'est pourquoi il faut que la prière soit courte et pure, si ce n'est que le mouvement de l'esprit de Dieu nous porte à la faire avec plus d'étendue; mais on se souviendra de la rendre fort courte lorsqu'elle se fera en commun par tous les frères, et qu'au signe du supérieur tout le monde se lève.

Du soin des malades.

Il faut que tout cède aux soins qu'on est obligé de prendre des malades; et on doit croire que c'est véritablement Jésus-Christ que l'on sert dans leur personne, puisqu'il a dit : J'ai été malade et vous m'avez visité; et encore : Ce que vous avez fait à un de ces petits, vous me l'avez fait à moi-même (Matth. 25). Les malades, de leur côté, considéreront que l'honneur que l'on porte à Dieu est le motif du service qu'on leur rend; et ils s'empêcheront par leurs inquiétudes et la

superfluité de leurs envies, de donner de la peine aux frères qui les servent. Cependant on doit supporter leurs faiblesses avec beaucoup de patience; parce qu'il n'y a rien par où l'on puisse mériter davantage.

Du bon zèle qu'on doit avoir.

Comme il y a un zèle d'amertume qui est mauvais, qui sépare de Dieu et qui conduit à l'enfer, aussi il y en a un qui est bon, qui sépare des vices, qui nous conduit à Dieu et à la vie éternelle.

Il faut donc que les frères s'exercent dans ce saint zèle avec une charité ardente, c'est-à-dire, qu'ils doivent se prévenir par des témoignages d'honneur et de respect (Rom. 12); supporter avec une patience parfaite les infirmités les uns des autres, soit qu'elles soient dans le corps, soit qu'elles soient dans l'esprit; et qu'ils se rendent à l'envi une obéissance exacte. Que nul ne fasse ce qu'il croit qui lui est bon, mais ce qu'il juge être utile à son frère. Qu'ils se donnent entre eux des marques d'une amitié toute chaste et toute pure, qu'ils craignent Dieu, qu'ils aiment leur supérieur d'un amour humble et sincère tout ensemble, et qu'ils ne préfèrent jamais rien à Jésus-Christ, auquel il plaise de nous accorder à tous, tant que nous sommes, l'éternité des Saints.

NOTES SUR L'ORDRE DE SAINT BENOIT.

Il est juste de commencer ces notes par quelques détails sur le monastère du Mont-Cassin (Monte Casino près de S. Germano, royaume de Naples), devenu le berceau de tant d'ordres religieux et comme le Sinaï du moyen âge et de l'histoire monastique. Saint Benoît en jeta les fondements en 529, sur l'emplacement d'un ancien temple d'Apollon, non loin du château féodal où les soldats de Manfred furent taillés en pièces par ceux de Charles d'Anjou. Ce monastère conserve encore au dehors l'aspect d'une citadelle, que justifient les événements dont il fut le théâtre. Il fut pillé par les Lombards en 589, brûlé par les Sarrasins en 884, plus tard, dépouillé par les Normands. Il contient

vingt frères, dix-sept novices et soixante-dix élèves. On y entre par une grotte sombre qu'on dit avoir été la cellule de saint Benoît. Au milieu de la cour est une citerne ornée des statues de sainte Scholastique, sa sœur jumelle, et de saint François. Le cloître a des colonnes de granit provenant de l'ancien temple d'Apollon. L'intérieur de l'Eglise est d'une richesse de décoration très-remarquable. L'orgue est cité comme un des plus beaux de l'Italie. Dans la chapelle souterraine dite *il succorpo*, reposent les corps réunis de saint Benoît et de sa sœur. La bibliothèque renferme des éditions rares et un grand nombre de manuscrits. Les archives sont riches de huit cents diplômes originaux. On y voit la collection considérable des lettres de Mabillon, Montfaucon, Ruinart, Muratori, Mazzochi, Tiraboschi, adressées à Erasme Gattola, bibliothécaire pendant quarante ans. Enfin la tour (qu'on croit avoir été bâtie par saint Benoît) a quelques restes de peintures par *Giordano*, l'*Espagnolet* et le chevalier d'*Arpin*.

Arrivons maintenant à la règle de saint Benoît et aux diverses filiations de son ordre. Cette règle prescrivait aux religieux sept heures de travail manuel par jour, et deux heures de lecture spirituelle, outre la méditation qui doit se faire depuis la fin des Matines jusqu'au point du jour. En quelques endroits on a substitué au travail des mains l'étude, la transcription des livres, ou autres occupations qui ont pour objet la gloire de Dieu. On voit donc par là que les moines n'étaient pas des hommes si oisifs que nos philosophes censeurs l'ont prétendu.

Tour à tour armé de la cognée, de la bêche, de la faucille et du marteau, le Bénédictin abattait les forêts, rendait à la culture des terres vierges encore, bâtissait, dans le fond des vallées solitaires ou dans des sites admirables par la salubrité et le point de vue, ces habitations dont la solidité, l'étendue et les belles proportions nous étonnent. Et tandis que les uns arrosaient de leurs sueurs le sol couvert de ruines et de forêts, le Bénédictin savant défrichait péniblement les landes de l'intelligence et léguait aux siècles futurs les trésors des siècles passés.

Nous devons donc un éclatant hommage à cette *école des Bénédictins*, que rien ne remplacera jamais, et dont on ne reconnaîtra jamais assez les immenses services rendus à la civilisation, à l'agriculture, aux lettres et à la religion. Renfermés dans leurs cellules, c'était comme autant d'ouvriers ensevelis au fond des mines d'or qui envoient à la terre des richesses dont ils ne jouiront point eux-mêmes.

Entre autres bienfaits littéraires, nous en avons reçu : *les Pères de l'Eglise Grecque et Latine*, traduits, annotés, collationnés; la *Gallia Christiana*; la *Collection des Historiens de France*; les *Commentaires sur l'Ecriture Sainte*; les magnifiques travaux sur *la Diplomatique et l'Anti-*

quité; monuments uniques, et que l'on désespère de voir jamais égaler ou reproduire.

Voici maintenant la nomenclature des ordres qui, quoique séparés par l'habit et par quelques pratiques des Bénédictins primitifs, suivaient cependant la règle de saint Benoît, et sont regardés comme ses disciples.

Ces ordres, enfants posthumes du célèbre patriarche, sont ceux des chanoines réguliers, en 766; de l'abbaye de Cluni, en 990; de Cîteaux, en 1024; des Camaldules, en 1027; des Gilbertins, des Sylvestrins, des moines de Fontevrault, des Célestins, des Olivetains, des Feuillants, en 1592, et des Trappistes en 1662.

On compte aussi la réforme de saint Maur de Cava, les congrégations de saint Vannes et de saint Hidulphe, de Savigny, de Tiron et autres. Enfin, en 1780, on comptait 37,000 maisons, y compris toutes ses branches et ses filiations. On ne finirait point si l'on voulait donner la liste des empereurs, des rois, des reines, des princes et princesses qui y sont entrés; des saints, des papes et des écrivains célèbres qu'il a produits. Qu'on lise là-dessus le P. Helyot, D. Mège, D. Calmet, et surtout Ziegelbaver; *Hist. lit., ord. sanct. Bened., Aug., Vindel, 4 vol. in-fol.*

La règle de saint Benoît fut apportée en France en 543, par saint Maur, qui fonda l'abbaye de *Granfeuil* ou *Saint-Maur sur Loire*, en Anjou. Le moine saint Augustin et quarante de ses compagnons la portèrent en Angleterre et en Irlande.

Dans le septième siècle furent fondées successivement en France celles de *Fleury*, de *Saint-Denys*, de la *Chaise-Dieu*, de *Lérins*, de saint Victor de Paris, etc., etc.; et, en 1833, le R. P. D. Guéranger a fondé à Solesmes, diocèse du Mans, un nouvel établissement de Bénédictins.

Nous avons encore des Bénédictines de sainte Scholastique, des *Bénédictines mitigées* et des Bénédictines de l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement.

(Voyez, sur saint Benoît et les Bénédictins, l'excellent ouvrage de M. l'abbé Gaume, t. 5, page 626, ou Bulteau et Mabillon, Annales des Bénédictins.)

L'habit consistait en deux *coules*, vaste habit à grandes manches traînant à terre, deux tuniques, un scapulaire pour le travail, de couleur noire et en laine. Les vêtements intérieurs, tunique, caleçon, aussi de laine et blanc, ainsi que les bas et les souliers. Ces habits ils ne devaient point les quitter en entier pendant la nuit, mais coucher moitié habillés sur une paillasse d'étoupes avec un chevet rempli de paille et deux draps de serge blanche. La tête était toute rasée, à l'exception d'une couronne de cheveux.

ESPRIT

DE SAINT DOROTHÉE

LE THÉBAIN,

ABBÉ EN ÉGYPTE.

NOTICE.

—

550.

Dorothée, surnommé le Thébain, parce qu'on croit communément qu'il était originaire de la ville de Thèbes en Égypte, a été, au rapport de Baronius, l'oracle de son siècle, le protecteur de la vérité et la lumière de l'Eglise. Formé dès sa jeunesse par les maîtres les plus habiles de son temps, il se fit remarquer lui-même par l'étendue et la solidité de ses connaissances. Les Pères de l'Église qui avaient vécu avant lui ne lui étaient point inconnus; on en distingue les traces dans ses écrits. Il connaissait surtout saint Clément d'Alexandrie, saint Jean Chrysostôme, saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, qu'il cite assez souvent, et dont, pour user de la comparaison d'un de ses disciples, il formait son miel spirituel pour la consolation de ses frères, comme une abeille forme le sien du suc des herbes et des fleurs différentes qu'elle rencontre.

On ne pourrait que difficilement préciser son entrée en religion. Il commença par se retirer dans une caverne aux environs d'Alexandrie. Plus tard, il se rendit au monastère de Saint-Siride, y fut le disciple de l'abbé Jean le Prophète, et de saint Barsenuphe; enfin, il devint lui-même abbé d'un monastère entre Gaze et Majume. C'est là que, joignant à un travail continuel l'abstinence la plus rigoureuse, et s'exerçant dans la pratique des plus hautes vertus, il acquit cette réputation de sainteté qui l'a porté sur nos autels.

Saint Théodore Studite en a fait un magnifique éloge. Pallade et Sozomène s'accordent à le regarder comme le premier personnage de l'état monastique de cette époque. Le célèbre abbé de Rancé, réformateur de la Trappe, goûtait si bien ses instructions, qu'il voulut les traduire lui-même pour l'usage de ses religieux.

Elles sont, en effet, très-belles et très-estimées. Dans un style simple, mais toujours noble et pur, on rencontre une justesse de raisonnement qui ne le cède en rien à la force des vérités qu'il annonce. Nous n'avons plus rien d'authentique de ce Saint, quoiqu'il ait dû écrire davantage, ayant souvent lutté avec succès contre les hérétiques.

Son âge, l'année et le jour de sa mort, son tombeau enfin, ont échappé à toutes nos recherches. Ce que nous savons, seulement, c'est qu'ayant vécu sous les Empereurs Anastase, Justin et Justinien, c'est-à-dire, en 491, 516 et 560, il mourut vers la fin du règne de ce dernier.

Il y a plusieurs Saints du nom de Dorothée, ce qui a fait qu'on les a quelquefois confondus. Mais la plus saine critique donne les 24 instructions à celui sous le nom duquel on va les lire. Il les composa au monastère de Majume, dont nous n'avons trouvé aucun détail. Des trois autres Saints du même

nom, l'un était grand chambellan de Dioclétien, l'autre abbé en Egypte. Il est connu sous le nom d'Archimandrite, et le troisième était appelé Dorothée le Jeune. Il fut abbé grec sur le bord du Pont-Euxin, dit Baillet; il était né à Trébizonde, ville célèbre de Cappadoce.

La vie de saint Dorothée le Thébain s'était écoulée au milieu des plus grandes austérités. Il ne s'accordait presque aucun repos ni le jour ni la nuit. Sa nourriture ne consistait qu'en une poignée d'herbes sèches ou de légumes, et six onces de pain noir.

Personne, dit encore Baillet, n'était plus humble dans ses sentiments, plus mortifié dans ses sens, plus détaché des choses de la terre. On remarquait dans toute sa conduite qu'il possédait à un éminent degré la charité, vertu universelle qui renferme toutes les autres, de même qu'elle les couronne toutes. Après ce qui concernait la gloire de Dieu, il ne préférait rien au salut de son âme; mais, du reste, il était toujours plus porté à procurer l'utilité et la satisfaction de son prochain que la sienne propre; car la charité, qui ne hait rien, est pourtant l'ennemie de l'égoïsme.

Saint Siride l'avait chargé d'écouter et de consoler les religieux dans leurs doutes et leurs peines intérieures, et il remplit ce difficile ministère avec un zèle et une patience admirables. Mais cette fonction, qui le rendait si utile aux autres, était pour lui un sujet de s'humilier profondément, s'en jugeant très-incapable comme s'il eût manqué de talent et de lumières suffisantes. « J'ignore, disait-il, pourquoi ils » viennent me découvrir leurs pensées, et je ne sais s'ils le » font ou par raillerie ou par simplicité. »

Terminons enfin cette Notice par le portrait qu'en a tracé un de ses religieux : « Il était affable envers tous ses frères,

» honnête, complaisant, bienfaisant et plein de bonté et de » tendresse pour ceux qui lui étaient soumis ; il ne savait ce » que c'était que de former des soupçons ; il n'était ni lâche, » ni paresseux, ni attaché à son propre sens ; il ne jugeait » personne, et il aimait souverainement la concorde et l'union » fraternelle. Il était fervent dans le travail, diligent, pru- » dent, attentif à tout ce qu'il faisait. Il avait une douceur et » une droiture sans pareille, et on pouvait le proposer pour » le modèle parfait de toutes les vertus. »

Telle est la sainteté qui se forme et se cache le plus souvent dans la solitude; n'en est-ce pas assez pour confondre notre orgueil au milieu de tant d'imperfections, et nous enflammer du désir de devenir meilleurs ?

Écoutons ces sublimes leçons.

ESPRIT

DE

SAINT DOROTHÉE LE THÉBAIN,

ABBÉ EN ÉGYPTE,

Tiré de ses instructions ascétiques.

Les exemples et la doctrine que nous avons reçus de Jésus-Christ, les moyens qu'il nous a donnés pour remédier aux plaies du péché et entrer dans la voie du salut, voilà le commencement de la première Instruction. Il distingue ensuite deux états, celui où l'on observe les commandements afin d'être sauvé, et celui où l'on embrasse la perfection évangélique. C'est principalement sur les devoirs de ce dernier état qu'il s'étend dans cette Instruction.

DE LA PREMIÈRE INSTRUCTION.

« Les commandements, dit-il, ont été donnés à tous les chrétiens, et il n'y en a pas un seul qui ne soit obligé de les garder; c'est le tribut pour ainsi dire que l'on doit payer au prince, et s'il était refusé on serait digne d'être puni. Mais comme il y a dans le monde des personnages d'un rang distingué qui ne se contentent pas de s'acquitter envers le Roi de cette obligation commune, et qui ajoutent des présents pour mériter de plus grands honneurs; de même les saints Pères ne se sont pas bornés à l'observance des préceptes; ils

ont encore présenté à Dieu des dons et des offrandes volontaires, et ces dons sont la chasteté, la pauvreté et l'obéissance. Ils ont ajouté à la pratique des autres vertus l'observation des conseils; *ils ont crucifié le monde à leur égard, et se sont efforcés de se crucifier eux-mêmes au monde,* selon le langage de l'Apôtre (aux Galates 6), c'est-à-dire que le monde est crucifié pour celui qui le quitte, qui abandonne ses proches, ses possessions, et toutes les espérances du siècle; et que celui-là est crucifié au monde, qui, après l'avoir abandonné et s'être dépouillé des choses sensibles, entreprend de combattre ses convoitises, de détruire l'amour de la volupté, d'assujettir sa volonté propre, et de dompter ses vices et ses passions. »

2e INSTRUCTION.

De l'humilité.

« Il y a deux espèces d'humilité, comme il y a deux espèces d'orgueil. La première espèce d'orgueil, est lorsqu'on méprise son frère et qu'on s'élève au-dessus de lui. La seconde, est quand on s'élève contre Dieu même. On tombe de ce premier orgueil au second, si on n'a soin de réparer sa faute par l'humilité. L'orgueil se divise encore en celui qui est propre aux gens du monde, et en celui qui attaque les solitaires. Les gens du monde s'estiment plus que les autres, ou parce qu'ils sont plus riches, plus nobles ou mieux faits, ou parce qu'ils ont d'autres qualités naturelles, comme une belle voix, un caractère plus doux ou plus poli, ou qu'ils ont plus d'adresse dans ce qu'ils font; et les solitaires peuvent tomber dans cet orgueil des gens du monde, quand ils s'enflent de vanité, parce qu'ils ont ces qualités naturelles, ou que leur monastère est plus grand, plus riche, plus nombreux.

» Mais l'orgueil qui infecte les religieux plus particulièrement, est celui par lequel un solitaire se glorifie à cause de

ses veilles, de ses jeûnes, de sa piété, de la régularité de sa conduite, de son zèle pour la discipline; et quand aussi il s'humilie et s'abaisse dans le dessein de s'attirer les louanges des hommes. Voilà donc les deux espèces d'orgueil : il reste à parler des deux espèces d'humilité. L'une consiste à croire les autres meilleurs que soi, et, comme disait un ancien Père, lorsqu'il n'y a personne auquel on ne s'estime inférieur. L'autre consiste à attribuer à Dieu seul tout le bien que l'on fait; et c'est l'humilité parfaite des Saints. Car il en est d'eux comme des branches d'un arbre, qui penchent vers la terre lorsqu'elles sont chargées de fruits. Ainsi, plus les Saints sont chargés de vertus, plus aussi ils s'humilient; et, à mesure qu'ils s'approchent plus de Dieu par leur sainteté, plus aussi ils se reconnaissent pécheurs. Cette vérité paraîtra incompréhensible à ceux qui ne connaissent pas bien l'humilité des Saints; et un jour, en parlant avec un des principaux de la ville de Gaze, comme je lui dis que plus on s'approchait de Dieu, plus on s'estimait pécheur, il s'écria dans son étonnement : Comment cela peut-il se faire? Mais, pour le lui donner à comprendre, je lui parlai ainsi : Je vous prie de me dire ce que vous vous estimez dans votre ville? Je me considère, me répondit-il, comme le premier de tous. Mais si vous alliez à Césarée, lui dis-je, que penseriez-vous? Je m'y verrais comme le moindre entre les personnes les plus qualifiées. Et si vous alliez à Antioche, lui dis-je encore? Je m'y regarderais, répliqua-t-il, comme un simple bourgeois. Enfin, lui dis-je, si vous alliez à Constantinople et que vous approchassiez de la personne de l'Empereur? Pour le coup, ajouta-t-il, je me regarderais comme un pauvre. Alors je lui dis : Voilà comment font les Saints; plus ils s'approchent de Dieu, plus ils se croient pécheurs.

» Abraham eut le bonheur de voir le Seigneur, et il se donna le nom de terre et de poussière. Isaïe s'écrie qu'il n'est qu'un misérable et un impur. Ce fut sans doute l'humilité qui fut cause que les lions ne nuisirent point à Daniel

dans la fosse. Moïse et Jérémie s'excusent par humilité, lorsque Dieu veut les envoyer pour être les protecteurs et les défenseurs des hommes.

» Personne ne peut bien expliquer ce que c'est que cette humilité, et de quelle manière elle se produit dans l'âme, s'il ne l'a appris auparavant par sa propre expérience ; car ce n'est point l'instruction des hommes qui la fait connaître. Un ancien étant interrogé par un de ses frères pour savoir ce que c'était que l'humilité, il répondit que c'était quelque chose de grand et de divin, et que les moyens de l'acquérir étaient les travaux du corps, la prière et les sentiments du cœur par lesquels on tâchait de se regarder comme inférieur à tout le monde. Cet ancien Père a dit que les travaux du corps conduisent l'homme à l'humilité, parce que, comme un homme qui jouit d'une santé vigoureuse a des dispositions bien différentes de celui qui est affaibli par les maladies ; que celui qui est rassasié de viandes pense autrement que celui qui a faim ; et que celui qui est assis sur le trône a des sentiments différents de celui qui est couché sur un fumier ; ainsi le travail abaisse le corps, et l'humiliation du corps se communique à l'âme. Le bas sentiment qu'on a de soi-même combat la première espèce d'orgueil dont nous avons parlé, et la prière par laquelle nous recourons à Dieu dans nos besoins, où nous lui attribuons le bien que nous faisons et lui en rendons grâces, combat aussi la seconde espèce d'orgueil ; et ce double orgueil se détruisant ainsi dans nous, cède la place de notre cœur à l'humilité. »

3e INSTRUCTION.

De la conscience.

Saint Dorothée, après avoir expliqué en peu de mots ce que c'est que la conscience, montre combien il est dangereux de l'étouffer et combien il importe de la suivre, et entre en-

suite dans le détail de ce quelle dicte, tant à l'égard de Dieu qu'à l'égard du prochain et de soi-même.

» Lorsque Dieu créa l'homme, dit-il, il lui inspira quelque chose de divin, savoir, un sentiment intérieur, comme une étincelle, un feu, une lumière pour éclairer sa raison et lui donner la puissance de discerner le bien d'avec le mal. Ainsi la conscience subsiste toujours dans le fond de nos âmes, et ne manque point de nous avertir de nos devoirs et de nos obligations. C'est par elle que les Saints se sont conduits avant la loi écrite; mais les hommes l'ayant comme étouffée par la grandeur et le nombre de leurs péchés, la loi a été donnée; les Prophètes ont parlé, et enfin Jésus-Christ est descendu pour rallumer, par l'observation de sa sainte loi, cette étincelle presque éteinte.

» Il est donc en notre pouvoir ou de l'étouffer de nouveau, ou de faire en sorte qu'elle nous éclaire, pourvu que nous nous laissions conduire par sa lumière et ses impressions. Lorsqu'elle nous inspire de faire une chose et que nous la négligeons, ou lorsqu'elle nous défend d'en faire une autre et que nous la faisons, cela s'appelle enfouir sa conscience, comme si on la couvrait de terre; et alors elle ne peut plus se faire entendre à nous distinctement, à cause de la pesanteur des péchés dont elle est opprimée. Ainsi, les habitudes que nous contractons de la mépriser et de passer par-dessus ses sentiments, font que nous n'avons plus d'attention sur ce qu'elle nous inspire; et c'est ce que déplore un Prophète, quand il dit : *Ephraïm a eu l'avantage sur son adversaire, et il a foulé aux pieds le jugement* (Osée 5). Dans le même sens, quand il dit : *Accordez-vous avec votre adversaire, pendant que vous êtes en chemin avec lui, de crainte qu'il ne vous livre au juge, et le juge au ministre de la justice* (Matth. 25). Mais pourquoi est-elle appelée notre adversaire? C'est qu'elle combat notre volonté propre, soit qu'elle nous reprenne quand nous manquons de faire ce que nous devons, soit qu'elle nous accuse quand nous faisons ce que

nous ne devons pas. Le chemin pendant lequel nous devons nous accorder avec elle, est le temps de cette vie, après laquelle nous serons livrés aux juges et condamnés, si nous ne l'avons pas suivie à présent.

» Etudions-nous donc pendant cette vie à garder notre conscience pure. Ne souffrons point qu'elle ait aucun reproche à nous faire. N'en négligeons pas les sentiments, même dans des choses légères ; car, quand quelqu'un commence à dire en lui-même : Qu'importe-t-il que je dise cette parole : quel mal y a-t-il que je mange ce petit morceau ? quel inconvénient de faire ceci ou cela ? il vient jusqu'à passer par dessus tous les remords de la conscience, même en matière considérable, et tombe dans le mépris et l'insensibilité.

» On garde sa conscience en plusieurs manières, savoir : à l'égard de Dieu, à l'égard du prochain et à l'égard de soi-même. On la garde à l'égard de Dieu quand on obéit à ses ordres, même lorsqu'on n'est exposé ni à la censure, ni à la vue des hommes. On pèche, au contraire, contre sa conscience à l'égard de Dieu quand on n'est pas fidèle à rendre à Dieu ce qu'on lui doit, lorsqu'on n'a pas d'autre témoin que Dieu même et sa conscience.

» Garder sa conscience à l'égard du prochain, c'est s'abstenir de tout ce qu'on connaît pouvoir le blesser, soit par l'action, soit par la parole, les gestes et les regards ; car souvent un signe, un air, un geste, un coup d'œil, sont capables de lui faire des plaies profondes ; et c'est agir contre sa conscience à l'égard de son frère que de faire la moindre chose dans le dessein de l'offenser ou de lui nuire.

» Enfin, on garde sa conscience à l'égard de soi-même, lorsqu'on prend soin de ce qu'on a à son usage sans permettre par négligence que quelque chose dont on se sert, se perde ou dépérisse. » Notre Saint veut parler ici de ce qui sert à l'usage des religieux, comme le manteau, les livres, le lit, &c. ; le reste ne peut regarder nos lecteurs.

4e INSTRUCTION.

De la crainte de Dieu.

« Saint Jean, dit-il, nous apprend *que la charité parfaite bannit la crainte* (Jean 4); et le Prophète royal a dit *que tous les Saints craignent le Seigneur* (Ps. 35). Cela paraît une contradiction; mais l'Écriture veut nous apprendre par là qu'il y a une crainte qui est pour ceux qui entrent dans la voie de la piété, et une autre qui appartient aux Saints qui sont élevés au comble de la charité.

» Saint Grégoire de Nazianze nous enseigne là-dessus qu'il y a trois dispositions différentes, par lesquelles nous pouvons nous rendre agréables à Dieu. Si c'est par la crainte du châtiment que nous tâchons de lui plaire, nous sommes dans l'état de serviteur : si nous obéissons dans la vue de la récompense, nous sommes dans la condition des mercenaires; si c'est l'amour du bien qui nous fait agir, nous sommes au nombre de ses enfants. Dès qu'un enfant a atteint l'âge de discernement et de maturité, il fait la volonté de son père, non parce qu'il craint qu'il le châtie, ni parce qu'il en attend des récompenses, mais parce qu'il l'aime; et il mérite alors d'entendre cette parole de bénédiction : *Vous n'êtes plus serviteur, mais vous êtes le fils et l'héritier de Dieu par la grâce de Jésus-Christ* (Galat. 4).

» Quand saint Antoine disait qu'il ne craignait pas Dieu mais qu'il l'aimait, on doit l'entendre de la crainte des commençants; et quand il fut dit à Abraham, lorsqu'il était près d'immoler son fils : Je connais maintenant que vous craignez le Seigneur, on doit l'entendre de la crainte filiale qui est la production de l'amour saint. La divine Écriture nous a dit tantôt que la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse, et tantôt qu'elle en est la consommation. Mais le Prophète royal nous marque la différence de ces trois craintes,

lorsqu'il dit : *Venez, mes enfants ; soyez attentifs à ce que je vais vous dire, et je vous instruirai de la crainte du Seigneur* (Ps. 33). Il dit premièrement : *venez*, et par là il nous exhorte à la recherche de la vertu. Il ajoute, *mes enfants*, et c'est faire passer ceux qu'il invite à venir à lui, du vice à la vertu ; et après les avoir exhortés à cette sainte métamorphose, il continue : *Je vous instruirai de la crainte du Seigneur*. Il explique ensuite quelle est cette crainte, en disant : *Qui est celui qui désire la vie et qui souhaite de voir des jours heureux? Qu'il garde sa langue ; qu'il la préserve de tout péché ; que sa bouche ne s'ouvre jamais pour tromper personne; qu'il évite le mal, et fasse le bien ; qu'il cherche la paix et qu'il la cherche avec persévérance.*

» Ainsi il nous conduit comme par la main, et nous excite à fuir le mal par la crainte de Dieu. De là on passe à la pratique du bien, et on arrive à la paix qu'il exhorte de rechercher avec tant d'ardeur, que nous puissions enfin l'acquérir. Or, qu'y a-t-il de plus heureux dans le monde que ceux qui ont eu le bonheur de recevoir cette grâce si relevée, cette bienheureuse paix? Car, *bienheureux sont les pacifiques*, dit Jésus-Christ, *parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu*. Après ces explications des différentes craintes de Dieu et de la crainte parfaite des Saints, il nous reste à savoir comment nous pouvons l'acquérir et comment nous pouvons la perdre.

» Les saints Pères nous ont appris que cette crainte se produit en nous par la méditation de la mort et des châtiments de l'autre vie ; par l'exactitude à examiner chaque jour sa conscience; par le soin que nous avons de ne pas présumer de nous-mêmes et de nous attacher aux personnes qui craignent Dieu. Nous perdons cette crainte par des voies contraires, c'est-à-dire, par l'oubli de la mort et des peines futures ; en ne veillant pas sur nous-mêmes pour examiner notre conduite ; en vivant dans la négligence et avec les négligents ; en nous laissant aller à la présomption et à une liberté immodérée dans nos actions et dans nos paroles ; et c'est cette pré-

somption qui peut, plus que toute autre chose, bannir de notre âme la crainte du Seigneur. »

5e INSTRUCTION.

Du propre esprit.

« Il est écrit, dans les Proverbes, que ceux qui n'ont point de conduite tombent comme les feuilles, et que le salut se trouve où il y a beaucoup de conseil. Remarquez donc que cela nous avertit de ne pas marcher par nous-mêmes, et de ne nous pas imaginer que nous soyons capables de nous conduire. Nous avons besoin d'assistance; nous avons besoin auprès de Dieu de guides qui nous dirigent. Rien n'est plus déplorable et plus exposé aux piéges et aux surprises du démon, que ceux qui manquent de conducteur pour les mener et les soutenir dans la voie du Seigneur.

» L'Écriture les compare aux feuilles des arbres. Les feuilles au commencement sont vertes et agréables; mais peu à peu elles se dessèchent et tombent à terre. On n'en fait point de cas; on les foule aux pieds. Il en est de même de celui qui n'a point de conducteur. D'abord il se porte avec ardeur aux veilles, aux jeûnes, au silence et aux pratiques de vertu; mais cette ferveur diminuant insensiblement en lui et n'ayant personne qui le dirige et qui entretienne et excite ce feu dans son âme, il s'affaiblit, il tombe, il devient le jouet de ses ennemis.

» Il en est tout autrement de ceux qui ont un guide à qui ils déclarent ce qui se passe dans leur cœur, et qui ne font rien sans conseil. L'Écriture dit qu'ils y trouvent le salut, pour nous faire voir que si nous voulons agir avec sûreté, pour notre sanctification, nous devons prendre en toutes rencontres les avis de celui à qui nous sommes obligés de donner notre confiance, et qu'il faut lui découvrir généralement tout notre intérieur sans se borner à lui en découvrir

seulement une partie et lui cacher l'autre ; et c'est à l'égard de celui qui est fidèle à se conduire de la sorte, qu'il est vrai de dire que le salut se trouve où il y a beaucoup de conseil.

» Si, au contraire, on cache quelque chose, le démon qui voit qu'on retient encore sa propre volonté, quand même elle aurait le bien pour objet, ne manque pas de nous attaquer de ce côté-là, et à la fin il nous surmonte.

» Il est certain que quand nous sommes pleins de nous-mêmes et que nous nous appuyons sur notre propre justice, en pensant faire le bien, nous nous tendons des piéges, sans prendre garde que nous travaillons à notre perte.

» Aussi n'y a-t-il rien que le démon redoute et empêche davantage dans les âmes que de demander avis, parce qu'il craint d'être découvert et connu; car, quand une âme prend ses sûretés en déclarant ses dispositions intérieures et qu'un homme éclairé lui dit : Faites ceci, ou ne le faites pas; ceci est bon, ceci est mauvais : cela est juste ; ceci est un mouvement de votre volonté, alors il ne peut plus prendre avantage sur elle, étant conduite, et comme défendue de tous côtés; et c'est ainsi qu'elle trouve son salut.

» Pour moi, je ne connais point d'autre cause de la chute de plusieurs que la confiance qu'ils ont en leur propre esprit; et si vous apprenez que quelqu'un se soit écarté de la véritable voie, sachez que c'est parce qu'il s'est suivi lui-même.

» Apprenez donc à chercher conseil, et à ne pas vous fier à vous-même. Cette défiance est un grand bien. Elle est l'effet d'une humilité sincère. C'est une joie solide, c'est une paix profonde. »

6e INSTRUCTION.

Des jugements.

« Le péché de juger son frère est bien grand, et il n'y en a guère que Dieu haïsse davantage. Il attire sur nous l'indi-

gnation du Seigneur ; il nous dépouille de toutes sortes de vertus ; il nous rend incapables d'en acquérir. Aussi quand Jésus-Christ dit dans l'Évangile : *Hypocrites, ôtez la poutre qui est dans votre œil, et puis vous penserez à ôter la paille qui est en celui de votre frère* (Luc 6) ; en comparant au brin de paille la faute du prochain ; et à une poutre celle de celui qui juge, il nous montre que ce péché est si grand qu'il surpasse presque tous les autres.

» Pourquoi ne nous condamnons-nous pas plutôt nous-mêmes ? Pourquoi ne faisons-nous pas une exacte discussion de tant de maux dont il nous faudra rendre à Dieu un compte rigoureux ? Pourquoi usurpons-nous un jugement qui n'appartient qu'à Dieu ? Pourquoi nous mêler de ce qui regarde la créature ? N'avons-nous pas assez de quoi nous occuper, si chacun de nous veut se considérer soi-même et s'appliquer à ses propres maux ?

» Si votre frère a le malheur de succomber à la tentation en quelque rencontre, vous le jugez avec autorité, mais savez-vous combien de fois il a combattu avant que de tomber ? Dieu ayant égard aux travaux et aux peines qu'il a ressenties dans les efforts qu'il a faits pour résister à la tentation avant qu'il s'y laissât aller, a compassion de lui ; et cependant vous le jugez sans appel. Savez-vous combien il a versé de larmes devant Dieu pour expier sa faute ? Vous savez son péché, mais vous ne savez pas sa pénitence.

» Mais ce qui est pire encore, c'est que, non content de juger le prochain, nous ajoutons le mépris au jugement ; car ce sont deux choses différentes, puisque le mépris est lorsque nous en parlons injurieusement et que nous y ajoutons la raillerie. Certes, ceux qui pensent sérieusement à leur salut, sont bien éloignés de considérer les fautes d'autrui. Ils ont leurs propres maux continuellement devant leurs yeux ; semblables à celui qui, témoin de la chute d'un de ses frères, s'écria en soupirant : Malheur à moi ! malheur à moi ! Il m'arrivera demain ce que je lui ai vu faire aujourd'hui.

» Ah ! si la charité tenait dans nos cœurs la place qu'elle y devrait avoir, nous aurions de la compassion pour nos frères ; nous ressentirions leurs maux, nous éviterions de les voir, selon qu'il est écrit : *La charité ne pense jamais le mal, il n'y en a point qu'elle ne cache.* Les Saints nous ont donné l'exemple de cette belle vertu. Lorsque les péchés des hommes se sont trouvés exposés à leurs yeux, ils n'étaient point aveugles ; mais ils n'en avaient point pour les voir. Qui est-ce qui a plus haï le péché que les Saints ? Cependant ils n'ont point haï le pécheur : ils ne le condamnaient point, ils ne le fuyaient point avec horreur, mais ils compatissaient à sa faiblesse et l'avertissaient ; ils l'exhortaient, le consolaient ; ils le traitaient comme un membre malade ; il n'y avait rien qu'ils ne fissent pour le guérir.

» Avez-vous jamais remarqué ce que fait un pêcheur quand il a pris quelque gros poisson avec l'hameçon ? S'il sent qu'il se débat et s'agite, il ne l'enlève pas tout d'un coup avec violence, de peur qu'il ne rompe la ligne et ne s'échappe. Mais il lui donne la main, il le laisse aller où il veut, jusqu'à ce que ses mouvements et ses efforts ayant cessé, il l'attire peu à peu sur le rivage.

» C'est ainsi que les Saints attirent leurs frères par leur charité et leur patience. Ils ne les maltraitent point ; ils ne leur témoignent ni froideur ni mépris ; ils les couvrent et les soutiennent afin qu'ils puissent se relever dans le temps et empêcher aussi que leurs fautes ne nuisent aux autres. Ayons le même esprit de compassion pour notre prochain, afin de nous empêcher d'en médire, de le condamner, de le mépriser. Secourons-nous les uns les autres, comme nous ferions les membres d'un même corps.

» Qui est-ce qui ayant la main blessée ou le pied, le néglige, le coupe, ou le laisse pourrir ? Ne pense-t-il pas plutôt à le nettoyer et à y appliquer des remèdes ? il n'a point d'horreur de ce membre, ni de la mauvaise odeur que cause sa pourriture, et il n'y a rien qu'il ne fasse pour lui

rétablir la santé. Or, la société chrétienne est un corps. Le supérieur est la tête. Ceux qui veillent pour la direction des autres en sont les yeux ; ceux qui sont appliqués à la parole en sont la bouche ; les oreilles ceux qui écoutent, les mains et les pieds ceux qui travaillent et exécutent les ordres. Or, si vous êtes la tête, gouvernez ; si vous êtes les yeux, veillez ; si vous êtes la bouche, instruisez; si vous êtes l'oreille, la main, le pied, obéissez, travaillez, servez, et que chacun agissant de concert soit uni avec les autres ; car on s'unit à Dieu autant qu'on s'unit à son frère.

» Imaginez-vous, en effet, que le monde est comme un cercle dont Dieu est le centre ; et que les voies et les conduites des hommes sont comme des lignes tirées de la circonférence de ce cercle vers le centre. N'est-il pas vrai que, plus les lignes de la circonférence s'approchent vers le centre, plus aussi elles s'approchent les unes des autres; et que plus elles s'éloignent du centre, plus aussi elles s'éloignent les unes des autres ? Il en est de même des voies des hommes : plus ils tendent vers Dieu, qui en est le centre, par le désir de s'unir à lui, et plus aussi ils s'approchent les uns des autres par la charité mutuelle ; et plus ils s'éloignent de Dieu, plus ils se séparent et se divisent les uns des autres. »

8e INSTRUCTION.

Du souvenir des injures.

» Nos pères nous ont appris qu'il n'y a rien de plus contraire à l'esprit du christianisme, que de se mettre en colère et d'affliger son prochain, et que si quelqu'un a surmonté la colère, il a surmonté le démon. Que devons-nous donc dire de ceux qui non-seulement s'échauffent et se fâchent, mais encore qui conservent le souvenir des injures. Que pouvons-nous faire que de les plaindre, les voyant dans une si mauvaise disposition ? Il ne faut pas considérer, en effet, ce

sentiment comme peu de chose; mais on doit l'étouffer dès le commencement. Il y a de la différence entre le souvenir des injures et la colère, et vous allez le comprendre par cette comparaison. Quand quelqu'un veut allumer du feu, il n'allume d'abord qu'un petit charbon. Ce charbon nous marque la parole qui nous offense. Que si vous la supportez avec patience, vous avez éteint le charbon. Mais si vous vous arrêtez à dire en vous-même : Pourquoi m'a-t-il dit cela? je lui répondrais bien si je voulais; il ne m'aurait pas parlé ainsi s'il n'avait eu dessein de me fâcher; qu'il sache que je lui rendrai bien la pareille. Ces sortes de pensées sont comme le bois que vous mettez pour allumer le feu; et la fumée que ce feu produit ensuite est le trouble de l'âme, c'est-à-dire une agitation et un concours de diverses pensées qui émeuvent le cœur et lui inspirent comme une hardiesse qui le porte à se venger de celui qui lui a déplu. Voyez à quoi est capable de nous conduire une parole qu'on nous a dite, si nous n'avons soin d'étouffer aussitôt dans sa naissance le trouble qu'elle nous cause.

» Il y en a qui ne paraissent pas rendre le mal pour le mal parce qu'ils ne le font pas par des actions; mais ils le font par des discours, par leur air, par leurs manières. D'autres ne rendent pas à la vérité le mal pour le mal, par aucun geste, aucun mouvement qu'on puisse remarquer en leur personne; mais ils nourrissent dans leur cœur des humeurs et des indispositions fâcheuses à l'égard de leurs frères. Ils ne témoignent point qu'ils soient fâchés contre eux; mais s'ils apprennent que quelqu'un les ait maltraités, ou ait formé contre eux quelque plainte, ils sont ravis de le savoir. Il y en a aussi qui sont éloignés de se réjouir de ce qui cause de la peine à leurs frères, mais ils en ont eux-mêmes quand il leur arrive quelque chose d'avantageux, ou s'ils les voient honorés et estimés des autres. Or, tout cela est une espèce de souvenir des injures.

» Je veux encore vous faire observer que quelques-uns

ayant eu des différends avec leurs frères et leur ayant fait ensuite satisfaction, ne laissent pas de conserver quelque indisposition dans leur cœur contre eux, et quoiqu'ils soient guéris de la colère, en se réconciliant avec eux, ils ne font pas tous leurs efforts pour se délivrer du souvenir des injures. D'autres, après leur avoir pardonné de bonne foi, s'ils en reçoivent dans la suite quelque nouveau sujet de mécontentement, ils rappellent à leur souvenir non-seulement l'injure toute récente, mais encore les premières dont ils avaient perdu la mémoire; et ceux-ci ressemblent à un homme qui ayant été guéri d'une plaie qu'il avait reçue, en demeure pourtant plus faible dans la partie blessée ; de sorte que c'est plutôt par cet endroit que par un autre qu'au moindre mal il répand son sang.

» Travaillons donc à guérir nos cicatrices et faisons en sorte qu'elles se reprennent si parfaitement, qu'il n'en reste aucune difformité. Le moyen pour cela est de prier Dieu de toutes les forces de votre cœur, pour celui qui nous a fait de la peine, en lui disant : Seigneur, faites miséricorde à mon frère, et à moi aussi. »

9e INSTRUCTION.

Du mensonge.

« Il est écrit que le *mensonge vient du méchant ; que lui-même est menteur et qu'il en est le père* (Jean 8). Vous voyez comme le démon est appelé le père du mensonge; mais pour la vérité, elle est de Dieu même, puisqu'il nous assure qu'il est la *voie*, la *vérité*, la *vie* (Jean 24). Ainsi considérez quel est celui que vous quittez et qui est celui que vous suivez par le mensonge, et sachez que c'est le démon même. Si vous avez donc un sincère désir de vous sauver, aimez la vérité de tout votre cœur et préservez-vous de tout mensonge, de peur qu'il ne vous sépare de celui qui est la vérité et la vie.

» On peut commettre le mensonge ou par la pensée, ou par la parole, ou par la conduite de la vie. On tombe dans le mensonge par la pensée, en formant des soupçons contre son frère ; par exemple, si on voit quelqu'un parler avec un autre et qu'on soupçonne que c'est de soi qu'on parle ; ou si rompant leur entretien, il s'imagine que c'est à cause de lui qu'ils cessent de parler ; en un mot, si dans ce qu'il veut faire ou dire aux autres, il se met dans l'esprit que c'est par rapport à lui et prétend pénétrer les motifs de leurs paroles et de leurs actions.

» Voilà de quelle manière on commet le mensonge par pensée, car on ne dit rien de véritable, et tout ce qu'on dit n'est fondé que sur des soupçons qui produisent ces vues curieuses que nous avons sur les actions des autres, ces médisances, ces murmures, ces contestations, cette liberté que nous prenons de juger et de condamner nos frères.

» Il peut arriver quelquefois que nos soupçons soient véritables, mais il est si pernicieux de s'y laisser aller, que pour peu qu'on s'y arrête, ils nous persuadent que nous voyons avec évidence des choses qui ne sont point et qui n'ont jamais été.

» Quant au mensonge que l'on commet par la parole, en voici un exemple : Un frère est paresseux, ou ne veut point se lever à l'Office de la nuit, et au lieu d'avouer qu'il a manqué, et de dire : Pardonnez-moi, la paresse m'a empêché de me lever, il dit : J'ai eu la fièvre ; je n'y voyais point ; je n'ai pu me lever ; j'étais faible. Il prononce dix paroles fausses pour s'excuser, au lieu d'en dire une véritable pour confesser humblement sa faute. Que si on le reprend, il s'autorise dans ces expressions, il contrefait l'homme qui aime le bien, pour éviter le reproche qu'on lui veut faire. S'il a eu quelque question à démêler avec un autre frère, il ne se lasse pas de se justifier. C'est vous, dit-il, qui avez fait ceci, c'est vous qui avez dit cela. Pour moi, je ne l'ai point dit, c'est un autre, &c., &c. Il ne parle ainsi que pour s'empêcher d'être

humilié. De même s'il désire quelque chose, il use de détours pour l'obtenir ; il feint des besoins et ne cesse de faire des mensonges jusqu'à ce qu'il ait obtenu ce qu'il souhaite.

» Un homme qui en use de la sorte n'est digne d'aucune créance ; et s'il lui arrive par hasard de dire vrai, on ne peut pas s'y arrêter, parce que la vérité ne sort jamais de sa bouche, qu'elle ne soit accompagnée d'obscurités et d'équivoques.

» Enfin, on ment par la conduite de sa vie, lorsqu'on feint d'aimer une vertu qu'on n'a point, et qu'on a plutôt l'habitude du vice contraire. Par exemple, lorsque étant avare on loue la compassion ou la vertu de l'aumône ; ou lorsque étant superbe on admire l'humilité ; ou quand on témoigne de l'admiration pour quelque vertu sans l'estimer par le sentiment de son cœur. Car on agit ainsi, non pas pour éviter le scandale que l'on causerait en parlant autrement, mais afin de paraître n'avoir pas un vice qu'on a, et avoir une vertu qu'on n'a pas. Car, si en louant une vertu dont on est dépourvu, on voulait parler sincèrement, on commencerait par s'humilier en avouant qu'on est privé de cette vertu, en confessant qu'on a le malheur d'être infecté du vice qui lui est opposé, mais on ne parle de la vertu, on ne la loue, on n'en emprunte le nom que pour couvrir mieux son défaut et sa honte, et souvent aussi pour tromper les autres.

» Voilà celui qui ment par des paroles contraires à la conduite de sa vie. C'est un homme qui n'a point de simplicité, qui est double, qui est opposé à lui-même, dans ses actions et dans le sentiment de son cœur. Sa vie n'est qu'une longue, honteuse et méprisable comédie. »

10e INSTRUCTION.

Du soin de se corriger et d'avancer dans la vertu.

« Les vertus tiennent un milieu entre les deux extrémités opposées, et c'est ce qui les a fait appeler la *voie royale*,

et que les Saints nous ont recommandé de marcher par la voie royale. Par exemple, la force est entre la timidité et la témérité; l'humilité est entre l'orgueil et la basse complaisance; et la crainte respectueuse, entre l'effronterie et une certaine pudeur qui nous fait rougir lorsqu'il n'y a point de sujet.

» Telle est la voie par laquelle les Saints ont marché, et par laquelle nous devons marcher à leur exemple. Un saint vieillard disait : Marchez par la voie royale et mesurez les milles.

» C'était pour nous apprendre que chacun doit considérer où il en est, combien de chemin il a fait, et à quel degré de vertu il est arrivé. Par exemple, nous sommes tous comme des gens qui ont pour but d'aller à Jérusalem; et étant partis ensemble du même endroit, les uns après avoir marché cinq milles, se sont arrêtés; d'autres, après avoir fait la moitié du chemin; d'autres se sont égarés après avoir fait deux milles et sont revenus sur leurs pas; d'autres n'ont pas même fait un pas, et d'autres sont allés jusqu'aux portes de la ville sainte et n'y sont pas entrés.

» Voilà, mes Frères, ceux à qui nous sommes semblables, car il y en a parmi nous qui ont quitté le monde et sont entrés dans le monastère, n'ayant d'autre vue que d'acquérir la vertu. Quelques-uns y ont fait des progrès et sont demeurés là; d'autres ont un peu plus avancé, ou ont fait la moitié de l'œuvre et se sont arrêtés; d'autres n'ont rien fait du tout; d'autres ont acquis des dispositions de vertu, mais ils s'en glorifient et méprisent les autres, ainsi ils n'entrent point dans la ville sainte, ils demeurent dehors. Que chacun de nous sache donc s'il a marché, s'il a avancé, s'il n'a point reculé, s'il est arrivé jusqu'à Jérusalem, s'il y est entré, s'il y a été reçu.

» Il y a dans les hommes trois dispositions différentes : la première quand ils suivent leurs passions, la seconde quand ils les répriment, la troisième quand ils en arrachent la ra-

cine. Ces trois différentes dispositions fourniraient matière à de longs discours ; mais pour en dire quelque chose, parlons, par exemple, de la vaine gloire. Elle fait qu'on ne peut souffrir en paix une parole de son frère. Si on lui dit un mot, il se trouble, il en dit cinq, il en répond dix, il dispute, il se tourmente lui-même ; et quand la contestation est passée, il y réfléchit, il en est tout occupé, il conserve du ressentiment, et se fâchant de ce qu'il n'a pas répondu encore plus vivement qu'il n'a fait, il se dit à lui-même : Pourquoi ne lui ai-je pas répliqué cela et cela ? Mais je le lui réserve sûrement pour une autre fois.

» Dieu nous préserve, mes Frères, d'une si mauvaise disposition ; il n'est point de châtiment qu'elle ne mérite ; car tout péché, quand il est passé en habitude, conduit à l'enfer. C'est ce qui fait que je vous recommande si souvent de détruire vos vices avant qu'ils ne jettent des racines et ne se fortifient par l'habitude.

» Quant à ceux qui répriment leurs passions, ils ne s'y portent pas tous également. Celui qui, entendant une parole qu'on lui dit, s'en fâche en lui-même, non parce qu'il est méprisé, mais parce qu'il n'a pas eu assez de vertu pour la souffrir patiemment, est dans l'état des personnes qui combattent et qui répriment leurs passions. J'en dis de même de celui qui résiste, quoique avec peine, et qui succombe quelquefois à l'effort et à l'opiniâtreté de sa passion. Il y en a qui ne veulent rien répliquer, mais la mauvaise habitude les emporte ; d'autres se font violence pour ne rien dire, mais ils sont fâchés d'être méprisés ; puis ils se condamnent de ce qu'ils se sont fâchés et s'en repentent. Je mets toutes ces personnes au nombre de tous ceux qui résistent à leurs passions, quoiqu'ils s'en laissent quelquefois entraîner ; car dans la disposition intérieure ils les arrêtent et veulent n'y point consentir, bien qu'ils résistent avec peine. Mais je dois vous faire observer que les choses auxquelles notre volonté ne se porte point ne sont pas de durée. Ainsi, il faut prendre garde que, quoique

l'on ne suive pas la passion, on ne conserve dans le cœur quelque chose qui l'entretienne, et que ce ne soit cela qui fasse qu'on y succombe quelquefois.

» Il reste à vous parler de ceux qui s'appliquent à déraciner leurs passions. Il y en a qui ont de la joie de souffrir l'injure, mais c'est dans une vue d'intérêt, et ceux-là ne déracinent point leurs passions avec science. D'autres, au contraire, se réjouissent d'être méprisés et se persuadent qu'ils ont dû l'être et qu'ils l'ont bien mérité, et ceux-là déracinent leurs passions avec science. D'autres vont plus loin ; non-seulement ils reçoivent l'humiliation avec joie et s'accusent eux-mêmes, mais de plus ils s'attristent du mal que commet celui qui les offense et du trouble dans lequel ils le voient. Je prie Dieu, mes Frères, qu'il vous fasse la grâce d'être dans une si sainte disposition.

» Que chacun donc s'applique à connaître dans quel état il se trouve ; qu'il examine s'il n'est pas du nombre des premiers, qui suivent leurs passions avec une volonté pleine et entière, ou au rang de ceux qui y succombent, étant plutôt emportés par la force de l'habitude, que par une volonté affectée. Qu'il considère si après en avoir été vaincu, il en a de la douleur et en fait pénitence ; si lorsqu'il s'efforce de les réprimer, il le fait par des motifs justes et saints et non par quelque autre passion. » Il conseille enfin une discussion exacte de soi-même assez fréquente, pour reconnaître si on a fait quelque progrès, si l'état où l'on est est meilleur, ou s'il est le même, ou bien pire encore.

11e INSTRUCTION.

Du soin de combattre les passions avant qu'elles se changent en habitude.

« Faites tout, dit-il, avec attention, et ne vous conduisez pas avec indifférence, puisque la moindre négligence vous expose à de grands périls. Voyez ce que c'est que de tomber

dans quelque indisposition. On méprise les maux qui paraissent légers ; cependant, si quelqu'un est d'une complexion délicate, pour peu qu'il soit malade, il a besoin de beaucoup de temps et de soins pour rétablir sa santé. Il en est de même des âmes.

» Nous trouvons trois causes différentes dans les maladies du corps qui en empêchent la prompte guérison : cela peut arriver, ou parce que les remèdes sont vieux ou n'ont plus de vertu, ou parce que le médecin n'est point habile et emploie un remède pour un autre, ou enfin parce que le malade vit sans règle et n'observe pas le régime qui lui a été prescrit. C'est la même chose par rapport à l'âme. On ne saurait dire, toutefois, que le médecin ne sait pas son métier, ou qu'il ne donne pas les remèdes à propos, ou que les remèdes soient vieux ou sans vertu ; car le médecin de notre âme est Jésus-Christ ; il en connaît parfaitement les maladies et y applique les remèdes les plus propres pour les guérir. Par exemple, il ordonne la pratique de l'humilité contre la vaine gloire ; l'aumône contre l'avarice, &c. Les remèdes de ce médecin céleste ne vieillissent jamais ; plus on les applique, plus aussi ils se renouvellent et sont efficaces. Rien donc ne s'oppose à la guérison de nos âmes que nos propres déréglements.

» C'est pour cela que je ne puis me lasser de vous dire de vous appliquer et de ménager les moments. Pourquoi nous négligeons-nous ? Faisons maintenant le bien, afin de trouver de la consolation et du secours au temps de la tentation. Pourquoi passons-nous notre vie dans l'inutilité ? Nous voyons que Dieu nous enlève nos frères à toute heure, sans que cela fasse impression sur nous ; quoique nous sachions que nous les suivrons bientôt, et que, peu à peu, nous approchons de la mort.

» Le temps s'écoule, et nous vivons sans crainte et sans réflexion. Celui qui perd de l'or et de l'argent, disait un ancien, en peut trouver d'autre ; mais le temps qu'on perd par sa négligence est irréparable. Un jour viendra où nous voudrions

avoir une seule heure et elle nous sera refusée... Je suis frappé de voir jusques où va l'insensibilité de nos cœurs. Notre salut est dans nos mains et nous ne le voulons pas faire. Nos passions sont encore nouvelles ; nous pouvons les vaincre, et, au lieu de nous y appliquer, nous les laissons croître et se fortifier.

» Un ancien, d'une éminente vertu, était un jour avec ses disciples dans un lieu planté de cyprès. Il dit à l'un d'eux : Arrachez un de ces cyprès ; et comme il était petit, il le fit à l'instant et d'une seule main. Il lui dit de faire la même chose d'un plus grand, qu'il enleva aussi, mais avec beaucoup de peine. Il lui en montra un troisième plus grand, qu'il ne put arracher qu'avec grande difficulté ; enfin, il eut besoin du secours d'un autre frère pour en arracher un quatrième ; et là dessus cet excellent maître prit occasion de leur dire que ces cyprès étaient l'image de nos passions ; qu'il était aisé de les détruire quand elles ne faisaient que de paraître ; mais que si nous les négligeons parce qu'elles sont petites, elles croissent, se fortifient, et nous ne pouvons plus les vaincre sans beaucoup de travail. »

Notre Saint invite encore ici à l'examen de la conscience, pour ne pas laisser nos passions s'envieillir dans le cœur ; et puis, enfin, il rapporte des exemples de certains moines à l'appui de ce qu'il enseigne. Ils ne nous ont paru offrir aucun intérêt.

12e INSTRUCTION.

Des peines éternelles.

« L'âme, par le ministère du corps, est dans cette vie comme soulagée et distraite des passions qui la font souffrir et en ressent moins les atteintes. Elle mange, elle boit, elle dort, elle converse avec les personnes qu'elle aime. Mais après qu'elle est séparée du corps, elle se trouve seule avec ses passions qui ne cessent de l'affliger et de la punir ; elle

en est sans cesse occupée, elle en est dévorée. Leur ardeur, leur violence, leur agitation la mettent comme en pièces.

» Et qui pourrait bien nous représenter ces lieux terribles, ces créatures impitoyables qui ne mourront jamais, et qui sont destinées à être les ministres des tourments éternels auxquels les âmes pécheresses sont condamnées? Qui peut exprimer l'ardeur et la violence du feu? Qui peut comprendre ces ténèbres, ces esprits implacables, ces puissances vengeresses des crimes, ce nombre infini de tortures différentes dont l'Écriture nous parle, et que Dieu a établies par proportion à la diversité des actions et des volontés criminelles auxquelles les âmes se sont abandonnées? Car, comme les Saints ont pour partage une demeure éclatante de lumière et une béatitude angélique qui répond à la sainteté de leur vie; les pécheurs aussi seront renfermés dans des lieux ténébreux, remplis d'horreur et d'effroi, dans les abîmes où les démons ont été précipités et où ils souffriront confusément avec eux.

» O combien est terrible ce que saint Chrysostome a dit sur ce sujet, savoir, que quand il n'y aurait point dans ce lieu d'horreur et de supplices ces fleuves de feu, quand on n'y rencontrerait point ces esprits impitoyables, le discernement et la distinction toute seule entre les hommes, dont les uns sont appelés de Dieu à une gloire immortelle, et les autres rejetés avec confusion et privés de ce souverain bonheur, ce discernement, dis-je, est, à l'égard des pécheurs, une ignominie, une peine, un supplice, que nul châtiment, quelque rigoureux qu'il soit, ne peut égaler; car les remords de la conscience et le souvenir des péchés qu'on a commis, ont alors quelque chose de si dur à supporter, que l'esprit ne peut rien imaginer de semblable.

» Les âmes, d'après ce que les saints Pères nous ont appris, se souviennent dans cet état de toutes leurs paroles, de toutes leurs actions, de toutes leurs pensées; il n'y en a pas une qui s'efface de leur mémoire. Il est vrai que l'Écriture

dit : *En ce jour-là toutes leurs pensées s'évanouiront* (Ps 114) ; mais cela s'entend des projets qui appartiennent à la vie présente, comme de bâtir des maisons, d'acheter des terres, d'élever ses enfants, de passer des contrats pour les biens de ce monde. Les pensées de ces choses passagères périssent au moment où l'âme se sépare du corps ; il n'en reste plus ni soin ni souvenir. Mais quant au bien ou au mal qu'on a fait, la mémoire ne s'en efface jamais ; et même on en aura des vues plus claires et plus vives, comme étant dégagées des liens terrestres qui affaiblissent la vivacité de nos connaissances.....

» Concluons de là que nous avons besoin de beaucoup de vigilance et de beaucoup de travaux, mais principalement de beaucoup de prières pour obtenir de Dieu qu'il nous protége et qu'il opère notre salut par la puissance de sa miséricorde et pour la gloire de son nom. »

13e INSTRUCTION.

De la patience dans les tentations.

« Il faut, dit-il, que celui qui s'est consacré au service de Jésus-Christ avec des intentions pures et sincères, se prépare aux tentations avec toute la sagesse possible, afin que lorsqu'il se trouvera attaqué, il ne tombe point dans le trouble, étant persuadé qu'il n'arrive rien ici-bas que par l'ordre de la divine Providence, et que partout où elle se rencontre il ne se passe rien que de juste et qui ne se rapporte au bien des âmes. Sa charité et sa miséricorde en sont les motifs ; et, bien loin de nous laisser aller à l'abattement et au trouble, nous devons, comme dit saint Paul, lui en rendre des actions de grâces et conserver l'humilité, la paix et l'espérance.

» Lorsqu'il arrive quelque chose de fâcheux à un homme de la part d'un ami dont il sait qu'il est aimé, il ne croit pas

toujours qu'il cesse de l'aimer, et il ne lui vient pas en pensée qu'il a eu l'intention de le désobliger. A combien plus forte raison devons-nous croire que Dieu qui nous a créés, qui s'est fait homme et a souffert pour l'amour de nous, ne fait rien à notre égard que par une disposition de sa bonté et de son amour.

» Nous pouvons dire qu'un ami, quoiqu'il nous aime, a manqué de prudence dans ce qu'il a fait qui nous a fâché, ou bien nous pouvons dire que quoiqu'il n'ait pas manqué de prudence, il n'a pas dépendu de lui de nous rendre les bons offices qu'il désirait; mais on ne peut accuser Dieu ni d'imprudence ni d'impuissance. Ainsi, puisque nous ne pouvons ignorer qu'il est la souveraine sagesse, qu'il n'y a rien qui lui soit impossible, et que d'ailleurs il est plein d'amour et de compassion pour nous, nous devons être persuadés que tout ce qu'il fait, il le fait pour notre avantage, et nous devons le recevoir de sa main, comme venant de la part d'un père plein d'affection et de bonté.

» On dit quelquefois en soi-même, lorsqu'on voit quelqu'un pécher dans les accidents et tentations qui lui arrivent : Comment ces choses peuvent-elles être ordonnées par la Providence pour son utilité ? Mais il est aisé de répondre, que nous ne péchons alors que parce que nous manquons de patience et que nous ne voulons rien souffrir, puisque, selon l'Apôtre : *Dieu est fidèle, et ne permet pas que nous soyons tentés au delà de ce que nous pouvons* (Cor. 10) ; mais nous, nous manquons de patience, nous ne pouvons nous résoudre à souffrir avec humilité et soumission. C'est ce qui fait que nous succombons, que nous nous laissons abattre, et que les tentations nous affligent et nous accablent.

» Ceux qui sont expérimentés dans l'art de nager, s'abaissent et cèdent aux vagues quand elles viennent à leur rencontre ; car s'ils voulaient leur résister, elles les rejetteraient bien loin par leur impétuosité ; ils font la même chose lorsqu'il en survient d'autres, et ainsi ils n'en reçoivent aucun

mal. Voilà une image de ce qui se passe dans les tentations ; quand on les supporte avec humilité et patience, elles se dissipent sans nous nuire; mais si on s'agite, si on se trouble, si on rejette sur celui-ci et sur celui-là la cause de la tentation, on en augmente l'effort et le poids, et au lieu de se procurer quelque soulagement, on ne fait qu'accroître sa peine. Les tentations servent utilement à ceux qui les souffrent avec fermeté et avec constance. Le trouble, au contraire, est un effet de notre ignorance ou de notre orgueil; il montre le peu de connaissance, que nous avons de notre état, et notre opposition à la souffrance, et fait que nous voudrions acquérir la vertu sans qu'il nous en coûtât.

» Nous ne devons pas nous étonner que quand nous sommes possédés par quelque passion, elle nous trouble et nous tourmente tandis que nous en suivons les impressions. Tant que nous la conservons, les pensées qu'elle nous cause nous lient et nous captivent, puisque c'est volontairement que nous nous livrons à elle. Mais ne nous laissons pas troubler; combattons, et prions Dieu qu'il nous assiste : voilà ce qu'il faut faire quand elle nous attaque. Ne désirons pas tant avec inquiétude d'en être délivré, mais seulement de n'en être pas vaincu.

» Les Pères nous donnent une explication d'un passage du Prophète Osée et du Prophète Jérémie, qui nous fait bien comprendre cette vérité : Les Juifs, craignant la puissance du roi d'Assyrie, voulaient quitter leur pays et se retirer en Égypte ; mais les Prophètes leur disaient : N'abandonnez pas votre pays pour aller en Égypte, car les Assyriens vous y poursuivront et vous mèneront en captivité chez eux. Humiliez-vous plutôt et soumettez-vous au roi d'Assyrie, et demeurez dans votre pays, où il vous laisse en paix. Voilà en substance ce que l'Écriture nous apprend. Voici l'interprétation que nos anciens nous ont donnée.

» L'Égypte signifie la fausse paix et le faux repos qu'on cherche dans l'exemption des tentations. Le roi d'Assyrie

nous représente les mauvaises pensées et les différentes tentations dont nous sommes assiégés. Si nous voulons, comme les Juifs, aller en Égypte, c'est-à-dire, si nous voulons jouir d'une paix exempte de peine et de tentation, les Assyriens nous y poursuivront et nous emmèneront chez eux en servitude, c'est-à-dire que nos passions et nos tentations nous y attaqueront et nous subjugueront ; si, au contraire, nous nous soumettons au roi d'Assyrie, c'est-à-dire, si nous supportons humblement la tentation, nous demeurerons dans notre pays, c'est-à-dire, nous posséderons la paix par la patience, et la tentation ne nous dominera pas, parce que Dieu viendra à notre secours.

» Il ne faut donc point désirer avec empressement et inquiétude d'être délivré de la tentation, pour n'avoir pas la peine de combattre. Il faut s'en humilier, prier et demander à Dieu qu'il nous fortifie contre elle, et demeurer en paix par la patience et la confiance dans le secours du Seigneur.

» C'est pour cela que nos Pères disaient : Vous êtes tombé, relevez-vous ; vous êtes tombé une seconde fois, relevez-vous encore. Toute la force de ceux qui travaillent à acquérir les vertus, consiste à ne pas perdre courage au cas que le pied leur glisse, mais plutôt à s'y appliquer après leurs chutes avec encore plus d'ardeur qu'auparavant. »

14e INSTRUCTION.

De l'édifice spirituel des vertus dans l'âme.

Saint Dorothée nous apprend dans ce discours comment nous devons élever l'édifice spirituel des vertus dans nos âmes et le rapport qu'elles ont entre elles. Il se sert pour cela de la comparaison d'un édifice matériel et des moyens qu'on prend pour le construire, le rendre solide et commode, et le conduire à la perfection.

« L'Écriture, dit-il, parlant des sages-femmes d'Égypte

qui conservèrent la vie aux enfants mâles des Israélites, dit, que Dieu leur bâtit des maisons à cause qu'elles avaient eu sa crainte. Prenons ceci, mes Frères, dans un sens spirituel; n'entendons point par ces maisons des édifices matériels et sensibles, puisque l'Écriture nous dit ailleurs que, par la crainte de Dieu et l'amour que nous lui portons, bien loin de bâtir des maisons nous abandonnions celles que nous possédons sur la terre. Le Saint-Esprit nous enseigne donc par ces paroles, que la crainte de Dieu dispose l'âme à garder ses préceptes, et qu'en les observant elle se bâtit dans elle-même une maison toute spirituelle et toute sainte. Veillons donc, mes Frères, craignons Dieu, et bâtissons-nous des maisons, afin que nous ayons un asile assuré, dans lequel nous soyons à l'abri des orages et des foudres; car la tempête réduit à de grandes extrémités ceux qu'elle surprend et qui ne sont point à couvert.

» Comprenez de quelle manière on peut construire cette maison spirituelle par ce qu'on fait lorsqu'on en veut bâtir une de matérielle. Celui qui entreprend un édifice matériel se propose de l'assurer et de l'affermir de toutes parts, et l'élève également des quatre côtés; car, si en bâtissant d'un côté il négligeait l'autre, il perdrait son temps, sa peine et sa dépense. Disons la même chose de l'édifice spirituel. On doit s'appliquer à élever également toutes les parties dont il est composé; car, comme disait l'abbé Jean, je veux qu'un homme prenne quelque chose de chaque vertu et non pas qu'il imite ceux qui en choisissent une seule et négligent toutes les autres. Il pourrait bien se faire alors qu'il ne fût point combattu par le vice opposé à cette vertu, mais les autres passions ne laisseraient pas de l'attaquer et de le vaincre. Il faut donc se proposer d'acquérir toutes les vertus.

» Cela étant supposé, la première chose qu'on doit faire, est de poser un bon fondement; ce fondement est la foi, *sans laquelle*, dit l'Apôtre, *il est impossible de plaire à Dieu*. Il faut ensuite élever sur un fondement si saint l'édifice spirituel

par la pratique des vertus. S'il se rencontre, par exemple, une occasion de pratiquer l'obéissance, il faut mettre cette vertu comme une pierre de cet édifice. Il faut faire de même s'il se présente une occasion de patience, de mortification ou de quelque autre vertu. C'est ainsi que nous poserons sur ce fondement autant de pierres pour l'édifice, que nous ferons d'actes de vertu, et nous aurons la consolation de l'élever tantôt par la charité envers nos frères, tantôt par le renoncement à notre propre volonté, tantôt par la douceur, etc.

» Mais, avant toutes choses, nous avons besoin de patience, de force et de courage ; car ce sont là les pierres angulaires par lesquelles les parties de l'édifice se soutiennent et se joignent ensemble. De plus, celui qui bâtit doit mettre du bon ciment à chaque pierre, sans quoi elles se sépareraient et la maison tomberait en ruine. Or, ce ciment, qui est composé de sable que l'on foule aux pieds, marque l'humilité ; car toute vertu qui n'est pas accompagnée d'humilité est comme une vertu bâtarde. C'est pour cela que nos pères nous apprennent qu'il est aussi peu possible de se sauver sans humilité, que de construire un vaisseau sans se servir de clous.

» Mais l'humilité n'est pas seulement comme le ciment qui lie les pierres de l'édifice spirituel ; elle est encore une ceinture ou une défense qui l'environne. Enfin, comme on s'applique à orner une maison et à l'embellir, et qu'on y met le toit qui la couvre entièrement, ces ornements sont les autres vertus ; et la toiture marque la charité, qui est la perfection et le comble de toutes les vertus, comme le toit l'est de tout l'édifice.

» Voilà donc, mon Frère, l'ouvrage achevé ; mais croyez-vous bien qu'il n'y manque rien ? Non, il y manque quelque chose que nous n'avons pas exprimé, c'est un habile architecte ; car il faut de l'intelligence pour conduire cet ouvrage, sans quoi il ne réussira pas. L'architecte n'est habile qu'au-

tant qu'il agit avec connaissance. Ainsi il arrive souvent qu'on s'acquitte de tous les travaux de la vertu, et que, faute d'agir avec science et piété, on met la confusion et on le détruit, bien loin de le conduire à sa perfection. On y met une pierre et on en ôte une autre, et quelquefois on en ôte plus qu'on n'y en met. Travaillons donc, mes Frères, et posons les pierres de l'édifice spirituel les unes après les autres sans en ôter jamais ; et faisons-le pour cela avec la science et l'habileté des Saints. Appliquons-nous de telle sorte à l'exercice de chaque vertu, que nous puissions enfin en contracter l'habitude. Ne nous figurons pas que les vertus soient des choses trop élevées pour nous et que nous ne puissions pas acquérir. Cette pensée ne peut être que l'effet du peu d'espérance en la grâce de Dieu et du peu de courage et de zèle pour embrasser le bien. Mais si vous désirez de posséder quelque vertu, commencez par vous y exercer, et soyez persuadé qu'il vous est très-possible, avec l'assistance du Seigneur, d'y réussir.

» Supposez qu'il y ait deux échelles, et que par une on monte de la terre au ciel, et par l'autre on descende en bas jusqu'aux abîmes, et que vous êtes sur la terre au milieu de ces deux échelles. Ne dites point : Comment pourrai-je jamais m'élever tout à coup de dessus la terre jusqu'au haut de cette échelle ? Mais ce que vous avez à faire d'abord, est de prendre garde de ne pas descendre en bas, c'est-à-dire, que Dieu vous ayant commandé d'aimer le prochain comme vous-même, vous ne fassiez rien qui blesse la charité, par pensée, par parole, par action ; et quand vous aurez fait cela, commencez à lui faire du bien en lui disant des paroles obligeantes, en lui témoignant que vous prenez part à tout ce qui lui arrive ; ou s'il a besoin de vous, en lui rendant toute l'assistance que vous pouvez. Ainsi, en montant insensiblement ces échelons de la charité, vous parviendrez peu à peu à avoir la même ardeur pour ses intérêts que pour les vôtres et à l'aimer comme vous-même.

» Si nous cherchons, nous trouverons, et si nous nous adressons à Dieu, il nous aidera, selon qu'il nous l'a promis dans l'Evangile : *Demandez, et l'on vous donnera ; cherchez, et vous trouverez ; frappez à la porte, et elle vous sera ouverte* (Luc 11). Il nous avertissait premièrement de demander, c'est-à-dire, de presser Dieu par nos prières. Il veut ensuite que nous cherchions, c'est-à-dire, que nous examinions les moyens d'acquérir la vertu et que nous nous appliquions tous les jours à cette recherche. Enfin, il veut que nous frappions à la porte, c'est-à-dire, que nous ajoutions l'action, ou la pratique à la recherche ; car on frappe avec la main, et la main représente l'action, puisque c'est la main principalement qui agit. Nous ne devons donc pas seulement demander, il faut ajouter à la prière la recherche, l'action et la diligence. »

Remèdes contre l'insensibilité de l'âme et le refroidissement de la charité.

« Les meilleurs remèdes contre l'insensibilité de l'âme, sont : 1° La lecture fréquente de la sainte Ecriture ; 2° le souvenir des jugements de Dieu ; 3° la vue de cette heure à laquelle l'âme se séparera du corps à la mort, et l'impression que fera sur elle la crainte de ces puissances redoutables des ténèbres qui l'auront portée, durant cette vie si courte, à commettre le péché, et qui viendront alors à sa rencontre ; 4° l'obligation de paraître devant le tribunal de Jésus-Christ qui nous demandera un compte si rigoureux de nos pensées et de nos actions ; et l'arrêt qu'il prononcera en conséquence.

» Le refroidissement qu'on sent de la charité qu'on doit à ses frères vient de la facilité que l'on a de concevoir d'eux des soupçons désavantageux et de s'y arrêter, ou de ce qu'on ne veut rien souffrir de leur part, comme notre profession nous y oblige. Il faut donc : 1° rejeter au loin tous ces soupçons ;

2° s'humilier à l'égard de ses frères ; 3° renoncer à sa volonté et leur céder en ce qu'ils désirent ; 4° offrir à Dieu des prières pour ceux qui vous disent des paroles rudes et humiliantes, et être persuadé que vous leur avez obligation. Par ces moyens, l'émotion du cœur s'apaisera, et la charité prendra sa place. »

ESPRIT

DE

SAINT JEAN CLIMAQUE,

ABBÉ DU MONT SINAÏ.

NOTICE.

605.

Saint Jean Climaque, ainsi appelé à cause de son livre qu'il intitula *Climax* ou *Échelle*, naquit en Palestine, vers l'an 525, sous l'empereur Justin. Il fut le disciple de l'illustre Grégoire de Nazianze. Ses talents étaient si prodigieux et ses progrès si étonnants, que dans sa jeunesse il mérita le surnom si honorable alors de *Scolastique*. Dès l'âge de seize ans, dégoûté du monde, de ses biens et de ses plaisirs, il exécuta la résolution de tout abandonner pour se consacrer uniquement à Dieu et aller s'éteindre en quelque sorte dans le désert : résolution bien héroïque de sa part, car il avait de grands biens et de hautes espérances ; son nom et ses succès l'avaient déjà fait

distinguer ; il paraissait né pour faire le charme de la société ; mais, effrayé des dangers de la vaine gloire, ce poison subtil qui se glisse même dans les vertus, il se condamna à un silence rigoureux, et se retira de préférence dans les solitudes du mont Sinaï, où il se plaça sous la conduite du célèbre anachorète Martirius.

Il était si jaloux de conserver l'humilité d'esprit et de cœur, et si passionné, si j'ose parler ainsi, pour la vertu d'obéissance, qu'il allait au-devant des humiliations et ne connaissait point ce que c'est que la volonté propre. Aussi désira-t-il passer quatre années entières à obéir et à s'instruire pour éprouver sa vocation avant d'oser entrer dans l'état monastique, et cependant il tremblait encore à l'approche de l'heure de son sacrifice, et le moment arrivé, de peur de perdre les grâces qui y sont attachées, il courut s'enfoncer encore plus avant dans la retraite, la prière, le silence et les macérations de la chair.

Tel est le véritable caractère de la vocation à la vie religieuse. Celui-là ne l'a point qui, tout en quittant le monde, ne se quitte pas lui-même, et veut toujours se ménager un moyen de s'élever et de se faire remarquer.

La vie de saint Jean Climaque dans la solitude de Thole, qu'il avait choisie, parce qu'il avait moins à craindre la dissipation, fut plutôt celle d'un ange que d'un homme. Aussi quelle élévation de pensées, quelle profondeur de sagesse, quelle connaissance parfaite des vertus et des secrets de la perfection ! Comme il met à nu le cœur humain malgré les ténèbres dont il s'enveloppe ! comme il en révèle les mystères les plus cachés ! Nul n'a possédé à un plus haut degré le talent d'enseigner la science évangélique et de conduire à une éminente sainteté. Son *Échelle sainte*, ou *l'Échelle des vertus*,

qu'il composa à la prière du Bienheureux Jean, abbé de Raïthe, est un monument immortel élevé à la perfection.

Et toutefois, cet homme si pur, si pauvre, si humble, si exténué de veilles et de disciplines, toujours adonné à la contemplation, ne cessait point de verser des larmes comme s'il eût été un grand pécheur ! O simplicité de la charité ! ô insensibilité des âmes refroidies ! Tandis que les Saints pleuraient et étaient inconsolables sur les égarements des hommes, les hommes du monde se font un jeu des lois divines, et s'endorment dans la plus désastreuse sécurité.

Saint Jean Climaque fut élu abbé du mont Sinaï et supérieur général de tous les moines et de tous les anachorètes du pays : c'était l'an 600. Mais ennemi de toute domination, même la plus légitime, et ne pouvant se faire à commander, il se démit de sa charge pour se livrer entièrement aux célestes douceurs de la contemplation. Il mourut saintement dans sa chère cellule du monastère de Thole, le 30 mars 605, à l'âge de quatre-vingts ans.

Ses écrits, bien mieux que nos éloges, feront connaître ce second Basile pour les règles de la vie religieuse, et ce nouveau Grégoire de Nazianze pour la sublimité du style. Son livre est écrit en forme d'aphorismes ou de sentences qui offrent un grand sens en peu de mots. Il y règne une onction admirable et un fonds d'humilité qui gagne la confiance et ravit le lecteur.

N'oublions point de dire, avant de clore cette Notice, que Dieu se plut à donner à son serviteur des marques éclatantes du prix qu'avait à ses yeux sa haute sainteté. Durant une longue sécheresse, que la famine suivit de près, les habitants de la Palestine et de l'Arabie s'adressèrent au saint Religieux pour implorer le secours de son intercession

auprès de Dieu. Jean, touché du malheur et de la désolation de ces pauvres peuples, se mit aussitôt en prières, et, nouvel Elie, obtint du ciel une pluie abondante qui rendit la fertilité à leurs terres et amena la cessation du fléau. Il l'avait également favorisé d'un talent extraordinaire pour guérir les maladies de l'âme, et tous ceux qui s'adressèrent à lui dans leurs tentations furent délivrés de l'esprit impur. C'est ainsi que, dès ce monde même, Dieu se plaît à récompenser la vertu des hommes humbles et mortifiés.

ESPRIT

DE SAINT JEAN CLIMAQUE,

Tiré de son Échelle Sainte ou Degrés pour monter au Ciel.

SOMMAIRE.

La perfection, comme se la représente saint Jean Climaque, est une longue échelle dont l'extrémité arrive jusqu'aux cieux et est terminée par la charité ou plutôt par la possession de Dieu même qui est *charité*. Il donne 30 degrés ou échelons à cette échelle, figurée par celle dont Jacob eut la vision, et par laquelle les anges descendaient des cieux et y montaient de nouveau. Quiconque par des efforts persévérants aura monté d'échelon en échelon ou de vertu en vertu, parviendra au faîte de la gloire qui couronne l'échelle de mystérieuse ascension. Tel est son dessein. Nous allons le suivre nous-même en rapportant tout ce que chaque chrétien peut et doit s'appliquer.

1er DEGRÉ.

Du renoncement à la vie mondaine.

Voici comment notre saint auteur aborde son sujet :

« Il convient qu'ayant à parler ici à des serviteurs de Dieu, je commence mon discours par son Nom saint et adorable. Ainsi,

» Dieu est la vie et le salut de toutes les créatures raisonnables qu'il a tirées du néant, soit qu'elles nient son existence, soit qu'elles soient justes ou méchantes, soit qu'elles pratiquent la piété ou qu'elles se livrent à l'irréligion, soit qu'elles se soient affranchies de leurs passions ou qu'elles

en soient les viles esclaves, soit, &c., &c. Or, toutes ces personnes sont destinées à la grâce du salut et peuvent en jouir comme elles jouissent de l'effusion de la lumière, de la vue et des bienfaits du soleil, de la variété des saisons et de toutes les autres choses qui existent et qui sont faites pour elles; car auprès de Dieu il n'y a point d'acception de personnes. »

Après ce début, saint Jean Climaque explique ce qu'il entend par *impie*, par *méchant*, par *chrétien*, par *ami de Dieu*, par *homme chaste*, par *religieux*. « L'impie, dit-il, est celui qui évite et fuit Dieu, sa vie, et qui ne s'occupe point de son Créateur. Le méchant est celui qui corrompt et obscurcit la loi de Dieu et préfère sa propre autorité à la sienne. Le chrétien est celui qui tâche de marcher en toutes choses sous les étendards de Jésus-Christ. L'ami de Dieu est celui qui ne néglige rien de ce qu'il sait plaire à Dieu. L'homme chaste est celui qui, au milieu des tentations et des piéges, par ses précautions, conserve ses mœurs sans tache. Enfin, par vrai religieux, j'entends celui qui, quoique dans un corps terrestre et corrompu, tâche d'imiter l'état et la vie des intelligences célestes. »

Il définit ensuite le *renoncement au monde* par une haine de tout ce que les mondains aiment et louent, et l'abandon volontaire des biens caducs et périssables, dans le désir et l'espérance d'obtenir et de posséder des biens surnaturels.

Il établit enfin trois motifs pour faire ce renoncement : le *désir violent de mériter le royaume des cieux*, un *repentir sincère des fautes passées*, un *ardent amour pour Dieu*.

Il dit que le seul *fondement solide de l'édifice spirituel repose sur ce renoncement et ce mépris de toutes choses terrestres, et il représente trois colonnes qui soutiennent ce monument auguste : l'Innocence*, la *Mortification*, la *Tempérance*. Après avoir appliqué cela à tous ceux qui sont appelés à la vie religieuse cénobitique, il les invite à ne point regarder en arrière, mais de ce premier degré à passer au second.

2e DEGRÉ.

De la nécessité de se dépouiller des affections et des soins pour les choses d'ici-bas.

« Celui, dit-il, qui aime Dieu de tout son cœur et qui désire ardemment le royaume de Dieu, qui travaille avec courage à se purifier des fautes passées, qui veut se corriger de ses mauvaises habitudes, qui nourrit dans son âme la pensée de la mort et la crainte des jugements de Dieu, n'a plus ni amour, ni inclination pour toutes les choses fragiles et périssables. Il se souvient de cette parole de Jésus-Christ : *Laissez les morts ensevelir leurs morts* (Luc 9). Il croit entendre sans cesse à son oreille cette invitation du Seigneur, par son Prophète : *Sortez du milieu de Babylone, tenez-vous-en séparés, et n'allez point vous souiller dans les impuretés du monde* (Isaïe 42).

» Or, ceux qui dans leur jeunesse ont eu le malheur de se laisser aller à l'amour et à la jouissance des plaisirs sensuels, et qui néanmoins dans la suite forment le dessein et prennent la résolution de revenir sincèrement à Dieu, doivent s'exercer avec le plus grand soin dans les règles austères de la sobriété et de la tempérance, se donner entièrement aux exercices sacrés de la prière, refuser sévèrement à leur corps tout plaisir et toute jouissance suspecte, dans la crainte *que leur dernier état ne devienne pire que le premier* (Matth. 12). Car la religion est un port où l'on trouve le salut; mais on peut aussi y trouver le naufrage, et ceux qui voyagent sur cette mer spirituelle, peuvent attester cette vérité. Voilà donc le second degré; si vous y montez, que votre fuite vous fasse imiter Loth et non sa femme. »

3e DEGRÉ.

Du pèlerinage ou de la fuite du monde.

« La retraite, dit-il, ou la fuite du monde est un renonce-

ment éternel à tout ce qui peut s'opposer aux desseins de piété que nous avons formés ; c'est un changement de mœurs et de conduite, une sagesse inconnue, une prudence qui fuit avec horreur les regards des hommes, une vie cachée, une fin et un but intérieur et secret, une méditation douce et tranquille, un solide fondement d'affection et d'amour pour Dieu, une source féconde de charité, un renoncement parfait à la vaine gloire et un profond silence. »

Il invite *les nouveaux amants d'une beauté si noble et si excellente*, à user de prudence et de discernement avant d'accomplir leur louable et généreuse résolution de fuir le monde, et il les console ainsi des sacrifices qu'ils auront faits en se séparant de leurs proches et de leurs amis.

« Vous reconnaîtrez pour père celui qui peut et qui veut vous décharger du poids énorme de vos péchés ; pour mère, la componction du cœur qui vous purifiera de vos souillures ; pour frères, ceux qui vous aideront à obtenir les dons célestes et travailleront et combattront avec vous ; pour épouse qui vous sera constamment unie, la pensée de la mort ; pour enfants uniquement chéris, les gémissements du cœur ; pour esclaves, vos sens et votre chair, et pour amis, les légions célestes qui vous protégeront surtout à l'heure de la mort. Telle est la sainte parenté de ceux qui cherchent sincèrement le Seigneur. Oh ! que le désir du ciel fait facilement et promptement disparaître les affections charnelles qu'on avait pour ses proches ! »

Il prévient les nouveaux convertis contre les tentations et la séduction des songes, contre les dégoûts et le désespoir, et termine ce troisième degré ou ce qu'il appelle le symbole de la très-sainte Trinité, en disant : « Si vous y montez, ne regardez ni à droite ni à gauche. »

4e DEGRÉ.

De la bienheureuse et toujours louable obéissance.

Après avoir ainsi basé ses conseils sur ceux de Jésus-Christ, qui dit : *Si quelqu'un veut me suivre, qu'il se renonce lui-même ;* Et plus loin : *N'aimez pas le monde, parce que tout y est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie ;* et par cet autre : *Celui qui aime son père et sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi;* après, dis-je, avoir posé à l'échelle mystérieuse ces trois échelons, il y place le quatrième non moins essentiel dans tous les états, mais principalement dans la vie religieuse : l'*obéissance*.

« C'est à ceux-là, dit-il, qui combattent sous les étendards de Jésus-Christ, que nous adresserons désormais la parole, selon l'ordre que nous avons cru devoir suivre ; car, comme la fleur précède toujours le fruit, de même la fuite du siècle précède toujours l'obéissance, soit qu'on quitte le monde par une séparation réelle, soit qu'on ne le quitte qu'en renonçant à son esprit et à ses maximes. C'est sur ces deux séparations du monde, que l'âme, comme sur deux ailes d'or, s'efforce de monter au ciel ! *Car, qui me donnera,* disait le Psalmiste, *les ailes de la colombe, et je volerai jusqu'au ciel, et j'irai m'y reposer délicieusement* (Ps. 44). »

Il définit ainsi cette belle vertu : « L'obéissance est un renoncement parfait à sa propre volonté, lequel se fait remarquer par des actions extérieures : ou plutôt c'est une entière mortification des passions dans une âme pleine de vie, c'est un mouvement qui nous fait agir avec une simplicité parfaite et sans aucune préférence ; c'est une mort volontaire, une vie exempte de toute curiosité, une assurance au milieu des dangers, un excellent moyen de défense pour paraître devant Dieu, une sécurité désirable à l'heure de la mort, une navi-

gation sans écueils et sans tempêtes, et un voyage qu'on fait en sûreté et sans peine. »

« O vous ! s'écrie-t-il bientôt après, qui, pour courir plus vite et plus facilement, vous préparez à vous décharger de tout, et à vous charger du joug de Jésus-Christ ; vous qui, pour jouir de la seule véritable liberté, voulez vous rendre esclave de la volonté des autres ; qui, soutenus et protégés par le secours d'autrui, tâchez de traverser la mer immense qui sépare le temps de l'éternité, sachez et ne l'oubliez jamais, que vous avez choisi la voie la plus courte et la plus sûre, quoique la plus difficile et la plus raboteuse, et qu'en la suivant vous ne pouvez vous égarer. »

Il exhorte ensuite en particulier à l'obéissance envers son père spirituel ; il avertit d'avoir en lui une confiance parfaite et constante ; il défend de le juger et de censurer sa conduite, et regarde cette tentation *comme une vipère d'enfer*.

Après cela, il raconte plusieurs traits admirables, dont il a été le témoin dans divers monastères, et il termine en s'écriant :

« Généreux athlètes du Seigneur, ayez bon courage ! ayez bon courage ! oui, je vous le répète, ayez bon courage ! persévérez à courir dans la belle carrière de l'obéissance, et écoutez attentivement ces paroles du Sage : *Le Seigneur les a éprouvés comme on éprouve l'or dans la fournaise, et il les a reçus dans son sein, comme des victimes qui se sont sanctifiées pour lui être offertes en holocauste* (Sag. 3). »

5e DEGRÉ.

De la véritable et sincère pénitence.

« La Pénitence, dit saint Jean Climaque, est le rétablissement du baptême. C'est une espèce de contrat par lequel nous promettons à Dieu de nous corriger des défauts de notre vie passée et de mieux vivre dans l'avenir. La Pénitence, si j'ose

me servir de cette expression, est chargée des intérêts de l'humilité ; c'est un renoncement parfait aux plaisirs des sens ; c'est un jugement sévère qu'on porte contre soi-même ; c'est l'occupation sérieuse d'une âme qui s'applique tout de bon à l'affaire de son salut éternel ; elle est la fille aînée de l'espérance et l'ennemie mortelle du désespoir ; elle a la vertu de nous réconcilier avec Dieu, de décharger, de purifier, de sanctifier la conscience... Celui qu'elle anime est d'une admirable industrie pour trouver et pour employer les moyens capables de le punir ; c'est elle qui combat et surmonte l'intempérance et qui accuse sans ménagement la conscience.

» O vous tous, qui, par des offenses multipliées, avez irrité la colère de Dieu, accourez, approchez, venez et écoutez ; rassemblez-vous et considérez avec moi les merveilles qu'il a plu à Dieu de me découvrir et de me faire connaître, pour l'exemple et le salut des autres. »

Il raconte ce qu'il a vu dans un monastère qu'on appelait la Prison : « Lorsque je fus arrivé à ce monastère (qu'on devrait bien plutôt appeler la région des pleurs et des gémissements, la prison, pour tout dire), je fus témoin de ce que l'œil d'un lâche et d'un paresseux n'a point vu, que l'oreille d'un négligent n'a point entendu, et que l'esprit d'un indolent ne saurait comprendre ; je fus témoin, dis-je, d'actions et de paroles capables de faire violence à Dieu même, de travaux, de mortifications assez puissantes pour mériter en peu de temps ses miséricordes et sa clémence. J'y vis de ces coupables innocents passer les nuits entières debout, les pieds immobiles et en plein air, lutter vigoureusement contre les cruelles importunités du sommeil, ne s'accorder aucun repos, s'accuser sans cesse de lâcheté et de négligence, et s'exciter eux-mêmes à la persévérance en se faisant les reproches les plus humiliants. » Il continue le récit, qui serait trop long, des exemples de pénitence dont ses yeux ont été frappés et étonnés, et que, nous pécheurs, ne pourrions lire sans fondre en larmes. Mais notre travail ne peut nous le permettre. Il ajoute :

« Ah ! que les pénitents que je vous ai proposés dans ce cinquième degré soient vos guides et vos conducteurs ; que la pénitence et la fin qu'ils se proposaient soient le modèle et l'image de votre pénitence et de la fin que vous devez vous proposer, et soyez assurés que pendant votre pèlerinage sur la terre, vous n'aurez pas besoin d'un autre livre pour vous conduire et vous faire heureusement arriver au port du salut...

» Vous êtes montés par la pénitence sur le cinquième degré ; vous avez donc par son seconrs purifié les cinq organes de votre corps, et, par des satisfactions volontaires, vous avez évité les peines et les supplices que vous aviez mérité de souffrir dans l'éternité. Passons au sixième degré. »

6e DEGRÉ.

De la pensée de la mort.

« La pensée précède nécessairement les paroles qui l'expriment. C'est ainsi que la pensée de la mort et le souvenir des péchés précèdent les larmes et les gémissements que l'une et l'autre font répandre ; c'est pourquoi nous allons parler de ces deux choses selon leur ordre et leur rang. Ainsi nous disons que la pensée de la mort est une espèce de mort quotidienne, et que le souvenir de notre dernière heure est un gémissement continuel. Ce fut la désobéissance de l'homme qui donna naissance à la crainte de la mort, et c'est pour cette raison que cette crainte nous est devenue en quelque sorte naturelle. Mais savez-vous ce que nous démontre cette crainte? c'est que notre âme n'est pas parfaitement lavée ni purifiée par les larmes et les austérités de la pénitence... Or, comme de tous les aliments dont nous nourrissons notre corps, c'est le pain qui nous est le plus nécessaire ; de même de toutes les choses qui doivent nourrir et faire vivre notre âme, rien ne lui est plus nécessaire que le souvenir et la

pensée de la mort... C'est elle qui fait embrasser les travaux et les austérités, qui fait aimer avec délices les mépris et les humiliations, qui fait veiller assidûment sur son esprit et sur son cœur. Or, ces vertus sont également filles et mères de la pénitence... »

Il dit ensuite que la crainte de la mort n'est pas un des moindres bienfaits de Dieu. Il caractérise la véritable crainte qui doit faire mourir en nous toute affection pour les créatures et pour les choses du monde, et termine en disant que les écrivains mêmes du paganisme l'ont louée, car ils ont écrit quelque part (Sénèque), que l'amour de la sagesse n'était autre chose que la pensée de la mort.

« Quiconque sera monté, ajoute-t-il, sur ce sixième degré, ne se laissera plus tomber dans le péché, d'après cet oracle divin : *Rappelez-vous vos fins dernières, et vous ne pécherez jamais* (Eccl. 7.). »

7e DEGRÉ.

De la tristesse qui produit la joie.

« La tristesse qui est selon Dieu, dit notre Saint, est une affliction du cœur et un sentiment de douleur qu'éprouve une âme pénitente; sentiment ineffable qui lui fait rechercher avec ardeur ce qu'elle désire avec transport; qui, lorsqu'elle n'a pu obtenir ce bien désirable, le lui fait poursuivre avec d'incroyables travaux, et qui, lorsqu'elle voit qu'elle ne peut l'obtenir, lui fait pousser des cris de douleur et des gémissements lamentables; ou si vous voulez, cette tristesse est un aiguillon précieux de l'âme qui, par les heureuses piqûres qu'il lui fait, la délivre et la purifie de toutes les affections terrestres, et qui, par la douleur qu'il lui cause, la fixe et l'attache uniquement à veiller sur elle-même et à prendre soin de son salut. »

Il en montre les avantages. Il s'étend beaucoup sur le don

des larmes, en prouve les effets qu'il compare à ceux du baptême (non sans doute pour sa valeur intrinsèque), et prouve que plusieurs perdant la grâce du baptême, c'est un grand don de Dieu de pouvoir la recouvrer par les larmes de la tristesse et du repentir.

« Eh ! mes tendres amis, s'écrie-t-il en finissant, à l'heure de notre mort, le souverain Juge ne nous fera pas un crime de n'avoir pas fait des miracles pendant la vie, de n'avoir pas traité avec subtilité les matières élevées de la théologie et de n'être pas parvenus à un haut degré de contemplation; mais de n'avoir pas pleuré nos péchés de manière à en mériter le pardon.

» Tel est le septième degré de l'échelle du Paradis. Que celui qui y est monté daigne me tendre la main; car ce n'est que par le secours de quelque autre, qu'il y est monté lui-même et qu'il s'est purifié des péchés qu'il avait commis pendant sa vie. »

8e DEGRÉ.

De la douceur qui triomphe de la colère.

« L'eau qu'on répand peu à peu sur un incendie, finit par l'éteindre entièrement; c'est ainsi que les larmes que nous fait verser une véritable douleur de nos péchés, compriment et font mourir les mouvements de la colère et calment l'impétuosité du cœur; c'est pour cette raison que nous allons traiter de la douceur et de la bonté de l'âme.

» La victoire que l'on remporte sur la colère, consiste donc essentiellement dans une soif inextinguible et dans un désir immense d'honneurs et de louanges. La douceur est donc une victoire que nous remportons sur la nature en souffrant toute sorte d'injures avec une inviolable patience, laquelle couronne enfin nos combats et nos fatigues. C'est elle qui rend notre âme inébranlable et impassible au milieu

des mépris et des humiliations, des louanges et des applaudissements. Tenir notre langue en captivité et garder le silence lorsque notre cœur est violemment agité, voilà les premières armes de cette vertu et les premiers avantages qu'elle obtient sur la colère; savoir calmer le tumulte intérieur de nos pensées et de nos sentiments dans les moments où nous sommes agités, voilà quelques progrès que nous faisons dans la pratique de la douceur; mais conserver notre âme dans le calme et la tranquillité au milieu des vents les plus impétueux, des tempêtes les plus furieuses, voilà la perfection de la douceur et de la victoire que nous remportons sur la colère.

» Cette passion se nourrit dans la pensée d'une haine secrète et dans le souvenir des injures qu'on a reçues; elle nous porte à nous venger de ceux qui nous ont offensés. La fureur est une passion instantanée de notre âme. L'aigreur ou l'amertume du cœur est un sentiment, ou plutôt une affection pleine de malice qui demeure dans un cœur et qui le précipite dans l'ennui et dans la tristesse sans lui donner aucune jouissance. La colère a bientôt corrompu les mœurs douces et tranquilles et gâté un cœur en le couvrant d'une horrible difformité; mais comme les ténèbres prennent bien vite la fuite lorsque le soleil répand ses rayons sur la terre; de même l'aigreur et la colère disparaissent promptement lorsque l'humilité présente et verse ses parfums odoriférants. Néanmoins, on rencontre encore des personnes qui, quoiqu'une déplorable expérience leur ait fait sentir combien facilement elles se laissent aller à des mouvements de colère, ne cherchent et n'emploient pas les moyens et les remèdes capables de guérir leur cœur de cette funeste maladie. Les insensées! elles oublient cette sentence mémorable : *Le moment de la colère est le moment de la perte et de la ruine d'une âme.* Hélas! les mouvements de colère ne sont que trop semblables aux mouvements d'une meule de moulin; ils sont capables en un instant de faire perdre à une âme plus de

froment et d'avantages spirituels que d'autres ne lui en raviraient en un jour entier; ils ressemblent encore à ces flammes qui, poussées par un vent impétueux, ont bientôt tout réduit en cendres.

» Veillons donc avec une grande attention sur nous, afin de nous opposer avec vigueur à leurs dévastations terribles et promptes. Je ne vous cacherai pas, mes chers amis, que les démons, ces implacables ennemis de nos âmes, savent adroitement cesser de nous tenter, afin que peu à peu nous nous négligions, que nous envisagions comme petit et léger ce qui est très-grave et très-criminel, et qu'enfin nous tombions dans des maladies incurables et mortelles. Une pierre qui est aiguë, à force de heurter contre d'autres pierres, perd ses pointes et s'arrondit; de même une personne d'un tempérament bilieux et colère, si elle vit avec des gens de la même complexion, éprouvera nécessairement un de ces deux effets, ou elle corrigera par la patience son humeur emportée et violente, ou bien, vaincue par les injures qu'elle reçoit, elle se retirera de leur société, et fera voir par cette retraite combien elle a peu de force et de courage.

» Un homme esclave de la colère est un épileptique spirituel, qui d'abord par sa propre volonté, ensuite par la nécessité de l'habitude, tombe, se froisse et se déchire. Or, rien n'est plus funeste que cette passion furieuse pour les progrès dans la vertu; elle trouble le cœur et empêche de revenir à Dieu par les sentiments de l'humilité; car la colère est une preuve évidente qu'on est dominé par l'orgueil.

» Et certes, si c'est la perfection de la douceur d'être calme et tranquille et de conserver des sentiments d'amour et d'affection pour la personne qui nous a offensés, même en sa présence, n'est-ce pas le comble de la fureur de nous emporter et de manifester notre colère par des paroles et des actions contre celui qui nous a mortifiés et irrités lorsque nous sommes seuls et qu'il est loin de nous? Et, si l'Esprit-Saint, comme il l'est en effet, est appelé la *paix de l'âme*, et

que la colère, comme elle l'est aussi, soit nommée le *trouble de l'âme*, ne devons-nous pas conclure nécessairement que c'est surtout la colère qui nous prive de la présence de ce divin esprit ?... »

9e DEGRÉ.

De la nécessité d'oublier les injures.

« C'est avec raison que nous pouvons comparer les vertus aux différents degrés de l'échelle de Jacob, et les vices à la chaîne qui tomba des pieds et des mains de saint Pierre, prince des Apôtres. En effet, les vertus étant unies les unes aux autres par des anneaux admirables, font monter jusqu'au ciel ceux qui ont le bonheur de les pratiquer; tandis que les vices, se tenant attachés les uns aux autres par des liens diaboliques, conduisent au malheur éternel ceux qui s'y laissent misérablement aller. C'est pourquoi nous pensons que c'est ici le lieu de traiter du souvenir des injures, puisque nous venons d'entendre de la propre bouche de la colère qu'il est un de ses méchants enfants.

» Or, nous disons que le souvenir des injures, en tant qu'il est le comble de la colère, en est aussi comme la queue. C'est lui qui fait vivre les péchés dans une âme, qui y nourrit la haine de la justice, qui donne la mort aux vertus, qui empoisonne le cœur, qui obscurcit l'intelligence, qui couvre de honte ceux qui récitent l'Oraison Dominicale, qui paralyse la prière, qui détruit la charité, qui perce sans aucune interruption les cœurs de ses traits acérés, les remplit d'amertume, et y fait régner avec un empire absolu le péché, le crime et la méchanceté. »

Il dit ensuite : « Que celui qui conserve dans son cœnr le souvenir des injures, y garde un nid d'aspics et porte avec lui-même le poison dans son sein, et ce poison est mortel;

» Que, comme les vers s'engendrent dans le bois, la co-

lère devient le partage des cœurs qui n'ont qu'une douceur apparente;

» Que celui qui conserve et nourrit le souvenir des injures, se rend indigne de toute miséricorde ;

» Et que, lorsqu'il se persuade qu'il a une véritable douleur de ses péchés, tandis qu'il ne veut pas oublier les injures, il ressemble à un homme qui, dans son sommeil, rêve qu'il court !

» Ah! je vous en conjure, s'écrie-t-il, que personne n'aille s'imaginer que la pensée et le souvenir des injures ne sont qu'un petit défaut et une passion pardonnable. Ce sont des maux très-funestes, qui pénètrent dans les cœurs les plus pieux et les plus religieux, qui les corrompent et les perdent misérablement. »

Il prescrit, pour remède, de s'humilier au moins par quelque parole de doucenr, en présence de celui qui nous a offensés; de l'inviter à sa table, de prier pour lui, de lui faire des présents, et de s'affliger des maux qui lui arrivent. C'est surtout dans la méditation de la Passion de Jésus-Christ et de sa patience, qu'il invite à puiser des forces.

10e DEGRÉ.

De la médisance.

« La médisance est engendrée par la haine. C'est une passion très-subtile, mais néanmoins c'est une sangsue très-grosse et très-vorace, laquelle se cache adroitement pour trahir et pour sucer tout le bon sang de la charité. Sous le prétexte spécieux et trompeur d'affection, la médisance exerce les ravages d'une haine implacable et meurtrière, souille horriblement le cœur, charge énormément la conscience et détruit entièrement la chasteté. Comme il est des jeunes personnes qui font le mal sans rougir, et qu'il en est d'autres qui se cachent lorsqu'elles veulent pécher, et qui, pour cette rai-

son même, font des fautes plus graves ; telle est aussi la marche ordinaire des passions. Telle est celle de la médisance...

» Quiconque est vraiment résolu de vaincre en lui-même l'esprit de détraction, n'attribuera jamais le péché à l'homme qui l'a commis, mais au démon qui l'a fait commettre ; car, quoique nous tombions librement et volontairement dans le péché, personne néanmoins, en péchant, ne se propose pour fin le péché en lui-même, en tant qu'il outrage Dieu. Au reste, ne peut-il pas arriver ce que j'ai vu de mes propres yeux? En effet, une personne eut le malheur de faire publiquement une faute, mais elle en fit secrètement une pénitence sévère ; or, voyez-vous, tandis que, par un mauvais esprit, je croyais cette personne criminelle et coupable, et que je la condamnais, Dieu ne voyait en elle qu'un cœur pur et chaste, puisque, par une conversion sincère, elle s'était réconciliée avec lui.

» Et remarquez ici que la voie la plus courte et la plus sûre pour parvenir à la rémission de nos péchés, consiste à ne jamais juger ni condamner nos frères. C'est ce que nous enseigne Jésus-Christ par ces paroles : *Si vous ne jugez pas les autres, vous ne serez pas jugés vous-mêmes.* L'eau n'est pas plus contraire au feu, que les jugements téméraires ne sont opposés au véritable esprit de pénitence. Ainsi, quand même à l'heure de la mort nous verrions une personne faire une faute, nous devrions sévèrement nous abstenir de la juger et de la condamner ; car les hommes ignorent absolument quels sont les jugements de Dieu.

» Tous ceux qui critiquent si facilement et avec tant d'amertume la vie et les défauts des autres sont ordinairement des gens qui ne se rappellent pas leurs propres imperfections, qui ont perdu de vue le souvenir de leurs péchés, et qui ne prennent aucun soin pour se corriger. En effet, les personnes qui, sans amour-propre, considèrent les fautes qui souillent leur conscience, pourront-elles ne pas voir la grandeur de leur indignité et le devoir d'être indulgent envers les autres ?

» Se donner la liberté de juger ses frères, c'est s'attribuer et usurper avec impudence un droit qui n'appartient qu'à Dieu; mais les condamner, c'est se condamner soi-même, c'est se donner la mort.

» Or, comme un vigneron sage et prudent sait choisir les raisins qui sont mûrs et bons, et répudie ceux qui ne sont pas mûrs et ceux qui sont lambrusques, de même une âme qui a la bonté et la sagesse en partage, a bien soin de ne remarquer dans les autres que les vertus et les bonnes œuvres qu'ils pratiquent. Une âme au contraire qui a perdu la raison ne fait attention qu'aux vices et aux défauts du prochain. C'est de cette âme qu'il est écrit : « Ils ont cherché des crimes et » ils se sont épuisés inutilement dans cette recherche. » A tout ce que nous venons de dire, ajoutons qu'il ne faut pas même juger nos frères sur le rapport de nos propres yeux, car, quand même nous les verrions tomber, nous n'avons pas droit de les condamner; et il n'est pas rare qu'on se fasse illusion et qu'on se trompe en ce point si délicat.

» Celui qui sera victorieusement monté sur ce dixième degré, ne se conduira plus que selon les lois d'une charité sincère et d'une pénitence solide. »

11e DEGRÉ.

Du silence.

« Quelle est la porte par laquelle la médisance entre dans une âme, ou plutôt par quelle porte doit-on la faire sortir? c'est ce qu'il faut maintenant rechercher. Or, nous disons sans balancer que la démangeaison de parler est comme un trône sur lequel la vaine gloire s'assied pour se faire voir avec pompe et ostentation et se donner en spectacle. Cette intempérance de paroles est vraiment la porte de la médisance, la maîtresse des amusements folâtres, l'instrument du mensonge, la dissipatrice de la componction, l'inventrice et l'ou-

vrière de la paresse et de l'insouciance, l'avant-courrière du sommeil, l'ennemie de la méditation, la ruine de la vigilance; c'est elle qui glace et gèle la dévotion et la ferveur de l'âme, qui fait languir et éteint la piété et l'ardeur dans les saints exercices de la prière.

» Le silence, au contraire, est sage et prudent; il donne l'esprit d'oraison, délivre l'âme de la captivité, conserve le feu de l'amour divin, veille sur les pensées de l'esprit, observe attentivement les mouvements des ennemis du salut, soutient et nourrit la ferveur de la pénitence, se plaît dans les larmes, fait considérer les jugements de Dieu avec une crainte salutaire, est très-favorable à la sainte tristesse du cœur, combat l'esprit de présomption, favorise la tranquillité de l'âme, augmente la science du salut, nous forme à la contemplation des vérités surnaturelles, nous perfectionne dans les bonnes œuvres et nous fait monter jusqu'à Dieu.

» Quiconque aime le silence, devient un des amis particuliers de Dieu; et tandis qu'intérieurement il lui parle dans les sentiments que lui inspire une sainte familiarité, il en reçoit les lumières et les grâces les plus précieuses. N'est-ce pas le silence que garda Jésus-Christ devant Pilate, qui inspira à ce prince un grand respect pour ce Dieu Sauveur? Le silence préserve de la vaine gloire. Pierre, pour ne l'avoir pas gardé avec prudence, eut à pleurer amèrement. Il avait oublié ces paroles de David : *J'observerai soigneusement toutes mes paroles, afin de ne point pécher par ma langue ;* et cette sentence de l'Esprit-Saint : *Il est moins dangereux et moins funeste de glisser et de tomber, que de faire un mauvais usage de sa langue.*

» Il est bien difficile d'arrêter le cours d'une rivière sans faire des cataractes; mais il est encore bien plus difficile d'arrêter et de dompter l'intempérance de la langue et le cours des paroles. Il a donc, d'un seul coup, coupé la racine à un grand nombre de vices, celui qui est heureusement monté sur ce onzième degré. »

12e DEGRÉ.

Du mensonge.

« L'intempérance et la scurrilité dans les paroles produisent le mensonge à peu près de la même manière qu'un caillou et un briquet produisent du feu. Le mensonge nous fait renoncer à la charité, comme le parjure nous fait renoncer à Dieu. Personne, s'il est sage et réfléchi, ne se mettra en idée que le mensonge n'est qu'une faute légère et un petit défaut. En effet, dans nos livres sacrés nous ne trouvons pas de vices contre lesquels l'Esprit-Saint ait prononcé des sentences plus effrayantes que contre le mensonge.

» L'hypocrisie est la mère, la matière et le sujet du mensonge; car plusieurs docteurs enseignent que l'hypocrisie n'est autre chose que l'action d'inventer, de préparer et de créer le mensonge; de sorte que le mensonge et l'hypocrisie sont toujours réunis ensemble et entremêlés. Or, tous ceux qui sont comme remplis de la crainte de Dieu sont donc nécessairement les ennemis du mensonge; car ils suivent imperturbablement les lumières et les mouvements de leur conscience, qui est un juge qu'on ne peut corrompre.

» Un tout petit enfant ne sait pas ce que c'est que de mentir; telle doit être une âme pure et innocente; et voyez comme un homme que le vin a rendu gai et content, dit la vérité en toutes choses; telle est encore une âme qui s'est spirituellement enivrée par les larmes de la pénitence. Or, celui qui sera monté sur ce douzième degré, peut compter qu'il a posé le fondement de toutes les vertus. »

13e DEGRÉ.

De l'ennui ou de la paresse.

« La paresse est comme un des premiers-nés de la déman-

geaison de parler. C'est un relâchement d'esprit, une langueur de l'âme, un dégoût des exercices de la vie religieuse, une certaine aversion pour l'état qu'on a embrassé, une louangeuse impudente des vanités du siècle, une calomniatrice insolente de la bonté et de la clémence de Dieu. Elle rend l'âme froide, faible et languissante dans la prière, diligente et infatigable dans les travaux, feinte et dissimulée dans l'obéissance.

» Mais remarquons ici que les autres vices n'attaquent et ne détruisent que les vertus qui leur sont contraires. La paresse attaque et détruit seule toutes les vertus. Une âme forte et généreuse sait entretenir, conserver et faire revivre son ardeur et son courage, mais une âme languissante et dégoûtée ne sait que perdre entièrement ce qui lui restait de force et d'énergie.

» Or, comme de tous les péchés capitaux c'est la paresse qui nous fait le plus de mal, nous devons nous occuper à la combattre autant et plus fortement que les autres. Celui qui par la victoire qu'il aura remportée sur la paresse, sera monté sur le treizième degré, excellera dans toute sorte de vertus. »

14e DEGRÉ.

De la gourmandise.

« La gourmandise est un acte hypocrite de notre estomac, qui nous dit qu'en le rassasiant il ne se rassasie pas, et qui, pourvu et même rempli de nourriture, ne cesse de nous répéter qu'il éprouve encore de grands besoins; ce vice honteux est l'ingénieux inventeur des assaisonnements recherchés et la source des plaisirs de la bonne chère. Si, par une forte ligature faite dans une violente hémorragie, vous arrêtez le sang sur un endroit, il trouvera une issue ailleurs; si encore là vous êtes assez heureux pour vous en rendre maître, il s'échappera par une autre voie : tel est le spectacle que

nous présente la gourmandise. Elle se joue de nos yeux; tandis qu'une partie des mets qui sont sur la table serait plus que suffisante pour nous rassasier, elle nous fait croire que nous pourrons tous les dévorer.

» On voit assez souvent qu'un apprivoiseur peut, par ses caresses, calmer la fureur d'un lion et le rendre doux et traitable; mais vit-on jamais que celui qui a traité son corps de la même manière, ait fait autre chose que de le rendre plus furieux et plus indocile? »

Il exhorte ensuite à la tempérance; il en préconise les avantages, et fait naître de l'horreur pour les suites de la gourmandise.

« Lorsque nous avons bien contenté le démon de l'intempérance, ils se retire pour faire place à un autre démon, à celui de l'impureté, à qui il donne des nouvelles exactes de notre estomac rempli de viandes. « Allez, lui dit-il, attaquez hardiment cette personne; car son corps, qu'elle a si bien traité, vous donnera tous les moyens de la vaincre et de la faire tomber dans vos piéges! » Le voyez-vous ce démon infâme? il est auprès de ce misérable intempérant. Oh! comme il lui lie les pieds et les mains! comme il se joue de lui pendant le funeste sommeil où il le précipite! comme il le traite selon ses desseins pleins de malice et de perversité! comme il trouble et salit son imagination par de honteux fantômes! comme il produit sur son corps des mouvemenis humiliants et coupables!!

» Si vous avez promis de vous attacher à Jésus-Christ et de suivre la voie étroite dont parle l'Evangile, réprimez victorieusement la passion de la gourmandise; car si vous traitez délicatement votre corps et que vous lui accordiez tout ce qu'il vous demandera, vous violez la promesse que vous avez faite à votre divin Sauveur. »

Faisant ensuite par opposition l'éloge du jeûne, il dit: « Ne laissez donc pas passer un instant où cette belle sentence de l'Esprit-Saint ne soit présente à votre mémoire:

« Pour moi, tandis que les démons mes ennemis m'acca-
» blaient par leurs tentations, je me revêtais de cilice, j'hu-
» miliais mon âme par le jeûne, et j'adressais à Dieu ma prière
» dans le secret de mon cœur (Ps. 34). »

» Le jeûne est une espèce de violence que nous faisons à la nature. C'est lui qui nous fait renoncer aux délices de la sensualité, qui éteint dans nous les flammes de la concupiscence, qui nous délivre des mauvaises pensées, nous préserve des songes importuns, et rend nos prières saintes, ferventes aux yeux de Dieu : c'est lui qui éclaire notre âme, prend soin de notre esprit, dissipe les ténèbres de notre intelligence, veille sur notre cœur, lui ouvre la porte de la componction, lui fait pousser des gémissements salutaires, le console et l'encourage dans les travaux et les douleurs de la pénitence, empêche notre langue de tomber dans la démangeaison de parler, nous inspire l'amour de la retraite et de la solitude, conserve en nous l'esprit d'obéissance, adoucit les rigueurs de nos veilles, procure et entretient la santé de nos corps, nous donne la paix et la tranquillité de l'âme, efface nos péchés, nous ouvre la porte du ciel et nous introduit dans la possession des plaisirs, des joies et des délices éternelles.

» Interrogeons l'intempérance. N'est-elle pas notre ennemie déclarée? ne la voyons-nous pas, à la tête de tous nos ennemis? n'est-elle pas le plus furieux et le plus dangereux de tous nos adversaires spirituels? n'est-ce pas elle qui est l'auteur de tous les maux qui nous arrivent? n'est-ce pas elle qui a fait tomber Adam dans le paradis terrestre et fait perdre à Esaü son droit d'aînesse? n'est-ce pas elle qui attira les plus grands malheurs aux Israélites, qui couvrit Noé de confusion, fit disparaître Gomorrhe, souilla Loth, et donna la mort aux enfants du malheureux pontife Héli? Enfin, n'est-ce pas l'intempérance qui est la cause et le principe de toute sorte de corruption et de péchés?

» Or, c'est par le souvenir de ses péchés qu'il faut lui déclarer la guerre. C'est par la méditation de la mort qu'il faut

lui porter de rudes coups, c'est par la prière et l'acquisition des dons et des douceurs du Saint-Esprit qu'il faut en triompher.

» Celui qui vient heureusement à bout de remporter la victoire sur cette passion, se prépare un droit chemin à la tranquillité de l'âme et à une suprême tempérance. »

15e DEGRÉ.

De la chasteté.

« La chasteté, en nous affranchissant des misères de la nature des corps, nous fait participer à la nature des purs esprits. C'est cette angélique vertu qui prépare dans nos cœurs une demeure agréable à Jésus-Christ, et qui sert de bouclier à notre âme; elle fait de notre nature corruptible une nature incorruptible, et établit une admirable émulation entre les faibles mortels et les esprits immortels. Celui qui pratique cette belle vertu, repousse et éteint dans lui l'amour des créatures par l'amour de Dieu, et les flammes et les ardeurs de son corps par les ardeurs et les flammes de l'Esprit-Saint.

» La chasteté est un don de Dieu. Pour l'avoir, il faut s'adresser à lui, car il n'est pas donné à notre nature de se vaincre elle-même par ses propres forces. Si donc nous remportons sur elle la victoire, reconnaissons que c'est par le secours de l'auteur même de la nature que nous avons triomphé. En effet, ne faut-il pas avouer que, pour vaincre, corriger et guérir, il faut être supérieur à celui qui est vaincu, corrigé, guéri?

» Les commencements de la chasteté consistent à refuser tout consentement aux pensées impures et aux mouvements déréglés de la concupiscence. Les progrès dans cette vertu consistent à maîtriser les mauvais effets et les mauvaises tendances de notre chair, composée de terre et de boue; enfin, la perfection de cette vertu céleste se trouve dans l'extinction

de toute pensée mauvaise, de toute image déshonnête, et de tout sentiment ou mouvement produit par la concupiscence. Il est heureux, et solidement heureux celui qui n'est plus frappé ni touché par la beauté, le coloris et les grâces élégantes des personnes qu'il rencontre. »

Quoique notre Saint ait savamment et longuement traité ce sujet, une prudente réserve nous impose le devoir de ne pas nous occuper plus longtemps d'une matière si délicate.

16e DEGRÉ.

De l'avarice et de la pauvreté.

« L'avarice est une véritable idolâtrie ; c'est la fille de l'incrédulité. Pour se contenter, elle se sert du prétexte spécieux des maladies et des besoins du corps ; c'est pour cela qu'elle ne cesse de menacer de la vieillesse, de mille nécessités différentes ; qu'elle annonce et fait craindre des sécheresses et qu'elle prédit des famines. L'avare critique, blâme et viole les préceptes de l'Evangile.

» Celui qui est possédé de l'amour de Dieu n'est pas dévoré par le désir passionné des richesses, mais s'en sert pour faire d'abondantes aumônes. Il se trompe et veut tromper les autres, celui qui ose dire qu'il aime Dieu et les biens de la terre ; car il n'aime pas Dieu. Il est dans la même erreur, celui qui prétend posséder Dieu et l'argent. Il ne possède ni l'un ni l'autre.

» La pauvreté religieuse est un désaveu formel de tous les soins de la vie et un affranchissement de toutes les inquiétudes temporelles ; c'est une voyageuse débarrassée de tout embarras ; une observatrice scrupuleuse des préceptes du Seigneur ; c'est une heureuse délivrance de toute sorte de chagrins et de peines. L'homme qui est vraiment pauvre, est maître de l'univers entier, parce qu'il place tous ses soins et toutes ses inquiétudes dans le sein de la divine Providence, et que par la confiance ferme et entière qu'il a dans le Sei-

gneur, il rend tous les hommes ses sujets et ses serviteurs. C'est l'heureux enfant de la paix et de la tranquillité du cœur, car il est libre de toute affection déréglée.

» Oh! qu'il est grand aux yeux du Seigneur, celui qui, par son amour, renonce généreusement à tout ce qu'il possède! et qu'il est dans de saintes dispositions celui qui se dépouille même de sa propre volonté! L'un, pour prix de sa générosité, recevra le centuple en dons et en grâces dès la vie même, l'autre possédera la vie éternelle.

» Oh! que c'est avec raison qu'on dit que l'avarice est la racine de toute sorte de maux (Saint Paul, I Tim., 6), car c'est cette maudite passion qui engendre les haines, les larcins, les jalousies, les scissions, les inimitiés, les querelles, les disputes, les ressentiments, les actes de cruauté et de barbarie et même les meurtres. Or, comme une petite étincelle est dans le cas de produire l'immense embrasement d'une forêt; de même une vertu, petite en apparence, est capable de faire disparaître tous les crimes dont nous venons de parler; et cette petite vertu, c'est la pauvreté, laquelle supprime et éteint tous les mauvais penchants de la cupidité.

» Celui qui a remporté cette seizième victoire, possède la charité, s'est délivré des soins de la vie présente, a mérité une grande récompense dans le ciel, et marche sans aucun embarras temporel vers la céleste patrie. »

17e DEGRÉ.

De l'insensibilité de l'âme ou de l'endurcissement du cœur, qui est la mort de l'âme avant celle du corps.

« L'insensibilité, et dans le corps et dans le cœur, est un assoupissement léthargique qui, par une longue durée de maladie grave et par la négligence avec laquelle on en a pris soin, finit assez ordinairement par une paralysie universelle. C'est de cette manière que l'âme tombe dans la funeste insensibilité.

Elle est donc une négligence coupable des devoirs, laquelle produit enfin une habitude invétérée de les omettre. C'est un mortel engourdissement du cœur, produit par une folle présomption; c'est une chaîne lourde et pesante qui nous empêche de courir avec joie dans les voies de Dieu; c'est un breuvage funeste qui nous fait perdre la componction; elle est la porte de l'affreux désespoir, la mère de l'oubli de Dieu, lequel après avoir été enfanté, lui donne lui-même l'existence et la vertu d'effacer en nous tout sentiment de crainte de Dieu. »

Observation.

Les trois degrés suivants traitant du sommeil, du chant des psaumes, des veilles du corps, de la timidité efféminée, nous avons cru devoir passer au vingt-unième degré.

21e DEGRÉ.

De la vaine gloire si variée dans ses formes.

« Il est des auteurs qui séparent dans leurs traités la vaine gloire et l'orgueil; c'est pourquoi, au lieu de sept péchés capitaux, sources ordinaires de tous les autres, ils en comptent huit. Mais saint Grégoire, justement surnommé le Théologien, et quelques autres docteurs, n'en ont marqué que sept, et je partage leur opinion. En effet, quel est celui qui, ayant triomphé de la vaine gloire, demeure sous la captivité de l'orgueil ? Il faut avouer cependant qu'il y a entre ces deux vices la différence qu'on remarque entre un enfant et un homme fait, entre du froment et du pain; car la vaine gloire peut être regardée comme le commencement de l'orgueil, et l'orgueil comme l'affreuse perfection de la vaine gloire. Nous traiterons donc en peu de mots de ses commencements et de ses derniers progrès, car celui qui voudrait épuiser la matière sur ce point, ressemblerait à un homme qui voudrait connaître exactement le poids et la force des vents.

» La vaine gloire, considérée dans son espèce et dans sa forme, est une passion de l'âme qui cherche à changer la nature des choses, à corrompre les vertus, et à repousser les reproches et les réprimandes; et considérée dans ses propriétés et dans ses effets, c'est un vice qui ne tend qu'à dissiper le fruit de nos travaux, de nos sueurs et de nos peines, à nous dresser des piéges pour nous ravir le trésor des bonnes œuvres, à nous faire tomber dans l'infidélité et dans l'orgueil, à nous faire éprouver un triste naufrage au port même du salut, à ronger et à consumer notre cœur, et, trop semblable à la fourmi, qui n'est qu'un chétif insecte, à ravager la moisson précieuse de nos vertus. La fourmi attend que la récolte soit ramassée, et la vaine gloire que les vertus soient acquises; la fourmi en veut aux grains, et la vaine gloire aux vertus.

» Le chrétien qui est esclave de cette passion, est un véritable idolâtre; car, d'un côté, il semble adorer Dieu, et de l'autre, c'est à la créature qu'il adresse ses hommages. Toute personne qui poursuit la vanité ne cherche qu'à se produire avec avantage au dehors. Mais il est doublement malheureux celui-là, car il perd sa récompense devant Dieu, et souvent, au lieu des honneurs qu'il désire et qu'il recherche, il ne retire qu'ignominie et humiliation. »

Pour remèdes à la vaine gloire, il prescrit la pensée de la pénitence que nous avons à faire; la crainte et la frayeur dont nous serions frappés, si nous devions paraître devant le tribunal du Seigneur; la fervente prière, et surtout l'ignominie éternelle, immense, qui sera le juste châtiment de la vaine gloire; enfin de tracer sur son cœur en caractères ineffaçables ces paroles de l'éternelle Vérité : *Il sera profondément humilié, celui qui se sera élevé.*

Il prémunit ensuite contre le danger de la flatterie, invite à fermer l'oreille à ses perfides insinuations et à se souvenir de la multitude des péchés qui rendent indigne de ce qu'on dit de nous.

Il finit par ces mots : « Ceux qui ont plus de simplicité dans l'esprit et dans le cœur, sont bien moins exposés que les autres à ce vice pestilentiel ; car la vaine gloire est l'ennemi mortel de la noble simplicité , et la maîtresse de l'hypocrisie. Trop semblable à un ver, elle grossit, prend des ailes , et s'élève dans les airs; quand enfin elle est parvenue à son dernier degré, elle enfante l'orgueil qui est l'auteur et le consommateur de tous les vices.

» Il est bien près du salut celui qui s'est préservé ou qui est délivré de la vaine gloire ; mais il est bien loin de la gloire et de la société des saints celui qui est encore esclave de cette passion.

» Celui donc qui est monté sur ce degré en renonçant à tout sentiment de vaine gloire, ne tombera pas dans l'orgueil, vice abominable aux yeux de Dieu. »

22e DEGRÉ.

Du monstrueux et sot orgueil.

« L'orgueil est un renoncement à Dieu, la découverte par excellence des démons, un mépris des hommes, la cause et le principe des jugements téméraires et des condamnations injustes , l'enfant impur des louanges , la marque d'une funeste stérilité dans les âmes, l'obstacle à l'effusion des dons célestes, l'avant-coureur de l'endurcissement, la cause féconde des plus grandes fautes, le foyer ou la matière de l'épilepsie spirituelle, la source intarissable des colères, la porte de la dissimulation et de l'hypocrisie, le plus fort retranchement des démons, le fidèle gardien et le conservateur opiniâtre de nos péchés, la cause funeste de l'inhumanité et de l'inflexibilité du cœur, l'extinction de tout sentiment de pitié et de compassion, et l'auteur des lois dures et sévères.

» L'orgueil fait oublier les péchés qu'on a commis ; mais le souvenir des péchés produit en nous l'humilité. L'orgueil pré-

cipite une âme dans la dernière misère : car dans les égarement de cette passion insensée, elle s'imagine posséder de grandes richesses, et les ténèbres seules sont son partage. De sorte que cet exécrable vice, non-seulement s'oppose au progrès qu'elle ferait dans la vertu, mais, si elle est montée un peu ou beaucoup dans les degrés de la perfection, il en précipite avec une effrayante rapidité. L'orgueil ressemble et fait ressembler ses esclaves à une grenade dont tout l'intérieur est gâté et pourri et dont l'écorce est belle et agréable.

» La plupart des orgueilleux, je ne sais trop comment, ne se connaissant nullement eux-mêmes pendant leur vie, croient avoir acquis la paix parfaite de l'âme, et n'aperçoivent qu'à leur dernière heure l'affreuse indigence dans laquelle ils se trouvent. Quiconque est esclave de l'orgueil, a tellement besoin du secours de Dieu pour se délivrer de ce dur esclavage, que tous les hommes ensemble ne seraient pas capables de briser ses fers et de le rendre à la liberté.

» Il n'est qu'une chose capable de paralyser les forces du démon de l'orgueil et de rendre ses efforts inutiles, c'est de s'accuser devant le Seigneur et de se reconnaître continuellement coupable et criminel à ses yeux. Ce moyen rend le démon aussi faible qu'une toile d'araignée... L'orgueil est comme un cheval sur lequel le démon est monté ; mais l'humilité et l'aveu sincère des péchés se moquent du cheval et du cavalier, et on peut chanter délicieusement le cantique d'actions de grâces de Moïse : *Chantons au Seigneur une hymne de louange, car il a fait voir l'éclat et la magnificence de sa gloire, en précipitant dans les abîmes de la mer le cheval et celui qui le montait* (Exode 15). »

23e DEGRÉ.

Des inexplicables pensées de blasphème.

« Nous avons fait remarquer dans le degré précédent que le blasphème est le méchant enfant d'un méchant père, de

l'exécrable orgueil; c'est pour cette raison que nous jugeons à propos d'en parler ici, car ce n'est pas un de nos moindres ennemis, mais un des plus dangereux et des plus funestes par la difficulté et par la peine que nous éprouvons, lorsqu'il faut le faire connaître à notre médecin spirituel dans une confession sincère et véritable. Semblable au ver qui ronge le bois, ce vice ronge et détruit l'espérance, et précipite quelquefois une âme dans le désespoir.

» Mais que personne n'aille croire que nous sommes toujours coupables d'avoir ces effrayantes pensées ! Dieu voit le fond de nos cœurs ; il sait qu'elles ne sont pas notre ouvrage, mais celui de nos ennemis. Néanmoins nous devons observer que comme l'ivresse est cause que ceux qui s'y sont livrés font des chutes, de même l'orgueil est souvent la cause funeste de ces pensées impies, et qu'en tombant par ivresse, on ne fait pas précisément par là même un péché, mais qu'on l'a commis en s'enivrant ; il faut en dire autant de l'orgueil et des pensées de blasphème dont il est ordinairement le principe.

» C'est surtout pendant nos prières que ces horribles pensées viennent nous attaquer; mais elles s'en vont et disparaissent après ces saints exercices. Voulons-nous ne pas en être fatigués, ne nous amusons pas à les combattre : le meilleur moyen pour nous en délivrer, c'est de les mépriser.

» Le démon ne s'en tient pas seulement à produire en nous des pensées de blasphème contre Dieu et les choses saintes, il inspire encore les pensées les plus honteuses et les plus obscènes, afin que nous abandonnions la prière et que nous nous livrions au désespoir. C'est ainsi qu'il a plusieurs fois et à plusieurs personnes fait interrompre leurs prières, les a détournées de la participation à la divine Eucharistie, et les a fait sécher de chagrin et de tristesse ; enfin ce cruel tyran en a fait succomber d'autres par des jeûnes excessifs, en ne leur laissant ni trève ni repos. Et cette conduite désespérante le démon la tient, non-seulement vis-à-vis des gens du monde, mais encore à l'égard des religieux et des solitaires. Il leur

fait croire qu'il n'y a plus pour eux aucune espérance de salut, et qu'ils sont plus malheureux que les infidèles et les adorateurs des idoles.

» Celui qui se sent troublé et fatigué par le démon du blasphème, et qui désire en être délivré, qu'il commence à se bien convaincre que ce n'est pas de son cœur que naissent et s'élèvent ces pensées ténébreuses, mais du démon même, qui, en montrant autrefois à Jésus-Christ tous les royaumes du monde, eut l'insolence de lui dire : *Je vous donnerai toutes ces choses, si en vous prosternant vous m'adorez* (Matth. 4). Nous devons donc mépriser ces attaques, les fouler aux pieds, n'y faire aucune attention, et nous contenter de lui répondre avec Notre-Seigneur : *Retire-toi, Satan, car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul.* Quant à tes paroles et aux efforts que tu fais pour m'ébranler, tout retombera sur toi ; oui, infâme, c'est sur ta tête que tomberont et dans le temps présent et dans l'éternité, les blasphèmes que tu veux m'inspirer. Voilà le vrai moyen de combattre cette espèce de démon ; et quiconque voudrait en employer un autre, ressemblerait à peu près à un homme qui prétendrait saisir un éclair dans ses mains, ou qui voudrait arrêter le vent. »

24e DEGRÉ.

De la douceur, de la simplicité et de l'innocence, vertus qui ne viennent pas de la nature, mais s'acquièrent par les travaux, et de la méchanceté qui est l'ennemi irréconciliable des vertus.

« L'aurore précède le soleil; or il faut en dire autant de la douceur par rapport à l'humilité : c'est ce que Jésus-Christ, notre véritable lumière, a daigné lui-même nous enseigner par ces paroles : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* Il convient donc, avant de parler de l'humilité qui est un vrai soleil, que nous disions quelque chose de la douceur qui est comme l'aurore de cette vertu.

» La douceur est une constante immobilité de notre âme, laquelle fait que nous ne sommes ni agités par les honneurs, ni troublés par les humiliations. Elle consiste à prier sincèrement et sans nous troubler, pour ceux qui cherchent à le faire par leurs injustes procédés. Elle est semblable à un rocher majestueux au milieu d'une mer orageuse : les flots écumants viennent se briser et expirer contre ses flancs invulnérables. Elle est la gardienne de la patience, la mère de la charité, le principe de la prudence et du discernement, d'après ces paroles du Prophète : *Sur qui arrêterai-je les yeux,* dit le Seigneur, *si ce n'est sur ceux qui sont doux* (Ps. 24) ? La douceur forme et perfectionne l'obéissance, arrête et corrige la colère, chasse et fait mourir l'impatience, nous fait marcher sous les étendards de Jésus-Christ, nous donne la ressemblance avec les habitants des cieux, enchaîne les démons, repousse les traits de la haine et des animosités. Le Seigneur établit sa demeure dans une âme qui pratique la douceur, tandis que le démon fixe son séjour dans celle qui est esclave de la mauvaise humeur. *Les hommes qui sont doux,* dit Jésus-Christ, *posséderont la terre* (Matth. 5.-4.), c'est-à-dire, en seront les maîtres et les dominateurs ; mais les gens colères, furieux, en seront exterminés.

» Une âme remplie de douceur est le lit nuptial de la simplicité ; mais un cœur emporté, enfante toutes sortes de méchancetés. Une âme amie de la douceur comprend et goûte les paroles de la Sagesse ; *car le Seigneur, qui est plein de douceur, dirigera les cœurs doux et débonnaires dans la science du jugement, et leur enseignera ses voies* (Ps. 24). Or, ces voies sont la science de la prudence et de la discrétion.

» Une âme droite et sincère est la compagne fidèle de l'humilité ; mais une âme fausse et méchante est la triste esclave de l'orgueil. Une âme qui pratique la douceur, possède la véritable science ; mais un cœur impatient languit dans les ténèbres de l'ignorance.

» La simplicité est une heureuse habitude qui rend une âme

incapable de duplicité et de toute pensée mauvaise et pernicieuse. La malice est la science ou plutôt le partage des démons, qui rend ennemi de toute vérité au point qu'on voudrait pouvoir, non-seulement se la cacher à soi-même, mais la cacher aux autres

» L'hypocrisie est un certain arrangement de ses paroles et de ses actions, de manière à faire entendre le contraire de ce qu'on veut et qu'on désire. L'innocence est l'état d'une âme tranquille et éloignée de toute pensée artificieuse et malfaisante. La droiture est une intention sincère et exempte d'inutilités et de curiosité ; c'est une inclination franche et sans mélange, un langage naturel, naïf et ennemi de toute fraude et de toute dissimulation. Il n'est donc pas méchant, celui qui, sincèrement, franchement et sans détour, vit, agit, et parle avec tout le monde.

» Un cœur méchant est caché, et rempli de cavités profondes et impénétrables. Il est dévoué à l'habitude de mentir, de s'élever au-dessus des autres, de faire la guerre à l'humilité, de contrefaire la pénitence, de chasser les pleurs du repentir, de produire la ruine et la perte des âmes, d'empêcher qu'elles ne sortent de l'abîme du malheur par l'aveu du péché, et de se railler de ceux qui, par amour pour Dieu, souffrent avec douceur et patience les outrages et les injures. Enfin, un cœur méchant n'a qu'une modestie affectée et extravagante, une piété fausse et trompeuse, et pour tout dire en un mot, la vie d'un méchant est la vie d'un démon.

» Or donc, qui que nous soyons, si nous voulons nous unir fortement à Notre-Seigneur, nous devons en approcher avec simplicité et candeur, sans artifice ni déguisement, sans curiosité ni malice; car comme il est d'une nature toute sainte, toute pure et parfaitement simple, il demande que les âmes qui s'approchent de lui soient pures, saintes, et remplies de simplicité. Eh ! verrez-vous jamais la simplicité séparée de l'humilité ? »

25e DEGRÉ.

De l'humilité qui donne la mort à toutes les passions.

Saint Jean Climaque commence dans ce chapitre par prouver au long la difficulté de parler dignement de cette vertu. Il dit que son titre seul et son inscription sont incompréhensibles à l'esprit humain, car ils sont tout célestes. Il appelle autour de lui tous ceux qui sont mus et conduits par l'esprit de Dieu ; il leur demande de porter, non point avec les mains du corps, mais avec celles de l'intelligence, les tables des connaissances que Dieu lui-même a gravées dans leurs cœurs ; il leur demande le sens et la vertu de cette inscription : Humilité. Et après avoir écouté toutes les définitions possibles : « Pour moi, dit-il, je suis forcé d'avouer qu'il m'est impossible de comprendre toute l'étendue de cette vertu. Ainsi tout ce que je peux faire ici, étant le dernier et le moindre de tous, c'est de ramasser, comme un petit chien, les miettes de la table, c'est-à-dire, de la bouche de tant d'hommes sages et éclairés, et de dire que l'humilité est une grâce précieuse que Dieu fait à une âme, laquelle ne peut être exprimée par des paroles, et qui n'est connue que de ceux qui en ont fait une heureuse expérience ; que c'est un *trésor incompréhensible*, qu'elle tire son nom de Dieu même, qu'elle est un don tout divin, puisque Jésus-Christ nous dit dans l'Evangile : « Apprenez, non d'un ange, non des hommes, non des livres, mais *de moi*, c'est-à-dire de la présence, des lumières, et de l'opération de mon esprit en vous, que *je suis doux et humble de cœur*, d'esprit et de volonté ; et *vous trouverez le repos de vos âmes*, par la cessation des tentations et la fin de vos combats (Matth. 11). »

« L'humilité est une vigne toute sainte et toute spirituelle ; mais elle se présente sous des formes différentes selon les circonstances et les saisons. Ainsi elle ne paraît pas pendant l'hiver, c'est-à-dire dans le temps que les passions s'agitent

et tourmentent le cœur, comme dans le printemps, c'est-à-dire lorsque l'âme est embaumée du parfum des vertus; ni pendant cette dernière saison, comme en été, c'est-à-dire quand les vertus sont parvenues à une heureuse et parfaite maturité. Mais ces différents points de vue sous lesquels nous pouvons considérer l'humilité, tendent tous à nous faire voir et comprendre que, dans cette admirable vertu, tout est propre à procurer à l'âme la joie et l'abondance des autres vertus, et qu'ils sont tous des signes, des symboles, des marques et des preuves des fruits précieux et salutaires qu'elle produit en nous. En effet, lorsque les raisins de cette vigne spirituelle commencent à fleurir dans notre cœur, nous commençons nous-mêmes, non pas sans quelque peine, à détester les louanges et la gloire qui nous viennent des créatures, à chasser et à rejeter loin de nous tout mouvement de colère et d'emportement; mais quand cette reine mère des vertus a pris de fortes et profondes racines dans notre âme, qu'elle y a grandi, qu'elle s'y est fortifiée; oh! alors non-seulement nous n'avons plus que du mépris pour nos bonnes œuvres, mais elles nous paraissent encore si viles et si méprisables que nous en avons horreur... Et cet humble sentiment de nous-mêmes et de nos œuvres est une trésorerie dans laquelle sont renfermées toutes les vertus et qui est défendue par des citadelles imprenables.

» Telles sont les choses que j'ai osé dire sur les premières fleurs de l'humilité et les premiers fruits qu'elle produit promptement au milieu de ses fleurs continuelles. Mais quant à l'abondance et à la qualité de ses fruits, il n'est pas possible de les exprimer par des paroles, surtout leur qualité. »

A l'exemple de notre Saint, ne pouvant tout dire sur cette vertu, nous allons nous borner à choisir les plus belles maximes, comparaisons et propriétés.

1. Comme la biche est l'ennemie mortelle des serpents (voyez Pline l'ancien, livre VII, chap. 31), de même l'humilité est l'ennemie mortelle des passions et des vices. C'est elle

qui préserve ou délivre de leurs passions funestes tous ceux qui la prennent pour leur compagne fidèle et constante.

2. Celui qui s'est uni avec l'humilité par les liens d'un mariage spirituel, doux et paisible, est calme, tranquille, victorieux en un mot de toutes les passions.

3. Que votre âme, semblable à une citerne, ne soit pas tantôt remplie des eaux vivifiantes de la sainte humilité, et tantôt desséchée par les ardeurs de la vaine gloire et de l'orgueil; mais qu'elle soit une source intarissable où l'humilité produise le calme des passions et fasse couler un ruisseau de pauvreté volontaire.

4. C'est dans les saintes vallées de l'humilité qu'on recueille avec abondance le froment et les autres fruits spirituels. Placées comme des vallées au milieu des montagnes de l'orgueil, les âmes humbles moissonnent dans les abaissements.

5. La pénitence, les larmes et l'humilité sont une respectable trinité dans l'unité de l'humilité qui les contient toutes, et une admirable unité dans cette étonnante trinité.

6. S'élever, ne pas s'élever et s'humilier, sont trois choses bien différentes. Celui qui s'élève, s'avise de juger de tout; celui qui ne s'élève pas, ne juge personne et se condamne lui-même; et celui qui s'humilie, quoiqu'il soit innocent, se regarde toujours comme coupable.

7. Quand on pratique l'humilité de tout son cœur, on prend bien garde d'en être dépouillé par l'indiscrétion de ses paroles, car l'humilité n'a ni langue ni porte.

8. Personne n'a pu connaître ni expliquer la nature et les qualités constitutives du soleil, et nous ne le connaissons que par les effets qu'il produit. Ne devons-nous pas en dire autant de l'humilité?

9. Il est bien difficile de tirer du feu de la neige, mais serait-il moins difficile de trouver l'humilité dans le cœur d'un enfant opiniâtre de l'erreur? L'humilité n'est-elle pas un bien propre aux enfants de l'Eglise catholique, aux personnes pieuses et qui mènent une vie pure et irréprochable?

10. La charité et l'humilité sont deux compagnes fidèles : la première nous élève vers le ciel, et la seconde nous y soutient et nous empêche d'en descendre.

11. La nature des citronniers est telle, que lorsqu'ils poussent leurs branches en haut, c'est la preuve d'une stérilité absolue, et que, s'ils les laissent tomber, c'est un signe qu'ils donneront des fruits en abondance. Quiconque sait réfléchir comprendra ce qu'on veut dire par là.

12. Les petits oiseaux tremblent à la vue d'un épervier, et les âmes solidement humbles craignent et redoutent le bruit des contestations.

13. Plusieurs personnes sont parvenues au salut sans avoir été ni prophètes ni thaumaturges, et sans avoir reçu des révélations extraordinaires ; mais jamais personne n'y est parvenu et n'y parviendra jamais sans humilité.

Quiconque désire avec une sainte ardeur d'arriver heureusement au port sûr et tranquille de l'humilité, doit chercher et employer tous les moyens capables de l'y conduire et de l'y faire entrer. Or, ces moyens, ce sont les résolutions fermes, les raisonnements salutaires, les prières ferventes, la fuite du monde, la retraite, le silence, l'étude de soi-même, l'amour de l'obéissance, l'exercice des fonctions les plus viles, une conversation simple et sincère, un renoncement entier aux discours vains et inutiles.

« Je termine ce degré (dit saint Jean Climaque), en disant que comme c'est la mer qui est la cause et la nourrice de toutes les fontaines, de même l'humilité est la source de la discrétion. »

26e DEGRÉ.

De la discrétion dans les pensées, les vices et les vertus.

« La discrétion dans les personnes qui commencent à servir Dieu, est une connaissance exacte qu'elles ont de l'état de leur âme ; par rapport à celles qui ont déjà fait quelques pro-

grès dans le service du Seigneur, c'est un sentiment intérieur qui leur fait distinguer avec certitude le bien proprement dit, de celui qui est seulement naturel et qui souvent fait la guerre au bien surnaturel; et dans celles qui ont heureusement atteint la perfection, c'est une connaissance qu'elles ont reçue des lumières que Dieu a répandues abondamment dans leur âme, par laquelle non-seulement elles sondent les plis et les replis de leur cœur, mais peuvent pénétrer jusque dans l'intérieur de leurs frères. Mais si nous voulons définir la discrétion d'une manière générale et qui puisse tout renfermer et convenir à tout, nous dirons et qu'elle est et qu'elle doit être une lumière intérieure qui nous fait connaître avec certitude, en tout temps, en tout lieu, et dans toutes nos actions, qu'elle est la sainte et adorable volonté de Dieu, et que ceux-là la reçoivent qui sont purs dans leurs affections, leurs actions et leurs paroles.

» La discrétion est donc une conscience sans tache; elle n'habite que dans ceux dont les sens sont purs et chastes.

» Après Dieu, c'est à notre conscience que nous devons recourir, comme à la règle que nous avons à suivre; c'est elle qui est chargée de nous faire connaître de quel côté s'élèvent les vents impétueux des tentations, de nous avertir quand il est à propos de tendre les voiles et de nous diriger de manière que nous puissions éviter un triste naufrage. »

Saint Jean Climaque fait ensuite une longue dissertation sur les divers états de la conscience des religieux, mais à cause de sa longueur nous ne pouvons la citer.

Récapitulation sommaire et abrégée des vingt-six degrés précédents.

Pour suivre fidèlement en tout l'œuvre de notre Saint, nous donnons cette récapitulation selon la place que lui-même lui fait occuper. Elle est du reste fort belle et très-intéressante. Nous la prenons à l'endroit des comparaisons qui la rendent sensible.

Après avoir dit que c'est la foi qui fait renoncer au monde, l'espérance qui détache des affections terrestres, l'amour de Dieu qui fait abandonner le siècle, l'obéissance qui est la garantie de la santé de l'âme, la pensée de la mort et des humiliations de Jésus-Christ, le motif de l'abstinence, la solitude et la retraite, les asiles de la tempérance et de la chasteté, &c., &c., il poursuit :

« Ainsi, comme il est impossible que le serpent se dépouille de sa vieille peau, s'il ne passe par quelque ouverture fort étroite; de même il nous est impossible de nous corriger de nos mauvaises habitudes, de renouveler la jeunesse de notre âme, de nous débarrasser de la tunique du vieil homme, si nous ne passons nous-mêmes par le sentier étroit et difficile du jeûne, des mépris et des humiliations.

» Ainsi, comme les oiseaux chargés de chair et de graisse ne peuvent s'élever fort haut dans les airs; de même les personnes qui nourrissent délicatement leur corps et qui en prennent un soin assidu, seront incapables, par la sainteté de leurs pensées, d'élever leur âme jusqu'au ciel.

» Ainsi, comme la boue desséchée par les ardeurs du soleil ne peut plus servir aux animaux immondes pour s'y vautrer et s'y étendre; de même notre chair, fanée et séchée par la mortification, n'est plus propre à servir de retraite et de repaire aux démons.

» Ainsi, comme une trop grande quantité de bois vert étouffe les flammes et donne beaucoup de fumée; de même une tristesse portée à l'excès, remplit l'âme, pour ainsi dire, de fumée et de ténèbres, et fait tarir la source des larmes.

» Ainsi, comme un archer aveugle ne sera pas capable de réussir en tirant au blanc, de même celui qui est sous le joug de l'obéissance, et qui résiste à son supérieur et lui fait des reproches, ne pourra que périr d'une manière pitoyable.

» Ainsi, comme une pièce de fer qui est en bon état, peut en aiguiser une autre qui n'est pas également bonne; de même celui qui est fervent préserve celui qui est lâche de la perdition.

» Ainsi, comme des œufs qu'on fait couver dans un lieu chaud et caché, donnent des petits; de même des pensées tennes soigneusement cachées, finissent ordinairement par produire des actions et se manifestent de la sorte.

» Ainsi, comme les chevaux coureurs s'animent les uns les autres à la course; de même ceux qui vivent ensemble avec piété, s'excitent mutuellement à la pratique des vertus.

» Ainsi, comme les nuages nous cachent le soleil et obscurcissent l'éclat de sa lumière; de même les mauvaises pensées obscurcissent les lumières de notre âme et l'exposent à s'égarer et à se perdre.

» Ainsi, comme un criminel condamné à la peine capitale, ne s'amuse pas, en partant pour le lieu de l'exécution, à parler d'amusements et de spectacles; de même celui qui est vraiment affligé de ses fautes, ne s'occupe pas sur la terre à contenter ses inclinations pour l'intempérance et la bonne chère.

» Ainsi, comme les pauvres, en voyant les grands trésors du roi, connaissent et sentent plus vivement leur misère; de même une âme qui contemple les admirables vertus des Saints, devient plus humble et se confond davantage à la vue de son indigence spirituelle.

» Ainsi, comme l'aimant par la force de sa nature attire le fer à lui; de même les hommes qui se sont laissé corrompre et dominer par de mauvaises habitudes, en sont violemment entraînés au péché.

» Ainsi, comme les eaux pressées dans des canaux étroits s'élèvent en l'air avec impétuosité; de même une âme environnée et pressée de dangers s'élance avec force vers Dieu par les saintes larmes de la pénitence et obtient le salut.

» Ainsi, comme celui qui porte des parfums, malgré lui le fait savoir aux autres à cause de l'odeur suave qu'ils répandent; de même une personne qui possède l'esprit de Dieu, malgré elle le fait connaître aux autres et par ses actions et par son humilité.

» Ainsi, comme les vents impétueux suscitent d'effrayantes tempêtes sur la mer; de même la passion de la colère, bien plus que les autres passions, excite de furieuses tempêtes dans une âme et la jette dans le trouble.

» Ainsi, comme les choses qu'on n'a pas vues, donnent peu de désir de les posséder, quoiqu'on en ait entendu parler; de même celui qui a conservé son corps pur et chaste, ne pense pas aux plaisirs des sens et vit dans un grand contentement.

» Ainsi, comme les voleurs ne fréquentent point les lieux où ils savent qu'on garde les armes de l'État; de même les démons ne s'avisent pas de faire des vols à des personnes qu'ils savent être continuellement armées de la prière.

» Ainsi, comme il n'est pas possible que la chaleur produise la neige; de même il n'est pas possible qu'un homme qui n'a que de l'ardeur pour les biens de la terre, puisse mériter les biens du ciel.

» Ainsi, comme une légère étincelle peut incendier et réduire en cendres une immense forêt; de même une seule bonne action peut effacer et anéantir un grand nombre de fautes considérables.

» Ainsi, comme vous ne pourrez sans de bonnes armes exterminer les animaux féroces; de même il vous sera de toute impossibilité d'exterminer la colère si vous n'êtes pas armé de l'humilité.

» Ainsi, comme personne ne peut conserver sa vie, par aucun autre moyen naturel, qu'en mangeant et en buvant; de même on ne saurait conserver la vie de l'âme que par la vigilance et la persévérance dans la vertu.

» Ainsi, comme les rayons du soleil en pénétrant dans un appartement l'éclairent et y font distinguer les plus petits objets; de même la crainte de Dieu dans un cœur, tout en l'éclairant, lui fait voir les taches qu'a faites le péché.

» Ainsi, comme il est facile de prendre les écrevisses à cause de leur mouvement tantôt en avant, tantôt en arrière;

de même une âme qui se livre tantôt aux pleurs, tantôt à une joie immodérée, tantôt à la pénitence, tantôt aux douceurs d'une vie molle, efféminée, se laisse prendre au démon, perd le fruit de ses travaux et périt.

» Ainsi, comme on peut facilement tout enlever aux personnes qui sont plongées dans le sommeil; de même ceux qui sont assoupis par les vapeurs du siècle, ouvrent leur cœur aux voleurs des âmes, pour y piller leurs vertus et leurs bonnes œuvres.

» Ainsi, comme celui qui combat contre un lion furieux, ne saurait détourner les yeux de cet ennemi dangereux sans s'exposer à être dévoré; de même celui qui combat contre sa propre chair, ne peut détourner ailleurs les yeux de son attention et de sa vigilance, sans se mettre dans un péril imminent de se perdre pour l'éternité.

» Ainsi, comme ceux qui montent sur une échelle dont les échelons sont pourris, mettent leur vie en danger; de même les dignités, la gloire, la puissance mondaine, lesquelles sont autant d'ennemis de l'humilité, et d'échelons vraiment pourris mettent ceux qui les possèdent dans le cas de se perdre éternellement.

» Ainsi, comme l'eau sert pour effacer les lettres; de même les larmes de la pénitence servent à nous purifier de nos péchés.

» Ainsi, comme un tas de fumier engendre une multitude de vers; de même une grande quantité de nourriture produit en nous les mauvaises pensées, les songes déshonnêtes, une multitude d'iniquités.

» Ainsi, comme ceux qui ont les pieds chargés de fers ne peuvent marcher que fort difficilement; de même ceux qui sont enchaînés par l'habitude, ceux qui entassent trésor sur trésor, sont exposés à ne pas arriver au royaume des cieux.

» Ainsi, comme une plaie récente peut facilement se guérir; de même, par un principe contraire, les plaies invétérées de l'âme se guérissent difficilement, lors même qu'elles sont susceptibles de guérison.

» Ainsi, comme une barque dirigée par un pilote expérimenté et protégée du ciel, arrive heureusement au port; de même une âme, quoiqu'elle ait eu le malheur dans un temps de tomber dans un grand nombre de péchés, conduite par un directeur plein de sagesse, de lumières et de prudence, arrivera facilement au port du salut et obtiendra le ciel.

» Ainsi, comme un voyageur, s'il n'a point de guide, quelque réfléchi qu'il soit, perdra souvent son chemin et s'égarera; de même celui qui vit et se conduit par lui-même s'égarera et se perdra, quelque parfaite que soit en lui la sagesse mondaine dont il est doué.

» Ainsi, comme celui qui a souffert une maladie longue et grave, ne peut pas recouvrer en un instant une santé parfaite; de même le pécheur qui pendant longtemps a été sous la servitude des passions ou même d'une seule, ne s'en délivre pas tout à coup.

» Ainsi, comme ceux qui échangent de l'or avec de la boue, ne font pas un échange, mais une perte réelle; de même ceux qui échangent les biens de la grâce pour les vanités du siècle, font une perte essentielle.

» A mesure qu'on cesse de tomber dans le péché, on se déshabitue de le commettre. Or, ce désistement du péché devient le commencement de la pénitence; le commencement de la pénitence, le commencement du salut; le commencement du salut, la résolution de bien vivre; la résolution de bien vivre, le commencement des travaux; le commencement des travaux, le commencement des vertus; le commencement des vertus, le commencement de la fleur des vertus; le commencement de la fleur des vertus, le commencement de la bonne volonté; le commencement de la bonne volonté, le commencement de l'habitude de la vertu; le commencement de l'habitude de la vertu, le commencement de la crainte de Dieu; le commencement de la crainte de Dieu, le commencement de la fidélité à observer les commandements du Seigneur; le commencement de l'amour du Seigneur, le com-

mencement d'une profonde humilité ; le commencement d'une profonde humilité, le commencement de la paix souveraine du cœur ; et le commencement de la paix souveraine de l'âme devient la perfection de la charité. Or, cette perfection de la charité est elle-même cette sainte et parfaite amitié dont Dieu honorera tous ceux qui, étant délivrés de toute affection déréglée, posséderont leur cœur dans la pureté ; car, selon la parole de Jésus-Christ : *Ceux qui auront le cœur pur, verront et contempleront Dieu* (Matth. 5), à qui soient gloire et honneur dans les siècles infinis de l'éternité. »

27e DEGRÉ.

Du repos sacré de l'âme, ou de la vie érémitique et solitaire.

Dans ce chapitre, entièrement consacré au repos de la vie érémitique, nous n'avons su rien trouver qui soit applicable à nos lecteurs. Nous avons déjà parlé, et nous parlerons encore plus tard, de la paix de la solitude.

28e DEGRÉ.

De la prière et du recueillement.

« Si vous envisagez la prière en elle-même, dites que c'est une sainte conversation, une douce union avec Dieu ; mais si vous considérez sa vertu et sa puissance, il faut dire que c'est elle qui conserve le monde, qui réconcilie la terre avec le ciel, produit les larmes sincères du repentir et en naît quelquefois, efface les péchés, triomphe des tentations, nous console et nous protége pendant les temps fâcheux des afflictions, exerce dans nous la fonction des anges, devient la nourriture des esprits, procure les joies futures..... Elle est enfin dans la personne qui prie, une espèce de palais et de tribunal où le souverain Juge, sans attendre le dernier jour, rend à tout moment ses arrêts de justice et de miséricorde.

» Levons-nous donc et ne nous présentons devant notre juge et notre Dieu qu'après avoir eu le soin de préparer notre âme. Or, voici le secret de se faire écouter, ou plutôt trois conditions nécessaires :

» Témoigner à Dieu une vive reconnaissance des bienfaits que nous avons reçus de lui, est la première chose que nous ayons à faire et à laquelle nous ne devons jamais manquer au commencement de nos prières; une humble et humiliante confession de nos péchés est la seconde; enfin exprimer à Dieu de tout notre cœur l'horreur et la douleur que nous avons de nos péchés, est la troisième. Après cela continuons notre exercice, demandons au Roi de l'univers toutes les grâces que nous désirons et dont nous sentons que nous avons besoin; c'est sûrement là la meilleure manière de faire nos prières : aussi un ange l'a-t-il révélé à un fervent religieux.

» N'employez pas de longs discours lorsque vous priez; le soin et la peine ne servent qu'à dissiper l'esprit et à lui faire perdre le recueillement nécessaire. Une seule parole ne mérita-t-elle pas au publicain la plénitude des miséricordes de Dieu? Une seule parole ne procura-t-elle pas le salut au bon larron sur la croix au moment d'expirer?

» C'est le recueillement qui attire les regards de Dieu dans la prière, mais c'est la foi qui lui donne des ailes; sans ce secours, elle ne pourrait pas pénétrer jusqu'au ciel. Oh! qui que nous soyons, éprouvons-nous des troubles et les agitations que donnent les mauvais penchants, ne nous décourageons point, mais demandons à Dieu avec une foi ferme et avec instance d'en être délivrés, et ne perdons pas de vue que tous ceux qui sont enfin parvenus à cette tranquillité du cœur, n'y sont arrivés qu'en passant par cette mer de trouble et d'agitation.

» C'est par une prière continuelle du cœur, que vous devez vous préparer à la prière intérieure et extérieure, par laquelle vous voulez, en vous présentant devant Dieu, lui offrir vos vœux et vos supplications. En vous conduisant de la

sorte, n'en doutez pas, vous ferez de grands progrès en peu de temps. »

29e DEGRÉ.

Du ciel terrestre, c'est-à-dire de la paix de l'âme.

« Les étoiles sont le superbe ornement du firmament, et les vertus sont celui de la tranquillité du cœur. La paix de l'âme n'est donc sur la terre rien autre chose qu'un véritable ciel dans lequel une âme qui le possède ne considère plus les ruses et la méchanceté des démons que comme des jeux et de vains amusements. Il est donc vraiment délivré et maître en même temps de tous les troubles et de toutes les agitations de son âme, l'homme qui a purifié sa chair de toute sorte de taches et de souillures, et qui, par ce moyen, l'a rendue en quelque sorte incorruptible; qui a su élever ses affections et ses sentiments au-dessus des choses créées, et soumettre tous les sens à l'empire de la raison et de la foi; qui enfin, par une force surnaturelle, a pu placer son âme face à face devant Dieu, et la lui consacrer avec une délicieuse confiance. Cet heureux état de l'âme est, selon plusieurs docteurs, *une résurrection*, c'est-à-dire *un retour de l'âme à son véritable état*, avant la résurrection du corps qu'elle anime. Et il en est même d'autres qui élèvent si haut cet état bienheureux, qu'ils disent que cette paix de l'âme donne de Dieu une connaissance presque semblable à celle qu'en ont les anges.

» Cet heureux état de l'âme, quoiqu'il soit la perfection des cœurs parfaits, est néanmoins susceptible de s'augmenter sans cesse et presque jusqu'à l'infini; et finit, si l'on peut parler ainsi, jusqu'à élever aux cieux par un ravissement tout divin qui fait enivrer de la beauté de Dieu.

» Mais cette admirable paix n'est pas la même dans tous ceux qui la possèdent; elle est plus ou moins éminente et parfaite dans les uns que dans les autres. Or, avant d'aller plus loin, je dois dire qu'on appelle avec raison la chasteté

paix de l'âme, car cette vertu angélique est le principe de la résurrection générale, de l'incorruptibilité et de l'immortalité des créatures devenues par le péché corruptibles et mortelles. C'est de cette paix de l'âme dont parlait Saint Paul, lorsqu'il disait : *Quel est l'homme* (sinon celui qui a le cœur pur), *qui a connu l'esprit du Seigneur ?* (1 Cor. 11.)

» Une âme possède réellement cette paix précieuse lorsqu'elle est portée au bien et identifiée avec la vertu, comme les méchants sont portés au mal et absorbés dans les plaisirs des sens. Or, les personnes auxquelles Dieu a daigné accorder cette grâce si sublime, quoique revêtues d'une chair fragile, deviennent et sont des temples vivants de la divinité, qui les dirige et les conduit dans leurs paroles, leurs actions, leurs pensées, et qui, par les lumières abondantes dont elle éclaire l'esprit, leur fait exactement connaître quelle est son adorable volonté ; et, supérieures à toutes les instructions des hommes, ces âmes fortunées s'écrient dans les sentiments d'un ravissement céleste : « Mon âme est toute brûlante de soif pour mon Dieu, qui est le Dieu fort et vivant. Quand viendrai-je, et quand paraîtrai-je devant la face de mon Dieu ? » et autres exclamations qui prouvent son ardent désir d'entrer en son éternelle possession.

« Cependant, comme il y a plus d'une pierre précieuse pour orner le diadème des rois, de même la paix de l'âme n'est pas formée par une seule vertu, mais par la réunion de toutes les vertus ; elle ne pourrait exister par l'absence d'une seule. Courons donc, ô mes Frères, courons ; procurons-nous à tout prix cette paix. »

30e DEGRÉ.

De la réunion des trois vertus Théologales, la Foi, l'Espérance et la Charité.

« Après avoir parlé de toutes les choses qui nous ont occupés jusqu'à présent, nous pouvons dire avec l'Apôtre, qu'il

nous reste à considérer la *Foi*, l'*Espérance* et la *Charité;* vertus qui sont le fondement de toutes les vertus chrétiennes et religieuses. Or, la plus grande et la plus belle de ces trois vertus, c'est la *charité*, car Dieu même est appelé *Charité.*

» Nous envisageons la foi comme un rayon du soleil *qui nous éclaire;* l'espérance, comme la lumière de ce rayon *qui nous dirige et nous encourage;* et la charité, comme ce *soleil tout entier qui nous enflamme et féconde en nous tout le bien que nous faisons.* Cependant nous devons dire que ces trois vertus concourent à former la même lumière et la même splendeur : la foi nous rend capables d'exécuter tout ce qu'elle nous fait entreprendre; la miséricorde de Dieu affermit et fortifie l'espérance, et ne souffre pas que cette vertu soit troublée et confondue; la charité ne fait point de chute, ne s'arrête pas dans sa course, et ne permet pas à celui qu'elle a blessé de ses divines flèches de se donner du repos, ni de cesser de se livrer à des actions que l'esprit du monde regarde comme déraisonnables et insensées; mais c'est ici une sage et heureuse folie.

» Toutes les fois qu'on veut parler de la charité, c'est de Dieu même : qu'on juge par là combien est grande, difficile et périlleuse la chose que désirent entreprendre les personnes qui veulent en parler, car c'est vouloir parler de la grandeur de Dieu même.

» La charité, la paix du cœur et l'adoption que Dieu fait de nous au baptême pour être ses enfants chéris, sont trois choses qui ne diffèrent entre elles que de nom, à peu près de la même manière que le *feu*, la *lumière* et la *flamme;* elles ont toutes les trois la même nature, la même action, les mêmes effets.

» Quiconque aime Dieu sincèrement, ne manque pas d'aimer son prochain; car c'est l'amour que nous avons pour nos frères qui manifeste et démontre celui que nous avons pour Dieu.

» La charité se fortifie par l'espérance; car c'est cette der-

nière vertu qui nous fait attendre le prix et la récompense de notre charité. Or, l'espérance est un don du ciel qui nous enrichit de biens spirituels et invisibles; c'est un trésor assuré que nous possédons en ce monde et qui doit nous mettre en possession du trésor immense et éternel que nous attendons dans l'autre. Cette divine vertu nous console et nous soutient dans nos peines et nos travaux, nous ouvre la porte de la charité, chasse de nos cœurs tout sentiment de désespoir, et quoique les biens éternels ne soient pas encore en notre disposition, elle nous les fait, en quelque façon, posséder et goûter sur la terre.

» La charité périt dès que l'espérance se retire et manque.

» La charité obtient le don de prophétie et de miracles; elle est une source intarissable de lumières divines, un foyer de flammes célestes qui, plus elles se répandent en abondance dans notre cœur, plus elles l'embrasent et le consument; elle fait maintenant le bonheur des Anges et nous fait avancer nous-mêmes sa gloire pour l'éternité. »

Saint Jean Climaque termine enfin son Échelle sainte par l'exhortation suivante :

« Montez, mes Frères, oui, montez avec courage tous ces degrés. Méditez et arrangez bien dans votre cœur tous les moyens qui vous sont nécessaires pour parvenir au haut de cette échelle. Gravez profondément dans votre esprit ces paroles qui vous pressent et vous sollicitent : « *Venez et montons sur la montagne du Seigneur, et entrons dans la maison du Dieu de Jacob; il nous enseignera ses voies et nous marcherons dans ses sentiers.* » (Isaïe 11.) Et ces autres : *C'est Dieu qui a donné à nos pieds une aussi grande agilité qu'à ceux des cerfs et qui nous a placés sur de hauts lieux* (Ps. 17), afin que nous puissions vaincre les tentations dans le voyage que nous avons à faire pour l'éternité. Courez donc, je vous en conjure, courez avec celui qui vous crie : *Hâtons-nous de marcher jusqu'à ce qu'enfin nous arrivions tous à l'unité*

d'une même foi et d'une même connaissance du fils de Dieu, à l'état de l'homme parfait, à la mesure de l'âge et de la plénitude selon laquelle Jésus-Christ doit être formé en nous (Eph. 4). Or, ce fut, comme il paraît, à la trentième année de sa vie mortelle, que ce Dieu sauveur voulut être baptisé par saint Jean : nous le considérons donc comme étant sur le trentième échelon de cette échelle mystérieuse; car Dieu est *charité*.

C'est à lui seul
qu'appartient,
qu'appartenait
et qu'appartiendra,

dans les siècles des siècles, toute gloire, tout empire, toute force, toute cause et tout principe de biens et de grâces. Amen. »

NOTA. La Lettre du Pasteur ne renferme que des avis aux abbés, aux pasteurs, aux maîtres des novices et aux autres supérieurs. Or, comme ces devoirs aujourd'hui sont très-connus et souvent mis entre leurs mains, ce livre n'offrant rien de nouveau ni de bien intéressant pour le plus grand nombre de nos lecteurs, nous avons cru pouvoir le retrancher.

NOTES SUR LE MONASTÈRE DU MONT SINAÏ, ET LES CALOYERS GRECS.

Le plus considérable des monastères que les Caloyers Grecs, ou moines Grecs de l'ordre de saint Basile ont en Asie, est celui du Mont Sinaï, fondé par l'Empereur Justinien, et doté par lui de cent soixante mille écus de revenu : il fut encore très-célèbre par les grands hommes qu'il forma dans son sein ; c'est là que saint Jean Climaque écrivit son Echelle sainte, et que saint Anastase (le Sinaïte) donna ses belles exhortations. Les Grecs lui ont donné le nom de sainte Métamorphose,

et les Latins celui de la Transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'Abbé de ce monastère, qui était en même temps Archevêque, avait sous ses ordres plusieurs milliers de religieux. Ce couvent est au bas de la montagne où l'on montait autrefois, depuis le pied jusqu'au sommet, par quatorze cents degrés, qu'on prétend avoir été faits par ordre de l'impératrice sainte Hélène, et dont on voit encore des vestiges. Le bâtiment est d'une large dimension et de figure carrée, entouré de murailles de cinquante pieds de hauteur; elles n'ont qu'une porte qui est même bouchée pour en défendre l'entrée aux Arabes; et du côté de l'Orient existe une fenêtre par où ceux de dedans tirent les pèlerins dans une corbeille qu'ils descendent au bout d'une corde passée dans une poulie.

On y officie selon le rit grec d'Orient, quoiqu'on y suive la foi catholique dans toute sa pureté.

Les moines Grecs ont aussi, non loin du Mont Sinaï, un couvent dédié à sainte Catherine (parce qu'on croit que son corps fut porté par les anges sur cette montagne), et à l'apparition de Dieu à Moïse dans le buisson ardent (qu'on croit aussi avoir eu lieu à cet endroit même). Tout près encore est un jardin fort spacieux, là où l'Ecriture sainte marque qu'il y avait soixante et dix palmiers et douze fontaines amères, que Moïse rendit douces en y jetant un morceau de bois, figure de celui de la Croix, lorsque les Israélites y passèrent : ce lieu est appelé *Elim*. Il y a, dit-on, présentement même, plus *de deux* mille palmiers; les douze sources qui y étaient du temps de Moïse se voient encore, et la plupart sont dans l'enclos du jardin. Elles ont repris leur première amertume; elles sont chaudes, et il y en a une où l'on se baigne, et que les Arabes appellent du nom de *Haman-Mousa*, c'est-à-dire, bain de Moïse.

Le nom de *Caloyers* que portent les moines Grecs, veut dire *bons anciens;* il paraît qu'il fut donné primitivement comme un titre d'honneur aux plus âgés et aux supérieurs, et qu'il s'est ensuite étendu jusqu'à tous les religieux; ils regardent saint Basile comme leur père et leur fondateur : ce serait un crime parmi eux de suivre d'autre règle que celle de ce saint Docteur.

Les novices sont appelés *Archari;* les profès ordinaires *Microchemi*, et les plus parfaits *Megalochemi*. Ils sont aussi divisés en trois classes et portent trois différents habillements. Les trois classes se divisent en Cénobites, Anachorètes et Reclus. Les Reclus s'enferment dans des grottes ou cavernes au sommet des montagnes, d'où ils ne sortent jamais; ils ne vivent que des aumônes que les couvents voisins leur envoient, ne mangent qu'une fois le jour, et leur nourriture ne con-

siste qu'en des fruits secs, du pain cuit sous la cendre et des légumes sans assaisonnement aucun.

L'office des Cénobites et des Anachorètes est très-long ; la veille des fêtes solennelles il dure toute la nuit ; pendant la journée il dure six heures seulement pour le lire ; leur vaste bréviaire, qui forme autant de séries d'office pour les divers temps de l'année, se partage en six tomes *in folio*. Le premier, est le *Tiridion*, que l'on dit en Carême ; le second, l'*Eucologion*, où sont toutes les oraisons ; le troisième s'appelle *Paraclitiki*, où sont les hymnes, les cantiques et les antiennes en l'honneur de la sainte Vierge, dont ils ont un très-grand nombre ; le quatrième, est le *Penticostarion*, qui contient l'office depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte ; le cinquième, est le *Minéon*, qui est l'office de chaque mois ; enfin, le sixième, est l'*Horologion*, qui se doit dire tous les jours, parce que c'est dans ce livre que sont contenues les heures canoniales.

Ils font quatre carêmes : le premier, et le plus grand, est celui de la résurrection de Jésus-Christ, qui dure huit semaines ; le second, celui des Apôtres, qui commence huit jours après la Pentecôte, et continue pendant trois semaines ; le troisième, celui de l'Assomption de la sainte Vierge, qui dure quatorze jours ; le quatrième est celui de l'Avent, qu'ils commencent quarante jours avant Noël. Ces carêmes leur sont communs avec le reste du peuple qui suit le même rit, excepté que celui des religieux est beaucoup plus austère ; ils en ont, du reste, trois de plus que les séculiers ; l'un avant la fête de saint Dimitri, dure vingt-six jours ; l'autre, quinze jours avant la solennité de l'Exaltation de la Croix ; le troisième, de huit jours avant saint Michel.

On distingue parmi eux le petit habit et le grand ou angélique habit. Le premier consiste en une tunique, une ceinture, un bonnet, et à avoir les cheveux coupés en forme de croix, sur le sommet de la tête, sur le devant, le derrière et les côtés ; ils portent une longue barbe. Le grand ou angélique habit se compose de la tunique, de la ceinture, d'un bonnet ou calotte à oreilles, d'un manteau avec capuchon en pointe, et d'un *anable*, morceau d'étoffe carrée ; le manteau est marqué d'une croix blanche sur le haut de la tête, d'une autre sur chaque épaule, et d'une sur le devant de la poitrine ; ils portent les manches larges et des sandales. Ceux du petit habit vont nu-pieds ; au-devant de la croix de la poitrine il y a ces lettres : J. C. X. C. N. C. *Jesus Christus vincit*. (Voyez le Père Goard dans son Eucologe des Grecs.)

Sur ces religieux sont établis des visiteurs ou exarques qui sont comme des généraux pour les monastères qui relèvent du patriarchat ;

les Archimandrites et les Hégumènes sont leurs inférieurs. Ces derniers ne sont autre chose que les supérieurs de chaque monastère.

Terminons par la cérémonie des funérailles. Après la mort d'un religieux, on doit laver son corps; mais comme on ne peut les voir nus, voici comment on s'en acquitte : on trempe une éponge dans de l'eau tiède, et, en la pressant, on fait couler l'eau qu'on répand en forme de croix sur le front du défunt, sur sa poitrine, sur ses mains, sur ses pieds, et sur ses genoux; on lui ôte ses vieux habits et on lui en donne de propres; on lui met la cuculle, et on fait descendre le bonnet jusque sur la barbe afin que son visage soit caché; on lui met l'anable, le manteau, la ceinture, des sandales neuves; on étend ensuite une couverture de laine, on la lie autour du corps et on l'ensevelit. En allant au cimetière on s'arrête trois fois, et à chaque fois on dit de nouvelles prières. Enfin, quand on l'a mis dans la fosse et qu'on a jeté de la terre dessus, on y répand de l'huile de la lampe, et on se retire en silence.

(Voyez Jacob Goard, *Eucolog. Græc.* Grelot, *Relations de Constantinople ;* La Croix, *Turquie chrétienne.*)

ESPRIT

DE

SAINT ISIDORE,

ARCHEVÊQUE DE SÉVILLE.

NOTICE.

—

639.

Isidore, un des plus grands Pontifes et des plus illustres pasteurs qui aient honoré l'Eglise d'Espagne, était né à Carthagène. Il eut pour père Sévérien, gouverneur de cette ville, et pour mère Théodore, l'un et l'autre de la plus haute distinction et des plus éminentes vertus. Il était frère de saint Léandre et de saint Fulgence, tous deux Évêques (le dernier mis au rang des Docteurs de l'Église), et de Florentine, qui est aussi honorée d'un culte public. Il se consacra dès sa jeunesse au service de Dieu, et s'unit, pour travailler

à la conversion des Visigoths, à saint Léandre son frère, Archevêque de Séville. Son zèle fut non seulement tout apostolique, mais admirable par les victoires qu'il remporta sur l'erreur. Saint Léandre étant mort en 600, saint Isidore fut élu pour lui succéder sur le trône archiépiscopal de Séville. Il s'occupa fortement à rétablir la discipline dans l'Église d'Espagne, et fut l'âme de plusieurs Conciles qui se tinrent à ce sujet.

Ses innombrables aumônes, sa profonde sagesse et une science presque universelle, l'ont fait honorer comme le Primat de toute l'Ibérie et une de ses premières gloires. Il était, dit Feller, le père des pauvres, la lumière des savants, le consolateur des malheureux et l'oracle de l'Espagne. Il mourut en saint, comme il avait vécu; ce fut en 639, après trente-six ou trente-sept ans d'épiscopat. Son corps reposa longtemps dans la cathédrale de Séville, entre ceux de saint Léandre et de sainte Florentine; mais Ferdinand 1er, roi de Castille et de Léon, le fit transporter, en 1063, dans l'église de Saint-Jean-Baptiste de Léon, où il est encore aujourd'hui.

Saint Isidore possédait les langues grecque, latine et hébraïque. Il avait une érudition très-vaste et une grande connaissance des anciens auteurs, tant sacrés que profanes. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, comme on le verra plus bas.

Le style de ce Saint est large, imagé, souvent rapide et plein d'énergie, sans manquer de grâce et d'onction.

Cet illustre Archevêque est regardé aussi comme le principal auteur de la *Liturgie mozarabique*, qui est l'ancienne liturgie d'Espagne.

Le Père du Breuil, Bénédictin, a donné une édition de ses œuvres, à Paris, en 1601, et à Cologne en 1618 : celle de Madrid, en 1778, et celle de Rome en 1797 et 1803, sont les plus estimées.

Nous avons une vie de ce Saint par Lucas, Évêque de Tuy en Galice.

Voici les noms de ses ouvrages :

1° *Chronique sacrée*, qui commence à la création, et finit à l'an 626 de Jésus-Christ.

2° L'Histoire *des Rois Goths et Vandales.*

3° Les *vingt livres des Origines ou des Etymologies*, achevé par Braulion, évêque de Saragosse.

4° Le Catalogue *des Ecrivains Ecclésiastiques*, assez curieux, et intéressant pour les amateurs de l'antiquité et de l'ancienne discipline.

5° Le Livre *de la Vie et de la Mort des Saints* de l'un et de l'autre Testament.

6° Les deux *livres des Offices Divins ou Ecclésiastiques.*

7° Les deux *livres des Différences ou de la Propriété des Vertus.* — Item *des Discours.*

8° Les deux *livres des Synonymes ou des Soliloques.*

9° Quelques *Fragments de Morale.*

10° Le livre de la *Nature des choses, ou du Monde.*

11° Les *Commentaires sur les Livres Historiques de l'ancien Testament.* — Ils ne sont pas assez littéraux ; nous n'en avons qu'une partie.

12° Le Livre des *Allégories de l'Écriture-Sainte.*

13° Plusieurs *Lettres et la Règle des Moines.*

14° Le livre du *Combat des Vices et des Vertus.*

15° Le Commentaire sur le *Cantique des Cantiques.*

16° Le Livre de l'*Ordre des Créatures.*

On n'a aucune preuve que le *Glossaire* qui porte le nom de saint Isidore, soit de lui.

ESPRIT

DE SAINT ISIDORE,

ARCHEVÊQUE DE SÉVILLE.

De son livre des Synonymes ou des Soliloques.

« Je t'en supplie, je t'en conjure, je te presse, ô mon âme, de ne rien entreprendre inconsidérément, de ne rien faire avec témérité, de ne pas retomber dans le mal, de ne pas laisser renaître en toi le péché, de ne pas laisser dominer l'iniquité, de ne pas permettre que l'injustice reprenne en toi de nouvelles forces. Connais-toi toi-même, ô homme ! Sache ce que tu es, pourquoi tu es, à quelle fin on t'a fait naître, dans quelle condition tu as été placé, ce que tu as à faire dans le siècle présent. Ressouviens-toi de tes priviléges, des destinées auxquelles on te réserve, de la manière dont on t'a instruit. Que ta foi soit droite et incorruptible dans la confession publique. Ne te laisse séduire par aucune doctrine insensée; ne te laisse corrompre par aucune religion perverse; méfie-toi de toute société qui voudrait t'éloigner de la foi; ne dis rien de téméraire touchant le Christ; ne fais rien de contraire à la piété envers le Seigneur; ne l'offense en aucune manière en t'éloignant de l'amour qui lui est dû. Abstiens-toi de tout ce que la loi défend, évite tout ce qui est condamné par l'Écriture. Si tu veux être parfait dans la foi, ne pèche point par les œuvres. Ne souille point la pureté de ta croyance par l'immoralité de ta conduite, mais conserve-toi irrépréhensible pour avoir une foi

intacte. Ne laisse pas entrer en toi le mélange du vice et de la vertu, d'alliage du bien avec le mal. Le mal mêlé au bien gâte beaucoup de choses; un peu de mal suffit pour faire perdre beaucoup de bien. Celui qui pèche en un point, fait voir manifestement qu'il est sujet à plusieurs défauts; et par un seul péché plusieurs œuvres saintes périssent; par un seul mal que de vertus sont renversées ! N'incline pas ton esprit à ce qui flatte ton corps; ne donne point ton consentement aux délectations de la chair; ne souffre pas que ton âme devienne l'esclave de ton corps, préserve-la de ses appetits grossiers. Chaque jour examine ton cœur, porte la dicussion et la recherche jusqu'au fond des retraites les plus cachées. Garde ton esprit des mauvaises pensées, ne le laisse pas entraîner par les honteuses imaginations. Sache bien discerner, en réfléchissant, ce que tu dois éviter et ce que tu dois faire. Purifie ta conscience des taches du péché. Conserve ton esprit et n'y laisse jamais séjourner l'ordure du vice; détruis-en jusqu'à la moindre apparence dans ton âme. Souviens-toi que tu dois être jugé sur tes pensées mêmes. Dieu scrute les consciences et les juge; il n'examine pas seulement la chair, mais encore l'esprit. Quand la pensée mauvaise viendra te chatouiller, garde-toi d'y consentir; lorsqu'elle te suggérera quelque action illicite, détourne aussitôt ta volonté; en quelque heure qu'elle vienne, chasse-la promptement, écrase le scorpion aussitôt qu'il se montre. Brise au serpent sa tête menaçante; dès sa naissance dissipe la suggestion maligne. Si tu résistes à la première attaque, tu seras vainqueur des autres. Si tu prends la pensée avant qu'elle n'entre dans le cœur, tu ne te porteras point à l'action. Celui qui ne se laisse pas séduire par le commencement de la tentation ne se voit pas dominé pour le consentement. Le corps ne peut être corrompu que l'esprit ne le soit avant lui. Du moment que l'esprit tombe, le corps est aussi prêt à commettre le mal. Car l'esprit précède toujours le corps dans les œuvres mauvaises; et la chair ne peut rien si l'esprit ne le

veut. Purifie donc ton esprit de la pensée du mal, et le corps ne péchera pas. Car si tu ne le veux, tu ne peux être vaincu. Écoute donc, ô mon âme, ce que je te dis en ce moment; goûte-le; applique-toi à suivre mes conseils; ne te laisse souiller par aucune impureté. Le pire de tous les maux est la fornication; elle précède et amène tous les désordres avec elle. Il vaut mieux mourir que d'y tomber. Il est plus heureux de rendre son âme à Dieu que de la perdre par l'incontinence. La continence approche l'homme de Dieu, et là où elle se trouve, Dieu s'y trouve aussi. »

De la chasteté.

« La chasteté unit étroitement l'homme avec le ciel. Elle l'y élève et l'y soutient, car l'empire de Dieu n'est promis qu'aux chastes; seuls ils en sont les héritiers. La débauche, au contraire, conduit l'homme au profond de l'abîme et l'expose aux tortures les plus cruelles. Que si tu éprouves encore les inquiétudes, les vexations de la chair, souviens-toi de l'heure de la mort; tiens présent à tes yeux le dernier jour de ta vie, le jugement, le feu et les supplices horribles de la géhenne éternelle. »

De la crainte.

« La crainte rend toujours meilleur; elle bannit le péché, réprime le vice, rend l'homme docte et vigilant. La perdition se trouve là où la crainte ne se trouve pas. Car sans la crainte la vie n'est que dissolution. Là où elle n'est pas, les vices abondent bientôt.

» Ne t'afflige pas dans tes infirmités; dans tes langueurs, pousse tes actions de grâces vers Dieu. Préfère toujours le bien-être de l'âme à celui du corps, un esprit sain à une chair contente. Les remèdes de l'âme, ce sont les maux du corps. La maladie qui blesse la chair guérit l'esprit; car elle

consume les vices et diminue les forces des passions. Si la prospérité te flatte de son sourire, ne t'en élève pas, et ne te laisse pas abattre quand l'adversité viendra fondre sur toi. Ne te vante pas si la fortune t'environne de son éclat, et si un revers t'afflige, ne te montre pas faible et tremblant. Sois modéré dans la prospérité, et dans l'adversité fais preuve de patience. Sois égal dans tous les états, ne laisse pas facilement entraîner ton esprit ou à la joie ou à la mélancolie. Reçois tout comme étant également juste, et ne laisse échapper à ta bouche aucun insolent murmure. Représente-toi qu'il n'est rien qui ne te puisse arriver. Médite pendant les jours heureux ce qui peut advenir de malheureux. L'homme sage voit de loin l'avantage d'un péril aperçu : on supporte toujours mieux ce qu'on a su prévoir, les plus grand revers en deviennent plus légers. Une tempête imprévue élevée sur la mer éveille un grand effroi. Un ennemi qui fond à l'improviste accable facilement son adversaire. Tout ce qui est subit paraît plus grave; ce qui frappe tout à coup ouvre passage à mille douleurs. Veux-tu donc jouir de la paix, aie soin de préparer ton cœur aux bons comme aux fâcheux événements, et sois résolu de recevoir avec un même esprit et les biens et les maux de cette vie. Quoi que ce soit qui t'arrive, conserve libre ton esprit. Si la colère s'annonce, retiens-la; si elle te poursuit, calme-la. Tempère ta fureur et ton indignation. Réprime les saillies de ton esprit, impose un frein à ta naturelle impétuosité. Sois plus prompt à supporter qu'à donner du chagrin. Apprends à soutenir le mal au lieu d'en faire aux autres. Forme-toi à endurer les injures plutôt qu'à les rendre. Prends garde de ne jamais te faire le vengeur de tes propres offenses. »

De la patience.

« Sois patient, sois doux, sois modeste; de ces trois vertus fais-toi une heureuse habitude. Méprise l'apparent déshon-

neur d'une injure reçue ; par ce mépris tu seras supérieur à tous les rires des insensés. En dissimulant les torts de tes détracteurs, foule-les aux pieds, surmonte leurs outrages par la patience. C'est un bouclier qui émousse les flèches les plus aiguës et le glaive affilé de la mauvaise langue. Quoiqu'on t'irrite, quoiqu'on te pousse, quoiqu'on t'exaspère, quoiqu'on t'insulte, quoiqu'on te provoque, quoiqu'on te charge d'injures, de calomnies et de crimes, quoiqu'on t'attaque en justice, quoiqu'on t'outrage, tais-toi, reste en silence, dissimule, méprise, ne te plains pas, ne réponds pas aux injures, ne réplique pas aux invectives, garde bien la patience silencieuse ; en te taisant tu seras plutôt vainqueur. Apprends du Christ à être doux et tolérant ; car, tout en souffrant pour nous, c'est à nous qu'il a donné l'exemple. Couvert de soufflets, de coups de verges, de crachats, percé de clous, couronné d'épines, condamné, attaché à la croix, il a toujours gardé le silence. C'est un grand courage si tu n'es pas offensé par celui qui t'offense ; c'est de l'héroïsme si, étant blessé, tu pardonnes ; c'est de la gloire si tu épargnes celui auquel tu pourrais nuire.

» Il faut donc vaincre la malice par la douceur, et la méchanceté par la bonté. Apaise par toute ta modestie les ennemis acharnés de la paix, surpasse les maux des autres par tes bienfaits. Montre un esprit tranquille au milieu des horreurs qu'on te fait. Ouvre un cœur paisible à la douleur de l'injure. Une blessure, quoique grave, se guérit lorsqu'on la découvre ; si on la cache, si elle est intérieure, elle ronge beaucoup l'esprit.

» Si tu as contristé ton frère en quelque point, offre-lui satisfaction. Si tu es coupable envers lui, repens-t'en devant lui. Si tu as offensé quelqu'un, rends-le-toi propice par ta prière, hâte-toi de courir mériter la réconciliation, demande promptement le pardon de ta faute. Ne t'endors pas sans avoir retrouvé la paix : que si à ton tour on vient te demander pardon, accorde-le très-volontiers, et calme, en te réconciliant

avec lui, l'inquiétude de celui qui a sollicité ton indulgence. Embrasse celui qui revient à toi : pardonne, afin qu'il te soit pardonné à toi-même; remets afin qu'on te remette; tu ne recevras point d'indulgence si le premier tu n'en as accordé. Et si ton frère ne demande pas que tu lui pardonnes, s'il ne veut pas s'abaisser à te prier, pardonne-lui de cœur, remets-lui tout en esprit, fais-lui gratuitement miséricorde, sois généreux par ta propre volonté; car la haine éloigne du royaume de Dieu, chasse du ciel, fait tomber du haut du paradis. La haine ne peut être rachetée par la souffrance, ni expiée par le martyre, ni effacée par un fleuve de sang. »

De l'envie et de la jalousie.

« Que dirai-je du feu de l'envie ? L'envie consume tous les germes des vertus; elle dévore toutes les bonnes œuvres par une flamme empestée. Elle est sa première victime à elle-même; l'envieux se mord lui-même, il ronge son propre sein. L'envie est le ver et la rouille de l'âme. Elle engloutit le sentiment, elle brûle la poitrine, elle accable l'esprit, elle est telle qu'une peste dévorante, elle fait sa proie du cœur de l'homme. Oppose donc à la jalousie la bonté, et prépare pour remède à l'envie la charité. Ne t'afflige pas du bien d'autrui, ne sois pas consterné de ses succès. Ne te laisse pas torturer par la vue de sa prospérité et de son bonheur; qu'aucun charbon d'envie n'agite et n'échauffe ton cœur. Aime la paix, chéris-la, conserve-la envers tous, embrasse-les tous dans l'embrassement de la douceur et de la charité. Ne sois pas envieux dans la paix, ni léger dans l'amitié. Sois toujours retenu par la chaîne de la constance. Sois prompt dans ton affection, affable dans tes paroles, d'un esprit agréable et gracieux envers tous. Fuis les querelles, évite les procès, éloigne les contestations. Les contestations détruisent la bonne paix et la concorde. Si ton ennemi fait une chute, ne t'en félicite point,

ne t'élève pas de sa ruine, ne te réjouis pas du malheur de sa perte, de peur que le Seigneur ne permette semblables choses en toi, et ne détourne sa colère de lui sur toi. Attriste-toi sur les malheurs d'autrui ; dans les chagrins que les autres éprouvent, associe-toi à leur douleur, à leurs larmes mêle les tiennes ; ne sois pas dur, ne sois pas de fer, n'aie point des entrailles d'airain. Déplore l'infortune d'autrui comme la tienne ; sois troublé dans sa tribulation ; pleure avec ceux qui pleurent, gémis avec ceux qui gémissent ; enfin, dans toutes tes actions et tes conversations imite les bons, fais-toi l'émule des plus saints, méprise les faveurs, ne cherche point la louange du peuple, sois plus appliqué à être bon qu'à le paraître, ne va pas t'informer si quelqu'un t'exalte ou t'abaisse. La faveur ne doit pas te séduire, ni le blâme te contrister. Celui qui ne cherche point la louange ne sent pas les injures. Ne crois pas être bon parce qu'on publiera que tu l'es ! Ce n'est pas la langue des autres qu'il te faut interroger, c'est seulement ta conscience. Fais le discernement de ce que tu vaux par ton propre jugement, non par celui d'autrui ; mesure-toi, non d'après les discours étrangers, mais d'après ta connaissance. Qui mieux que toi peut savoir qui tu es ? A quoi te sert qu'on te proclame bon si tu sais bien que tu es mauvais ? C'est pourquoi évite la feinte et le déguisement ; ne cherche pas à imiter hypocritement la sainteté par un habit plus sombre. Sois tel que tu veux être regardé. Montre ta profession et par ton habit et par ta conduite ; que la simplicité paraisse dans ta démarche, la pureté dans tes mouvements, la gravité dans tes gestes, l'honnêteté dans tout ton extérieur. Rien d'indécent, rien de volage, rien de pétulant, rien d'insolent, rien d'évaporé dans tes manières ; car l'âme paraît à travers le miroir des habitudes du corps. Evite les méchants, garde-toi des impies, fuis les hommes perdus, éloigne de toi les paresseux. Lie amitié avec les bons, recherche leur société, tiens-toi étroitement uni avec les Saints. Celui-là est sage qui vit avec les sages, et celui qui ne fré-

quente que les insensés devient insensé comme eux; car on a coutume d'être semblable à ses semblables.

» Bouche aussi tes oreilles pour ne pas écouter le mal; aie en horreur les propos impurs; déteste les paroles déshonnêtes, et ne te laisse pas surprendre par les entretiens des hommes sans mœurs. Un discours frivole souille promptement l'esprit, et l'on commet facilement ce que l'on écoute avec attachement. Qu'il ne sorte jamais rien de ta bouche qui puisse être un obstacle à autrui. Ne dis que ce que tu sais ne pas devoir blesser l'oreille de ton prochain. Un discours vain est l'indice d'une conscience vaine. C'est la langue qui révèle les mœurs de l'homme. Tel est le langage, tel est le cœur; car la bouche ne fait que rendre témoignage à ce qui abonde dans l'intérieur. Abstiens-toi des paroles inutiles et oiseuses. Celui qui ne réprime pas les paroles inutiles passe bientôt aux paroles nuisibles. Une petite faute en engendre une de grande. Les vices croissent peu à peu, et lorsque nous ne réformons pas les insensibles, nous arrivons aux plus visibles. Evite donc les plus petits pour ne pas parvenir jusqu'aux plus grands. Etudie-toi à dire non ce qui te plaît, mais ce qu'il faut. Sache bien discerner ce que tu dis et ce que tu gardes, et sois habile tant à te taire qu'à parler. Avant de parler, réfléchis sur ce que tu vas dire. Ne te perds pas par l'imprudence de la langue. Enlève à celui qui cherche à te surprendre l'occasion qu'il désire. Place une garde à ta bouche; mets un sceau sur tes lèvres, et donne à ta langue la clôture d'un sage silence. Le sage ne dit que de rares paroles, de brefs discours; le propre de l'insensé, c'est de parler beaucoup. »

DES SENTENCES DE SAINT ISIDORE.

De la sagesse.

« Celui-là est heureux qui est sage selon Dieu : la vie heureuse, c'est la connaissance de la divinité ; la connaissance de la divinité est le fruit des bonnes œuvres ; le fruit des bonnes œuvres est encore le fruit de l'éternité.

» Celui qui est sage selon le siècle est insensé selon Dieu. De là vient que le Prophète dit : *L'homme enflé de sa science est devenu insensé* (Jérém. 10).

» La première étude de la science est de chercher Dieu, ensuite de mener une vie honnête avec les pratiques innocentes.

» Nul ne reçoit pleinement la sagesse selon Dieu, s'il ne s'efforce de se dégager de toute sollicitude des choses terrestres.

» Celui-là est parvenu à un haut degré d'intelligence qui sait qu'il ne peut pénétrer les secrets de Dieu. C'est lorsque nous avouons ne pouvoir connaître parfaitement Dieu, que nous le connaissons le mieux.

» Il est utile de savoir beaucoup et de vivre droitement : que si nous ne pouvons l'un et l'autre, il est plus avantageux d'acquérir le moyen de bien vivre, que celui de posséder une grande science.

» Il n'est pas nécessaire, pour parvenir à la béatitude, d'être savant, mais il l'est de bien vivre.

» Ignorer Dieu et être savant dans la prudence du siècle ne sert de rien ; mais l'ignorance du monde ne prive de rien quiconque connaît Dieu. »

De l'acquisition des vertus.

« Nous ne nous élevons que difficilement aux vertus, mais nous descendons facilement aux vices. Ceux-ci sont comme une pente douce, celles-là sont droites et escarpées ; il faut, en effet, répandre de grandes sueurs pour pouvoir monter au ciel.

» Comme ceux qui tendent au faîte des vertus ne commencent pas par ce qu'il y a de plus haut, mais par ce qui est un peu à portée, afin de parvenir ensuite à ce qui est plus élevé ; de même ceux qui tombent dans les vices, ne commencent pas par les grands crimes, mais ils s'accoutument aux petits et en viennent plus tard aux derniers excès.

» Ainsi donc qu'on parvient au vice par degrés, on s'élève par degrés au sommet des vertus.

» Celui-là par conséquent est en danger de ne pas les acquérir, qui veut, sans garder aucun ordre, les posséder toutes en un moment. Car c'est le cours des choses mêmes de la nature, que quiconque s'élève trop précipitamment, s'arrête plus souvent, ainsi que ces herbes qui se fanent d'autant plus vite qu'elles sont plus hâtives à pousser. Mais, au contraire, les arbres qui ont jeté de profondes racines, vivent longtemps parce qu'ils n'ont grossi et ne se sont élevés que lentement et par degrés.

» Il ne sert de rien de faire un bien mêlé de mal, mais il vaut mieux réprimer d'abord le mal et pratiquer ensuite le bien. C'est ce qu'insinue le Prophète lorsqu'il dit : *Cessez de faire le mal, et puis apprenez à faire le bien* (Isaïe 14).

» Il faut donc extirper premièrement le vice et planter ensuite les vertus. Car la vérité ne peut s'allier et s'unir étroitement avec l'erreur, la timidité avec la pétulance, la fidélité avec la perfidie, la chasteté avec la luxure.

» Il y a des vertus sublimes et des vertus moyennes ; les

plus hautes sont la foi, l'espérance et la charité. Celles-là, quand on les a, on les possède véritablement : mais les autres qui sont moyennes peuvent contribuer et au salut et à la perdition ; au salut si on en use bien, à la perdition si on s'en prévaut avec fierté, comme de la science, du jeûne, de la chasteté, des richesses, etc. »

Du combat des vertus contre les vices.

« C'est lorsque les hommes pieux opposent à autant de vices autant de vertus, qu'ils réussissent véritablement à s'en purifier : toujours est-il que cette lutte entre les vices et les vertus est très-utile : ou elle sert à exercer l'esprit, ou elle contribue à lui enlever son orgueil.

« Il faut à l'impétuosité des vices, résister par les vertus contraires ; au libertinage du cœur, il faut opposer la pureté ; contre la haine, tenir prêt l'amour ; contre la colère, présenter la patience. Or, il faut encore employer la force de la confiance contre la timidité ; contre la lâcheté, le zèle ; contre la tristesse, la joie ; contre la superbe, l'humilité. Ainsi chaque vertu réprimera le vice à sa naissance, et étouffera les mouvements de la tentation par la vertu de la divine charité. L'abstinence dompte la débauche, la tolérance surmonte la colère, l'espérance de la joie future triomphe de la crainte ; l'amour fraternel s'oppose à la haine ; et à l'orgueil du démon l'humilité du Christ, par laquelle les orgueilleux sont humiliés ; car la superbe est la reine et la mère des sept vices primordiaux, lesquels enfantent à leur tour beaucoup d'autres vices qui, de cette sorte, s'unissent par une espèce de parenté, et s'engendrent les uns les autres. »

De la continence.

« C'est Dieu seul qui donne la continence ; mais il a dit : Demandez et vous recevrez. Or, elle nous est accordée lors-

que nous frappons au cœur de Dieu par un gémissement intérieur.

» La virginité l'emporte sur le mariage ; l'un est bon, l'autre est meilleur. Le mariage a été accordé, la virginité conseillée, non commandée ; mais elle n'a été que conseillée parce qu'elle est trop élevée.

» La virginité est un double bien, parce qu'elle ôte dans ce monde l'inquiétude du siècle, et dans l'autre reçoit l'éternelle récompense de la chasteté.

» Les vierges sont les plus heureuses dans la vie de la gloire, elles sont assimilées aux anges.

» Qu'elle est aimable la beauté de la virginité ! si on en sait goûter les douceurs, on la trouve bien plus heureuse que la satisfaction de la chair. La chasteté, en effet, est un fruit d'une rare saveur, c'est l'incorruptible splendeur des Saints, elle est la sécurité et la paix de l'esprit, en même temps que la santé du corps.

» Toute blessure faite par le péché, se guérit par la pénitence ; quant à la virginité, si on la perd, on ne la retrouve plus ; car, quoique par la pénitence on puisse recevoir le fruit du pardon, jamais néanmoins on ne reçoit sa première incorruptibilité.

» Les vierges de corps et non d'esprit n'ont aucun droit aux récompenses promises. Ce sont ces vierges insensées auxquelles le Seigneur dira au jour du jugement : *En vérité, je vous le déclare, je ne vous connais pas* (Matth. 25-12).

» L'intégrité de la chair ne sert de rien si l'on n'a pas l'intégrité de l'esprit, et si l'on est impur par l'esprit, de quel mérite est-il d'être pur de corps.

» Les vierges qui se glorifient de leurs mérites sont comparées aux hypocrites, qui recherchent au dehors la gloire de leurs bonnes œuvres ; celles-là ne recevront donc pas les promesses célestes, parce qu'elles s'enlèvent le prix de la vertu par le vice de l'orgueil. Ce sont ces vierges qui n'ont pas l'huile de l'humilité dans leurs lampes. »

Du jeûne et de l'abstinence.

« Le jeûne parfait et raisonnable, c'est lorsque l'homme extérieur jeûne et que l'intérieur prie. La prière aidée du jeûne pénètre plus facilement les cieux ; alors l'homme devenu tout spirituel, est associé aux anges et uni étroitement et librement à Dieu.

» Par le jeûne nous sont révélés les secrets des mystères des cieux, et c'est lui encore qui nous introduit dans les profondeurs de la divine économie sur la terre. C'est à cause de lui que Daniel mérita d'apprendre par le ministère d'un ange les mystères sacrés qui devaient s'accomplir.

» Le jeûne est le trait le plus mortel contre les tentations des démons. Ils sont tous vaincus dès qu'on leur oppose l'abstinence. De là vient que Notre-Seigneur et Sauveur nous avertit de résister à leurs attaques par le jeûne et la prière, en disant : *Ces sortes de démons ne se chassent que par la prière et le jeûne* (Matth. 17-20). Car les esprits immondes se précipitent avec plus de fureur là où ils voient davantage l'amour du manger et du boire.

» Tous les Saints, pendant la vie, enflammés de désir pour les célestes aliments, portaient un corps sec et mortifié. Et David disait : *Mon âme, Seigneur, a soif de vous, et non-seulement mon âme, mais encore ma chair* (Ps. 62-2). La chair a soif de Dieu, lorsqu'elle s'abstient par le jeûne et se laisse maigrir. L'abstinence tue et vivifie en même temps, c'est-à-dire, elle donne la mort à la vie, la vie à l'âme, la mort au corps.

» Mais le jeûne comme l'aumône aime à être pratiqué secrètement, sans ostentation; il ne veut d'autre témoin que Dieu, qui récompense tout ce qui est bien.

» Le jeûne accompagné de bonnes œuvres est surtout très-agréable à Dieu. Ceux qui s'abstiennent de viandes ordinaires

et qui commettent le mal, imitent les démons. Car ceux-ci ne mangent pas, et ils font le mal. Celui-là fait une bonne abstinence, qui s'abstient aussi des mauvaises actions et des plaisirs du monde.

» Le jeûne est méprisé, lorsqu'il est suivi le soir d'un usage copieux d'aliments; et l'on ne doit pas appeler cela abstinence, lorsque le rassasiement de la sensualité suit de près.

» Si vous jeûnez le matin et que le soir vous le compensiez par mille délices, votre jeûne est encore méprisé; car Isaïe disait : *Voilà qu'au jour de votre jeûne se trouve aussi la volupté* (Isaïe 58-3). Par volupté, il faut entendre ici les délices de la table. »

Des châtiments de Dieu.

« La sagesse de Dieu est si ingénieuse que, tandis qu'à l'intérieur elle scrute les consciences, comme en étant le témoin, à l'extérieur elle inflige des punitions, comme en étant le juge, afin de rendre véritable cette parole d'un Prophète : *Dieu est témoin et juge* (Jérém. 29-23).

» La commisération de Dieu envers l'homme est ainsi disposée qu'elle le corrige du péché pendant la vie en le punissant, et le délivre après la mort du supplice éternel en le pardonnant. Et, en effet, les élus de Dieu ne sont accablés de maux pendant cette vie qu'afin qu'ils gagnent un plus grand bonheur dans l'autre.

» Les fléaux temporels servent donc au juste pour les joies éternelles. Et tandis que lui doit se réjouir au milieu des tribulations, le méchant doit trembler au milieu de la prospérité.

» Dieu ne prive de sa miséricorde et de sa justice ni le juste ni le pécheur, car il juge ici-bas les justes dans sa justice, et leur accorde ensuite récompense par miséricorde; et il récompense ici les méchants par sa clémence temporelle, et les punit ensuite par sa justice éternelle.

» Dans ce monde, Dieu épargne les impies et n'épargne pas les justes ; dans l'autre, il épargnera les justes et n'épargnera pas les impies.

» La sécurité des méchants est donc dangereuse durant la vie, et la souffrance des bons est une douleur tranquille. Après la mort, l'un est traîné au supplice, l'autre se repose délicieusement après sa fatigue.

» Ce n'est pas seulement des châtiments corporels que ceci doit s'entendre, mais encore des spirituels, car la mesure des peines, soit corporelles, soit spirituelles, est toujours celle des rémunérations futures.

» Souvent néanmoins, par un secret jugement de Dieu, les méchants ne reçoivent la correction d'aucun châtiment, et tandis qu'ils commettent les maux les plus horribles, méprisés qu'ils sont de Dieu, il ne leur envoie aucun coup pour les réveiller et les ramener.

» Car plus on est éprouvé par les fléaux de Dieu, plus on est aimé, selon qu'il est écrit : *Qu'il châtie ceux qu'il aime et qu'il visite par ses punitions celui qu'il reçoit pour son fils* (Hébr. 12-5)

» Il est très-nécessaire que le juste pendant la vie soit tenté par le vice et éprouvé par les châtiments, afin que, tandis que les vices le contristent, il ne s'élève pas de ses vertus. D'ailleurs, lorsque nous sommes accablés ou de peines d'esprit ou de souffrances du corps, c'est alors que nous nous détachons de l'amour de ce monde.

» Mais si Dieu éprouve tant les justes pendant la vie, ce n'est qu'afin de les rassasier sans fin des ineffables délices et du repos de son royaume. »

De la patience sous la main de Dieu.

« Que l'homme pécheur ne murmure jamais contre Dieu, car, plus il le frappe, plus il le corrige et le perfectionne.

Chacun supportera facilement ses punitions, s'il considère attentivement les maux dont il est coupable et pour lesquels la justice divine s'exerce contre lui.

» Apprenez à ne jamais vous plaindre quand même vous ignoreriez pourquoi vous souffrez; et reconnaissez que vous souffrez justement, puisque celui qui vous juge coupable est celui dont les jugements sont toujours précédés par la justice. Si vous murmurez, vous accusez son équité. Si au contraire vous vous résignez et adorez la justice de celui qui vous punit, quoique ignorant pour quel sujet, vous êtes justifié doublement, et parce que vous vous accusez vous-même, et parce que vous louez la justice de Dieu. »

Des tentations par songes.

« Souvent les esprits immondes attaquent les hommes durant le sommeil; ils troublent leurs sens et s'efforcent de les effrayer et de les intimider. Quelquefois aussi ils travaillent leur imagination par le désespoir de leurs péchés; ils cherchent à les épouvanter en les menaçant des horribles supplices de l'enfer. D'autres fois encore ils attaquent ouvertement le corps en se portant jusqu'à le frapper, et Dieu le permet pour la punition des méchants et la gloire de la patience du juste.

» Il est des fois enfin où les esprits malins se jouent de ceux qu'ils voient fortement retenus par l'amour du siècle, en leur faisant naître de fausses espérances et de vains succès; et ils bouleversent au contraire par d'inutiles terreurs ceux qu'ils voient trop appréhender l'adversité. C'est ainsi que ces esprits pervers accablent d'illusions les cœurs des misérables mortels en flattant les uns d'une vaine prospérité, et effrayant les autres par d'injustes appréhensions.

» Quant à ceux qui ne sont coupables d'aucun crime ou ne commettent que des fautes rares, ils ne sont presque jamais

fatigués par ces sortes de terreurs ou d'illusions; ils reposent d'un parfait repos, et ils voient quelquefois au contraire les secrets mystérieux de la divinité.

» Mais pour ceux dont le cœur est souillé par des vices considérables, troublés dans le fond de leur conscience, ils éprouvent de grandes frayeurs et voient de terribles fantômes. Car l'imagination séditieuse se plaît à tourmenter les hommes par mille apparences; et ceux qu'elle entraîne dans le vice durant le jour, pendant la nuit elle les chagrine, afin qu'ils ne puissent jouir d'aucun repos.

» Quelquefois aussi ces immondes esprits s'efforcent de souiller par d'horribles suggestions les cœurs des justes, et ceux qu'ils ne peuvent vaincre, durant la veille, par le vice, ils les assaillent avec acharnement pendant la nuit.

» Mais les Saints, quoiqu'ils soient un moment attaqués de la sorte par des visions odieuses, bientôt éveillés, méprisent les efforts des démons, et tournent aussitôt leurs pensées et leur attention vers Dieu.

» Il y a diverses espèces de songes. Les uns proviennent de la trop grande abondance de nourriture, et les autres du trop grand jeûne, cela l'expérience nous l'apprend. D'autres viennent, proprement dit, de la pensée, car nous rappelons souvent pendant la nuit les choses auxquelles nous avons pensé pendant le jour.

» Il y a de même des visions que les esprits immondes produisent par illusion, pour nous tromper; et nous avons là-dessus le témoignage de Salomon. Il en est cependant qui arrivent d'une manière vraie et certaine, comme la vision de Joseph, fils de Jacob, rapportée dans l'Ecriture-Sainte; celle de Joseph, époux de Marie, qu'atteste l'Evangile. Il en est d'autres mêlées de vérité et d'illusion : témoin Daniel expliquant le songe du roi de Babylone.

» Mais, quoique certains songes soient vrais, on ne doit pas facilement y ajouter créance, parce qu'ils viennent de différentes espèces d'images, et qu'on considère rarement

d'où ils proviennent en réalité. Satan d'ailleurs se change quelquefois en ange de lumière pour nous tromper.

» Les songes ressemblent aux augures, et ceux qui s'y appliquent doivent être regardés comme exerçant l'art de la divination.

» On ne pèche point lorsque, malgré soi, on est le jouet des nocturnes imaginations; mais c'est un péché si, avant de les avoir, nous les désirons et prévenons par la pensée. Les images impures que nous éprouvons réellement pendant la journée apparaissent souvent dans l'esprit pendant le sommeil; mais elles ne nous souillent point si nous ne les provoquons pas par nos désirs, ou ne leur donnons pas de consentement.

» Si l'on est souillé par des illusions nocturnes, quoiqu'on n'y ait aucune participation, on doit se l'attribuer comme ayant donné cause à la tentation, et s'en humilier en lavant dans ses larmes cette immondicité. »

De la prière.

« Le grand remède, pour ceux qui sont enflammés par les tentations vicieuses, c'est la prière. Autant de fois on en est attaqué, autant de fois il y faut recourir. La prière fréquente éteint les fréquentes suggestions du vice.

» Autant les désirs importuns de la chair persévèrent à nous tenter, autant nous devons persévérer à prier, et à frapper, et ne point nous relâcher que nous n'ayons vaincu. Car une prière négligente n'obtient jamais rien de ce qu'elle demande, même auprès des hommes.

» Lorsque quelqu'un prie, il appelle à lui le Saint-Esprit; or, lorsqu'il vient à lui, les démons ne pouvant soutenir sa présence, prennent la fuite, et les tentations s'évanouissent avec eux.

» Prière de cœur cependant, non des lèvres; car ce n'est

pas les paroles, mais le cœur de celui qui prie que Dieu considère. Si le cœur prie, quoique la voix se taise, Dieu, présent dans la conscience, en écoute les désirs. Il est mieux de prier de cœur en silence, qu'avec grand bruit de paroles et sans un esprit attentif.

» Le gémissement doit toujours être mêlé à la prière, car le souvenir de nos péchés doit produire de la tristesse. Or, en priant nous les rappelons, et nous nous en reconnaissons coupables.

» Il faut se conserver après la prière, comme pendant qu'on l'a faite : car, à quoi sert-elle si on retombe dans la faute dont on vient de solliciter le pardon?

» Notre âme est d'origine céleste, et pendant la prière elle sait bien contempler Dieu, si elle n'est distraite par les soucis et les erreurs des choses de la terre. De sa nature elle est propre au bien, elle y est impropre si on lui en fait prendre une autre.

» L'esprit qui avant la prière s'occupe à des pensées illicites, en est aussitôt assailli, lorsqu'il la commence; elles lui ferment en quelque sorte le passage pour aller à Dieu, et l'empêchent de s'élever aux désirs du ciel.

» Il faut donc purifier d'abord l'esprit, et le vider des choses de la terre, afin que le cœur se dirige uniquement et simplement vers Dieu. »

De la lecture.

« Par la prière nous sommes purifiés, par la lecture nous sommes instruits. L'un et l'autre moyens sont bons, s'ils nous sont accordés, sinon, il est mieux de prier que de lire.

» Celui qui veut être toujours avec Dieu, doit fréquemment prier et lire très-souvent. Car en priant nous parlons à Dieu lui-même, et lorsque nous lisons, c'est Dieu lui-même qui nous parle.

» Toute instruction vient par la lecture et la méditation. Ce que nous ignorons, en effet, la lecture nous l'enseigne; et ce que nous savons, la méditation nous le conserve.

» Ce double avantage la lecture des saintes Écritures nous le donne par excellence, soit parce qu'elle développe l'intelligence, soit parce qu'en retirant l'homme des vanités du monde, elle le conduit à l'amour de Dieu.

» La loi de Dieu porte avec elle récompense et punition pour ceux qui la lisent; récompense à ceux qui en vivant bien la gardent dans leur cœur; punition, au contraire, à ceux qui, ne la pratiquant pas, la foulent aux pieds par leur conduite. »

De l'assiduité à lire l'Ecriture-Sainte.

» Personne ne peut avoir la pleine intelligence de la divine Écriture s'il n'est assidu à la lire et familiarisé avec elle, car il est dit : *Aimez-la et elle vous exaltera : embrassez-la par amour, et vous en serez glorifié* (Prov. 4).

» Plus quelqu'un est assidu à cette étude, plus il en reçoit d'abondantes lumières, comme une terre est d'autant plus fertile qu'elle est mieux cultivée.

» Plus l'homme fait des efforts pour s'élever à un art et y exceller, plus cet art descend vers lui pour se laisser posséder, selon qu'il est écrit : *Moïse monta sur le haut de la montagne, et Dieu y descendit* (Exod. 3). »

De la contemplation et de l'action.

» La vie active, c'est l'innocence des bonnes œuvres; la vie contemplative, c'est la spéculation des choses célestes. L'une est commune à plusieurs, l'autre n'est le partage que d'un petit nombre.

» La vie active consiste à user bien du monde; la vie con-

templative renonçant au monde, ne place ses délices que dans la jouissance de Dieu.

» Celui qui avance dans la vie active, s'élève facilement ensuite à la contemplative. Le don de l'une est le prix du bon usage de l'autre.

» Nous trouvons un exemple de cette double vie dans Jacob. Il épousa Rachel qu'il aimait premièrement, et qui signifie la vie contemplative, et on lui substitua Lia, qui représente la vie active. Ainsi Dieu change quelquefois le choix de l'homme pour prouver qu'il faut commencer par la vie active pour arriver à la contemplative.

» La vie active est comme le sépulcre de la vie mondaine, et la vie contemplative le sépulcre de la vie active.

» Cependant les Saints savent passer de temps en temps du secret de la vie contemplative, aux travaux de la vie active, et ils reviennent avec joie de l'une à l'autre, soit pour louer Dieu au dedans, soit pour le glorifier au dehors.

» Comme l'aigle est dans l'habitude de tenir toujours un œil fixé sur le rayon du soleil et de ne l'en retirer que pour regarder la nourriture qu'il prend, de même les Saints descendent quelquefois à la vie active, parce qu'ils voient qu'il est utile de s'humilier à la vue de son indigence.

» Les animaux de la vision d'Ézéchiel, qui allaient et ne revenaient pas, représentaient la persévérance de la vie active; et ces animaux qui allaient et revenaient, figuraient la mesure de la vie contemplative, de laquelle on descend de temps en temps par le poids de son infirmité, et à laquelle on remonte de nouveau après avoir renouvelé son intention.

» L'œil droit qui scandalise et que le Seigneur ordonne d'arracher, c'est la vie contemplative. Deux yeux au visage de l'homme, sont deux vies; l'une active, l'autre contemplative. Mais celui qui par la vie contemplative est exposé à tomber dans l'erreur, doit revenir à la vie active, car il vaut mieux se sauver par l'action, que de se plonger dans l'enfer par la contemplation.

» Souvent l'esprit s'élève de ce qu'il y a de plus bas à ce qu'il y a de plus haut, et souvent au contraire le poids de la chair l'entraîne des choses les plus élevées aux plus basses.

» Il en est plusieurs d'entre ceux qui sont encore charnels que Dieu visite par sa grâce et qu'il porte jusqu'au faîte de la contemplation; comme il en est aussi plusieurs qu'il abandonne par un secret jugement et qu'il laisse tomber jusqu'aux œuvres toutes terrestres. »

NOTES SUR LES RELIGIEUX DE SAINT ISIDORE.

Les religieux qui occupaient, avant l'épiscopat de saint Isidore, le monastère d'Honori, situé, d'après Mabillon, dans l'Andalousie, et fondé par saint Léandre, reçurent leur règle et furent constitués en ordre religieux par le saint Archevêque de Tolède. Les principales observances de cette règle ressemblaient assez à celles de l'ordre de saint Benoît. Ils jeûnaient pendant le carême au pain et à l'eau, et le travail des mains y était ordonné.

Quant aux habits, saint Isidore ordonna que les religieux n'en porteraient ni de trop précieux, ni de trop vils et trop pauvres. Voici quelle était leur forme et leur qualité. Une tunique, un capuce, un scapulaire, ou petite robe de peaux, un bon manteau ou froc. Mais il leur défendit de porter du linge et de se servir de certains vêtements et de certaines chaussures qui étaient en usage chez d'autres moines, improuvant cela comme un abus. Ils devaient avoir aussi la tête rasée.

Le père Bonanni, dans *son Catalogue des Ordres Religieux*, parle d'un ordre de religieuses de saint Isidore, dont sainte Florentine, sa sœur, était abbesse; Schoonnebeck en dit de même, mais l'un et l'autre se sont trompés d'après Hélyot; c'est la règle de saint Léandre qu'on suivait chez les religieuses, comme le prouve assez le titre de cette règle et la préface qui commence ainsi : *Leander, Dei misericordiâ, pergratæ in Christo mihi filiæ et sorori Florentinæ*, etc. Celle de saint Isidore ne fut que pour les moines, et commence ainsi : *Sanctis fratribus, in cœnobio honorianensi constitutis, Isidorus, etc.*

(Voy. Hélyot, Hist. des Ord. Rel., t. 5, p. 31.)

ESPRIT

DE

SAINT ÉLOI,

ÉVÊQUE DE NOYON.

NOTICE.

—

659.

L'AN 588, et du mariage d'Eucher et de Terrigie, naquit à *Cadillac* ou *Chatelac*, à deux lieues de Limoges, l'illustre saint Éloi. Sa famille, originaire de Rome, s'était depuis longtemps fixée dans les Gaules. Son père et sa mère étaient riches et vertueux. Ils élevèrent avec le plus grand soin leur fils dans la crainte de Dieu et la pratique de la religion. Cependant, ayant découvert en lui une grande adresse pour certains ouvrages, on le plaça chez un nommé Abbon, orfévre distingué et maître de la monnaie à Limoges. Éloi ne tarda pas à se faire remarquer. Aussi devint-il lui-même maître de la monnaie à Paris, et trésorier du roi Clotaire II (1).

(1) On voit encore son nom *Eligi*, sur plusieurs médailles d'or qui furent frappées à Paris sous les régnes de Dagobert Ier, et de Clovis II, son fils. (Voy. Hist. des Monnaies, par Leblanc.)

Saint Éloi nous apparaît comme le plus beau type de l'artiste chrétien. Il avait sans cesse la Bible ouverte devant lui pendant son travail, et il ne s'interrompait par moments que pour verser des larmes d'attendrissement. Il avait, en effet, dit un de ses biographes, l'âme la plus tendre, la plus pure, la plus chrétienne, la plus élevée. Il vécut toujours en saint à la cour, et mérita l'estime toute particulière de trois rois successifs, Clotaire II, Dagobert I, et Clovis II.

Sa charité était sans bornes; sa maison, toujours remplie de pauvres qu'il servait lui-même, était un véritable hospice. Un étranger demandait-il son logement, on répondait : « Allez dans cette rue, à l'endroit où vous verrez une troupe de pauvres, c'est là que vous le trouverez. » Quand il savait qu'on vendait des captifs ou des esclaves, il s'y rendait, en achetait quelquefois jusqu'à cent à la fois, et les mettait en liberté.

Sa taille était haute, sa tête belle, son port majestueux. Sa simplicité et sa prudence éclataient dans ses regards. « Il avait, dit Longueval, la beauté et la modestie d'un ange. » Clotaire et Dagobert son fils l'employèrent souvent aux plus délicates et difficiles négociations. Il fut envoyé comme ambassadeur en Bretagne; partout sa parole et ses vertus obtenaient les résultats les plus inespérés.

Saint Acarie étant mort en 639, saint Éloi fut choisi, aux acclamations unanimes, et promu à l'évêché de Noyon. Son épiscopat fut marqué par toutes sortes de prodiges de zèle, de charité, de travaux apostoliques. Livré à la prédication et à la conversion des nations Germaniques, aux frontières desquelles était son évêché, il se consacra d'abord à l'instruction des Saxons et des Suèves; ensuite la Flandre reçut de lui le bienfait et les lumières de la foi; enfin Anvers, Gand,

Courtrai, dont les habitants féroces étaient toujours prêts à le mettre en pièces, touchés plus tard de sa charité et de sa sainteté, de son désintéressement et de sa douceur, après avoir commencé par l'admirer, voulurent l'imiter, et le reconnurent avec orgueil pour leur apôtre.

Après tant de fatigues et de prédications, il mourut en récitant le *Nunc dimittis*, le 1er décembre 659, à l'âge de soixante-dix ans et quelques mois. Il avait gouverné pendant dix-neuf ans l'église de Noyon.

La reine Bathilde, pleine de vénération pour cet illustre Saint, fit faire de ses bracelets d'or une croix qui fut mise à la tête de son tombeau, et un dais également d'or et d'argent qu'on appela *Repa*, pour le couvrir. Plusieurs grands, à son exemple, l'ornèrent encore d'or et de pierreries. Ce tombeau est célèbre par les miracles qui s'y sont opérés. La reine voulant emporter les reliques de saint Éloi en son monastère de Chelles, le peuple de Noyon s'y opposa, et c'est dans cette ville qu'on les conserve encore.

Nous avons de saint Éloi *seize homélies* qui font regretter celles que ses travaux ne purent lui permettre d'écrire; le style en est clair, simple, peu chargé d'ornements, mais touchant, pathétique et moelleux. Voici ce qu'en dit dans *son Histoire Littéraire avant le douzième siècle*, M. Ampère fils.

« Saint Éloi est un véritable Saint dans la force du terme. » Il fait exception dans son temps. Il représente, par sa vie » comme par ses ouvrages, le peu que la civilisation latine et » le christianisme avaient pu sauver de la barbarie triom- » phante. Comme la douce et calme figure du pieux artiste se » détache avec grâce au milieu des figures barbares de ses » contemporains, de même ses homélies tranchent avec tout

» ce qui reste de son temps par un accent de tendresse qui » lui est particulier, par une onction touchante et une sensi- » bilité ingénieuse. » Ainsi parle de saint Éloi, ce savant distingué.

ESPRIT

DE

SAINT ÉLOI,

TIRÉ DE SES HOMÉLIES SPIRITUELLES.

DE LA 1re HOMÉLIE.

Pour le jour de Noël.

« Messieurs et mes très-chers Frères : Commençant aujourd'hui à prêcher pour la première fois devant votre charité, et le faisant avec autant de difficulté et d'imperfection qu'un enfant qui ne sait encore prononcer qu'à demi, je ne sais de quel exorde me servir, ni quelles paroles doivent ouvrir ma bouche que mon insuffisance a tenue fermée jusqu'à ce jour. Comment délierai-je ma langue qui est comme liée et retenue par le peu de facilité que j'ai à m'énoncer ; ce sera par le sermon que je vais vous faire avec la grâce de Dieu et le secours de vos mérites ; sermon, dis-je, qui ne sera pas une pièce d'orateur ou de rhétoricien, composée avec art et prononcée avec éloquence ; mais discours seulement qui, sortant d'un bon cœur, méritera par votre bienveillance sainte d'être agréé du Seigneur, en présence duquel ma bassesse va le prononcer... »

Quelle profonde humilité ! quelle touchante simplicité ! n'est-il pas doux de lire de si belles paroles, plus sublimes par

leur naïve modestie, que tous les apprêts scientifiques des rhéteurs? Et pourtant notre Saint continue encore sur le même ton, bien digne sans doute de servir de prélude à de non moins suaves paroles sur la paix, l'union des cœurs, la charité enfin, la vraie charité prouvée par les œuvres, par l'aumône. Citons-en quelques fragments.

« L'objet de cette solennité est de nous porter à travailler avec soin à conserver l'unité d'un même esprit par le lien de la paix. Car c'est la paix que les Anges viennent de nous annoncer et de nous souhaiter. C'est pourquoi je désire que vous et moi, et chacun de vous en particulier, soit persuadé de cette vérité, que comme, selon l'Apôtre, tous les chrétiens ne doivent former qu'un corps et qu'un esprit, n'ayant qu'un Seigneur, une foi, un baptême, nous soyons aussi unis de cœur avec le prochain, et que nous courions tous à une même fin et à une même espérance à laquelle nous avons tous été appelés; car on nous a montré aujourd'hui avec évidence combien la paix est agréable à Dieu et quels avantages nous devons en retirer... C'est sans doute avec beaucoup de raison que la céleste milice annonce la paix aux hommes de bonne volonté, puisqu'entre les qualités que le Prophète a données à ce divin enfant, il l'a appelé le prince de la paix, mais d'une paix qui ne finira jamais, et même cette paix n'est autre chose que celui qui daigne venir au monde aujourd'hui, car il est notre paix, dit l'Apôtre : *ipse est pax nostra* (Ephes. 2), la paix qui réunit ceux qui étaient ennemis.

» Voici enfin tout le fonds de ce mystère adorable. Le Verbe qui était au commencement, qui était avec Dieu, qui était Dieu même, par qui toutes choses ont été faites, s'est fait homme à la fin des siècles, et a demeuré avec nous, parmi nous, pour se rendre médiateur entre Dieu et les hommes, afin de détruire dans sa chair les inimitiés que la nature humaine avait fait naître en s'éloignant de son Créateur par le péché...

» Or si vous désirez savoir pourquoi le fils de Dieu s'étant fait fils de l'homme est venu sur la terre, ce qu'il a fait, et

ce qu'il nous a proposé à imiter après s'être incarné, l'Apôtre nous l'enseigne en ces termes : *Il est venu annoncer la paix tant à vous qui étiez éloignés de Dieu, qu'à ceux qui en étaient proche, parce que c'est par lui que nous avons accès les uns et les autres auprès du Père, dans un même esprit* (Éphes. 2-17.) Or il publia la paix pour accomplir ce qui avait été prédit autrefois par un Prophète : *Il annoncera la paix à son peuple.* Ce qu'il a fait réellement et par où il a terminé sa mission en disant à ses disciples : *Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix* (Jean 14-27). Et c'est en cela que nous pouvons nous éprouver nous-mêmes pour connaître si nous sommes de ses véritables disciples, et si nous conservons ces paroles profondément gravées dans notre cœur, en ayant soin de les pratiquer : *C'est à ceci que tout le monde connaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres* (Jean 13-35). »

Il recommande ensuite vivement l'aumône, et le détachement des biens de la terre, et termine par un trait d'histoire trop intéressant pour ne point le rapporter, ces invitations à ne point fermer ses entrailles aux malheureux.

« Voici, mes Bien-aimés, une histoire véritable que je vais vous réciter sur le sujet que nous traitons. Des anciens nous ont rapporté qu'un laboureur employait en aumônes tout le fruit de ses travaux, ne se réservant que ce qui lui était nécessaire pour sa subsistance. Le démon dans la suite des temps lui inspira de faire quelque petit trésor dans la pensée qu'il pourrait en avoir besoin pour fournir aux dépenses d'une maladie ou d'un âge avancé. Il amassa de l'argent en effet, et en remplit sa bourse. Enfin il arriva qu'il devint malade et que son pied tombait en pourriture; il dépensa en médecins tout ce qu'il avait réservé sans en retirer aucun soulagement; enfin un médecin habile vint le visiter et lui dit que si on ne lui coupait le pied, la putréfaction se répandrait dans toutes les parties du corps, et ils déterminèrent un jour pour en faire l'opération. Cet homme, pendant la nuit, revenant à lui-

même, touché de regret de la faute qu'il avait commise, gémissait et fondait en larmes. Souvenez-vous, disait-il au Seigneur, de mes premières œuvres; quand je distribuais aux pauvres le gain de mon travail. A ces paroles un Ange lui apparut et lui dit : Où est cet argent que tu avais amassé? où est cette espérance sur laquelle tu te fondais? Le malade, comprenant alors toutes ces choses, répondit : Seigneur, j'ai péché, je ne commettrai plus désormais de pareilles fautes. L'Ange lui toucha le pied, et à l'heure même il fut guéri. Il se leva le matin et alla travailler à sa terre. Le médecin ne manqua pas de venir le jour désigné avec ses instruments pour faire l'amputation; on lui dit que le malade était sorti de grand matin pour aller travailler; le médecin en fut saisi d'admiration; il alla le trouver, et le voyant labourer la terre, glorifia le Seigneur qui lui avait si miraculeusement rendu la santé.

» Pour ces considérations, ajoute-t-il, mes Bien-aimés, et pour d'autres semblables, songez à votre fin dans toutes vos actions. Ne vous lassez point de faire le bien, puisque, quand le temps de la moisson sera venu, des semences de miséricorde que nous répandons maintenant, nous en recueillerons des gerbes de bonnes œuvres, des fruits au centuple, une pleine récompense, une paix parfaite, inaltérable dans l'éternelle béatitude. Amen. »

DE L'HOMÉLIE 3e.

Sur les louanges du jeûne (1er Dim. de Carême.)

Saint Éloi commence par exalter la bonté divine dans le dessein qu'elle a conçu de racheter l'homme tombé.

« L'esprit humain ne peut comprendre, mes très-chers Frères, ni aucune langue ne peut exprimer combien grande est la bonté et la miséricorde divine à notre égard, et par combien de manières elle pourvoit à notre salut. Car toute la nature ayant été corrompue dans nos premiers pa-

rents et n'ayant point d'autre attente que la damnation éternelle, elle n'avait d'elle-même aucune force pour l'éviter, après avoir abandonné le principe de la vie et s'être assujettie volontairement à l'auteur de la mort.

» C'est pourquoi, par un juste jugement de Dieu, nous serions condamnés à souffrir des supplices éternels... Mais le Seigneur, dont la miséricorde est autant ineffable que sa justice est sans pareille, a daigné venir lui-même nous relever, nous revivifier et nous rendre nos premiers titres à la gloire suprême...

» Par conséquent, après avoir reçu, nos très-chers Frères, si gratuitement tant de grâces du Seigneur, il est juste, ou pour mieux dire, il est nécessaire que nous prenions garde de ne nous en point rendre méconnaissants, et de ne point négliger les faveurs que nous avons reçues de sa miséricorde infinie, et c'est l'avis que nous donne l'Apôtre, quand il dit : *Nous vous exhortons à vous conduire de telle sorte que vous n'ayez pas reçu en vain la grâce de Dieu* (2 Cor. 6). »

Après quelques autres invitations à faire un bon usage des faveurs spirituelles que Dieu veut bien nous accorder, il poursuit ainsi :

« Maintenant, mes Frères, que nous célébrons le saint temps du jeûne, vous devez savoir que, comme les remèdes sont nécessaires au corps quand il a reçu quelques plaies, les jeûnes sont encore plus nécessaires à une âme qui est blessée par le péché... Il faut donc que votre charité apprenne ce que c'est que le jeûne et les fruits que nous pouvons en retirer.

» Les jeûnes sont les prémices de la grâce, des sacrifices de propitiation, des remèdes salutaires, les fondements de la chasteté. Par les jeûnes on se rend semblable aux anges : les fidèles sont excités à la vertu, les âmes sont nourries, les fautes et les péchés sont effacés. C'est par eux comme par autant de degrés que l'on s'élève jusqu'au ciel. C'est par ces armes que l'on combat et l'on surmonte le démon, à l'exemple de Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui, par le jeûne que nous

observons en ce temps, combattit lui-même l'esprit infernal ; non pas qu'il eût besoin de jeûner pour le vaincre, il ne l'a fait que pour nous donner l'exemple et pour nous apprendre à combattre et à triompher de nos ennemis... »

Il expose ensuite la manière dont Jésus-Christ a combattu.

« La première flèche, dit-il, que le démon tira du carquois de sa malice, fut une tentation de sensualité. Que fit le Seigneur à cette attaque? Il lui opposa le bouclier du jeûne; il brisa, il éteignit le javelot enflammé que l'ennemi avait lancé contre lui, en lui disant : *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu* (Matth. 4). Comme s'il lui eût dit : Tu me sollicites à prendre une nourriture temporelle afin de priver mon âme de son pain éternel et vivifiant. Mais comme l'homme est composé d'un corps et d'une âme, il faut qu'il ait soin de nourrir l'âme de la parole de Dieu avant que de nourrir le corps du pain terrestre et commun.

» O vous donc qui désirez la vie véritable et qui soupirez après elle, faites attention à ces paroles; recherchez ce pain avec ardeur, nourrissez-en votre âme pendant que votre corps fait abstinence.

» Nous voyons très-évidemment que le démon doit beaucoup compter sur ce moyen, puisqu'il a voulu surprendre le Sauveur par le même piége qu'il avait tendu au premier Adam, et que son dessein était de faire mourir celui-ci comme il avait fait mourir l'autre, par la manducation du fruit défendu. Mais le second Adam, par l'abstinence, a évité toutes ses embûches, et nous a appris en même temps que nous pouvions, par le même moyen, surmonter toutes ses ruses et ses artifices. »

Il établit ensuite l'antiquité de la loi de l'abstinence et en fait trouver l'origine au paradis terrestre même. « *Vous ne mangerez pas du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal*, fut-il dit au premier homme, *car, au même instant que vous en mangerez, vous mourrez très-certainement* (Genèse 3),

et nous pouvons reconnaître facilement dans l'imposition de cette loi et dans sa transgression combien l'observation du jeûne est avantageuse, et quel mal il y a de la violer. Tant qu'Adam s'est abstenu du fruit défendu, il n'y a eu ni prévarication de la loi, ni infirmité reconnue ; et même il n'y avait auparavant ni péché, ni concupiscence, ni peine, ni crainte, ni mort ; le cœur de l'homme n'était point attaché à la terre, mais tous les malheurs n'ont pas manqué d'arriver dès qu'Adam a mangé du fruit défendu et violé l'ordre de Dieu... »

Il raconte ensuite les désastres du premier homme, son expulsion et son bannissement du paradis de délices.

« Dépouillés de la vie, ils furent revêtus de la mort ; c'est pourquoi ils prirent pour vêtement des peaux de bêtes mortes. Ils perdirent l'ornement des vertus et furent couverts d'ignominie. Chassés de la présence de Dieu, ils allèrent se cacher comme des voleurs et des criminels. On ferma la porte du paradis des plaisirs purs et ineffables, et on leur ouvrit celle de toutes les misères et de toutes sortes de calamités : voilà les fruits de la sensualité. »

Notre Saint rapporte ici les exemples de plusieurs patriarches. « Noé, qui était sobre, fut conservé au milieu des eaux du déluge ; mais Loth, neveu d'Abraham, qui n'avait pu être vaincu par les crimes des Sodomites ni par l'ardeur des flammes, a été vaincu par la sensualité, jusqu'à se rendre coupable d'inceste. Moïse jeûna quarante jours, et il mérita d'avoir un entretien avec Dieu comme avec un ami. Daniel jeûna trois semaines, et il mérita la conversation des anges, et son abstinence imposa le jeûne aux lions mêmes. Le prophète Élie, fortifié par la manducation d'un pain cuit sous la cendre, avec un peu d'eau, marcha pendant quarante jours et autant de nuits, et son abstinence le rendit si parfait, qu'il a été enlevé au ciel sur un char de feu. » Il cite enfin saint Jean-Baptiste et Jésus-Christ, auquel il revient pour prouver l'institution divine du jeûne.

Il termine en avertissant de joindre au jeûne la prière et

l'aumône. « C'est sur ces ailes, dit-il, qu'on s'élève dans les cieux. »

DE L'HOMÉLIE 8e.

« Dieu, dit-il, qui est plein de bonté et de miséricorde, connaissant que la fragilité humaine ne peut passer cette vie sans péché, a daigné nous fournir des remèdes que les pauvres, aussi-bien que les riches, peuvent, sans excuse, appliquer aux plaies de leurs péchés. Mais quels sont ces remèdes ? Les voici : *Donnez et il vous sera donné ; remettez et il vous sera remis* (Luc 6, Marc 11). L'un regarde l'aumône et l'autre le pardon des ennemis. Or Dieu agit envers nous très-délicatement, lorsqu'il nous remet entre les mains la forme et la qualité du jugement qui sera fait de nous à la fin des siècles ; car si vous pardonnez on vous pardonnera, et si vous ne pardonnez point il ne vous sera point pardonné. Quelqu'un me dira : Je ne saurais pardonner à mes ennemis ; je lui réponds : Si vous n'avez commis aucun péché pour lequel vous ayez besoin de la miséricorde de Dieu, vous n'êtes point obligé de pardonner à votre prochain. Mais si vous avez, sans comparaison, beaucoup plus offensé Dieu que cet homme ne vous a offensé, pourquoi, Dieu vous le commandant, ne remettez-vous pas une petite dette, afin que Dieu vous remette les grandes dont vous lui êtes redevable ? »

Parlant un peu plus loin de l'aumône, qui est agréable à Dieu, il dit : « Il est vrai que Dieu reçoit volontiers notre argent et notre aumône ; mais ce n'est qu'à condition que le pécheur lui offre son âme et son cœur en lui présentant son argent. Quelle vertu y aurait-il, je vous le demande, en un pécheur qui donnerait à Dieu ses biens par le moyen de l'aumône, et qui par ses mauvaises actions livrerait son âme entre les mains du démon ? Il offrirait à Dieu l'image d'un Empereur marquée sur la monnaie ; et l'image de Dieu qu'il porte imprimée dans soi-même, il la donnerait au démon contre ce

que Jésus-Christ dit dans l'Evangile : *Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu !* De même que vous devez rendre à César son image imprimée sur la monnaie, vous êtes obligé de rendre au Seigneur son image gravée dans votre âme. »

Sur la fréquente communion.

Dans une homélie sur la sainte Cène, parlant de la sainte communion, saint Éloi s'exprime ainsi :

« Plusieurs proposent encore des difficultés, savoir, si tous les fidèles sont obligés de recevoir chaque jour le corps et le sang de Jésus-Christ, ou bien s'il est à propos de se priver quelque temps d'un si grand sacrement, en considération de cette sentence de l'Apôtre : *Que l'homme s'éprouve lui-même et qu'il mange ensuite de ce pain et boire de ce calice* (1 Cor. 11). Combien y en a-t-il qui le reçoivent et qui meurent en le recevant.....

» Dans cette vue, quelqu'un dira qu'il ne faut pas communier tous les jours ; et si on lui en demande la raison, il répondra, qu'il faut choisir les jours auxquels on vit avec une plus grande pureté et dans une plus parfaite continence, afin de s'approcher dignement d'un si grand sacrement, puisque ceux qui le mangent et qui le boivent indignement, mangent et boivent leur jugement et leur condamnation. Un autre soutiendra le contraire et lui répondra : Si la plaie du péché est si considérable et la violence de la maladie si extrême qu'il faille différer des remèdes si salutaires, chacun doit s'éloigner de l'autel par l'autorité de celui qui le dirige, pour faire pénitence et être ensuite réconcilié par la même puissance et autorité.

» Que chacun d'eux suive en ceci les mouvements de sa foi et de sa piété ; car ni l'une ni l'autre de ces deux sortes de personnes ne déshonore le corps et le sang du Seigneur, chacun d'eux, au contraire, s'efforce d'honorer ce sacrement

si avantageux au salut des hommes. Et certes, Zachée et le Centenier ne disputèrent point ensemble; l'un ne se préféra point à l'autre, lorsque le premier reçut avec joie le Sauveur dans sa maison, et que l'autre lui dit : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma demeure. Tous deux honorèrent le Seigneur par des manières différentes et opposées; tous deux étaient misérables dans leurs péchés, tous deux néanmoins reçurent miséricorde. De même que la manne qui fut donnée au premier peuple de Dieu avait des goûts différents, suivant l'inclination de celui qui la mangeait, ainsi ce sacrement par lequel le monde a été vaincu est goûté différemment par les chrétiens; car la même révérence et le même respect qui fait que la première personne n'ose pas en approcher tous les jours, fait que l'autre n'ose point passer un seul jour sans le recevoir... » Il ajoute :

» Par conséquent, mes Frères, vous qui avez reçu les lumières de la foi, il est fort à craindre que vous ne mouriez de faim, si vous vous privez du corps du Seigneur. Mais aussi si vous le recevez indignement, vous devez craindre de manger et boire votre condamnation. Vous voilà donc extrêmement pressés de toutes parts : la Vérité vous dit : Si vous vivez dans le péché, vous mourrez éternellement; néanmoins vous ne pouvez vivre saintement, si Dieu ne vous donne sa grâce. C'est pourquoi, priez et puis mangez. Que votre bouche soit pleine des louanges de Dieu et d'une sainte joie, et vous lui direz, après avoir été délivré de vos angoisses : Vous avez élargi le chemin sous mes pas, et mes pieds ne se sont point affaiblis et n'ont point chancelé. *Dilatasti gressus meos subtus me, et non sunt infirmata vestigia mea* (Ps. 17). Celui qui prend garde de ne se point approcher de l'autel dans l'injustice et dans l'iniquité, arrivera sans doute parfaitement justifié à l'autel invisible de Dieu, conformément à ce que dit l'Apôtre : *Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions point jugés de Dieu* (1 Cor. 11).

» C'est pourquoi il faut que l'homme agisse contre soi-

même, et qu'il monte dans le propre tribunal de sa conscience, s'il craint de comparaître (ce que nous ferons tous) devant le tribunal de Jésus-Christ, pour y recevoir ce que mériteront les bonnes ou mauvaises actions. Qu'un chacun se présente devant sa propre face (si j'ose ainsi parler), de peur que cela ne lui arrive ensuite malgré lui, car Dieu en a menacé les pécheurs : *Je vous accuserai et je vous mettrai tel que vous êtes en face de vous-même* (Ps. 49). Mais dans ce jugement que vous établirez contre vous-même, il faut que votre raison soit votre accusatrice, que votre conscience soit votre témoin, et la crainte votre bourreau. Que votre âme en avouant ses crimes répande le sang de ses larmes, qu'elle prononce enfin sa sentence..... Que ces sacrés mystères nous préservent donc, mes Frères, de cette mort terrible (la mort éternelle), et nous revêtent de la gloire d'une résurrection bienheureuse, en recevant la robe blanche (la félicité de l'âme) après avoir été incorporé avec notre Seigneur et Rédempteur, afin de ne faire qu'un avec lui, comme il n'est qu'un avec son Père, par la communion de son corps et de son sang, laquelle nous obtienne la vie glorieuse et éternelle. Amen. »

DE L'HOMÉLIE 9e.

Sur la parabole du Samaritain, aux pénitents.

« Je vous vois tout couverts de plaies, mes Frères, oui, tout couverts de plaies, et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que ce sont vos âmes et non vos corps qui sont blessées, car les blessures de l'âme sont d'autant plus considérables et plus irremédiables que la nature de l'âme est plus subtile que celle du corps. Le corps est visible et palpable, mais l'âme ne peut être vue ni touchée; c'est pourquoi elle a besoin des remèdes divins du céleste Samaritain, c'est-à-dire de Jésus-Christ le Sauveur et conservateur de tous les hommes, duquel le Psalmiste a dit : *C'est en vain qu'on veille à la garde d'une cité, si le Seigneur ne la garde lui-même* (Ps. 126). C'est lui qui,

suivant la parabole de l'Evangile, mit sur son cheval, amena en l'hôtellerie et eut soin de cet homme qui, descendant de Jérusalem à Jéricho, fut blessé par des voleurs. Mais arrêtons-nous un peu à cette parabole, et cueillons-en les fleurs.

» Cet homme qui descendait de Jérusalem à Jéricho, et qui tomba dans les mains des voleurs, signifie Adam, qui, descendant par son orgueil de l'état d'immortalité, est arrivé à l'état misérable de cette vie mortelle. Les voleurs entre les mains desquels il est tombé, sont les démons auxquels il s'est livré par sa chute; s'il ne s'était point enflé dans son cœur, il n'aurait pas acquiescé à la tentation extérieure et ne serait pas tombé si facilement. Ils lui ôtèrent ses habits, c'est-à-dire qu'ils le dépouillèrent de la blanche tunique de l'innocence; ils le couvrirent de plaies, c'est-à-dire, des péchés de notre condition humaine qui est devenue mortelle par le péché. Ils le laissèrent à demi mort, parce qu'ils le privèrent des avantages de la vie immortelle; mais ils ne purent point lui ôter la raison et le bon sens, car ce qui nous donne le pouvoir de connaître Dieu, est cela même qui nous donne la vie; et ce qui nous fait tomber dans les langueurs et dans les misères du péché, est aussi ce qui nous frappe d'une plaie mortelle et qui nous donne la mort. Mais le Samaritain (qui veut dire conservateur) trouvant l'homme couvert de plaies, c'est-à-dire pécheur, a bandé ses blessures quand il lui a donné la grâce de la pénitence; il a répandu de l'huile dans ses plaies par les promesses du pardon, et versé du vin quand il l'a racheté de son sang.

» Mais le même a dit, que tout arbre qui ne portera point de bons fruits sera coupé et mis au feu. C'est nous qui sommes des arbres plantés dans le champ du Seigneur; Dieu même en est le laboureur; s'il voit que nous ne rapportons pas des fruits de bonnes œuvres, il nous retranchera de cette vie par la mort, et nous jettera dans le feu éternel, où l'ardeur excessive fait que les pécheurs fondent en larmes, et le froid leur cause des grincements de dents. Mais de crainte que nous n'allions être brûlés dans ces feux, il nous crie par

son Prophète : *Lavez-vous, purifiez-vous, ôtez de devant mes yeux la malignité de vos pensées; cessez de faire le mal, apprenez à faire le bien. Je ne veux point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive* (Isaïe 1). »

Telles sont ces homélies que nous voudrions rapporter en entier tant elles sont belles, onctueuses, persuasives, éloquentes et pleines d'une aimable simplicité. Godescard, Feller, Longueval, et M. Ampère lui-même en ont fait un grand éloge. Et nous-même, ne les quittant qu'à regret, nous allons en donner encore quelques fragments, quelques pensées ou maximes détachées.

Confession. Pénitence. Satisfaction.

« Le Sage déclare que celui qui cache ses crimes ne sera point justifié; mais celui qui les confessera et les abandonnera, obtiendra miséricorde. C'est pourquoi Job disait : *Je n'épargnerai point ma langue* (Job 7). Celui-là épargne sa langue qui a honte d'avouer le mal qu'il fait; mais le juste n'épargne point sa langue parce qu'il prévient la colère et la sévérité du juge par la confession et par la déclaration qu'il fait contre lui-même. *Allons*, dit le Psalmiste, *nous présenter devant Dieu en faisant notre confession* (Ps. 94). Et le prophète Isaïe : *Déclarez vous-mêmes vos iniquités, afin que vous soyez justifiés* (Isaïe 43, 26). *Car un chacun commence à être juste quand il commence à s'accuser* (ibid.). Nous connaissons la pénitence par la confession, et la pénitence découvre quelle satisfaction l'on doit à Dieu pour les péchés; mais la satisfaction obtient de la miséricorde de Dieu le pardon, et jamais on ne le recevrait si la colère de Dieu n'était apaisée par la confession. »

Voilà qui est formel contre les ennemis de la confession.

Effets de l'absolution.

« Quand Lazare fut sorti du tombeau, ayant les pieds et les mains liés de bandelettes, Jésus dit à ses disciples : *Déliez-le*

et laissez-le aller (Jean 11). Vous voyez que les disciples délièrent vivant celui que leur maître avait ressuscité des morts , et si les Apôtres l'avaient délié encore mort , ils auraient plus fait sentir la puanteur du mort que manifesté leur puissance. Ainsi la sentence d'absolution du prêtre est véritable et toute-puissante quand elle suit la sentence du juge intérieur. Sans celle-là la sienne ne serait rien , et celle du juge intérieur , c'est la contrition qui l'obtient.

» Remarquez qu'il ne fut pas dit à Lazare : Reprenez la vie ; mais, *sortez dehors ,* comme si l'on disait à tous ceux qui sont morts dans le péché : Pourquoi cachez-vous votre crime dans votre conscience ; sortez maintenant dehors par la confession , vous qui vous cachez au dedans de vous-mêmes , comme au fond d'un sépulcre , en recélant vos crimes. Que le *mort donc se produise au dehors ,* c'est-à-dire , que le pécheur avoue sa faute , que les disciples délient celui qui sort dehors. Si vous satisfaites de la sorte pour vos péchés , nos Bien-aimés , si vous en avez de la confusion, et si vous êtes dans la résolution de ne les plus commettre , donnez-nous des marques de votre conversion et de votre retour à Dieu , afin que nous puissions nous en réjouir avec les anges , et partager les transports du ciel , qui est dans la joie pour un seul pécheur qui fait pénitence. »

Componction.

« Il y a deux sortes de componction, par lesquelles le fidèle s'immole à Dieu sur l'autel de son cœur. L'une , par laquelle l'âme , brûlée d'une soif ardente de jouir de Dieu , se laisse toucher d'abord par la crainte ; l'autre , par laquelle , toute pénétrée d'amour, elle fond en larmes au souvenir de ses péchés passés. Mais il voit ensuite en elle une certaine sécurité par l'espérance du pardon, qui fait qu'elle se trouve embrasée d'amour pour les délices du ciel. »

Larmes.

« Celui-là est lavé et purifié qui pleure les péchés qu'il a faits et qui n'en commet plus pour lesquels il devrait encore pleurer. Celui-là est lavé et n'est point purifié qui pleure ses crimes et qui ne cesse point de les commettre, mais qui reprend après ces larmes ce qu'il a détesté. Il faut donc se purifier de ses péchés et les détruire, si l'on veut sortir du bain de ses larmes, renouvelé et pur en présence de Dieu.

» Nous lisons bien que saint Pierre, le prince des Apôtres, a pleuré sa faute, mais ce qu'il a dit au milieu de ses larmes, nous ne le trouvons pas écrit. Pourquoi cela ? si ce n'est que les larmes sont des prières plus utiles que les supplications du discours ; car les discours peuvent mentir, parce que souvent ils n'expriment pas l'âme tout entière et n'exposent pas tous ses besoins ; mais les larmes découvrent le fond du cœur. C'est pourquoi saint Pierre n'employa pas la parole, de peur qu'on ne le crût point s'il confessait avec cette langue et cette parole qui avaient renié Jésus-Christ. En quelque péché donc que nous soyons tombés, pleurons avant que de prier, car les larmes sont des prières muettes. Elles n'apportent point des raisons, mais des sentiments et des mérites qui obtiennent miséricorde. »

On est confondu d'étonnement, dit M. Ampère (*Hist. de la Litt. Franc.*, t. 3, 16), en lisant ces lignes qui rappellent Fenélon, et en se disant qu'elles ont été tracées en pleine barbarie. Telles sont, ajoute-t-il, les rares exceptions à la stérilité générale du VIIe et du VIIIe siècle.

Que voici le temps de faire pénitence.

« Oui, ayons soin d'imprimer nuit et jour dans notre mémoire ces grandes vérités, et que les préceptes divins ramènent enfin nos cœurs. Car si nous ne nous corrigeons bientôt, nous commencerons à faire pénitence lorsque nous n'en au-

rons plus le pouvoir. Vous la ferez, il est vrai, dans l'autre vie, mais elle ne sera plus médicinale, elle sera seulement douloureuse, amère, éternelle. Punissez-vous donc vous-mêmes pendant que votre âme est dans vos mains. Empressez-vous de vous orner de vertus. Offrez vos âmes au Seigneur comme un présent agréable pour obtenir ensuite la céleste béatitude.

» Je vous ai donné ces préceptes, mes Bien-aimés, comme si je vous avais nourris de lait ; c'est à vous présentement à faire en sorte que mes exhortations vous soient efficaces et salutaires. »

Amour de Dieu.

« Il y a de l'impiété à ne pas aimer un Dieu que nous n'aimons jamais autant qu'il nous aime : aimons-le donc pardessus toutes choses ; car, quels motifs n'avons-nous pas de l'aimer ? que pouvons-nous lui rendre pour tant de biens dont il nous a comblés et pour être descendu à dessein pour nous du trône de la majesté de son père... »

Amour de Dieu et du prochain.

« Avant toutes choses et par préférence à tout, conservons la charité, ressouvenons-nous du grand précepte qu'en a fait le Seigneur : Conservez en vous le sel de la sagesse divine, gardez la paix entre vous. Je vous donne ce commandement nouveau de vous aimer les uns les autres. Revêtez-vous de la charité qui est le lien de la perfection et de l'union. Soyez les imitateurs de Dieu comme étant ses enfants bien-aimés, et marchez dans l'amour. Que toute aigreur, tout emportement, toutes querelles, soient bannis du milieu de vous. Prévenez le coucher du soleil pour apaiser votre colère, parce que les remèdes n'ont pas d'effet tant qu'on laisse le fer dans la plaie, et qu'ainsi la prière est inutile à celui qui garde la haine dans son cœur. Si vous n'avez point la charité, vous perdez tout le bien que vous croyez avoir amassé pour l'éternité. »

Prière.

« Les prières persévérantes inclinent l'esprit du juge vers la miséricorde. Elles doivent nous accompagner partout : car, de même qu'il n'est point convenable à un soldat de se présenter au combat sans armes, de même aussi il ne convient point à un chrétien d'aller en aucun lieu sans le bouclier de la prière.

» La prière, comme l'assure saint Cyprien, n'a point d'effet auprès de Dieu, quand elle est stérile. Et comme tout arbre qui ne porte point de fruit sera coupé, avons-nous dit, toute prière qui n'a pas la fécondité des bonnes œuvres, ne méritera aucune grâce de Dieu.

» Les prières montent promptement vers le Seigneur, quand elles apportent avec elles le mérite des bonnes actions, et c'est pour cela qu'il est écrit dans Jérémie : *Elevons nos cœurs et nos mains vers le Seigneur* (Thren. 3). Elever son cœur et ses mains, c'est unir à une fervente prière le mérite des œuvres saintes. Le Pape saint Léon, écrivant sur cette matière, disait : « Par la prière, on obtient la propitiation de » ses fautes; par le jeûne, on éteint le feu de la concupis- » cence; et par l'aumône, on rachète ses péchés. » La foi conserve sa pureté par la prière, mais elle devient invincible par le jeûne et l'aumône. »

Écriture-Sainte.

« Toute écriture qui est inspirée de Dieu est utile, dit l'Apôtre, pour instruire, pour reprendre, pour corriger et pour conduire à la piété et à la justice; quiconque la méditera avec assiduité et en pénétrera le sens intérieur, y trouvera, dans ces paroles sacrées, des instructions pleines de suavité, dans le sens spirituel des conseils salutaires, et dans le sens mystique des sacrements très-vénérables. Il ne suffit pas, en lisant ces saints livres, d'entendre le sens historique, il faut observer ce que ces paroles toutes mystérieuses nous ont

voulu marquer par leurs allégories ; ainsi l'agneau pascal qui a été immolé le soir, signifie Jésus-Christ immolé au dernier âge du monde, &c., &c. »

Présence réelle.

« Sachez, mes très-chers Frères, et tenez pour une vérité constante, que comme la chair que Jésus-Christ a prise dans le sein de la Vierge, est son vrai corps, celui-là même qui a été immolé pour notre salut, ainsi le pain qu'il a donné à ses disciples et que les prêtres consacrent tous les jours dans l'église est le véritable corps de Jésus-Christ ; le corps qu'il a pris dans le sein de l'auguste Vierge Marie, et ce pain consacré, ne sont point deux corps, mais un seul corps ; en sorte que, quand celui-ci est rompu et mangé, Jésus-Christ est immolé et mangé, sans perdre néanmoins son unité ni sa subsistance. Et c'est pour subvenir à notre faiblesse que le Sauveur nous a donné ce sacrement, afin que lui ne pouvant plus mourir, et nous, commettant chaque jour de nouveaux péchés, nous ayons un véritable sacrifice par lequel nous puissions les expier. »

Qu'il faut soupirer sans cesse après la vie future.

« Voici que le monde périt insensiblement et que toutes les choses visibles passent comme un nuage, ou comme une ombre du soir. Nous voyons maintenant accomplir ce que l'on avait prédit autrefois ; nous perdons nos biens, et nos maux s'augmentent de plus en plus ; n'aimez donc point le monde que vous voyez être pour vous sur son déclin, principalement puisque l'Apôtre saint Jacques vous enseigne que l'amour de ce monde est ennemi de Dieu. Mais aimez au contraire de toute votre âme cette vie qui ne finira jamais. Hâtez-vous d'arriver où vous ne devez point cesser de vivre, et où vous n'aurez plus à craindre de mourir ; car si vous avez

tant d'attache pour cette vie misérable qui coule comme l'onde rapide et qui n'est remplie que de longs travaux, de sueurs, de soupirs et d'amertumes, combien plus devez-vous aimer la vie interminable où vous ne souffrirez aucune peine, où votre félicité sera constante, votre liberté heureuse et votre béatitude pleine et solide : car, dit le Seigneur dans l'Evangile : *Les hommes seront semblables aux anges* (Luc 20-36), non pas, à la vérité, par nature, mais en bonheur; ce sera encore là que vous expérimenterez cette autre promesse du Sauveur : *Les justes reluiront comme des soleils dans le royaume de leur Père* (Matth. 13-43). Quelle sera, croyez-vous, la splendeur des âmes, quand la lumière des corps ressemblera aux rayons du soleil?

» Nul, dans ce lieu, ne sera accablé de tristesse, ni fatigué par le travail, ni affligé par la douleur, ni agité par la crainte, ni surpris par la maladie; chacun possédera une santé continuelle, inaltérable.... Les hommes, associés aux esprits bienheureux, y renaîtront spirituellement sans y ressentir jamais d'infirmités corporelles; c'est en ce séjour de délices que la joie est certaine, le repos assuré, la paix véritable et les plaisirs infinis. Le bonheur qu'on s'est une fois acquis, on le possède pour toujours.

» Quoi de plus magnifique, de plus glorieux, de plus éclatant, de plus beau, de plus riche que ce palais! on y est toujours en paix, toujours en fête, toujours réellement et incessamment heureux. Là, la chair ne combattra plus contre l'esprit, l'esprit n'aura plus de séduction à craindre, d'écueils à éviter; on recevra avec les célestes Intelligences, les récompenses immarcessibles que Dieu a préparées à ceux qui l'aiment et que l'œil n'a point vues, ni l'oreille entendues, ni le cœur de l'homme conçues.

» Voilà pourtant quelques-uns des mille avantages que perdent ceux qui refusent de se convertir à présent qu'il est en leur pouvoir de le faire! c'est pourquoi, vous du moins, plus éclairés qu'eux, vous, destinés à une si grande félicité et pré-

venus par la grâce, regardez comme indigne de vous de demeurer assujettis au péché. Fléchissez en votre faveur la divine miséricorde, puisque le temps vous en est accordé; méprisez les fantômes de la terre pour acquérir les réalités du ciel; regardez-vous comme voyageurs d'un moment ici-bas, et dédaignez de suivre, même du regard, des biens si fugitifs, qui passent comme l'ombre. »

La fin en tout.

« Pour juger de la vie d'un homme, il faut en observer la fin; car Dieu ne regarde point ce que nous avons été autrefois, mais ce que nous sommes à la fin de notre vie. Dieu jugera un chacun selon sa fin et non sur la durée de la vie. Partant, mes Bien-aimés, persévérons dans la prière et la louange de Dieu avec toute l'application de notre esprit, faisant avec sa grâce ce qui lui est agréable, afin que Jésus-Christ nous fasse commencer et accomplir le salut, lui qui est l'*alpha* et l'*oméga*, le commencement et la fin. »

Sur le jugement.

« Examinons attentivement en quel état nous comparaîtrons en la présence de Dieu et des saints anges qui composent sa cour; quelles œuvres on nous remettra sous les yeux, et dans quelle confusion ne sera point celui qui, n'ayant pas voulu avoir pour tous les biens du monde un seul témoin de ses crimes pendant la vie, les verra honteusement exposés aux yeux de tous, de Dieu, des anges et des hommes!

» Quelle frayeur, quand on verra irrité le Dieu dont tout l'univers ne peut soutenir la majesté quand il est apaisé!

» Quel frémissement, lorsque nous le verrons descendre du ciel pour juger le monde et nous-mêmes!

» En un moment, en un clin d'œil, au son éclatant de la trompette, les bons, les méchants, les saints, les pécheurs,

ceux que le feu avait consumés, ceux qui avaient été submergés par les eaux, paraîtront dans le même corps, indubitablement dans la même chair, dans l'état d'un homme parfait, à la mesure de l'âge et de la plénitude en laquelle Jésus-Christ est ressuscité, et les élus et les réprouvés le verront de leurs propres yeux; *alors*, est-il dit, *ils verront le Fils de l'homme*, &c. (Matth. 24), et chacun déplorera trop tard sa misère.... et il appellera ses élus placés à sa droite, et il les mettra en possession de son royaume, et il fera voir à tous les assistants les blessures et les plaies faites par les clous dans le même corps qui a été percé pour nos péchés, et il leur dira... et il leur reprochera leur insensibilité : Ah! reconnaissez donc, hommes impies, ce que j'ai fait pour votre âme; regardez ces plaies, ces blessures saignantes, vermeilles..... je me suis chargé de toutes vos douleurs afin de pouvoir les guérir... j'ai porté toutes vos peines afin de vous rendre glorieux... mais, quant à présent, ma justice ne vous peut adjuger que ce que méritent vos actions. Conservez donc ce que vous avez choisi : vous avez méprisé la lumière, demeurez dans les ténèbres; vous avez aimé la mort, allez aux régions de la mort et à l'abîme de la perdition; vous avez suivi le démon, allez à sa suite dans le feu éternel. Quel désespoir sera-ce, pensez-vous? quels gémissements! quelle désolante tristesse! quelles angoisses! »

Bonne mort dépend de bonne vie.

« Voici, mes Bien-aimés, que je vous l'ai déclaré par avance et avec simplicité; je vous ai annoncé ce qui vous doit arriver, afin que chacun le comprenne. Maintenant, personne ne pourra plus s'excuser sur son ignorance... Il est présentement en votre liberté et pouvoir de choisir l'état que vous préférerez à l'heure de votre mort, car vous ne posséderez durant l'éternité que ce que vous aurez acquis en cette vie... Aspirez donc à l'acquisition du royaume éternel, en renon-

çant volontairement à ce qui est bas et rampant dans ce monde même. Si quelqu'un d'entre vous était encore chargé des chaînes du péché, qu'il les rompe, qu'il se relève, je l'en conjure; qu'il sorte du sommeil léthargique dont il est accablé, qu'il recoure à la confession, qu'il s'amende, qu'il fasse pénitence : n'est-il pas plus avantageux de se punir ici-bas, un peu de temps, que de souffrir pendant des siècles éternels? »

NOTES SUR LE MONT SAINT-ÉLOI

Et les Chanoines réguliers de ce nom.

Le mont Saint-Éloi, qui était une fameuse abbaye située près d'Arras, a été ainsi appelé à cause que saint Éloi, suivant l'ancienne tradition, s'y retirait quelquefois lorsqu'il se séparait du monde pour vaquer librement aux exercices de l'oraison et de la contemplation. Il y en a qui prétendent qu'il y fit bâtir une chapelle. D'autres veulent que ce soit saint Vindicien, évêque de Cambray, qui l'y éleva à cause de sa dévotion pour saint Éloi; mais Gazet, *dans son Histoire des Pays-Bas*, rapporte ainsi cette fondation. Il dit « que saint Eloi fit dresser un oratoire sur cette montagne, » et qu'il y assembla dix ou douze personnes qui y vivaient comme des » ermites. Saint Vindicien, édifié de leur conversation, s'y retirait sou- » vent et voulut même être enterré dans cette église, qui ayant depuis été » brûlée et pillée avec tout le pays par les Normands, environ l'an 880, » fut abandonnée. Saint Fulbert, un de ses successeurs, y fit bâtir une » nouvelle église, assisté par les libéralités de l'empereur Othon, son » parent; et au lieu des ermites qui y étaient auparavant, il y établit » huit chanoines réguliers. »

Ce monastère devint comme un séminaire de saints évêques et de grands hommes. Hugues, Radulphe, Etienne de Firmomont, en sortirent. Le pape Adrien IV fut élevé pendant sa jeunesse dans cette abbaye; enfin Jean de Téroüenne, Ursion de Verdun, Gérard de Tournay, Guillaume de Viaison et Pierre Colmieu, cardinal, l'illustrèrent tour à tour.

Les chanoines réguliers du mont Saint-Eloi étaient habillés de violet, et portaient un rochet par dessus leur soutane. Au chœur ils mettaient une aumusse noire sous le bras pendant l'été, et en hiver la chape noire avec un grand camail. Les novices de cette abbaye portaient la robe de peaux, qui était autrefois commune à tous les chanoines, et s'appelait *Pelliceum*, d'où est venu le nom de *Superpelliceum*, ou surplis, comme le remarque le P. du Moulinet.

ESPRIT

DE

SAINT ILDEFONSE,

ARCHEVÊQUE DE TOLÈDE.

NOTICE.

667.

Disciple de saint Isidore de Séville, et savant Bénédictin, saint Ildefonse (ou, comme l'appellent les Espagnols, *Ildefonso*, et le peuple, *Alonso* par abréviation), fut d'abord Abbé d'Agali (1), et ensuite Archevêque de Tolède. Il succéda à saint Eugène sur le siége de cette église (2). Son épiscopat fut un des plus glorieux comme des plus féconds; et soit par sa science, soit par son zèle à combattre l'erreur, soit par ses autres vertus, saint Ildefonse a été toujours regardé comme l'ornement de l'église de Tolède. Il ne l'administra cependant

(1) Le monastère d'Agali était situé dans un des faubourgs de Tolède.

(2) Le P. Florès prétend que saint Ildefonse n'a été que le 31me évêque de Tolède, depuis saint Eugène, celui-ci, d'après lui, ayant été disciple de saint Denys de Paris, et sacré évêque de Tolède, en 112. Mais c'est évidemment ici un autre saint Eugène.

que neuf ans et deux mois, car il mourut le 23 janvier de l'an 667. Nous manquons totalement d'amples détails sur sa belle carrière, quoique sa vie ait été écrite par Mayans, en espagnol, et par saint Julien, Évêque de Tolède. Celle de *Cixila* n'est point authentique.

Saint Ildefonse avait laissé plusieurs savants ouvrages, dont le plus célèbre et le seul qui nous reste, est le *Traité de la Virginité perpétuelle de Marie.*

Ce traité fut composé contre Jovinien, Helvidius et un certain juif, ennemi déclaré de la virginité de la mère de Dieu.

On y trouve presque les sentiments et la tendresse de saint Bernard pour cette auguste Mère de Jésus-Christ, envers laquelle il avait, comme le grand et immortel abbé de Clairvaux, une particulière dévotion.

On dit que nous avions de saint Ildefonse plusieurs lettres probablement égarées aujourd'hui, dont quelques-unes auraient été recueillies par le P. Florès, dans la *Spana Sagrada*, t. 5, Append. 7, et par le Cardinal Daguirre, dans le t. 2 *des Conciles d'Espagne.* Celles que Don Luc d'Achéry avait données au public, dans son *Spicilége*, t. 2, n'offrent point un grand intérêt.

Il y avait également, par saint Ildefonse, *un Catalogue d'Ecrivains Ecclésiastiques en quatorze chapitres ;*

Une *Instruction sur la Connaissance du Baptême*, et son *Désert Spirituel*, ou livre, *De Itinere Deserti quo pergitur post Baptismum ;*

Un sermon *sur la Virginité de Marie* (outre le traité), mais qu'Achéry, Pozzi et Ceillier, donnent à Paschase Radbert. Andrassi soutient le contraire dans l'ouvrage intitulé : *Vindiciæ sermonis sancti Ildefonsi de perpetuâ virginitate Dei*

Genitrices Mariæ. Quoi qu'il en soit, nous n'avons que le traité dont le discours n'était probablement qu'un abrégé.

Quant à quelques autres sermons sur la Purification, la Naissance et l'Assomption de la très-sainte Vierge, on ne peut les attribuer à saint Ildefonse, quoique Feu-Ardent les ait rapportés dans l'édition de Cologne. Tous les critiques sont d'accord sur ce point, et il suffirait, au besoin, pour être convaincu, de recourir à la simple lecture de ces discours. Jamais opposition de style plus évidente.

Le genre de saint Ildefonse est très-onctueux, très-suave, et très-abondant quand il prie ou qu'il exhorte; mais il est pressant, véhément, inflexible, quand il attaque ou repousse ses adversaires. On sera à même d'en juger par la lecture de ce superbe traité. On regrette seulement qu'il y ait tant de redondances et de pléonasmes; mais c'était le défaut des anciens, celui de son siècle surtout.

Disons maintenant ce que le lecteur se sera peut-être déjà dit à lui-même, qu'il est souverainement consolant pour les chrétiens dévoués au culte de la Mère de Dieu, de voir des hommes éminents en science autant qu'en sainteté, tels que saint Ildefonse, saint Bernardin de Sienne, saint Bernard, saint Bonaventure, saint Pierre Damien, et de nos jours saint Liguori (pour ne point citer la longue chaîne des Pères de l'église et les autres auteurs ecclésiastiques), se faire les panégyristes et les défenseurs zélés de ce dogme si bien fondé, si doux à la piété des âmes tendres, si fécond pour la vertu et l'avancement spirituel des fidèles, et qu'osent attaquer, avec non moins de hardiesse que d'acharnement, les diverses sectes de novateurs. Ah! s'ils prenaient la peine de parcourir, et mieux encore de méditer, ces preuves accablantes et innombrables, ces écrits sublimes, ces témoignages

éclatants, cette foi inébranlable de dix-huit siècles, ces prodiges sans cesse répétés, cette restauration merveilleuse de la ferveur au milieu de tant de défections, d'indifférence et d'attaques impies, ils ne pourraient méconnaître la vérité, la sainteté, la grandeur et l'efficace de ce dogme que l'Eglise ne recommande et n'élève au-dessus de tous, après ceux de la Divinité elle-même, que parce qu'il a des rapports intimes avec nos plus divins mystères.

C'est avec des âmes comme celles de saint Ildefonse qu'on sait aimer Marie comme elle doit l'être, et qu'avec ce culte on parvient à la plus haute perfection.

Tâchons donc de retremper notre zèle trop faible dans la lecture de ces belles pages, empreintes d'un si louable enthousiasme pour la Mère de Jésus-Christ.

ESPRIT

DE SAINT ILDEFONSE,

Tiré de son Traité sur la Virginité perpétuelle de la Sainte Vierge, mère de Dieu.

« O ma Souveraine! ma glorieuse Souveraine! vous qui dominez sur tout le domaine du Maître de l'univers, qui est aussi mon maître; servante de votre Fils et mère du Fils incréé, qui a créé le monde; je viens vous demander et vous supplier humblement de m'obtenir l'esprit et la sagesse de votre Dieu, de votre Fils et de mon Rédempteur, afin que je connaisse et que je goûte tout ce qui est vrai et digne de vous, que je ne publie que ce qui est vrai et digne de vous, et que je raconte tout ce qui est vrai et digne de vous.

» Car vous avez été choisie de Dieu, réservée pour Dieu, appelée par Dieu même, rendue intime et proche de Dieu, unie à lui, étroitement liée avec lui; et vous avez été visitée par un Ange, saluée par un Ange, bénie par un Ange, béatifiée par un Ange et troublée à l'ouïe de son discours; étonnée en pensant à ce qu'il voulait dire, confondue par ses hommages, admirant les merveilles qu'il annonçait, vous avez entendu de sa bouche cette parole : *C'est vous qui avez trouvé grâce devant le Seigneur* (Luc 1); et il vous invita aussitôt à ne point craindre; et il vous fortifia dans la confiance; et il vous instruisit touchant cette miraculeuse nouvelle; et il vous initia au mystère glorieux de cette gloire nouvelle et inouïe à laquelle vous alliez être élevée; et il vous avertit de la pureté sans tache de cet enfantement divin; il vous certifia l'intégrité de votre virginité; et vous informant

que le Fils de Dieu devait naître de vous par l'opération de Dieu même, il vous prouva admirablement quelle était la puissance de celui qui devait naître de vous. Car vous lui demandiez comment cela pourrait se faire, vous l'interrogiez sur l'origine d'un tel prodige, vous en recherchiez la raison, vous vouliez en pénétrer la sagesse.

» O Marie! vous le questionnez touchant l'origine? entendez cet oracle qu'on n'avait jamais entendu; considérez ce prodige qu'on n'avait jamais vu; observez ce magnifique envoyé qui vient d'en-haut; remarquez cette voix inaccoutumée : *Le Saint-Esprit viendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre* (Luc 1). Et quoique l'indivisible Trinité tout entière doive opérer cette conception dans votre sein, cependant c'est la seule personne du Fils de Dieu qui doit naître dans un corps, qui prendra une chair de votre chair; de sorte que ce qui sera conçu en vous, ce qui naîtra de vous, ce qui sortira de vous, ce qui sera engendré par vous et ce que vous enfanterez, sera appelé *le Saint, le Fils de Dieu* (Luc 1). Car *il sera grand!* ce sera le Dieu des vertus, le roi de tous les siècles, le créateur de toutes choses, et vous serez heureuse entre toutes les femmes, vierge entre toutes les mères, maîtresse entre toutes les servantes, reine entre toutes les reines, et *voilà que toutes les nations vous appelleront bienheureuse,* que toutes les célestes intelligences connaissent combien vous êtes glorieuse, que tous les Prophètes publient votre bonheur, et que toutes les nations célèbrent que vous êtes bienheureuse par-dessus tout; et c'est vous qui êtes la bienheureuse de ma foi, la bienheureuse de mon âme, la bienheureuse de mon cœur et de mon amour, la bienheureuse de mes chants et de mes prédications. Oh! que je vous célèbre autant que vous êtes digne d'être célébrée; que je vous aime autant que vous êtes digne d'être aimée; que je vous loue autant que vous méritez d'être louée; que je vous serve autant que je dois servir votre gloire; car c'est vous qui ayant conçu seulement un Dieu, êtes ensuite deve-

nue l'épouse même du Fils de Dieu; c'est vous qui en engendrant en même temps un Dieu et un homme, êtes devenue la mère du Fils de Dieu ; en le recevant vous n'aviez reçu qu'un Dieu comme en hospitalité, mais en le concevant dans votre sein, le Dieu est devenu à la fois et hôte et homme en même temps ; et parce que vous avez cru à la promesse de l'Ange, vous avez été ensuite fécondée par le don du Saint-Esprit, vous avez enfanté le Fils du Souverain qui commande à l'univers, ce Fils que les Anges adorent comme un Dieu dans le ciel : sans aucune participation de l'homme vous avez donné au monde un Dieu, et après ce divin enfantement vous avez joui du privilége de la virginité; dans le passé vous étiez pure pour Dieu, dans le présent vous étiez pleine d'un Dieu, dans l'avenir vous deviez donner un homme-Dieu; et pourtant vous demeuriez intacte, jouissant des deux états les plus glorieux, de celui de la maternité et de celui de la virginité, heureuse d'avoir un fils, heureuse d'avoir conservé votre pudeur; fidèle à l'époux et au fils, vous avez su tellement garder votre foi au fils, qu'il n'a pu lui-même connaître quel était le père de la chair qu'il a prise dans votre sein ; et si fidèle à l'époux, qu'il a reconnu que vous avez été mère sans la coopération de l'homme. Ainsi donc vous avez reçu d'autant plus de gloire d'un tel fils, que vous avez plus ignoré la participation de tout homme ; et que vous avez appris ce que vous deviez savoir, cru ce que vous deviez croire, tenu pour certain ce que vous deviez espérer, et reçu sans jamais le perdre ce que vous deviez recevoir. »

CHAPITRE PREMIER.

« Écoute donc, et prête bien l'oreille, ô toi Jovinien (1) ! rentre dans ton cœur, insensé que tu es; avoue tes senti-

(1) Jovinien était un moine de Milan, qui infecta plusieurs monastères après être sorti du sien. Il avait d'abord vécu dans les plus étonnantes austérités, ensuite il se relâcha, alla à Rome, porta plusieurs vierges à se marier, prêcha

ments et ta folie, et instruis-toi de la vérité la plus pure, homme séduit par le mensonge ; je ne veux pas que tu dises que la pureté de notre Vierge a été ternie, altérée par son enfantement ; je ne veux pas que tu déchires son intégrité par sa maternité ; je ne veux pas que tu prétendes que la virginité a disparu à la naissance de l'enfant Dieu. Non, non, je ne souffrirai point que tu prives la Vierge de la qualité de mère, ni que tu enlèves à la mère la gloire de sa virginité. Si tu confonds une de ces deux choses, tu es confondu toi-même sur toutes les deux. Si tu nies l'accord de ces deux priviléges, tu te prives toi-même de l'accord de la vérité. Si tu y trouves de la désharmonie et de la discordance, je te surprends toi-même en désaccord avec toi-même. Si tu ôtes à notre Vierge ou sa maternité ou son intégrité, tu te couvres de honte en faisant à Dieu l'injure la plus outrageuse qui fut jamais. Car tu nies que Dieu ait pu conserver sans souillure celle en laquelle tu avoues qu'il a pu, étant vierge, pénétrer sans corruption. Tu nies que Dieu ait pu faire ce qu'il a voulu, puisque tu soutiens qu'il n'a pu laisser sans souillure ou sans altération celle qu'il avait trouvée vierge pour être mère. De sorte que tu assures donc que la Divinité du Tout-Puissant a plus nui qu'elle n'a servi à la virginité de celle qu'il avait choisie ; car, si en naissant il a violé l'honneur de la virginité, il a donc détruit en elle toute sa virginité? Par là donc aussi, tu soutiens qu'il a déshonoré en naissant celle qu'il avait décorée en la créant!... Ah! qu'elle se taise plutôt et qu'elle devienne muette, la bouche qui ose proférer de semblables discours. Qu'il s'émousse et devienne stupide le cœur qui médite de pareilles injures. Qu'elle s'attache au palais la langue qui doit les prononcer, et que la

que le mariage était plus parfait que la virginité, soutint que la mère de Jésus-Christ ne fut pas vierge après l'enfantement, que Jésus-Christ n'avait pas pris un corps véritable, mais fantastique, etc. Il fut condamné par le pape Sirice à Rome, et par saint Ambroise à Milan. Saint Augustin et saint Jérôme l'avaient aussi réfuté.

parole et la respiration se refusent elles-mêmes à achever de tels propos. Car il est certain que la mère divine était vierge de Dieu, vierge de l'homme, vierge d'après l'oracle de l'Ange, vierge d'après le jugement de l'époux, vierge avant le mariage, vierge pendant le mariage, vierge hors de tout soupçon, et même pendant le doute de son époux, vierge avant la conception de son fils, vierge après la conception, vierge à la naissance de son fils, vierge après la naissance. Fécondée par le Verbe, remplie du Verbe, très-fertile par le Verbe, rendue digne d'enfanter par le Verbe; la naissance a été humaine, selon la loi humaine, selon l'usage humain, selon la condition humaine, selon la réalité humaine; et cependant elle a été sans tache, sans altération, sans corruption, pure, chaste et véritablement immaculée. Mais cela comment s'est-il fait? Par opération divine, par faveur divine, par donation divine, par invention divine; divinement imaginé, divinement accordé. Ce nouveau prodige s'est opéré par une efficacité nouvelle, par un système nouveau, par de nouveaux moyens, par un nouvel enfantement. Vierge en concevant, vierge pendant la conception, vierge après la conception, vierge dans l'enfantement, vierge durant l'enfantement et après l'enfantement, vierge avec celui qui devait naître, vierge avec celui qui est né. Toujours vierge avec le fils qui lui est donné, voilà le prodige.... Mais après l'enfantement du Verbe incarné, après la naissance du Seigneur fait homme, de l'homme pris hypostatiquement par un Dieu, du Dieu uni hypostatiquement à l'homme, alors la Vierge a été plus sainte et beaucoup plus sainte, plus heureuse et infiniment plus heureuse, plus glorieuse et la plus glorieuse des créatures, plus noble et la plus noble des vierges, plus pure et la plus pure d'entre les femmes, plus auguste et la plus auguste qu'on puisse imaginer. Mais, de peur que vous ne soyez pas le seul attaché aux buissons épineux d'une telle folie; de peur que vous ne soyez pas le seul enfermé dans la haie déchirante de votre délire; de peur qu'il y en ait d'autres qui

marchent dans le sentier de votre démence, surpris par les pointes aiguës de vos raisonnements; de peur que vous ne vous donniez la mort en essayant de vous défendre seul, je veux vous associer un semblable, vous unir à un de vos pareils, vous serrer du même nœud avec un de vos égaux, et vous lier ensemble avec un hérétique tel que vous. »

CHAPITRE II.

Il confirme ici la virginité de la mère de Dieu contre Helvidius (1).

« Ecoute donc, toi aussi Helvidius, écoute-moi attentivement, homme impudent; défère à mes avis, homme impudique; crois à mes paroles, homme peu délicat; enfin regarde-moi, toi qui es sans pudeur. Pourquoi te laisses-tu émouvoir et soulever par l'impureté? pourquoi oses-tu attaquer la vertu sans rougir? pourquoi t'avances-tu sans honte dans une telle discussion? pourquoi viens-tu sans crainte au-devant de la défaite? pourquoi enfin nous vexer sans raison ni respect? Sur quelles preuves oses-tu couvrir d'infamie les prémices de la virginité avec les effets de l'enfantement? Pourquoi viens-tu déshonorer par une ressemblance humaine une intégrité que la divinité a consacrée? Ah! je ne veux point que tu fondes avec violence sur une telle majesté, de crainte que tu n'attentes hardiment à la possession de Dieu, de peur que dans ta présomption tu n'ailles jusqu'à mépriser le tabernacle de la divinité, que tu ne remplisses la maison de Dieu de tes sarcasmes injurieux, et que tu ne soutiennes que la

(1) Helvidius, fameux Arien, disciple d'Auxence, proscrivait la virginité de Marie et soutenait qu'après la naissance de J.-C., la Sainte Vierge avait eu des enfants de saint Joseph. C'était un enthousiaste et un voluptueux; il vivait dans le IVe siècle; saint Jérôme l'avait aussi réfuté. On voit par les erreurs de Jovinien et d'Helvidius que les protestants n'ont fait que prendre un peu du mauvais venin de toutes les hérésies et adopter leurs principales extravagances, telles que celles de l'inamissibilité de la grâce, etc., etc.

porte du palais divin, fermée quand il en est sorti, ait pu s'ouvrir à tout autre qu'à lui. Le Dieu des vertus est le seul possesseur et le seul Seigneur de cette demeure sacrée. Le roi des cieux en est seul le maître de droit; le Tout-Puissant est le seul architecte de ce bel édifice; il est le seul qui soit sorti et qui garde cette porte de laquelle il est sorti; nul n'y a pénétré avec lui, avec lui nul autre n'en est sorti; il n'a eu personne pour associé en y entrant, il n'a pas eu de compagnon en sortant. Qui est-ce qui peut savoir comment il y est entré, comment il en est sorti? Celui-là seul le sait qui en est sorti lui-même; il y est entré sans vêtement, si j'ose parler ainsi, celui qui s'y est revêtu de notre chair en sortant, il n'a fait que venir à la maison du miracle et y prendre seulement son vêtement nécessaire; tel il était venu, tel il s'en est revenu, mais il a marché autrement ensuite qu'il n'avait commencé; en entrant dans ce temple il n'a point emporté les dépouilles de la pudeur, et en le quittant il a enrichi au contraire sa beauté et perpétué sa splendeur; avant, elle avait été purifiée par le Seigneur; mais elle n'avait pas encore été habitée par la pureté même, comme à la venue du Seigneur; après la parole de l'Ange elle connut l'arrivée de son Créateur et admira la nouveauté de cet accès très-pur; elle sentit qu'elle avait reçu un habitant en elle, mais elle ne put pénétrer comment il s'était introduit dans ce secret sanctuaire. Cependant elle recueille toutes les vertus de son âme pour remplir son devoir de servante envers le Seigneur; elle rend à Dieu tout ce qui est dû à son rang et à sa condition; ce que le Dieu qui préside et commande dans les cieux avait ordonné, elle le fait et l'accomplit en le servant fidèlement comme l'hôte de son sein; elle conserve la pureté de sa chair à son Créateur, elle dispose son âme, et tout ce qu'elle apporta d'obéissance spirituelle pour revêtir le fils de sa chair, elle l'apporta aussi pour revêtir le Seigneur, le Créateur de sa chair, avec une chaste et immuable vérité. Or, au temps fixé dans les décrets du ciel, elle sentit que celui qui était

entré en elle en sortait ; et joyeuse de cette douce sortie, elle connut bien mieux alors celui qui venait d'elle qu'elle ne l'avait connu quand il était venu. Elle le vit revêtu de la vérité de sa chair, et, loin de sentir diminuée en elle l'intégrité de sa beauté et de sa chasteté, elle la sentit au contraire augmentée ; il se fit seulement dans cette région une solitude de Dieu et de son habitation, une singulière privation de l'hôte divin dans le lieu qu'il occupait ; ce lieu redevint nu comme auparavant ; ce lieu ne se réjouit que de la connaissance d'un seul ; et il ne connaît d'autre homme que celui qui est né de lui sans homme.

» Lors donc que l'esprit de Dieu l'a prédit par ses Prophètes, l'a confirmé par ses docteurs, l'a défendu par les organes de sa vérité, l'a corroboré pour l'éternité des siècles, que demandes-tu, toi, nouveau fabricateur d'erreurs, nouveau dialecticien insensé? que viens-tu flétrir par tes bagatelles impies ?

» Ah ! que la douleur entre dans le sépulcre de ta bouche ; que la langue immobile comble cette fosse entr'ouverte ; que l'air soit soustrait à la cavité de ce palais ; que l'épaisseur de la respiration unisse et colle ensemble ces lèvres, pour qu'il n'en puisse sortir de telles paroles contre la Mère de Dieu ! Et ne vois-tu pas que cela s'est opéré d'une manière insolite, par un moyen, par un ordre et par un droit nouveau ? Ne vois-tu pas que dans une seule personne, dans un seul corps, dans une seule condition, dans un seul âge, il y avait alternative de l'honneur de la Vierge à l'honneur de la mère, de la pureté de la pudeur à la pureté de la maternité, de la Vierge qui engendre à la Vierge qui peut enfanter ? Et l'un ne cède point à l'autre, et l'un et l'autre viennent de Dieu, et l'un n'empêche point l'autre, et l'un et l'autre se hâtent de se réunir en un ; parce que ces deux choses ne sont qu'une seule et même chose, diverses et semblables, séparées et réunies. La maternité n'empêche point la virginité, le fruit ne viole point la pureté, et la pudeur

virginale ne fait qu'ennoblir la maternité... Il est donc arrivé que celle qui était vierge a été mère; que celle qui n'avait jamais été corrompue par l'usage de la génération a pu engendrer; que celle qui ignorait la loi de la maternité, a été choisie pour devenir mère; il s'est fait que celle qui n'avait point été altérée par l'époux a été laissée intacte par le fils; mais tout cela est inestimable, admirable, inénarrable, incompréhensible, inouï, infini, que la virginité brille davantage par la maternité, que la virginité accompagne l'enfantement, que la génération soit unie à la virginité, que la virginité prouve la maternité, que l'honneur de la maternité rehausse encore l'éclat de la virginité. Oui, et c'est ainsi que la Vierge a éprouvé la vérité de la maternité; c'est ainsi que la gloire de la Vierge a passé en celle de la mère, et que la même a pu porter et le nom de vierge et le nom de mère tout ensemble. O Dieu de toutes les vertus ! ô Dieu de toutes les créatures ! ô Créateur immortel de toutes choses ! ô Dieu auteur de toutes les merveilles, qui, par tous vos miracles, par tous vos prodiges, par tous vos bienfaits, par tous vos chefs-d'œuvre, par toutes vos actions, vos paroles, vos signes, vos desseins, ne voulez autre chose, en ouvrant les trésors de votre miséricorde, en montrant les secrets de votre bonté, les richesses de votre indulgence et en faisant couler les ruisseaux de votre clémence, que mon salut et le salut du monde, ma rédemption et la rédemption du monde, ma délivrance et la délivrance du monde : vous avez opéré des merveilles qu'il est impossible de raconter, des événements sans exemple, des prodiges de puissance sans égale... et par là vous avez banni l'erreur, ôté la langueur, détruit le péché, ruiné la mort, donné le salut et la vie, ouvert le ciel, assuré le royaume éternel, duquel vous nous avez montré le chemin; enseigné la vérité pour y parvenir, préparé une vie heureuse pour nous reposer, pour jouir de la pérennité des délices de votre vision béatifique, et déjà, dès maintenant, le bonheur en cette vie, dans ce lieu, dans

cet état, dans ce moment, dans ce temps, et puis dans tous les siècles des siècles. »

CHAPITRE III.

Contre les Juifs.

« Que dis-tu, ô Juif? que prétends-tu? que médites-tu? qu'objectes-tu? que veux-tu m'opposer? Voilà que notre Vierge est de ta race, de ta nation, de ton peuple, et elle est tienne par l'origine. Cependant elle est nôtre par la foi, par l'attachement, par le respect, par la louange, par la gloire, par l'amour, par la prédication, par la défense, par notre ardeur à venger les intérêts de son nom. Car tout ce que le Saint-Esprit a fait annoncer par ses Prophètes touchant cette Vierge, toutes les figures qui ont précédé, tous les faits qui ont suivi et que tu as niés, que tu n'as pas voulu croire, et que tu repousses avec blasphème, moi je l'ai reconnu, je l'ai cru, je l'ai embrassé, je le goûte, je le vénère, je l'honore, je le glorifie, je le baise, je l'aime, je le prêche, j'en fais l'objet de mon culte; parce que la grâce m'a prévenu, que la foi m'a éclairé, que la miséricorde m'a suivi, que l'amour m'a attiré, et que la gloire de cette merveille m'a exalté. Quant à toi, qui t'es détourné par perfidie, qui t'es livré au mal, qui es devenu aveugle, qui t'es obstiné dans l'erreur et l'endurcissement, dis-moi pourquoi ne crois-tu pas dans ta nation une Vierge mère? pourquoi n'admets-tu pas qu'une vierge ait pu concevoir sans la participation d'un homme? pourquoi refuses-tu de croire qu'une vierge ait un fils propre à elle? Est-ce parce que, séduit par un genre de mensonge, tel que celui qui perdit nos premiers parents, trompé par la ruse de l'ancien serpent, tu trouves dans les saintes lettres que c'est une fille et non une vierge qui peut enfanter? Mais tu ments évidemment; tu es un trompeur, et tu veux te tromper; tu attaques à faux, tu combats à faux, tes ar-

guments sont faux, et ta défense est fausse aussi. Car si tu soutiens que c'est une jeune fille, mais non vierge qui peut enfanter, je te demanderai : Quelle est donc la promesse que Dieu avait faite ? quel est le signe miraculeux qu'il avait promis ? quel miracle y aurait-il ? quel signe merveilleux aurait-il donné ? qu'y aurait-il eu d'extraordinaire si une fille, à l'âge nécessaire avait conçu et enfanté de la manière commune à toutes ; si une jeune femme mettait un enfant au monde ?... Mais là où je vois un véritable signe, un véritable prodige, c'est si une vierge enfante tout en demeurant vierge. Là où je vois une chose toute nouvelle, c'est qu'une vierge soit mère sans la coopération de l'homme, et que sa virginité éclate davantage après sa maternité ? Oui, voilà le sujet d'admiration, voilà le miracle. Or, celle dans laquelle tu reconnaîtras qu'elle a conçu à cause de ce signe promis de Dieu, celle qui conçoit, non selon la coutume, mais d'une manière admirable, avec la nouveauté du miracle, non avec la vieillesse de l'union conjugale, celle qui présente la virginité fécondée sans être souillée ; celle-là est la mère de Dieu ; mais elle est mère de Dieu à cause de l'incarnation du Verbe. Elle est gouvernante d'un Dieu parce qu'il a pris la nature de l'homme ; elle est mère de Dieu parce qu'il est dit que cet homme-Dieu *était soumis à ses parents ; parce que les rois et les reines doivent être les nourriciers et les nourrices de ce fils* (Isaïe 49). Parce que ce fils est Dieu et homme, Verbe et chair, divinité et humanité, paix et salut pour nous, et scandale pour vous ; sagesse à nous, et folie aux Gentils. Et c'est avec raison que nous rapportons les choses humaines au Dieu et les choses divines à l'homme ; que ce qui est faible dans l'homme devient fort dans le Dieu, et que ce qui est fort dans le Dieu peut être faible dans l'homme. Par là, les choses basses s'élèvent en haut, et les choses hautes descendent en bas. Les faibles deviennent fortes, et les fortes s'assouplissent, et ce qui est extraordinaire devient ordinaire, comme ce qui est commun est sublimisé

par ce qui ne l'est pas. Et afin que vous ne puissiez point douter de cette vérité, écoutez les paroles du Saint-Esprit, écoutez les oracles des Prophètes, entendez leurs prédictions, qui sont celles de la vérité même. Isaïe a dit : *Un petit enfant nous est né : un fils nous est donné* (Isaïe 9). *Un petit enfant*, c'est-à-dire, le Christ, parce qu'il n'est pas homme pour lui, mais pour nous. *Un fils nous est donné*, parce qu'en tant que Dieu, il est fils de Dieu; mais il nous l'a donné pour être incarné pour nous. Et voilà qu'il est homme en ce qu'il nous est né, et il est Dieu en ce que fils de Dieu il nous a été donné. »

Notre Saint ajoute encore plusieurs textes tels que ceux-ci : *Vous l'avez fait un peu au-dessous des Anges*. Et ensuite celui-ci : *Je t'ai engendré avant l'astre du matin* (Ps. 109). *Il sortira de son sein comme la rosée. Un homme a été formé en Sion, et c'est le Très-Haut qui l'a fondée* (*cette cité*) (Ps. 86).

« Quant à la Vierge, le même Isaïe a dit : *Un rejeton sortira de la tige de Jessé* (Isaïe 11), c'est-à-dire, de sa race. Un rejeton qui a produit une fleur, une fleur qui est le Christ, une fleur produite par une spirituelle infusion, non par une humaine participation. *Cieux, envoyez votre rosée et que les nuées fassent descendre le juste comme une pluie. Que la terre s'ouvre et que celui qui est le salut soit produit en même temps* (Isaie 45). Or, cette terre ouverte par la seule foi et non par la corruption, quelle est-elle? Voilà donc cette Vierge qui, d'après le Psalmiste, est : *Le lit nuptial de Dieu*, parce que ce Dieu incarné est sorti de son sein *comme un époux glorieux* (Ps. 18), lui laisant toute la beauté permanente de la virginité. C'est aussi, d'après le même Psalmiste, cette terre de laquelle est sortie la vérité. *Veritas de terra orta est* (Ps. 84), vérité qui est Jésus-Christ; le même qui a regardé du haut des cieux pour venir apaiser la justice de son père, *et justitia de cœlo prospexit. Cette terre qui a donné son fruit, ce fruit qui nous a béni*, c'est-à-dire, *notre Dieu*,

notre Dieu pour nous combler de bénédictions, afin qu'il nous bénisse et que nous soyons bénis de Dieu, et que toutes les extrémités de la terre le craignent : *Et metuant eum omnes fines terræ* (Ps. 66). »

CHAPITRE IV.

Dans ce chapitre, il exhorte les Juifs à ne point diminuer la gloire de la mère de Dieu, parce que cet outrage retomberait sur le fils ; et en montrant comment toutes les vertus célestes honorent la Vierge, et comment toutes les nations se pressent autour d'elle, il les invite à venir se réfugier eux-mêmes dans son sein.

« Qu'il vous soit donc très-agréable, je vous en prie, ô Juifs ! que la gloire d'une aussi grande Vierge ait été tirée de votre parenté. Qu'il vous soit aimable qu'une Vierge si glorieuse ait été choisie dans votre nation. Car voilà que, par cette Vierge-Mère, la terre entière a été remplie de la gloire de Dieu. En effet, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, tous ont connu par la Vierge le Dieu vivant. C'est par elle que tous ont vu *le salut de Dieu* (Ps. 79), et qu'ils se sont rappelés de lui ; enfin, c'est par cette Vierge que toutes les contrées de la terre les plus éloignées se sont converties au Seigneur, et toutes les nations adorent en sa présence le fils de Dieu, celui à qui appartient la royauté, celui à qui a été donnée la domination de l'univers. Oui, toute la terre chante et loue son fils ; elle chante le cantique nouveau de la délivrance, parce qu'en naissant de cette Vierge, il a opéré la merveille du salut du monde. C'est par elle que *Dieu a fait connaître le salut* (Ps. 97), *et qu'il a manifesté sa justice devant nos yeux*. Et au nom de ce Seigneur toutes les nations se sont assemblées au milieu de Jérusalem (qui veut dire la vision de paix), c'est-à-dire, dans l'église universelle. Et le Seigneur a juré son alliance dans la vérité et la justice. Et

toutes les nations se sont prises à bénir le fils d'une telle mère. Et ce Dieu est devenu notre force. Et l'on vient chaque jour des extrémités de la terre pour l'adorer, et nous voyons se réaliser la parole de Jérémie : *Véritablement nos pères étaient dans l'erreur*. Et le fils de Marie est cette montagne placée sur le sommet des autres montagnes, c'est-à-dire, élevée au-dessus de nos Apôtres et de toutes les majestés et les vertus de la hiérarchie céleste. Et nous accourons tous, nous peuples de la terre, et les nations s'y rendent en foule. Et nous montons à ce Seigneur, *à cette montagne et à la maison de Jacob*, qui est l'église du Dieu vivant. Il nous instruit de ses voies et nous marchons sur ses traces, parce que la loi de grâce *est sortie de Sion et la parole de Jérusalem;* et que, selon l'ordre donné aux Apôtres, nous sommes baptisés en son nom et remplis du Saint-Esprit. »

Après cette sublime et rapide exposition des motifs de notre culte envers Marie, il rappelle aux Juifs les causes de leur répudiation. Il les accuse, d'après les textes de l'ancien et du nouveau Testament, d'obstination, d'infidélité, d'incroyance aveugle, d'orgueil, d'obéissance illusoire aux observances de la loi, et termine cette preuve accablante, en disant :

« J'ai raconté à la hâte, j'ai dit en courant, j'ai cité en volant, je n'ai rapporté que ce qui s'est présenté au moment, car si je m'étais appliqué, si j'avais fait des recherches dans l'Écriture, si j'avais plus de sagesse, plus de tact, plus de vivacité, le jour manquerait, les moments s'évanouiraient, les heures s'écouleraient, le matin reviendrait, l'heure de midi passerait, le soir tomberait, et la nuit, et le crépuscule et le jour reviendraient encore, que je n'aurais pas eu le temps d'expliquer des mystères si relevés, des motifs si puissants que ceux de notre foi, comme aussi je n'aurais pu raconter tout ce qu'il y a de faible, de perfide et d'odieux dans votre incrédulité.

» C'est pourquoi (s'écrie-t-il), venez donc avec moi à cette Vierge, si vous ne voulez sans elle courir aux feux de l'éternel

abîme. Venez, cachons-nous sous le voile de sa haute protection, de peur que vous ne soyez *couverts par la confusion comme par un manteau.* Venez, confessons-lui, moi, les fautes de ma jeunesse et de mon ignorance ; vous, les sacriléges et les crimes que vous avez commis, de crainte que les cieux ne révèlent un jour toutes nos iniquités. Venez, humilions-nous dans la sincérité de nos aveux et de nos louanges, afin que la terre ne s'élève pas contre vous, pour condamner votre résistance. Ne rougissez point de reconnaître que son fils est votre Dieu, de peur que lui-même ne rougisse de vous, en présence de ses anges. Adorez-le sur la terre, afin qu'il vous admette dans la possession de la terre des vivants. Confessez qu'il est Dieu et fils de l'Homme, c'est-à-dire de la Vierge-Mère, afin que lui aussi vous reconnaisse devant la majesté de son Père. Aimez-le enfin, tandis qu'il a encore de la patience, de peur que vous ne deveniez l'objet de sa haine lorsqu'il vous jugera. »

CHAPITRE V.

Dans ce chapitre, saint Ildefonse explique aux Juifs les divers témoignages de la vérité de l'incarnation de Jésus-Christ. « Quel est ce Christ qui est venu ? quelle est son essence et sa puissance ? il enchaîne les unes aux autres par les anneaux les plus délicats, les plus solides, toutes les prophéties ou du moins un grand nombre, et prouve par là que Jésus-Christ est vraiment Dieu, et le Dieu Messie que leurs ancêtres attendaient. »

CHAPITRE VI.

Après cette première exposition, il passe à la preuve de la maternité divine, c'est-à-dire qu'il rapporte les témoignages qui établissent que le fils de Marie est aussi le fils de Dieu. Mais ici, pour prendre son essor et s'élever à la hauteur de son sujet, il sent qu'il a besoin de la force et de l'inspiration divine, et il l'appelle par cette tendre prière :

« Ouvrez vous-même, ô mon Jésus! ouvrez ma bouche, et remplissez-la des louanges de vos miséricordes ; touchez la bouche et l'oreille de mon cœur. Dites-lui, *ephphetha,* c'est-à-dire, *ouvrez-vous,* et j'écouterai ce que le Saint-Esprit m'apprendra, et je dirai ce qu'il m'ordonnera de dire. Et alors, je pourrai raconter et célébrer vos magnificences et vos largesses infinies envers les enfants des hommes, vous qui vivez et régnez dans tous les siècles. Amen. — Qu'avez-vous donc fait Seigneur ?... Quant à ce qui concerne votre toute-puissance, comme personne de la très-sainte Trinité, je sais que vous avez fait tout ce qui existe, et rien de ce qui existe n'a été fait sans vous. Quant à ce qui touche votre personne particulière comme voulant vous incarner et apparaître aux hommes pour opérer leur salut, *vous vous êtes soumis à la loi, vous êtes né d'une femme* (Galat. 4). Mais si je considère maintenant chacun de vos pas sur la terre, et la multitude infinie de prodiges que vous avez laissés après vous, *je vois que vos démarches ont été les démarches d'un Dieu ; oui, les démarches de mon Dieu* (Ps. 67-25). Ces démarches par lesquelles vous êtes venu dans ce monde par la Vierge, et celles par laquelle vous êtes revenu à votre Père par la gloire de la résurrection. De sorte que votre venue sur la terre n'est pas moins confirmée par tous les oracles des Prophètes, que démontrée par l'exemple de vos œuvres miraculeuses. »

Alors les oracles de Daniel se présentent à lui, et il prouve que Jésus-Christ est cette pierre détachée de la montagne (de la nation Juive), sans être taillée de main d'homme (sans la participation de l'homme), et qui, descendant sur la terre, l'a remplie tout entière (de sa puissance et de sa gloire).

Viennent ensuite les oracles de David qui dit : *Ecoute, ma fille et vois.* Ecoute la voix de Dieu, et vois la miséricorde de celui qui te prévient de ses grâces ; *prête ton oreille*, l'oreille de l'obéissance, *et oublie* les profanations de ton peuple, et ne te souviens point *de la maison de ton père,* savoir, du démon,

du monde, de ses attraits et des amours impurs des choses temporelles (Ps. 44).

Aux oracles d'Ezéchiel qui dit : De ce sein maternel de la Vierge, le Seigneur seul sortira, sans blesser les lois de la pudeur. *Cette porte sera fermée, et elle ne sera ouverte ni avant ni après, parce que le Seigneur, le Dieu d'Israël est entré en elle, et elle demeurera scellée pour lui seul* (Ezéch. 44).

C'est à regret que nous ne pouvons suivre notre Saint dans l'énumération des autres oracles prophétiques et du développement qu'il leur donne; il finit en établissant une concordance entre les divers passages de l'*Ancien Testament* et ceux du *Nouveau*, et prouve que Jésus-Christ ayant vérifié dans sa personne toutes les prophéties, toutes les figures, tous les sacrifices, et satisfait l'attente du monde entier, il est donc le Messie, le Fils de Dieu, il est donc aussi Dieu et homme, et en cette qualité indubitablement le vrai fils de Marie, qui l'a revêtu d'une chair dans son sein.

« Vous avez entendu (reprend-il), ce qu'il est, ce qu'il a fait, ce qu'on a annoncé de lui, ce qu'il a réalisé; vous savez ce que Dieu a fait en venant dans le sein de la Vierge; vous avez appris qu'étant Dieu il s'était fait homme: vous avez compris que, quoique autre soit un Dieu et autre un homme, il n'est pas cependant un autre Dieu et un autre homme, mais un seul Seigneur, mon seul Jésus-Christ Dieu et homme. Eh bien! écoutez maintenant quelles œuvres miraculeuses il a faites, quels prodiges, quelles guérisons, quelles merveilles! Ici certes, ce que vous entendrez, vous ne pourrez nier que ce ne se soit passé dans votre nation, parmi vos proches, vos amis et vos concitoyens? Vous ne pourrez nier qu'il n'ait opéré ces miracles en tant qu'homme de votre race, de votre peuple, de votre propre patrie, et dans la vérité de cette chair dans laquelle il a voulu naître!... Mais, je le vois, vous faites des efforts, vous employez la ruse, vous évitez de comprendre, parce que vous ne voulez point croire. Vous m'oppo-

sez seulement les prophéties anciennes, et vous ne voulez point admettre leur accomplissement ; vous n'en appelez qu'au *Testament Ancien* et vous rejetez le *Nouveau*. Les faits sont là pourtant, qui attestent que l'*Ancien* n'était que pour le *Nouveau*, que tout était préparé pour nous, et que ce qui est présent n'est que l'accomplissement du passé. Qu'opposez-vous, la loi et les Prophètes, lorsque la loi et les Prophètes en vigueur jusqu'aux jours de Jean-Baptiste, ont été ensuite accomplis en la personne de Jésus-Christ ?

» Pourquoi éludez-vous toujours ? la vérité vous dit elle-même : C'est moi, *ego sum ;* et vous, vous allez chercher quelqu'un qui vous dise que cela n'a que l'apparence de la vérité. Elle vous dit : *Je suis la voie*, et vous cherchez la voie dans les chemins détournés. La vérité vous dit : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive*, et vous, vous faites venir d'ailleurs quelqu'un qui donne à boire à celui qui a soif. La vérité vous dit : *Je suis sorti du sein de Dieu mon Père et je suis venu dans le monde.* Et vous, vous cherchez quel est celui qui a pu venir en ce monde ! La vérité vous dit : *Moi et mon Père nous ne faisons qu'un, et celui qui me voit, voit également mon Père,* et vous, vous assurez qu'il ne vient point de son père et qu'il ne peut lui être égal. Mais comme vous êtes défenseur dans votre propre cause et que vous vous applaudissez toujours, je ne veux pas que vous soyez deux choses à la fois. Sachez seulement et tenez pour certain, que tous ceux dont vous invoquez l'autorité comme étant à vous, m'appartiennent aussi ; que tous ceux que vous dites vous favoriser, sont également mes amis. Car ce qu'ils ont dit à votre oreille, par leurs voix, ils l'ont dit à mon cœur par le don de l'intelligence. Je veux toutefois vous céder un moment, non que je sois vaincu par la vérité, mais parce que je suis fort, au contraire, et appuyé sur elle. Vos témoins prétendus, eh bien ! c'est eux que j'appelle moi-même en faveur de ma cause ; c'est par eux-mêmes que je veux vous prouver ce que j'avance, ce que je crois, ce que je vous assure. Qu'est-ce en effet que

ma foi, sinon leur vérité ? ma conviction sinon leur attestation ? ma connaissance si ce n'est leur témoignage ? Ma langue n'est agitée que par leur inspiration ; ma parole, c'est leur esprit qui l'anime, car c'est par eux que la parole de Dieu est arrivée jusqu'à nous, parce qu'ils ont été les organes de sa sagesse. Donc leur cœur voilà ma bouche, leur bouche voilà mon langage, mon langage voilà ma foi, leur foi voilà ma conviction, je ne dis que ce qu'ils m'ont appris, je ne sais que ce qu'ils m'ont enseigné, et je ne puis point taire ce qu'ils m'ont déclaré être vrai. Mais vous, pourquoi ne croyez-vous pas au Fils, qui vous dit : *Tout ce qui est à mon Père est à moi.* Pourquoi ne croyez-vous pas le Père qui dit à son Fils : *Asseyez-vous à ma droite.* Pourquoi ne croyez-vous au Fils qui vous dit : *Mon Père a tout fait jusqu'à présent, et moi j'ai aussi tout fait avec lui.* Et au Père qui lui dit : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.* Pourquoi n'ajoutez-vous point foi à ce que vous dit le Fils : *Si vous connaissiez mon Père, vous me connaîtriez certainement moi-même.* Tandis que le Père, de son côté, lui a dit : *Vous êtes mon Fils ; je vous ai engendré aujourd'hui* (de toute éternité, parce qu'il n'y a point d'aujourd'hui ni d'hier en Dieu). »

CHAPITRE VII.

Tenant toujours son adversaire sans le lâcher, notre Saint ne lui laisse aucun espoir d'échapper de ses mains ; il le poursuit, il le roule en quelque sorte, il le terrasse, par ce qu'a dit Salomon, par ce qu'ont dit Isaïe, Malachie, Michée, Daniel, David et les autres Prophètes ; par ce qu'ont démontré Matthieu, Marc, Luc, Jean, en disant : « Ce que nous avons vu du Verbe de Dieu, du Verbe de vie et de vérité, ce que nous avons entendu, ce que nous avons touché de nos mains, voilà ce que nous vous annonçons, ce que nous vous certifions. »

Passant ensuite au VIIIe chapitre, il dit : « Vous avez en-

tendu le témoignage du Père touchant son Fils ? Le témoignage que le Fils a rendu et de lui et de son Père ? Vous avez entendu le témoignage du Saint-Esprit, qui, pour prouver que ce Fils de Marie était le Fils de Dieu (duquel cependant en tant que Dieu le Saint-Esprit procède) , et qu'il s'est véritament incarné, pour rendre certaine cette incarnation, est descendu du ciel sous une forme visible , afin de confirmer tout ce que les oracles anciens et nouveaux ont dit de Jésus-Christ? Vous avez entendu ce que la loi et les Prophètes depuis Moïse jusqu'à Zacharie, en ont dit? Ce que depuis Jean-Baptiste jusqu'à nos jours, les Evangélistes et les autres Apôtres en ont rapporté ? vous avez entendu?..... Eh bien ! écoutez encore ce qu'en ont dit les oracles des diverses conditions , des divers sexes , des divers âges , de diverse nature , et les éléments eux-mêmes ; afin que si le merveilleux langage et l'admirable harmonie des Prophètes ne vous touchent point, vous soyez du moins touché par la contemplation de cette diversité de témoignages. Croyez-en premièrement la Vierge elle-même , qui vous déclare qu'à cause de la personne et de la nature divine de Jésus-Christ , *Toutes les nations l'appelleront bienheureuse* , *parce que le Tout-puissant a fait en elle de grandes choses*... Croyez à cet oracle de la Vierge qui a conçu la chair dans son sein , avec autant de vérité qu'elle l'avait cru et reçu en vérité dans son esprit par la foi, car c'est le même esprit qui l'a rendue féconde et par la foi et par l'enfantement , qui parle par sa bouche.

» Écoutez maintenant la nature stérile , avancée en âge , de mœurs pures , fidèle aux préceptes de Dieu ; écoutez Elisabeth ! Elisabeth , remplie du Saint-Esprit , sentant, à l'approche de cette Vierge, l'enfant tressaillir dans son sein, dans l'ivresse d'un saint transport, s'écrie : *Vous êtes bénie par dessus toutes les femmes ! Et d'où me vient ce bonheur que la mère de mon Dieu vienne à moi ? Car aussitôt que votre voix a frappé mon oreille, mon enfant s'est agité et s'est réjoui dans mon sein. Oh ! que vous êtes heureuse d'avoir cru, car*

tout ce que le Seigneur vous a fait annoncer s'accomplira fidèlement en vous (Luc 1).

« Écoutez la confession éclatante de Siméon, le juste, le vénéré Pontife, qui pour vous reprocher votre infidélité, n'a pu voir le terme de sa longue vieillesse jusqu'à ce qu'il ait contemplé de ses yeux le Seigneur : il le presse sur son sein, dans le temple où on l'avait porté selon l'usage, il le tient dans ses bras, il l'adore, et dans son extase et son ravissement il entonne ce beau cantique : Et *maintenant, Seigneur, vous pouvez laisser aller en paix votre serviteur selon votre parole, car mes yeux ont joui du Sauveur que vous avez envoyé à la face de toute la terre pour être la lumière des nations et la gloire de votre peuple d'Israël* (Luc 11).

» Écoutez Anne la prophétesse, cette femme illustre, issue de la tribu et de la famille de David. Longtemps vierge de corps et d'esprit, ensuite engagée dans une honnête alliance, et puis veuve de bonne heure, habitant toujours le temple, vivant dans la mortification, vaquant à la prière, servant nuit et jour le Seigneur jusqu'à l'âge de 84 ans ; écoutez Anne ! car il est prouvé qu'elle aussi était inspirée par le Saint-Esprit, puisqu'il est dit : *Etant donc survenue à la même heure, elle se mit aussi à louer le Seigneur, et à parler de lui à tous ceux qui dans Jérusalem attendaient la rédemption d'Israël* (Luc 11-38).

» Écoutez l'aveugle auquel le Seigneur dit : *Et vous, croyez-vous au Fils de Dieu ?* et il répondit : Seigneur, qui est celui-là, pour que je croie en lui ? Et Jésus lui dit : *Vous l'avez entendu, car c'est celui-là même qui vous parle.* Et l'aveugle ajouta : *Seigneur, je crois en vous, et se prosternant il l'adora* (Jean 9).

» Écoutez Marthe, qui au moment où elle doutait de la résurrection de son frère Lazare, ne put douter de la présence du Fils de Dieu, qui lui disait : *Je suis la résurrection et la vie*, etc... et qui le lui prouva en ressuscitant son frère (Jean 11). Mais, pour omettre tant d'autres garants de la

vérité de ma foi, et parce qu'il suffit au milieu de tant de preuves d'en choisir quelqu'une de loin en loin, écoutez le témoignage général, unanime de votre nation. Car il est dit : *Un grand nombre d'entre les Juifs étant venus à Marie et ayant été témoins des prodiges que Jésus opérait, crurent aussitôt en lui* (Jean 11, Luc 19). Et lorsqu'il approchait de Jérusalem, descendant par le côté de la montagne des Oliviers, cette foule qui se pressait autour de lui après avoir vu ses miracles, et qui couvrait son passage de feuillage, de fleurs, de tapis, de vêtements, que dit-elle ? Elle s'écriait : *Qu'il soit béni à jamais celui qui vient au nom du Seigneur ! Paix dans le ciel, et gloire (à lui) dans les hauteurs des cieux.*

» Écoutez les morts qui sortent du tombeau à sa voix. — Écoutez les vivants qui les voient rappelés à la vie. — Écoutez enfin les démons eux-mêmes qui, le reconnaissant pour le fils du Très-Haut, *le supplient de ne point les tourmenter et de les laisser aller se précipiter dans quelque abîme* (Luc 28). Croyez, je vous en prie, au démon ; croyez en lui, afin qu'en croyant ce qu'il avoue, vous évitiez ce qu'il a mérité. »

CHAPITRE IX.

« Mais jusqu'à présent (ajoute-t-il), nous avons tiré nos preuves des témoignages pris des confins de la terre, des habitants de ce monde, de vos semblables, de vos compagnons d'exil, de la réunion de la pensée, de la parole, de la vérité des hommes ; je vous ai fait entendre des témoins, rapporté des attestations, présenté des faits ; j'ai corroboré par là ce que j'avais avancé. Maintenant je suis heureux, je suis joyeux, je suis fier, je m'applaudis de pouvoir vous faire entendre, après le témoignage des démons, celui des Anges de Dieu, de vous faire monter au ciel en esprit, de vous l'ouvrir, de vous le faire interroger, de vous y faire trouver des appuis et des défenseurs de ma proposition.

» Venez, Gabriel, et dites-nous l'origine de ce mystère, le commencement de cette opération miraculeuse! Car c'est vous qui êtes venu saluer la Vierge, lui annoncer ce que le ciel vous avait confié, lui insinuer l'œuvre divine de l'incarnation du Verbe : « Or, l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu » dans une ville de Galilée appelée Nazareth, à une vierge » fiancée à un homme nommé Joseph, de la maison de Da- » vid, et le nom de cette vierge était Marie.

» Et l'Ange étant entré vers elle, lui dit : Je vous salue » pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie » entre toutes les femmes. Et Marie entendant, fut troublée » par ces paroles, et elle songeait à ce que pouvait être cette » salutation. Et l'Ange lui dit : Marie, ne craignez point, car » vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voilà que vous conce- » vrez en votre sein, et vous enfanterez un fils, et vous l'ap- » pellerez du nom de Jésus. Il sera grand, il s'appellera le » Fils du Très-Haut, et le Seigneur lui donnera le trône de » David son père, et il régnera sur la maison de Jacob éter- » nellement, et son règne n'aura point de fin. Or Marie » dit à l'Ange, &c. (Luc 1). »

Notre Saint continue la citation jusqu'aux paroles de l'armée céleste qui exécute des concerts sur le berceau de Jésus-Christ et qui chante : « Gloire à Dieu dans les hauteurs des » cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

Puis, il reprend :

« Que vous dirais-je des autres témoignages des Anges, lorsque après la tentation de sa patience humaine dans le désert, ils s'avancent pour le servir comme leur vrai Seigneur et maître?

» Que dirais-je des Anges qui apparaissent les premiers à sa résurrection et qui répondent aux gardes du sépulcre effrayés et à ceux qui demandent Jésus-Christ, qu'il ne faut plus le chercher parmi les morts, mais parmi les vivants, car il est ressuscité?

» Que dirais-je des Anges qui lui forment un cortége lors

de sa glorieuse ascension au ciel, et qui attestent aux hommes que tel il vient de s'élever dans les cieux, tel il en descendra un jour pour procéder au jugement du monde ?

» Voilà donc que la terre est remplie de témoins en ma faveur, parce que le ciel et la terre sont à la fois remplis des preuves de ma croyance... Pour vous, produisez maintenant les vôtres ? où sont-ils vos témoins ? vos arguments convaincants ? que vous reste-t-il ? vous êtes seul dans votre fausse position, et vous vous obstinez à demeurer seul... Quant à moi, je pourrais invoquer encore le témoignage des éléments et de la nature entière, car l'homme est ordinairement frappé par cela ; mais non, vous êtes intraitable et entêté, vous êtes insensible comme une pierre, autrement je vous dirais : Voyez cette nouvelle étoile qui brille dans le firmament, qui paraît à la naissance du Sauveur, qui sert de guide par son éclat éblouissant à trois monarques savants et pieux qui erraient dans des contrées inconnues, et qui leur indique le berceau du seul Dieu qui devait être adoré.

» Voyez au premier rang de ses miracles, le miracle de l'eau qu'il change en vin délicieux. Considérez comment il change la couleur, appelle le goût, prête de l'odeur, lui donne de l'énergie, et quoiqu'il n'y ait rien de ce qu'il y avait auparavant, cependant ce n'est pas autre chose que ce dont le vin a été tiré ; car si vous cherchez l'eau, vous ne la trouvez plus, et si vous regardez le vin, dites-moi d'où il est venu ? L'eau cependant n'a pas été répandue, qu'est-ce donc ? Est-ce que le vin n'est pas venu dans ces vases ? est-ce que l'eau n'en a pas disparu ? Ah ! c'est que l'un a été changé en l'autre, pour être une chose au lieu d'une autre, non pas par succession, mais par changement ; non pas par raison, mais par miracle digne d'admiration.

» Voyez les pains et les petits poissons qui se multiplient entre ses doigts divins...

» Voyez ce figuier desséché aussitôt que Jésus a parlé et prononcé malédiction. Voyez la mer !... si ses ondes pou-

vaient se changer en autant de langues, elles publieraient certainement bien haut ce qu'elles ne font que dire par leur murmure; la mer s'affermit sous les pieds de celui qui la domine, tandis qu'elle engloutit tous ceux qui lui sont inférieurs... Voye-la encore, la mer! lorsqu'elle élevait jusqu'aux cieux ses vagues écumeuses et menaçantes, allant briser sa rage avec un bruit terrible contre Charibde (fameux écueil), la frêle nacelle de Pierre va être submergée! non, la mer reprit aussitôt son calme à la parole de Jésus, elle rentra docile dans son lit avec sa tranquillité première, si bien que les nautoniers étonnés se disaient entre eux : *Quel est celui-ci à qui les vents et la mer obéissent* (Luc 8)?

» Considérez les habitants de la mer eux-mêmes; comment, tandis qu'ils fuient les filets connus des pêcheurs (des Apôtres), les poissons se laissent prendre en grand nombre à la voix et à la volonté de leur Créateur, si bien que les filets se rompent et qu'on ne peut les retirer à cause du poids qu'ils traînent.

» Voyez les maladies de toute espèce, les morts qu'on va ensevelir, ceux qui gisent déjà dans le sépulcre, et qui sont devenus les citoyens de l'éternité. La mort s'enfuit épouvantée, tant elle craignait celui qui lui arrachait sa proie.

» Voyez le jour des épaisses ténèbres qui se déployèrent sur la terre; le soleil qui perd toute la joie de ses rayons, qui pâlit, qui se couvre de deuil, qui au lieu de sa brillante lumière s'enveloppe dans un manteau de sombre horreur!

» Voyez les rochers qui se fendent, et les poitrines plus dures qu'eux qui sont brisées de douleur, et avouez et reconnaissez que ce n'est pas par leur propre mouvement qu'ils font, ces hommes, l'aveu que c'est là vraiment le Fils de Dieu, mais par la force invincible de la vérité que vous seul persistez à regarder comme incertaine ou à rejeter par une aveugle perfidie.

» Voilà donc qu'il est impossible de douter d'une telle vérité; voilà que tout est vrai, que tout est juste, que tout est

saint, que tout est sacré, que tout est certain, que tout est fidèle, que tout est inébranlable, que tout est confirmé de siècle en siècle et fait avec vérité et équité : *Confirmata in seculum seculi, facta in veritate et æquitate* (Ps. 110). »

CHAPITRE XII.

Dans ce douzième et dernier chapitre, notre Saint clôt son traité par une cordiale effusion de tendresse envers la bienheureuse Vierge et son glorieux Fils. En terminant cependant tout à fait, il réserve encore quelques paroles aux ennemis ou aux contempteurs de la virginité perpétuelle de la mère de Dieu.

« Et maintenant je reviens à vous, ma seule Vierge, mère de Dieu. Je me prosterne devant vous, unique et sacré instrument de l'incarnation de mon Sauveur. Je m'humilie devant vous, qui seule avez été trouvée digne d'être la mère du Roi des rois. Et je vous supplie, en cette qualité, de m'obtenir la rémission de mes péchés, d'ordonner que je sois purifié des souillures de mon iniquité; de me faire aimer la gloire de votre belle vertu de virginité; de me révéler la multitude des délices que l'on goûte à servir votre Fils, et de me donner la science et l'éloquence pour publier et pour défendre sincèrement la foi de mon Sauveur. Accordez-moi en même temps, de m'attacher de tout mon cœur à Dieu, de servir votre Fils et vous, de vous aimer vous et votre Fils; lui comme mon Créateur, et vous comme sa mère : lui comme le Dieu des vertus, et vous comme la servante et l'imitatrice de toutes les vertus; lui comme mon Dieu et mon tout, vous comme la mère de mon Dieu et ma singulière espérance. Car je sais que tout ce qui s'est fait pour ma rédemption s'est fait par vous. Que celui qui s'est fait mon Rédempteur s'est fait votre fils. Que le corps mortel qu'il a pris pour détruire mon péché, il l'a pris de votre corps; que c'est de vous qu'il a reçu cette chair qu'il est allé faire asseoir à la droite de son Père dans

les cieux, se faisant mon précurseur. Aussi voilà ce qui fait que je suis votre serviteur, car votre Fils est mon Seigneur. Vous êtes ma maîtresse, parce que vous vous êtes faite la servante de mon maître. Vous êtes ma souveraine, parce que vous êtes la mère de mon roi. O Vierge sainte et glorieuse, je vous prie instamment de faire que je possède Jésus par le même esprit qui a fait que vous l'avez enfanté. Que mon âme le reçoive par le même esprit duquel votre chair l'a conçu ; que ma bouche et mon cœur le louent par le même esprit qui vous a fait dire sa servante toujours docile à sa parole ; enfin que je l'aime par le même esprit qui faisait que vous l'adoriez comme votre Dieu, et le regardiez comme votre fils.

» Et vous, ô la source de mon salut et de ma vie, et ma grande récompense dans la gloire ! vous le noble étendard de ma liberté et le partage de mon âme, Jésus-Dieu fils de l'homme, accordez-moi de croire, touchant l'enfantement de la Vierge et votre incarnation, ce qui doit servir de complément à ma foi ; de dire touchant la maternelle virginité ce qui est propre à remplir ma bouche de louanges et de reconnaissance ; d'aimer tellement votre mère, que je mette par là le comble à mon amour pour vous, et de la servir avec tant de fidélité, que vous trouviez que c'est vous-même que je sers en elle, et faites qu'elle règne tellement sur moi, que je connaisse que je vous suis en cela très-agréable, de telle sorte que son domaine s'étende sur moi pendant la vie, et que vous soyez, vous, mon Seigneur et mon Dieu pendant toute l'éternité. Car je ne puis assez dire combien je désire de devenir le digne serviteur de cette auguste reine, combien je ressens de charmes sous son joug, combien je souhaite de me montrer docile à ses volontés, et combien ardemment je demande de n'être jamais séparé de son amour, surtout de sa présence et de sa bienveillance dans le ciel. Et tous ceux qui aiment Dieu, qui lui sont fidèles, et qui le connaissent, savent pourquoi je vous adresse cette prière.

» Mais vous, nos rivaux et nos adversaires, vous qui êtes infidèles, vous qui ne semez que la discorde et la division, écoutez-le, sages selon le monde, et veuillez le comprendre, car depuis que vous êtes sages aux yeux du siècle et à vos propres yeux, vous êtes insensés aux yeux de la sagesse divine; depuis que vous avez prétendu être forts dans votre haine, vous êtes devenus faibles auprès de la force de Dieu; depuis que vous vous élevez auprès de votre misère, vous êtes devenus méprisables devant l'excellence du Très-Haut. Oui, vous qui souriez de dédain quand on vous dit que la mère de Dieu a toujours été vierge, qui ne voulez pas admettre que son Fils soit mon Créateur et le Créateur de toutes choses; qui ne voulez point accorder des honneurs à la mère du Sauveur pour n'en accorder qu'à Dieu son fils; qui ne voulez pas glorifier comme Dieu celui que vous avez vu naître d'elle comme homme; qui confondez la diversité de natures en son Fils, et méprisez sa chair souffrante et humiliée; écoutez-le, dis-je, car moi, pour être le fidèle serviteur du Fils, je demande par-dessus tout d'être le bon serviteur de sa mère; afin que le Fils règne sur moi, je choisis d'y faire régner la mère; et pour prouver à Dieu que je tiens à le servir, je lui demande de me donner les moyens de beaucoup aimer et honorer sa mère. Car c'est ainsi que les honneurs que je rends à la servante se rapportent au maître, ceux de la mère au fils, ceux de la nourrice au nourrisson, ceux de la reine au roi. Et je me réjouis de la glorifier avec les Anges, et je suis heureux de mêler mes chants à ceux des Esprits bienheureux, de féliciter avec eux la mère du Seigneur, la mère de mon Créateur, celle dans laquelle le Verbe de Dieu s'est fait chair; lui qui est ma force, mon salut, ma guérison, ma vie, ma gloire, ma récompense riche et grande à jamais; lui duquel j'espère obtenir le pardon de mes fautes, la purification de mes taches, la miséricorde et la félicité, la grâce d'être associé au chœur des Anges, à leurs hymnes, à leurs fêtes, à leurs transports, afin que

tout en moi soit gloire, louange et honneur pour Dieu, et qu'en Dieu tout soit indulgence, salut, vie, allégresse, bonheur pour moi, et qu'il en soit ainsi véritablement, incessamment, évidemment, dès ce moment, pour le présent, pour l'avenir, pour toujours, pour tous les âges, pour tous les siècles et toute l'infinité des siècles. Amen. »

NOTES SUR L'INVENTION DES RELIQUES DE SAINT ILDEFONSE

Et sur le culte qu'on leur rend.

Saint Ildefonse étant mort avec tous les traits de la plus haute sainteté, son corps fut déposé auprès de saint Eugène son prédécesseur, dans l'église de Sainte-Léocadie, vierge et martyre, dont quelques-uns ont écrit qu'il avait trouvé miraculeusement le corps durant son pontificat. Lorsque les Arabes ou les Maures subjuguèrent l'Espagne, la plupart des ecclésiastiques des contrées méridionales et de la Castille se réfugièrent vers les montagnes des Asturies, de Biscaye et dans les Pyrénées, emportant avec eux tous les corps saints précieux qu'ils avaient pu réunir. Ceux de Tolède placèrent les reliques de saint Ildefonse dans l'église de Zamora, au nord du royaume de Léon, où on leur rendit un culte public jusqu'en 888, que son tombeau, qui était d'un marbre très-beau et richement sculpté, demeura enfoui sous les ruines de cette ville saccagée et détruite par les Maures. Il fut ainsi dans l'oubli pendant plus de 500 ans; mais, ayant été découvert depuis que la ville était retournée aux Chrétiens, il fut élevé de terre l'an 1400; on fit une translation solennelle et on l'exposa de nouveau à la vénération des Fidèles; on montre encore une de ses reliques à Oviedo dans les Asturies. On y voit également une chasuble qu'on prétend être une robe dont la Sainte Vierge avait honoré notre Saint, en récompense du zèle qu'il avait fait paraître pour sa défense et pour l'extension de son culte et de sa gloire.

La maison qu'occupent ou qu'occupaient naguère les jésuites à To-

lède, fait partie, selon l'opinion de plusieurs, de la maison même dans laquelle saint Ildefonse reçut le jour ; on y a bâti une belle église sous son invocation, et outre la fête qui est au 23 janvier, on a de plus choisi le 18 décembre pour y renouveler sa mémoire. Il paraît que c'est à cause de la dévotion que saint Ildefonse avait pour la fête qu'on appelle *expectation* ou attente des couches de cette bienheureuse mère de Dieu, huit jours avant Noël ; d'autres disent que c'est en ce jour qu'il reçut cette miraculeuse chasuble de la Sainte Vierge, et cette opinion, dit Baillet (t. 2, p. 320), tout incertaine qu'elle paraisse, s'est tellement accréditée, qu'on n'a point fait difficulté de lui réserver un jour de fête, fixé au 24 janvier (lendemain de saint Ildefonse), sous le titre de la descente et de l'apparition de la Sainte Vierge à saint Ildefonse. On la célèbre même en Egypte, chez les Cophtes qui sont les chrétiens du pays (Voyez Baillet, Vansleb, hist. Alex., n. 159, et les Boll., p. 538.)

ESPRIT

DE

SAINT ANASTASE,

PRÊTRE ET ABBÉ DU MONT SINAÏ.

NOTICE.

—

678.

Trois célèbres personnages, appelés Anastase, ont brillé dans les VIe et VIIe siècles. Le premier fut Patriarche d'Antioche en 561, et mourut en 598 ou 99; le second, surnommé le Jeune, lui succéda et fut tué par les juifs en 609, dans une sédition qu'ils excitèrent contre les chrétiens; il est honoré comme martyr le 21 décembre; le troisième est le Saint dont nous allons parler ici; il ne fut que prêtre et moine du Mont Sinaï, d'où lui est venu le surnom de *Sinaïte* (1).

(1) Nicéphore et quelques modernes l'ont confondu avec saint Anastase, patriarche, mais leur opinion ne repose sur aucun fondement solide, et Alban Butler, avec beaucoup d'autres, sont contre eux.

Il naquit en Syrie ou en Palestine ; on n'est pas très-fixé sur le jour ou l'année de sa naissance, il est certain seulement qu'il vivait encore en 678, mais il s'endormit peu après du sommeil des élus. Il avait reçu une excellente éducation ; dès sa jeunesse il écoutait la lecture de l'Evangile avec autant de respect que s'il eût entendu parler Jésus-Christ lui-même ; il le recevait dans l'Eucharistie avec un amour aussi tendre que s'il l'eût tenu et pressé dans ses bras.

Ces précoces et saintes dispositions le portèrent à embrasser la vie religieuse. Il entra donc dans un monastère pour s'y consacrer avec plus de liberté et de perfection au service de Jésus-Christ.

L'esprit de Dieu qui résidait en lui et qui le destinait à confirmer ses frères dans la foi, en un temps où les Eglises d'Orient étaient troublées par de nombreux hérétiques, ne le laissa pas oisif; il sortit souvent de sa retraite pour combattre l'erreur : étant dans la ville d'Alexandrie, il confondit publiquement les hérétiques *Acéphales*, *Sévériens* et *Théodosiens ;* le Saint prit ensuite la plume et composa le livre intitulé : *Odegos* ou *le Guide du vrai chemin*. Il réfuta les Eutychéens (1), d'où venaient les Acéphales et autres hérétiques, et établit des règles fort judicieuses contre toutes les hérésies.

(1) Les Eutychéens n'admettaient qu'une nature en Jésus-Christ, qui était la nature divine, dans laquelle, disaient-ils, la nature humaine s'était confondue et perdue « comme une goutte de vin dans la mer. » Ils étaient divisés en plusieurs sectes : les Sévériens, d'un sectateur Eutychéen, appelé Sévère. Les Théodosiens, de Théodose leur chef.

Les Acéphales ou *sans chef*, étaient aussi divisés en plusieurs sectes ; on en comptait trois principales : 1° ceux qui ne voulurent pas adhérer au sujet de la condamnation de Nestorius, au concile d'Ephèse ; 2° certains qui suivirent les erreurs de Pierre Mangus, évêque d'Alexandrie, et ensuite l'abandonnèrent ; 3° ceux qui refusèrent d'admettre le concile de Chalcédoine. Ils étaient tous Eutychéens.

A ce propos, il ne sera pas inutile à nos lecteurs de connaître quelle était sa méthode de combattre les hérétiques, telle qu'il l'explique dans ce livre, puisqu'elle a été couronnée de tant de succès, et que chacun peut être appelé à défendre sa foi contre les ennemis de Dieu. Cette méthode, la voici : Sa première règle était de se conserver dans une vie pure et iunocente, afin que son cœur servît de demeure au Saint-Esprit et qu'il l'éclairât de ses lumières. La seconde était de bien posséder l'Écriture-Sainte, et de discerner quels étaient les principaux artifices des hérétiques. La troisième, lorsqu'il avait à disputer avec eux, consistait à fixer, par des définitions claires et distinctes, le sens des termes qu'il devait employer pour éviter toute équivoque, et convenait avec eux de ce qu'il pouvait leur accorder sans toucher à la foi, afin de se tenir uniquement au sujet de la controverse. Une fois enfermés dans la question, il ne souffrait pas qu'ils se jetassent sur d'autres jusqu'à ce que celle-là fût pleinement vidée. Souvent il exigeait d'eux des aveux sur des points de doctrine qu'ils ne pouvaient lui refuser sans trop manifester l'impiété de leurs dogmes ; et partant ensuite de là, il les poussait peu à peu et comme par degrés, et les menait si habilement qu'il les faisait tomber en contradiction, les accablait de passages de l'Écriture et des Pères, et les réduisait enfin à ne pouvoir plus répliquer (M. Mar. t. 2, 258).

Outre le principal de ses ouvrages, qui est l'*Odegos*, nous en avons quelques autres dont nous rapporterons les plus beaux morceaux ;

Un discours prononcé le 5e dimanche de Carême et qui a pour titre : *De la Sacrée Synaxe ;* et une explication très-

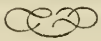
belle et très-touchante, en forme de paraphrase du *Psaume sixième*.

Nous avons encore de lui des Considérations anagogiques sur l'*Hexameron* ou l'ouvrage *des six jours de la Création ;* mais il n'y a rien qui puisse entrer dans notre cadre.

Enfin, *cent cinquante-quatre questions sur certains passages de l'Écriture*, qui ne sont, dit Godescard dans sa note (t. 3, 153), qu'une compilation ou plutôt un assemblage de plusieurs passages des Pères et des Conciles sur la vie spirituelle.

On nous saura gré cependant, nous l'espérons, d'avoir fait connaître les extraits précieux que nous allons donner.

Les ouvrages de ce Saint respirent partout la plus tendre piété et remuent le cœur doucement et délicatement.



ESPRIT

DE SAINT ANASTASE,

PRÊTRE ET ABBÉ DU MONT-SINAÏ.

De son Discours sur la sacrée Synaxe.

Après avoir commencé par faire l'éloge des Psaumes de David, qu'on chantait chaque jour dans les assemblées des fidèles, saint Anastase ajoute :

« L'assiduité à la prière et le goût qu'on y prend, ainsi qu'à la lecture des divines Ecritures, est comme la mère des vertus, car il ne peut pas se faire qu'une personne qui s'applique assidûment et avec piété à cet exercice, ne parvienne à connaître véritablement Dieu, et à obtenir de sa bonté, pour les besoins de son âme, tout ce qu'il lui demande.

» Ceux qui veulent acquérir la connaissance des arts, s'y appliquent pendant plusieurs années ; à combien plus forte raison ceux qui veulent parvenir à connaître Dieu et à le servir fidèlement, doivent-ils s'y appliquer par l'exercice de la prière, qui est un moyen efficace pour les y conduire heureusement.

» Mais ce qui est déplorable, c'est que, dans le monde, on ne s'occupe que des richesses, des grandeurs temporelles, des dignités et d'autres sujets d'ambition ; qu'on ne néglige aucune occasion pour y parvenir ; qu'on en est continuellement agité et comme obsédé, et qu'on ne pense point à son

âme, ni à sa mort, ni au jugement qui doit la suivre, ni aux terribles châtiments dont Dieu punit les méchants.

» Ah! plût à Dieu encore que tout fût là! ce serait un moindre mal; mais on va bien plus loin, hélas! on y ajoute la haine, les jalousies, les injures, les calomnies. On s'oublie soi-même, on s'aveugle sur ses propres défauts et on n'observe que ceux des autres. On est entièrement enfoncé dans le bourbier du péché, et on n'y fait pas même attention. On ne s'occupe que du mal des autres, et ce n'est pas un jour, ni dans une occasion; mais on vit et on vieillit dans cette indifférence pour soi-même, et dans ces mauvaises dispositions contre le prochain.

» Nous sommes accablés du poids de nos misères, et nous ne pensons qu'à celles de nos semblables. Nous ne rougissons pas d'être foulés aux pieds par les ennemis de notre salut, et cependant nous n'épargnons personne dans nos satires malignes. Nous ne respectons aucun rang. Nous voudrions pour ainsi dire tout dévorer, les petits et les grands, les coupables, les innocents, les prêtres, les docteurs, ceux qui nous gouvernent, ceux qui nous reprennent, qui nous corrigent, qui ne nous inspirent que le bien.

» Hélas! quel est donc notre aveuglement? Il n'y a dans nous ni esprit de pénitence, ni crainte de Dieu, ni amendement : notre cœur tout entier est tourné vers le mal. Nous n'aspirons qu'aux plaisirs, aux spectacles, aux conversations dangereuses, aux œuvres du démon. Et ce qui est plus lamentable, nous négligeons souvent nos soins domestiques et les choses les plus nécessaires, pour courir à ces amusements aussi frivoles que criminels, et nous y passons les journées entières sans fatigue; et quand il faut demeurer dans le temple du Seigneur, nous ne pouvons y passer une seule heure en prière ou en lecture; nous pensons aussitôt à en sortir et avec le même empressement que si nous étions au milieu des flammes.

» Si la leçon de l'Evangile est plus longue que d'ordinaire;

si le prêtre prolonge un peu plus ses oraisons ; s'il célèbre les saints mystères un peu trop lentement, on s'ennuie, on s'assoupit, on laisse ses yeux s'égarer de tous côtés. Les uns, au lieu de purifier leur conscience par le regret sincère de leurs fautes, ne songent qu'à parer leur corps de riches vêtements; les autres s'informent, avant que d'entrer dans l'église, si le moment de la communion approche, de peur d'y être trop de temps, et en sortent aussitôt qu'ils ont pour ainsi dire enlevé ce pain mystique. La plupart des personnes désireuses de plaire y viennent bien moins dans l'intention de prier, que pour être vues et pour séduire les simples...

» Mais, que peut-on concevoir de plus mauvais, que d'approcher, comme plusieurs ne le font que trop pour leur malheur, et de recevoir ce sacré corps et ce sang adorable qui a été répandu pour le salut du monde; de le recevoir, dis-je, avec un cœur souillé de péchés, et de se contenter pour toute purification, de laver ses mains dans quelque filet d'eau, comme si cela était suffisant, tandis que la conscience est couverte des ordures du péché. Ignore-t-on que Judas, après avoir reçu indignement le corps de Jésus-Christ, devint coupable de sacrilége, et donna encore plus entrée au démon dans son âme? Comment ose-t-on, grand Dieu, approcher des saints mystères avec la conscience si chargée d'iniquités? A quoi pense-t-on, et que se propose-t-on? Que prétend-on en y participant, tandis que la conscience reproche intérieurement les péchés dont on est coupable? Oserait-on toucher les habits du roi, ni même les siens propres, avec des mains pleines d'ordures? Cependant on ne craint point de recevoir le Seigneur Jésus-Christ dans un cœur plongé dans le bourbier du péché : comment oser présumer, après cela, d'obtenir de Dieu le pardon de ses fautes?

» Suffit-il pour cela d'entrer dans le saint lieu, d'y révérer les saintes images, de baiser la croix, de se laver les mains? Il faut laver sa conscience dans la confession et dans les larmes; il faut fuir le péché; il faut s'humilier et s'exciter à des

sentiments de contrition, et n'approcher des saints mystères qu'après qu'on s'est mis dans ces pieuses dispositions (1).

» Mais, me direz-vous, il n'est pas en mon pouvoir d'avoir ces larmes et de pleurer mes péchés. Savez-vous d'où vient cela? c'est que vous ne faites rien pour obtenir ces larmes, c'est que vous n'êtes pas touché; que même vous ne pensez jamais à ce terrible jour où Dieu nous jugera. Mais, si vous ne pouvez pleurer, gémissez du moins dans le fond de votre cœur; excitez-vous à une salutaire tristesse; retranchez vos ris, baissez les yeux vers la terre, humiliez votre esprit et votre cœur, confessez que vous êtes pécheur, et présentez-vous ainsi devant Dieu, tout pénétré de douleur de vos fautes et de respect pour sa redoutable majesté. Voyez avec quelle gravité, quelle décence, quel respect les courtisans s'approchent d'un empereur de la terre, qui quelquefois est un prince impie; ils ont tous les yeux fixés sur lui; ils n'auraient garde de montrer la moindre légèreté en sa présence, de laisser égarer leur vue, ni de faire le moindre geste, le moindre mouvement qui fût indécent. Et nous, au contraire, nous agissons dans la maison de Dieu, dans son palais, comme nous ferions au théâtre ou au bain; nous y rions, nous nous y dissipons, nous y causons, nous ne pensons pas même que nous sommes dans le temple du Seigneur.

» Ignorez-vous que l'Eglise est pour votre âme comme un lieu où se tiennent de célestes médicaments et un port assuré? si vous n'y prenez pas les remèdes dont vous avez besoin pour vous guérir de vos maux, en trouverez-vous ailleurs? Et si dans ce port de salut vous êtes agités par la tempête, où trouverez-vous le calme? Je vous conjure donc, mes Frères, de vous y tenir dans un grand respect. Laissez-vous pé-

(1) On voit manifestement par ce passage, que la foi de l'Eglise Catholique et les dispositions qu'on exigeait pour la digne réception des sacrements n'ont nullement varié. Nous trouverons encore d'autres preuves bien consolantes dans la suite de ces extraits.

nétrer d'une sainte frayeur dans le temps des sacrés mystères; pensez qu'en vous présentant devant Dieu, l'offrande que vous lui faites de vous-même sera reçue selon les dispositions où vous vous trouverez. Assistez au sacrifice avec un cœur touché de regret. Condamnez-vous et ne rougissez pas de vous reconnaître pécheur. Accusez-vous devant les hommes afin que le souverain Juge vous justifie en présence de ses anges et de tout le monde. Demandez miséricorde, demandez pardon, demandez la rémission de vos péchés passés, et la grâce de n'en plus commettre à l'avenir, afin que vous puissiez participer dignement aux sacrements, et qu'en recevant le corps et le sang de Jésus-Christ, avec une conscience pure, ce ne soit pas pour votre condamnation, mais plutôt pour votre sanctification. Vous savez ce que dit le grand Apôtre : qu'il faut s'éprouver soi-même, et que celui qui mange ce pain et qui boit ce calice indignement, mange et boit sa condamnation, et que plusieurs étaient morts pour s'en être approchés dans de mauvaises dispositions.

» Mais vous me direz peut-être encore : Qui est-ce qui est digne d'en approcher? J'en connais qui le sont, et vous le deviendrez vous-même, pourvu que vous le vouliez bien : pour cela reconnaissez humblement que vous êtes indigne ; quittez le péché, étouffez dans votre cœur tout sentiment de malice et de haine; faites des œuvres de pénitence; pratiquez la tempérance, la douceur, la bonté, des actes de justice et de charité; ayez compassion des pauvres, soyez libéral envers eux, et vous serez digne d'approcher de Jésus-Christ. Répandez aussi votre cœur devant lui avec contrition, et il exaucera vos prières; mais si vous agissez autrement, c'est inutilement que vous venez dans l'Eglise de Dieu, vous y perdez votre temps. Quoi donc, me direz-vous, faut-il que je cesse d'aller dans la maison de Dieu et de prier, parce que je suis lié par mes péchés? Ce n'est point là ce que je prétends dire, vous saisissez mal ma pensée, je vous avertis seulement des dispositions que vous devez y apporter. »

Saint Anastase rapporte après cela une partie des prières que le prêtre lisait alors à haute voix, pour porter le peuple à s'unir à lui, en esprit, dans l'oblation des saints mystères, et il s'en sert pour exhorter les fidèles à le faire avec les sentiments convenables.

« Le prêtre, dit-il, étant médiateur entre Dieu et les hommes, et priant pour les péchés du peuple, considérez ce que vous devez faire de votre côté, et que c'est comme s'il vous disait : Puisque, dans cette table mystique, j'ai été choisi pour être médiateur entre Dieu et vous, je vous avertis et vous conjure en même temps d'y apporter toute l'attention, le respect et la ferveur que vous devez. Rejetez loin de votre esprit toute pensée du monde ; bannissez-en toute sollicitude des choses terrestres; ce n'est pas le temps de vous occuper de choses vaines, mais de prier avec application et avec dévotion. Ecoutez ce que dit le diacre : *Soyons dans un grand respect, soyons pénétrés d'une sainte frayeur, donnons toute notre attention à l'oblation céleste, baissons la tête et humilions-nous.*

» Faisons donc taire notre esprit et notre langue, et que notre âme, prenant un saint essor, comme si on lui avait donné des ailes, s'élève en haut, et monte jusqu'au ciel. Passons les chœurs des anges, passons les chœurs des chérubins, et pénétrons jusqu'au trône de Dieu; là, prosternés devant Jésus-Christ, embrassons ses pieds sacrés, arrosons-les de nos larmes et implorons sa miséricorde. C'est à quoi le prêtre nous exhorte quand il nous dit : *Elevons nos cœurs en haut.* Et que lui répondons-nous ? *Nous les avons élevés au Seigneur.* Mais, que dites-vous, ô homme ! et que faites-vous quand vous lui répondez ainsi ? Ne craignez-vous pas de mentir ? Le prêtre offre le sacrifice non sanglant pour vous, et vous n'y faites point de sérieuses réflexions. Il est en sollicitude pour vous, il est devant l'autel comme s'il était présent au tribunal de Dieu ; il prie, il presse, il sollicite votre grâce; il tâche par ses supplications de l'attirer sur

votre âme; et, de votre côté, vous ne pensez pas seulement à la mériter ! Votre esprit dans ce temps-là n'est rempli que de vaines idées, que de pensées de richesses, de plaisirs, d'affaires séculières, et cependant vous répondez *que vous avez votre cœur élevé vers Dieu.* Oh ! prenez donc garde, je vous en prie, à ce que dit votre langue; ce n'est pas vers Dieu que votre cœur est élevé; il est, au contraire, tout incliné vers la terre, tout tourné vers les vanités et livré à tout ce que le démon lui inspire.

» Renoncez donc à cette mauvaise disposition; unissez-vous au prêtre d'esprit et de cœur; joignez votre prière à la sienne, puisque c'est pour vous autant que pour lui-même qu'il crie vers le Seigneur.

» Agissez de concert avec lui, puisque c'est pour vous qu'il traite avec Dieu de vos besoins. Intéressez-vous pour votre propre salut; car, comme dit saint Jacques, *la prière que le juste fait assidûment, et avec attention et ferveur, est très-puissante auprès de Dieu* (Jac. 5), elle le sera pour vous si vous savez bien vous unir au prêtre, et vous en ressentirez les effets; mais si dans cette divine collecte vous mentez à Jésus-Christ en faisant tout autre chose que ce que vous répondez au prêtre, on pourra vous appliquer ce qui est dit dans l'Écriture : *Quand l'un détruit ce que l'autre bâtit, le travail de celui-ci devient inutile* (Eccli. 34). »

Après ces pieuses instructions, saint Anastase parle de ceux qui conservent dans leur cœur le ressentiment contre leurs frères, et s'élève contre eux avec un zèle véhément.

« Qu'y a-t-il de plus condamnable, dit-il, que d'assister à la collecte et de conserver le souvenir des injures et la haine dans son cœur, et d'oser dire en même temps à Dieu : *Remettez-nous nos dettes comme nous les remettons aux autres ?* Comment, ô homme, avez-vous l'audace de parler ainsi à Dieu ? Vous avez le cœur plein de fiel contre votre frère; vous vous préparez à la vengeance; vous tramez de coupables desseins, et vous osez crier au Seigneur, qu'il

vous pardonne comme vous pardonnez ? Mais, venez-vous donc devant ses autels pour le prier ou pour mentir ? y venez-vous pour obtenir sa grâce ou pour exciter sa juste colère ? y venez-vous pour mériter le pardon de vos péchés ou pour en augmenter le nombre ? enfin, venez-vous pour votre salut ou pour votre condamnation ? Ne voyez-vous pas que, dans le temps de ces redoutables mystères, nous nous donnons mutuellement le baiser de paix, afin que, rejetant par là toute injustice et toute dureté de notre cœur, nous le présentions à Dieu avec la pureté qu'il doit avoir pour approcher dignement de lui ?

» Tandis que les saints anges remplissent leur ministère, couvrent la table mystique de leurs ailes enflammées ; tandis que les Chérubins l'environnent, que les Séraphins chantent le sacré trisagion ; tandis que le prêtre, profondément incliné avec un saint respect, prie pour fléchir la miséricorde de Dieu et pour vous réconcilier avec lui, et que les ministres qui l'assistent tâchent de s'en acquitter avec une crainte mêlée de respect ; tandis que l'agneau sans tache est immolé, que le Saint-Esprit descend sur cette victime auguste, et que les esprits bienheureux, rangés autour des fidèles, observent invisiblement tous ceux qui sont invités dans ces divins mystères, vous n'êtes frappé d'aucune crainte ; et, imitant la trahison de Judas, vous osez présenter le baiser de paix à votre frère et avoir en même temps du ressentiment contre lui ! Comment n'êtes-vous pas saisi de terreur quand vous considérez que le venin de ce serpent que vous gardez en votre âme ne saurait être caché à un Dieu qui en voit les plus secrets replis à découvert ? Comment ne mourez-vous pas de frayeur en lui disant : *Pardonnez-moi comme je pardonne à mon frère ?* Cette prière n'est-elle pas une imprécation contre vous-même, par laquelle vous vous dévouez à sa redoutable vengeance ? Ne portez-vous pas vous-même la sentence contre vous ? N'est-ce pas comme si vous lui disiez : Si je pardonne, pardonnez-moi ; si je fais miséricorde, faites-la-moi ; si j'ai

pitié de mon frère, ayez pitié de moi; mais aussi, si je me ressens de ce qu'il m'a fait, traitez-moi de même; si je suis en colère contre lui, soyez-le contre moi; si le baiser de paix que je lui donne extérieurement n'est qu'une réconciliation feinte, agissez-en de même envers moi; traitez-moi en tout comme je le traite; je veux, Seigneur, prononcer moi-même la sentence contre moi. »

Continuant ses instructions sur les autres parties du sacrifice, il ajoute : « Ainsi, après que le prêtre a prononcé les paroles de la consécration, il élève en haut ce pain de vie et le montre à tous les assistants. Ensuite le diacre dit tout haut : *Soyez attentifs*, c'est-à-dire, faites attention, mes Frères, sur vous-mêmes. Vous avez dit, il n'y a qu'un moment, *nous avons nos cœurs au Seigneur;* ensuite vous avez ajouté : *pardonnez-nous, Seigneur, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*, et en signe de réconciliation vous vous êtes embrassés mutuellement; mais comme je suis homme et que j'ignore ce qui se passe dans votre intérieur, je n'entreprends point de vous juger, et ne sachant pas qui sont ceux d'entre vous qui sont dignes de participer aux saints mystères, ou ceux qui en sont indignes, je vous avertis d'être attentifs sur vous-mêmes, et de considérer quel est celui devant qui vous allez vous présenter.

» Après que le diacre vous a donné cet avertissement, le prêtre ajoute : *Les choses saintes sont pour les saints.* Pourquoi dit-il cela, mes très-chers Frères? C'est afin que vous examiniez dans quelles dispositions vous approchez des divins mystères, de crainte que quelqu'un d'entre vous y participant, n'entende dans le fond de sa conscience ces terribles paroles : *Ne me touchez pas; retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité, qui conservez le souvenir des injures et ne voulez point pardonner* (Jean 20, Ps. 6). *Laissez auparavant votre don devant l'autel et allez vous réconcilier avec votre frère, vous viendrez ensuite offrir votre don, et vous mériterez d'être admis à communier* (Matth. 5). Voilà, mes

Frères, ce que le prêtre veut faire entendre par ce peu de paroles, *les choses saintes sont pour les saints.* »

Après cette belle explication de quelques parties du sacrifice selon le rit ancien, comme on le voit encore dans les liturgies qui nous restent et qui portent le nom de saint Jacques et de saint Basile, saint Anastase propose l'exemple de saint Etienne et de saint Jacques, qui moururent en priant pour ceux qui les martyrisaient, et enfin par l'exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même.

Il insiste encore beaucoup sur le pardon des ennemis et prouve que le souvenir des injures dans le désir de se venger, est de tous les péchés celui qui met le plus d'obstacle à la miséricorde de Dieu, et qui cause plutôt la perte éternelle du pécheur.

Car, dit-il, « celui qui a le malheur de tomber dans un péché d'impureté, ou qui commet un homicide, rentrant ensuite en lui-même, est saisi d'horreur de son crime, en conçoit un vif regret et entre dans des sentiments de pénitence; mais quand la haine et la vengeance se sont glissées dans le cœur d'un homme, il en est continuellement préoccupé; s'il se couche, il s'endort avec ce mauvais sentiment; s'il s'éveille, c'est la première pensée qui se présente à son esprit; s'il prie, s'il marche en quelque endroit qu'il soit et quoi que ce soit qu'il fasse, il porte ce venin dans son âme; et quand une fois ce vice y a jeté des racines, tout lui devient inutile, le jeûne, la prière, les larmes, la confession, l'oraison, la virginité, l'aumône et toutes les autres bonnes actions qu'il fait; la haine contre son frère détruit tout. Remarquez, ajoute-t-il, que Notre-Seigneur ne vous a pas dit : Si vous avez quelque chose contre votre frère, allez vous réconcilier avec lui; mais qu'il a dit : *Si votre frère a quelque chose contre vous* (Matth. 5). Si donc nous sommes obligés de guérir la malice de notre frère, quelle espérance de pardon peut avoir celui qui conserve la haine contre lui? J'entends souvent des gens qui disent : Malheur à moi! je ne sais que

faire pour me sauver ; je ne puis ni jeûner, ni veiller, ni garder la continence ; il m'est trop dur aussi de quitter le monde : comment me sauverais-je ? Vous me demandez comment ? En voici le moyen en deux mots : *Pardonnez et on vous pardonnera* (Marc 11). Voilà une voie courte et sûre pour arriver au salut. En voici une autre encore : *Ne jugez point et vous ne serez point jugé* (Matth. 7). »

Il prend occasion de ces dernières paroles pour exhorter aussi à ne point juger mal de son prochain.

« Quand vous-même, dit-il, vous l'auriez vu de vos yeux tomber dans le péché, souvenez-vous *qu'il n'y a qu'un seul juge*, qu'un seul Seigneur, *qui rendra à chacun selon ses œuvres* (Rom. 2). Le jugement est réservé à Jésus-Christ. Nous comparaîtrons tous un jour devant lui pour le subir et recevoir la récompense ou le châtiment que nous aurons mérité. Celui qui juge avant l'avénement de Jésus-Christ, usurpe ses droits et est une espèce d'Antechrist. Vous avez vu cet homme commettre un péché, mais vous ne savez pas s'il en fera pénitence, ni quelle sera la fin de sa vie. Le voleur qui avait été crucifié avec Jésus-Christ, obtint en un moment son pardon, quoiqu'il eût été voleur et homicide ; et Judas devint dans un moment, d'apôtre et de disciple de Jésus-Christ, un traître et un perfide. Celui-ci fut perdu et l'autre fut sauvé.

» Mais, allons encore plus loin. Je conviens avec vous que cet homme à qui vous avez vu commettre ce péché est condamnable ; êtes-vous témoin de toutes ses autres actions ? Peut-être qu'après avoir péché sous vos yeux, il fait en secret une grande pénitence ; et tandis que vous le condamnez dans votre cœur comme un grand pécheur, il est déjà justifié devant Dieu.

» Vous ne devez donc juger personne, et encore moins le prêtre, sur des fautes secrètes et incertaines dont on vous aura dit qu'il est coupable. Ne dites pas qu'il doit être jugé ; c'est Dieu qui doit le juger ou son évêque ! Pourquoi vous

qui n'êtes qu'au rang des brebis, oseriez-vous juger le pasteur? Pourquoi, à l'exemple des Pharisiens, vous attribuez-vous un pouvoir qui n'appartient qu'à Dieu? »

Enfin, saint Anastase termine son discours par une histoire fort édifiante et qui fait très-bien à son sujet : « Il y avait, dit-il, dans un monastère, un religieux qui vivait avec beaucoup de tiédeur et de négligence. Étant tombé malade de la maladie dont il mourut, il n'en fut point effrayé; au contraire, il en rendait grâces à Dieu et envisageait d'un air riant le moment où il allait sortir du monde. C'était l'usage dans ce monastère, que quand quelqu'un des frères se trouvait près de la mort, tous les autres avec le supérieur, s'assemblaient autour de lui pour l'assister dans ses derniers moments et ne le quittaient point jusqu'à ce qu'il eût rendu l'âme à Dieu; la sécurité du moribond étonna particulièrement un des pères qui étaient présents; il s'approcha de lui et lui dit avec confiance : « Mon frère, nous ne nous sommes » jamais aperçus que vous ayez rempli vos devoirs avec beau- » coup d'exactitude; au contraire, nous n'avons vu dans » vous qu'une grande négligence; dites-nous donc, je vous » en prie, pourquoi vous êtes si tranquille et que, bien » loin de craindre dans ce redoutable passage, vous ne té- » moignez, au contraire, que de la joie? Faites-nous con- » naître, pour la gloire du Seigneur, quelle grâce il vous a » faite qui vous donne tant de sécurité? »

» Alors le malade se levant doucement, autant que ses forces le lui permettaient, dit à l'assemblée : « Mes vénérables » Pères, je ne saurais dissimuler les négligences de ma vie » passée, et à cette heure les anges de Dieu m'ont présenté » et ont lu devant moi un mémoire qui contenait tous les pé- » chés que j'ai commis depuis que j'ai abandonné le siècle, et » ils m'ont ensuite demandé si je les avouais : je leur ai ré- » pondu qu'oui et que je n'en pouvais pas disconvenir; mais » je leur ai dit en même temps que depuis que j'avais le bon- » heur d'etre dans le monastère, je n'avais jamais jugé per-

» sonne, ni conservé le souvenir des injures que j'avais re-
» çues, et qu'ainsi je conjurais Notre-Seigneur de me faire
» ressentir en me pardonnant l'effet de la promesse qu'il nous
» a faite quand il a dit : *Ne jugez point et vous ne serez point*
» *jugé, pardonnez et il vous sera pardonné.* A peine ai-je
» dit ces paroles que les anges ont déchiré le mémoire de mes
» péchés; ce qui m'a ôté toute sollicitude sur ma vie passée :
» voilà donc que j'espère d'aller à Dieu avec cette joie dont
» vous êtes témoins. »

» Après qu'il eut parlé ainsi, il rendit en paix le dernier soupir, laissant à ses confrères un exemple également utile et édifiant. »

Du Discours en forme de paraphrase sur le Psaume 6e.

Nous avons encore quelques discours de Saint Anastase, qui sont pleins d'instruction et de sentiments pieux. Entre plusieurs autres, il y en a deux qu'il a faits en divers temps sur le sixième Psaume. Nous allons en rapporter quelques morceaux choisis qui peuvent servir de modèle d'actes de contrition, en même temps qu'ils apprendront à méditer sur les Psaumes et à former soi-même des sentiments intérieurs sur ceux que ces saints cantiques renferment.

« Le Prophète du Seigneur dit : *Ne me reprenez pas, Seigneur, dans votre fureur* (Ps. 6). Il se représente comme s'il était devant le redoutable tribunal de Dieu, et là, prosterné à ses pieds et la tête inclinée jusqu'à terre, craignant de lever les yeux dans la confusion que lui cause la vue des crimes dont il se sent coupable et qu'il ne saurait excuser, il n'ose rien demander à son juge, et ne dit que ces paroles : *Seigneur, ne me reprenez pas dans votre fureur.*

» Je sais, mon Dieu, que je comparaîtrai un jour devant vous et que vous manifesterez tous mes péchés en présence des esprits célestes et de toutes vos créatures; et quand j'y pense, j'en suis saisi d'une si grande frayeur, que je ne puis

la soutenir. Que puis-je cependant vous dire et qu'oserais-je vous demander, me sentant coupable de tant de péchés, qu'il me semble que je ne mérite pas que vous me pardonniez? car, je ne vous ai pas seulement offensé en secret, je l'ai fait encore publiquement et avec scandale. J'ai irrité votre saint nom au delà de tout ce qu'on peut dire. J'ai surpassé dans ma vie licencieuse celle de l'Enfant prodigue. Je vous ai été plus redevable que celui qui l'était de dix mille talents à son maître; j'ai plus péché que le Publicain, que la Femme adultère, que les Ninivites, que le roi Manassès, que la Cananéenne. Je n'ai point obéi à vos commandements; j'ai dissipé les trésors de vos grâces; j'ai fait servir au péché ce que j'avais reçu de votre bonté; j'ai profané mon corps qui était votre temple; j'ai défiguré mon âme, que vous aviez faite à votre image; j'ai perdu avec vos ennemis le temps que vous m'aviez donné pour l'employer à votre service; j'ai couvert d'ordures la robe blanche dont vous m'aviez revêtu; j'ai abusé de tous mes sens, de mes yeux, de ma langue, de mon visage, de tout ce que je suis. Hélas! rien de tout cela ne vous est caché. Que vous dirai-je, ô mon Dieu! et quelle prière oserai-je vous faire, vous qui êtes plein de clémence et infiniment bon? Toute la grâce que je vous demande, *c'est de ne pas me traiter dans votre fureur* en ce jour redoutable, et de ne pas me confondre et me couvrir d'une nouvelle honte dans votre juste colère, en présence de vos Anges et de l'univers assemblé. »

Saint Anastase montre d'abord ici le trouble et l'agitation qui se forme dans le cœur d'un pécheur, lorsqu'il commence d'entrer au dedans de lui-même, qu'il considère l'excès de ses crimes, leur nombre multiplié, et le terrible compte qu'il en doit rendre au Jugement de Dieu. Frappé de ces objets et confondu par le remords de sa conscience et par la juste crainte des reproches et des châtiments qu'il mérite, il semble que ce pécheur pense moins à demander à Dieu qu'il lui pardonne, qu'à le conjurer de ne point entrer en jugement avec

lui, dans toute la rigueur de sa justice, et c'est là comme une première secousse, pour ainsi dire, que la grâce de conversion, qui lui est donnée, fait dans son cœur. Ensuite, sortant peu à peu de cette frayeur qui l'avait comme terrassé, et entrant dans des sentiments de confiance, il commence à demander à Dieu un pardon dont il sent bien qu'il est indigne, mais qu'il ne laisse pas de conjurer le Seigneur de lui accorder, et qu'il tâche d'obtenir en avouant ses crimes et en s'humiliant plus profondément pour le fléchir.

« *Seigneur, ne me reprenez pas dans votre fureur, et ne me corrigez pas dans votre colère*; car, si les criminels ne peuvent soutenir la colère d'un prince irrité, comment votre créature, ô mon Dieu, pourrait-elle soutenir la vôtre? J'avoue que je ne mérite que des supplices et des châtiments; mais corrigez-moi dans votre miséricorde et non pas dans votre redoutable colère. Le Larron vous a demandé grâce et il l'a obtenue; la Pécheresse ayant imploré votre miséricorde, vous la lui avez accordée; le Publicain s'est humilié devant vous, vous l'avez reçu favorablement. Je suis plus misérable que tous ceux-là; je n'ai pas même toute la contrition que je devrais avoir; je n'ai fait encore aucune œuvre de pénitence; je n'ai ni charité, ni détachement, ni persévérance dans la prière, rien que je puisse vous présenter pour mériter grâce devant vous.

» Comment oserai-je vous prier de me pardonner, moi qui vous ai si souvent promis de me convertir et qui n'ai jamais exécuté ma promesse? Moi qui ai si souvent protesté devant vos autels que je ne pécherais plus, et qui suis aussitôt retombé dans mes crimes? Que n'ai-je pas à me reprocher de l'abus que j'ai fait de votre miséricorde? Vous m'avez si souvent et si longtemps attendu à pénitence, et je ne me suis pas amendé; vous m'avez si souvent relevé de mes chutes, et presque aussitôt je suis retombé; vous m'avez secouru si souvent, et je n'ai répondu à votre bonté que par mon ingratitude; vous m'avez honoré de vos bienfaits, et, bien loin

de vous en rendre gloire, je n'ai eu aucun respect pour vous. Père infiniment bon, votre tendresse m'invitait à retourner à vous toutes les fois que je vous avais offensé; vous m'appeliez comme votre enfant, vous étendiez vos bras pour me recevoir, vous me présentiez la main tandis que j'étais à terre; vous me faisiez entendre au fond du cœur ces douces paroles : *Ne crains rien, mon enfant, relève-toi encore, reviens de nouveau à moi; je ne veux pas que tu périsses;* je ne hais point mon ouvrage; mes entrailles ne sont pas fermées à mon enfant. Comment voudrais-je rejeter l'homme que j'ai formé de mes mains, pour lequel j'ai souffert tant d'opprobres et répandu mon sang? Comment voudrais-je à présent le rejeter de mon sein, lorsqu'il retourne et qu'il s'humilie devant moi? Reviens, reviens à moi!

» C'est ainsi, ô mon Dieu! que vous m'invitiez à la pénitence et que vous m'exhortiez à me réconcilier avec vous par une sincère conversion. Cependant j'ai laissé appesantir mon cœur; je l'ai laissé endurcir; j'ai fait la sourde oreille à vos tendres invitations; j'ai persisté dans mon impénitence. Mais, Seigneur, vous êtes un abîme immense de bonté, et votre miséricorde n'a point de bornes. C'est pour cela que je vous conjure *de ne point me reprendre dans votre fureur, et de ne point me corriger dans votre colère*. Ne me traitez pas dans votre juste indignation comme le figuier stérile que vous fîtes sécher et qui fut arraché. Que votre bonté m'accorde encore le loisir de faire une digne pénitence. Donnez-moi encore une année de temps; ne vous lassez pas de ma lâcheté et de mes lenteurs; ne me retirez pas de ce monde, tandis que je ne suis pas prêt à paraître devant vous; ne m'obligez pas à comparaître devant votre tribunal, n'ayant rien fait pour satisfaire à votre justice; mais ayez patience avec votre indigne serviteur; attendez un peu de temps, et ayez pitié d'un misérable chargé de toutes sortes de péchés, qui en ressent tout le poids, qui n'ose, de honte et de confusion, lever les yeux vers vous; qui se reconnaît indigne non-seulement d'a-

voir entrée au ciel, mais même de vivre sur la terre, et dont le sort, *si vous le corrigiez dans votre colère*, serait d'être dévoué aux supplices éternels.

» *Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis faible et infirme.* Infirme dans le corps, infirme dans l'âme ; mon esprit, ma raison, tout est affaibli dans moi. *Ma vigueur m'a abandonné*, et j'ai prodigué mon temps à des choses vaines. Cependant je me trouve à la fin de ma vie, et j'ai recours à vous, ô mon Dieu ! afin que vous me tiriez, par votre main puissante, de cet abîme de péchés où je me suis plongé. Ouvrez-moi, Seigneur, la porte de votre miséricorde tandis que j'y frappe ; ne me la fermez pas, je vous en conjure, quoique j'en sois indigne ; car qui pourra jamais me l'ouvrir, si vous ne le faisiez vous-même ? Si vous ne m'aidez vous-même, qui pourra me secourir ? Tout ce que je pourrais entreprendre ne serait qu'un vain effort sans le secours de votre grâce. Je travaillerais inutilement, parce que je suis sans force, et comme un homme malade. Ne différez donc pas, Seigneur, de venir à mon secours ; mais faites-moi entrer, par une véritable conversion, dans la voie du salut, puisque vous avez dit vous-même, que *nous ne pouvons rien sans vous* (Jean 15).

» Vous savez quels sont les ennemis qui s'opposent à mon changement, et la violence qu'ils me font pour m'empêcher de me convertir. Tout en moi y met obstacle, et j'ai à combattre en même temps mon esprit, ma nature, ma mauvaise volonté, et plus que tout cela, la mauvaise habitude que j'ai contractée et qui a vieilli dans moi ; voilà pourquoi *je vous prie, Seigneur, d'avoir pitié de moi, étant aussi faible que je suis*, et ayant été brisé par les coups de mes ennemis. Dans ce déplorable état je ne saurais m'aider moi-même, ni me soutenir, et pour ainsi dire, me faire la miséricorde que je vous demande. Il ne me reste donc qu'à vous prier d'avoir pitié de moi, et de vous présenter ma faiblesse afin que vous y rémédiiez.

» *Guérissez-moi, Seigneur, parce que mes os sont dans le trouble, et que mon âme est dans une extrême agitation.* Ainsi le trouble s'est emparé en même temps de mon corps et de mon âme. L'un et l'autre sont agités violemment, parce que je me suis livré aux mauvais penchants de l'un et de l'autre, et que je n'ai suivi que mes passions et mes affections dépravées. Tout ce qu'il y avait en moi qui pouvait faire ma force a été énervé, la foi, la prudence, l'espérance, la charité, la tempérance, la continence, la justice, la piété, la mansuétude, l'humilité, tout a été affaibli, tout a été brisé comme on brise les os du corps. Ainsi je vois que toute ma force s'est évanouie; je vois en même temps que mes jours ont coulé, que je suis à la fin de ma course. Je vois que le temps de la moisson est venu, que le moissonneur paraît avec la faulx à la main, et que la coignée est prête pour abattre l'arbre, et mon âme en est saisie de frayeur. Je vois que, bien loin d'avoir travaillé à m'amender, je n'ai fait qu'ajouter péchés sur péchés, et c'est ce qui trouble mon âme. Je vois qu'il y a un grand trajet à faire de cette vie à l'autre, et que je n'ai point préparé de viatique, et mon âme en souffre une violence extrême. Je vois que la mesure de mes jours est remplie, que le juge va paraître, et m'opposer en face tout le détail de ma vie; que les ministres de sa justice sont tout prêts pour exécuter contre moi la sentence qu'il prononcera. Je vois que les témoins qui doivent m'accuser s'assemblent autour de lui, et que personne ne se présente pour me défendre, et mon âme en souffre une excessive peine. J'en suis consterné, terrassé, et je ne sais ce que je dois faire. Si je demande du délai, peut-être qu'au lieu de profiter de celui qu'on me donnera pour m'amender, j'en abuserai encore; que je me chargerai d'un nouveau compte, et que je serai aussi peu prêt après ce délai, que je le suis à présent. Les ennemis invisibles de mon salut ne cessent de m'attaquer; la chair ne cesse de se révolter et de me déclarer la guerre; mon esprit est un piége pour moi par les mauvaises pensées dont je suis obsédé presque continuellement.

» *Mais, Seigneur, jusques à quand?* Oui, mon Dieu! vous à qui rien n'est caché, vous voyez ce que je souffre; vous voyez les misères de mon âme; vous voyez l'agitation où elle est; vous voyez les ennemis qui m'environnent et les tentations qui m'assiégent; vous voyez que le temps va me manquer et que mes forces diminuent toujours davantage... *Jusques à quand, Seigneur*, me laisserez-vous dans cette incertitude qui me trouble? jusques à quand différerez-vous, ou de me faire miséricorde ou de me punir; de me délivrer de ma peine par votre bonté, ou de me châtier comme je le mérite?... Mais non, Seigneur, quoique je ne mérite aucune grâce, j'espère que vous me pardonnerez, parce que votre miséricorde est infinie.

» *Tournez, Seigneur, vos yeux favorables sur moi; tirez mon âme de ses peines, et sauvez-moi par un effet de votre miséricorde* (ỳ. 4). Ce n'est pas pour mes œuvres qui ont été si mauvaises, que je vous demande cette grâce, ni pour les paroles que je vous adresse, car elles n'ont point assez de vertu pour la mériter; mais je vous la demande, par votre infinie miséricorde. Si vous entriez, ô mon Dieu, en jugement avec moi, je serais le premier à me condamner; mais c'est votre miséricorde que j'implore; c'est elle qui est ma ressource; je ne puis rien vous présenter pour la mériter; mais je vous la demande comme un pauvre demande l'aumône, et dont on n'exige pas qu'il l'achète, mais à qui on la fait gratuitement.

» *Sauvez-moi par un effet de votre miséricorde.* Quelque grands que soient mes péchés, sont-ils au-dessus de vos bontés? Votre clémence ne surpasse-t-elle pas mon iniquité? Si vous ne consultez que votre justice, si vous me jugez dans sa rigueur, je n'aurai rien à répliquer et je demeurerai sans excuse; parce que je ne trouverai en moi que l'abus monstrueux que j'ai fait de vos grâces. Vous m'avez tiré du néant, vous m'avez conservé l'être que vous m'aviez donné; vous m'avez protégé; vous m'avez élevé au-dessus des autres créatures en

me donnant la raison et en me formant à votre image. Quand ensuite j'ai eu le malheur de m'égarer et de m'éloigner de vous par le péché, vous m'avez cherché, vous m'avez trouvé, vous m'avez pris dans vos bras, vous m'avez racheté par votre sang, vous m'avez revêtu de la robe de justice dont j'avais été dépouillé, vous m'avez enrichi après que j'avais tout perdu, vous m'avez élevé à la dignité de votre enfant adoptif, vous m'avez fait votre frère, votre cohéritier; et ayant eu le malheur d'abuser de tant de grâces, que pourrais-je répondre si vous me jugiez dans la rigueur? mais, je vous en conjure, n'entrez point en jugement avec votre serviteur; *détournez vos yeux pour ne point voir mes offenses* (Ps. 50). Faites pencher votre balance du côté de votre clémence infinie, et que le poids énorme de mes péchés ne la fasse pas tomber pour ma condamnation. Sauvez-moi par cette miséricorde qui a sauvé tous ceux qui ont eu le bonheur d'être sauvés; car c'est par elle que tous vos Saints l'ont été. Moïse a péché, Aaron a péché, David a péché; que dis-je? saint Pierre, que vous aviez établi le chef de vos apôtres, a péché : aussi, c'est avec confiance que je vous demande le salut de mon âme; non par une confiance en mes œuvres, mais en votre seule bonté. Faites-moi donc entendre ces consolantes paroles : *Votre foi vous a sauvé, allez-vous-en en paix* (Luc 7). Car, de tous ceux à qui vous avez fait miséricorde il n'en est aucun auquel vous ayez dit : Ce sont vos œuvres qui vous ont sauvé; voilà pourquoi je persiste à vous demander de me faire miséricorde. Cette miséricorde me rendra à vous dont j'ai eu le malheur de m'éloigner; elle vous ramènera cet esclave fugitif qui n'a couru qu'après le péché. O Seigneur! qui faites des prodiges admirables, signalez sur moi votre miséricorde, vous qui sauvez ceux qui ont mis en vous seul toute leur confiance; vous qui surpassez, même dans vos bienfaits, toutes nos espérances, et qui nous accordez plus que nous ne vous demandons. »

Quelle chaleur! quelle tendresse d'âme, quel long cri de sublime douleur!

Saint Anastase continue l'explication du Psaume jusqu'à la fin. Mais nous n'avons pas cru, quoique à regret, devoir prolonger davantage la citation. Il termine cette touchante paraphrase par deux exemples, l'un, d'un jeune homme que saint Jean l'Evangéliste avait confié à un évêque, et qui, par l'effet des mauvaises compagnies, devint chef d'une bande de voleurs. L'autre, qui est raconté par lui-même et qui arriva sous l'empereur Maurice. C'est encore un voleur insigne, qui répandait partout la terreur et qui fut ramené enfin par la bienveillance de l'empereur, qui envoya vers lui un des siens avec des lettres pour lui promettre le pardon. Il fut tout à coup frappé d'une vertu divine, vint se jeter aux pieds de l'empereur, dépouilla son humeur sanguinaire, lui fit l'aveu de ses crimes, s'abandonna à sa clémence et mourut dans les plus grands sentiments de componction et de piété. Dieu daigna même donner une marque sensible qu'il l'avait reçu en grâce, par un prodige qu'il opéra à son dernier soupir.

C'est ainsi qu'il relève, en terminant, les cœurs abattus et les invite à se jeter avec confiance, quelqu'énormes que soient leurs crimes, dans les bras de la clémence divine.

NOTES SUR LES CHEVALIERS DU MONT SINAÏ

Ou de l'ordre de Sainte-Catherine.

La manière miraculeuse dont on croit que Dieu se servit pour manifester aux hommes les mérites de sainte Catherine, vierge et martyre (qui confessa généreusement la foi à Alexandrie, sous Maximin II), en faisant après son douloureux supplice transporter son corps par les anges sur la montagne de Sinaï, donna lieu à la naissance de cet ordre de Chevaliers. Les pieux pélerins qui venaient en foule visiter le tombeau de cette glorieuse vierge étant incommodés et souvent offensés par les

Turcs, plusieurs seigneurs Chrétiens résolurent d'instituer un ordre militaire pour la sûreté des voyageurs. Ils prirent le nom de chevaliers de Sainte-Catherine, et nul ne pouvait être reçu s'il n'avait visité son tombeau et reçu auparavant la sainte communion. C'est vers l'an 1060 et selon quelques-uns 1067, que fut faite cette institution; on ne sait point à quel seigneur on doit en attribuer la première idée. Plusieurs ont prétendu que c'était pour défendre le Saint-Sépulcre et non le tombeau de sainte Catherine que cet ordre existait; mais il y avait des chevaliers du Saint-Sépulcre et ceux-ci portaient le nom de Sainte-Catherine, ce qui fait supposer qu'ils étaient consacrés à sa garde. Leur costume d'ailleurs en est une nouvelle preuve. Ces chevaliers portaient la moitié d'une roue brisée à six rais (1) traversée par une épée. Elle était appliquée sur un manteau blanc au côté gauche. Ils portaient aussi un bouclier qui formait un contour sur le bras et qui était orné d'une longue épée, ayant encore à sa pointe sur le fourreau une roue brisée. Un large sabre, semblable à ceux des Arabes qu'on nomme yatagan était à leur main droite. Leur casque doré était surmonté d'une salamandre; une ceinture flottait autour de leurs reins, et leurs pieds étaient chaussés par d'espèces de brodequins à glands par devant.

(Voyez Mennenius, *Deliciæ equest. ord.* Hermant et Schoonebeck. Le P. Quaresmo, *Elucid. Terræ Sanctæ*, t. 1, l. 2, et Bernard Giustiniani, *Hist. di Tutti Gli ord. militari.*)

(1) On sait que sainte Catherine fut martyrisée sur une roue garnie de pointes très-aiguës. Son corps fut déposé dans le monastère que sainte Hélène avait fait bâtir et que l'empereur Justinien avait fait considérablement embellir. (Voyez la description de l'église de ce monastère dans les *Voyages de Thomson*, t. 2, et dans ceux de Pocock, t. 1, p. 140, in-fol.)

ESPRIT

DE

SAINT ANDRÉ,

ARCHEVÊQUE MÉTROPOLITAIN DE CRÈTE OU DE CANDIE.

NOTICE.

—

723.

Saint André dit de *Crète*, parce qu'il était Archevêque métropolitain de cette île, ou *le Jérosolymitain*, parce qu'il s'était retiré dans un monastère de Jérusalem, naquit à Damas. Sa tendre dévotion envers la mère de Dieu lui fit faire de bonne heure de grands progrès dans la vertu. Il brûlait d'une sainte ardeur pour l'extension de son culte, et son amour en présence de ses autels le faisait éclater en sublimes transports. Doué d'un esprit supérieur et d'une mémoire prodigieuse, il devint un des plus célèbres théologiens et écrivains de son ordre, comme aussi un des plus éminents en sainteté. Son imagination, riche et brillante, se révèle dans tous ses ouvrages, et son style large, imagé, plein d'énergie, présente à la lecture un agrément tout particulier. Il possé-

dait, dit un de ses biographes, l'art de la rhétorique au plus haut degré, et son vol mystique était imposant et hardi.

Parmi les œuvres remarquables de cet illustre Saint, nous comptons quelques discours, des commentaires sur les livres saints, des panégyriques et des canons. Par ce dernier mot, on doit entendre ici des éloges ou des prières qu'il composait pour être lus régulièrement aux offices de la très-sainte Vierge ; il y en a aussi un grand nombre pour d'autres fêtes de Notre-Seigneur et des Saints. Ce n'est le plus souvent qu'un élan d'amour, un épanchement de cœur, une sorte d'oraison jaculatoire ou de trait de flamme qui jaillit de sa poitrine embrasée d'amour.

Les diverses œuvres de saint André de Crète sont renfermées dans un in-folio très-rare, qui contient aussi les écrits de saint Amphiloque et de saint Méthodius. Ces derniers n'ont que des œuvres dogmatiques et des commentaires sur l'Écriture sainte et n'entrent point dans notre cadre. Saint André avait écrit en grec ; il a été traduit en latin et publié par le savant Père Combefis, de l'ordre des Frères Prêcheurs ; il était natif de Bordeaux, et membre de la congrégation de Saint-Louis. Cette édition, faite à Paris en 1644, est la plus estimée.

Revenons aux vertus de notre Saint. Élevé malgré lui sur le siége de Crète, il se livra avec un zèle infatigable à l'instruction et au salut des âmes. Sa tendre piété, sa douceur, sa patience se mêlant dans ses discours à la force du raisonnement et au pathétique de sa parole, il ramena un nombre infini de pécheurs. Les cœurs les plus rebelles ne pouvaient résister à tant de sainteté, d'austérité, de persuasion et de science. Il était vénéré par son troupeau et adoré par son clergé. On le voyait descendre avec bonheur jusqu'aux fonc-

tions les plus simples et les plus pénibles du ministère paroissial. Il enseignait lui-même aux enfants les premiers éléments de la Religion avec un zèle et une affection admirables. Il évangélisait les bourgs et les bourgades à l'exemple du divin Maître, relevait ceux qui étaient tombés, se faisait le médiateur et le réconciliateur des frères ennemis et divisés, recevait les confessions des derniers du peuple, se faisait en un mot tout à tous, afin de les gagner tous à Jésus-Christ; mais, hélas! tant de fatigues et de veilles épuisèrent ses forces et ravirent trop tôt à l'Eglise ce modèle de perfection sacerdotale, cet intrépide défenseur de la vérité évangélique; il s'éteignit doucement, comme de consomption, dans les bras de Jésus et de Marie, objets chéris de son cœur, l'an 723, sous le règne de Léon l'Isaurique. Quoique honoré par les Grecs, le 4 juillet, et inscrit au Martyrologe romain, nous avons cependant le regret d'ignorer le véritable jour de sa mort, le nom du Pape qui l'a canonisé, et le lieu où s'élève son tombeau, et où l'on conserve ses cendres précieuses; mais ses écrits sauront nous dédommager de cette perte et en tempérer les regrets.

On ne doit pas confondre l'illustre Saint dont nous venons de donner la Notice biographique, avec un autre saint André de *Crète*, ou le *Calybite*, qui fut un moine recommandable par ses vertus, et se distingua par son zèle pour la défense des saintes images. Celui-ci, ayant quitté son monastère pour aller à Constantinople, soutint généreusement la doctrine de l'église, et scella de son sang la vérité de la foi. Il eut assez de courage pour reprocher à l'Empereur Constantin Copronyme son attachement à l'hérésie des iconoclastes et sa fureur contre les catholiques. Ce prince affecta

d'abord, comme le font presque toujours ceux qui manquent de bonne foi et de droiture d'intention, il affecta, disons-nous, de la modération à son égard; mais s'apercevant qu'il ne pouvait vaincre sa constance, parce que la mort n'est rien pour quiconque aime Jésus-Christ et la vérité, il le fit déchirer de coups, et après avoir épuisé sur lui toute sorte de tortures, ordonna qu'il fût mis à mort. André consomma son glorieux sacrifice le 17 octobre 761 : il est nommé en ce jour dans le martyrologe romain, et le précédent l'est au 4 juillet.

ESPRIT

DE

SAINT ANDRÉ,

ARCHEVÊQUE MÉTROPOLITAIN DE CRÈTE OU DE CANDIE.

Du Discours sur la Nativité de la très-Sainte Vierge, mère de Dieu.

« La solennité de ce grand jour est l'origine de toutes les solennités : c'est la première pour ce qui regarde la loi et les ombres; mais elle est la première surtout, pour ce qui concerne la grâce et la vérité. Bien plus, elle est le milieu et la fin; car, au moment où elle commence, aussitôt la loi finit. Je dis qu'elle est aussi le milieu, puisqu'elle unit les deux extrémités; et la fin, parce que c'est la manifestation de la vérité. *La fin de la loi*, dit saint Paul, *c'est Jésus-Christ* (Rom. 10, 4). Car il nous retire de la loi et nous mène à l'esprit. En lui est la consommation de toutes choses. Il a tout résumé et concentré dans sa personne. Et, accomplissant tout ce qui était écrit dans la loi, de la lettre il nous a fait passer à l'esprit. Il a vécu pour la loi de grâce et a aboli la loi écrite, et en les joignant et réunissant dans sa personne, non pas en les confondant et entremêlant, mais conservant à chacune ce qui lui était propre, et opérant un changement merveilleux, il a remplacé par la grâce et la liberté, ce qui tenait de l'esclavage et de la dureté, afin *que nous ne fussions plus*

sous la servitude du monde et la puissance des éléments, comme s'exprime l'Apôtre (Gal. 4, ỳ. 3), ni que nous ne fussions plus les esclaves de la loi. Voilà le sommaire des bienfaits de Jésus-Christ envers nous ; voilà la manifestation du grand mystère ; voilà l'anéantissement de la nature, le Dieu-homme, la déification de la nature humaine.

» Il fallait donc qu'il y eût une introduction à une si grande joie, et un jour qui précédât et annonçât l'immense don de notre salut. Or, c'est celui de la présente festivité. La nativité de la Mère de Dieu en est l'aurore et le commencement, comme elle est aussi la conclusion et le terme de l'union du Verbe avec la chair destinée à être déifiée. Miracle, sans doute, le plus nouveau et le plus étonnant, nouvelle la plus heureuse et la plus surprenante, mystère le plus incompréhensible, où un Dieu se révèle et se fait connaître d'autant plus qu'il se cache davantage, et qui se cache d'autant plus qu'il se découvre et se produit plus manifestement. C'est donc certainement ici la solennité la plus capable d'exciter de divins transports, le jour béni où Marie, la tête couronnée des splendeurs des rayons de la virginité et toute couverte des fleurs des prairies spirituelles, en forme elle-même un bouquet qu'elle présente à l'humanité tout entière, et propose au monde de se livrer à la joie la plus vive, en lui disant : Ayez confiance; ma naissance est un jour de bonheur. C'est le jour de la régénération du genre humain ! Et, en effet, au moment où cette Vierge illustre vient à la vie et suce le sein de sa mère, une mère auguste est formée et préparée au Dieu-roi immortel des siècles ! Mais, ô le plus grand des prodiges ! Cette Vierge qui vient de recevoir le jour, est le milieu destiné à joindre ensemble la sublimité de Dieu et la bassesse de l'homme, et à devenir la mère de son propre Créateur ! selon que David, de sa voix prophétique l'avait chanté depuis longtemps, et d'après le serment que le Seigneur lui-même lui avait fait, de tirer de sa race celle qui devait enfanter le Seigneur (Ps. 131-2). Il est donc juste de célébrer avec magnificence le grand mys-

tère de ce jour, et d'offrir à la mère du Verbe, de la parole éternelle, l'hommage sacré de nos paroles et de nos chants. »

Après quelques explications, pour établir que Jésus-Christ a tout changé en venant sur la terre, il poursuit ainsi :

« Que tout tressaille donc en ce jour, que la nature entière bondisse de joie; *que le ciel se réjouisse dans ses hauteurs inaccessibles, que les nuées répandent la justice, que les montagnes distillent la douceur* (Isaïe 45-8), *que les collines éclatent de jubilation* (Amos 9-13), car le Seigneur a fait miséricorde à son peuple, *en nous suscitant un Sauveur tout-puissant, dans la maison de son serviteur David* (Luc 1-69), et du sein de cette Vierge immaculée, qui a donné au monde le salut et l'attente des nations. Que l'âme fidèle et reconnaissante conduise elle-même ce chœur de louanges envers Marie, et qu'elle invite la nature et toutes les créatures à partager la joie de sa délivrance et de sa régénération. Et vous aussi, ô femmes stériles, accourez auprès d'elle, car celle qui était inféconde et sans enfants a eu pour fille, la fille bien-aimée du Très-Haut, la Vierge unique et privilégiée ! Mères, livrez-vous également à de pieux transports, car une mère sans postérité vient d'enfanter une mère vierge et mère tout ensemble. Que les jeunes vierges se réjouissent, car une terre vierge et non ensemencée a produit, par une merveille surnaturelle et ineffable, celui qui est fécond de toute éternité dans le sein de son père. Enfin, que toutes les femmes ensemble poussent des applaudissements; car, comme une femme fournit autrefois par son imprudence l'occasion de commettre le péché, qui dès ce moment envahit le monde, une nouvelle femme vient d'être l'instrument du rachat du péché et du salut de l'univers; une mère sans époux, choisie par le Créateur lui-même, a restauré le genre humain... Que toutes les choses créées chantent donc les gloires de Marie et apportent leur tribut d'éloge et leur part de joie à ce grand jour. Et que les cieux enfin, loin d'y être étrangers, se joignent à la terre pour le célebrer de concert.

» Lorsque autrefois le Seigneur voulut créer le monde, il prit entre ses doigts divins un peu de terre vierge et en forma Adam; de même, lorsqu'il a voulu opérer son incarnation et se faire l'Adam nouveau, il a choisi le sein immaculé de Marie comme une terre vierge, où il a formé son divin corps. De sorte que le premier des anciens jours et le premier des temps nouveaux, se rapprochent par la ressemblance du dessein du Seigneur pour le salut du monde. »

Un peu après, il dit :

« Or, comme cet immortel épi venait de naître d'une mère stérile, et qu'il commençait à peine à fleurir, on l'offrit aussitôt au Seigneur (On conduisit Marie au temple), et cette enfant dont les pieds touchaient à peine à terre, allait déjà vers le lit nuptial et se nourrissait d'ambroisie, en attendant le jour de l'hymen qui devait servir de voile à sa maternité. »

Un peu plus loin, il poursuit ainsi :

« Mais le temps est venu d'interroger David sur la promesse que lui fit le Seigneur, avec une parole de serment. Allons, chantre divin! allons, prophétique poëte! agitez, touchez votre lyre sacrée, tirez-en des accords, formez une douce harmonie. Dites-nous ouvertement ce que le Seigneur vous a juré de faire en vous. — Ce que le Seigneur m'a promis avec serment? oui, je le dirai : *C'est de faire asseoir sur mon trône un fruit de mes entrailles* (Ps. 131-11). Voilà ce qu'il m'a promis, et sa promesse n'a pas été illusoire. Il l'a promis avec serment, mais il l'a prouvé aussi par l'événement, et il le prouve encore. Car il avait dit une autre fois (Ps. 88-36) : *J'ai fait par ma sainteté un irrévocable serment à David, et je ne lui manquerai pas de fidélité; sa race durera toujours, et son trône sera devant moi éclatant comme le soleil; il subsistera autant que la lune qui sera pour lui dans le ciel un gage de la véracité de ma parole.* Ces serments, il les a tenus; ces oracles, il les a vérifiés; car, voyez donc, voyez comment le Christ selon la chair est mon Fils, tandis que selon la nature

divine il est mon Seigneur, et je le chante, et je l'adore, et toutes les nations l'adorent avec moi. Car elles le voient établi comme sur un trône virginal entre les bras de sa mère, et sa Vierge-mère est sortie de ma race, de ma maison. Et cette vérité frappe nos yeux. Et nous sommes le peuple de Dieu, la nation choisie, l'Eglise sainte qu'il voulait fonder. Oh! célébrons donc ce grand jour, &c., &c. » Et il invite les femmes stériles à imiter la confiance et la piété de sainte Anne; les femmes fécondes à suivre l'exemple de sa modération et de sa reconnaissance; les vierges à se former sur l'incorruptibilité et la pureté d'esprit et de corps de Marie; enfin celles qui sont dans l'affliction, d'offrir un sacrifice comme Anne et Marie. »

Sur l'Annonciation.

« Elle se lève en ce jour, la joie du monde entier; elle vient faire oublier les antiques amertumes et le dur esclavage du démon. Il est descendu parmi nous, celui qui est partout, pour tout remplir de paix et de consolation. Mais quelle cause l'amène ici? Je ne le vois point environné de gardes, il ne conduit point une armée d'anges avec lui, il ne fait aucun bruit de cette expédition, il vient doucement et humblement. Ah! il en agit ainsi pour cacher son dessein au prince des ténèbres; afin que surprenant, par sa prudence, dans un piége inévitable cet antique serpent, enchaînant le dragon infernal qui, par sa ruse et son génie malfaisant, avait trompé et enchaîné les hommes, il puisse lui enlever sa proie et lui ravir ses dépouilles. C'est-à-dire que, pressé par une immense miséricorde, et ne voulant pas laisser périr un si grand et si bel ouvrage que l'homme pour lequel il avait tout créé, terre, ciel, mer, nature, il a voulu, Dieu au ciel, Dieu en terre, Dieu parmi les hommes, Dieu dans le sein d'une Vierge, lui que les cieux ne peuvent contenir, consommer le salut d'une manière admirable et digne à la fois de sa puissance et de son amour. C'est pourquoi ce jour est le sujet de la joie la plus vive. »

Saint André se livre un moment, comme au précédent discours, à tout ce que la pieuse gratitude peut inspirer de suaves émotions par le souvenir d'un tel bienfait, puis il reprend ainsi :

« Mais d'où nous viennent ces merveilles et à qui s'adressent-elles ? Elles viennent du ciel, et de Dieu même ; et elles s'adressent à une vierge confiée à un chaste époux. Quelle est cette vierge ? quel est cet époux ? La vierge est Marie, et l'époux est Joseph ; et l'un et l'autre sont du sang de David. Mais quel est l'ambassadeur, et d'où vient-il ? L'ambassadeur, c'est l'archange Gabriel, et c'est des hauteurs mêmes des cieux qu'il descend. Car il convenait que pour annoncer la venue du Très-Haut, cet admirable et étonnant mystère, ce fût un envoyé d'en haut qui en remplît la divine mission. Mais pourquoi cela encore ? Parce que le Seigneur a voulu se pencher jusqu'à nous et nous manifester ainsi le secret de cette éternelle économie qui avait été cachée dans les conseils de sa prescience à tous les siècles écoulés. Mais où est-ce donc ? mais comment ? mais en faveur de qui et pourquoi ? Où ? A Nazareth, ville de Galilée, au sixième mois de la conception de Jean-Baptiste, afin que celui qui était dans le sein de la femme pût sentir et publier celui qui devait venir. C'est pourquoi Gabriel s'élançant des célestes demeures vers une pauvre cabane de la terre, arrivant à Nazareth et approchant d'une humble Vierge, porta sans bruit, et avec toute la dignité convenable à sa haute ambassade, la nouvelle de ce mystère inénarrable, de ce mystère qui est celui de la réconciliation des hommes avec Dieu ; celui de leur étroite société avec lui, de la déification et de l'assomption de notre nature, de la restauration de l'image de la divinité en nous, de la régénération et réformation de notre cœur, enfin de notre exaltation et ascension au ciel. »

Il explique ensuite tout ce qu'il y a de miséricorde dans ce mystère, et continue en ces termes :

« *Aujourd'hui la miséricorde et la vérité se sont rencontrées ;* et avec raison sans doute, *la justice et la paix se sont embrassées* (Ps. 84-11).

« *La justice ;* car elle prononce dès aujourd'hui la sentence contre celui qui avait trompé et égaré nos premiers parents. Mais quand ? et de la part de qui ? Aujourd'hui, et de la part du Père Très-Haut et Tout-puissant, selon le dessein qu'il avait formé, lui qui est, de sa nature, tout bonté et tout miséricorde, de nous envoyer son Fils sous la forme de notre nature pour condamner notre ennemi. *La paix*, car le chœur des anges a célébré la naissance selon la chair du *prince de la paix* (Isaïe 6-7), en chantant : *Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux ; et paix aux hommes de bonne volonté* (Luc 2-13). »

Il développe enfin comment la gloire a été rendue à Dieu, et la paix aux hommes, ce qui nous entraînerait un peu trop loin si nous voulions le suivre, et revenant ensuite à Marie, il dit :

« Le Seigneur ayant donc tiré un soupir de son cœur à la vue du malheur des hommes, dit à Gabriel : *Va, Gabriel, va vers Nazareth, ville de Galilée, où habite une vierge qui mérite mes complaisances et qui est épouse de Joseph, et le nom de la vierge est Marie.*—A Nazareth, répondit-il ? Pourquoi dans cette ville ? — Afin qu'on reconnaisse combien est cher à Dieu l'honneur de la Vierge que le Tout-puissant a choisie comme une rose au milieu des épines; et à cause de cette prophétie; *car il sera appelé Nazaréen* (Matth. 2-26). Vas-y donc, et prends garde de ne point troubler l'esprit de cette Vierge, car c'est ici une salutation de joie, non de tristesse.

» Que fera donc Gabriel ? Ayant entendu et compris l'ordre de Dieu, voyant qu'il surpassait non-seulement toutes ses pensées, mais ses moyens pour l'exécuter, il demeura longtemps suspendu entre le plaisir et la crainte; comme quelqu'un qui ne voit point comment il pourra s'acquitter d'une telle fonction, et qui appréhende de se contredire. Néanmoins, docile aux volontés du Tout-puissant, ses blanches ailes se déploient, et d'un rapide essor il s'envole vers Marie. Arrivé à Nazareth, il s'arrête sur l'humble chaumière. Et

alors, comme hésitant en lui-même, et livré à de profondes réflexions, il était distrait par différentes pensées. Et je me représente qu'il devait rouler ces choses dans son esprit : Par où commencerai-je à annoncer le dessein de Dieu ? M'élancerai-je avec empressement vers le lit nuptial de cette vierge ? Mais je troublerai son esprit. Entrerai-je lentement ? Mais je serai regardé comme pénétrant furtivement auprès d'elle. Frapperai-je à la porte ? Mais comment faire ? Ce n'est pas l'usage que les esprits angéliques s'annoncent de la sorte. Commencerai-je par ouvrir la porte ? Mais je puis bien entrer quoiqu'elle soit fermée. L'appellerai-je par son nom ? Mais je jetterai de l'effroi dans son cœur. Voici donc ce que je ferai : connaissant le dessein de mon maître, je vais modérer mon zèle et mon ardeur, car il se propose de sauver le genre humain, et quoique ce soit là un mystère grand et nouveau, il est plein de miséricorde, et c'est le symbole de la réconciliation. Mais comment donc aborderai-je cette vierge, et comment commencerai-je mon discours ? Lui dirai-je que je lui apporte la plus heureuse nouvelle ? Que mon Maître doit venir habiter en elle ? Que le Saint-Esprit doit la couvrir de son ombre ? &c., &c. » Il prolonge encore ces détails et ces hésitations.

« Mais tandis que l'Archange réfléchissait et cherchait la salutation la plus convenable, il approche enfin de l'appartement de Marie; il avance en silence vers la porte, et étant entré, il s'adresse d'une voix douce et flatteuse à la Vierge, en ces termes : *Salut, ô pleine de grâce, le Seigneur est avec vous* (Luc 1-28). Celui-là même qui est plus ancien que vous, qui est aujourd'hui en vous, et qui doit plus tard naître de vous; car d'un côté il est éternel, et de l'autre il sera dans le temps. O immense miséricorde! O clémence infinie! O bonté sans égale! *Le Seigneur est avec vous!* C'est-à-dire le roi des cieux est présent, et il prend un corps royal au dedans de vous-même, et il ne perd rien cependant de sa gloire.

℣ Oh! salut donc, Vierge vraiment bénie! Salut, Vierge

illustre, temple magnifique où réside la gloire du Très-Haut ! Soyez salué, sacré palais, trône royal ! Salut, couche nuptiale où le Christ a épousé notre nature ! Salut, ô vierge élue de Dieu avant l'origine du monde ! Salut, trésor de vie immortelle ! Soyez salué, ciel plus élevé que le ciel même où est le domicile du soleil de la gloire ! Soyez saluée, ô immensité qui contenez celui que rien de créé ne peut contenir ! Soyez salué, levain sacré préparé par Dieu même, par lequel toute la masse du genre humain dispersée a été réunie en un seul, et duquel et par lequel levain, Jésus-Christ a fait de son corps tant de pains qui réunissent en lui tant de membres séparés et ne font qu'un même corps. *Oui, salut, Vierge gracieuse, le Seigneur est avec vous ;* avec vous celui qui dit : *Que la lumière soit, et elle fut ; que le firmament se déploie, et il fut déployé* (Gen. 1-3). »

Ne nous lassons pas de suivre cette verve inépuisable, ou plutôt cet admirable épanchement d'une âme pleine d'une tendre piété envers Marie.

« Salut, Mère d'une joie ineffable. Salut, nouvelle arche d'alliance ; urne d'or qui renfermez celui qui fit douce la manne, qui tira le miel de la pierre, et qui en nourrit Israël. Soyez saluée, fournaise séraphique, charbon mystérieux. Soyez salué, miroir où se réfléchit la prescience divine, et où les Prophètes et les interprètes du Saint-Esprit ont découvert toutes sortes de vérités et de merveilles.

» *Marie est bénie*, ajoute-t-il, comme le tabernacle du Seigneur, comme la Mère de celui pour lequel les nations se sont écriées : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur* (Ps. 71-19), (Matth. 21-9). *Bénie entre toutes les femmes*, car elle a porté le trésor dans *lequel sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu* (Col. 2-3), *et le fruit de ses entrailles est béni ;* car ce fruit de vie a détruit le fruit de mort qu'Adam avait mangé ; le fruit qui par sa douceur et sa suavité corrige toutes nos douleurs, qui ouvre les fontaines d'une eau qui jaillit jusqu'à l'éternelle vie ; le fruit

d'où se forme ce pain vital, c'est-à-dire le corps du Seigneur, et le vin délicieux du calice d'immortalité. »

Telles sont quelques-unes des effusions chaleureuses de cette âme embrasée d'amour pour Marie.

Sur la Croix.

« Nous célébrons la fête de la Croix!! (s'écrie-t-il dès l'entrée de son discours) et tout dans l'église est ébloui de ses splendeurs. Nous célébrons la fête de la Croix! et l'univers entier prend une physionomie rayonnante de joie. Nous célébrons la fête de la Croix! et les ténèbres sont chassées par la lumière. Nous célébrons la fête de la Croix! et ensemble avec le crucifié, nous nous élevons jusqu'aux cieux, afin qu'abandonnant la terre, nous méritions le royaume de Dieu. La Croix est levée! et l'homme couché jusqu'à terre par l'action désorganisatrice du péché, se lève aussitôt avec elle et prend courage. La Croix est exaltée! et les puissances de satan, vaincues, prennent la fuite couvertes de confusion. La Croix est honorée! et les cités et les hameaux se réjouissent, et tous les peuples font éclater leurs transports d'allégresse, car le souvenir de la Croix est le sujet d'une joie grande et vive, et l'adoucissement de nos douleurs.

» Celui donc qui possède la Croix possède un grand trésor. Mais vous croyez peut-être que je parle d'un trésor rempli d'or, de perles et de pierres précieuses, comme ceux dont aiment à se rassasier les yeux charnels? Détrompez-vous; je parle, moi, de celui qui est bien plus beau, bien plus riche que celui-là, et qui seul mérite d'être appelé un trésor; c'est celui avec lequel, par lequel, et dans lequel tout notre salut éternel repose, et où nous retrouvons tous nos droits glorieux. Car si la Croix n'était point, la vie n'aurait pas été suspendue et attachée sur le bois. Si elle n'y avait pas été attachée, de son côté n'auraient point jailli les fontaines d'immortalité, le sang et l'eau qui sauvent le monde; la

cédule du péché et le billet de notre condamnation n'auraient pas été détruits ; nous n'aurions pas retrouvé la liberté, nous ne jouirions point de l'arbre de vie, le paradis ne serait pas ouvert, notre volonté inconstante ne se serait pas retirée de la voie de l'Eden, le larron n'habiterait pas le ciel.

» Et qu'insisté-je plus longtemps sur ce point; s'il n'y avait pas eu de Croix, le Christ ne serait pas venu sur la terre, et si le Christ n'y était point venu, ni la virginité ne serait devenue féconde, ni la seconde génération produite, ni l'humanité divinisée en Jésus-Christ... Donc la Croix est la chose la plus grande et la plus précieuse de ce monde. Elle est la plus grande à cause des grands biens qui nous ont été donnés par elle. Elle est la plus précieuse, puisqu'elle est l'instrument de la passion, le trophée du Dieu triomphateur. Oui, le trophée, puisqu'il y a blessé le démon, vaincu la mort, brisé les portes de l'enfer, et qu'elle est devenue le salut commun de l'univers.

» La Croix, par conséquent, est l'espérance des chrétiens, la consolation des désespérés, le port des victimes de la tempête, la médecine des malades, le soutien des affligés, la restauratrice de la santé, la vie de ceux qui sont morts en justice, la loi de la piété, le frein du blasphème. La Croix est l'arme victorieuse contre nos ennemis; elle est le sceptre du royaume, le diadème de la beauté, le type et l'exemplaire vivant des vertus, la verge de la puissance, le fondement de la foi, le bâton de la vieillesse, le guide des aveugles, le flambeau, la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres, le précepteur de ceux qui manquent de sagesse, la ruine du péché, le signe de la pénitence, l'emblème de la justice. C'est l'échelle qui fait monter aux cieux, la voie qui mène à la vertu, l'extinction du feu impur, l'antidote de la corruption, la source de la confiance en Dieu, la clé du royaume du ciel. La Croix est notre gardien pendant la nuit, notre tour de défense pendant le jour, notre conductrice sur la terre, le tempérament, la joie, le rafraîchissement dans la

douleur, la réconciliation, la supplication, la purification, la protection, le bouclier, l'auxiliaire de l'homme. Dans la tentation elle nous préserve, dans le danger elle nous sauve, dans la tristesse elle nous console, dans la nécessité elle nous porte secours, sur la mer elle nous dirige, dans les calamités elle nous relève... La Croix est la gloire des princes, la puissance des rois, la victoire des héros de la guerre, l'étendard de la chasteté, le lien des époux. Elle protége les cités, veille sur nos demeures, resserre les amitiés, venge les injures des ennemis, se fait l'arbitre de la paix..... La Croix, enfin, est la hauteur du ciel, la profondeur de la terre, la longueur du globe visible et la largeur du monde, et pour tout renfermer en deux mots, la Croix est l'abrégé et le mémorial des souffrances de Jésus-Christ, et le couronnement de ses merveilles pour nous.

» La Croix est donc appelée la gloire et l'exaltation de Jésus-Christ. La gloire ! car c'est en elle seule qu'il l'a fait consister (plusieurs textes le prouvent). Son exaltation ! parce que c'est par elle qu'il s'est élevé au-dessus de tous les dieux, et a été reconnu et adoré par toutes les nations. — En exaltant la Croix, c'est donc Jésus-Christ que nous glorifions. Le Christ n'est point exalté pour que la Croix soit glorifiée, mais la Croix est exaltée pour que Jésus-Christ soit glorifié, et Jésus-Christ est glorifié, afin que nous soyons exaltés avec lui. Lors donc que Jésus-Christ est glorifié, il se prépare à glorifier ceux qui le glorifient. Lorsqu'il est glorifié, il humilie et confond ceux qui voudraient nous perdre et nous jeter en confusion. »

Ici notre Saint s'étend beaucoup sur de semblables antithèses et plus encore sur l'invention de la Croix par sainte Hélène, et la victoire remportée par Constantin avec la protection de la Croix et du *labarum*. Ensuite il reprend et raconte les triomphes de la Croix.

« C'est depuis la Croix que Jésus-Christ est adoré, c'est depuis elle qu'il est reconnu Fils de Dieu et adoré avec le

Père. C'est depuis la Croix que le Judaïsme a cessé, que l'idolâtrie est éteinte, que le Christianisme a prévalu, que l'air est purifié, que le sang des victimes ne coule plus, et que le sacrifice non sanglant est fréquenté, &c., &c.

» Mais, ô Croix, notre gloire principale et celle de Jésus-Christ!... ô Croix, arbre noble et sacré sur lequel Jésus-Christ a été étendu! ô Croix, tige d'immortalité, sceptre de royauté, étendard de liberté, abolition du péché, trésor de tant de biens, c'est toi que Jésus-Christ crucifié entre tes bras, a déclaré être l'arbre de vie, l'échelle mystérieuse, la source des bénédictions! ô Croix! » Et il poursuit encore....

« La figure de la Croix était dans Isaac, portant le bois du sacrifice; dans Moïse, élevant le serpent d'airain sur la montagne; dans la baguette transformée en vrai serpent dévorant ceux des magiciens de Pharaon; dans la main de Moïse attirant ou faisant cesser les plaies qui frappaient l'Egypte; dans la colonne de feu et de nuée; dans Moïse étendant les mains et priant sur la montagne; dans Josué victorieux et Amalec vaincu. Et j'omets les types renfermés en Isaïe coupé par le milieu du corps avec une scie de bois; dans Agag, dans Sisara, dans Elie divisant les eaux du Jourdain, dans Elisée jetant un bois dans l'eau et en retirant du fer....

» C'est donc certainement une grande chose que la Croix, puisqu'elle est préfigurée et célébrée dans tant d'endroits des livres saints, et par tant de miracles qu'elle opère. Adorons-la, car c'est par elle que nous avons connu le Seigneur. Adorons-la, car en elle nous adorons et bénissons le Dieu crucifié. Adorons-la, car par elle nous savourons les plus doux fruits de salut... »

Saint André conclut par diverses bénédictions en l'honneur de la Croix ces détails déjà si abondants.

Un autre discours sur l'invention de la Croix nous offre ces belles comparaisons :

« La Croix est sortie du sein de la terre, comme d'un autre firmament, telle qu'un soleil lançant les rayons de la miséricorde du Seigneur.

» Elle a paru sortant de cette demeure ou plutôt de ce sanctuaire souterrain, comme un époux se levant de son lit nuptial, pour visiter l'Eglise son épouse.

» Elle a paru, cette perle précieuse, comme un rubis, ou une escarboucle attachée à la couronne de Jésus-Christ pour inonder le monde de ses splendeurs.

» Elle a paru, pour être l'ornement de l'Eglise et embellir la terre.

» L'innocent est sorti de la prison pour en délivrer les coupables, et celui qui ne pouvait être enchaîné, pour briser les chaînes des captifs. »

Plus loin, il ajoute :

« Le Calvaire est le milieu de l'univers, et personne n'en doute.

» Or, comme au milieu de la figure d'un cercle, il faut un point ou un signe d'où partent les rayons de la circonférence, il était nécessaire qu'au milieu de l'univers il y eût un signe glorieux d'où, comme du firmament de la Croix, tel qu'un autre soleil du haut de la voûte des cieux, le Dieu mort pour les hommes dardât les rayons de son amour sur les pauvres mortels retenus sur la terre. Et nous voyons partout dans l'Ecriture, que la Croix est appelée un signe : Il lèvera son signal, son drapeau parmi les nations, *et levabit signum in nationes*, et il rassemblera les peuples dispersés, *et congregabit profugos Israël*. Alors on verra le signe du Fils de l'Homme, c'est-à-dire son étendard, *tunc videbunt signum Filii Hominis in cœlo* (Matth. 24-30). »

Sur la mort de la très-sainte Vierge mère de Dieu, notre mère et notre reine.

Après avoir posé l'existence de la loi générale ou de l'arrêt de mort qui a frappé tous les hommes dans Adam et avoir prouvé comment Jésus-Christ et Marie ont dû mourir, saint André dit : « Que l'auguste Mère de Dieu, éprouva seulement la mort, comme un sommeil extatique par lequel il fallait

qu'elle parvînt de la terre aux biens infinis qui lui étaient préparés, et à cette glorification presque divine qui lui était réservée. Et ce sommeil peut être comparé à celui que le premier homme éprouva, lorsque le Seigneur, pour compléter l'espèce humaine, tira de son corps une côte, car c'est de cette manière que dut être extatiquement endormie la Mère de Dieu, ne cédant aux lois de la nature qu'autant qu'il était convenable pour obéir à la disposition universelle que la providence du Créateur avait jugée bonne pour tous les hommes et pour tous les siècles. »

» Pardonnez toutefois, ajoute-t-il, ô Vierge, mère de Dieu et mère de la vie! pardonnez que nous osions scruter la profondeur des secrets mystères de votre mort sacrée, et sonder les immenses abîmes des desseins incompréhensibles de Dieu sur vous!... Ou plutôt daignez vous-même, ô très-heureuse Vierge, nous raconter, par des paroles bien plus divines et bien plus claires que nos discours, tout ce que votre Fils unique a fait alors pour vous. Car, celui qui a formé les siècles et qui était avant eux, doit vous avoir ménagé une gloire et des splendeurs convenables à la haute dignité à laquelle il vous a appelée. Et certainement il l'a fait d'une manière si excellente que, ni les hommes, ni les intelligences célestes elles-mêmes ne l'ont jamais pu comprendre. Cependant je consens à ce que toutes ces merveilles divines restent cachées à nos yeux sous les voiles du mystère, pourvu que vous nous accordiez de parler dignement, ô Mère du Verbe, de votre mort bienheureuse, et que vous nous instruisiez vous-même de la manière dont s'est faite cette céleste migration d'ici-bas. »

Et, croyant entendre sa voix éclatante retentir dans les cieux, comme celle de la trompette, notre Saint écoutait cette réponse : « Je n'ai rien changé à l'ordre de la nature établi par le Seigneur ; je n'ai fait que recevoir les honneurs avoués par la raison. *Mon âme, à la vérité, glorifie le Seigneur, et mon esprit tressaille en lui* (Luc 1-46) ; mais rien n'est changé dans mon corps ; j'accomplis en tout point cette volonté divine

qui est le principe et la fin de toutes choses et dont m'a donné l'exemple le Fils même de Dieu incarné dans mon sein, lorsque, réformant l'homme en l'unissant à la Divinité, et vivant sur la terre comme nous, il a voulu revenir au ciel dont il était descendu avec son corps, après être passé par le tombeau... Mais, quoique cette sépulture lui soit commune avec celle des autres hommes, elle a eu néanmoins sa prééminence et sa dignité propre. Or, ce passage et cette sépulture surpassent les forces de l'homme et pour le dire et pour l'entendre... »

Il applique ensuite à la mort de la Mère de Dieu ces paroles de David son aïeul : « J'allais, accompagné d'une grande troupe, vers l'admirable Tabernacle jusqu'en la maison de Dieu ; et là, parmi les chants de louange et les cris d'allégresse, cette multitude célébrait ma mort comme une fête solennelle : *In loco tabernaculi admirabilis usque ad domum Dei ; in voce exultationis et confessionis sonus epulantis* (Ps. 41, 5). »

Il répond ensuite à quelques difficultés : « On demande, dit-il, pourquoi ni les savants théologiens, ni les docteurs sacrés, ni les récits évangéliques ne parlent point de cette bienheureuse mort? De cela, je trouve la cause et la réponse, en ce que cette mort n'arriva que longtemps après celle de Jésus-Christ, car la très-sainte Vierge parvint à un âge très-avancé, et, en ce que les temps n'étant point favorables alors, ne permettaient point de telles explications. Etait-il convenable, en effet, que l'Evangile commençant à paraître, et la sublime économie du mystère de l'Incarnation étant annoncée aux nations, on se prît à raisonner et à discuter sur cet événement, alors que, ni la raison, ni le loisir, ni le travail, ne pouvaient y autoriser? Mais aussi bien, en cela, ne sais-je point peut-être ce que j'avance, car c'est agiter une question dont le Verbe incarné lui seul et le Saint-Esprit connaissent le très-sacré mystère; et ce qui nous convient le mieux à nous, c'est l'adoration et le silence à la vue des merveilles qu'il plaît à Dieu de faire parmi nous.

» Toutefois, en gardant un saint respect pour ce mystère,

et ne voulant pas avancer davantage, désirant confier à la réserve et au silence mes pensées, je dois dire que la tradition n'a pas été muette sur ce passage fortuné. Saint Denys, ce savant docteur, ce théologien si versé dans la connaissance des secrets divins et des faits contemporains, nous a entretenus de cette fin heureuse. (Il fait ici un grand éloge de saint Denys.) — Plusieurs autres en ont écrit après lui, et c'est quelques-uns de leurs témoignages que je vais rapporter.

» Au rapport donc de saint Denys et de saint Hiérothée, presque tout le collége apostolique, auparavant dispersé chez les nations, se trouva réuni pour jouir de ce grand spectacle du trépas de la mère de Dieu leur maître et leur Sauveur. Et Timothée et Hiérothée s'y trouvaient aussi. Or il dit : *Lorsque nous nous fûmes rassemblés, comme vous le savez, vous et plusieurs de nos saints frères, auprès de ce corps, qui avait donné au monde l'auteur de la vie, et dont Dieu venait de retirer le souffle, nous nous approchâmes pour le contempler* (Dion. de *Num. sac.*). Ici, je pense, dit saint André, qu'il nommait le lieu où les Apôtres s'étaient trouvés réunis. Car on ne doit point être étonné qu'ils s'y soient trouvés, puisque l'esprit qui transportait Elie sur un char de feu, le Dieu à la puissance duquel tout est facile, le Dieu qui fit de tels prodiges en faveur d'Habacuc et de Daniel, pouvait en faire également en faveur de ses Apôtres pour les rassembler autour du cercueil de sa Mère ? Il devait même y avoir dans cette assemblée sacrée, dans ce concile auguste, d'autres disciples de Jésus-Christ, car notre guide vient de nous dire : *Vous* (parlant aux Apôtres) *et plusieurs d'entre nos saints frères y étiez présents. Il y avait Jacques, le parent de Notre-Seigneur, et Pierre, le chef et le plus élevé des Apôtres.*

» Or, étant tous réunis à Jérusalem et environnés d'un essaim de fidèles, qu'arriva-t-il ? que se fit-il ? Voici que saint Denys nous le déclare en ces termes : *Alors, en présence d'un si touchant spectacle, chaque Apôtre et chaque*

Evêque commença à célébrer, selon ses forces, les louanges de l'auguste Mère de Dieu, et la bonté et la puissance infinie de son Fils. Et l'on voyait ce corps sacré que Dieu avait fait le principe de la vie, et qui avait porté celui qui est la lumière du monde, devenir tout lumineux, tout irradié de splendeurs. De sorte que ce corps tout mort, ce corps vital en qui avait résidé la vie, semblait plus que vivant. Le corps de cette perle précieuse de la virginité, plus pure que le ciel, plus belle que la terre, plus agréable à Dieu que les anges mêmes, semblait tout imprégné de divinité. C'était le trésor scellé des mystères de Dieu, le temple, le sanctuaire des vertus, le livre spirituel des merveilles et des paroles divines, d'une profondeur inexplicable, d'une ineffable plénitude. O vraiment heureux les yeux qui virent ces prodiges ! Vraiment heureuses les bouches qui purent les célébrer; mais aujourd'hui quelle langue pourrait se faire l'interprète de tels mystères et de tels spectacles saints?... Toutefois, ce spectacle devait bien inspirer quelque crainte. La Mère de la vie était portée morte. Celle qui était habituée à la conversation d'un Dieu était muette, et celle qui avait reçu la vie dans son sein comme dans une arche sacrée, était inanimée sur son lit et puis dans un cercueil. Et tout cela cependant, quoique ayant été fait d'une manière surnaturelle, ne laissait pas que d'inspirer beaucoup d'admiration. Que de mystères, en effet, en présence de ce corps ! son enfantement et sa virginité; les desseins et les raisons de la Providence sur elle; ses grandeurs et sa bassesse, sa gloire et son humilité ! Là ce corps semblait obscurcir les rayons du soleil; là cette mortalité immortelle éblouissait les yeux de ceux qui la fixaient; là étaient les richesses qui remplissent et la terre et les cieux ! C'était un spectacle nouveau et, entre tous les spectacles, le plus grand sans doute qui fut jamais ! »

Il finit en invoquant Jésus-Christ pour qu'il lui dise quels chants et quels concerts durent s'exécuter autour du tombeau de sa Mère.

CHOIX DE CANONS OU RÈGLES DE SAINT ANDRÉ DE CRÈTE.

A la Mère de Dieu.

Chaste Vierge, c'est vous qui êtes cette montagne sainte, que le prophète Daniel (2, 35) avait vue d'avance en esprit, et de laquelle devait être tirée cette pierre précieuse qui, en roulant sur la terre avec une force divine, a brisé les autels des idoles.

A la même.

O vous, très-sainte Mère de Dieu, ressource de l'âme fidèle, daignez bannir de mon esprit stérile cette infécondité spirituelle, et rendez mon âme très-féconde en vertus.

A la même.

Vierge, Mère de Dieu, tabernacle sans souillure, purifiez par les gouttes très-pures de vos commisérations, mon cœur infecté par le péché. Tendez-moi une main secourable, et je m'écrierai : Gloire à vous, ô chaste Mère ; gloire à vous qui êtes glorifiée de Dieu !

A la même.

Vous êtes la *nue* (Isaïe 19-1), le *jardin* (Cant. 4-12), la *porte septentrionale* (Ezech. 44-4), la *table* (Prov. 9-2), la *toison* (Jud. 6-37), et nous admirons la réalité de toutes ces figures en vous, ô chaste Mère de Dieu. Vous êtes aussi l'*urne* (Héb. 9-4) et la manne qui porte en elle la douceur au monde.

A la même.

Les flots tumultueux des pensées, les torrents des tentations qui m'envahissent, le gouffre profond de mes iniquités,

battent et bouleversent cruellement mon âme; aidez-moi, ô vous mon auguste et ma puissante Souveraine. Aidez-moi, ô ma mère, aidez-moi !

A la même.

Vous qui avez conçu d'un Dieu et donné le jour à un Dieu, vous la gloire de la terre, la protectrice des pécheurs, l'unique espérance des chrétiens, l'égide du monde, délivrez-moi des feux horribles de l'enfer.

A la même.

Vous êtes l'encensoir d'or, puisque c'est dans votre sein que la parole de feu (le Verbe) a habité, par l'opération du Saint-Esprit, et que c'est en vous, Vierge très-chaste, Mère de Dieu, qu'il a pris une forme humaine.

A la même.

Salut ! trône enflammé, chandelier resplendissant de lumière, mont sacré, arche de vie, saint des saints, vrai tabernacle, salut !

A la même.

O Mère de Dieu, l'espérance de tous ceux qui vous honorent, ne cessez point de prier celui qui a voulu naître de vous, afin qu'il me délivre de tous mes dangers et de toutes mes tentations.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE PREMIER VOLUME.

1re SÉRIE.

Pages.

I. Saint Antoine le Grand, patriarche des Cénobites..... 1
II. Saint Macaire d'Egypte, solitaire et confesseur de la Foi. 27
III. Saint Paulin de Nole, ancien sénateur et consul romain. 65
IV. Saint Isidore de Peluse, supérieur général du désert de Lychnos..... 107
V. Saint Nil, ancien gouverneur de Constantinople et puis solitaire..... 125
VI. Saint Pémen ou Pasteur, abbé de Scété et de Ténéruth. 149
VII. Saint Eucher, archevêque de Lyon..... 161
VIII. Saint Benoît, patriarche des moines d'Occident..... 193
IX. Saint Dorothée le Thébain, abbé en Egypte..... 221
X. Saint Jean Climaque, abbé du Mont-Sinaï..... 257
XI. Saint Isidore, archevêque de Séville..... 313
XII. Saint Eloi, évêque de Noyon..... 339
XIII. Saint Ildefonse, archevêque de Tolède..... 365
XIV. Saint Anastase le Sinaïte..... 399
XV. Saint André, archevêque métropolitain de Crète..... 425

FIN DE LA PREMIÈRE TABLE.

TABLE SYNOPTIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

1re SÉRIE.

Pages.

Introduction..... I

Origine et développement de la vie religieuse ou de l'état monastique..... XIII

Habillement des anciens moines..... XVIII

Laures de la Palestine..... XXI

Monastères sauveurs de la littérature sacrée et profane..... XXII

Ancienne manière d'écrire : papyrus, etc..... XXVII

ESPRIT DE SAINT ANTOINE LE GRAND.

Notice..... 1

Paroles remarquables ou apophthegmes..... 5

Sentences spirituelles..... 9

Sur la pureté d'intention..... 11

Sur l'obéissance..... *Ibid.*

Abrégé de la perfection religieuse..... 12

Discours sur la vertu..... *Ibid.*

Discours sur les artifices du démon, et sur les moyens de les rendre inutiles..... 16

Lettre 1re, de la vocation divine et des divers mouvements du corps. 17

Lettre 3me, des bienfaits de Jésus-Christ envers nous..... 20

Testament de saint Antoine..... 23

Remarques sur les tentations de saint Antoine..... 24

Notes..... *Ibid.*

SAINT MACAIRE D'ÉGYPTE.

Pages.
Notice 27

Homélies spirituelles.

Du royaume des ténèbres ou du péché 31
Différence entre les vrais chrétiens et les hommes du siècle 34
Que l'humilité et la vigilance conservent et augmentent les dons de la grâce, et que l'orgueil et la lacheté les font perdre 35
Quels sont les fruits que Dieu attend d'un chrétien 38
Comment l'âme doit se conduire envers Jésus-Christ son époux .. 39
Se porter avec effort à tout ce qui est bon 41
Deux guerres pour le chrétien 43
De l'efficacité des larmes et du feu de l'Esprit saint 44
Triste état d'une âme dans laquelle Jésus-Christ n'habite pas à cause du péché 47
Opuscules. — De la garde du cœur 48
De la prière 51
Sur l'amour et la ferveur du Saint-Esprit 53
Paraboles et maximes 57
Avis et exemples 59
Notes sur le monastère de Saint-Macaire 63

SAINT PAULIN DE NOLE.

Notice 65
Lettre à saint Sulpice Sévère. Avis touchant la manière de supporter les railleries des gens du monde et louanges de la pauvreté volontaire 69
Lettre au vénérable prêtre Amand ; il l'entretient de son ordination et lui demande des instructions 74
Lettre à saint Augustin ; il lui demande ses avis et le secours de ses prières 77
Lettre à Romanian, sur la nomination de saint Augustin au siége épiscopal d'Hippone 79
Lettre à saint Amand. — Beaux préceptes et avis très-utiles pour la pratique des vertus 80
Lettre à saint Delphin, évêque de Bordeaux 83
Lettre à saint Sulpice Sévère 85

Pages.
Lettre au sénateur Pammaque, sur la mort de son épouse, sur les larmes qu'on donne aux morts, et sur les aumônes qu'on fait pour leur soulagement..... 87
Lettre à son cher frère Joüe, sur la Providence, et contre le hasard aveugle..... 91
Lettre à saint Delphin, sur le temple spirituel qu'on doit bâtir à Jésus-Christ dans son cœur..... 94
Lettre à Sévère. — Figures ingénieuses. — Samson. — Magdeleine. 96
Autre à Sévère qui lui demandait son portrait..... 99
Lettre à Alethe, sur l'aumône..... 102
Pensées choisies..... 104
Note..... 105

SAINT ISIDORE DE PELUSE.

Notice..... 107
Sur la dignité du Sacerdoce..... 111
Avis à l'empereur Théodose..... 112
A un gouverneur..... *Ibid.*
A Antiochus favori de l'Empereur..... *Ibid.*
A un homme de guerre..... *Ibid.*
Aux pères et aux mères..... 113
Aux femmes et aux veuves..... 114
A un médecin..... *Ibid.*
Pureté d'intention dans les bonnes œuvres..... 115
Aux pécheurs..... *Ibid.*
Aux divers états..... 116
Sentences diverses..... *Ibid.*
Autres avis particuliers..... 117
Paroles de zèle tirées de ses lettres..... 121

SAINT NIL, Gouverneur de Constantinople.

Notice..... 125
Traité de la pratique de la vertu et de la fuite des vices, ayant pour titre Péristérie..... 129
De l'oraison et de la lecture spirituelle..... 130
Du mérite de l'aumône et de ses récompenses..... 132
Sentences et avis spirituels..... 134
Traité de l'oraison divisé en apophthegmes..... 138
Des lettres de saint Nil à diverses personnes..... 144

SAINT PÉMEN OU PASTEUR, Abbé de Scété.

Pages.
Notice..... 149
Principales sentences..... 153
Sur l'endurcissement du cœur.....*Ibid.*
Pratiquer ce qu'on enseigne aux autres.....*Ibid.*
Sur la vie isolée et la vie en communauté.....*Ibid.*
Les trois guides de l'âme..... 154
Sur les mauvaises pensées.....*Ibid.*
Sur les tentations de vaine gloire.....*Ibid.*
Sur la langueur..... 155
Sur la durée des tentations et la patience qu'il faut avoir.....*Ibid.*
Encore sur les mauvaises pensées.....*Ibid.*
Sur le jeûne qui rend victorieux des tentations.....*Ibid.*
Sur la fuite des occasions..... 156
Sur la patience.....*Ibid.*
Sur l'humilité.....*Ibid.*
Sur les quatre degrés de l'aversion envers le prochain..... 157
Contre la paresse et l'oisiveté.....*Ibid.*
Moyen d'acquérir la grâce de Dieu.....*Ibid.*
Contre la gourmandise.....*Ibid.*
Règle de conduite..... 158
Obéissance et renoncement.....*Ibid.*
Sur les suggestions importunes du démon.....*Ibid.*
Se dégager de l'amour des objets sensibles..... 159
Application aux choses spirituelles.....*Ibid.*
Règles pour le silence.....*Ibid.*
Comment on doit élever l'édifice de sa perfection..... 160
Notes sur le désert de Scété.....*Ibid.*

SAINT EUCHER DE LYON.

Notice..... 161
Catalogue de ses œuvres..... 162
1er Traité. — Sur les avantages de la vie solitaire; adressé en forme de lettre à saint Hilaire..... 165
2e Traité. — Sur le mépris du monde et la nécessité de le fuir pour vaquer à son salut; adressé en forme de lettre à Valérien..... 174
Notes sur le monastère de Lérins..... 191

SAINT BENOIT.

Pages.
Notice..... 193
Sur la règle de saint Benoît : Bossuet, Châteaubriand..... 195
Mort de saint Benoît..... 196
Préface de saint Benoît sur sa règle..... 197
Règle de saint Benoît..... 201
Qualités de l'abbé du monastère.....*Ibid.*
Les instruments des bonnes œuvres en 73 articles..... 205
De l'obéissance..... 209
Du silence..... 210
De l'humilité..... 211
Douze degrés de l'humilité.....*Ibid.*
Révérence que l'on doit apporter à la prière..... 217
Soins des malades.....*Ibid.*
Du bon zèle qu'on doit avoir..... 218
Notes sur l'ordre de saint Benoît ; filiation de cet ordre ; travaux et bienfaits des anciens Bénédictins ; habillement, etc. .....*Ibid.*
Nouveaux bénédictins de Solesmes..... 220
Bénédictines.....*Ibid.*

SAINT DOROTHÉE LE THÉBAIN.

Notice..... 221

De ses instructions ascétiques.

1re Instruction. — Sur les préceptes du Seigneur..... 225
2e Instruction. — Sur l'humilité..... 226
3e Instruction. — Sur la conscience..... 228
4e Instruction. — Sur la crainte de Dieu..... 231
5e Instruction. — Du propre esprit..... 233
6e Instruction. — Des jugements..... 234
8e Instruction. — Du souvenir des injures..... 237
9e Instruction. — Du mensonge..... 239
10e Instruction. — Du soin de se corriger et d'avancer dans la vertu. 241
11e Instruction. — Du soin de combattre les passions avant qu'elles ne se changent en habitude..... 244
12e Instruction. — Des peines éternelles..... 246
13e Instruction. — De la patience dans les tentations..... 248

Pages.
14e Instruction. — De l'édifice spirituel des vertus dans l'âme.... 251
Remèdes contre l'insensibilité de l'âme et le refroidissement de la charité..... 255

SAINT JEAN CLIMAQUE.

De l'Echelle sainte.

Notice..... 257
Sommaire de l'Échelle sainte..... 261
1er Degré. — Du renoncement à la vie mondaine.....*Ibid.*
2e Degré. — De la nécessité de se dépouiller des affections et des soins pour les choses d'ici-bas..... 263
3e Degré. — Du pélerinage ou de la fuite du monde.....*Ibid.*
4e Degré. — De la bienheureuse et toujours louable obéissance.. 265
5e Degré. — De la véritable et sincère pénitence..... 266
6e Degré. — De la pensée de la mort..... 268
7e Degré. — De la tristesse qui produit la joie..... 269
8e Degré. — De la douceur qui triomphe de la colère..... 270
9e Degré. — De la nécessité d'oublier les injures.. 273
10e Degré. — De la médisance..... 274
11e Degré. — Du silence..... 276
12e Degré. — Du mensonge..... 278
13e Degré. — De l'ennui ou de la paresse.....*Ibid.*
14e Degré. — De la gourmandise..... 279
15e Degré. — De la chasteté..... 282
16e Degré. — De l'avarice et de la pauvreté..... 283
17e Degré. — De l'insensibilité de l'âme et de l'endurcissement du cœur, qui est la mort de l'âme avant celle du corps. 284
Observations sur les trois degrés suivants..... 285
21e Degré. — De la vaine gloire si variée dans les formes.....*Ibid.*
22e Degré. — Du monstrueux et sot orgueil..... 287
23e Degré. — Des inexplicables pensées de blasphème..... 288
24e Degré. — De la douceur, de la simplicité et de l'innocence, etc. 290
25e Degré. — De l'humilité qui donne la mort à toutes les passions rebelles..... 293
Pensées sur ce sujet..... 294
26e Degré. — De la discrétion dans les pensées, les vices et les vertus..... 296
Récapitulation sommaire des vingt-six chapitres précédents. (Elle est très-curieuse.)..... 297

Pages.
27e Degré. — Du repos de la vie érémitique. — Avertissement... 303
28e Degré. — De la prière et du recueillement..... 303
29e Degré. — Du ciel terrestre, c'est-à-dire de la paix de l'âme.. 305
30e Degré. — De la réunion des trois vertus théologales, la foi, l'espérance et la charité..... 306
Notes sur le monastère du mont Sinaï et les Caloyers grecs..... 309

SAINT ISIDORE DE SÉVILLE.

Notice..... 313
Liste de ses divers ouvrages..... 315
Livre des synonymes ou des soliloques..... 317
De la chasteté..... 319
De la crainte.....*Ibid.*
De la patience..... 320
De l'envie et de la jalousie..... 322
Choix de sentences de saint Isidore..... 325
De l'acquisition des vertus..... 326
De l'opposition des vertus et des vices..... 327
De la continence.....*Ibid.*
Du jeûne et de l'abstinence..... 329
Des châtiments de Dieu..... 330
De la patience sous la main de Dieu..... 331
Des tentations par songes..... 332
De la prière..... 334
De la lecture..... 335
De l'assiduité à lire l'Écriture-Sainte..... 336
De la contemplation et de l'action.....*Ibid.*
Notes sur les religieux de saint Isidore..... 338

SAINT ÉLOI.

Notice..... 339
1re homélie sur l'union des cœurs par la charité..... 343
De l'aumône. Trait d'histoire..... 345
De la 3me homélie, sur les louanges du jeûne..... 346
De l'homélie 8me sur la miséricorde de Dieu..... 350
Sur la fréquente communion..... 351
De l'homélie 9me. Parabole du Samaritain..... 353

Pages.
Confession, pénitence, satisfaction..... 355
Effets de l'absolution.....*Ibid.*
Componction..... 356
Larmes. — Trait d'histoire..... 357
Temps de faire pénitence.....*Ibid.*
Amour de Dieu..... 358
Amour du prochain.....*Ibid.*
Prière..... 359
Ecriture-Sainte.....*Ibid.*
Présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie..... 360
Qu'il faut soupirer sans cesse après le ciel.....*Ibid.*
La fin en tout..... 362
Sur le jugement.....*Ibid.*
Bonne mort dépend de bonne vie..... 363
Notes sur le mont Saint-Eloi et sur les chanoines réguliers de ce nom..... 364

SAINT ILDEFONSE, Archevèque de Tolède.

Notice..... 365
Traité de la virginité perpétuelle de la sainte Vierge, mère de Dieu. 369
Pieuse et tendre invocation en forme d'exorde.....*Ibid.*
Chapitre 1er, contre Jovinien..... 371
Chapitre 2e, contre Helvidius..... 374
Chapitre 3e, contre les juifs..... 378
Chapitre 4e, gloire de la Sainte Vierge..... 381
Chapitre 5e, vérité de l'incarnation de Jésus-Christ..... 383
Chapitre 6e, maternité divine.....*Ibid.*
Chapitre 7e, pressante argumentation sur les mêmes preuves..... 387
Chapitre 8e, témoignages de la sainte Trinité, de Moïse et des prophètes, etc.....*Ibid.*
Chapitre 9e, témoignage des démons eux-mêmes..... 390
Témoignage des anges..... 391
Miracles..... 392
Chapitre 12e et dernier. Cordiale effusion de tendresse envers Marie et envers son glorieux fils..... 394
Invitation aux ennemis de la virginité perpétuelle de Marie, mère de Dieu..... 396
Notes sur l'invention des reliques de saint Ildefonse, et sur le culte qu'on leur rend..... 397

Pages.

SAINT ANASTASE LE SINAÏTE.

Notice..... 399
Du discours sur la sacrée synaxe..... 403
Contre les irrévérences dans le saint lieu..... 404
Dispositions à la communion..... 405
Causes de notre insensibilité et indolence devant Dieu..... 406
L'Eglise est un dépôt de célestes médicaments.....*Ibid.*
Moyen d'approcher dignement de l'autel..... 407
Médiation du prêtre et union des fidèles à lui..... 408
Contre les ressentiments qu'on conserve en approchant de la table sacrée..... 409
Les choses saintes sont pour les saints..... 411
Sur le pardon des ennemis..... 412
Contre les jugements téméraires..... 413
Trait d'histoire très-intéressant..... 414
Sublime et touchante paraphrase du psaume sixième..... 415
Deux petits traits d'histoire..... 423
Notes sur les chevaliers du mont Sinaï, ou de l'ordre de sainte Catherine..... 423

SAINT ANDRÉ DE CRÈTE.

Notice..... 425
Du discours sur la nativité de la très-sainte Vierge..... 429
Du discours sur l'annonciation..... 433
Belle explication de l'apparition de l'ange à Marie..... 434
Saluts affectueux et flatteurs de saint André à Marie..... 437
Sur la croix. — Bel éloge de son efficacité..... 438
La Croix. — Gloire de Jésus-Christ et consolation du chrétien.... 440
Diverses figures de la croix..... 441
Comparaisons ingénieuses sur la croix.....*Ibid.*
Sur la mort de la très-sainte Vierge..... 442
Divers canons, règles ou louanges envers la mère de Dieu..... 447

FIN DE LA TABLE SYNOPTIQUE.

TABLE PARTICULIÈRE

POUR LES MAISONS RELIGIEUSES.

Pages.

Abrégé de la perfection religieuse d'après saint Antoine. . 9, 12

Eviter les jugements téméraires..... 12, 234 et suiv.

Moyen de se rendre agréable à Dieu..... 10

Moyen de trouver la paix..... 11

De l'obéissance..... 11, 209, 265

Du silence..... 210, 276

Sur la charité spirituelle..... 11

Sur la vertu..... 13

Sur les artifices du démon et sur les moyens de les rendre inutiles..... 16, 147

De la vocation divine..... 17

Des divers mouvements du corps..... 19

Des bienfaits de Jésus-Christ envers nous..... 20

Secouer la poussière de la nature matérielle..... 22

Dépouiller le vieil homme..... 31

Parallèle des vrais chrétiens et des hommes du siècle..... 34

Que l'humilité et la vigilance conservent et augmentent les dons de la grâce de Dieu, et que l'orgueil et la lâcheté les font perdre..... 35

Comment l'âme doit se conduire envers Jésus-Christ son époux..... 39

Qu'on doit se porter avec contrainte à ce qui est bon..... 41

Les deux guerres ou le double combat de celui qui veut plaire au Seigneur..... 43

De l'efficacité des larmes et du feu du Saint-Esprit..... 44

Etat déplorable de l'âme dans laquelle Jésus-Christ n'habite pas à cause du péché..... 47

De la garde du cœur..... 48

Pages.
De la prière..... 51
Manière de bien prier..... 59, 145
Révérence dans la prière..... 217
Sa douceur, sa puissance..... 303
Est un remède contre les tentations..... 335, 359
Sur l'amour et la ferveur du Saint-Esprit ; de ses effets. ... 53
De la stabilité religieuse..... 57
Du jeûne..... 59, 329, 346
Devoirs de la vie solitaire..... 60
Comment on doit exercer la correction..... 61
Comment on doit supporter les railleries des gens du monde. 71
Des passions..... 105
Du soin de les combattre..... 244
De la pureté d'intention dans les bonnes œuvres..... 115
Conduite envers les nouveaux convertis..... 118
A ceux qui sont nouvellement entrés dans la vie religieuse..*Ibid.*
Du véritable esprit religieux..... 119
Que la vie monastique est le royaume de Dieu.....*Ibid.*
Fidélité aux devoirs de son état 120
Eviter le tumulte et le trouble.....*Ibid.*
La faiblesse du sexe ne dispense pas de repousser les ennemis de l'âme..... 121
De la tempérance..... 129
De la vaine gloire..... 129, 285
De l'oraison et de la lecture spirituelle..... 130, 335
De la pauvreté volontaire..... 133
Ne point se laisser abattre dans la tribulation.....*Ibid.*
Sentences et avis spirituels..... 134
De l'oraison ; pensées diverses..... 138
Avis utiles.....*Ibid.*
Porter sa croix avec patience et douceur..... 144
De l'humilité ; comment s'acquiert cette vertu..... 146
De l'humilité ; ses degrés..... 211 et suiv.
Deux espèces d'humilité..... 236 et suiv.
Qui donne la mort aux passions..... 293
Comment on doit se conduire dans les tentations.....*Ibid.*
Patience dans les tentations..... 248
Faire accorder ses actions avec ses paroles..... 146

Pages.
Notre cœur est là où est notre trésor..... 147
Ce qui favorise la contemplation des mystères divins. .....*Ibid.*
Efficacité de la parole de Dieu..... 155
Avis très-utiles aux personnes en religion. ..... 153 à 160
Bonheur et avantages de la vie religieuse..... 165 et suiv.
Sur la véritable sagesse qui porte à mépriser et à fuir le monde pour vaquer au salut..... 174, 325
Qualités des abbés ou supérieurs et supérieures de monastères. 201
Des instruments des bonnes œuvres d'après saint Benoît.... 205
Du soin des malades..... 217
Du bon zèle..... 218
De la conscience..... 228
De la crainte de Dieu..... 231, 319
Du propre esprit..... 233
Du souvenir des injures..... 237
Du mensonge..... 239, 278
Du soin d'avancer dans la vertu..... 241
Des peines éternelles..... 246
De l'édifice spirituel des vertus dans l'âme..... 251
Remèdes contre l'insensibilité de l'âme et le refroidissement de la charité..... 255, 284
De la nécessité de se dépouiller des affections terrestres.... 263
De la retraite ou de la fuite du monde.....*Ibid.*
De la véritable pénitence..... 266
De la pensée de la mort..... 268
De la tristesse selon Dieu..... 269
De la douceur qui triomphe de la colère..... 270
De la nécessité d'oublier les injures..... 273
De la médisance..... 274
De l'ennui ou de la paresse..... 278
De la gourmandise..... 279
De la chasteté..... 282, 319
De l'avarice et de la pauvreté..... 283
De l'orgueil..... 287
Des pensées de blasphème..... 288
De la douceur, de la simplicité et de l'innocence..... 290
De la discrétion dans les pensées, les vices et les vertus.... 296
Du ciel terrestre et de la paix de l'âme..... 305

Pages.
De la foi, de l'espérance et de la charité..... 506
De la connaissance de soi-même ; excellents avis..... 516
De la patience..... 520
De l'envie et de la jalousie..... 522
De l'acquisition des vertus..... 526
Du combat des vertus contre les vices..... 527
De la continence.....*Ibid.*
Des châtiments de Dieu..... 530
De la patience sous la main de Dieu..... 531
Des tentations par songes..... 532
De l'assiduité à lire l'Ecriture-Sainte..... 536, 539
De la contemplation et de l'action.....*Ibid.*
De l'aumône ; trait d'histoire très-intéressant..... 545, 550
Sur la fréquente communion..... 551
De la confession..... 555
Des effets de l'absolution.....*Ibid.*
De la componction..... 556
Des larmes..... 557
Que voici le temps de faire pénitence.....*Ibid.*
De l'amour de Dieu et du prochain..... 558
Sur la présence réelle..... 560
Qu'il faut soupirer après la vie future.....*Ibid.*
Sur le jugement..... 562
Bonne mort dépend de bonne vie..... 565
Traité sur la virginité de la mère de Dieu..... 569
Sur la sacrée Synaxe ; admirables choses..... 402
Sur la nativité de la sainte Vierge..... 429
Sur l'annonciation..... 435
Sur la croix..... 438
Courtes élévations à Marie mère de Dieu..... 447

FIN DE LA DERNIÈRE TABLE.

BX 4655 .E85 1883
v.1 SMC

Esprit des saints : les
plus illustres parmi
AZE-2169 (mceh)